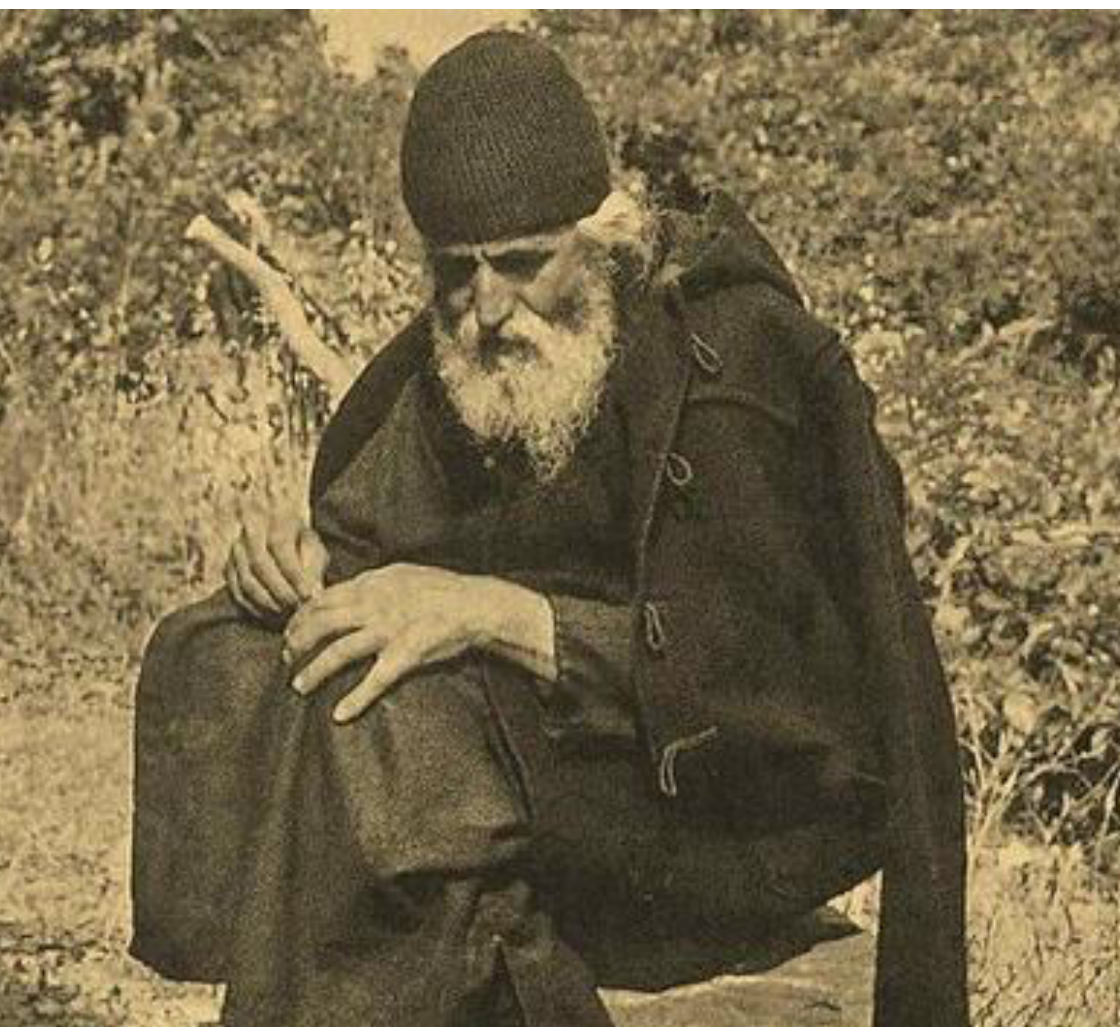


Hiéromoine Isaac

L'ANCIEN PAISSIOS
DE LA SAINTE-MONTAGNE

TRADUCTION D'YVAN KOENIG
INTRODUCTION DE JEAN-CLAUDE LARCHET



L'AGE D'HOMME

INTRODUCTION

L'Ancien Païssios (1924-1994) est, parmi les grands spirituels orthodoxes du XX^e siècle, un géant. Les dizaines de milliers d'hommes et de femmes qui sont venus chercher auprès de lui conseils, consolation, soutien et force spirituelle, et demander son intercession pour diverses causes, l'ont immédiatement perçu. Ceux qui ont lu ses *Lettres* spirituelles - qui sont du niveau des textes patristiques les plus élevés contenus dans la *Philocalie* - l'ont également ressenti. Ceux qui ne le connaissent pas encore ou ont seulement entendu parler de lui en seront convaincus après avoir lu ce livre.

Beaucoup d'ouvrages lui ont déjà été consacrés (plus d'une dizaine actuellement), qui contiennent des éléments biographiques et un certain nombre de ses paroles. Chacun présente de lui une vision intéressante, mais parcellaire, limitée au point de vue de son auteur et aux éléments qu'il a personnellement recueillis.

Le travail accompli ces dernières années, avec méthode et rigueur, par un groupe de proches disciples de l'Ancien d'une part, et par les sœurs du monastère Saint-Jean-le-Théologien qu'il a fondé à Souroti d'autre part, permet à présent de disposer d'une biographie complète de l'Ancien et de l'ensemble de ses écrits et de ses paroles.

Le monastère de Souroti a d'ores et déjà publié en version française la plupart des écrits de l'Ancien : *Le vénérable Georges (Hadji-Georgis), moine du Mont-Athos, 1809-1886* (1996 ; 2^e éd. 2007) ; *Saint Arsène de Cappadoce* (1996) ; *Fleurs du Jardin de la Mère de Dieu* (1998) ; *Lettres* (2005). Il prépare actuellement la traduction des huit tomes de ses *Paroles*, qui, après avoir déjà connu plusieurs éditions en Grèce, sont par ailleurs publiés ou en cours de publication dans une dizaine de langues.

Le présent volume propose quant à lui la biographie historique et spirituelle de l'Ancien, écrite par l'un de ses disciples athonites, l'Ancien Isaac, un moine d'origine libanaise d'une grande qualité spirituelle¹. Décédé prématurément en 1998, celui-ci ne put mettre la dernière main à son travail. Cette tâche a été accomplie par son disciple l'Ancien Euthyme, qui, au cours des six éditions grecques qu'a connues ce livre, lui ¹ a apporté divers suppléments du fait que de nouveaux témoignages sur l'Ancien n'ont cessé de se manifester.

1 On trouvera une brève biographie et quelques enseignements spirituels de l'Ancien Isaac (Atallah) dans le numéro spécial de la revue *Le Bon Pasteur*, 4,2006, téléchargeable sur Internet à l'adresse : <http://tinvuri.com/pere-Isaac>,

Ce livre, qui a connu un immense succès en Grèce et qui est considéré comme le meilleur livre existant actuellement sur l'Ancien Païssios, relève plus du genre hagiographique que de la simple biographie. En effet, tout en s'efforçant d'être exact et véridique en relatant dans l'ordre chronologique les différents éléments connus de la vie du Père Païssios (en prenant notamment le soin de vérifier et de recouper les témoignages), il dégage progressivement la personnalité spirituelle de l'Ancien à travers la présentation des différentes étapes de son existence, qui apparaissent comme autant de degrés de sa croissance spirituelle et de sa sanctification. Alors que la première partie présente surtout la vie de l'Ancien, la seconde partie en décrit les fruits, à savoir ses vertus et ses charismes, lesquels se sont exprimés en de multiples manifestations surnaturelles et en de nombreux miracles, dont atteste « la nuée de témoins » (cf. He 12, 1) cités.

On verra, en lisant ce livre, que la vie et la personnalité, les vertus et les charismes de l'Ancien Païssios sont ceux d'un saint, et on ne sera pas étonné que sa canonisation soit actuellement préparée par le patriarcat de Constantinople conjointement à celle d'un autre très grand spirituel athonite du XX^e siècle, l'Ancien Joseph l'Hésychaste.

Bien qu'il contienne la relation de nombreux propos de l'Ancien Païssios, ce livre est moins un recueil d'enseignements spirituels qu'une icône, écrite avec des mots, du saint Père Païssios. C'est de la description de la personnalité de l'Ancien, de son mode de vie, de son ascèse, de ses dispositions à l'égard de Dieu et de ses attitudes et comportements vis-à-vis des hommes que l'on tirera le plus d'enseignements et de profit, car ils ont la force opérative de l'exemplarité. Le Père Païssios était une incarnation vivante de toutes les vertus chrétiennes, en particulier de l'humilité et de la charité, et par là une image accomplie du Christ, dont il a montré concrètement et avec éclat à de nombreux hommes la Voie, la Vérité et la Vie.

La voie chrétienne dans laquelle le Père Païssios a été sanctifié est celle d'un complet renoncement à soi, d'un complet oubli de soi au profit du prochain.

L'Ancien a été préparé à cela par de longues années d'une ascèse rigoureuse menée dans la solitude, où il a totalement renoncé à lui-même par amour pour Dieu. Ayant été libéré des passions et acquis dans l'humilité la parfaite charité, il a reçu le charisme de pouvoir venir en aide aux autres, une activité qui finit par occuper toutes ses journées et une grande partie de ses nuits, mais qui ne fut possible que parce qu'il était toujours et en tout parfaitement uni à Dieu.

Dans sa totale consécration aux autres par amour pour Dieu, l'Ancien a parfaitement accompli « la loi de Dieu, la nouvelle et l'ancienne, qui est de nous aimer les uns les autres autant qu'il nous a aimés et de nous approprier les malheurs des autres, de manière à échanger entre nous nos dispositions

intimes selon la communication que réalise l'attachement de charité, selon la parole nous appelant à "pleurer avec ceux qui pleurent et à nous réjouir avec ceux dans la joie" (Rm 12, 15)² ». Par là l'Ancien Païssios a témoigné de son amour pour Dieu, car « c'est une claire manifestation et démonstration de l'amour pour Dieu que la disposition authentiquement bienveillante pour le prochain³ ». Par là aussi il a réalisé la ressemblance avec le Maître et mené la vie d'en-haut, conformément à ce que recommande saint Maxime le Confesseur, un Père qu'il aimait beaucoup : « Selon que nous en avons la force dans la synergie et la grâce du Christ, soulageons avec cœur le malheur de l'indigent et ne négligeons pas de diminuer sa misère ; ne différons pas de vêtir la nudité de ceux qui sont dépouillés, obtenant par là un vêtement d'incorruptibilité ; souffrons avec les prisonniers et leurs mauvais traitements, avec les malades, les étrangers qu'opresse leur exil, et travaillons à abriter la dure vie des autres - car "c'est nos faiblesses qu'il a prises, c'est de nos maladies qu'il s'est chargé" (Is 53, 4) -, en nous faisant semblable à notre frère, en honorant par nos œuvres Son abaissement par amour pour nous afin de pouvoir Le suivre et partager nous aussi Sa gloire ; pratiquant cela non pour une gloire tout humaine, mais devenus entièrement de Dieu à la manière de Celui qui est et devient "tout en tous", prenant soin des autres par philanthropie, nous disons et faisons tout pour Lui plaire. Ainsi en progressant pas à pas dans la vertu pourrions-nous nous conformer à la vie d'en haut⁴. » Par là encore l'Ancien Païssios a été justifié, sanctifié et déifié car, comme le dit encore saint Maxime, « la preuve évidente de la grâce d'avoir part à l'héritage des saints dans la Lumière, c'est que, par bienveillance, on soit spontanément en accord avec ses semblables ; de cette disposition, voici l'œuvre : qu'un homme, quel qu'il soit, qui a besoin de notre assistance, nous le considérons, selon nos forces, comme aussi proche de nous que Dieu Lui-même, et qu'il ne soit pas négligé et inconsideré, mais qu'ainsi, avec le zèle qui convient et en acte, la disposition pour Dieu et le prochain, nous la rendions vivante en nous de manière évidente. Car l'œuvre est la démonstration de la disposition. En effet, il n'y a rien de plus facile pour la justification, et rien n'établit la proximité envers Dieu plus favorablement pour la divinisation, si je peux parler

ainsi, qu'une compassion offerte du fond de l'âme, avec plaisir et joie, à ceux qui sont dans le besoin. Si en effet le Verbe a fait Dieu celui qui a besoin qu'on lui fasse du bien - Il dit en effet : "ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait" -, il rendra d'autant plus vraiment dieu par grâce et par participation celui qui est capable de faire du bien et qui le fait, puisque, par une exacte ressemblance, il aura fait siens

2 S. MAXIME LE CONFESSEUR, *Lettres*, **44**.

3 ID., *Lettres*, **2**.

4 ID., *Lettres*, **12**.

l'énergie et le caractère propre de la bienfaisance de Dieu. Et si le pauvre est Dieu à cause de la condescendance de Dieu qui S'est fait pauvre pour nous, et qui, prenant sur Lui-même par compassion les souffrances de chacun jusqu'à la fin des temps souffre toujours mystérieusement, à cause de Sa bonté, à la mesure de la souffrance de chacun, alors, selon un raisonnement semblable, il sera d'autant plus Dieu celui qui, guérissant lui-même à la manière de Dieu les souffrances de ceux qui souffrent, par une philanthropie à l'imitation de Dieu, s'avère ainsi avoir, selon sa disposition et toute proportion gardée, la même puissance de sollicitude salvatrice que Dieu a⁵. »

Bien que ce livre se suffise à lui-même et rende toute introduction superflue du fait qu'il apporte tous les éléments nécessaires à la connaissance de la vie et de la personnalité du Père Païssios, je voudrais, pour conclure cet avant-propos, citer, avec l'ampleur que mérite leur qualité spirituelle et littéraire, les propos de celui qui fut pendant plusieurs années un très proche disciple de l'Ancien et qui me le fit connaître et rencontrer plusieurs fois : l'Archimandrite Basile (Gondikakis), autrefois higoumène du monastère athonite de Stavronikita et aujourd'hui higoumène de celui d'Iviron. Il s'agit d'une magnifique description du Père Païssios (bien que celui-ci n'y soit jamais nommé désigné) et des impressions que l'on peut éprouver face à un tel homme transformé, sanctifié et déifié par la grâce⁶.

« Dans son petit, faible et fragile vase de terre, il cache un trésor indicible de joie. Et cette joie déborde et se répand autour de lui, elle remplit de parfums tout ce qui l'entoure. La lumière resplendit de son être. La jubilation dépasse sa résistance physique, éclate dans son cœur et se libère par des larmes, des cris et des mouvements. Et lorsqu'il parle et lorsqu'il se tait. Et lorsqu'il dort et lorsqu'il est éveillé. Et lorsqu'il est présent et lorsqu'il est absent, il dit la même chose, il a la même personnalité, la même grâce et la même force. Sa présence ou sa mémoire, le sentiment de son voisinage ou sa seule existence répand quelque chose de différent, quelque chose qui est in-créé, calme, pénétrant. Cela renouvelle l'homme, calme ses nerfs. Éteint sa colère. Éclaire son esprit. Donne des ailes à ses espoirs. Prépare à une lutte qui donne la sérénité et la paix au peuple tout entier. Ici, quelque chose naît continuellement qui existe de toute éternité et qui est immobile. Ce qui émane de lui ne peut être ni épuisé ni fragmenté. Dans chaque partie, dans chaque fragment se trouve le mystère du tout et ce tout est sans interruption, c'est quelque chose d'autre, de nouveau, pour la première fois vu et entendu. À tous il dit la même chose et chacun puise ce qu'il demande, ce dont il a

5 S. MAXIME LE CONFESSEUR, *Mystagogie*, 24.

6 Ce texte a été écrit en 1974, alors que le Père Païssios, qui habitait alors à l'ermitage athonite de la Précieuse-Croix, n'était pas encore très connu. Il a été intégré, sans référence au Père Païssios, au texte d'une conférence sur « L'expérience monastique », donnée en français par l'Archimandrite Basile le 2 novembre 1974 à Dijon, dans le cadre du T Congrès de la jeunesse orthodoxe.

besoin. Ce n'est pas ce qu'il dit qui a de l'importance, mais l'esprit qui en ressort. L'Esprit fait mouvoir son cœur et sa langue, il construit son expression et transforme en icônes les pierres de ses mots.

Il est un instrument, une harpe de l'Esprit qui vibre tout entière au souffle léger de l'Esprit. C'est pourquoi la mélodie qui en sort fascine et ouvre les portes d'un autre monde ; profondément humaine, elle humanise l'homme et résout tous ses problèmes. Il est un homme qui a conquis le paradis avec son sang. Il a déchiré sa propre personne et il l'offre à tous.

A présent il se meut avec aisance dans le tout, d'une manière qui n'est pas celle des autres. Partout il trouve une maison à lui, parce qu'il a toujours brûlé la sienne par amour pour l'autre. Partout où se pose son pied, il trouve un rocher, parce qu'il s'est incliné et a laissé l'autre passer sur lui. Toujours sa parole est claire et il trouve l'image qu'il désire, parce qu'il n'a trompé personne, n'a blessé aucun homme et n'a jamais lésé aucune créature. Il a soulagé la blessure, et allégé la peine de l'autre.

Ainsi sa voix est brisée, son haleine est coupée. Ses mains sont tremblantes et ses pieds aussi. Malgré cela il se tient de pied ferme. Il voit, il avance, il aime. Il est libre. Il est un homme du siècle à venir. C'est pourquoi il est le seul qui parle juste au sujet du siècle actuel.

Il est une journée ensoleillée, un repos, une pureté féconde, une virginité fructueuse. Un rire décent résonne dans tout son corps. Il répand de la lumière et de la douceur. Il est une journée de printemps, avec une brise légère, pure, pleine de parfums vivifiants, venus des vallées fleuries de son cœur et des pentes de ses réflexions saintes et lumineuses.

Près de lui on s'épure, on revêt la grâce par la Grâce. Cet homme est une icône de la théologie, de la sainteté, une révélation de l'union des deux natures dans le Christ.

Son corps, dès la vie de ce monde, se nourrit et se conserve par des expériences de l'Esprit. La manne céleste retient son corps, remplit son cœur, affermit ses os.

Selon l'expression de la Liturgie divine, il connaît le Dieu terrible et philanthrope. Il est faible, exquisément délicat, mais tout puissant. Il reçoit des ondes de grâce qui dépassent souvent son pauvre vase de chair. Son faible corps ne résiste pas. Il déborde, s'enflamme, et tout devient lumière en lui et autour de lui.

Il est un océan de lumière, et on peut nager toute sa vie là où nagent et trouvent leur salut la création et l'histoire entière.

L'Esprit incréé qui a fait de son cœur sa demeure donne sens et substance aux choses en lui et autour de lui. Cet Esprit incréé est bien plus tangible, plus existant que le paysage qui nous environne. Et son corps est transparent, plein de lumière.

Il est nature et sainteté, homme parfait et Dieu parfait par grâce.

Il ne fait rien de faux. Il ne fabrique pas ; il fait naître et procéder. Il ne parle pas, il agit. Il ne commente pas, il aime.

Ses pensées sont action. Ses paroles sont création. Son absence remplit le tout (par la grâce). Sa présence ouvre l'espace à tous (par la grâce). Il a une

conception différente de la vie, du monde, des distances.

Il n'existe pas dans le monde et, en même temps, il le récapitule, l'organise et le construit. "Par ses prières, comme dit le Tropaïre, il affermit le monde habité."

Il est sorti du camp de nos habitudes. Si tu le frappes, tes coups ne l'atteignent pas. Il est au-delà. Si tu le cherches, où que tu sois, tu le trouves à tes côtés. Il vit seulement pour toi.

Son image, sa vie, sa langue, sa conception du monde émergent à tout moment. Et ceci parce que sa vie constamment se cache, son corps se perd, son existence se spiritualise, sa chair acquiert une transparence radieuse, tout son être se remplit d'immortalité.

"J'ai communiqué à l'image de Dieu et ne l'ayant pas gardée, Lui (le Seigneur) a communiqué à notre chair afin de sauver l'image et de rendre la chair immortelle" (PG 36, 3250).

Devant lui on comprend la théologie de saint Grégoire Palamas. De l'essence inaccessible de sa sainteté émane et procède librement et incessamment une grâce inexplicable, qui atteint l'homme entier, esprit et corps, comme une lumière donatrice de vie.

Et tout comme le soleil donne vie à toute la création, de même cette lumière qui jaillit du moine donne à la vie de tout homme la possibilité de fleurir.

Cette lumière ne limite pas. Elle ne fragmente pas. Elle ne crée pas de partis. Elle ne nourrit pas des fanatismes particuliers. Elle ne ferme pas. Elle n'organise pas humainement. Elle aide chacun à trouver son moi. Elle aide chacun à aimer sa vie, en le guidant dans la lumière sans déclin.

Tous se confessent au porteur de cette lumière, et lui se confesse à tous. Personne n'hésite à lui révéler le secret de son cœur. Au contraire, tous lui ouvrent leur cœur avec confiance, comme la fleur s'ouvre au soleil. Et lui ne craint jamais que les autres apprennent les secrets de sa vie. Au contraire, il place souvent un écran de silence entre son être ardent et lumineux et les faibles sens de son visiteur, par peur que ce dernier, en voyant cette lumière aveuglante, perde aussi sa puissance de voir les choses ordinaires et quotidiennes. Il laisse ainsi, tendrement et sans bruit, la splendeur qui demeure en lui pacifier, illuminer, consoler et rendre joyeux l'homme, son frère, image de Dieu.

Par ses réalisations ascétiques il n'effraie pas, mais il apaise en communiquant l'amour de Dieu, dans lequel lui-même vit nuit et jour.

Dans la discussion il est attentif et poli. Il sait, il voit, il aime. Il discerne où aboutissent les choses. Ainsi, dans ce climat de vérité totale (pour la vie et pour l'homme), il agit.

Il dévoile une à une tes difficultés, dans une ambiance naturelle. Tu ne souffres pas de l'opération qui t'est faite. "C'est un autre qui a déjà souffert pour toi, le Christ Jésus. Et tu te trouves à présent dans le lieu de repos, que sa souffrance a créé. Voici que par la Croix la joie est venue dans le monde entier."

Il te laisse le voir, l'assimiler. Et chaque fois il te demande, au cours de votre conversation, comment tu te sens.

Tu vois qu'il t'aide discrètement. Il n'intervient pas brutalement. Il ne s'impose pas, par des sortilèges oratoires ou autres. Il te révèle comment ton propre moi doit exister selon la nature. Il te laisse libre. Et tu te trouves prisonnier de la vérité, de la liberté, de la réalité telle quelle. Et tu pars consolé, sans soucis, reposé, plus fort. Et tu pars et tu vas à ton travail, tu vas là où tu veux, et pourtant tu restes pour toujours ici. C'est ici que te porte l'unique expérience de ta vie, qui fait pour toi de ce lieu une montagne d'Horeb, qui peut être nommée : "Dieu a vu... Dieu a été vu."

Un cordon ombilical d'espoir relie ton moi spirituel à ce lieu, ce moment, ce visage, cette expérience. Et ce cordon, maternellement, nourrit et forme au sein de l'Église le germe spirituel, l'homme nouveau, qui se développe et naît dans l'Esprit Saint.

Devant lui, tu sens que les saints des autres temps continuent à vivre parmi nous, tout comme celui-ci est mort pour le monde et vit d'une autre manière, « en Esprit », parmi et avec nous. Il démontre ainsi que lui aussi ne nous abandonnera pas. Devant lui tu sens que tu vis dans les derniers temps et que tu es jugé.

C'est son amour, que tu ne mérites pas, qui te juge. Sa clairvoyance, son regard clair ne te blâment pas. Tu comprends ainsi comment Dieu jugera le monde. Tu comprends aussi comment est interprétée la doctrine chrétienne de l'immortalité, comment seront les corps ressuscités. Les choses du présent et de l'avenir s'expliquent non par la réflexion, mais par l'apparition, par la manifestation de la vie. Tu te trouves devant une épiphanie. Devant une vraie anthropophanie.

Une dimension eschatologique vient finaliser dès à présent ta vie. Une chaleur humaine et un espoir commencent à remplir pour toi les choses dernières.

La présence des anciens saints devient sensible. Et la grâce des nouveaux dépasse déjà l'histoire et indique ici et maintenant l'éternité. Qu'ils vivent ou qu'ils meurent, ils témoignent de la force de la Résurrection. Ils révèlent la dignité fondamentale de l'homme, la lumière sans fin du Royaume, pour lequel nous avons été créés. Ils nous montrent qu'il n'y a pas de différence entre l'ancien et le nouveau dans l'Église, le corps du Christ ressuscité "qui renouvelle toutes choses".

J'éprouve ce que, jeune moine, j'écrivais au sujet d'un ancien Père : "Je lis Abba Isaac. J'y trouve quelque chose de vrai, d'héroïque, de spirituel. Quelque chose qui est au-delà de l'espace et du temps. Je sens qu'il est une voix qui a retenti pour la première fois en mon for intérieur, fermé et inconnu. Quoique si éloigné de moi dans l'espace et le temps, il a cependant pénétré dans mon âme. À un moment de paix, il m'a parlé. Il s'est assis avec moi. Bien que j'aie lu tant d'autres choses, bien que tant d'autres aient passé près de moi (ou aujourd'hui même vivent près de moi), nul n'a été aussi discret. Et à personne je n'ai tant ouvert la porte de mon moi. Ou pour mieux dire, nul ne m'a montré fraternellement, amicalement qu'en moi - dans ma nature humaine - existait aussi cette porte. Cette porte qui donne accès à un espace ouvert, illimité. Et personne ne m'a dit cette chose inexprimable et inattendue, que tout cela appartient à l'homme.

Pour la première fois je sens une sainte fierté, une admiration pour la nature humaine (ou mieux divino-humaine). Cela m'a donné, comme une bénédiction divine, la présence d'un saint séparé du monde et du péché.

Il appartient à la nature humaine. Je me réjouis de cela. Je jouis du bienfait de sa bénédiction. Étant de la même nature que moi, il me transfuse ontologiquement le sang vivifiant de sa liberté. Il me révèle l'homme véritable. Il me dit par sa présence, et je le ressens, que nous sommes ensemble. Ce n'est pas quelque chose d'étranger à ma personne. Il est, lui, mon plus véritable moi. Il est une fleur pure de la nature humaine." »

Puisse ce livre, malgré la limite des mots, faire ressentir à ses lecteurs quelque chose de la grâce que ceux qui ont connu l'Ancien Païssios ont ressenti en sa présence.

Jean-Claude Larchet

Nous remercions tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cette édition, en particulier les Anciens Efthymios, Grigorios et Théoklitos, qui ont permis sa mise en œuvre, Yvan Koenig qui a mené avec succès le long travail de traduction, le Père Macaire de Simonos-Pétra, qui en a assuré la révision, ainsi que ceux qui ont participé à la correction.

Les notes de bas de pages sont dues à l'auteur, à l'éditeur grec, au traducteur et au directeur de la collection ; pour simplifier la présentation et parce qu'elles ont un caractère purement explicatif ou informatif, on n'a pas jugé nécessaire de mentionner leurs sources respectives.

Les mots qui ont caractère technique ou inhabituel sont suivis d'un astérisque qui renvoie au Glossaire situé à la fin du volume. Les principaux noms de lieux sont répertoriés à la suite de ce Glossaire.

AVANT-PROPOS

Bien des ouvrages ont été écrits sur le Père Païssios, de bienheureuse mémoire. Ils sont tous utiles et ont contribué à sa notoriété. Mais, tout ce qui a été publié, concerne surtout son enseignement et ses miracles et bien peu sa biographie.

Notre Ancien, le hiéromoine Isaac¹, qui était l'un de ses enfants spirituels, remarqua l'absence d'une biographie systématique, et décida de combler ce vide.

Il commença à l'écrire, avec l'aide de sa communauté, environ deux ans après la dormition du Père Païssios qui eut lieu le 26 juin 1994, et s'apprêtait à l'achever lorsqu'il en fut empêché par sa propre dormition (le 3 juillet 1998).

Elle resta donc inédite, car elle demandait encore à être revue et corrigée, mais les complications et les circonstances qui suivirent notre nouveau statut d'orphelin furent peu favorables à une telle entreprise. À tout cela, il fallait ajouter notre évidente faiblesse. C'est pourquoi la biographie resta sans modification pendant plus de trois ans. Ce qui nous poussa à la mener à son terme, ce furent le désir et la peine qu'avait déployés notre Ancien pour l'éditer, ainsi que les incitations de nombreux frères.

Bien des fois nous nous sommes découragés et nous avons envisagé de l'abandonner en raison de notre inaptitude à accomplir cette œuvre si difficile et si importante. Nous étions habités par la crainte de trahir l'Ancien, et que, au lieu d'être édifiante, cette biographie ne provoque un dommage spirituel et un scandale. Nous avons l'impression d'être des petits enfants qui essayent de parler de quelque chose qui les dépasse et qui sont incapables de trouver l'art et la manière de le faire.

Durant l'existence du Père Païssios, nous n'avons pas eu l'idée de conserver des notes, de l'enregistrer sur un magnétophone, de le photographier ou de rassembler des éléments et des informations pour écrire sa biographie. Sa présence nous comblait, il nous suffisait de le voir et de l'entendre. Peut-être considérera-t-on que ce fut un tort, mais nous avons la conscience tranquille en évitant de faire quelque chose qui fut susceptible de le contrarier.⁷

La seule ressource dont nous disposions, ce furent quelques notes provenant de réponses qu'il avait apportées à des questions spirituelles concernant notre vie ascétique. Dans celles-ci, l'Ancien mentionnait des

⁷ L'avant-propos, qui a été écrit par la communauté de l'Ancien Isaac, explique tout ce que fit l'Ancien pour mener à bien la rédaction de cette *Vie*, et reflète son point de vue.

exemples tirés de ses combats, ainsi que des événements surnaturels et des tentations démoniaques. Nous nous sommes surtout fondés sur tout ce dont nous nous souvenions, et comme nous avions entendu un bon nombre d'entre elles plusieurs fois, ses paroles demeurèrent enfouies - ou mieux, gravées - dans notre cœur. Désormais nous les transcrivions sur du papier pour l'édification de tous nos frères.

Beaucoup de laïcs et de clercs, qui avaient connu l'Ancien, répondirent à notre attente en mettant à notre disposition, les uns spontanément, les autres après avoir été sollicités, un matériau de valeur, constitué par des lettres du Père Païssios, des cassettes, des photographies, des notes, des témoignages.

Tous ces éléments, qui jettent beaucoup de lumière et complètent par leurs informations bien des vides, furent utilisés avec précaution et responsabilité. Ils sont passés par bien des cribles et ont été soigneusement tamisés, pour que ne subsiste que le bon grain.

Certains d'entre eux ne concordaient pas avec la réalité et l'esprit de l'Ancien. D'autres, reflétant une dévotion manquant de discernement, forçaient et exagéraient certains événements. D'autres encore n'étaient pas compréhensibles et transmettaient ses paroles en les déformant. Il y en avait aussi un petit nombre qui s'exprimaient négativement sur sa personnalité, probablement par ignorance et non par mauvaise disposition. Que Dieu ne leur en tienne pas rigueur. Pendant la réalisation de cette biographie, nous avons pris pour règle la vérité : « Le principe de Ta parole est vérité⁸. » C'est-à-dire que nous avons essayé de présenter notre Ancien tel que nous l'avons connu, tel qu'il était, sans essayer de le magnifier ou de l'idéaliser par amour et admiration.

Une bonne partie de cette *Vie* est fondamentalement autobiographique parce que l'Ancien a constitué la principale source de nos informations. La plupart des récits proviennent de ses lèvres dépourvues de mensonge, et sans intermédiaire. Mais le peu que nous avons écrit est indigent autant que faible, loin d'épuiser sa richesse spirituelle. Non seulement nous n'exagérons pas, mais sans le vouloir nous lésons grandement l'Ancien, pour les raisons suivantes : sa vie intérieure, comme celle de tous les saints, était cachée et invisible. Il laissait paraître quelques éléments pour nous aider, mais il en cachait bien davantage. Dans les relations qu'il avait avec nous de son vivant, dominait l'élément humain, qui dissimulait sa grandeur spirituelle. Ce qui est plus fondamental, c'est que notre aveuglement spirituel et notre insuffisance nous empêchèrent d'appréhender plus spirituellement l'Ancien afin de le présenter plus fidèlement. Si notre état spirituel avait été plus élevé, quoi qu'il en soit sa biographie eût été meilleure. Parce qu'il est connu que, pour écrire la biographie d'un saint, il faut être soi-même à son niveau et dans le

même état spirituel que lui. L'Ancien disait que les *Vies* de saints, lorsqu'elles sont écrites par des saints, sont admirables.

Puisque « le puits est profond et que nous n'avons pas de seuil⁹ », c'est-à-dire que notre propre faiblesse est insuffisante pour approcher et présenter sa grandeur spirituelle, nous nous sommes limités à une présentation des faits simple et fidèle. Nous n'avons cherché qu'à être des témoins dignes de foi et rien de plus.

En dépit de cela, de nos écrits maladroits, se détache la figure de l'Ancien, qui se meut avec agilité entre terre et ciel - se jouant du diable tout en le plaignant - et qui est « accompagné » par une pléiade de saints. On le découvre pauvre comme Job, mais chargé de nombreuses bénédictions, descendant avec sa prière du ciel jusqu'à la terre. Faible et malade, mais tout puissant et flamboyant de la grâce de Dieu, lui devant lequel même les lois de la nature cèdent le pas ; moine et ermite, mais si proche des soucis des gens ; ascète sévère pour lui-même, mais poussant l'amour pour les autres jusqu'à s'offrir en sacrifice pour les faibles, les malades et les victimes d'injustices.

Il était impossible de circonscrire tous les événements de sa vie en un seul volume. C'est pourquoi nous avons choisi les plus représentatifs, les plus intenses et les plus édifiants. Nous avons laissé de côté l'enseignement de l'Ancien, qui est contenu désormais dans plusieurs volumes et dans un grand nombre de ses lettres¹⁰, ainsi que les quelque deux cents miracles authentifiés qu'il a accomplis. Notre but n'était pas de présenter un « catalogue des miracles ». Parce qu'il est normal que chez quelqu'un qui a atteint le « sommet » des Vertus et qui a acquis la grâce divine, les charismes agissent et des miracles soient accomplis. Mais la question est de savoir comment il est possible d'arriver jusque-là, quelle voie y conduit et comment il faut lutter contre les passions et les tentations. Nous avons plus été touchés par sa grande abnégation que par ses miracles, ses combats pleins de zèle généreux menés par amour pour le Christ, sa stricte observance monastique et sa délicate sensibilité spirituelle, son rare discernement, son amour sacrificiel pour chaque homme et son esprit paternel, qui apaisait chacun.

Ce livre a été divisé en deux parties : la première, où sa vie est présentée en détail, a été l'occasion de montrer dans un cadre tant temporel que local, le plus simplement possible, mais aussi de la façon la plus exhaustive, son itinéraire de combattant depuis sa naissance jusqu'à sa dormition. En quatorze chapitres, qui se fondent sur ses différents lieux de séjour, sont situés les éléments biographiques où se déploient l'activité de l'Ancien, ses

⁹ Cf. Jn 4, 11.

¹⁰L'ensemble est désormais publié par le monastère Saint-Jean-le-Théologien à Souroti. Plusieurs volumes ont déjà été traduits en français et édités par le même monastère.

combats, ses miracles ainsi que ses diverses activités.

La deuxième partie apparaît comme un complément indispensable et une explicitation de la première partie. En effet, on y présente une compréhension plus fine de l'Ancien.

Les deux parties ont chacune une unité indépendante, si bien qu'elles auraient pu être publiées séparément ; elles ont cependant entre elles une unité profonde. Car si la deuxième partie est également biographique, elle ne suit cependant pas un ordre chronologique, comme la première, mais contient des éléments biographiques regroupés en unités thématiques¹¹.

La grâce divine constitue le thème central de la deuxième partie : c'est pour l'acquérir que l'Ancien lutta en premier lieu contre les passions et le péché, pour ensuite se révéler être « un bon intendant de la grâce multiple de Dieu¹² ».

Dans le chapitre intitulé « Vertus », sont mentionnés, de façon à la fois pratique et représentative, différents événements de son existence qui ont retenu notre attention. Ils sont répartis en sections dont le contenu se réfère à la vertu mentionnée dans le titre de chacune d'elles. On n'évoque pas l'enseignement qui s'y rapporte, en dehors de quelques traits saillants de celui-ci.

Les « Charismes » de l'Ancien, variés et surnaturels, ont été présentés suivant leur genre. Us apparaissent plus clairement à travers ses propres témoignages et ceux d'autres personnes. Seuls quelques-uns ont été choisis pour leur valeur édifiante, et présentés sans commentaire.

Quant à l'étendue, la profondeur, et la valeur de sa « Contribution », il n'a pas été possible d'en faire un résumé qui puisse tenir en quelques pages. Car, possédant la variété des charismes divins, naturellement et sans peine, sans effort humain et sans les convoiter, il procura la richesse de la grâce divine à des âmes affamées. On a simplement mentionné quelques domaines précis où son aide fut particulièrement utile.

Pour éviter des inexactitudes et toutes sortes d'erreurs, nous avons soumis nos écrits au jugement et au contrôle des enfants spirituels de l'Ancien ainsi qu'à d'autres Pères.

Nous sommes redevables de bien des remerciements à tous nos frères qui ont revu, corrigé et complété la *Vie*. Leur contribution a été fondamentale.

11Sa division en trois unités (Vertus, Charismes, Contribution) se fonde sur le passage de l'Évangile : « Il ne boira ni vin ni boisson fermentée » (ascèse, combat) - « et il sera rempli de l'Esprit Saint dès le ventre de sa mère » (grâce divine) - « et il ramènera beaucoup de fils d'Israël au Seigneur leur Dieu » (contribution ou apport). (Le 1, 15-16). Le grand saint Jean-Baptiste passa par ces étapes, bien que dans un autre ordre, parce qu'il se révéla être un prophète dès le sein maternel. Tous les saints ont commencé par combattre pour se purifier des passions en observant les commandements d'où naissent les vertus qui, par la suite, reçoivent la grâce divine. Au troisième stade, on considère la disposition et la distribution des charismes destinés au salut des hommes.

121 P 4, 10.

Sans leur aide, la *Vie* de l'Ancien aurait été très déficiente et aurait comporté bien des erreurs.

Nous n'oublions pas les autres collaborateurs qui nous ont fourni différents éléments, ni tous ceux qui ont contrôlé ces textes, qui nous ont fait des propositions de corrections et qui n'ont épargné ni leur temps ni leurs efforts jusqu'à ce que ce travail trouve sa forme définitive. Enfin, nous exprimons notre gratitude à tous ceux qui ont contribué de quelque façon que ce soit, visiblement ou invisiblement, à ce que cette édition soit la plus achevée possible, et qui ont permis que cette publication voie le jour dix ans après la dormition de l'Ancien Païssios.

Nous voulons remercier tout particulièrement le vénérable Ancien Grégoire - qui fut tonsuré par le Père Païssios -, père spirituel du saint monastère du Vénérable Précurseur, près du village de Métamorphosi en Chalcidique, pour son aide multiple à la rédaction de la *Vie* et pour avoir assumé les frais de cette édition.

Pour tous nous sollicitons la grâce de Dieu et les bénédictions de l'Ancien.

QUELQUES EXPLICATIONS SUPPLÉMENTAIRES POUR FACILITER LA LECTURE DE LA *VIE*

Beaucoup d'actions, de combats, d'événements se comprennent et s'expliquent dans leur contexte. Tout ce qu'a dit l'Ancien ne doit pas être généralisé sans discernement. Certaines des paroles de l'Ancien ne conviennent qu'à des circonstances particulières et ne s'appliquent pas à tous. « Le même remède peut nuire ou guérir selon l'organisme dans lequel il agit. »

Nous présentons certaines positions de l'Ancien sur des questions tant ecclésiastiques, nationales que monastiques, etc. Son point de vue, qu'il chercha à faire connaître aux autres, était totalement spirituel et exempt de passion, c'est pourquoi nous le présentons sans la moindre volonté de froisser ou de nuire à qui que ce soit.

Les témoignages ont été présentés tels qu'ils nous ont été transmis. Certains, qui étaient développés, ont été raccourcis sans être dénaturés. Le désir d'anonymat de certains témoins a été dans tous les cas respecté. Les dates sont mentionnées conformément à l'ancien calendrier. Lorsque c'est le nouveau calendrier qui est mentionné, on a ajouté l'abréviation : (n.c.).

Pour terminer ces explications préliminaires, il serait impossible, une fois arrivé ici, de ne pas exprimer dignement notre reconnaissance et nos remerciements à l'Ancien pour tout ce qu'il nous a apporté. Nous lui demandons simplement du fond du cœur de nous pardonner pour tous nos manquements à son amour et en particulier pour avoir osé publier sa *Vie*. Nous le supplions cependant d'illuminer l'esprit des lecteurs, de façon à ce

qu'ils la comprennent correctement et qu'elle leur soit utile spirituellement. Ayant pleinement conscience de nos imperfections, de nos lacunes et de nos erreurs, nous accueillerons avec reconnaissance toutes les remarques et les suggestions faites par amour du rétablissement de la vérité.

Si le lecteur trouve des erreurs dans certaines circonstances des combats sanctifiés de l'Ancien, qu'il soit assuré que celles-ci, de toute façon, ne proviennent ni de l'Ancien Païssios, ni de son biographe, le Père Isaac, mais de ceux qui ont réalisé et publié cette *Vie*.

Mais si, en revanche, une âme quelconque, stimulée par les exploits de l'Ancien, entreprend un combat spirituel, que soit glorifié le nom digne de vénération de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, « à qui revient la gloire et l'adoration avec le Père et le Saint-Esprit pour les siècles des siècles. Amen. »

La Fraternité de l'Ancien Isaac
Calyve de la Résurrection,
Kapsala
Karyès
Mont-Athos.

PREMIÈRE PARTIE

VIE

CHAPITRE I. LES ANCÊTRES SELON LA CHAIR ET SELON L'ESPRIT

1. Les marches de Pharassa.

Pharassa ou « Varasio », la patrie de l'Ancien Païssios, était avant l'échange des populations¹ un chef-lieu prospère et bien tenu sur les marches de l'hellénisme de Cappadoce. Les six villages de la région de Pharassa se trouvent à environ deux cents kilomètres au sud de Césarée. Bien qu'isolés au fin fond de l'Asie Mineure, ils réussirent à conserver inaltérée l'Orthodoxie, la conscience hellénique, ainsi que leur langue.

Les « Varasiotes » étaient renommés pour leur courage. Grâce à leur bravoure, leur village demeura inaccessible aux *Tsétés*^{13 14}, telle une parcelle libre de la Grèce aux extrémités de la Cappadoce, en sorte que beaucoup de Grecs pourchassés par les Turcs y trouvèrent refuge. C'est pourquoi les Pharasiotes furent appelés à juste titre des Maccabées¹⁵.

Les femmes de Pharassa n'étaient pas en reste quant au courage et à l'héroïsme. Un jour, les Turcs pourchassèrent un groupe de femmes pour s'en emparer. Parmi celles-ci se trouvaient aussi des parentes de l'Ancien. Elles préférèrent se jeter dans le fleuve et s'y noyer, pour préserver leur foi et leur honneur, plutôt que d'être prisonnières des Turcs et avilies dans leurs harems.

Il y avait à Pharassa cinquante églises. Certaines provenaient d'anciens monastères qui avaient été jadis florissants. Il y avait beaucoup de sources saintes, connues dans toute la Cappadoce pour leurs miracles. L'église

13 L'échange des populations entre la Grèce et la Turquie fut une conséquence du traité de Lausanne (1924) qui suivit la défaite grecque en Asie Mineure. Les Grecs d'Asie Mineure (plus d'un million et demi de personnes) durent gagner la Grèce, tandis que les Turcs vivant en Grèce durent aller en Turquie.

14 Bandits turcs.

15 Famille sacerdotale juive qui fut à l'avant-garde du combat contre Antiochus IV Épiphane (175-164 A.C.). Métaphoriquement désigne le combat ardent pour la foi et la patrie.

principale était consacrée aux saints martyrs Barachèse¹⁶ et Jonas qui, selon la tradition, ont été martyrisés en ce lieu au milieu du IV^e siècle.

Les Pharasiotes étaient les héritiers d'une exceptionnelle tradition ascétique qui trouve son origine dans les illustres Pères Cappadociens. Ils aimaient l'Église, ils étaient pieux et témoignaient d'un esprit de lutteur. Lors du Grand Carême et des jours de jeûne, la plupart d'entre eux ne mangeaient pas avant la neuvième heure¹⁷ byzantine.

L'ultime éclat et la réalisation la plus achevée de cette tradition fut le prêtre du village, saint Arsène de Cappadoce (1841-1924)¹⁸. Sa vie sainte et ses nombreux miracles firent que non seulement les chrétiens accouraient pour le voir, mais aussi des musulmans de toute la Cappadoce.

2. Sa famille.

Vivant dans cet environnement béni, les ancêtres de l'Ancien se distinguèrent par leur exceptionnelle piété.

Sa grand-mère Hadji-Christina avait sa propre chapelle consacrée à l'archange Michel, loin du village. À l'occasion, elle y demeurait solitaire dans *L'hésychia**, se consacrant à la prière et au jeûne. Lorsqu'en hiver elle était isolée par la neige, elle trouvait un pain chaud à la fenêtre de la chapelle. Elle faisait une prière et le mangeait. Elle avait aussi une maison à Adana. Elle y donnait l'hospitalité à saint Arsène, lorsqu'il se rendait à pied en pèlerinage aux Lieux Saints.

A l'origine, leur nom de famille était Hadji-Digénis. Par la suite, ils furent obligés de prendre comme nom de famille le nom de l'arrière-grand-père de l'Ancien, qui s'appelait Théodose. Son père s'appelait donc initialement Prodromos Théodosiou. Mais comme les Turcs le pourchassèrent, il changea encore une fois de nom et prit celui de Eznépidis, ce qui veut dire «étranger». Rejeton d'une famille noble de Pharassa, qui conservait l'administration du village depuis des générations, il en fut le maire pendant des décennies, parce qu'il avait un charisme d'administrateur. C'était quelqu'un de confiance et pieux. Il vénérât particulièrement saint Arsène et il lui obéissait en tout.

16 Ou Barakhissios. Ce saint est fêté avec saint Jonas le 29 mars.

17 C'est l'heure des Vêpres. C'était l'heure de la prière du soir dans le Temple de Jérusalem (Act 3, 3). C'est aussi l'heure à laquelle le Christ mourut.

18 Sa *Vie* a été écrite par l'Ancien Païssios : *Saint Arsène de Cappadoce*, traduction française parle monastère Saint-Jean-le-Théologien, Souroti, 1996.

Prodromos était un habile artisan, il savait tout faire. Il travaillait comme cultivateur à Pharassa, mais il avait aussi un four qui produisait du fer. Il était courageux, entreprenant et téméraire. Depuis sa jeunesse, il explorait les régions inaccessibles de Pharassa et escaladait des rochers escarpés. Âgé de seize ans, il blessa un lion en se battant avec lui. Mais c'était avant tout un patriote, un combattant courageux, un excellent tireur, et un acrite¹⁹ ²⁰ intrépide. Il sauva à plusieurs reprises le village des incursions des *Tsétés*. Un jour, il s'habilla comme une femme turque et se rendit dans leur repaire. Là, il demanda à voir le chef, lui prit son arme et, aidé de ses jeunes gars, il chassa les *Tsétés*.

Il fut en danger à de nombreuses reprises ; une fois il fut même fait prisonnier, mais les prières de saint Arsène le protégèrent.

Lorsque, en tant que maire du village, il se rendit à Adana pour les affaires du village et qu'il se présenta devant Kemal, celui-ci, appréciant son courage, le salua en disant : « Bienvenue à mon petit gars grec ! »

Plus tard, en Grèce, lorsque la guerre entre l'Italie et la Grèce fut déclarée, malgré son âge avancé et mû par un enthousiasme de jeune homme, il voulut se porter volontaire pour combattre.

Il était juste, aimant son prochain et charitable. Lorsque l'État distribua des terres pour l'installation des réfugiés, le vieux Prodromos, en tant qu'administrateur à Konitsa, s'occupa d'abord des autres habitants de Pharassa, et ne conserva pour sa famille que la plus mauvaise part, les champs les moins productifs. Pour les défricher et en enlever les broussailles, il y mit le feu - ce dont ses yeux eurent à souffrir.

La mère de l'Ancien s'appelait Evlogia®, née Phragkopoulou, et elle était apparentée à saint Arsène. C'était une femme pleine de sagesse, intelligente, travailleuse, très pieuse, et elle était nourrie des admonestations de saint Arsène. La charmante Evlogia se maria de bonne heure, âgée de quinze ans, elle épousa Prodromos Eznépidis.

Prodromos et Evlogia, ces âmes bienheureuses, eurent dix enfants. Les deux premiers Catherine et Sotiria, moururent en bas âge. Lorsque saint Arsène baptisa le troisième, il recommanda de l'appeler Zoé²¹. Dès lors, tous vécurent. Leurs noms par ordre d'âge sont : Zoé, Maria, Raphaël, Amalia, Charalampos, Arsène (l'Ancien Païssios), Christine et Luc. Raphaël et Christine sont encore en vie.

19 Habitant et garde d'une zone frontalière du territoire grec.

20 L'Ancien avait demandé qu'on l'appelle Evlogia (la bénie) et l'avait inscrite dans les diptyques sous le nom d'Evlogia, mais à Konitsa on la surnomma Evlabia (la pieuse).

21 Ce mot signifie en grec « vie ».

3. Baptême et déracinement.

C'est donc à Pharassa, saint rejeton de la Cappadoce, que naquit l'Ancien le 25 juillet 1924, jour de la fête de sainte Anne.

Lors de son baptême, ses parents voulurent l'appeler Christos, du nom du grand-père. Saint Arsène dit alors à sa grand-mère : « Et alors, Hadji- Anna²², j'ai baptisé tant de tes enfants ! Ne donneras-tu pas mon nom au moins à l'un d'entre eux ? » Et il dit aux parents : « Bon, vous, vous voulez laisser un enfant au grand-père, pourquoi est-ce que je ne voudrais pas avoir un moine comme descendant ? » Et se tournant vers la marraine, il lui dit : « Appelle-le Arsène. » Ainsi, il lui donna son nom et sa bénédiction, et il prédit qu'il allait devenir moine, et cela se produisit effectivement.

L'Ancien naquit l'année de l'échange des populations, où l'hellénisme d'Asie Mineure fut déraciné de son foyer ancestral. La famille de l'Ancien, ainsi que les autres Pharasiotes et saint Arsène prirent le chemin de l'amer exil. Dans le bateau, dans la bousculade, quelqu'un marcha sur le nouveau-né qui se trouva en danger de mort. Mais Dieu conserva en vie son élu, parce qu'il était destiné à devenir le guide de bien des âmes sur le chemin du Royaume. L'Ancien dira plus tard, évidemment par humilité : « Si j'étais mort à ce moment, alors que j'avais la grâce du baptême, on m'aurait jeté à la mer pour nourrir les poissons. Alors il y aurait eu au moins un poisson pour me dire merci et, je serais allé au paradis. » (Il voulait dire par là que, dans son existence, il n'avait rien fait de bon.)

Ils restèrent un peu au Pirée. Ensuite on les transféra dans la citadelle de Corfou - où, conformément à sa prédiction, saint Arsène s'endormit et fut enterré - et, finalement, ils s'installèrent à Konitsa.

Ses parents apportèrent à la mère patrie Arsène le nouveau baptisé, un nourrisson âgé de quarante jours, un anonyme alors dans la foule des réfugiés, lui qui, quelques années plus tard, allait être connu dans le monde entier et qui allait conduire une multitude de gens vers la connaissance des choses divines. Dès les premiers jours, il connut la souffrance et les tourments des hommes ; plus tard, il allait devenir un havre de consolation pour des milliers d'âmes tourmentées.

22 Expression turque qui marque l'affection et le respect.

CHAPITRE II. PREMIÈRES ASCÈSES

1. Une éducation « dans l'instruction et l'admonestation du Seigneur ».

Le petit Arsène, avec le lait qu'il téta, apprit aussi de ses parents la piété. Au lieu de contes et d'histoires, ils lui racontèrent la vie et les miracles de saint Arsène. En lui se fit jour de l'admiration et de l'amour pour Hadji-Effendi, comme on surnommait saint Arsène. Dès son plus jeune âge, il voulut lui aussi devenir moine, pour ressembler à son saint.

La personne qui, après saint Arsène, influença pour son bien toute son existence, fut sa mère, pour laquelle il éprouvait une affection particulière et qu'il aidait autant qu'il pouvait. C'est d'elle qu'il apprit l'humilité. Elle lui conseilla de ne pas chercher à surpasser ses petits camarades d'école lorsqu'ils jouaient pour ensuite en tirer de l'orgueil, ni non plus de jouer des coudes pour arriver le premier sur la ligne, car cela revenait au même d'y arriver premier ou dernier.

De plus, elle lui enseigna la tempérance et à ne pas manger avant l'heure du repas. Elle considérait que désobéir à cette injonction équivalait à de la luxure.

Elle l'aida aussi à acquérir de la simplicité et de l'application au travail, à se comporter avec soin et attention avec les autres, et elle l'engagea à ne jamais mentionner le nom du tentateur (le diable).

Deux fois par jour toute la famille priaait devant les icônes familiales. Sa mère cependant continuait à prier tout en accomplissant ses tâches domestiques en disant la prière de Jésus.

La piété de ses parents était telle que, même sur les aires de battage, ils emportaient de l'*antidoron**.

Le petit Arsène, avec la vivacité d'esprit et l'intelligence dont il était pourvu, assimilait tout ce que ses parents disaient de bien.

Suivant leur exemple, il apprenait à jeûner, à prier, et à fréquenter l'église. C'était l'enfant chéri de la famille. « D'un côté, dira-t-il plus tard, mon père me chérissait parce que j'étais doué pour les travaux manuels et

que je m'en sortais bien, d'autre part, ma mère m'aimait en raison de la prétendue piété dont je faisais preuve. »

2. Ascèses enfantines.

Le zèle que mettait le petit Arsène à jeûner était admirable. Il jeûnait rigoureusement depuis son plus jeune âge. Il avait l'habitude de demander à sa mère de lui préparer des légumes sans huile. Pour mieux être contraint de rester à jeun après la Divine Liturgie, il gardait *Vantidoron** pour ne le consommer que plusieurs heures plus tard. Pour restreindre la quantité de nourriture qu'il mangeait, il serrait bien fort sa ceinture. Un jour, il jeûna tant qu'il tomba d'épuisement sur son lit. L'Ancien devait dire plus tard : « Mes mains étaient si menues qu'elles ressemblaient à celles des petits Africains, car mon organisme avait été privé des nourritures de base alors que j'étais encore petit. Mon cou avait l'air d'une queue de cerise, et les enfants me disaient que ma tête allait tomber. »

La pieuse Kaiti Pateras, qui était de Konitsa, et plus âgée que lui, disait à ce propos qu'elle l'avait interrogé un jour :

« Mon enfant, as-tu mangé quelque chose aujourd'hui ?

— Je n'ai pas mangé. Que pourrais-je manger, puisque ma mère fait cuire toute la nourriture dans la même casserole, que ce soit de la viande ou de la nourriture de jeûne ? Puisque c'est la même casserole qui absorbe tout, je ne peux pas manger !

— Mais, mon enfant, ta mère est quelqu'un de très propre : elle la lave soigneusement avec de *Valsivia*²³.

— Je ne peux pas en manger », répondit-il.

Et il jeûnait, jeûnait encore tout en se retirant dans la solitude pour prier.

Lorsqu'il eut bien appris à lire, il découvrit l'Écriture Sainte et, quotidiennement, il lisait avec attention un passage de l'Évangile. Il trouva aussi les *Vies* de saints dont il faisait ses délices. Il avait bourré une boîte de *Vies*. Dès qu'il était rentré de l'école, sans même prendre le temps de manger, il commençait par ouvrir sa boîte pour en sortir des *Vies* de saints qu'il lisait. Son frère aîné les lui cachait, bien qu'il fût lui aussi pieux, car il ne voulait pas que le petit Arsène s'absorbât trop dans des choses religieuses susceptibles de

23 Mélange d'eau et de cendres bouillies, qui était jadis utilisé pour laver les vêtements et la vaisselle.

le distraire de ses études. Arsène ne disait rien. Il trouvait d'autres *Vies* de saints qui le nourrissaient spirituellement. Selon son frère, « Arsène, depuis la dixième^{24 25}, lisait des ouvrages religieux et il s'isolait souvent pour prier. Il ne jouait pas comme les autres enfants ».

Il s'efforçait de mettre en pratique tout ce qu'il lisait dans les *Synaxaires**. Ainsi, il avait lu que lorsqu'on a peur d'aller quelque part, il faut s'y rendre souvent pour chasser sa crainte⁵. Comme il avait peur quand il passait devant un cimetière, il décida de s'y rendre de nuit pour chasser sa peur. Il était alors en huitième²⁶. Il racontait : « J'avais vu, pendant qu'il faisait jour, un tombeau vide. À la tombée de la nuit, le cœur battant, j'y suis allé et je suis entré dans la tombe. Au début, ce fut difficile, mais par la suite je m'y suis habitué. J'y suis resté suffisamment longtemps pour me familiariser avec l'endroit. J'ai pris courage et je suis passé de tombe en tombe, mais j'ai fait attention de ne pas être vu pour que l'on ne me prenne pas pour un fantôme. Et voilà, j'y suis allé trois soirs, pour y rester jusqu'à une heure avancée, et ma peur a disparu. »

Il éprouvait un grand amour pour Dieu, et sa prière en était une manifestation. Lors des grandes fêtes, il restait éveillé, il allumait la veilleuse et restait debout en priant toute la nuit. Son grand frère tenta de l'empêcher de se lever la nuit pour lire le psautier. Alors il le mit sous ses couvertures. La tactique de son frère non seulement ne fléchit pas son zèle, mais elle augmenta son amour pour Dieu.

Depuis qu'il était petit, il allait dans la forêt pour ramasser des glands qu'il perçait avec un clou pour y faire passer une ficelle, et il en faisait des chapelets pour compter ses prières et ses prosternations.

Sa sœur Christine se souvient qu'un jour, alors que leurs parents étaient aux champs, il se mit à pleuvoir. Arsène pensait à eux, qui étaient sous la pluie. Il prit avec lui ses deux petites sœurs, ils allèrent devant l'iconostase, s'agenouillèrent, prièrent, et la pluie s'arrêta.

Lorsque les éclairs tombaient, il avait l'habitude de dire : « Grand est le nom de la Sainte Trinité. »

Son penchant naturel pour le monachisme se manifesta tôt. Quand on lui demandait ce qu'il voulait faire plus tard, Arsène répondait avec constance : « Moine », sans avoir jusque-là jamais vu de moines.

Il raconta aussi ce qui suit : « Lorsque j'étais encore à l'école, je lisais les

24 Classe correspondant au CEI.

25 Cf. S. JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle sainte*, XX, 7 : « N'hésite pas à te rendre en pleine nuit dans les lieux où d'habitude tu as peur. Mais si tu te laisses un peu aller à la crainte, cette passion puérile et risible se fortifiera en toi avec l'âge. Pendant que tu es en chemin, arme-toi de la prière. Quand tu es arrivé, étends les mains. Flagelle tes ennemis avec le nom de Jésus... ». Cette citation et celles qui suivent sont tirées de la traduction française de *L'Échelle sainte* par l'Archimandrite Placide Deseille, collection « Spiritualité orientale » n° 24, Abbaye de Bellefontaine, 1987.

26 Classe correspondant au CM1.

Vies des saints et je désirais dès lors devenir un ascète. Je sortais souvent du village. J'avais alors douze ans. J'avais repéré un gros rocher. Un jour, je me mis en route pour l'escalader, afin de devenir un stylite. Je ne pris qu'un morceau de fer avec moi, pour extraire quelques légumes à manger²⁷, comme les ascètes de jadis. J'ai marché une heure et demie pour arriver dans les montagnes et j'ai trouvé le rocher. C'était un rocher élevé. J'y suis monté péniblement et j'ai commencé à prier. J'étais à bout de forces, et je me suis mis à réfléchir : « Les ermites avaient des racines qu'ils mangeaient, un peu d'eau, une datte. Toi, tu n'as rien du tout, là sur ton rocher. Comment vas-tu vivre ? » Je mourais de faim et je n'en pouvais plus, lorsque je me suis dit : « Allons manger quelque légume. » Mais par où descendre ? Je suis bien monté, mais comment vais-je descendre maintenant ? Finalement, je fis une de ces glissades qui faillit me faire perdre la vie. La Toute Sainte me protégeait, et je ne me suis pas cassé le cou sur les rochers. Tout doucement, en boitant, je me suis mis en marche pour la maison. Mais je me suis perdu dans la nuit et je suis rentré vers minuit avec beaucoup de difficultés. »

3. Menuisier

Selon les témoignages de ses camarades, à l'école communale, il était un enfant attentif, sage et affectueux, faisant preuve d'une grande sensibilité dans son comportement et de piété lors du catéchisme. C'était un bon élève, intelligent, souple et plein de zèle généreux (*philotimo**). Son dévouement pour les autres allait jusqu'au sacrifice. Il avait des yeux vifs et expressifs, si lumineux qu'il fût surnommé « Goupisia », ce qui signifie « luciole » dans le dialecte des Pharasiotes.

Le petit Arsène termina l'école primaire avec une note de huit et une excellente appréciation sur sa conduite. Il ne voulait cependant pas continuer à étudier, étant donné qu'il n'y avait pas de lycée à Konitsa et qu'il désirait devenir menuisier, parce qu'il aimait la profession de notre Seigneur.

À l'époque où il travaillait avec le contremaître dans des maisons, il ne mangeait pas avec lui, mais il trouvait un prétexte pour rentrer chez lui. Plus tard son patron comprit qu'il agissait ainsi pour ne pas rompre son jeûne.

Lorsqu'il eut bien appris son métier, il fabriqua un beau support d'icônes

27 Ou plutôt pour rechercher des bulbes.

pour la maison familiale ainsi qu'une croix, comme celle que tenaient les saints martyrs sur les icônes.

Plus tard il ouvrit sa propre menuiserie. Il fabriquait des encadrements de fenêtres, des plafonds, des planchers, des supports d'icônes, ainsi que des cercueils, pour lesquels il ne demandait jamais d'argent, prenant part à la douleur des gens. Dans son métier, il avait des « mains en or ». Tout le monde était enchanté de son travail. Tous, à Konitsa, disaient : « Quel enfant que celui de Madame Evlampia ! C'est un bon artisan, scrupuleux et rapide, doué d'un caractère droit et sincère. » C'est pourquoi, ils le préféraient. Ainsi il gagnait de quoi vivre tout en aidant les siens et en faisant l'aumône.

4. Un enfant plein de grâce.

Parmi les habitants de Konitsa, la rumeur avait circulé selon laquelle le fils d'Eznépidis (Arsène) avait vu saint Georges, et qu'ensuite il avait jeûné pendant plusieurs jours. L'Ancien lui-même ne rapporta jamais rien à ce propos, et cela ne fut jamais confirmé par d'autres. Même s'il s'agit d'une rumeur, cela témoigne de la grande estime que ses compatriotes avaient pour lui. Ils le considéraient comme ayant été gratifié par Dieu d'une grâce particulière. Une Turque l'invitait chez elle chaque premier du mois, pour que le mois se passe bien. Il allait à l'école avec les enfants de cette dernière, et certains furent baptisés. Elle lui témoigna son respect aussi lorsqu'elle le vit moine ; elle lui dit : « Puissé-je m'offrir en sacrifice pour toi ! » Émue, elle prenait de la poussière de ses chaussures et en enduisait avec recueillement son bras paralysé.²⁸

5. Sous le signe de la Croix.

L'Ancien racontait : « [Un jour], mes frères et sœurs travaillaient aux champs. Notre mère prépara la nourriture, mais elle n'avait personne pour la transporter et cela la chagrinait. Les champs étaient à deux heures de marche. Je lui dis alors : “Donne-la moi, je vais y aller.

— Mais comment vas-tu trouver ton chemin ?

— Je demanderai”, répondis-je.

Je me mis en route sans en parler à personne et en tenant la croix à la main, comme je l'avais vu faire par les saints martyrs sur les icônes, et sans bien comprendre où j'allais. J'arrivais au champ, j'y laissai la nourriture et revins aussitôt, parce que ma mère m'attendait. »

6. Vision de Dieu.

L'Ancien racontait : « Dès l'âge de onze ans je me mis à lire des *Vies* de saints, à jeûner et à veiller. Mon grand frère prenait les *Vies* de saints pour les cacher. Mais cela ne lui servait à rien. J'allais dans les bois et je continuais. Un de ses amis d'alors, Costas, lui dit : "Je vais te le faire tout laisser tomber." Il vint et m'expliqua la théorie de Darwin. Je fus ébranlé et je lui dis : "Je vais aller prier, et si le Christ est Dieu, il m'apparaîtra pour que je croie. Il me manifestera quelque chose, une ombre, sa voix." C'est ce qui m'était venu à l'idée. Je me rendis alors dans les bois et je commençai les prosternations et les prières. Cela dura des heures, mais rien ne se produisit. À la fin, rompu, je dus m'arrêter. Alors, il me revint quelque chose que Costas m'avait dit : "Je veux bien que le Christ ait été un grand homme, juste, vertueux, qu'on a haï parce qu'on jalousait sa vertu et que ses compatriotes l'ont alors condamné." Alors je lui dis : "Puisqu'il était tel, et même s'il n'était qu'un homme, il mérite qu'on l'aime, qu'on lui obéisse et que l'on se sacrifie pour lui. Je ne veux ni Paradis, ni rien d'autre. À cause de sa sainteté et de sa bonté, il mérite que l'on sacrifie tout pour lui." »

« Dieu attendait que je fisse face, après ces événements, et peu après le Christ m'est apparu en personne, au milieu d'une lumière abondante. Il m'apparaissait depuis la taille jusqu'à la tête. Il m'a regardé avec beaucoup d'amour, et il m'a dit : "Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra" (Jn 1, 25). Ces paroles étaient aussi écrites sur l'Évangile qu'il tenait ouvert dans sa main gauche. »

Cet événement dissipa chez le petit Arsène, alors âgé de quinze ans, les pensées de doute qui troublaient son âme enfantine, et il connut alors, par la grâce de Dieu, que le Christ est le vrai Dieu et le Sauveur du monde. Il a été confirmé dans sa connaissance du Dieu fait homme, non pas par un homme ou par des livres, mais par le Seigneur lui-même qui s'est révélé à lui, malgré son jeune âge. Désormais, affermi dans la foi, il disait tout haut : « Costas, quand tu veux, maintenant viens, que nous discussions. »

7. Préparation à la vie monastique.

Dès lors, il se mit à combattre avec davantage de zèle et à réfléchir sérieusement sur sa consécration à Dieu. Il se rendit à la cathédrale de Ioanina et demanda au protosyncelle* s'il pouvait, malgré son âge, devenir moine. Celui-ci répondit : « Maintenant ce n'est pas possible. Plus tard. Il faut que tu grandisses. » Il avait quinze ans.

Il se faisait une haute idée du monachisme et il s'y préparait du mieux qu'il

pouvait. Il vivait et combattait comme un moine. A tous ceux qui lui proposaient un mariage, il coupait court une fois pour toutes : « Moi, je vais devenir moine », répondait-il. Lors d'un mariage, son père lui souhaita : « À ton mariage ! » Dès lors il cessa de lui baiser la main, non pas par manque de respect, mais pour manifester silencieusement son désaccord, montrant ainsi qu'il souhaitait réaliser non pas son propre souhait, mais bien la prophétie de saint Arsène.

Les siens en avaient pris conscience. Il n'était d'ailleurs pas nécessaire de les persuader par des paroles. Sa vie et ses combats spirituels étaient la preuve de ce qu'il recherchait, et ils montraient ce que ce jeune homme plein de grâce allait devenir.

Il passait son temps libre dans la chapelle de Sainte-Barbara, en compagnie d'autres jeunes pieux. Parmi eux se trouvait le futur Père Paul Zisakis, higoumène du saint monastère de la Grande Lavra au Mont-Athos, et le futur Père Cyrille Manthos, l'Ancien du *kellion** de Bourazeri, aussi au Mont-Athos. Chaque jour ils y laissaient les offices. L'après-midi, ils célébraient les Vêpres, les Complies avec l'Hymne Acathiste*, pour ensuite étudier l'Écriture Sainte et les *Vies* des saints.

Comme il n'y avait pas à proximité de monastère en activité, Arsène se mit à la recherche d'Anciens vertueux dans des régions plus éloignées. Un jour qu'il était avec le futur Père Paul Zisakis, ils firent la connaissance du Père Jacques Balodimos. L'Ancien disait que c'était un homme saint et un excellent père spirituel, et il racontait beaucoup de choses admirables à son sujet.

Arsène essayait d'observer les usages de la vie monastique. Il préférait les nourritures insipides. Il ne mettait pas de sel dans ses plats, pour ne pas boire beaucoup d'eau. Il lavait lui-même ses vêtements. Il ne laissait pas sa mère ou ses sœurs les laver. Il jeûnait rigoureusement depuis qu'il était très jeune, et pour s'empêcher de beaucoup manger, il serrait sa ceinture. Un jour, il jeûna tant, qu'il s'effondra sur son lit, épuisé. L'Ancien devait dire plus tard : « Mes mains étaient fines comme celles des petits Africains, parce que mon organisme avait été privé des nourritures de base quand j'étais petit. Mon cou était devenu une queue de cerise. Les enfants mé disaient : "Ta tête va tomber !" »

A un moment, alors qu'il se rendait aux champs avec ses frères et sœurs pour y travailler, arrivé à un endroit précis, il les laissa prendre de l'avance et lui-même resta en arrière. Par curiosité, ils l'observèrent en cachette, et voilà qu'ils le virent enlever ses chaussures et traverser en courant un champ de trèfle que l'on venait de couper. C'était comme courir sur des clous fins. Le trèfle coupé transperçait ses pieds et rentrait dans sa chair. La plante de ses pieds était couverte de sang. Il supportait cependant la souffrance avec joie à l'imitation des martyrs, comme ce qu'il lisait dans les *Synaxaires**, essayant de se faire lui aussi participant et communiant à leurs épreuves. Son âme

enfantine était enflammée par un tel esprit de martyr et un tel amour divin.

Il avait pour habitude de se rendre sur la montagne un jour par semaine. Il passait là son temps dans la quiétude, le jeûne, la prière de Jésus et les prosternations. *L'hésychia** l'attirait et il désirait être rendu digne de vivre comme les ascètes et les ermites. Il portait sur lui une croix. « J'avais alors une telle foi que, lorsque je montais sur la montagne avec la croix, je ne craignais rien. »

Raphaël, son grand frère, le voyant se consacrer à de grands combats ascétiques, essaya de l'en empêcher. Mais alors qu'Arsène, jusqu'à l'âge de quinze ans, avait accepté sa tutelle sans broncher, maintenant il avait grandi et il réagit. Depuis lors, Raphaël n'osa plus s'opposer à lui. Plus tard, lorsqu'il le revit moine, il lui demanda pardon. Cependant ses parents se réjouissaient et étaient fiers d'Arsène. Comme ils étaient pieux, ils comprenaient ses combats spirituels et ils n'étaient pas inquiets.

Arsène combattait non seulement avec un enthousiasme de jeune homme, mais aussi avec une sagesse de vieillard. Il accompagnait ses ascèses de beaucoup d'attention* et de maîtrise de soi. Chaque jour il faisait son examen de conscience, analysant comment il avait parlé, ou si par son comportement il n'avait pas blessé quelqu'un.

8. Souci des autres.

Arsène, par sa vie bien réglée et ses conseils, aidait spirituellement aussi d'autres jeunes. Il fréquentait habituellement les petits enfants. Il les rassemblait dans la chapelle de Sainte-Barbara, il leur lisait des *Vies* de saints et il les incitait à faire des prosternations et à jeûner. Quelques mères s'inquiétèrent et interdirent à leurs enfants de le fréquenter. Les parents d'un enfant avec lequel il travaillait chez le même contremaître et avec lequel il priait, eurent peur qu'il ne devînt moine et ne le laissèrent pas avoir des relations avec Arsène, ni combattre spirituellement. Plus tard il alla travailler en Allemagne et il mourut. Ses parents en eurent des remords et dirent : « Il aurait mieux valu qu'il se fît moine ! » Arsène voulut prendre avec lui comme moine un enfant originaire de Pharassa et il essaya de persuader sa mère. Il confirma un autre jeune dans sa vocation de prêtre. Un hiéromoine originaire de Konitsa reconnaît qu'il fut aidé dans sa vocation par Arsène alors qu'il était encore laïc.

Arsène portait beaucoup d'intérêt et il avait un grand désir que les gens connaissent Dieu. Il aborda un jour un vieux berger qui vivait seul sur la montagne et qui était allé deux ou trois fois à l'église dans toute sa vie, et il parvint à le rapprocher du Christ.

Il y avait à Konitsa un musulman nommé Bairam dont la mère était malade. Le petit Arsène se rendit de nuit auprès de la malade et lui vint en aide. À la

suite de cela, Baïram manifesta le désir de devenir chrétien.

Le peu d'argent qu'il recevait comme apprenti menuisier, il le distribuait en aumônes pour les enfants pauvres de l'orphelinat. Il invitait aussi à manger chez lui de pauvres enfants.

Monsieur Apostolos Hadji-Roumbis, habitant de Konitsa, rapporte dans une lettre intitulée *Mes souvenirs d'un saint* :

« Nous habitons avec Arsène dans des quartiers différents. La première fois que je le vis, je fus impressionné par sa mobilité. Lorsqu'il était apprenti menuisier, il se distinguait par son agilité, sa bonne volonté et surtout par son humanité. Le contremaître dira de lui plus tard : "Arsène, c'était quelqu'un."

Enfants d'agriculteurs, nous faisons paître nos chevaux sur les pâturages communs. À cette époque, je reconnus la grandeur spirituelle d'Arsène. Comme cela ressortait de nos petites disputes enfantines, il était évident qu'il était le seul qui préférerait subir une injustice plutôt que de risquer d'en commettre une.

À chacune de nos rencontres, je reconnaissais que son unique désir était de confesser le Seigneur. Il avait toujours dans sa poche un livre religieux qu'il lisait souvent. Je me souviens de son zèle à s'assurer un auditoire enfantin, à n'importe quel prix. Comme, par exemple, le fait de se charger de la garde de nos animaux, de devenir notre porteur d'eau, etc., il lui suffisait, en échange, que nous lui prêtions attention quand il nous lisait l'Écriture Sainte.

Je n'oublierai jamais la chaleur qu'il mettait lorsqu'il illustrait ce qu'il disait, en rapportant la Crucifixion du Christ. Il devenait expressif au point qu'il arrivait à attirer l'attention des enfants, même les plus vifs. Je voyais très clairement dans son jeune visage sa satisfaction et sa jubilation, pour avoir pu enseigner la parole du Seigneur à un auditoire si pur. Pour autant que je me souviens, il a continué cette tactique pendant quatre ou cinq ans, jusqu'à ce qu'il devienne soldat. »

9. Dangers et épreuves.

Arsène passa sa jeunesse l'esprit libre des préoccupations du monde et dans les combats ascétiques. Ensuite vinrent les années difficiles de la guerre entre l'Italie et la Grèce, de l'occupation et de la guerre civile. Il connut alors beaucoup de difficultés et de dangers.

Pendant l'occupation, beaucoup de pauvres se rendaient auprès de sa mère pour échanger des objets précieux contre deux poignées de farine. Elle leur donnait de la farine et du pain, mais elle n'acceptait ni argent ni bijoux de famille. Elle pétrissait souvent. Le pain était vite épuisé, parce qu'elle en distribuait beaucoup aux affamés. Son frère Raphaël donnait du maïs, sans recevoir d'argent, ou il l'échangeait contre de l'huile qu'il donnait à l'église. L'Ancien, plus tard, était triste de ne pas avoir pu, en raison de son âge, aider

plus les gens durant les dures années de famine de l'occupation. Lors de la guerre civile, les communistes l'arrêtrèrent et l'emprisonnèrent. Il pâtit pendant toute la période où il resta en prison et il souffrit des poux et de la grande promiscuité. Dans une petite pièce, ils mettaient beaucoup de monde. Lorsqu'on s'allongeait, le dernier entrait comme un coin parmi eux !

Il fut aussi éprouvé moralement, parce qu'ils l'enfermèrent seul dans une pièce pour ensuite y mettre deux partisans pratiquement nus. Il pria avec force en invoquant la Toute Sainte et aussitôt il ressentit « une puissance d'en haut », qui le confortait et il les considéra impassiblement comme ses sœurs, comme Adam voyait Ève au Paradis. Il leur parla avec aménité. Celles-ci reprirent leurs esprits, eurent honte et repartirent en pleurant. Lors de l'interrogatoire, l'enquêteur lui demanda :

« Pourquoi t'a-t-on arrêté ?

— Parce que mon frère est avec Zervas²⁹, répondit-il.

— Et pourquoi est-il avec Zervas ?

— Est-ce mon frère l'aîné ou moi ? Est-ce que je peux donner des ordres à mon frère ? »

Comme ils appréciaient sa sincérité et son courage, ils le laissèrent en liberté.

Un jour il donna du pain à des partisans affamés, en sachant qu'ils pourchassaient son frère pour le tuer. Ces derniers le considérèrent comme suspect, ne pouvant pas comprendre son amour désintéressé, et il risquait d'être jugé. Il les protégea même de la vengeance de ceux qui avaient perdu des parents à la guerre.

Plusieurs incidents témoignent des épreuves successives et des dangers qu'il affronta. Sa maison familiale servit pendant plusieurs mois de bivouac à huit partisans, et Arsène se cacha durant deux mois dans une maison turque. Une autre fois, en plein hiver et sous la neige, il dut se cacher en plein air. Une autre fois encore, les partisans le réquisitionnèrent, et l'emmenèrent jusqu'en Macédoine. Il resta deux autres mois à Ioannina avec sa sœur Christine. C'est alors qu'un ami, qui était devenu protestant évangélique, leur rendit visite. Il leur laissa une valise avec des livres hérétiques. Quand il les vit, Arsène dit à sa sœur de les brûler parce qu'ils contenaient beaucoup de venin.

Lors de la bataille de Konitsa, il rendit service comme volontaire pour s'occuper des blessés et enterrer les morts.

²⁹ Napoléon Zervas était un officier de l'armée grecque. Lors de l'occupation, il organisa un corps de volontaires. Il combattit d'abord les Allemands et par la suite les communistes. Après la libération, il participa à la vie politique.

10. Soutien de famille.

Arsène voyait souvent sa mère pleurer et se faire du souci pour ses frères et sœurs qui se trouvaient engagés dans la guerre. Il fut sa consolation et son soutien. Il ne cherchait pas alors à devenir moine, durant cette période difficile, parce qu'ils avaient un impérieux besoin de sa présence. « L'exil volontaire (monastique) ce n'est pas que je me case et que je laisse tomber les autres », dira-t-il plus tard. Il continuait bien sûr de combattre, mais il reporta « pour plus tard » le fait d'« accomplir ses vœux envers le Seigneur » (Ps 115,9).

Il entreprit de faire tous les travaux agricoles de la maison, qui étaient fort nombreux. Il embaucha un employé qui était un peu effronté. Celui-ci montait le cheval mais Arsène marchait à pied. C'est lui qui semblait être le patron et Arsène l'ouvrier. Il ne lui disait jamais de travailler, mais lui travaillait dur, et l'ouvrier agricole seulement quand il en avait envie. Lorsqu'il emmenait paître les mulets, il enlevait leurs bâts et il allait à pied. Il préférerait souffrir et se fatiguer lui, plutôt que de fatiguer les mulets. Quand on lui demanda pourquoi il les enlevait, il répondit que c'était pour éviter qu'ils ne se prennent dans les branches. Lors de la moisson, lorsque les autres, à midi, se reposaient, lui allait chercher des épis pour nourrir leur petit cheval. Au lieu de manger les figes, il les donnait aux animaux. Il se préoccupait plus des animaux que de lui-même.

Bien que la guerre eût obligé Arsène à différer son départ, malgré tout son zèle ne fléchissait pas. Aux combats spirituels et aux ascèses, il ajouta de nouveaux combats et des ascèses plus rigoureuses. Il voyait que la situation du pays était mauvaise. D'ici peu, on allait l'appeler pour servir la patrie.

Dans la chapelle de Sainte-Barbara, il supplia ainsi la Toute Sainte : « Laisse-moi souffrir, laisse-moi être en danger, seulement ne me laisse pas tuer un homme, pour que je sois jugé digne de devenir moine. » C'est alors qu'il fit le vœu, si la Toute Sainte le préservait durant la guerre, de servir pendant trois ans son monastère que les Allemands avaient brûlé, et d'aider à reconstruire le saint monastère du Stomion.

CHAPITRE III. SERVICE MILITAIRE

1. Un agent de transmission plein de zèle généreux.

En 1945, il fut enrôlé pour servir la patrie. Il se présenta à Nauplie et fut désigné pour être agent de transmission. Ensuite, il fut transféré à Agrinion. On lui demanda : « Quel piston as-tu pour recevoir une telle qualification ? »

— Je n'ai pas de piston.

— À d'autres !

— Eh bien... Dieu », répondit-il.

De fait : « Dieu était avec lui et c'était un homme qui réussissait¹. »

Son amour pour les autres allait jusqu'au sacrifice. Il faisait son devoir, en travaillant beaucoup. Quand quelqu'un demandait une permission, il le remplaçait volontiers. Beaucoup exploitaient sa bonté et le considéraient comme un idiot. Lui, cependant, ressentait de la joie à se sacrifier et, en même temps, il trouvait ainsi l'occasion de s'isoler pour prier. Le gouverneur militaire disait de lui : « Que va devenir cet homme ? Il ne pense jamais à se reposer. » Une fois, il avait 39,5° de fièvre, mais il ne chercha pas à demander un arrêt de travail. Finalement, n'en pouvant plus, il tomba évanoui. Les soldats le mirent sur un brancard pour le porter à l'hôpital et ils l'interpellaient avec des noms monastiques pour se moquer de lui : « Eh, Benoît, Acace ! » Ils avaient compris qu'il allait devenir moine. Petit à petit, l'ironie fit place à du respect et de l'admiration. Son mode de vie, son grand amour, son caractère intègre les transformèrent. Ils ne le considéraient plus comme ridicule, mais comme quelqu'un de précieux et une bénédiction pour l'unité.

De toute façon, sa qualification de télégraphiste l'exempta de participer aux combats de la guerre, et ainsi, avec la grâce de Dieu, il lui fut épargné³⁰ d'avoir à tuer un homme³¹. Cela préfigurait sa future qualification de moine où il enverrait des messages à Dieu en priant.

2. Tribulations.

Les tribulations qu'il eut à subir sont incroyables, car le demi-bataillon où il servait était engagé dans des opérations de guerre.

Il raconta que, un jour, la nourriture étant épuisée, ils mangèrent de la neige. Une autre fois, ils restèrent à jeun pendant treize jours et ils ne restèrent en vie qu'en mangeant des châtaignes sauvages. Très souvent, ils souffraient

³⁰ Gn 39,2.

³¹Ce qui est considéré comme un empêchement majeur pour devenir prêtre.

de la soif. Ils étaient alors obligés de boire de l'eau stagnante qu'ils trouvaient dans les traces laissées par les mulets. Le grand ennemi, c'était le froid. Ils couchaient sous la tente et, au matin, ils s'éveillaient enfouis sous la neige, et comptaient les hommes gelés. Un matin, il dégagea vingt-six soldats gelés en creusant la neige avec une pioche. Il lui arrivait de rester pendant trois jours sous la neige pour envoyer des messages à l'état-major. Il souffrit lui aussi des engelures. La chair de ses pieds se mit à peler. On l'envoya à l'hôpital, mais, grâce à Dieu, il ne fut pas mutilé. Un jour un mulet lui décocha une ruade. Le coup était très violent. Sa poitrine noircit et les traces des sabots apparurent. Il s'évanouit et, quand il revint à lui, il reprit sa marche.

Il se réjouissait quand il pleuvait, quand il faisait froid, quand lui se fatiguait pour que les autres ne soient pas éprouvés. Certains soldats, quand ils faisaient une bêtise, l'attribuaient à Arsène. L'officier le réprimandait, et lui, pour ne pas les exposer, supportait humblement et en silence les reproches.

Pendant, le gouverneur militaire l'estimait et lui faisait confiance. Lors des missions difficiles, il envoyait Arsène, parce qu'il savait qu'il était compétent et qu'il réussissait ce qui lui était confié. Il ne demanda une permission qu'une seule fois pour aller chez lui. Là, il tomba malade, perdit beaucoup de sang et fut admis à l'hôpital de Ioannina pendant quinze jours. Dès qu'il reprit des forces, il retourna dans son unité.

3. Ascèses et expériences.

Au milieu de tant de tourments, il se livrait quand même au combat spirituel. Il jeûnait et il priait. D'habitude, il ne mangeait que la moitié de sa ration et, quand sonnait l'extinction des feux pour dormir, Arsène montait sur la terrasse du bâtiment et se mettait à prier. « Une fois, raconta-t-il, je suis resté cinq mois sans Liturgie, car où aurais-je trouvé un prêtre et une église sur les montagnes ? Quand ensuite le gouverneur m'envoya à Agri-nion pour y prendre des pièces de rechange pour le poste émetteur, sur le chemin que je pris, je passai devant une église, dans laquelle on célébrait l'Hymne Acatliste. Je fis mon signe de croix, me prosternai, et les larmes me vinrent. "Ma Toute Sainte, dis-je, comment en suis-je arrivé là?" Comment aurais-je pu imaginer que, plus tard, Dieu veillerait à ce que j'eusse une chapelle dans ma calyve* ! » Et il rendait grâce à Dieu pour cela du fond de son cœur.

Comparant les épreuves par lesquelles il était passé à l'armée, avec l'ascèse qu'il fit en tant que moine, il disait sur un ton de reproche envers lui-même : « Je n'ai rien fait pour le Christ. Si j'avais accompli cette ascèse [ce qu'il avait enduré à l'armée] étant moine, je serais devenu un saint. »

En tant que soldat, il connut des expériences divines. Un jour, alors qu'il priait dans un endroit isolé, il fut ravi en contemplation. Il raconta aussi la chose suivante : « Un jour, alors que nous étions allés sur le champ de tir à

Tripoli, je vis une lueur étrange sortir d'une ravine et se répandre sur tout le champ de tir alors qu'il faisait jour. Je me demandais ce qu'était cette lumière, que les autres ne voyaient pas ! Par la suite, j'ai compris. Etant donné qu'il y avait eu des exécutions de condamnés et que peut-être certains innocents avaient été exécutés injustement. Dieu me protégeait pour que je ne fasse pas partie du peloton d'exécution. Naturellement, je n'aurais pas pu (tuer)... »

4. Il se sacrifie pour les autres.

La plupart des soldats avaient un esprit de sacrifice, mais Arsène n'avait pas peur du danger ni de la mort. A plusieurs reprises, il risqua de se faire prendre et d'être prisonnier et il fit face à la mort de très près.

Un jour, il fallait tirer au sort pour décider qui irait au village pour l'approvisionnement. « C'est moi qui irai », dit Arsène. Les partisans le virent, mais ils le prirent pour un des leurs. Il prit l'approvisionnement et revint.

Quand on choisissait quelqu'un pour une garde dangereuse ou une patrouille, Arsène lui demandait : « Quelle charge de famille as-tu ? » S'il lui répondait : « Je suis marié et j'ai un enfant », il lui disait : « Bon. » Il allait voir l'adjudant, et il prenait sa place. Il ne laissait l'autre radio-télégraphiste porter ni le poste émetteur, ni la batterie, pour que, en cas de danger, il soit libre de se sauver. « Lors d'une bataille, raconta-t-il, j'avais creusé une petite fosse. Voilà qu'un autre arriva et me dit : "Laisse-moi y entrer aussi." Je me suis poussé et nous avons péniblement trouvé de la place. Un autre arriva. Je le laissai entrer, lui aussi, et moi je sortis. Aussitôt, je me pris une balle, qui me frôla la tête. Je n'avais pas de casque, je ne portais qu'un bonnet. Je portai ma main à la tête, je n'y sentis pas de sang. Je la mis de nouveau. Rien. La balle était passée à ras de ma tête et ne m'avait enlevé que des cheveux en laissant une ligne dénudée, large de six pouces, sans même m'égratigner. J'avais agi selon mon cœur : "Il vaut mieux, dis-je, que je sois tué plutôt que l'autre ne le soit, et qu'ensuite ma conscience me harcèle pendant toute ma vie. Comment pourrais-je supporter plus tard de penser que j'avais la possibilité de le sauver et que je ne l'ai pas fait ? Et Dieu, bien sûr, aide beaucoup celui qui se sacrifie pour les autres. »

5. Il fait du bien et est calomnié.

L'Ancien raconta la chose suivante : « J'avais fait une collecte parmi les soldats et j'avais acheté des cierges et des grands chandeliers pour une chapelle consacrée à saint Jean le Précurseur, près de laquelle bivouaquait notre demi-bataillon.

Pendant l'hiver arrivèrent des gens du transport militaire, des paysans, surtout des femmes et des enfants avec des animaux, pour nous apporter des

provisions. Comme le temps s'était gâté et qu'il commençait à neiger, ils restèrent passer la nuit dans des tentes de sapin improvisées.

Un sous-lieutenant grossier importuna une jeune fille. La pauvrete préféra mourir que de pécher. Elle s'enfuit, suivie par une femme âgée. Elles marchèrent dans la neige et se retrouvèrent devant la chapelle, mais la porte était close. Elles restèrent dehors sous l'abri en tremblant de froid.

Cette même nuit, la pensée obsédante me vint de me rendre à la chapelle pour y allumer les veilleuses. J'y allai sans savoir ce qui s'était passé et je trouvai à l'extérieur de la chapelle les deux femmes noircies par le froid. Je leur donnai un gant à chacune, j'ouvris la porte ; elles entrèrent et, après avoir repris un peu de force, elles me racontèrent ce qui leur était arrivé : "Pour ma part, dit la plus jeune, j'ai fait tout ce que je pouvais. Dorénavant, que Dieu fasse le reste !" Je pris en compassion ces malheureuses et spontanément je leur dis : "Vos tourments sont terminés. Demain vous rentrerez chez vous." C'est ce qui se passa. »

Quand le sous-lieutenant apprit qu'Arsène les avait aidées et les avait sauvées, il se répandit en calomnies - probablement pour dissimuler son méfait - en disant qu'Eznépidis avait mis dans l'église les gens du transport militaire avec leurs animaux. Le gouverneur militaire le convoqua pour qu'il s'excuse. Mais il ne révéla pas l'affaire du sous-lieutenant ; il se défendit uniquement parce qu'on l'accusait d'avoir méprisé la maison de Dieu.

6. Il sauve son unité.

L'Ancien raconta : « Un jour, notre demi-bataillon se retrouva encerclé par mille six cents partisans dans un retranchement rocheux naturel. Tous les soldats transportaient des munitions, et le gouverneur me demanda de laisser le poste de radio et d'en transporter moi aussi. Et il me menaça même de son pistolet. Il pensait que j'allais essayer de m'esquiver afin de me cacher.

J'en transportai, mais j'allai aussi au poste de radio pour prendre contact avec le Quartier Général. Après bien des tentatives, je leur fis comprendre que nous nous trouvions dans une situation difficile. Le lendemain, alors que les partisans s'étaient beaucoup rapprochés, au point que nous entendions leurs injures, l'aviation intervint et les dispersa. »

Plus tard, l'Ancien prenait cette péripétie en exemple pour tous ceux qui lui demandaient : « À quoi servent les moines dans le désert, pourquoi ne vont-ils pas dans le monde aider les autres ? » « Les moines, répondait-il, sont les radiotéléphonistes de l'Église. Lorsqu'ils rentrent en communication avec Dieu par la prière, alors Celui-ci vient et aide avec efficacité. Un fusil de plus n'aurait servi à rien, alors que, lorsque l'aviation vint, elle décida du sort de la bataille. »

7. Abnégation.

Le moine Arsène de Corfou, qui se nommait alors Pantélis Tzékos, était soldat avec l'Ancien. Il raconte ceci :

« À Nafpaktos, alors que je recevais un message de Patras, Arsène m'aborda et me dit : “Le sais-tu ? Nous sommes frères. — En quel honneur ?” Il me montra ses deux pouces³² en me disant : “Nous avons les mêmes doigts toi et moi, c'est pourquoi nous sommes frères.” Dès lors, une amitié fraternelle les unit, et un jour, Arsène le sauva alors que sa vie était en danger. »

Le récit est mot pour mot celui de M. Pantélis, sauf qu'il fut entrecoupé de sanglots et de larmes abondantes qui témoignaient de son émotion et de sa reconnaissance pour son ami et sauveur :

« Près de Nafpaktos, il y eut une bataille. Alors que nous battions en retraite parce que les partisans étaient plus nombreux que nous, à un moment je tombai et fus blessé, parce que je portais un lourd poste émetteur sur le dos. Lorsque les soldats eurent atteint la ligne que nos officiers leur avaient désignée, Arsène s'aperçut de mon absence. Il posa son poste et se mit à courir vers moi. Les officiers et les soldats lui crièrent : “Laisse-le tomber, c'en est fini de lui, il est perdu !” Il vint à côté de moi, comme on me l'a raconté plus tard, il me souleva, me mit sur son dos et me porta jusqu'aux lignes de retraite. Lorsque je revins à moi, j'entendis le capitaine qui lui disait : “Il faut qu'un saint te protège, pour que tu aies pu lui venir en aide !” Je demandai : “Que s'est-il passé les gars ?” Alors on me raconta : j'étais tombé à cent mètres des lignes des partisans et à deux cents des nôtres. »

8. Il prie au milieu des balles.

« Un jour, poursuivit M. Pantélis, on se trouvait sur une hauteur appelée “Phonias”. Les partisans nous avaient isolés, et nous ne pouvions pas nous échapper parce qu'il n'y avait pas d'issue. Arsène se tenait debout. Les balles tombaient en sifflant. Je le tirai par la veste pour qu'il s'allonge sur le sol. Lui, rien. Il regardait vers le haut et il avait les bras comme cela, en forme de croix. Eh bien, on dirait que le Tout-Puissant a eu pitié de nous, car quelques instants plus tard les avions arrivèrent et nous dégagèrent la route. Tandis que nous partions, je lui dis :

“Eh bien mon ami, pourquoi ne t'es-tu pas allongé ?

— Je priais.

— Tu priais ? Lui demandai-je stupéfait.” »

Sa prière comme sa foi étaient si grandes qu'elles bravaient les balles ! Le plus vraisemblable est qu'il pria Dieu pour que lui soit tué et les autres soient

32 Les mains de l'Ancien étaient caractéristiques : la dernière phalange du doigt était plus courte que les autres, et les ongles avaient presque la moitié de leur taille normale.

épargnés. C'est pourquoi il était debout à découvert. Et Dieu qui est juste, en voyant son abnégation, l'a sauvé, lui ainsi que les autres.

9. Désobéissance envers un blasphémateur.

L'Ancien raconta un événement qui se produisit peu avant qu'il ne soit libéré : « Nous revenions de Florina, après la fin de la guerre. Sur le chemin du retour, j'entendis le capitaine blasphémer. Je l'abordai alors en lui disant : "Désormais je refuse d'obéir à quelque ordre que ce soit qui vienne de vous, car en injuriant les choses saintes vous offensez et ma foi et mon serment (Patrie - Religion - Famille)." En entendant cela, il fut froissé et il me traita d'impertinent. Lorsque, plus tard, il me dit : "Je te l'ordonne", je lui répondis : "Je viens de vous dire que désormais je n'accomplirais aucun de vos ordres." L'officier me dit alors : "Considérons que l'affaire est close." Lorsque nous arrivâmes au camp, je me rendis sans attendre chez le gouverneur et je lui rapportai tout ce qui s'était passé. Celui-ci me dit que le refus d'accomplir l'ordre d'un supérieur était passible de la cour martiale. Je lui redis que je refusais d'accomplir les ordres du capitaine, parce que c'était un parjure qui insultait Dieu, au nom duquel nous avons tous les deux juré. Et je lui dis avec irritation : "Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes³³." »

Arsène, après avoir servi la patrie pendant presque cinq ans, reçut son certificat de congé de l'armée en mars 1950 à Makrakomi de Lamia.

Lorsqu'il prit congé de son ami M. Pantélis, celui-ci l'engagea à s'installer à Corfou avec lui, pour y construire une maison et fonder une famille. Arsène refusa en lui disant qu'il voulait devenir moine.

Ayant achevé son service militaire, désormais il brigua un autre engagement, son enrôlement dans l'armée des moines, pour servir le Roi céleste.

³³ - Ac 5, 29.

CHAPITRE IV. RECHERCHES ET PRÉPARATIFS

1. Premier séjour à la Sainte-Montagne.

Arsène ne resta que peu de temps à Konitsa et se rendit ensuite au Mont-Athos vêtu de son uniforme. Le premier soir, il fut hébergé dans le *kellion** du monastère de Lavra dédié à saint Jean le Théologien en contrebas de Koutloumousiou. Il cherchait un Ancien pour se soumettre à lui. Il visita beaucoup de calyves*, skites* et *kellia**, parce qu'il était attiré par la vie hésychaste. Lorsqu'il entendait parler d'Anciens vertueux, il accourait auprès d'eux comme une abeille attirée par des fleurs odorantes.

Il eut cependant à souffrir de quelques zélotes* dépourvus de discernement. Il pensait qu'on les appelait des zélotes parce qu'ils étaient très zélés et qu'ils combattaient beaucoup. Ceux-ci l'étourdirent et voulurent le rebaptiser, bien qu'il eût été baptisé par saint Arsène et, bien sûr, selon l'Ancien calendrier !

Il se rendit chez un Ancien qui était zélate, avec l'intention de rester auprès de lui. Il n'en fut pas satisfait, car les moines écoutaient des chansons à la radio et leur existence n'était pas vraiment spirituelle. Quand il voulut partir, l'Ancien fit pression sur lui, en lui disant que, s'il partait, il irait en enfer, car « quiconque quitte son lieu de repentir ne va pas au Paradis ». Arsène, qui y croyait, en souffrit. Mais un jour, il en eut assez et partit.

Il se rendit dans un autre *kellion* de Kapsokalyvia et y resta quelque temps. Là aussi c'étaient des zélotes. Lorsqu'ils célébraient un office, ils demandaient à Arsène de rester à l'extérieur de l'église pour ne pas être souillés, car c'était là ce qu'ils pensaient^{34 35}. L'Ancien de la calyve, bien qu'il eût un disciple, lui dit : « Arsène, reste pour me prêter assistance dans ma vieillesse et me fermer les yeux. » En raison de son effort désespéré et de ses déconvenues pour trouver un Ancien qui pourrait l'édifier spirituellement et auquel il prêterait allégeance, il ne pouvait pas dormir. Et il passa une nuit à prier et à faire des prosternations. Le matin, le disciple de l'Ancien lui dit : « As-tu passé la nuit à frapper le plancher de ton pied, pour nous attendrir et nous faire croire que tu faisais des prosternations ? » Arsène ne répondit rien. Il était cependant surpris que le disciple eût de telles pensées.

En se rendant à Sainte-Anne, lorsqu'il arriva à la « croix », il prit une mauvaise direction et commença à monter vers le sommet de l'Athos. C'est alors qu'il rencontra un anachorète au visage lumineux et revêtu d'un froc raccommodé : ils discutèrent ensemble³⁶.

Arrivé à Sainte-Anne, il rencontra l'évêque de Milétopolis, Hiérothée. Du

34 C'est-à-dire le lieu où il s'exerce à l'ascèse : monastère ou autre.

35 Aujourd'hui encore, les vieux-calendaristes considèrent comme impurs, avant qu'ils ne soient rebaptisés par eux, les orthodoxes qui viennent de l'extérieur de leur groupe, et ils leur interdisent, en conséquence, l'accès à l'église.

36 *Fleurs du Jardin de la Mère de Dieu*, Monastère de Souroti, 1997, p. 61- 62.

fait de ses tribulations et de sa contrariété il était devenu squelettique. Lorsqu'il le vit dans un tel état, le hiérarque vertueux l'accueillit avec bonté et le convia à sa table en remplissant pour lui un verre de vin.

« Monseigneur, je ne peux pas le boire.

— Bois-le donc, cela te fera du bien ! », et il le bénit.

Il le conseilla adéquatement et lui donna sa bénédiction.

À Néa-Skiti, le Père Néophyte, de la calyve de Saint-Démètre, l'invita à rester quelque temps, pour qu'il réfléchît à ce qu'il allait faire, car il était dans un état tel qu'il ne pouvait prendre aucune décision. Il resta un peu pour se remettre de ses peines. C'est là qu'il entendit parler d'un anachorète nommé Séraphim, qui était devenu moine dans cette calyve et, par la suite, s'était installé dans une grotte sur l'Athos^{37 38}. Il était plein de simplicité et de sincérité. Et à quiconque l'interrogeait, il disait sa pensée et ses dispositions, et cela le faisait souffrir.

Il devait écrire plus tard : « J'ai beaucoup souffert comme débutant, jusqu'à ce que je trouve ce que je cherchais. Naturellement, ce n'est la faute de personne, si ce n'est celle de mes nombreux péchés (pour que je m'acquitte de quelques-uns) ; et la seconde cause, c'est ma grossièreté paysanne qui m'a valu ces tribulations, car je me confiais à tous ceux que je rencontrais. Je rends grâce à Dieu pour tout, car cela me fut très utile . »

Et il devait dire aussi : « Au début, jusqu'à ce que me poussent des ailes spirituelles, personne ne m'a aidé ; tous m'ont repoussé. Par la suite j'ai rencontré des saints. »

Bien qu'il n'eût pas trouvé ce qu'il cherchait, les tribulations dont il eut à souffrir lui furent utiles et lui apprirent beaucoup de choses. Et comme il risquait de perdre, comme il disait, le peu de cervelle qu'il avait, il prit la décision de revenir dans le monde pour des raisons familiales. Il avait alors reçu une lettre de son père, lui demandant de leur venir en aide car, comme son frère aîné s'était marié, il avait des difficultés. Arsène répondit à l'appel paternel, car il avait une forte conscience de sa responsabilité et de ses devoirs à l'égard de sa famille et surtout envers ses frères et sœurs plus jeunes. Mais c'était une âme forte. Sa visite sans résultat au Mont-Athos n'avait pas entamé son zèle, ni éteint son espérance.

2. Travaux et préparatifs.

Il recommença à travailler comme menuisier à Konitsa et dans les villages environnants. Il soutenait financièrement son père et l'aidait dans ses travaux agricoles. Il acheta une machine à coudre à sa petite sœur et il lui prépara une dote de 50 livres pour son mariage.

Il faisait l'aumône en cachette à beaucoup de pauvres. Il aidait les familles

³⁷*Ibid.*, p. 59-60.

³⁸ *Lettres*, Monastère de Souroti, 2005, p. 23-24.

qui avaient perdu leurs parents à la guerre. Il leur fabriquait des portes et des fenêtres gratuitement. Tous l'aimaient.

Sa vie dans le monde était un combat permanent et une préparation à la vie monastique.

Pendant la journée, il travaillait beaucoup et il jeûnait, et il veillait la plus grande partie de la nuit en priant, en lisant des psaumes et en faisant des prosternations. Il habitait dans un sous-sol humide et, pour une plus grande ascèse, il dormait sur le ciment. Après la lassitude justifiée d'une journée fertile en labeurs, son corps demandait un peu de repos. Arsène, rempli de zèle pour Dieu, considérait qu'il n'avait aucune raison de se reposer à moins qu'on ne lui coupe les jambes. Ainsi, il se forçait et il combattait avec un zèle généreux (*philotimo**).

Après l'armée, il ne toucha plus à la viande. Il se justifiait en disant aux autres que cela le dégoûtait, mais en vérité il évitait d'en manger pour s'accoutumer aux conditions de la vie monastique. Il vivait dans le monde, mais il combattait et se comportait comme s'il était moine. Il s'était aussi laissé pousser la barbe. Il allait se reposer dans une petite cabane dissimulée dans un ravin, mais lorsqu'on la découvrit, il l'abandonna. Il demeurait souvent dans la maison d'un ami, qui avait une petite chapelle consacrée au néo-martyr Georges de Ioannina. À cette époque, il passa la durée du Grand Carême dans un monastère du Péloponnèse.

Dans les villages, il travaillait très soigneusement ; il parlait peu et quand il travaillait, il psalmodiait à voix basse. Lorsqu'il ne trouvait pas de nourriture de jeûne, il passait la journée dans l'abstinence.

A ses parents, il disait qu'il allait devenir moine mais, par délicatesse, il disait qu'il n'était pas encore prêt, pour qu'ils ne se sentissent pas gênés en pensant être la cause de son atermoiement et de ce qu'il restait encore dans le monde.

Il se mit en règle avec ses affaires, sans rien laisser en suspens. « Lorsque je suis parti pour devenir moine, personne n'avait rien à me reprocher », disait-il, entendant par là qu'il avait accompli jusqu'au bout son devoir et ses obligations à l'égard de sa famille.

En mars 1953 Arsène était désormais prêt à réaliser sa vocation monastique qui l'attirait depuis son jeune âge. Après avoir prié avec ferveur, il décida de retourner sans tarder au Mont-Athos.

CHAPITRE V. VIE CÉNOBITIQUE À ESPHIGMÉNOU

1. Un obstacle avant le départ.

Alors qu'il se hâtait vers la Sainte-Montagne, il se produisit ceci : il avait distribué toutes ses économies aux pauvres et n'avait gardé que ce qu'il fallait pour le voyage jusqu'au Mont-Athos. C'est alors qu'un pauvre paysan lui demanda de l'aider à acheter un bœuf parce que le sien avait péri. Arsène affronta la situation avec discernement. Il dit au paysan : « Excuse-moi, mais en ce moment je ne peux pas t'aider. »

S'il lui avait donné de l'argent, cela aurait signifié un nouveau report de son renoncement au monde, jusqu'à ce qu'il ait rassemblé de nouveau l'argent nécessaire pour le voyage. C'est ce que le diable voulait. Alors que son cœur délicat compatissait aux difficultés du paysan, son discernement lui dictait une autre conduite. « Il est permis de s'abstenir d'un bien en vue d'un bien meilleur¹. »

2. Cénobite à Esphigménou.

Il avait retiré de sa première visite au Mont-Athos une expérience et un savoir. C'est donc avec discernement qu'il résolu d'aller dans un premier temps dans un monastère cénobitique*, le temps que les ailes lui poussent. Il pensait aller à Konstamonitou pour y être novice, parce qu'il avait entendu dire que c'était un monastère hésychaste et ascétique. Comme il y avait une tempête de ce côté, et considérant que c'était un signe de Dieu, il alla, à partir du nord, vers le monastère d'Esphigménou. Celui-ci n'était pas encore devenu un monastère zélate*. Il y fut reçu par l'higoumène Callinique, il lui prêta obéissance^{39 40}, et commença son noviciat.

39 S. JEAN CLIMAQUE, *Lettre au Pasteur*, 74, dans *L'Échelle sainte*, éd. cit., p. 325.

40 Par une prosternation que fait le novice pour montrer sa soumission à l'Ancien.

Le monastère avait une bonne règle et des Pères combatifs. En plus des longues heures passées à l'église, il y avait aussi les tâches communes et le « canon » (règle de prière) à accomplir en cellule. L'Ancien disait que « passer un carême à Esphigménou était un vrai calvaire. On n'avait qu'une assiette de nourriture bouillie par jour. C'était le monastère cénobitique le plus rigoureux. Lors de la première semaine de Carême, les pères passaient pratiquement toute la journée à l'église. »

Il devait raconter plus tard : « Lorsque j'étais dans la communauté cénobitique, un père m'a beaucoup aidé. Il ne parlait pas du tout. Il ressentait le besoin de s'entretenir avec le Christ. Il n'avait pas le cœur de parler avec les hommes. Il suffisait de le voir. Il m'aida plus que les *Synaxaires**. Pour une faute commise, il n'avait pas communiqué pendant trois ans, alors que cette faute n'était même pas susceptible d'une suspension de vingt jours. Alors que les moines ne parlent pas quand ils éprouvent un tel état de grâce, même les laïcs qui les voient sont transformés. Telle est la prédication des moines. »

Au monastère, parmi les pères vertueux, il y avait aussi un autre pieux combattant qu'il admirait. Sans envie ni jalousie, le bon frère priait Dieu et le suppliait de le faire ressembler au saint dont il portait le nom, et que lui-même connaisse l'état de grâce du moine vertueux. Il se considérait lui-même comme inférieur à tous.

3. Noviciat et diaconies *.

Le jeune novice progressait avec joie au milieu des labeurs de la vie cénobitique. Au début, on lui assigna d'être un aide au réfectoire et à la boulangerie. Le pétrissage était très fatigant. Il pétrissait avec les mains une grande quantité de farine dans un pétrin. Il fallait faire descendre la main jusqu'au fond du pétrin pour que la pâte soit bien pétrie et qu'on puisse la couper.

Puis on le mit à la menuiserie, parce qu'il en connaissait la technique. Toute la journée, à jeun, il rabotait des planches de châtaignier avec un grand rabot manuel. Pour chaque tâche, il se montrait habile, très capable et rapide. Il rendit même les bâts des mulets du monastère « semblables à des meubles ».

Arsène, mû par son zèle pour Dieu, demanda la bénédiction d'aider aussi à l'hôtellerie lorsqu'il y avait un afflux de visiteurs.

Il était également responsable de deux chapelles qui se trouvaient à l'extérieur du monastère. Quotidiennement, il en allumait les veilleuses, il en prenait soin et veillait à ce qu'il y eût de temps à autre une Liturgie.

4. Les combats d'un débutant.

Ayant pour exemple les saints Pères de jadis, il essayait de les imiter. Il

plaça comme fondement de sa vie monastique l'humilité et l'obéissance, et il se livra à des combats au-dessus de ses forces. Le jour, il travaillait corporellement, mais la nuit, il restait éveillé à prier et à rendre grâces à Dieu. Il ressentait une grande fatigue, mais était intransigeant dans son ascèse. Continuellement, il ajoutait de nouveaux combats, toujours avec la bénédiction et sous la direction de l'higoumène. Il faisait tout cela joyeusement. Il disait : « Après avoir beaucoup travaillé au tour toute la journée, le soir, je me rendais à l'hôtellerie où j'aidais jusqu'à 10 ou 11 heures. Il ne me restait plus de temps, même pour les tâches spirituelles. C'est pourquoi, lorsque plus tard je me rendais dans ma cellule, je ne dormais pas. Je restais seulement un quart d'heure les jambes en hauteur, pour qu'elles se reposent un peu et pour que le sang en descende (il s'y rassemblait en raison des longues stations debout). Puis, je restais debout dans une cuvette pleine d'eau, pour que le sommeil ne me surprenne pas, et je faisais mes chapelets. Je dormais environ une demi-heure ou une heure, puis je me rendais à l'office pour y lire l'office de Minuit. Et comme je me disais que je n'arriverais peut-être pas, plus tard, à remplir mes obligations de moine du Grand Habit*, je demandai à l'higoumène la bénédiction d'accomplir le canon du moine du Grand Habit bien que novice, ce qu'il m'accorda. Ce n'était pas par égoïsme, mais par crainte de ne pouvoir faire face aux obligations qui sont celles d'un moine du Grand Habit. Je ne le faisais pas par orgueil. Si je n'en suis pas capable, me disais-je, qu'au moins je ne me leurre pas moi-même. »

À l'égglise, il ne s'asseyait pas du tout. Il restait debout dans sa stalle. Parfois le sommeil venait le surprendre, et il se reprenait aussitôt. L'hiver, il n'allumait pas de feu. Il y avait tant d'humidité dans la cellule que la moisissure se développait comme des morceaux de coton sur les murs. Lorsque le froid devenait insupportable, il avait une peau d'animal, comme on en utilise pour les bâts, et il en enveloppait ses jambes. Il travaillait dehors dans le froid, vêtu de sa seule soutane, et il y mettait, à l'intérieur, du papier pour se protéger un peu.

A table, il ne mangeait pas toute la nourriture. Il en laissait toujours un peu et, lorsqu'il y avait du fromage, il le mettait sous la nourriture et n'en mangeait pas. Avant le Grand Carême, il était de règle dans le monastère de donner à chacun des moines un carton de lait. Arsène ne prenait même pas cela, mais il le donnait au vieux Nikita qui était pré-tuberculeux. Lors du jeûne, il ne mâchait pas suffisamment les haricots, pour qu'ils tardent à être digérés et qu'ainsi ils le maintiennent un peu. Par ascèse, il dormait sur le sol en pierre et, parfois, sur des briques, qui « étaient plus amicales pour l'homme ». Petit à petit, son ascèse et sa piété furent remarquées par les pères. Les prêtres le préféraient à d'autres pour chanter pour eux dans les chapelles.

5. « Mon affection pour les miens me tracassait. »

Comme si l'ascèse et la peine des diaconies ne suffisaient pas, le diable se chargeait aussi de le tracasser avec différentes pensées. Il trouva le point sensible : sa grande affection pour les siens. Il dira plus tard : « Au début, le diable me tracassait avec le souvenir des miens. Tantôt il me faisait me rappeler ma mère, tantôt d'autres parents. Dans mon sommeil, tantôt il me les montrait malades, tantôt morts. Le responsable, voyant que j'étais préoccupé, me demanda ce que j'avais. J'allais me confesser à l'higoumène et je trouvais la paix. Au début, il est pénible pour le moine de quitter sa petite famille pour entrer dans la grande famille d'Adam, de Dieu. »

6. Apparitions démoniaques.

Le diable ne se contenta pas de lui faire la guerre par les pensées : comme il n'arrivait pas, avec celles-ci, à le détourner de sa combativité, il lui apparut de façon sensible. Il le vit de ses yeux et ils discutèrent. Le tentateur essaya de l'effrayer de toutes les façons possibles et à faire obstacle à ses combats. Il semble que, par expérience, il se rendit compte de ce que ce novice allait devenir. Arsène n'était ni troublé ni effrayé par la présence du diable. Il disait : « Viens donc, tu me fais du bien. Tu m'aides à me souvenir de Dieu quand je l'oublie, et à prier. » Plus tard, l'Ancien ajouta : « Le tentateur se le tint pour dit ! Il disparut aussitôt. Il n'est pas idiot au point de tresser des couronnes aux moines. »

« Géronde par "tentation"⁴¹, vous voulez dire les pensées ? », lui demanda naïvement un moine. « Mais non, je veux dire le tentateur (le diable) ! Tu comprends ? Quelles pensées ? »

Grâce à son esprit délié, « par son ingéniosité humaine il parvint à vaincre les ruses des démons⁴² ».

7. Rasoevkhi.

Le 27 mars 1954, après le temps de noviciat fixé, il fut tonsuré moine du premier degré sous le nom d'Averkios. L'higoumène lui proposa de recevoir le Grand Habit, mais il refusa. Il disait : « J'aurais pu devenir tout de suite moine du Grand Habit, parce que l'on m'avait dit : "Toi, tu as fini ton service, plus rien ne te fait obstacle." Mais j'ai répondu : "Le service du premier degré (*rasoevkhi**) me suffit." » Il se considérait lui-même comme indigne, mais il ne voulait pas non plus être lié par les promesses du Grand Habit, à cause de son

⁴¹En grec, le même mot signifie « tentation » et « tentateur ».

⁴²S. JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle Sainte*, IV, 26.

désir de mener la vie hésychaste*.

8. Il voit l'Agneau tressaillir.

« J'aidais aussi à l'église, raconta-t-il, comme sacristain (*ecclésiasti-kos**) lors des vigiles*. Un jour, je me trouvais dans le sanctuaire et je suivais le prêtre qui faisait la proskomidie*. Il m'arriva alors quelque chose. Lorsqu'il prononça les paroles : "L'Agneau de Dieu est sacrifié", je vis l'Agneau⁴³ sur le *diskos** tressaillir comme un agneau que l'on égorge. Par la suite, je n'osais pas m'approcher ! C'est pourquoi le sacrement commence dès le rite de préparation et non au moment de la consécration comme le disent certains... »

9. Ouvrier de la sobriété intérieure.

À partir de cette époque, il commença à conserver des notes sur tout ce qu'il lisait. Tout ce qui l'aidait dans son combat, il le recopiait sur un cahier et il essayait de le mettre en pratique. Son combat intérieur invisible consistait en ceci : un peu de lecture des textes ascétiques, beaucoup d'attention, une prière permanente et un effort obstiné pour se purifier des passions et pour acquérir la grâce divine.

Dans son travail spirituel personnel, comme dans ses diaconies* et les ouvrages accomplis en commun avec tous les moines, il essayait de ne pas interrompre sa prière. Il travaillait rapidement et silencieusement. L'Ancien Gerasime de Koutloumousiou, qui était l'un de ses vieux compagnons d'ascèse, se souvient : « Nous, quand nous travaillions aux corvées, nous parlions et nous riions ; lui, rien de cela. Il travaillait à part, évitant le bavardage et la critique d'autrui. C'était un moine très attentif. »

Parfois, le monastère envoyait des Pères à l'extérieur du Mont-Athos, parmi lesquels le Père Averkios, pour planter des peupliers sur un terrain lui appartenant. Plus loin, se trouvait la route sur laquelle passaient divers laïcs. Le Père Averkios s'obligeait en pensée comme dans son regard à ne voir personne ; et de fait il réussit un exploit comparable à celui d'Abba Isidore de Scété⁴⁴, qui se rendit à Alexandrie sans voir personne d'autre que le Patriarche. Ses yeux ne voyaient que les bons exemples des Pères aguerris, dont le comportement pouvait lui être utile.

43 C'est-à-dire la prospère destinée à être consacrée.

44 *Apophtegmes des Pères du désert*, série alphabétique, Isidore 8.

10. Obéissance jusqu'à verser son sang.

L'Ancien raconta : « Un jour, il y avait au monastère un frère menuisier, que les pères avaient reçus par nécessité, parce que si au monastère il y avait au début sept menuisiers, à la fin il n'y en avait plus aucun, même pour les petits travaux. Comme ils en avaient besoin, ils lui avaient laissé aussi beaucoup d'initiative. Il avait acquis beaucoup d'importance, il devint aussi un des membres de la synaxe des Anciens et il ne tenait compte de personne. Quiconque allait auprès de lui pour apprendre le métier ne pouvait rester près de lui plus d'une semaine. Moi, avec la grâce de Dieu, je suis resté deux ans et demi. Ce que j'ai enduré est indescriptible. Mais aussi quel profit j'en ai retiré ! Il invectivait, criait sans cesse. Il ne voyait pas bien, et quand il me disait de faire quelque chose dont je voyais que c'était à tort et qu'il faudrait, après, que nous le corrigions et que nous mettions des reprises, si j'osais le lui dire, il criait : "Tu n'as pas encore appris ta leçon ? Toi tu n'as le droit de dire que deux mots : 'pardon' et 'que cela soit béni' !" Je me taisais, tout allait de travers. Nous faisons des fenêtres pour l'église avec des reprises. Si les pères posaient des questions, moi, je me taisais. Lui était aussi à la synaxe* et, s'il le voulait, il pouvait dire la vérité. Malgré cela, je mettais une drachme de côté (c'est-à-dire: j'enrangeais un gain spirituel). J'eus des crachements de sang et il me criait : "Mais que fais-tu ? Travaille ! Toi, si ça continue comme ça, tu vas mourir." Lorsque la situation empira, le médecin me dit de rester de toute façon deux mois à l'hôpital du monastère. Il vint et me dit en poussant des hauts cris : "Reviens vite, tu n'as rien." J'obéis et je me levai pour me rendre sur la montagne afin d'y couper des châtaigniers, pour les équarrir. Je pris un sentier retiré. Je n'y allai pas par le chemin principal, pour que les pères ne me voient pas et que le vieux Père X. ne soit pas compromis. En chemin, mes artères s'ouvrirent et une hémorragie éclata : à cause de cela, je fus obligé de revenir sur mes pas. Par la suite il vint à l'hôpital et me dit sévèrement : "Pourquoi n'es-tu pas revenu ?"

Je n'eus aucune mauvaise pensée contre ce frère. Je me disais que Dieu permettait tout cela par amour, pour que je m'acquitte de quelque péché. Quand j'étais dans le monde, Dieu m'avait accordé le charisme d'être un bon menuisier. Les gens venaient me voir et, sans le vouloir, je prenais le travail des autres. Tous accouraient chez moi et des chefs de famille restaient sans travail. Pour y remédier je leur disais : "Je vais être en retard, j'ai beaucoup de commandes", etc. Mais eux ne partaient pas. "Nous allons attendre", disaient-ils. C'est pour cela que maintenant je m'acquitte de ces péchés. En définitive, comme j'ai grandement profité de ce frère, Dieu qui est bon a eu pitié de lui. Alors qu'il n'y voyait plus rien, il devint humble à l'égard de tous et a été sauvé. Il m'a fait cracher du sang, mais il a fait de moi un homme. »

Les saints Pères estimaient que l'obéissance était une confession de la foi.

Mais, pour le Père Averkios, l'obéissance a été un martyr sanglant. De plus c'était une obéissance non pas à l'égard de l'higoumène, mais à l'égard d'un moine plus âgé. Il supporta tout dans la joie et la patience.

Lorsque les supérieurs voyaient les fenêtres défectueuses et le lui faisaient remarquer, il ne se justifiait pas en disant qu'il avait fait comme le vieux Père X. le lui avait dit, mais il gardait le silence et il supportait les condamnations injustes comme si c'était de sa faute. Par la suite, le bon Dieu a révélé la vérité, et les supérieurs, comprenant ce qui s'était passé, lui demandèrent pardon.

À l'hôpital, le bon infirmier, pour lui donner un peu de force, lui donna à manger des noix avec du miel. Dès lors, le P. Averkios était chagriné d'être au lit sans pouvoir aider « les pères et les frères qui se donnaient du mal ». L'infirmier lui dit alors : « Si tu fais des chapelets*, cela aura d'avantage de valeur. Dieu accordera de la force aux pères et enverra aussi des bénédictions sur le monastère. » C'est ainsi que, plein de zèle pour Dieu, il se donna du mal en priant pour tous les frères. Lorsqu'il alla un peu mieux, l'higoumène lui donna la bénédiction d'avoir un petit récipient dans sa cellule pour boire quelque chose de chaud et recouvrer la santé. Recherchant un réchaud auprès des pères, il fut très ému de n'en trouver chez aucun. Comme il s'était tiré d'affaire avec difficulté et qu'il avait une fois ou deux préparé une tisane dans sa cellule, cette pensée le tracassa par la suite. Il jeta par la fenêtre le récipient - c'était une boîte de conserve - à la mer, et il consacra à Dieu sa santé et tout ce qui le concernait.

11. Visite de la grâce divine.

La rigueur de son ascèse fut adoucie par un événement inédit : la visite de la grâce divine. « Lorsque mes batteries furent entièrement rechargées (mes forces s'étaient épuisées), je vécus un événement exceptionnel. Une nuit, alors que je priais debout, je sentis quelque chose descendre sur moi et m'envelopper entièrement. Je ressentis de la jubilation, et mes yeux devinrent deux fontaines d'où coulaient continuellement des larmes. Je voyais et vivais sensiblement la présence de la grâce. Jusqu'alors, j'avais ressenti de nombreuses fois des émotions et autres, mais c'était la première fois que quelque chose de ce genre m'arrivait. Cette sensation était spirituellement si forte, qu'elle m'affermis et dura environ dix ans jusqu'à ce qu'au Sinaï, plus tard, je vive des états plus intenses d'une façon différente. »

12. Départ pour la vie hésychaste.

Lorsque le Père Averkios se rendit au monastère, il demanda à l'higoumène de lui donner sa bénédiction pour n'y rester qu'un laps de temps, afin de pouvoir ensuite mener la vie hésychaste. Celui-ci acquiesça à sa requête. Il tira beaucoup de profit de tous les pères, et ce monastère, si riche en exploits spirituels, fut pour lui un bon point de départ. Mais conjointement, son désir de vie hésychaste devenait plus intense. Quand il priait, son esprit était ravi en contemplation. Son cœur était enflammé « par les charbons ardents de la vie érémitique⁴⁵ », et il ressentait l'appel du désert.

Il reçut l'autorisation de quitter le monastère pour vivre dans *Yhésy- chia**. Il laissa les peines et les diaconies*, le sang et la sueur, et il partit en plaçant son espoir en Dieu et en la Toute Sainte, pour qu'ils le conduisent vers « une terre désertique ».

Il commença par aller vénérer l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu *Portaitissa*⁴⁶ du monastère d'Ivion. Tandis qu'il la vénérait, le visage de la Toute Sainte se modifia ; il devint très doux. Par là, il fut informé que son départ était conforme à la volonté de Dieu.

45Ps 119,4. Traduction adaptée pour rendre le jeu de mots sur *erimikois*.

46 La « Gardienne de la Porte ». L'une des icônes miraculeuses les plus célèbres du Mont-Athos.

CHAPITRE VI. AU MONASTÈRE IDIORYTHMIQUE DE PHILOTHÉOU

1. Disciple d'un Ancien.

Dans la skite* de Saint-Pantéléïmon dépendant du monastère de Kou-tloumousiou, dans la calyve* de l'Entrée au Temple de la Mère de Dieu, le vertueux Ancien Père Cyrille se livrait à l'ascèse. Le Père Averkios, attiré par sa vertu dont il avait entendu parler, s'y rendit pour lui demander de l'accepter comme novice. De fait, l'Ancien le garda. Ils combattaient ensemble et le Père Averkios espérait pouvoir rester pour toujours dans son obéissance.

Après être resté deux à trois mois avec le Père Cyrille, il lui demanda sa bénédiction pour aller chercher son frère Luc à Konitsa, afin qu'il devînt moine⁴⁷.

« Il ne connaît pas le chemin pour venir tout seul ?

— Il le connaît.

— Laisse-le donc. Cependant, s'il vient, tu devras l'aider et même lui donner ta cellule. »

Alors que le Père Averkios avait trouvé un saint Ancien « selon son cœur » et un port tranquille qui l'apaisait, le diable, lui, ne se reposait pas et lui suscita différentes tentations. Bien qu'il soit parti avec la bénédiction de l'higoumène, le représentant d'Esphigménou à Karyès lui dit de revenir au monastère car il lui était utile en tant que menuisier. S'il ne revenait pas, il le menaçait de le chasser de la Sainte-Montagne.

Alors le Père Cyrille lui demanda s'il connaissait quelqu'un ou s'il avait un parent dans un monastère. Il avait, au monastère de Philothéou, un lointain parent et compatriote, le hiéromoine Syméon qui avait connu saint Arsène. Il lui conseilla de se rendre auprès du Père Syméon, pour qu'il le protège, sans cela il ne connaîtrait pas le repos.

Il obéit et se rendit à Philothéou qui était encore idiorythmique* et, de là, de temps en temps, il allait à pied voir le Père Cyrille pour lui demander conseil sur des questions spirituelles.

Souvent, le Père Cyrille, informé par Dieu, prévoyait sa visite ainsi que le

47 Selon les paroles de l'Ancien, son jeune frère Luc « était pieux et pur », et voulait devenir moine. Il pensait cependant que, pour cela, il fallait se livrer à des combats surhumains et mener une vie très austère et très ascétique, comme celle de son frère, le Père Averkios, lorsqu'il était laïc. Une telle abnégation ne lui était pas permise, parce qu'il était maladif. Une telle prévention l'empêcha de devenir moine.

sujet qui le préoccupait. Il ne disait pas un mot, mais lui indiquait la réponse au moyen d'un passage qu'il avait marqué dans un livre.

Plus tard, l'Ancien mit par écrit tous les faits remarquables dont il fut le témoin auprès de ce saint Ancien, qui avait le charisme de clairvoyance, qui chassait les démons, et dont les larmes coulaient à flots quand il lisait l'Évangile⁴⁸.

2. Un moine diligent et un combattant obscur.

Le Père Averkios, bien qu'il souhaitât mener une vie hésychaste, obéit et il se retrouva dans un monastère idiorythmique. Il se chargea de la diaconie* de responsable des réserves (*docheiaris*) et du réfectoire. C'est-à-dire qu'il distribuait la nourriture et le vin aux Pères. Puis, on lui ajouta la menuiserie, et en plus il était aide pour le pétrissage. Bien que sa diaconie fût fatigante, il était toujours disposé à se sacrifier pour les autres, et à aider quiconque en avait besoin.

Un moine du même monastère raconte : « C'était un homme ouvert. Souriant et plein de bonne volonté, il était toujours prêt à aider les gens. On le voyait souvent qui, muni d'une pince et d'un marteau, passait en courant pour réparer quelque dégât commis dans les cellules des pères. Un jour, m'étant disputé avec mon Ancien, il le remarqua ; il commença par me faire entrer dans sa cellule, me fit du café, me parla et m'envoya faire une métanie* à mon Ancien pour que je me réconcilie avec lui. »

Un hiéromoine athonite, anciennement à Philothéou, le connaissait bien, et il se souvient : « Ce qui impressionnait beaucoup tous les Pères de Philothéou, c'était sa douceur, sa bonté et son caractère paisible. Comme responsable du réfectoire, ce qui le caractérisait, c'était la rapidité de ses mouvements lorsqu'il distribuait la nourriture. Pendant toute la période où il eut ce service au réfectoire, il n'y eut aucun malentendu avec les Pères. Il distribuait la nourriture comme si c'était de *Vantidoron**. Il nous avait tous pacifiés. Il nous avait influencé en raison de son mode de vie, de son caractère et de son comportement irréprochable avec les pères. Il était prêt à se mettre au service de qui que ce fût. Il portait de l'eau et du bois aux plus âgés. L'Ancien Eudokimos le désignait en disant : "Lui, c'est un bon moine." Il aida aussi le père hôtelier, le Père Auxence, qui était maladif. Lorsque l'Ancien quitta Philothéou, l'hôtelier dit de lui : "Nous avons perdu un homme béni par Dieu." Nous le voyions uniquement lors de son service et à l'église, où il lisait la neuvième heure et l'office de Minuit. Il n'avait pas beaucoup de relations avec les autres. Il restait dans sa cellule et il priait. Nous avons entendu dire qu'il jeûnait et veillait beaucoup. Il faisait très attention à ce qu'il disait. Il ne parlait

48 *Fleurs du Jardin de la Mère de Dieu*, p. 124-128.

pas, disant seulement : “Bénissez*.” »

Le Père Averkios participait avec assiduité à la vie liturgique du monastère. En plus, dans sa cellule, il se livrait secrètement à une ascèse rigoureuse et priait beaucoup. Il se donna comme but spirituel de se préparer du mieux qu’il pouvait au désert. Il avait la capacité de combattre sans se faire remarquer, parce que les conditions de la vie idiorythmique étaient favorables à une telle ascèse.

L’Ancien racontait : « Dans ma cellule j’avais une bûche de châtaignier comme oreiller. Comme lit, deux planches avec un trou au milieu, pour que la colonne vertébrale ne puisse pas se reposer et s’échauffer. J’observais continuellement la neuvième heure byzantine⁴⁹. En plus, pendant longtemps, je ne mangeais qu’une espèce de légumes saisonniers, des tomates, des laitues, des légumes, jusqu’à ce que mon organisme ne le supporte plus et que je n’aie plus envie d’en manger. Je veillais chaque nuit. Je dormais peu. À l’église, je ne m’asseyais pas dans ma stalle pour que le sommeil ne me surprenne pas. »

Philothéou est situé en altitude de sorte que, en hiver, il y a beaucoup de neige et il fait très froid. Mais le Père Averkios, par ascèse, n’allumait pas de feu dans sa cellule. La grâce de Dieu lui tenait chaud et le protégeait des maladies graves, bien que le plus souvent il souffrît de quelque chose iet qu’il ne fût jamais complètement en bonne santé. Il s’affligeait quand il voyait un moine mettre son bois sous clé en pensant qu’on pourrait le lui voler. Il considérait qu’il ne convenait pas à un moine d’être soupçonneux. Il lui disait de ne pas le mettre sous clé et que lui lui en apporterait, ou qu’il en apporterait à tous pour qu’ils en aient et qu’ils n’aient pas besoin de prendre le sien.

3. Une pensée d’orgueil.

« Alors qu’il ne me restait plus que la peau et les os, un soir je ressentis que le tentateur était à côté de moi, comme un souffle de femme à mon oreille. Aussitôt, je me levai, je commençai à psalmodier et j’allumai la lumière. Le père spirituel, lorsque je me fus confessé⁵⁰, me dit : “C’est que tu dois avoir de l’orgueil caché, avec une ascèse pareille, une telle tentation n’est pas justifiée.” Et effectivement, j’ai constaté moi-même, après un examen de conscience, que ma pensée me disait parfois que j’étais quelqu’un, et qu’au bout du compte j’arrivais à quelque chose. Pouah... quelles foutaises ! »

Pour se rabaisser et se purifier de l’orgueil caché, le confesseur lui dit de se préparer quotidiennement un plat cuisiné. Lui-même ne cuisinait pas, alors que

49 Certains moines, et même certains laïcs rigoureux, ne mangent pas avant les Vêpres, qui sont à la neuvième heure byzantine.

50 En Grèce, dans les paroisses et dans les monastères, la fonction de confesseur n’est pas exercée par tous les prêtres, mais seulement par ceux à qui l’évêque ou l’higoumène confie la charge de *pneumatikos* (père spirituel).

le Père Syméon, parce qu'il avait été atteint par la tuberculose, faisait attention à son régime. Pendant un mois, le Père Averkios venait lui apporter ses provisions et il recevait en retour de la nourriture cuisinée. La tentation étant passée, il reprit son jeûne, mais désormais il combattait avec plus d'humilité et de connaissance de soi.

4. Tentations démoniaques.

Pendant un temps au début, le diable lui suscita des pensées blasphématoires. Ce qu'il avait entendu dire aux soldats, des années auparavant et auquel il n'avait pas attaché d'importance, désormais le diable le lui mettait à l'esprit à propos des saints au moment de la prière, même lorsqu'il était dans l'église.

Il se confessait à son père spirituel ; il se rendait aussi dans la chapelle du saint Précurseur pour y prier. Quand il vénérât son icône, un parfum en sortait et il repartait apaisé. Puis les pensées blasphématoires revenaient. Il revenait prier dans la chapelle et vénérât pareillement l'icône, qui embaumait de nouveau.

Naturellement, le diable ne restait pas tranquille. Il entendait souvent des coups et des cris lorsqu'il dormait. Il s'éveillait et ne voyait rien. Des « blagues du cinglé⁵¹ », devait-il commenter plus tard. Un jour, alors qu'il psalmodiait doucement le « Saint Dieu, Saint fort, Saint immortel » pendant la Divine Liturgie, il vit entrer une bête effrayante par la porte de la Litie. Sa tête était celle d'un chien et des flammes jaillissaient de ses yeux et de sa gueule. Il agitait la tête de haut en bas et disait en se raillant : « Ha... Ha... Ha... » Il se tourna furieux vers le Père Averkios et grommela deux fois dans sa direction, parce qu'il psalmodiait le « Saint Dieu... ».

5. Il invente une manière d'aider.

L'Ancien raconta ce qui suit : « À Philothéou vivait un moine, le vieux Spyridon, dont le comportement était rebelle. Dieu permet la possession diabolique, et plus particulièrement lorsqu'il s'agit d'un moine du Grand Habit, afin qu'il soit humilié et par là sauvé, chose qui se produit dans ce cas. Il faisait des tentatives comme sauter du balcon et d'autres folies. On le conduisit chez le médecin. Les médecins se concertèrent et dirent que seul Dieu pouvait le guérir. Un jour, je lui dis : "Je ne me sens pas bien, allons donc ensemble voir le prêtre pour qu'il dise une prière à mon intention." Je le

51 Il emploie le nom de « *tangkalaki* » pour désigner le diable. Il l'avait entendu d'un vieil habitant du Pont et il lui avait plu (ce mot désigne quelqu'un qui a perdu la raison et fait des choses insensées) ; dès lors, c'est ainsi qu'il surnomma le Malin.

conduisis auprès du prêtre pour qu'il lui dise les exorcismes. Je demandais de plus à ce dernier de les lire à voix basse, pour qu'il n'entende pas, car alors il serait parti. Dès que nous fûmes arrivés, je m'agenouillais en lui disant : "Agenouille-toi, toi aussi." Mais lui resta debout à me regarder en disant : "Si toi, tu ne vas pas bien, en quoi suis-je concerné ?" Après, il connut des mésaventures ; se cassa la jambe, fût cloué au lit, c'est ainsi qu'il se fit humble et que Dieu le prit auprès de Lui.

Un jour, alors qu'il était malade, il m'appela pour que je prie à son intention. Je fis un chapelet, avec des signes de croix et en répétant la prière suivante : "Seigneur Jésus, aie pitié du vieux Spyridon⁵²." Il me dit alors : "Laisse tomber le 'vieux Spyridon' et dis simplement : 'Spyros.'" Alors qu'au début, si je ne lui disais pas "vieux Spyridon" (je lui faisais honneur), il le prenait mal, par la suite il devint humble. Que Dieu aie pitié de lui ! »

6. En convalescence à Konitsa.

Le Père Averkios souffrait déjà des problèmes de santé que l'on sait et qui s'étaient alors aggravés. Les Anciens du monastère s'inquiétaient et ils l'envoyèrent à Konitsa pour qu'il se soigne lors de l'été 1956. Il ne voulait pas qu'on l'envoie à l'hôpital, pour ne pas devenir une cause de condamnation du monachisme⁵³, en faisant dire que les moines finissent au sanatorium. Conservant avec beaucoup de cohérence l'« état d'étranger » monastique, il ne demeura pas chez lui. Il s'en alla habiter dans la chapelle de Sainte-Barbara à laquelle il était liée par ses combats ascétiques enfantins et des événements surnaturels.

Là, la nuit, il allumait un cierge et veillait en priant et en faisant des prosternations sur les dalles. En sorte qu'un jour Dieu eut pitié de lui, et Kaiti Pateras, qui pour un temps travaillait en dehors de Konitsa, vint allumer les veilleuses.

« Il faisait nuit, raconta-t-elle, je me rendis à la chapelle et je vis un moine très maigre qui avait l'apparence d'un saint et un visage comme celui du Christ. Au début, je ne l'ai pas reconnu. Il était venu à Konitsa pour se soigner. Il ne voulait pas habiter chez lui, parce qu'il disait que les moines se devaient de vivre loin de leurs proches. Je lui proposai d'habiter chez nous, pour qu'il tienne compagnie à ma mère qui était âgée et seule.

Par bonté, il inclina la tête et vint chez nous. Du monastère, on lui envoya un *kokoraki*⁵⁴, qu'il nous donna.

Il resta environ trois mois. Il commença le traitement avec de la streptomycine. Le médecin venait de Konitsa et le suivait. Sa sœur lui faisait

52 C'est la manière habituelle de parler d'un moine âgé.

53 Le monachisme, depuis la formation de l'Etat grec, avait mauvaise réputation. valeur d'un quart de livre.

les injections. Il habitait dans une chambre à l'étage et il passait la journée à lire, à prier et il voulait jeûner. Moi, les quelques jours où j'habitais à la maison, avec sa permission je lui préparais des plats revigorants. Je faisais cuire de la viande, j'en prenais le jus, j'y ajoutais beaucoup d'huile, pour qu'il ne se rende pas compte que c'était du jus de viande, et je préparais une assiette de soupe. Son organisme était résistant, et il se rétablissait en peu de temps. Dès qu'il vit que sa ceinture le serrait, et qu'il fallait qu'il la desserre, il cessa de manger les soupes que je lui préparais et il faisait bouillir tout seul du blé dans un petit récipient. C'est ainsi qu'il vivait.

Une nuit, ma mère se leva et entendit un bruit régulier qui venait de la pièce où dormait le Père Averkios, ding dang... Elle me réveilla et m'envoya voir ce que faisait le moine. C'était à minuit. Je frappai à la porte en disant : "Par les prières de nos saints Pères...", comme il m'avait dit de dire. Il ouvrit la porte en me disant : "Eh, ma sœur, que se passe-t-il ? Ne t'inquiète pas. J'ai compris ce qui s'est passé. J'ai l'habitude de passer ainsi la nuit. Parce que, d'une part en ce moment, je mène une vie qui n'est pas monacale et que, d'autre part, j'ai l'obligation de prier pour certaines personnes qui me viennent en aide." Bien que malade, il passait la nuit à faire des chapelets et des prosternations. »

7. La Providence divine.

L'Ancien raconta : « Alors que je revenais au Mont-Athos, une jeune fille m'accosta à Ouranopolis en me demandant de prier pour elle. Elle avait décidé de devenir moniale, mais ses parents ne le voulaient pas. Elle était partie en cachette sans rien emporter avec elle. C'était une âme en peine. Je conservai un peu d'argent, juste ce qu'il fallait pour le billet jusqu'à Daphni, et pour la suite, "À la grâce de Dieu !" , me suis-je dit, et je lui ai donné tout le reste de mon argent ainsi que le réveil qui pourrait lui être utile au monastère où elle devait aller.

À mon arrivée à Daphni, l'un des moines responsables de Philothéou m'interpella : "J'ai là les mulets du monastère. Mets-y tes affaires, et monte, toi aussi. Tu entends ? Obéis !"

Je suis arrivé reposé au monastère. Le même soir, un frère vint me dire : "Quelqu'un m'a apporté un réveil. Mais j'en ai déjà un. Peut-être que toi tu n'en as pas ? Garde-le." Après cela, je n'en revins pas de la Providence divine (je ressentais de la componction), que je voyais sensiblement s'occuper de moi, l'infortuné. »

8. Petit Habit.

Le Père Averkios, conformément au registre des moines⁵⁵, était rentré au

⁵⁵ Ou *monachologion* dans lequel sont inscrits les moines et les novices de chaque monastère, qui se trouvent alors dispensés du service militaire.

monastère le 12 mars 1956. Après une année de combats silencieux, il fut tonsuré moine du petit habit. On lui donna le nom de Païssios, en l'honneur de l'actif évêque de Césarée Païssios II, qui était originaire de Pharassa. Sa tonsure eut lieu le 3 mars 1957. Son parrain fut le Père Sa-bas. Il l'honorait et il le respectait parce que, selon le témoignage de l'Ancien, il était « vertueux, savant, et pieux ». Il correspondit avec lui par la suite depuis le Stomion, et il souhaitait aussi recevoir de ses mains le Grand Habit. Ce dernier, de son côté, aimait sincèrement le Père Païssios et lui faisait des remontrances comme si c'était son enfant.

Après sa tonsure, on le photographia, et il envoya à sa mère la photo, au verso de laquelle il écrivit ce poème :

Ma chère Maman, je te dis au revoir, je vais me faire moine Je
quitte la vanité de la vie, pour me jouer du Trompeur C'est dans
la solitude, au désert, que je vais passer ma jeunesse Par amour
pour le Christ je sacrifie tout.
Tous les biens du monde, je les quitte comme des dépouilles Pour
accomplir le premier commandement : aimer Dieu Pour suivre Jésus en
portant ma croix jusqu'au Golgotha Et je prie pour te rencontrer dans la
Jérusalem céleste.

Je quitte ta grande tendresse, ma chère maman, puissé-je y arriver ? Pour
que nous soyons éternellement ensemble, je vais prier Jésus. C'est pourquoi
très jeune, j'ai voulu porter l'habit noir,
Pour me consacrer au Christ, plaire à Dieu.

Et pour mère désormais, j'aurai la Toute Sainte,
Pour qu'elle me conserve intact de la ruse de l'Ennemi.
Ma chère maman, avec componction, dans le désert ici dans le calme Je
vais prier toujours pour toi, et pour toute la cité.

Au monastère de Philothéou. Mont-Athos, le 3-5-1957.
Dédié à ma vénérée mère.
Païssios.

9. Relations avec des pères vertueux.

Lorsque le Père Païssios entendait parler de pères vertueux qui vivaient dans l'ascèse et avaient des états de grâce, il désirait les rencontrer pour son édification. Il considérait que leurs conseils étaient précieux, et il combattait pour leur ressembler en vertu. Il conservait intérieurement leurs paroles et leur saint exemple comme un trésor précieux, comme il le fit voir plus tard dans

son livre *Fleurs du Jardin de la Mère de Dieu*.

Dès le deuxième jour de son arrivée au monastère, il rendit visite à l'Ancien Augustin le Russe dans sa cellule, mais il était absent. Il lui laissa quelques offrandes. L'Ancien Augustin le voyait dans l'Esprit depuis la skite du prophète Élie, qui se trouvait à une distance d'environ quatre heures. Par la suite, ils se lièrent spirituellement. À son propos, le Père Païssios rapporte⁵⁶ qu'il luttait contre les démons, qu'il voyait la lumière incréée, que la Toute Sainte venait lui rendre visite dans l'hôpital du monastère, etc.

L'Ancien Pierre, celui que l'on surnommait « Petit Pierre », venait aussi de Katounakia, et ils discutaient tous les deux de questions spirituelles. L'Ancien l'admirait et le respectait plus que les autres ascètes qu'il connaissait, et c'est pour cette raison qu'il voulait devenir son disciple.

Un moine de son monastère se souvient : « On aurait dit que tous les ascètes qui venaient du désert au monastère étaient programmés : ils se rendaient directement auprès du Père Païssios. Celui-ci nous faisait venir, nous les plus jeunes, pour l'écouter et en tirer profit. Je me rappelle la venue de l'Ancien Pierre, un saint homme, petit et maigre ; il tenait un petit roseau en guise de bâton et, lorsqu'il parlait du Seigneur, il se levait. “Assieds-toi donc mon bon”, lui disait alors le Père Païssios. Et lui de répondre : “Quand on parle du Seigneur, il faut se lever.” »

Il avait aussi gagné la confiance de deux fols-en-Christ. L'un était de Philothéou : l'Ancien Dometios ; l'autre vivait dans une calyve : l'Ancien E. Celui-ci l'entretenait confidentiellement de son expérience de fou pour le Christ¹¹ et des ascèses qu'il faisait.

Il conservait bien entendu des relations avec le Père Cyrille ainsi qu'avec un important ascète roumain, le Père Athanase, de la skite de Lakkou*. Par la suite il fit aussi la connaissance d'autres ascètes vertueux.

10. Bénédiction de la Toute Sainte.

L'Ancien raconta : « C'était le quinze août. Après la Divine Liturgie, l'higoumène* m'envoya accomplir une tâche. J'étais fatigué par le jeûne et la veille de la nuit précédente et, après la Divine Liturgie, je ne mangeai rien, parce que l'Ancien ne m'avait rien dit.

J'arrivai à Iviron* et j'attendis le bateau. Alors qu'il aurait dû venir dans l'après-midi, le soir tombait et il ne se montrait pas. J'étais complètement épuisé. Je me dis que j'allais faire un chapelet à la Toute Sainte, pour qu'elle me prenne un tant soit peu en pitié. Mais par la suite je me suis dit : “Mon pauvre gars, tu ne vas pas déranger la Toute Sainte pour si peu.” Je n'avais pas eu le temps de terminer qu'un frère, venu de l'intérieur du monastère, me

⁵⁶ *Fleurs du Jardin de la Mère de Dieu*, p. 93-100.

donna un petit paquet en me disant : "Voilà, frère, de par la grâce de Notre Dame, la Mère de Dieu." Je l'ouvris. Il y avait dedans la moitié d'un morceau de pain, des figues et du raisin. J'eus du mal à retenir mes pleurs jusqu'au départ du frère. »

Ceci se produisit au kiosque d'Ivion. Une autre fois encore, il reçut une expérience immédiate de la protection de la Mère de Dieu à l'embarcadère (*arsanas**) du même monastère. Ces deux événements ont beaucoup de similitude entre eux, mais aussi pas mal de différences. La deu⁵⁷ xième fois, il venait aussi de veiller, il était aussi à jeun et attendait le bateau.

Il raconta : « Épuisé, je ne me sentais pas bien. Je craignais de m'évanouir sur-le-champ et d'être vu par les ouvriers. C'est pourquoi, je rassemblai mon courage et je m'assis derrière un tas de bois. Je pensai un instant invoquer la Toute Sainte, mais je me dis : "Misérable, solliciter la Toute Sainte pour un morceau de pain !?" À peine eus-je pensé cela que se présenta la Toute Sainte qui me donna du pain chaud et du raisin ! Désormais... »

Une personne que l'Ancien avait guérie d'une maladie incurable, en entendant le récit de l'Ancien, lui demanda étonné : « Bon, Géronde, après que vous ayez mangé les grains de la grappe, la tige vous est restée dans la main ?

— La tige comme les miettes », répondit l'Ancien avec emphase.

11. Il reçoit une révélation.

Pendant son bref séjour à Philothéou, il ne cessa de penser au désert. Il ressentait encore plus fortement le désir de *L'hésychia**, que les hésy-chastes* comprenaient « comme les douleurs d'une femme qui enfante⁵⁸ ». Il fit plusieurs tentatives pour partir au désert, mais toutes échouèrent. La route de *L'hésychia* restait fermée et pleine d'obstacles. Le projet de Dieu était différent.

Un jour, il se mit d'accord avec un batelier pour qu'il le laisse sur une île déserte afin d'y mener une vie ascétique et solitaire, mais en définitive ce dernier ne vint pas.

Il voulait aller à Katounakia pour devenir le disciple du vieux Pierre, mais les Anciens du monastère ne lui en donnèrent pas la bénédiction. Entre-temps, le vieux Pierre s'endormit saintement dans le Seigneur. Par la suite l'Ancien racontait : « Qu'est-ce que j'aurais eu à souffrir ! Je serais resté seul tout en me jetant dans une ascèse débridée. Qu'est-ce que le diable m'aurait alors fait subir ! »

Il s'était aussi entendu avec le Père Ph. de Philothéou pour aller vivre

⁵⁷ Sur la folie pour le Christ comme mode de vie spirituelle, voir J.-C. LARCHET, *Thérapeutique des maladies mentales*, 2^e éd., Paris, 2007, p. 133-168.

⁵⁸ Ps47,7.

ensemble en ascètes à Katounakia. Le Père Païssios aurait fabriqué des objets artisanaux que le Père Ph. aurait livré au monastère ; celui-ci, en échange, leur aurait donné du pain séché pour leur subsistance. Mais une nuit, avant que le signal de l'office ne résonne sur la simandre*, l'Ancien frappa à la porte de la cellule du Père Ph. et lui dit que ce n'était pas la volonté de Dieu qu'ils partent. Le Père Ph. lui raconta le rêve qu'il venait de faire : « Nous courions sur le toit du monastère et, alors que nous étions prêts à nous élancer, une femme vêtue de noir nous retint par l'épaule et dit qu'il y avait là un précipice et que nous allions nous tuer. C'est ainsi que moi aussi j'ai compris que Dieu ne désirait pas que nous partions. »

Le Père Païssios raconta plus tard ce qui s'était produit et qui, au lieu d'aller à Katounakia, le poussa à partir pour le monastère de Stomion : « J'étais en train de prier dans ma cellule. Soudain, je fus complètement paralysé. Je ne pouvais pas me lever. Une force invisible m'immobilisait. Je compris que quelque chose se passait. Je restais ainsi comme vissé pendant deux heures à deux heures et demie. Je pouvais prier, penser, mais je ne pouvais absolument pas bouger. Tandis que je me trouvais dans cet état, je vis comme à la télévision d'un côté Katounakia et de l'autre le monastère de Stomion à Konitsa. Alors que je tournais mes yeux plein d'un ardent désir vers Katounakia, une voix - c'était celle de la Toute Sainte - me dit clairement : "Tu ne vas pas aller à Katounakia, tu vas aller au monastère de Stomion. — Toute Sainte, moi je t'ai demandé le désert et Toi, tu veux m'envoyer dans le monde ?", ai-je dit. J'entendis de nouveau la même voix me dire sévèrement : "Tu vas aller voir telle personne⁵⁹, qui t'aidera beaucoup." En même temps, pendant cet événement divin, beaucoup de réponses me vinrent, comme produites par une télévision, au sujet de beaucoup d'incertitudes que j'avais. Aussitôt, je fus délié de ce lien invisible et mon cœur déborda de grâce divine. Puis-je me rendis auprès de mon père spirituel. "C'est la volonté de Dieu, me dit-il, mais ne parle pas de cet événement. Dis que pour des raisons de santé - j'avais alors perdu beaucoup de sang - il faut que tu sortes de la Sainte-Montagne et vas-y." Moi je voulais autre chose, mais Dieu avait son plan. Comme cela apparut plus tard, la principale raison étant qu'il fallait aider les quatre-vingts familles qui étaient devenues protestantes à redevenir orthodoxes.

59 La personne en question était Catherine Roussis, mère du maire, qui « était une sainte personne », selon l'Ancien.

CHAPITRE VII. AU MONASTÈRE DE STOMION À KONITSA

1. Renouveau du monastère.

« Le Seigneur guide les pas de l'homme⁶⁰. » C'est par une révélation que le Seigneur dirige désormais les pas de l'homme de Dieu Païssios vers le monastère de Stomion, dans la province de Konitsa. Il avait soif de vie solitaire et il se préparait pour le désert, mais se conformant au commandement de la Toute Sainte, il se retrouva dans un monastère du monde.

Lui-même disait : « Le vœu que j'avais fait à la Toute Sainte, si sa grâce me protégeait pendant la guerre, d'aller trois ans durant aider à reconstruire son malheureux monastère, je pensais que désormais la Toute Sainte ne requerrait plus que je l'accomplisse une fois que je serai devenu moine, mais il semble qu'elle voulait que je l'accomplisse quand même. »

C'est ainsi que l'Ancien se retrouva dans le paisible monastère de Stomion en août 1958. Les gens du lieu se réjouirent de sa venue et un assez grand nombre d'entre eux lui rendirent visite.

Il entreprit de rénover le monastère qui avait brûlé, sans avoir ni l'argent ni les matériaux indispensables. L'évêque lui dit de faire une tournée dans les villages avec les saintes reliques pour y recevoir des offrandes. Là où ils se rendaient, les fidèles venaient, vénéraient les reliques et ces pauvres gens donnaient chacun une assiette de blé. L'un après l'autre, il remplissait des sacs de ce grain, mais il ne le gardait pas pour les travaux de restauration ; il le donnait au prêtre de chaque village pour qu'il le distribue aux familles les plus pauvres.

Mais la Toute Sainte, qui l'amena à son monastère, agréa ses efforts. Elle éclaira certaines personnes qui apportèrent de l'argent, des matériaux de construction ainsi que leur travail personnel. De plus, à de nombreuses reprises, l'Ancien ressentit et la collaboration et l'assistance directe de la Mère de Dieu, comme il le raconta : « Lorsque nous avons fait le sous-bassement en béton, soixante-dix personnes vinrent nous aider. Alors que le travail progressait, les maçons me dirent : “Il manque vingt sacs de ciment.” Alors que faire ? Je me trouvais dans une situation difficile. Que nous laissions le travail à moitié fini, cela n'allait pas, apporter d'autres sacs de ciment, c'était difficile, parce qu'il fallait pour les transporter quatre heures et demie avec les mulets et ceux-ci étaient aux champs. Je courus alors à l'église. J'allumai un cierge, je m'agenouillai et suppliai la Toute Sainte de nous venir en aide. Puis je dis aux ouvriers de continuer le travail, en faisant ce qui était fixé. Lorsqu'ils eurent terminé, il y avait cinq sacs de ciment de trop. »

Pendant ce temps, les femmes qui cuisinaient avertirent l'Ancien qu'il n'y avait pas assez de pain et de nourriture pour les ouvriers. Celui-ci les rassura en leur disant de n'avoir aucun souci. De fait, tous « mangèrent et furent rassasiés et l'on emporta les morceaux qui restaient⁶¹ ». En partant, ils emportèrent du pain dans un sac. De plus, pendant ce travail, des nuages très noirs couvrirent le ciel, annonçant une pluie torrentielle. S'il pleuvait, le dallage resterait à moitié terminé. Mais rapidement le soleil se montra et l'ouvrage put être achevé.

Il était aussi difficile de trouver des matériaux, de plus il fallait les transporter par un sentier qui ressemblait à un sentier de chèvres et qui, à certains endroits, se rétrécissait au point qu'un animal de bât passait difficilement. De l'autre côté, il y avait un précipice.

Un ouvrier raconta : « Nous devons étendre le ciment pour le dallage, et le Père Païssios avait transporté le gravier depuis la rivière et il le monta jusqu'au monastère. Avec d'une part un sac qu'il portait sur son dos, et d'autre part grâce à des bêtes qu'il trouvait ici et là, il finit par y arriver et put faire le dallage, mais il se fatigua beaucoup. »

M. Georges Baïppas raconta : « Un jour le professeur d'archéologie M. Dakaris vint. Il vit que l'église était pavée avec des dalles de pierre et dit au Père Païssios : "Je vais t'envoyer du marbre blanc." Effectivement, il en envoya et il le laissa au pont. L'Ancien avertit alors les habitants de Konitsa pour qu'ils le transportent avec leurs bêtes. Ceux-ci vinrent, virent les plaques de marbre, trouvèrent qu'elles étaient trop grandes et dirent que les mulets ne pouvaient pas les transporter, de peur qu'ils ne glissent et tombent dans le ravin. L'Ancien leur dit : "Bon." Rien d'autre. Il descendit et prit deux blocs de marbre sur son dos pour les monter au monastère. D'aucuns le virent : "Que fais-tu Père ? — Eh bien, puisque les mules des habitants de Konitsa font défaut, c'est moi qui vais les transporter." Eux alors se mirent à courir et dirent : "Qu'avez-vous à rester ainsi au café pendant que le Père Païssios transporte les blocs de marbre sur son dos tout seul ?" Ils furent alors pleins de zèle, ils vinrent avec leurs mulets et les transportèrent, et c'est ainsi que le sol de l'église fut recouvert de marbre blanc. »

Il acheta du bois et, tout seul, il fabriqua des portes, des fenêtres, des stalles, des tables et tout ce qui était nécessaire. Il changea aussi le toit de l'église, il fit des cellules pour les moines, une hôtellerie, une citerne et d'autres travaux. Sa sœur Christine se souvient : « Le monastère était une ruine, et je suis allée l'aider. Au début quand nous y allions, nous apportions quelques denrées sur une mule. Alors qu'il y avait une chambre et une cuisine, et une pièce à la porte, il se fabriqua une petite baraque avec des planches, tout juste ce qu'il fallait pour y habiter, sans pouvoir s'étendre. Je lui ai dit : "C'est là que tu vas

demeurer ? Les rats vont te manger.” Il me répondit : “Si quelqu’un vient, il faut qu’il ait une pièce où habiter.” Il me retourna la nourriture : “Prends-la, parce que ce sont les rats qui vont la manger.” Il y habita jusqu’à ce qu’arrivent les deux autres Pères, alors il fit trois petites cellules. Plus tard il fit dans le coin la cellule où il habitait. »

M. Baïppas rapporta : « Le Père Païssios était un menuisier accompli. C’est lui qui restaura le monastère, qui était détruit, en se donnant beaucoup de mal. Il était malade mais il respectait quand même le jeûne. Il ne relâchait jamais le jeûne. »

M. Jean Hadji-Roubis témoigne aussi : « Nous rendîmes visite à l’Ancien au Stomion et nous vîmes avec quel soin digne d’un maître de maison il s’était occupé du monastère. Ses travaux suscitaient l’admiration. Alors, il nous dit que le torrent qui se trouve en contrebas était difficile à traverser en hiver. Nous nous proposâmes pour l’aider. Il construisit lui-même un petit pont. Plus tard, huit personnes vinrent l’aider pour y mettre du ciment. »

2. Il impose le respect.

L’Ancien ne faisait pas que se dépenser dans les travaux de construction : la vie vertueuse qu’il menait et les conseils pertinents qu’il prodiguait aux pèlerins imposèrent le respect quant à la sainteté du monastère. Il pensait que les fêtes et les danses, avec tout ce qui s’ensuit, étaient indécentes. Il considérait cela comme un blasphème contre Dieu et une offense envers la Toute Sainte, l’église étant consacrée à sa Nativité⁶².

Tout d’abord, avant l’entrée du monastère, à droite dans un petit tertre, il creusa un tombeau. Il y dressa une croix et, quotidiennement, il allumait une veilleuse et l’encensait. Il le fit pour se souvenir de la mort, mais surtout pour que les laïcs ne se divertissent pas en ce lieu. Les parties de plaisir et les danses

62 Les vers ci-dessous, composés par l’Ancien, reflètent son grand amour pour le monastère du Stomion, mais aussi la grande souffrance qu’il éprouvait pour tout ce qui s’y était passé :

« Petit monastère isolé, orné par la nature,
C’est avec piété que nos ancêtres t’avaient construit,
En te dotant de bien des offrandes,
Sans cesse gardé par des moines et un prêtre,
Mais aujourd’hui te voici en ruines,
Ta veilleuse s’est éteinte bien des fois,
Ta petite église, qui incite au recueillement pleure tristement,
Inconsolable à cause de ta bâtisse brûlée par les Allemands.
La Toute Sainte a consenti à ce qu’elle brûle à cause de nos péchés,
Parce que, de nos jours, nous les jeunes, nous nous sommes détournés,
Nous avons abandonné nos chansons klephtiques et nos danses nationales
Pour tomber dans les horreurs de l’Occident. Malheur à notre aveuglement !
Mais de nouveau nous n’avons pas compris Notre Dame :
Que nous devons célébrer les fêtes toujours avec des vigiles,
Et non pas avec des danses obscènes et des chansons bruyantes,
Insultant ce qui est sacré devant ton saint narthex. »

cessèrent. Il considérait qu'il n'était pas convenable qu'un office se déroule dans l'église, alors qu'à l'extérieur, on prenait du bon temps. Lors des fêtes uniquement, il leur permettait par économie d'aller sous les hêtres qui se trouvaient en face pour y manger, car on y trouvait aussi de l'eau courante. Il avait aménagé l'espace, il y avait de plus mis des planches pour que l'on y soit protégé du froid. Mais il ne leur permettait pas de boire des boissons alcoolisées. Malgré cela, quelqu'un désobéit. Il amena avec lui un récipient plein d'ouzo qu'il vendait aux gens. L'Ancien s'en rendit compte et lui demanda :

« Qu'est-ce que tu as là ?

— De l'eau, dit-il.

— La source qui est là a aussi de l'eau. »

Comme le récipient d'ouzo était près du ravin, il le poussa du pied, et il roula en bas de la pente jusqu'au fleuve Aoüs.

En contrebas du monastère, avant le petit pont de ciment, au lieu dit « Gavros », il mit deux panneaux. L'un indiquait le monastère, et il écrivit : « Vers le monastère de Stomion, ceux qui sont habillés déceimment. » ; l'autre indiquait le fleuve et disait : « Vers le fleuve Aoüs, ceux qui sont habillés indéceimment. » En particulier, il ne voulait pas qu'entrassent dans le monastère des femmes habillées d'une façon indécente.

Sur la porte extérieure du sanctuaire, il mit un écriteau : « Entrée interdite aux laïcs. »

Un vendredi, des laïcs vinrent au monastère. Ils prirent la poêle du monastère et commencèrent à faire frire des poissons qu'ils avaient apportés avec eux. Au début, l'Ancien ne les avait pas remarqués parce qu'il était occupé. Mais dès qu'il s'en rendit compte, son zèle s'enflamma et il se rendit sur les lieux, prit la poêle et la jeta dans le ravin avec les poissons.

3. Un saut dans le ravin.

Un jour, il transportait les saintes reliques, et le reliquaire était lié par des courroies à ses épaules. À un endroit du chemin nommé « La grande échelle », la courroie céda et le reliquaire tomba dans le ravin. Mû par son amour et sa dévotion pour les saintes reliques, sans prendre soin de lui-même et sans la moindre hésitation, l'Ancien sauta aussitôt dans le ravin pour les devancer. Le reliquaire dégringola et heurta les rochers. En définitive lui-même fut sauf, par la grâce de Dieu ; il n'eut aucune blessure, pas même une égratignure ! Le reliquaire avec ses reliques fut également intact, alors que l'étui métallique qui était adapté au reliquaire était tout cabossé par les chocs. Le ravin était si profond et si raide qu'il était impossible que l'Ancien remonte. Pour revenir sur le sentier, il suivit pendant longtemps le lit du fleuve.

4. Invention des reliques de saint Arsène.

L'année où il arriva au monastère de Stomion il décida de procéder à l'invention⁶³ des reliques de saint Arsène. Plus de trente ans avaient passé et il était encore enseveli dans le cimetière de Corfou. Il confia le monastère à son frère Raphaël et, en octobre 1958, il se rendit à Corfou. Là, il se mit à la recherche de son ancien ami et compagnon sous les drapeaux Pantélis Tzéko. Il le trouva à l'usine où il travaillait. M. Pantélis ne le reconnut pas et, courbé sur son bureau, lui demanda : « Père, que voulez-vous ? » L'Ancien ne dit rien. « Puis-je vous être utile en quoi que ce soit ? », lui demanda-t-il encore. « Pour cela », lui dit l'Ancien en lui montrant ses deux index. Alors, il le reconnut et, plein de joie et d'émotion de voir de façon inattendue son ami et son sauveur, il l'étreignit et l'embrassa.

Chez lui, il dit à sa mère et à son épouse de préparer une table richement garnie et il pria l'Ancien de lui faire le plaisir de rester.

« Puisque moi je vais te faire ce plaisir, toi, à ton tour, fais m'en un autre.

— Tout ce que tu veux ! »

Il lui demanda de ne manger que des légumes, auxquels il ajouta trois gouttes d'huile et deux trois olives. Rien d'autre.

Ils dormirent dans la même chambre. À trois reprises pendant la nuit, après qu'il ait observé si M. Pantélis dormait, lequel faisait semblant, il se leva, s'agenouilla sur le lit et se mit à prier. Au matin, ils se mirent en marche vers le cimetière sous une pluie diluvienne. L'Ancien dit à M. Pantélis : « N'aie pas peur, sur le chemin que nous prenons la pluie va s'arrêter. » Petit à petit la pluie s'arrêta, jusqu'à cesser complètement.

Pendant l'invention, l'Ancien lava les ossements avec du vin et de l'eau, il les enveloppa ensuite dans des morceaux de drap blanc et il les mit dans une boîte noire qui ressemblait à une valise. Il trouva aussi la boucle de la ceinture de saint Arsène. À un moment, elle tomba sur M. Pantélis. Celui-ci s'appuya de sa main sur le mur⁶⁴.

Comme le fossoyeur protestait pour être venu un jour de pluie, l'Ancien, bien qu'il ait reçu la permission de l'évêque, par sensibilité dit à M. Pantélis : « Puisque l'homme est contrarié, laissons donc deux ou trois os et quand je reviendrai l'année prochaine, nous les sortirons. »

Après l'invention, un rayon de soleil traversa les cyprès et éclaira le tombeau.

Lorsqu'ils eurent terminés, il s'en alla demeurer dans un hôtel. Il ne voulait pas aller avec les reliques dans la maison de M. Pantélis, car celui-ci étant un jeune marié, il craignait que les femmes ne l'interprètent mal. Au matin, alors qu'ils se rencontrèrent, M. Pantélis vit qu'il était transformé par la grâce

⁶³C'est-à-dire l'exhumation ou la mise au jour.

⁶⁴ Cet endroit du mur était pour M. Pantélis une marque. C'est de lui qu'il se souvint 37 ans plus tard, pour montrer au bienheureux Métropolite de Corfou, Timothée, l'endroit de la tombe de saint Arsène. Alors, le samedi 8 août 1995, eut lieu la deuxième invention et l'on trouva une partie du pied droit avec les doigts de pieds et six vertèbres.

divine. Il lui dit : « Tu es très beau aujourd'hui ! Mais comme tu es beau ! »

L'Ancien lui raconta ce qui suit : « Laisse-moi te dire ce qui m'est arrivé hier soir. Je suis allé ouvrir le reliquaire pour vénérer les reliques, et une force m'accabla, cherchant à m'étouffer. À cet instant je dis : "Saint Arsène, aide-moi !", et aussitôt je fus délivré⁶⁵. »

Il revint joyeux à Konitsa et il passa la nuit chez Kaiti Patéras. Là, il les déposa sous l'iconostase. Celle-ci alluma une veilleuse et, par la suite, s'occupa des tâches ménagères. Mais elle vit que venaient, de la pièce où étaient les reliques, comme des éclairs, et elle se dit qu'il allait pleuvoir. Elle se hâta d'aller chercher son parapluie parce que le lendemain, elle voulait aller en bas de Konitsa assister à la Liturgie. L'Ancien essaya de lui expliquer que ces « éclairs » ne venaient pas du ciel, parce que le temps dehors était beau et qu'il y avait des étoiles, mais qu'ils venaient des saintes reliques. D'après son témoignage, c'était « une lumière étrange, comme s'il y avait des éclairs, non pas comme une lueur qu'on allume ».

5. Peines, ascèses et *hésychia*.

Le « petit jardin de la Toute Sainte », comme l'Ancien nommait le Stomion pour lui rappeler la Sainte-Montagne, avait une beauté sauvage et vierge. C'est une des plus belles régions du monde selon les connaisseurs.

Cependant, les conditions de vie étaient très difficiles. Le monastère n'avait pas même un mulet. L'Ancien racontait : « J'avais beaucoup de forces. Je parcourais une distance de deux heures trois quarts. L'eau que je buvais devenait du sang. Il arrivait que je me rende de Stomion à Konitsa trois ou quatre fois par jour en transportant des matériaux sur mon dos pour le pauvre monastère. » À elle seule, une telle marche constituait une dure et pénible ascèse. Mais cela le réjouissait, parce qu'il aimait la peine.

Souvent, il enlevait ses chaussures et marchait pieds nus, en empruntant un sentier difficilement praticable en face du vieux monastère. Il priait et revenait en suivant le val creusé par le fleuve Aoüs, cela en deux ou trois heures. À un jeune, qui lui demandait pourquoi il agissait ainsi, il répondit : « J'aurais dû me faire moine plus tôt. » Il voulait dire que pour acquitter tout ce qu'il aurait dû faire s'il était devenu moine plus tôt, il s'imposait des ascèses supplémentaires.

Tandis qu'il « s'absorbait dans les travaux de Marthe », comme il appelait les travaux de construction, il subvenait aussi aux besoins des gens ; il poursuivait son ascèse et il l'accroissait malgré sa santé défaillante. Il jeûnait sévèrement, et il domptait de toutes les façons son corps fragile, alors qu'il suivait un traitement avec des piqûres. Parfois, il passait une journée complète avec un verre d'eau. Bien qu'il cultivât dans le jardin du monastère des

65 Ces témoignages relatifs à la translation proviennent de M. Pantélis Tzékos, désormais moine Arsène. Pour le dernier fait rapporté voir aussi le livre de l'Ancien, *Saint Arsène de Cappadoce*, p. 8-9.

légumes de toutes sortes, sa nourriture habituelle consistait en tisane et en morceaux de pain séché, ou en noix pilées.

Mme Pénélope Barbouti rapporte qu' « il allait au jardin nu-pieds et que, le soir, il enlevait les épines de ses pieds. Il mangeait un morceau de pain séché le matin et un le soir. Parfois, il buvait de la tisane sans sucre. Il travaillait énormément et ne dormait pratiquement pas. Il essayait de ne désobliger personne, et il voulait que tout le monde soit à l'aise. Il ne disait jamais non. Ses mains étaient devenues calleuses à cause de ses nombreuses prosternations. Ses jambes n'étaient que des os. Il avait beaucoup de problèmes de santé. »

Le jour, il travaillait dur et la nuit il veillait. Il lisait seul tous les offices, comme il l'avait appris à la Sainte-Montagne. Il ne laissait rien de côté de tout ce que prévoit le *typikon** monastique. Il accomplissait ses obligations monastiques personnelles avec beaucoup d'exactitude et, en plus, il priait avec le chapelet* pour les vivants et les morts en général, ainsi que pour des personnes qui en avaient plus particulièrement besoin.

Le soin nécessaire accordé aux hommes et aux travaux n'altèrent aucunement sa soif de solitude ; au contraire ils l'attisèrent, et il inventait des moyens pour ne pas interrompre son activité intérieure et sa communion avec Dieu. Il brûlait d'envie de se réfugier dans des grottes tranquilles pour pouvoir prier sans distraction « en désirant et en recherchant Dieu ». Telle était sa joie spirituelle : être seul dans *L'hésychia** avec Dieu seul. Il y prenait plaisir et était nourri par la communion avec Dieu par le moyen de la prière intérieure qui était l'objet de son désir.

Bien que le monastère se trouvât dans une région déserte et calme, l'Ancien se retirait parfois dans une grotte pour y prier. Il s'y rendait de nuit et y faisait des veilles avec le chapelet et un nombre incalculable de prosternations. Mais il y faisait sombre et l'eau suintait.

C'est pourquoi il avait creusé aussi une autre grotte dans une zone exposée au soleil, petite comme un petit fourneau, où il ne pouvait se tenir que courbé. Il la cacha avec des branches pour qu'on ne la vît pas. Plus tard, il trouva le creux d'un chêne. C'était un endroit plus ensoleillé et plus sec. Il voulait le tailler jusqu'à ce qu'il le contînt, pour y demeurer dans *L'hésychia* en hiver, parce que durant cette période le soleil n'arrive pas jusqu'au monastère.

S'il n'y avait pas de pèlerins, il s'enfermait pendant certaines heures dans sa cellule. Il lisait, priait et se livrait seul à des œuvres spirituelles. Il laissait la porte de la cellule entrouverte, pour voir l'entrée du monastère, au cas où quelqu'un viendrait. Ensuite il reprenait ses occupations.

Les jours où il y avait des pèlerins, il trouvait avec discernement le temps d'accomplir ses tâches spirituelles. Lorsque beaucoup de gens arrivaient, il laissait quelqu'un de sa connaissance veiller sur l'église et lui-même se retirait pour accomplir ses obligations monastiques et, ensuite, il revenait. Lorsqu'il allait prier, il laissait toujours la porte du réfectoire ouverte pour que, si quelqu'un venait à passer, il trouve quelque chose à manger. Il avait du pain, des conserves, des tomates, etc.

6. Protecteur des pauvres et des orphelins.

En dehors des travaux de construction, il prenait soin aussi de tous ceux qui se trouvaient dans le besoin. Et ils étaient nombreux. Dans les villages autour de Konitsa régnait une grande pauvreté, ainsi que l'isolement et la misère. L'Ancien collectait des vêtements, de l'argent, de la nourriture et des médicaments, dont il faisait des colis qu'il envoyait à ceux qui étaient dans le besoin. Dans cette œuvre charitable, il avait comme aides des femmes pieuses. Toutes celles qui en avaient la disposition, il les envoyait aider des personnes souffrantes, surtout des vieillards, qui n'avaient aucun parent auprès d'eux.

Il avait reçu l'autorisation de la police de pouvoir laisser dans chaque quartier de Konitsa un tronc pour collecter de l'argent et il avait désigné aussi un responsable. Il y en avait aussi un en plus à l'extérieur du poste de police. Il institua un comité, qui avait pour charge de gérer l'argent, et de le distribuer selon les besoins de chacun.

Il s'intéressa aux enfants pauvres et orphelins, pour qu'ils puissent poursuivre leurs études. Il les confiait aux personnes appropriées, mais il les aidait aussi économiquement lui-même autant qu'il le pouvait. Beaucoup d'entre eux sont aujourd'hui des gens instruits et pleins de reconnaissance pour l'Ancien.

Il donnait les terres du monastère à des familles pauvres pour qu'elles les cultivent. Il ne demandait pas de loyer. Il leur disait que, s'ils avaient une bonne récolte, ils pouvaient offrir au monastère ce qu'ils voulaient. Si l'année était mauvaise, il ne demandait rien.

Toutes les fois que sa sœur Christine apportait des vêtements ou de la nourriture, il ne les prenait pas. Il lui disait de les apporter chez des familles dont il savait qu'elles en étaient privées.

Lors de la Théophanie, il passait dans les maisons avec de l'eau bénite, et les gens lui donnaient quelque chose pour le monastère. Il passa un jour par une maison dans laquelle se trouvait un enfant infirme. La maîtresse de maison se préparait à mettre quelque chose dans le tronc. L'Ancien lui dit alors : « La Toute Sainte ne te demande rien ; car toi tu es dans le besoin. » Et aussitôt de vider le tronc sur la table avec tout l'argent qu'il avait collecté.

Kaiti Pateras rapporte : « Il aida quantité de gens. Car il était très généreux. Un jour, je lui fis un gilet. Lorsqu'il rencontra en chemin une femme folle, il enleva aussitôt le gilet et le lui donna, pour que cette malheureuse n'ait pas froid. Je lui ai donné aussi d'autres choses, mais lui, il les dpn- nait au premier venu. »

M. Thomas Tasios témoigne : « Un vieillard demeurait tout seul abandonné dans une grotte. Chaque semaine, l'Ancien lui apportait la nourriture nécessaire et le lavait de ses mains. Il quittait le monastère à l'aube et il allait le voir sans que personne ne le sache. »

7. Il affronte la tentation tel un martyr.

L'Ancien se préoccupait non seulement des besoins matériels des gens, mais aussi et surtout du salut de leurs âmes immortelles. Lui-même rapporte : « J'ai demandé des nouvelles d'une camarade d'école, et on m'a dit qu'elle avait prit un mauvais chemin. Bon, alors j'ai prié pour que Dieu l'éclaire et qu'elle vienne me voir pour que je lui dise un mot. J'avais rassemblé des extraits de textes sur le thème du repentir. Elle vint un jour avec deux trois autres personnes. Par la suite, elle vint souvent avec son enfant et des cierges et de l'huile. Un jour, quelqu'un me dit : "Père, elle se moque de vous. Elle fait l'hypocrite avec vous, mais elle sort avec les policiers." »

Lorsqu'elle est venue la fois suivante, je l'ai réprimandée sévèrement et elle est partie en pleurs. Peu après, je sentis que tout mon corps était brûlant d'un échauffement charnel. Je priai, rien n'y fit. Je m'étonnais de ce que cette tentation m'accable. Je priai de nouveau, sans résultat. Je pris alors la hache, je mis la partie arrière de ma jambe gauche sur un morceau de bois, je posais sur elle le tranchant et je frappais sur la hache avec un marteau. J'ai découpé huit petits morceaux de chair. J'espérais qu'avec la douleur de la coupure, réchauffement charnel diminuerait, mais rien. Ma chaussure était pleine de sang, mais la guerre ne diminuait pas. Alors je me suis levé, j'ai laissé le monastère ouvert et j'ai pris la direction de la forêt. Je me suis dit qu'il valait mieux que les ours me mangent... Exténué par le trajet, je tombai d'épuisement au bout du sentier. Je me demandai comment cette tentation m'était arrivée, et je tentai de trouver une explication qui puisse rendre compte de sa cause. C'est alors que je pensai à la femme que j'avais réprimandée. Je me dis alors : "Mon Dieu, si elle ressent une telle guerre de la chair, comment la pauvre peut-elle y faire face ?" C'était cela ! Je me repentis de ma critique sévère à l'égard de cette femme, je demandai pardon à Dieu, et aussitôt il me sembla que je sortais d'un bain frais. L'échauffement avait disparu. »

Et, pour conclure, il ajouta : « Lorsqu'un désir charnel nous trouble, la chair n'est pas toujours la responsable. Car la guerre charnelle peut provenir aussi de pensées de blâmes et d'orgueil. Cherchons donc d'abord la cause de la tentation, et ensuite agissons en conséquence. Ne nous mettons pas tout de suite à jeûner, à veiller, etc. »

Cet événement révèle son esprit de martyr. Il a montré qu'il préférerait mourir, devenir la proie des bêtes sauvages plutôt que de pécher ne serait-ce qu'en pensée. Il a vraiment donné du sang pour recevoir l'Esprit⁶⁶. Dans les *Vies* de saints, de tels faits sont attestés. Quand, par exemple, Abba Pachôn fut tenté, il se rendit dans des tanières d'hyènes et, plus tard, il mit un serpent venimeux sur son corps, mais Dieu le protégea et lui fit don de l'impassibilité⁶⁷. Les cicatrices de ses coupures lurent visibles sur sa jambe jusqu'à sa dormition. Ceux qui ont entendu le récit de l'Ancien les virent, les

66Cf. *Apophtegmes des Pères du désert*, série alphabétique Longin, 5.

67PALLADE, *Histoire Lausiaque*, 23.

touchèrent et en témoignent.

8. Lutttes contre les hérétiques.

Des hérétiques évangélistes s'étaient déjà manifestés à Konitsa. Ils faisaient du prosélytisme et ne cessaient de s'étendre. Ils avaient leur propre salle et s'y réunissaient. C'était un danger mortel. Dieu utilisa le Père Païssios qui, bien que peu cultivé, était « rempli de la grâce et de la puissance du Saint Esprit » et d'une grande sensibilité orthodoxe, pour chasser les loups de l'erreur protestante.

Pour commencer, il s'informa avec précision de leur foi. Il écrivit un texte expliquant ce qu'étaient les évangélistes et il le laissa au monastère pour que les pèlerins le lisent.

Lors de leurs réunions, il leur envoyait des gens à lui pour qu'ils notent ceux qui suivaient les conférences. Ensuite, il convoquait séparément les auditeurs des prédications hérétiques et il les admonestait. Ainsi, ils ne se rendaient plus aux réunions des hérétiques. De plus, il embaucha certains d'entre eux comme travailleurs au monastère et il les persuada d'interrompre leur relation avec l'organisation hérétique. Ceux-ci devinrent d'excellents chrétiens.

Il donna aussi une bénédiction⁶⁸ à quelques enfants qui vinrent de nuit et enlevèrent la pancarte qu'ils avaient à l'extérieur de leur salle. Par la suite, après un entretien qu'il eut avec leur chef qui venait de Thessalonique, il réussit à le persuader de ne plus revenir à Konitsa. Par ses prières, son action, et sa confrontation pleine de discernement, il retourna tous ceux qui avaient été entraînés par les évangélistes et Konitsa redevint « un seul troupeau, avec un seul berger ».

Ensuite apparurent des makrakistes⁶⁸, mais l'Ancien entrava aussi leur action. Il informa les gens qui étaient ignorants, il agit énergiquement et opportunément, et eux aussi repartirent bredouilles.

insistance sur la lecture assidue de la Bible, la nécessité de la communion fréquente, la nécessaire cohérence entre foi et vie sociale, il fut l'un des inspirateurs d'Eusebios Mathopoulos (1849-1929), fondateur de la fraternité laïque *Zoi*.

Il s'intéressa aussi aux musulmans de Konitsa. Il les entoura d'affection et d'intérêt. Il les aida dans leurs besoins et, chaque vendredi, il les rassemblait dans une de leurs maisons, et ils discutaient. Il espérait qu'avec l'amour et une juste confrontation, ils pourraient devenir chrétiens. Certains d'entre eux sont aujourd'hui baptisés.

9. « Mû par l'Esprit... »

L'Ancien raconta : « Deux Pères vinrent demeurer avec moi au monastère de Stomion. J'avais une grande cellule et je voulais la diviser en deux, mais je n'avais pas d'argent. Je décidai d'emprunter 500 drachmes.

Un jour, en cheminant, je rencontrai un petit oratoire. Je fis mon signe de croix, j'allumai la veilleuse et continuai mon chemin. J'arrivai devant une maison, et quelque chose me poussa à frapper. C'était le matin. En me voyant, le maître de maison se réjouit. « Je t'attendais, me dit-il. J'ai mis de côté cet argent pour la Toute Sainte », et il me donna 500 drachmes, juste ce dont j'avais besoin.

Songeant à ce fait, une autre fois aussi je ressentis une sollicitation intérieure de cette sorte, quelque chose qui me poussait intérieurement, pour que j'aie dans une grande ville (Ioannina). Ne pouvant agir autrement, j'obéis et je partis. Je ne savais pas ce que j'allais y faire, je n'avais pas de but précis. Marchant dans les rues, je passai devant un magasin, j'y entrai pour acheter quelques coupes pour les veilles de l'église, comme ça, parce qu'elles se trouvaient là. Lorsque j'arrivais devant une maison, dans une rue de traverse, cet élan intérieur me poussa à y entrer. J'obéis et je frappai à la porte. Une femme vêtue de noir vint m'ouvrir, elle était âgée d'environ quarante-cinq ans. Dès qu'elle me vit, elle tomba à mes pieds et une quinzaine de fois dit sans s'arrêter : « Mon Jésus, je te remercie, je te remercie, mon Jésus. » Nous entrâmes, deux autres femmes se trouvaient déjà à l'intérieur.

De 11 heures du matin jusqu'à 5 heures de l'après-midi, nous restâmes assis à discuter. Ensuite nous célébrâmes un office d'intercession à la Toute Sainte. La femme, à genoux, pleurait en psalmodiant l'office qu'elle connaissait par cœur.

Cette femme était devenue veuve encore jeune. Elle était très riche. Elle donna à des petites orphelines une partie de sa fortune, que leurs proches administraient. Elle attendait que sa fortune soit utilisée correctement pour qu'elle puisse se retirer ensuite dans un monastère. En attendant, elle s'était rendue à Jérusalem et y était devenue moniale en cachette. Elle portait des habits noirs, comme une moniale. Elle avait supplié Dieu avec insistance pour qu'il lui envoie un moine susceptible de lui enseigner la vie monastique.

Après avoir mis en ordre sa fortune de cette façon, elle se rendit par la suite

dans un monastère situé dans une île⁶⁹.

Celle-ci me dit qu'une autre moniale cachée tenait un kiosque. Je m'y rendis et discutai avec elle. Elle avait entrepris de s'occuper des orphelins laissés par son frère, qui avaient aussi perdu leur mère. Souvent, son esprit était ravi en contemplation ! Les gens qui venaient faire leurs courses ne comprenaient pas quel était son état spirituel. Il pensait que, à la suite de beaucoup de chagrin, elle avait un peu perdu la tête et qu'elle avait des distractions. Ils prenaient eux-mêmes les marchandises du kiosque et ils lui laissaient l'argent. Toutes les deux étaient des âmes d'élite. »

10. Attaques des démons.

Il avait entendu dire que jadis les pères du monastère descendaient dans le ravin pour y trouver *L'hésychia*, et il essaya d'y descendre aussi. Il prit une corde, il s'y attacha et attacha l'autre extrémité à un arbre. À un endroit, il trouva une surface plate, d'environ un mètre carré et il s'y arrêta. Il voulait y prier. Il trouva quelques pierres qu'il mit au bord comme un muret. Dès qu'il commença à prier, le tentateur se manifesta sous la forme d'une trombe d'eau qui le poussa violemment vers le précipice. Il implora alors la Toute Sainte : « Ma Toute Sainte, sauve-moi ! » Aussitôt la trombe d'eau s'arrêta et il fut sauvé, alors qu'il était arrivé au bord du ravin et qu'il prenait appui de sa jambe sur les pierres. Ce précipice est redoutable et, rien qu'à le voir, on est saisi par le vertige.

L'Ancien rapportait aussi une autre agression démoniaque : « J'étais dans l'église, en train de prier, et vers minuit j'entendis le verrou de la porte qui bougeait sans cesse en grinçant. À une heure, il ne s'était pas arrêté. On entendait en même temps des voix et des coups. Il n'y avait personne d'autre au monastère. Je me suis dit que puisque le diable était à la porte, je ne pouvais sortir, et j'entrai dans le sanctuaire et y passai la nuit. »

11. Sauvé par la Providence divine.

« Quand je restaurais le monastère, racontait l'Ancien, il fallut que j'aie de façon urgente porter quelques matériaux à une distance de deux heures. En chemin, à un endroit difficile que je nommais "Golgotha", je rencontrai une connaissance accompagnée de trois bêtes chargées de bois. Leurs bâts s'étaient renversés, une des bêtes se trouvait près du précipice et risquait d'y tomber.

Je me dis que si je lui venais en aide, je me mettrais en retard ; mais ma

69 Au monastère de Phaneromeni, à Salamine. Là, elle devint moniale, et elle s'endormit sous le nom de sœur Anna, et selon le monde Athina Hadji laquelle, durant les années de l'Occupation, avait exercé une grande influence.

conscience ne me laissa pas indifférent et je m'y arrêtai. "C'est Dieu qui t'envoie, Père !", me dit-il. Je l'aidai à décharger les bêtes et à les déplacer, et je partis. Je m'étais mis en retard d'environ vingt minutes. En route, je vis qu'il s'était produit un éboulement sur une longueur de trois cents mètres. On me dit qu'il s'était produit au moment même où j'aidais cet homme, ce qui me fit prendre conscience que si je ne l'avais pas secouru, je me serais trouvé à cet endroit au moment précis de l'éboulement et je n'aurais pu être sauvé. Tout cela s'était produit selon la Providence divine. Dieu, pour me sauver, avait tourmenté cet homme. J'avais été sauvé d'une mort certaine. L'homme me dit mille fois « merci ». Je revins sur mes pas et je lui criai de loin : « Barba-Anastasis, tu m'as sauvé la vie : c'est Dieu qui t'a envoyé ! »

12. Visite nocturne de la Toute Sainte.

Deux pieuses femmes de Konitsa, Mme Popi Mourelatos et Mme Pénélope Barboutis, l'aidaient à entretenir le jardin.

Un soir, après les Compiles, elles se rendirent à l'hôtellerie et se couchèrent de bonne heure. Elles furent réveillées en entendant que quelqu'un frappait la simandre. Elles sortirent de la pièce. Elles virent l'Ancien qui sortait de sa cellule et qui leur dit : « Chères amies, ne vous avais-je pas dit de ne pas frapper la simandre de nuit ? »

Avec étonnement, elles répondirent qu'elles n'avaient rien fait de la sorte et, au même moment, elles virent une femme qui s'éclipsait en rentrant dans l'église. Elles la virent de côté, de l'épaule aux pieds, son bras et son voile. C'était la Toute Sainte, dont la venue avait été annoncée par les coups spontanés de la simandre. L'Ancien qui, jusque-là, parlait à haute voix, par la suite, par respect et crainte, fit un geste en silence pour indiquer aux deux femmes de retourner dans leur chambre, et lui-même revint dans sa cellule.

Vers minuit, il les invita à aller à l'église faire un office d'intercession. Puis, il leur dit : « Dieu vous a jugées dignes de voir la Toute Sainte, mais gardez cela pour vous. »

13. Une vision démoniaque qui a l'apparence du vrai.

« Une nuit, raconta l'Ancien, alors que j'étais assis dans ma cellule sur un escabeau en récitant la prière, j'entendis soudain, venant de la cour, une musique de violons et de tambourins, des voix et des danses. Je me levai pour regarder par la fenêtre ce qui se passait, il n'y avait personne. Calme plat. Je compris alors que tout cela venait du diable.

À peine m'étais-je rassis sur mon escabeau pour continuer ma prière, que ma cellule s'illumina soudain d'une forte lumière. Le toit s'effaça, la lumière

atteignait le ciel. Au sommet de la colonne de lumière, il y avait comme un visage d'un jeune homme blond qui ressemblait au Christ. La moitié du visage était visible. Une inscription lumineuse disait : "Gloire à Dieu au plus haut des deux." Alors, je me suis levé pour regarder vers le haut afin de mieux voir le visage. J'entendis une voix qui disait : "Tu as été jugé digne de voir le Christ !"

A cet instant précis, je regardai vers le sol pour voir où j'allais me placer pour changer de place afin de voir la totalité du visage, mais en même temps je me suis dit : "Mais moi qui suis-je, indigne, pour voir le Christ ?" Aussitôt la lumière et l'apparition du soi-disant Christ disparurent, et le plafond se retrouva à sa place. »

Le diable ne réussit pas à l'induire en erreur avec sa fausse vision, mais pour se venger, il lui fit des égratignures aux jambes d'où s'écoula du sang.

À propos des visions, en relation avec cet événement, il conseillait : « Ainsi commence l'illusion spirituelle. Si le Seigneur ne m'était pas venu en aide en me faisant comprendre que cette vision était démoniaque, le Malin aurait commencé son show télévisé. En veux-tu, en voilà, et du Christ, et de la Toute Sainte, et des prophètes, etc. C'est ainsi que l'on tombe dans l'illusion spirituelle. C'est pourquoi les visions sont utiles et elles sont aussi voulues par Dieu, pour que nous ne les acceptions pas facilement. Alors Dieu se réjouit d'une certaine façon, car nous avons ainsi fait preuve de l'humilité et de l'attention qu'il requiert de nous. Il sait alors comment nous montrer ce qu'il attend de nous et comment nous éduquer d'une autre manière. »

14. Familiarité avec les animaux sauvages.

Le grand amour de l'Ancien pour Dieu et pour son image, l'homme, inondait son cœur, et son débordement atteignait même les créatures privées de raison. Il aimait particulièrement les animaux sauvages, ceux-ci à leur tour ressentaient son amour et l'approchaient.

Un faon venait manger dans sa main. Il fit une croix sur son front avec de la peinture. Il avertit les chasseurs de ne pas chasser près du monastère et de faire attention à ce faon marqué d'une croix afin que, où qu'il soit, ils ne tirent pas sur lui. Malheureusement, un chasseur, passant outre son injonction, rencontra un jour le faon et le tua. L'Ancien en fut grandement peiné et fit une prophétie qui se vérifia dans sa totalité. On ne mentionnera pas le nom de la personne, car elle vit encore.

Dans la forêt qui entoure le monastère vivent des ours. L'un d'entre eux rencontra l'Ancien sur un étroit sentier, alors qu'il montait au monastère avec un ânon bien chargé. L'ours se blottit à une extrémité du sentier pour laisser passer l'Ancien. Lui derechef lui fit un signe de la main pour qu'il passe le premier. « Mais lui, racontait-il en badinant, étendit la patte et me toucha la main pour que je passe d'abord. » Il lui dit : « Ne te montre pas demain en bas,

parce que j'attends du monde. Sinon, je te prendrai par l'oreille et je t'enfermerai dans l'étable. »

Il racontait que l'ours aime faire le fanfaron et que lorsqu'il est en danger, il commence par montrer qu'il n'a pas peur, mais que, par la suite, il s'enfuit en courant.

Un ours venait souvent, il s'était habitué à lui, et l'Ancien le nourrissait. Les jours où il y avait du monde au monastère, l'Ancien l'avertissait afin qu'il ne se montre pas, pour ne pas effrayer les gens. Parfois, l'ours transgressait son ordre, il se montrait inopinément, et tous ceux qui le voyaient en avaient peur. Beaucoup le virent, entre autres Kaiti Pateras qui raconta que, une nuit, alors qu'elle montait au monastère avec une lampe pour arriver à temps à la Divine Liturgie, elle entendit un bruit, éclaira l'endroit et vit un animal qui ressemblait à un gros chien. « Il me suivit et lorsque je fus arrivée, je demandai au Père Païssios si le chien était au monastère, et il me répondit : “Celui-là un chien ? Regarde mieux, c'est un ours.” »

15. Autres événements au Stomion.

Un jour, on vola dans la maison de Mme Pénélope Barboutis ses maigres économies : 550 drachmes, en tout et pour tout. Chagrinée, elle monta aussitôt au monastère pour en informer l'Ancien.

Lui, l'attendait à l'extérieur du monastère, près du mûrier. Il lui cria de loin : « Ne sois pas triste, on les retrouvera ! Cinq cent cinquante drachmes, n'est-ce pas ? D'ici quinze jours, on les aura retrouvées. » Treize jours plus tard, elle rencontra l'Ancien et lui dit que l'on n'avait toujours pas retrouvé l'argent. Il lui répondit : « Ma chère, ne t'avais-je pas dit dans quinze jours ? Pourquoi t'impatientes-tu ? »

De fait, le quinzième jour, une femme apporta à Mme Pénélope l'argent que son fils lui avait volé.

*

Lorsqu'il n'y avait pas de Divine Liturgie le dimanche au monastère, il descendait pour participer à la Liturgie et communier à Konitsa. Le samedi à minuit, il fermait le monastère et, en une heure, il était sur place. Il attendait dans l'ossuaire et, pendant six à sept heures, il priait pour les vivants et les morts, jusqu'à ce que le sacristain lui ouvre la porte.

Une de ces nuits, il vit les ossements irradier de la lumière. C'était sans doute là un signe pour lui montrer que les âmes des défunts ressentaient l'effet de ses prières.

*

A un certain moment, M. Lazaros Stérgiou travaillait au monastère et il rapporte que, un samedi, il faisait un coffrage pour construire un mur en torchis tandis que le Père Païssios nettoyait l'église. « Vers les onze heures, voulant

me dire quelque chose, il me fit un geste. Arriva midi, nous allâmes manger, mais il ne parlait pas. Il avait perdu la voix. Je lui demandai : “Que se passe-t-il, Père Païssios ?” Lui était calme, comme si rien ne se passait. Je lui demandai : “Voulez-vous que je descende chercher un médecin ?”, mais il ne m’y autorisa pas ; nous communiquions par gestes. Le samedi suivant alors qu’il lavait les veilleuses je l’entendis psalmodier. Il sortit portant l’icône de la Toute Sainte. De joie, je l’embrassai. »

Ces jours-là, Mme Pénélope Barboutis montait aussi au monastère, elle se rendit compte qu’il ne parlait plus et se mit à pleurer. Après qu’il eut retrouvé sa voix, elle lui demanda ce qui s’était passé. L’Ancien lui répondit que cela lui était déjà arrivé à la Sainte-Montagne mais qu’il avait la certitude intérieure que cela ne se reproduirait pas, et cela ne se reproduisit plus.

*

Mme Kaiti Patéras raconte que, « un jour, l’Ancien vint au village de Saint-Georges pour voir sa mère alors qu’elle arrangeait la maison. Un petit garçon âgé de huit ans, nommé Étienne, tomba de l’étage supérieur sur du ciment et se cogna la tête. Il s’y fit une blessure ouverte, et le sang se mit à couler en abondance. Tout le monde, la grand-mère, la mère poussèrent des cris sans savoir que faire. L’Ancien leur dit : “Mais, que faites-vous ?” Il descendit, lui fit un signe de croix avec une croix qu’il avait, demanda un peu de coton, le mit sur la plaie, et il n’y eut même pas besoin d’un médecin ; il n’eut même pas une cicatrice ! »

*

Un jour, il s’attarda à Konitsa à catéchiser des musulmans. Pour ne pas sauter les Vêpres, il les dit sur son chapelet* en montant au monastère de nuit. Les démons lui arrachèrent le chapelet des mains. Il resta à genoux à prier et dit qu’il ne partirait pas tant qu’ils ne lui auraient pas rendu son chapelet, et eux, contraints par la puissance de sa prière, le lui rapportèrent !

*

Un jour, le maire de la ville, accompagné par d’autres personnalités, rendit visite au monastère. L’Ancien ne chercha pas à les flatter pour qu’ils aident le monastère. Il n’avait pas appris à jeter de la poudre aux yeux des gens en les flattant. Lorsqu’il vint pour leur offrir un rafraîchissement, il ne commença pas par le maire, mais par le vieux Georges, un villageois simple et pieux, parce qu’il était plus digne de respect que les autres. Bien qu’il respectât les personnes qui avaient des charges, là, il honora la vertu - « La valeur d’un homme, c’est sa vertu¹¹ » - et non pas seulement la personnalité qui dispose d’une charge sans l’accompagner de vertu.

*

M. Thomas Tasios, de Konitsa, raconte que, un jour, il rencontra l’Ancien à la gare routière^{70 71} de Ioannina. Ils voyagèrent ensemble. En route se produisit

70 S. JEAN CHRYSOSTOME, *Commentaire sur Psaume 48*, PG 55, 232.

71 La station d’autocars.

un quadruple accident : trois autocars et un camion emboutirent des pylônes électriques. Notre car, comme mû par une puissance invisible, sortit de la route sur cinq mètres, sans dommage ; Thomas dit à l'Ancien : « Si tu n'avais pas été là, Père Païssios, nous serions devenus une colonne de sel. » Il me répondit : « As-tu vu quelqu'un faire son signe de croix ? Quand tu montes dans un car, dis la prière pour que tout se passe bien ! »

*

Mme Pénélope Barboutis rapporte que lorsqu'il avait mal à la tête, il l'appuyait sur l'icône de la Toute Sainte, et la douleur s'en allait.

Il pétrissait des prosphores sans levain. Il les bénissait, et elles levaient.

Un jour, il me dit de cuisiner des haricots, parce que trois chasseurs allaient venir. Effectivement, ils vinrent et demandèrent des haricots à manger. Ils avaient du gibier dans la gibecière, mais ils la suspendirent à un arbre à l'extérieur parce que l'Ancien ne permettait pas que l'on fasse cuire de la viande à l'intérieur du monastère.

À Ioannina, il connaissait une laïque qui avait le charisme de clairvoyance. Il voulait acheter des verres pour les lampes à pétrole, mais il n'avait pas assez d'argent. Alors qu'il passait devant sa maison, il l'entendit dire à quelqu'un : « Donne au Père treize drachmes pour qu'il achète des verres pour les lampes. »

16. Départ de Stomion.

Les habitants de la région respectaient le « moine », comme ils appelaient l'Ancien. Ils l'aimaient sincèrement et ils l'aidaient, même s'ils ne se rendaient pas vraiment compte du trésor qu'il cachait en lui. Ils discernaient sur son visage quelque chose de spécial. Ils avaient été captivés par son amour et sa bonté. Il était leur ange gardien, leur consolation, leur appui dans les moments difficiles. Ceux qui alors étaient des petits enfants et qui sont aujourd'hui des hommes mûrs, se souviennent d'un moine squelettique qui parcourait les rues de Konitsa d'un pas vif ; en marchant l'air concentré, sans laisser son regard errer çà et là.

La réputation de sa vertu dépassa les limites de Konitsa. Des gens d'autres régions venaient le voir. Un groupe de jeunes gens qui étudiaient la théologie était en relation avec lui. Ils entretenaient une correspondance avec lui, lui rendaient visite et demeuraient au monastère. Ils reçurent une aide spirituelle et presque tous devinrent moines.

Malgré cela, certains visiteurs ne cessaient pas de l'importuner avec leurs façons mondaines, dont ils n'entendaient pas se séparer. Il y eut des démarches officielles pour construire une route et un téléphérique jusqu'au monastère. Certains d'entre eux avaient été contrariés que l'Ancien ait supprimé les réjouissances mondaines dans la cour du monastère le jour de la fête de celui-ci et réagirent. Quelques-uns cherchèrent à le chasser du monastère, pour

s'emparer des bâtiments et de la forêt. Il y avait aussi d'autres raisons.

Au début, il quitta pour un mois le monastère. La veille de la fête de celui-ci, il se rendit dans l'église pour y célébrer l'office et, quand il eut terminé, il vit que l'on avait allumé des feux dans la cour et que l'on y dansait. Il prit son *raison** et partit de nuit pour le Mont-Athos, affligé, en se disant qu'ils n'étaient pas encore mûrs spirituellement. Mais derechef il revint au monastère cédant aux prières de beaucoup.

En 1961, il partit pour la Sainte-Montagne. Les habitants de Konitsa firent pression pour qu'il revienne en envoyant au saint monastère de Philothéou une lettre couverte de signatures.

Dans une lettre, il écrivait : « Dès que je fus parti de Konitsa, les habitants se mobilisèrent. Quelques jours après mon arrivée au saint monastère de Philothéou, arriva un document du maire, contenant beaucoup de signatures dont celle du préfet, pour que l'on me permette de revenir dans le saint monastère de Stomion, parce qu'il en avait grandement besoin, etc. Bien qu'ils en aient les raisons, tous les Pères du monastère n'étaient pas d'accord ici pour me donner la permission de partir. Ils voulaient faire appel au Patriarche Athénagoras et à Averof, qui était ministre des Affaires Étrangères pour qu'il intervînt auprès de l'administration civile de la Sainte-Montagne qui dépend de ce ministère. »

Après de pressantes sollicitations, l'Ancien revint encore une fois au monastère de Stomion, recevant un congé du saint monastère de Philothéou le 7 août 1961.

Son frère Luc et Dimitri Kortsinoglou, en voyant les difficultés auxquelles il se heurtait au Stomion, prirent l'initiative de construire, au bout de Konitsa, une petite maison avec une cellule, une chapelle et un atelier, où ils espéraient que l'Ancien allait demeurer. Ils ne voulaient pas qu'il parte et être ainsi privés de sa précieuse présence.

Pendant la période où il restaurait le monastère, il avait chassé les hérétiques (ce fut là peut-être son plus grand bienfait) et il était venu en aide à beaucoup de gens. Il avait cependant l'idée qu'il n'avait rien fait de bon et, souvent, il se blâmait lui-même en se disant qu'il était un moine et qu'il n'avait rien à faire dans le monde. Et il disait avec affliction à la Toute Sainte : « Ma Toute Sainte, moi je recherchais le désert, et Toi tu m'as amené dans le monde ! »

Il semble qu'il reçut une réponse à sa prière. De fait, lorsque plus tard le Père Cosmas, maintenant higoumène de Stomion, lui demanda comment il était parti, il répondit : « Eh, j'ai dit à la Toute Sainte de me montrer où elle voulait que j'aille, et elle me dit d'aller au Sinai. »

A l'occasion de la visite d'un théologien qui demeurait alors au Mont-Sinai, Mgr Damianos, qui est maintenant archevêque du Sinai, l'Ancien entra en correspondance avec l'archevêque de l'époque, Mgr Porphyrios. Il lui demanda s'il accepterait qu'il demeurât au Sinai, à l'extérieur du monastère,

sans que le monastère eût la moindre obligation à son égard. Il reçut une réponse positive. Ainsi, lorsqu'il vit que sa mission dans le monde était terminée et, ayant accompli le vœu qu'il avait fait à la Toute Sainte, il quitta définitivement le Stomion le 30 septembre 1962 et partit pour la sainte montagne du Sinaï. Il ne mentionna pas les raisons de son départ, car les gens se seraient mobilisés et l'en auraient empêché. Il dit qu'il partait pour se soigner. Lorsqu'il partit, beaucoup pleurèrent, car il était leur consolateur.

Non seulement il rénova le monastère et écrivit l'histoire du saint monastère de Stomion sous la forme d'une chronique, mais il écrivit lui-même sa propre histoire (un synaxaire) là, parmi les rochers de Stomion, avec les combats et les événements surnaturels qu'il y vécut. Les habitants de Konitsa conservent pieusement dans leur mémoire le souvenir « du moine » qui désormais est connu partout sous le nom de « Père Païssios ».

CHAPITRE VIII. ERMITE AU MONT SINAÏ, LA MONTAGNE FOULÉE PAR DIEU

1. Transfert au Sinaï.

M. Stavros Baltoyannis, peintre et restaurateur d'icônes, habitant Athènes, rapporte :

« A l'automne 1962, à la suite d'une invitation, je me rendis au Mont Sinaï', dans le but de travailler à la restauration d'icônes.

Au Caire dans le *métochion** du monastère, un après-midi à l'heure du repas de midi, je fis la connaissance du moine Païssios qui s'apprêtait, lui aussi, à se rendre au Sinaï'. Il était extrêmement maigre, mangeait exceptionnellement peu et restait d'habitude silencieux. Une toux persistante témoignait qu'il avait un problème de santé.

En attendant que soit organisé notre voyage au monastère, nous restâmes tous les deux pendant environ une semaine au Caire. Pendant ce temps, j'eus l'occasion de constater que le Père Païssios évitait systématiquement la nourriture que l'on nous offrait, et il ne mangeait que lorsqu'il sentait qu'il devait obéir. Dès lors, et pendant le temps où je vécus plus tard au monastère, je compris que l'obéissance authentique et consciente faisait partie de ses vertus monastiques.

Lorsque les formalités de notre départ furent réglées, nous portâmes nos valises jusqu'au taxi et nous partîmes. Je me souviens que le Père Païssios resta muet dans son coin dans la voiture pendant tout notre trajet jusqu'à Suez. Là, un de nos compagnon de voyage et moi-même, fîmes quelques courses : pendant notre petit arrêt à Suez, qui servait aussi de détente pendant le voyage, il nous fallait manger quelque chose. Répondant à notre invitation, le Père Païssios ne fit aucune difficulté à participer à notre repas. Lui-même se limita simplement à se rafraîchir en humectant ses lèvres avec le peu de jus d'un petit citron égyptien qu'il portait sur lui et qui constitua sa seule provision de bouche.

Nous passâmes la nuit au Ouadi Pharan et, au matin, nous nous mîmes en route pour le Sinaï. Nous y arrivâmes en fin d'après-midi. Le Père Païssios fut rapidement conduit à sa cellule et je restai avec mon confrère Tasos Margaritoff, qui m'attendait pour que nous puissions travailler ensemble au programme de conservation des icônes. Nous apprîmes rapidement que le

Père Païssios, en entrant dans sa cellule, en avait aussitôt sorti le matelas et enlevé la lampe électrique qui éclairait le lieu. Sa frugalité, son comportement ascétique, sa candeur et sa consécration totale à Dieu ne tardèrent pas à être connus. Il s'appliquait silencieusement à participer aux tâches communes et à ses devoirs cénobitiques, et il devint rapidement un membre utile et efficace du monastère.

Rapidement, ses autres capacités et connaissances furent connues, comme son habileté dans le travail et l'ajustage du bois. Cela nous donna l'idée de demander au monastère que le nouveau moine nous aide pour les travaux de menuiserie, qui font normalement partie du travail de restauration des icônes.

Il travailla particulièrement et avec succès à la fabrication d'un deuxième support, sur lequel fut déposée l'icône du Christ⁷², qui en raison d'une ancienne détérioration, était divisée en deux planches. Avec habileté et talent il fabriqua un support avec un espace creusé aux dimensions originelles de l'icône, au sein duquel les deux parties de l'icône s'ajustèrent parfaitement, laissant entre elles le vide que nous avons estimé y avoir été créé, lequel, comme cela se produit souvent, serait comblé par l'œil du pèlerin. C'est ainsi que le Père Païssios resta travailler avec nous et fit face avec soin et rapidité aux besoins de la menuiserie pour les travaux de conservation. Pendant tout ce temps, il travaillait en silence et avec concentration, respirant à la fois la modestie et la sainteté. Son abstention du repas habituel de midi, sa maigreur frappante et sa toux persistante firent que nous nous inquiétâmes pour sa santé et que nous essayâmes souvent de le détourner de son ascèse si rigoureuse. Je n'oublierai jamais son visage lumineux, lorsque parfois il se sentait obligé de répondre à de tels avertissements de ma part, et me disait : "Stavros, laisse cela, cela nous concerne, nous les moines."

Nous restâmes au monastère environ quarante jours, et le Père Païssios restait toujours le même. Candide, incroyablement spirituel, pensif et peut-être en train de prier pendant les moments où il s'appliquait à effectuer le travail qu'il devait accomplir alors. Le dernier jour et après le moment des adieux, je partis avec la certitude que je laissais derrière moi un saint.

De temps en temps, j'apprenais que le Père Païssios devenait de plus en plus exigeant à l'égard de lui-même. Peu après mon départ, comme je m'y attendais, j'appris que le Père Païssios était parti loin du monastère sur un rocher du mont Sinaï où il vivait de façon totalement ascétique, ne descendant que certains jours au monastère. »

72 Il s'agit de la précieuse icône du Christ de l'époque des Commènes, qui est publiée dans le catalogue des icônes du Sinaï de G. et M. Sotiriou, avec le n° 68.

2. Il fait cesser la sécheresse.

Quand il se rendit pour la première fois au Sināï, il y avait une grande sécheresse. En raison des conditions naturelles de la région, il ne pleut que très rarement. Cette année-là, le manque d'eau se faisait cruellement sentir. Une caravane se préparait à apporter de l'eau depuis une région éloignée. L'Ancien leur dit : « Attendez, ne partez pas ce soir. » Pendant la nuit, il pria, et il plut à verse.

3. Bienheureuse est la vie d'ermite.

L'Ancien demanda l'autorisation de demeurer seul dans le désert. Il s'installa dans l'ermitage de saint Galaction et de sainte Épistimée, qui est constitué par une chapelle et une toute petite cellule adjacente. Il est situé dans un bel endroit en hauteur, juste en face du sommet de la sainte montagne, et il n'est distant du monastère que de moins d'une heure.

Deux cents mètres plus haut, se trouve la grotte de saint Galaction, et juste derrière, la skite où demeurait sainte Épistimée avec les autres femmes ascètes. C'est une région sainte et bénie. Malgré toute leur aridité, ces rochers inspirent. Là, en hauteur, tel un aigle, l'Ancien installa son nid, où plutôt l'aigle de l'esprit y fit son aire.

Très près, à un jet de pierre de l'ermitage, il y avait une petite source. Elle produisait en vingt-quatre heures deux à trois litres d'eau. L'Ancien racontait qu'il s'y rendait avec un bidon pour y puiser de l'eau pour faire du thé ou pour en humecter un peu son front et en disant l'Hymne Aca-thiste*. Avec reconnaissance, ses yeux se remplissaient de larmes : « Mon Dieu, disais-je, juste un peu d'eau à boire ; je ne désire rien d'autre. » Tellement ce filet d'eau était précieux pour lui qui voulait vivre ici dans le désert. Mais même cela, l'Ancien le partageait avec les animaux sauvages et les oiseaux assoiffés du désert.

Un jour, quelqu'un lui demanda : « Géronde, comment viviez-vous au Sināï ? » Il lui répondit :

« Ma nourriture était constituée par du thé avec du pain séché que je fabriquais moi-même.

Je faisais une *petoura*⁷³, que je faisais sécher au soleil. Elle devenait si dure qu'elle se cassait comme du verre. Parfois je faisais bouillir du riz pilé dans une boîte de conserve. Celle-ci me servait à la fois de cruche, de casserole, de plat et de verre. Cette boîte de conserve et une cuillère un peu plus petite

73Fine feuille de pâte.

qu'une cuillère à soupe constituait toute ma vaisselle.

J'avais aussi un gilet de flanelle, que je mettais la nuit pour affronter le froid. Je buvais aussi du thé noir pour m'aider pendant l'agrypnie*, et j'y ajoutais même une cuillerée de sucre qui correspondait à un autre gilet de flanelle [il voulait dire que les calories que lui apportait en complément le sucre équivalaient à un autre gilet de flanelle]. J'avais aussi un épais vêtement de rechange, parce que la nuit, il faisait très froid. Je n'avais ni lanterne, ni lampe de poche, mais uniquement un briquet pour voir un peu dans l'obscurité, lorsque je marchais sur un sentier rocheux avec des marches. Je m'en servais aussi pour allumer parfois du feu avec des brindilles, pour faire chauffer quelque chose. J'avais également quelques pierres à briquet et une toute petite bouteille de pétrole pour le briquet. Rien d'autre.

Une fois, j'ai planté un plant de tomates, mais par la suite ma pensée m'a tracassé et je l'ai arraché pour ne pas provoquer les bédouins. Il me semblait déplacé, alors que les pauvres bédouins n'avaient pas de tomates d'avoir, moi qui étais moine, ne serait-ce qu'un plant.

Pendant la journée, je disais la prière de Jésus et je faisais du travail manuel. Prière et travail manuel. Telle était ma règle. La nuit, je passais plusieurs heures à faire des métanies, sans les compter. Je ne lisais pas l'office, mais je le faisais sur mon chapelet*.

Pour éviter que les curieux ne m'importunent, je fis, avec de la peinture à l'huile, des têtes de morts vertes (en signe de danger) sur les rochers. Un jour, un touriste allemand voulut monter. Il pensa que c'était un champ de mines, mais puisqu'il semble qu'il s'y connaissait, il fit attention où il marchait, et il réussit à arriver jusqu'en haut. Moi je suivais sa progression depuis le haut. Je le laissai s'approcher, puis je rentraï dans la grotte de saint Galaction et je mis un fagot d'épines devant l'entrée. Il a cherché, mais il n'a pas réussi à me trouver et il est revenu sur ses pas. »

Il avait beaucoup simplifié sa vie et il se livrait à l'ascèse de toutes ses forces, sans distraction. Il disait plus tard avec nostalgie : « Le désert apaise les passions. Quand tu le respectes et quand tu t'y adaptes, il te fait sentir sa consolation », résumant en quelques mots son expérience du désert du Sinaï.

L'Ancien aimait visiter des lieux où avaient vécu des ascètes. Il admirait les petites grottes des ascètes. À un endroit, subsistait une petite citerne ; à un autre, le rocher semblait noirci en raison du feu qu'ils allumaient de temps à autre pour faire la cuisine. Ces anciens ermitages l'inspiraient et l'émouvaient. Il rendit visite aussi à l'ermitage de saint Georges l'Arsélaïte, qui se trouve dans un endroit très isolé et approprié aux ascètes. Il passait le Grand Carême dans l'ermitage de saint Etienne, qui est mentionné dans *L'Échelle sainte*⁷⁴, en contrebas du sommet de la sainte montagne. Il y observait un jeûne rigoureux,

74 S. JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle sainte*, VII, 50. Saint Jean Climaque lut l'higoumène du monastère Sainte-Catherine du Sinaï et mentionne dans son traité différents lieux du site.

presque sans nourriture. Il y avait un bidon, pour puiser de l'eau au puits du prophète Élie qui se trouvait un peu plus bas.

Il avait pour règle de ne pas porter de chaussures. Ses talons s'étaient fendus, et il en coulait du sang. Il portait ses chaussures dans son sac et il ne les mettait que quand il descendait au monastère ou quand il rencontrait quelqu'un en chemin. Pour qui connaît les conditions de vie au désert, il est très pénible de marcher nu-pieds sur les rochers ou sur le sable. La journée est si torride que les bédouins mettent des œufs dans le sable et ils deviennent mollets, alors que pendant la nuit les rochers sont si froids que l'on a l'impression de marcher sur de la glace.

Il descendait au monastère tous les dimanches ou tous les quinze jours. Il aidait à célébrer l'office et il communiait. Il avait une petite cellule, très isolée dans la tour, là où séjournèrent jadis ceux qui avaient été exilés au Sinaï. Il participait aux travaux communautaires du monastère, aux travaux de menuiserie, et à la taille des oliviers. En dehors de cela, il n'était pas à la charge du monastère. Il ne prenait pas la nourriture qui était partagée entre tous les moines. Même les petites aumônes que tous les moines du Sinaï ont le droit de recevoir, il ne les prenait pas.

Quelques pères le consultaient et il les aidait par son expérience et son discernement. Il avait aussi un disciple, le novice Euthyme Skliris - le futur Père Athanase de Stavronikita - qui demeurait dans le monastère, mais c'était lui qui était son père spirituel.

Même l'archevêque du Sinaï de l'époque Mgr Porphyrios, prélat bon et humble, lui témoignait du respect et prenait en considération tout ce que l'Ancien lui proposait pour le développement de la vie monastique au Sinaï. Il dit au sujet de l'Ancien : « Je suis depuis bien des années au Sinaï et je n'y ai jamais vu de moine aussi ascétique et habile dans le travail manuel que le Père Paï'ssios, sauf peut-être un gendarme à la retraite, qui était humble, silencieux et vertueux, mais qui n'avait cependant pas la grâce du Père Paï'ssios. »

4. « Je ressentis la Sainte Communion... »

Au début, lorsqu'il arriva au Sinaï, il décida de monter dans son ermitage et d'y rester deux semaines, sans descendre au monastère. Il avertit les Pères pour qu'ils ne s'inquiètent pas. Le Père Sophronios lui demanda : « Tu vas tenir le coup là-haut, Géronde ? — Je vais essayer, je supplierai Dieu de m'aider. »

Plus tard, il raconta : « Ce que je dus supporter comme tentations là-haut pendant quinze jours est indicible ; on ne peut pas l'imaginer ! Il n'arrêtait pas de me dire de descendre au monastère pour y rencontrer des gens, pour me reconforter. Je ne te dirai qu'une chose : pendant cette quinzaine, j'avais l'impression d'être cloué sur la Croix. Passé le deuxième dimanche, je suis descendu au monastère pour y assister à la Liturgie. Lorsque j'ai communié, la

sainte communion me sembla être une viande très tendre⁷⁵ et je sentis qu'une force était en moi. C'était le Corps et le Sang du Christ. »

Conforté par ce signe et regardant depuis le monastère vers l'ermitage, il dit au diable : « Viens donc maintenant si tu le veux, que nous nous battions ! »

5. Travail manuel et aumônes.

Le travail manuel de l'Ancien consistait à sculpter le bois. Lui-même rapportait :

« Je faisais des icônes de bois sculpté représentant le prophète Moïse recevant les dix commandements. Je coupais le bois moi-même. Là, dans la ravine, devant les saints Anargyres, il y avait une sorte de bosquet de peupliers, quelques arbres qui ressemblaient à des peupliers. Après avoir coupé et fait sécher quelques-uns d'entre eux, j'en tirais tout seul des plaques dont je faisais de petites icônes. Souvent, pendant la nuit, j'ouvrais un peu la porte de la cellule et, à la lumière de la lune, je disais la prière tout en passant au papier de verre, et je préparais les plaques de bois. Comme outils, je ne disposais que des deux ciseaux d'une paire de ciseaux de marque Singer que j'avais apportée de Grèce ; j'avais séparé les deux parties, les avais aiguisées, et je les avais recouvertes d'une couche de peinture à l'huile verte pour qu'elles ne reflètent pas les rayons du soleil et ne m'éblouissent pas. Au début, pour terminer une petite icône il me fallait trois jours. Par la suite, il ne fallut plus que onze heures.

Je les donnais au monastère qui les vendait ; elles étaient achetées en un clin d'œil par les pèlerins. L'argent que je recevais, je le donnais à des chauffeurs de taxi venus du Caire que je connaissais. Je leur disais d'aller acheter des vêtements, des casquettes, des biscuits, de la nourriture, etc. Puis, je remplissais ma musette de cadeaux et je demandais où se trouvaient les campements de bédouins. Je me dirigeais vers leurs tentes, j'appelais de l'extérieur les petits enfants et je leur distribuais les cadeaux.

Un jour, un petit enfant, Soliman, mû par la reconnaissance, prit un coq et s'apprêtait à l'égorger pour me préparer un repas. Il voulait me remercier des dons que je leur avais apportés : “Laisse-le, Soliman, une autre fois !” Comment aurais-je pu lui expliquer ? »

En raison de son grand amour pour les créatures de Dieu, l'Ancien se mettait lui-même de côté, il se donnait du mal pour les aider, et il n'alla pas en pèlerinage à Jérusalem alors qu'il en avait très envie, pour que les petits bédouins ne soient pas privés de ses dons. Et eux se rendaient compte de la grandeur de son amour qui n'était guidé ni par l'opportunisme ni par l'intérêt

75 L'expression semble étrange. Elle est à replacer dans le contexte de la vie du moine où la viande, dont il s'abstient totalement, apparaît comme un met exceptionnel, rare et de qualité.

personnel, et ils l'aimaient beaucoup. C'était une vraie fête et leur joie se manifestait chaque fois que leur bien-aimé « Abouna Païzi », leur rendait visite.

Même quand les petits bédouins se rendaient à son ermitage les pieds pleins de crevasses, parce qu'ils marchaient nu-pieds, il mettait de la cire sur leurs crevasses et il leur donnait en plus une paire de sandales. À d'autres, il distribuait des casquettes pour que le soleil ne leur fasse pas tourner la tête. Mais il y en avait tant que l'argent de son travail manuel ne suffisait pas.

Il se trouva bientôt dans un dilemme : « Est-ce que je suis venu ici pour venir en aide aux bédouins ou pour prier pour le monde entier ? » Pour cette raison, il prit la décision de limiter son travail manuel, en espérant que Dieu lui viendrait en aide. Le jour même, un médecin grec qui vivait à l'étranger lui rendit visite. Il resta assis avec lui pendant des heures, discutant plein d'affection ; il lui donna des conseils et lui révéla aussi quelques traits personnels. Celui-ci, impressionné par le charisme de l'Ancien, lui donna quelques livres égyptiennes en lui disant : « Voilà, Père, pour aider les bédouins, pour que tu ne modifies pas ton mode de vie et que tu ne délaisses pas la prière. »

« C'est plus que je pouvais en supporter », devait-il dire plus tard. « Je le laissai planté là à l'extérieur, et je rentrai dans mon ermitage, car je ne pouvais plus contenir mes larmes devant la rapidité de la réponse de Dieu. Sa providence et Son amour me faisait fondre. »

Finalement, l'Ancien l'accompagna et le guida en lui faisant prendre un raccourci parce qu'il faisait nuit. De plus, avec l'argent de son travail manuel, il put aider aussi un orphelin qui étudiait la théologie en Grèce.

6. « Il fut tenté dans le désert... »

Un jour qu'il faisait son travail manuel en disant la prière assis sur un rocher, alors que sous lui s'ouvrait un précipice, le diable lui apparut et lui dit : « Saute dans l'abîme, je te promets qu'il ne t'arrivera rien ». L'Ancien continua sans broncher sa prière et son travail manuel. Il n'accorda aucune importance au diable. Le tentateur continua de le solliciter pour qu'il saute dans le précipice en répétant la même promesse. Cela dura environ une heure et demie. Pour finir, il prit une pierre, la jeta dans le précipice et dit au diable : « Voilà ; pour apaiser ta pensée. » Le diable, voyant qu'il avait échoué à le faire se jeter dans le ravin, lui dit avec une admiration feinte : « Même le Christ ne m'a pas fait une si belle réponse. Tu as mieux répondu que lui. » Il lui répondit : « Le Christ est Dieu. Moi je ne suis qu'un guignol. Va-t'en loin de moi, Satan ! »

Ainsi, avec la grâce divine qui demeurait en lui, il échappa à la première tentation, et il échappa au précipice encore plus profond de l'orgueil, en

repoussant la louange du diable, qui lui suggérait de se considérer comme supérieur au Christ.

*

Dans son ermitage, il avait un vieux réveil qui, pour fonctionner, devait être agité. Un jour, alors qu'il balançait le réveil de droite à gauche pour le mettre en marche, le tentateur lui suggéra une pensée : « Si tu étais marié, c'est comme cela qu'aujourd'hui tu bercerais un enfant. » Une telle chose ne lui était jamais venue à l'esprit, même lorsqu'il était laïc. Il réagit sur-le-champ sans hésiter. Comme il tenait le réveil, il le jeta de toutes ses forces devant lui sur le rocher à une distance de trois mètres. Alors qu'il aurait dû se briser, arrivé à une distance de dix centimètres du rocher, il s'arrêta brusquement, se mit droit, et commença à fonctionner normalement. Il l'entendait qui faisait son tic-tac. « Eh bien alors toi, le diable ! », dit-il en voyant l'action du tentateur. Puis il prit une pierre et brisa le réveil. Le plus remarquable dans cet incident, c'est la réaction immédiate de l'ermite. Il n'a pas hésité un seul instant devant la suggestion démoniaque, il n'a pas argumenté, ni cherché à répondre, mais il a réagi avec la vitesse de l'éclair.

*

Il racontait également la chose suivante : « Une nuit, alors que je descendais un sentier avec des marches, alors que je tentais d'allumer mon briquet à pierre pour voir où je mettais les pieds, soudain apparut devant moi une main qui tenait une lumière qui illuminait le sentier et tous les alentours. Je fermai aussitôt les yeux et je détournai la tête, et je dis au diable : « Puissé-je être dispensé de tes lumières ! », parce qu'il savait que c'était lui qui était à l'origine de la manifestation des fausses lumières.

7. Une compagnie pour l'ermite.

« Quand j'étais au Sinaï, racontait-il, j'avais deux perdrix. Je traversais alors une période de chagrins, et les oiseaux venaient me tenir compagnie et me consoler. Lorsque j'arrivais, dès qu'elles m'entendaient, elles venaient à ma rencontre. Lorsque je sculptais des icônes, elles se perchaient sur mes épaules. Une fois, je fus malade pendant une semaine. Lorsque je fus rétabli, j'allai au sommet de la hauteur, comme j'en avais l'habitude, et j'appelai les oiseaux pour les nourrir. Ils ne se montrèrent pas. Je laissai la nourriture et je partis. Le lendemain, lorsque j'y allai, les oiseaux vinrent à ma rencontre sur le chemin en voletant autour de moi. Ils n'avaient pas touché à leur nourriture, mais dès qu'ils me virent, ils se mirent à manger. Les animaux sauvages ont beaucoup de zèle généreux (*philo-timo**). J'ai trouvé plus de zèle généreux chez les bêtes sauvages que chez beaucoup d'hommes. Il vaut mieux nouer amitié avec elles plutôt qu'avec les gens du monde. Si tu veux avoir un vrai ami, après Dieu, deviens l'ami des saints ou alors celui des animaux sauvages.

»

Il rapportait aussi : « Une fois, j'avais fait une bouillie avec du riz, et le lendemain j'ai nettoyé la boîte de conserve où j'avais fait bouillir le riz, et j'ai jeté le reste aux rats. Depuis ce jour-là, lorsque je sculptais des icônes et que les petits morceaux de bois sautaient, les rats, entendant du bruit et voyant les morceaux, croyaient que c'était du riz et se rassemblaient. Vous voyez : même les animaux sauvages sont apaisés à notre approche lorsque nous vivons une vie selon Dieu. »

8. L'impassibilité des parents de la Mère de Dieu.

L'Ancien vécut au Sinaï dans l'Esprit Saint un événement surnaturel ; il fut informé de la chaste et bienheureuse relation des saints parents de la Mère de Dieu, grâce à laquelle fut conçue et enfantée la Mère de Dieu. C'est ainsi qu'il fut informé que « les saints Joachim et Anne étaient parfaitement spirituels, dépourvus de la moindre pensée charnelle. Ce fut le couple le plus dépourvu de passion qui existât jamais. Tout d'abord ils prièrent Dieu avec des larmes, chacun de son côté, pour qu'il leur accordât un enfant, puis ils le conçurent par obéissance à Dieu et non pas à cause d'un désir charnel. C'est-à-dire que la conception eut lieu sans jouissance. La Toute Sainte était toute pure. Elle n'était pas, bien sûr, exempte du péché ancestral - comme le croient les catholiques qui sont dans l'erreur, parce qu'elle fut conçue d'une façon naturelle (c'est-à-dire à partir d'une semence), mais d'une façon totalement dépourvue de passion, comme Dieu voulait que les hommes fussent engendrés.

»

Un jour qu'il insistait encore une fois sur ces vérités lors d'une discussion, sentant une certaine réserve chez son interlocuteur, il lui dit en haussant le ton : « Cet événement, je l'ai vécu ! » Il voulait établir clairement que ce qu'il disait était le fruit non de ses pieuses réflexions mais bien une révélation divine.

9. Au *kellion* des Quarante-Martyrs.

C'était la période après Pâques et il était allé avec d'autres prêtres célébrer une liturgie au *kellion** des Quarante-Martyrs. Ils avaient emporté avec eux suffisamment d'œufs rouges⁷⁶. Après la Divine Liturgie, des Bédouins arrivèrent et ils leur distribuèrent les œufs. Il y avait quarante œufs et c'est précisément quarante bédouins qui vinrent au *kellion* des Quarante-Martyrs.

76 Dans les pays orthodoxes, c'est la coutume de préparer des œufs (symbole de renouveau et de vie éternelle) peints en rouge (symbolisant le sang versé par le Christ et Son éclat lors de Sa résurrection) pour les distribuer et les consommer à l'issue de la fête de Pâques.

10. La dormition de sa mère.

Un jour, il ressentit une consolation spirituelle particulière, un réconfort inexplicable ainsi qu'un grand amour pour la Mère de Dieu. Il se demanda ce qu'il lui arrivait. Il nota la date (6 octobre 1963) et il apprit plus tard que c'était le jour de la mort de sa mère, pour laquelle il avait une très grande affection, mais qu'il avait abandonnée par amour du Christ et de la Toute Sainte. C'est comme si la Mère de Dieu lui avait dit : « Ne sois pas triste ; ta Mère, c'est moi. » Celle-ci l'avait adopté d'une certaine façon dès l'instant où il était devenu moine. De plus, il fut jugé digne plus tard de voir la Toute Sainte à plusieurs reprises, de parler avec elle et de recevoir de la nourriture de ses mains immaculées.

11. Le nom de Kazantsakis

Un jour, il monta en compagnie de deux Pères du Sinaï jusqu'au sommet du mont Sainte-Catherine pour y célébrer la Divine Liturgie. Lorsqu'ils eurent terminés, les autres commencèrent à descendre. L'Ancien, ayant apporté un burin, se rendit jusqu'au rocher sur lequel Kazantzakis⁷⁷ avait gravé son nom, et il effaça le nom de l'athée déclaré. Il considérait qu'il ne convenait pas à la sainteté du lieu que les pèlerins voient le nom d'un blasphémateur et qu'il y ait « l'abomination de l'athéisme en un lieu saint⁷⁸ ».

L'un des Pères était crétois. Pendant qu'il descendait, il entendit le Père Païssios qui frappait de son burin, et pensant qu'il aménageait le sentier de pierre, il l'appela : « Viens, Père Païssios, laisse donc maintenant le sentier. Viens donc que nous puissions partir. »

L'Ancien lui répondit en souriant : « Je fais ce que je peux, Géron- da... » Le Père Païssios éprouvait de la répulsion pour Kazantzakis à cause de son athéisme et de ses blasphèmes, et il ne supportait pas même de voir ou d'entendre mentionner son nom.

12. Il est réconforté sans communier.

Un dimanche matin, il vit des pèlerins qui montaient vers le sommet de la sainte montagne. Il comprit qu'ils allaient célébrer la Divine Liturgie. Il se mit à les suivre. Il demanda la bénédiction pour communier, après avoir confessé au prêtre que la veille il avait rompu le jeûne ; il avait mis une cuillerée d'huile

⁷⁷ Célèbre écrivain grec d'origine crétoise (1883-1957) dont les œuvres furent condamnées par le Saint Synode de l'Église de Grèce, particulièrement *La dernière tentation du Christ* et le film qui en a été tiré.

⁷⁸ Allusion à Mt 14,15.

dans la nourriture parce que c'était samedi et il ne savait pas qu'il y aurait une Liturgie en ce lieu, alors qu'il avait passé toute la semaine à manger des aliments secs sans huile. Mais le prêtre ne lui permit pas de communier. L'Ancien obéit humblement et ne communia pas. Mais il ressentit de la consolation et de la joie comme s'il avait communiqué.

13. Combat invisible et états ineffables.

Dans une lettre datée du 1^{er} mars 1964, l'Ancien rapporte que, souvent, le démon l'importunait, bien qu'il ait annihilé la chair : « Je remercie la Toute Sainte qui ne m'a pas pris en aversion, mais qui ne cesse de m'aider. Dieu, qui n'est que bonté, autorise les tentations pour que nous puissions combattre et que par le combat nous recevions la couronne in-flétrissable de la victoire. Il y a plusieurs jours, il m'a beaucoup importuné dans mon ermitage, pendant presque toute une semaine, alors que je me préparais à communier au sommet de la sainte montagne où devait être célébrée une Divine Liturgie. Je remercie le Dieu de bonté qui m'a protégé, car la guerre était très violente... Après ce combat, Dieu qui est bon m'a jugé digne de communier au saint sommet, parce qu'il m'avait protégé. J'avais ressenti une telle joie ce jour-là que je ne puis la décrire. J'étais confondu par le grand amour de Dieu dont je ressentais la présence à mes côtés. C'est pour cette raison que le diable hostile me faisait une guerre si dure, afin de pouvoir me priver de cette jubilation spirituelle qui m'avait approvisionné pour longtemps... »

L'ascète du Sinaï menait désormais une vie dégagée de la matière... Il était captif de l'amour de Dieu. Sa prière était ininterrompue, comme sa respiration, et elle ne s'interrompait pas, même dans son sommeil. « La grâce l'allaitait. » Il vivait fortement la présence de Dieu, ainsi que les grands événements qui s'étaient produits en ces lieux au temps du prophète Moïse. Il décrivait parfois la grotte du prophète : « Toute la montagne, tout le rocher étaient devenus moelleux comme de la pâte, "parce que Dieu y était descendu dans le feu"⁷⁹ ». C'est pourquoi le prophète Moïse avait même imprimé dans la grotte la trace de son dos. »

En outre, comme on l'a rapporté auparavant, commentant l'événement qu'il vécut à Esphigménou, il dit : « Au Sinaï, j'ai vécu de plus intenses états spirituels d'une autre façon. »

Mais il ne voulut jamais décrire avec précision ce qu'il vécut sur la montagne où Moïse vit Dieu. Il se contentait de cette allusion. Mais, de toute façon, c'était quelque chose de comparable, mais dont l'intensité était plus forte que l'événement antérieur ; c'est pourquoi il y avait une relation entre eux.

Très probablement ce n'était pas une vision, un miracle. C'étaient des états de grâce souvent vécus, au cours desquels il recevait un surcroît de grâce, ce qui avait comme conséquence de modifier complètement son état spirituel pour un état supérieur. « Je sens que se lève en moi avec douceur quelque chose d'autre », écrivait-il.

Avec tout ce que vivait l'Ancien, sans compter tout ce que nous ignorons, la grâce divine le préparait secrètement pour son œuvre ultérieure.

14. Il abandonne le doux désert.

Tandis qu'il menait une telle existence et se réjouissait d'avoir enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis des années, sa santé se dégrada. Il souffrait de migraines dues au manque d'oxygène causé par l'altitude. Mais Dieu le nourrissait avec la manne céleste, et le consolait par sa grâce. Au début, il n'accorda pas d'importance à ces symptômes, mais par la suite, il fut contraint par la force des choses à le faire. Il écrit à ce sujet dans une lettre datée du 1^{er} mars 1964 : « De toute façon, je vois que Dieu me rabaisse toujours plus bas. Désormais, je me trouve au monastère depuis une semaine, car j'ai de l'asthme, et comme l'hésychastère était à 2000 mètres d'altitude, j'ai beaucoup souffert, et bien que je m'y sois efforcé, il m'était impossible d'y rester, car le souffle me manquait. Ici, au monastère, on est approximativement 400 mètres plus bas. Si je souffre ici aussi, j'irai en Grèce... De toute façon, je laisse la décision à Dieu, et Lui, qui est bon par nature, qu'il agisse dans l'intérêt de mon âme ! Pour l'instant, il n'y a rien de sûr. »

Finalement, quand il s'aperçut que l'état de sa santé s'aggravait, il prit à regret la décision d'abandonner le doux désert du Sinaï, car il désirait y rester pour toujours « afin de rendre un culte à Dieu sur cette montagne⁸⁰ ». Jusqu'à la fin de sa vie, il eut la nostalgie du Sinaï, et il se préoccupa de lui fournir des moines, ainsi que de son rayonnement spirituel.

Retournant à la Sainte-Montagne, il rencontra à Athènes, dans une église, le professeur de théologie Panaghiotis Bratsiotis. Celui-ci, fut impressionné par cet ascète qui, bien que malade, se tint debout devant lui pendant toute la durée de l'office. Il l'aborda en lui disant : « Même maintenant tu ne t'assieds pas un peu ? »

Comme le dit le verset, « il vit l'iniquité et la contestation dans la ville^{81 82} » d'Athènes. Le diable entreprit de le mettre à l'épreuve, non plus en lui apparaissant, comme au Sinaï, mais par l'intermédiaire d'un séide. Alors qu'il cherchait son chemin pour se rendre chez une connaissance, il s'adressa à

80 Cf. Ex 3,12

81 Cf. Ps 54,10.

82 Pr6, 5.

quelqu'un qui le conduisit jusqu'à une maison, lui ouvrit la porte et le fit entrer à l'intérieur. C'était une maison de perdition ! L'Ancien, au début, fut effrayé. Puis il invoqua Dieu pour qu'il lui vienne en aide, donna un coup dans la porte et s'enfuit « comme du filet la gazelle, ou comme du piège l'oiseau¹¹ ».

CHAPITRE IX. À LA SKITE D'IVIRON

1. Vie solitaire ou vie communautaire ?

De retour à la Sainte-Montagne, l'Ancien prit la direction du saint désert de Kapsala, endroit calme et ascétique près de Karyès. Mais il ne trouva pas là un lieu de repos. Par obéissance à un Ancien, il se rendit à la skite* d'Iviron, où il trouva la calyve* des Archanges (l'acte d'attestation de la maison⁸³ porte la date du 12 mai 1964). Lui-même dans une lettre (du 24 juillet 1964) rapporte : « J'ai pris, avec la grâce de Dieu, une calyve dans la skite isolée d'Iviron. Il y a là toutes les conditions requises pour mener une vie hésychaste. Sur les quinze calyves seules sept sont habitées. Les samedis et dimanches, nous ne célébrons que les Liturgies dans l'église de la skite (*kyriakon*), les autres offices ont lieu dans nos calyves. Ma calyve a une chapelle, consacrée aux saints Archanges, un peu de terrain avec des oliviers, un petit jardin avec de l'eau, etc. La maison est, bien sûr, ancienne, et j'y fais des réparations. Je vois que les choses s'orientent vers la constitution d'une petite communauté. Il est vrai que cela me contrarie beaucoup, car j'ai vécu seul et je vois en moi-même que ce n'est que seul que je pourrai progresser correctement. J'ai invoqué le Seigneur à de nombreuses reprises, mais je m'aperçois que c'est sa volonté. Je suis allé voir mon confesseur le Père Tikhon, un ermite russe, et il m'a dit qu'il faudra que j'accepte tous ceux qui désirent demeurer avec moi. Tout au plus, m'a-t-il dit, tu pourras te construire une petite calyve plus loin, pour avoir un peu de tranquillité.

J'ai commencé à réparer la calyve, car peut-être que d'ici peu mes amis vont venir, et il faudra que je les accueille autant que possible. Tout me manque. Il faudrait que je m'occupe de la maison, il faudrait aussi que j'acquière d'autres choses, etc., avant de pouvoir commencer à exercer un petit travail manuel. En l'espace de trois mois, j'ai travaillé dur. Gloire à Dieu, j'ai pu arranger pas mal de choses. Il faudrait que d'ici un an tout soit réglé, pour que nous commençons notre principal travail : la prière et la méditation⁸⁴, et aussi accessoirement un peu de travail manuel. Ainsi nous pourrions vivre dans l'insouciance qui aspire les frères vers le haut. L'huile sera fournie par les oliviers, y compris pour la chapelle. Le jardin fournira tous les produits, comme les pommes de terre et les haricots, ainsi que des légumes pour l'hiver. Il y a quelques arbustes de différentes espèces, et suffisamment de vignes. Lorsque les frères font un peu de travail manuel pour se distraire, et non pour être absorbés par celui-ci, ils peuvent se concentrer sur eux-mêmes et

⁸³ Ou *omologon* : acte notarié que les principaux monastères fournissent aux ermitages et *kellia*.

⁸⁴ La prière désigne ici les offices, et la méditation la Prière de Jésus, selon un nom très ancien donné à celle-ci.

par là trouver Dieu. Dieu, qui est bon, vient en aide aux bons comme aux méchants ; tel un bon Père, Il nous viendra en aide, j'en suis persuadé. Surtout s'il relève de Sa volonté que quelque chose advienne ici pour Sa gloire. Plus tard, j'ai l'intention de construire des petites cabanes à cent mètres les unes des autres pour les frères, pour que tous soient ensemble tout en étant tous séparés, car j'ai vécu toutes ces différentes formes de vies monastiques et je me suis aperçu que c'est dans la vie solitaire (*hésychia*) que se produit l'affinage. »

2. Aspects de la vie de la skite.

Parmi les quelques Pères de la skite, on remarquait le Père Pachôme, de la communauté du Père Nil⁸⁵. Il prenait dans ses mains serpents et scorpions. L'Ancien racontait aussi beaucoup de choses sur la simplicité, la vertu et la parfaite obéissance à son Ancien. Pour toutes ces raisons, l'Ancien aimait bien le Père Pachôme et il lui envoyait souvent des bénédictions⁸⁶.

Quelques moines vinrent s'établir auprès de l'Ancien, parmi lesquels les hiéromoines Basile et Grégoire, qui plus tard reconstituèrent la communauté du monastère de Stavronikita dont le Père Basile⁸⁷ est devenu l'higoumène. Pendant quelque temps, il mit à la disposition des membres de sa communauté sa calyve, et lui-même se construisit un tout petit « cabanon » avec des planches de châtaignier.

Il veillait quotidiennement, avec un nombre incalculable de prosternations et de nombreux chapelets*. Son principal travail était la prière. Il essayait de ne pas interrompre sa communion intérieure avec Dieu, pour qu'elle reste continue.

Malgré sa santé défaillante, il se faisait violence, en jeûnant jusqu'à l'épuisement. Et lorsque les « batteries étaient à plat » et qu'il arrivait au « Amen », contre toute attente, il recouvrait des forces et poursuivait ses combats.

Lorsqu'il descendait au débarcadère (*arsanas*^{88 89}), il marchait pieds nus comme au Sinäi. Il avait ses chaussures dans un sac et il les mettait quand il voyait quelqu'un venir au loin.

Comme graveur sur bois autodidacte, il gravait de très belles croix de poitrine et des croix pour la bénédiction des eaux. Avec le fruit de son travail manuel, qu'il vendait pour sa propre subsistance, il aidait aussi quiconque en avait besoin.

85 *Fleurs de la Mère de Dieu*, p. 17-18.

86 Petits cadeaux sous la forme d'un fruit ou d'un objet.

87 Le Père Basile Gondikakis qui, après avoir restauré le monastère de Stavronikita, est devenu higoumène du monastère d'iviron.

88 Vieux mot vénitien passé en grec et qui désignait à l'origine un chantier naval.

89 Le *dikaïos* de la skite est le moine qui, chaque année, reçoit la responsabilité des clés de l'église centrale et de l'administration de la skite.

Dans la skite, il aidait avec empressement les Pères ainsi que tous ceux qui requéraient son aide ; il accourait joyeusement pour soulager son prochain.

Il assumait la charge de *dikaïos*¹ de la skite. Après avoir rempli ses obligations dans l'église de la skite (*kyriakon*), pour ne pas nuire à *L'hésychia*, il laissait une note à l'attention des visiteurs qui sonnaient de la cloche à peine arrivés. Il l'entendait depuis son cabanon où il restait dans 1 *'hésy- chia* ; il descendait, s'occupait des visiteurs et les apaisait aussi bien corporellement que spirituellement.

Durant cette période se produisit également sa rencontre avec un visiteur extraordinaire, docker au Pirée, qui par sa prière avait fait revenir à la vie son beau-père blasphémateur, pour qu'il se repente.

L'Ancien raconta aussi l'événement suivant : « Un jour, un prêtre vint à la skite. Lorsque je le vis, je ne fus pas "informé" spirituellement. Au cours de la conversation, je compris qu'il était catholique. En sorte que je lui dis sévèrement : "Vous devriez porter une capuche (c'est-à-dire le couvre-chef des moines latins) et visiter ainsi les monastères !" »

Cet homme était un prêtre catholique nommé Boniface, comme je devais l'apprendre plus tard, et où qu'il aille, il s'habillait de façon à tromper les gens. Avec les grecs orthodoxes, il s'habillait comme un prêtre grec, avec les prêtres russes comme un prêtre russe, etc. »

L'Ancien, bien qu'il vît les cheveux, la barbe et le froc « orthodoxes », ne fut pas trompé par eux. La grâce divine témoigna en lui que celui qui avait l'apparence d'un prêtre n'avait pas la prêtrise.

« Il n'avait besoin d'être renseigné sur personne : lui, savait ce qu'il y a dans l'homme⁹⁰. »

3. II aide l'âme d'un défunt.

L'Ancien racontait : « À peine arrivé à la skite, le vieil Athanase, le garde forestier (*kourtzis*), l'apprit et, de Philothéou, il vint me rendre visite. C'était une connaissance, et il m'apporta des bénédictions*, parce que, au début, je n'avais rien.

Je le remerciai et lui demandai d'écrire les noms de ses parents défunts, pour les commémorer. Celui-ci, influencé par un témoin de Jéhovah, me dit : "Dès que l'homme meurt, il n'y a plus rien ; après la mort tout périt." Peu de temps après, celui-ci vint à mourir. Lorsque je l'appris, je me rendis à Philothéou et je trouvai sa tombe. Je fis chaque jour une prière du fond du cœur pour que Dieu accorde le repos à son âme.

Vingt jours après sa dormition, j'appris que quelqu'un de Philothéou me

⁹⁰Jn 2, 25.

cherchait. Il arriva bouleversé, il était aussi évêque⁹¹ du monastère. Il me dit : “Père, le défunt, le vieil Athanase, est venu me voir pour se plaindre que je l’ai oublié et que je n’ai rien fait pour lui et il m’a dit que toi seul tu l’aides par ta prière. De fait, je ne le mentionne pas dans ma prière. J’ai reçu la charge de responsable (*proistamenos*) et je m’occupe du bureau ; j’ai beaucoup de travail. Que faire ? J’ai même abandonné ma règle de prière !

— Eh bien, désormais tu devras en faire un peu plus ! »

Cet événement conforta l’Ancien, et il pria davantage pour les âmes de tous les défunts.

4. La protection du saint Précurseur.

L’Ancien racontait : « En voyant le ravin, j’ai ressenti un désir, un amour divin. Mon cœur tressaillit à l’idée de demeurer là, à la recherche de plus *d’hésychia* et de prière. Je me rendis auprès d’un des responsables du monastère d’Iviron⁹² afin de recevoir sa bénédiction pour y construire une petite cabane. Mais lui de pousser des cris : “Que venez-vous faire ici, vous les soi-disant ascètes ?” Mais, pendant la nuit, le saint Précurseur¹¹ (c’est le patron de la skite d’Ivion) apparut au supérieur et commença à le frapper¹. Terrorisé, celui-ci s’éveilla et se rendit à l’église. Il demanda avec insistance aux Pères d’interrompre leur office, et de se rassembler pour qu’il leur dise ce qu’il lui était arrivé, parce qu’il ne pouvait trouver le repos. Ils lui répondirent : “Nous ne pouvons interrompre l’office, prend patience et attend que nous ayons terminé.” Puis ils se rassemblèrent et il leur raconta ce qui lui était arrivé. À la suite de cela le responsable non seulement me donna sa bénédiction pour construire ma cabane, mais m’envoya des matériaux de construction avec les mulets. Ce lieu était si humide que l’eau gouttait des clous. C’était la raison pour laquelle les Pères avaient abandonné cet endroit. En m’y installant, je me mis à cracher du sang. Ce fut la raison pour laquelle je laissai deux côtes au sanatorium. Je m’étais fatigué à transporter des matériaux pour construire ma cabane^{93 94 95}. Je me sentais malgré tout en pleine forme ! C’était une joie spirituelle, mais pas uniquement. Lajoie céleste, c’est autre chose ; c’est une énergie de la grâce divine. »

91 L’évêque (intendant) s’occupe des finances du monastère et de l’organisation matérielle.

92 Le monastère était encore idiorhythmique et était géré par un collège de moines responsables (*proistamenoï*).

93 S. Jean Baptiste.

94 Parce qu’il avait témoigné du mépris pour l’Ancien.

95 On peut la voir encore aujourd’hui à côté de la vieille église de la skite et à quelques mètres de la fontaine du fondateur de la skite, le saint néomartyr Jacques.

5. Une lapidation diabolique.

Un jour, un pauvre moine passa par la skite muni d'une *pantachoussa*⁹⁶ pour demander l'aumône. L'Ancien donna tout son argent au pauvre, une somme qui, à cette époque, était élevée. Même les monastères ne lui avaient pas donné autant d'argent. Le diable ne supporta pas de voir « dématérialisé ce qui est matériel » et, rendu furieux par son aumône exemplaire, il lui jeta une grosse pierre, laquelle était prise dans le plafond et tomba sur la tête de l'Ancien !

6. Le Grand Habit.

L'Ancien avait fait la connaissance du Père Tykhon à l'époque où il était à Esphigménou. Dès lors, il en fit son père spirituel. Régulièrement, il se rendait dans son *kellion* pour le voir et recevoir ses conseils. Souvent, le Père Tykhon lui demandait :

« Quand vas-tu prendre l'Habit ?

— Quand Dieu l'autorisera, Géronda*, cela ne me préoccupe pas. »

Bien que le Père Païssios fût moine depuis des années, il n'avait pas encore reçu le Grand Habit. Ce qui l'intéressait avant tout, c'était de vivre en moine, c'est-à-dire pas seulement de recevoir formellement le Grand Habit, mais aussi la grâce de l'Habit. Il accordait plus d'importance au fait de le porter intérieurement. C'est-à-dire de devenir moine selon l'homme intérieur. C'est pourquoi il disait : « Je n'ai jamais été préoccupé par le fait de savoir quand j'allais devenir moine du Grand Habit. Même si l'on ne m'avait pas fait moine, cela ne m'aurait pas dérangé. Ce qui m'intéressait, c'était de vivre comme un moine. Si l'âme n'est pas labourée, elle n'a pas d'armes intérieures, bien que l'Habit soit une arme, il ne sert à rien. Comme la moindre désobéissance est porteuse d'une très grande responsabilité après l'Habit, il faut faire preuve d'une plus grande rigueur. Il faut faire des efforts pour respecter nos promesses. Il est bon que l'on fasse des efforts pour observer les promesses, même avant l'Habit. » Il ne chercha pas à recevoir le Grand Habit de lui-même, parce que, par humilité, il s'en considérait lui-même comme indigne, et parce qu'il voulait être fidèle pour toujours à ses promesses.

Mais maintenant, poussé par son Ancien, il accepta de prononcer ses vœux monastiques et il reçut le Grand Habit Angélique des vénérables mains du Père Tykhon le 11 janvier 1966, à la calyve de la Précieuse- Croix qui dépendait de Stavronikita.

⁹⁶ Document délivré par la Sainte Communauté qui donne l'autorisation de solliciter des aumônes auprès des monastères.

7. Nourri par un ange.

L'Ancien raconta : « C'était pendant le carême de la Mère de Dieu⁹⁷, et il y avait déjà des jours que je jeûnais. Sur ces entrefaites, on me demanda de descendre un Père malade jusqu'au rivage. Je le descendis et après je ressentis une terrible faiblesse. Juste avant d'arriver à mon *kellion*, quelqu'un se présenta à moi et me donna un petit panier avec des fruits, des raisins et des figes, et il disparut aussitôt. »

8. Opération aux poumons.

Depuis l'époque où il était jeune moine, l'Ancien ressentait une gêne aux poumons. Déjà à l'époque où il était à Esphigménou, il avait des crachements de sang et une hémorragie interne, et il avait été hospitalisé dans l'infirmerie du monastère. Par la suite, pendant toute sa vie, il dut souffrir de cette affection.

Il fut obligé de quitter Philothéou pour aller dans le monde se faire soigner. Cette fragilité pulmonaire, qui s'aggrava en raison du manque d'oxygène, fut la raison pour laquelle il fut obligé d'abandonner le Sinai.

Même lui ne savait pas précisément de quoi il souffrait. Les médecins diagnostiquèrent par erreur une tuberculose. Par obéissance, il fit, inutilement, des centaines d'injections de streptomycine. Sa chair était devenue dure comme de la pierre au point qu'un jour l'aiguille se tordit, mais l'Ancien resta immobile et insensible à la douleur.

Le pieux docteur Daïkos fit le premier diagnostic correct en diagnostiquant une bronchectasie : « Que Dieu bénisse Daïkos », disait l'Ancien.

Sa maladie ne cessait cependant d'empirer, c'est pourquoi il fut obligé de sortir pour faire des examens, qui montrèrent que de toute façon il fallait qu'il soit opéré. L'intervention eut lieu au « Centre des maladies du thorax de la Grèce du Nord ». On lui enleva pratiquement tout le poumon gauche et on lui enleva également deux côtes. Dans une lettre envoyée de la clinique chirurgicale de l'hôpital et datée du 10 décembre 1966, l'Ancien décrit ainsi l'opération : « Ce fut une opération très lourde. On m'enleva le lobe gauche, en même temps qu'un peu du droit. Le lobe était plein de petites poches (bronchectasie). L'opération dura près de dix heures. Pendant l'opération, le sang ne s'arrêta pas de couler ce qui la rendit plus difficile. On eut besoin de quatre litres de sang... On me fit un drainage⁹⁸ pendant neuf jours, et je souffris d'une grande indisposition au point que l'on dut me ramener en salle d'opération pendant deux heures et que l'on remit les drains en place et cela

97 Le carême qui précède la fête de la Dormition.

98 Sans doute un drainage aspiratif.

pour plus de vingt jours. Cela m'occasionna aussi une infirmité aux yeux. Le droit voit très bien, mais l'autre, qui a été opéré, est très fermé et voit très mal. Ceci ne me préoccupe pas, car d'autres sont nés pratiquement aveugles.

Il est vrai que je souffre beaucoup, mais je ne pense pas qu'il eût mieux valu ne pas avoir d'affection et échapper à un tel petit martyre, car j'en ai retiré un grand profit.

Auparavant, je lisais la Passion du Seigneur, dans l'Écriture Sainte, comme une simple histoire, comme les *Vies* des saints dans le *Synaxaire**. Désormais je vais la ressentir, parce j'ai éprouvé quelques souffrances. Cela fait maintenant vingt-cinq jours que je n'ai pas connu le repos. »

Son bulletin de sortie de l'hôpital porte : « A été hospitalisé au "Centre des maladies du thorax de la Grèce du Nord". Entré le 4 août 1966, sorti le 15 décembre 1966. Atteint de bronchectasie du poumon gauche, lobe inférieur. Après avoir été opéré, est ressorti en bonne santé. »

Pendant la durée de son traitement au sanatorium de Asvestochorio, il obéit aux médecins et mangea de la viande. C'est alors que son père selon la chair mourut (le 10 août 1966). Dès qu'il en fut informé, il prit le Livre des Heures et lut le psaume 118⁹⁹. Lorsqu'il eut terminé, un malade lui dit qu'il venait juste d'être informé de la dormition d'un proche. Alors l'Ancien relut le même psaume.

9. Fondation d'un monastère féminin.

À l'hôpital, il se lia spirituellement avec quelques jeunes femmes pieuses qui aimaient le monachisme. Elles lui rendirent visite et lui donnèrent le sang dont il eut besoin durant l'opération. L'Ancien ressentit l'obligation de les aider spirituellement plus tard de toutes les façons possibles. Il se sentait si redevable qu'il disait qu'il portait comme un gilet de crin sur la peau, et qu'il voulait l'enlever, c'est-à-dire donner une contrepartie au bienfait dont elles l'avaient gratifié. C'est pourquoi il les aida à trouver un lieu où devenir moniales, et c'est ainsi que fut fondé le fameux monastère Saint-Jean-le-Théologien à Souroti. Par la suite, jusqu'à sa dormition, il les dirigea spirituellement, et c'est là qu'il voulut que reposât son corps si éprouvé. Il reçut du sang des sœurs et il leur donna l'esprit, c'est-à-dire une aide spirituelle.

A son retour de l'hôpital, il poursuivit son valeureux combat ascétique dans la skite, avec ses affaires et ses soucis, parce que le nombre des pères avait augmenté, ce qui ranima le désir de l'Ancien de trouver davantage de solitude. Mais, surtout, son opération l'obligeait à changer de climat et à demeurer dans

⁹⁹Ce psaume est lu lors de l'office des funérailles et le samedi lors de l'office des défunts.

un endroit sec. Son père spirituel, le Père Tykhon, lui conseilla d'aller à Katounakia. « Il fallait que j'obéisse à l'Ancien », disait-il. Le 11 juillet 1967 il reçut son autorisation de congé du monastère d'Iviron et partit pour Katounakia.

CHAPITRE X. DANS LES ERMITAGES DE KATOUNAKIA

1. La calyve d'Hypatios.

Pour l'amour de son *hésychia* bien-aimée et en raison de sa santé déficiente, le Père Païssios se rendit à Katounakia où il prit la calyve d'Hypatios, à l'endroit appelé « Vlachika », au-dessus de la maison des Danilaïoi.

Il écrivit dans une lettre (datée du 18 septembre 1967) : « ...Gloire à Dieu, je me porte très bien. Je ne suis pas oppressé parce que je peux ouvrir la fenêtre jour et nuit, car il n'y a pas d'humidité. Je n'ai pas non plus de voisinage. »

C'était une pauvre petite calyve sans chapelle avec deux trois murets de pierre alentour. Quelques mètres plus loin, il y avait aussi une autre petite calyve en tôles. Elle avait une bénédiction particulière, parce qu'en celle-ci avait vécu l'Ancien Éphrem «le Miséreux» ("f 1962)¹. L'Ancien s'y rendait souvent, il y priait et ressentait la grâce du lieu. Cent mètres plus haut se trouvait une grotte, jadis refuge de bandits, dans laquelle l'ancien Éphrem avait également vécu. La vie à Katounakia était tranquille, sans trouble et très pauvre. Comme travail manuel, il gravait des icônes en bois de cyprès représentant la Crucifixion avec la Mère de Dieu et saint Jean. Il en vendait quelques-unes pour son entretien, mais le plus souvent il les distribuait en bénédiction*. Il fabriquait aussi des petites icônes faites à la presse, qu'il distribuait aussi en bénédiction.

C'est alors qu'il fit l'exhumation du précédent habitant de la calyve, l'Ancien Hypatios le Roumain.

L'Ancien aidait aussi les Danilaïoi^{100 101} lors de leurs fêtes. Parmi les servants se trouvait un moine de Kavsocalyvia, auquel ce moine inconnu de lui (le P. Païssios) fit une grande impression, car il servait avec une grande agilité pendant la fête, autant que deux ou trois autres servants réunis ; silencieux et priant sans jamais se reposer.

Un jour, l'Ancien prit le bateau pour aller de Daphni à Katounakia. Il aborda un moine qu'il voyait pour la première fois, lui fit humblement une métanie* et l'appela de son nom. C'était l'Ancien Gabriel, le grand ascète de Karoulia¹⁰². Et celui-ci fut content de connaître le Père Païssios, parce qu'il

100 Voir *Fleurs du Jardin de la Mère de Dieu*, p. 109 - 111.

101 Communauté fondée au xix^e s. par l'Ancien Daniel, connue pour la qualité de ses iconographes et de ses chantres. Cette communauté est la plus nombreuse et la mieux organisée de Katounakia, c'est ce qui lui permet de venir fréquemment en aide aux ermites de la région.

102 Karoulia se trouve en contrebas de Katounakia et en bordure de mer. C'est sur ces rochers abrupts et sans consolation que vivent des ermites.

avait entendu parler d'un ascète qui habitait à Vlachika. Avec une charité sincère et familiarité, ils s'assirent à part et s'entretenaient spirituellement. Plus tard, l'Ancien devait dire : « L'Ancien Gabriel était un vrai ascète, mais l'Ancien Petros (« Petrakis ») avait quelque chose de spécial. Il avait une douceur (*apalada*) spirituelle. »

A Katounakia, il eut aussi des relations spirituelles avec d'autres Pères qui avaient atteint une haute stature spirituelle.

Cette *hésychia**, qu'il désirait ardemment, était interrompue par les visiteurs, comme il nous le rapporta lui-même : « Je venais d'être opéré lorsque je revins à Katounakia, et les gens commencèrent à me rendre visite. Les ayant reçus autant qu'il était nécessaire, je les renvoyais en leur souhaitant bonne route. Eux alors se mettaient en route mais, peu après, ils revenaient sur leurs pas en me disant qu'ils voulaient passer la nuit chez moi, et ils s'installaient. Et moi, alors, de leur faire la cuisine, de leur préparer un lit. Où trouver la force de m'occuper d'eux ? Qu'est-ce que j'ai dû endurer ! Je souffrais et les médicaments ne me soulageaient pas. Mais je disais : "Gloire à Toi, notre Dieu, qui m'as accordé, malgré mon indignité, de ressentir un peu ce qu'ont ressenti les saints martyrs." »

2. Des gilets pour l'ascète.

L'Ancien apportait aussi à des pères malades et âgés des bénédictions* consistant en vêtements et en nourriture. Un vieillard âgé avait mis devant la porte de son *kellion* un écriteau : « Ne me dérangez pas. Je suis vieux et malade. » Il ne voulait rien recevoir de personne. Le Père Païssios réussit à lui faire accepter ce qu'il lui apportait, en disant : « Garde-le, Géronda*, puisque tu es vieux et malade. »

Un jour, il rendit visite à l'ancien Sabbas de Katounakia et lui donna quelques « bénédictions* ». En partant, il lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. Il lui répondit qu'il avait besoin de vêtements de dessous en flanelle. Sur le chemin, en revenant à sa calyve, il rencontra un visiteur qui venait le voir et tenait un colis pour lui. L'Ancien l'ouvrit et admira la providence divine. Le colis contenait des flanelles. Il fit aussitôt demi-tour et les donna à l'ancien Sabbas.

3. Le possédé.

« Un jour, en remontant vers ma calyve assez chargé, raconta l'Ancien, je rencontraï un laïc de Trikala qui souhaitait m'aider. Mais le malheureux était possédé et en chemin, il fut saisi de soubresauts à cause du démon et il tomba sur le sol. Je fis sur lui le signe de croix avec la croix de mon chapelet. Le

possédé se saisit de ma main droite et fut sur le point de la briser. Alors j'ai pris mon chapelet* de ma main gauche, et j'ai fait sur lui le signe de croix en disant : "Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, sors, esprit impur !" Aussitôt il se calma et me demanda pardon. » L'Ancien ajouta alors avec admiration : « Le chapelet* a une grande puissance, oh là là ! »

4. « Il a dénoué mon nœud gordien »

Témoignage d'un prêtre anonyme : « En 1968, j'ai rendu visite à l'Ancien alors que j'étais séminariste. Mon grand problème, qui m'étouffait littéralement, c'était que j'avais choisi de vivre comme un prêtre célibataire, car on m'avait présenté le mariage d'une façon partielle et suivant une perspective erronée. J'ai ouvert mon cœur avec confiance à l'Ancien. Il m'écouta avec attention et lorsque j'eus terminé, il me dit : « Écoute, mon enfant, le menuisier fait des meubles de luxe avec le bois approprié. Il en est de même pour le forgeron : celui-ci, avec du fer, fabrique d'excellents meubles en métal. Toi, mon enfant, il faut que tu t'examines soigneusement : de quel matériau es-tu fait ? Si, par exemple, tu es en bois, en aucune façon tu ne dois aller chez le forgeron, parce qu'il te consumera avec le chalumeau dont il se sert. C'est seulement si tu es de fer que tu dois aller chez le forgeron. »

J'étais alors dans la confusion la plus totale mais, dès cet instant, je me sentis soulagé parce que l'Ancien, avec un exemple simple et plein de sagesse, avait dénoué le nœud gordien qui, depuis tant d'années, m'oppressait. Je suis reparti tout joyeux, persuadé qu'il y avait une issue qui s'ouvrait à l'horizon même pour moi. Je m'étais ainsi assuré que je pouvais, sans nuire et sans trahir l'idéal de vie du célibat, suivre le conseil que Dieu m'avait prodigué par la bouche de l'Ancien Païssios. L'intervention de l'Ancien Païssios fut décisive pour ma vie ultérieure. »

5. Pauvreté.

Un jour, alors qu'il était assis dans la cour de sa pauvre calyve, il s'aperçut que quelqu'un était caché dans le bois et l'observait. Il donnait l'impression d'un homme qui cherche une occasion pour voler.

L'Ancien réfléchit et se dit : « Le malheureux doit être dans le besoin. » Il partit aussitôt en laissant la porte de sa calyve ouverte. Le voleur put pénétrer librement à l'intérieur. Mais, malheureusement pour lui, il ne trouva rien qui vaille la peine d'être emporté. Il n'y avait qu'un matelas de paille et quelques petits objets de moindre valeur. « Bien que le voleur ait été, selon l'Ancien, un homme rude, il fut ému et, par la suite, il m'amenait du ravitaillement. » Se repentant, il demanda pardon, ce que l'Ancien lui accorda bien volontiers et de

tout son cœur.

6. « Moi, je mange tout le temps... »

Un jour le Père Daniel de la communauté des Danilaïoi lui rendit visite. Il frappa à la porte, en disant : « Par les prières de nos saints Pères... », et pendant longtemps il n'y eut pas de réponse. Enfin, l'Ancien ouvrit. Il avait le visage couvert de larmes et il tenait dans ses mains un oignon et du pain séché, et il mangeait. Le Père Daniel lui demanda : « Comment vas-tu Père Païssios ? — Comment puis-je aller, Père ? Eh, ne le vois-tu pas ? Je mange. Moi, je mange tout le temps... » Et tout en disant cela, il mangeait de l'oignon et du pain séché, et ses larmes ne cessaient de couler. A ce qu'il semble, il était dans un état spirituel de grande componction, au point qu'il ne pouvait retenir ses larmes. En entendant la voix du Père Daniel, il fit un effort pour se dominer, parce qu'il devait ouvrir la porte. Mais ne pouvant contenir ses larmes, il trouva cet artifice avec l'oignon. Mais le Père Daniel, qui raconta cet incident, comprit de quoi il retournait, et il donna cette explication.

7. Lumière très douce.

À Katounakia, il fit aussi des expériences divines : « Un jour, raconta-t-il, alors que je disais la Prière* pendant la nuit, une grande joie m'envahit. Je continuai de dire la Prière et, soudain, ma cellule fut baignée de lumière. Celle-ci était blanche avec une légère tendance au bleu. Mon cœur battait doucement. Je continuai à faire le chapelet* jusqu'au lever du soleil. La lumière était si forte 1 Plus forte que la lumière du soleil. Le soleil était une lueur à côté d'elle. Je voyais le soleil, et sa lumière me semblait pâle, comme l'est la lumière de la lune pendant la pleine lune. Je vis cette lumière pendant longtemps. Par la suite, quand la lumière se retira, la grâce aussi diminua, alors je ne trouvai plus ni consolation ni joie. Parce que j'étais passé d'un état spirituel à un autre inférieur, je me considérais moi-même comme un animal. J'allais manger, boire de l'eau, faire mon travail manuel et je me sentais comme un animal. J'avais complètement oublié cet événement et je m'en suis souvenu avant-hier¹⁰³, quand un pieux avocat qui se livrait à la prière mentale me le rappela, parce qu'il vivait un état spirituel... »

L'Ancien ne dit pas explicitement que la lumière qu'il vit était créée, bien qu'il n'y ait aucun doute qu'il s'agissait bien de la Lumière créée. Il ne décrit rien de plus, il ajouta seulement : « On la voit même les yeux fermés, comme aussi avec les yeux ouverts ; même la nuit dans l'obscurité et le jour au soleil. »

Par de telles interventions spirituelles, la grâce divine consolait l'ascète Païssios qui, volontairement, s'était fait pauvre en pratiquant l'ascèse et en renonçant à lui-même dans le désert sans consolation de Katounakia.

CHAPITRE XI. À LA CALYVE DE LA PRÉCIEUSE-CROIX

1. Au saint monastère de Stavronikita.

La Sainte Communauté invita les hiéromoines Basile et Grégoire de la skite d'Iviron à revivifier le monastère, jusque-là idiorythmique*, de Stavronikita qui manquait de moines. Lorsqu'ils interrogèrent l'Ancien, celui-ci les encouragea à accepter l'invitation de la Sainte Communauté et il ajouta de surcroît : « Moi aussi je vais venir pour vous aider dans la mesure du possible. »

C'est ainsi qu'après un séjour ascétique d'un an dans le désert de Katounakia, l'Ancien se rendit au saint monastère de Stavronikita le 12 août 1968.

Il nota dans une lettre datée du 11 octobre 1968 : « ...Vous allez apprendre par le changement de lieu et de vie. C'est-à-dire du désert au monastère et de la totale insouciance aux soucis et aux responsabilités. Je crois que vous prierez pour que ma charge soit brève, afin que je retrouve rapidement mon moi dispersé. Je ne pouvais bien sûr éviter la mobilisation. J'espère au printemps avoir réglé cette affaire et retrouver ma liberté pour prier sans cesse pour vous, car maintenant avec les soucis du monastère, je ne peux pas même faire face à mes obligations fondamentales. »

Comme le monastère avait de grands besoins, l'Ancien participait à toutes les diaconies. Il commençait le premier et les autres suivaient. En raison du manque de moines, il assumait aussi la charge de responsable (*proïstamenos*).

Le 9 novembre 1968, il reçut avec du retard sa permission de congé du monastère de la Grande Lavra dont dépendait son *kellion* à Katounakia.

2. La dormition du Père Tykhon.

Sur ces entrefaites, son Ancien, l'ascète russe Père Tykhon, était à la dernière extrémité. Après une vie bien remplie de combats et d'ascèses, il était désormais prêt pour la vie éternelle. Lors de ses dix derniers jours, il appela auprès de lui son disciple (le Père Païssios), lequel écrivit ce qui suit : « Ces dix derniers jours, alors que je séjournais auprès de lui, constituèrent la plus grande bénédiction que j'aie reçue de Dieu, car j'en ai tiré une aide spirituelle supérieure à toutes les précédentes, puisque me fut donnée l'opportunité de vivre auprès de lui et de le connaître mieux... Le dernier soir pendant trois heures de suite, il garda sa main sur ma tête, il me bénit et m'embrassa pour la dernière fois. »

Il s'endormit le 10 septembre 1968. Ayant pressenti sa mort, il s'était préparé de ses mains son tombeau.

A son bon disciple, « le doux Païssios » comme il l'appelait, il laissa sa bénédiction et la promesse qu'il viendrait lui rendre visite chaque année. Il ajouta : « Entre nous, mon enfant, régnera un tendre amour pour les siècles des siècles ». Il désirait lui transmettre sa calyve* et il lui dit : « Si c'est toi qui viens habiter dans ce *kellion*, cela me fera plaisir, mais c'est comme Dieu le veut, mon enfant. »

Effectivement, après que l'Ancien eut contribué à l'organisation de la nouvelle communauté, il s'installa pour des raisons d'*hésychia* dans la calyve de la Précieuse-Croix (le registre porte la date du 2 mars 1969). Il considérait que le fait de s'installer là où avait vécu et combattu son saint Ancien était une grande bénédiction. Le lieu l'émouvait et l'inspirait ; car il bénéficiait d'une grâce particulière en raison des combats surhumains du Père Tykhon et des événements divins qui s'y étaient produits.

Désormais délivré des soucis de la vie communautaire et ayant comme viatique la bénédiction et l'exemple de son Ancien, il faisait ses délices de la « douceur de *L'hésychia* » et de sa communion avec Dieu, et il priait pour rester « obscur » et pour le salut du monde. Il écrivait dans une de ses lettres datée du 10 avril 1969 : « Étant désormais libéré avec la grâce de Dieu du monastère, je me retrouve dans ma douce *hésychia* (qui, à elle seule, constitue une prière secrète), je vais me souvenir davantage de vous en me trouvant plus éloigné donc plus proche de vous. Priez, je vous prie, pour que je reste obscur plutôt que d'être connu, car c'est seulement ainsi que je vais accomplir ce à quoi je suis destiné. En vérité, c'est seulement quand je me rends obscur que je me sens proche du monde souffrant. »

Bien qu'il se soit retrouvé obscur et enterré dans la « fosse du Père Tykhon », il devint un pôle d'attraction pour pas mal de jeunes qui se rendaient à Stavronikita pour y mener la vie monastique tout en gardant la possibilité de voir et de prendre conseil de l'Ancien. Le nombre des pères augmenta rapidement et ils s'organisèrent selon une règle cénobitique, tandis que dans son ermitage l'Ancien s'efforçait discrètement de guider la communauté sur la voie des saints Pères.

3. Sa vie à la calyve de la Précieuse-Croix.

Sur le chemin qui mène de Stavronikita à Karyès, sur la gauche peu après le proskynitaire, part un sentier. Il traverse un petit bois d'arbousiers, de chênes verts et de bruyères, puis monte et descend sur un sol irrégulier pour déboucher sur une calyve entourée de grillages. Près de la porte, il y avait une boîte avec une fente, comme une boîte aux lettres, et une note sur laquelle était écrite à peu près la chose suivante : « Notez sur un papier ce dont vous voulez que nous discutons et mettez-le dans la boîte. Vous retirerez plus de bénéfice de la prière que de la discussion. »

Un fil de fer attaché à la clôture servait à frapper la clochette pour avertir

l'Ancien. La cour spacieuse était couverte d'oliviers et de quelques pieds de vigne. Au-dessus du sentier s'étalait un tas de bois. Il l'avait mis là, pour être caché quand il se rendait de sa cellule à son atelier. En descendant à droite du *kellion*, sous un olivier, se trouvaient une petite table et deux ou trois sièges improvisés : son hôtellerie estivale. À gauche se trouvait la tombe du Père Tykhon, sur laquelle l'Ancien avait planté des romarins pour qu'on ne la piétine pas.

Trois à quatre marches conduisaient à un couloir qui se trouvait avant l'entrée, entre la maison et un muret de pierre. Les extrémités du couloir étaient fermées par des portes, pour empêcher les courants d'air. À gauche se trouvait une cuisine primaire : une place sur le muret de pierre, juste ce qu'il fallait pour y poser une casserole, et un espace en dessous pour y allumer du feu. Il y avait un petit abri avant l'entrée de la calyve, et le pèlerin, une fois passé la porte d'entrée, se retrouvait dans une antichambre d'un pas de large sur trois de long, qui était éclairée par une petite fenêtre. Droit devant se trouvait la cellule de l'Ancien et à gauche la chapelle de la Précieuse Croix avec trois ou quatre icônes sur son iconostase, une stalle, un lutrin et rien d'autre. Impressionnante simplicité.

À quelques mètres plus au sud de l'entrée, une autre porte extérieure conduisait à son atelier et à l'hôtellerie ; c'était une toute petite cellule avec un plafond bas fait de roseaux et de terre, et avec deux lits très étroits, qui étaient très peu éloignés l'un de l'autre, un homme pouvait tout juste s'y tenir debout.

La petite calyve de la Précieuse-Croix n'offrait pas beaucoup de possibilités d'hébergement et, conformément à sa règle hésychaste, l'Ancien hébergeait avec discernement seulement quand il estimait que c'était nécessaire. Il écrivait dans une lettre datée du 21 décembre 1971 : « ...Je serais tout à fait disposé à vous héberger avec toute mon hospitalité de mendiant dans ma calyve et à prendre soin de vous, non pas à moitié, mais de tout mon être. Quand vous le désirez, n'hésitez pas (car si je me rendais compte que vous hésitez, je serais attristé). Mais en ce moment durant l'hiver, la calyve ne peut recevoir qu'une seule personne. Malheureusement, ma calyve n'est pas d'accord avec mon cœur. »

À l'est de la cellule se trouvait une citerne avec de l'eau de pluie qui s'y rassemblait venant du toit par des tuyaux. Il en buvait et l'offrait aussi aux visiteurs. Plus loin se trouvait une autre citerne ouverte plus grande pour l'irrigation, qu'il n'utilisa jamais parce qu'il ne cultivait pas de jardin.

Vue de l'extérieur, la vie de l'Ancien dans la calyve de la Précieuse-Croix était à peu près la suivante : en début de soirée, il dormait deux à trois heures et se réveillait aux alentours de minuit. Il veillait toute la nuit et se reposait un peu avant l'aube. Pendant la journée, s'il n'y avait pas de visiteur, il faisait du travail manuel : il fabriquait de petites icônes et des croix à la presse. Le reste du temps, il lisait, priait et répondait aux très nombreuses lettres qu'il recevait d'une multitude de personnes qui demandaient qu'il priât pour elles ou qui

sollicitaient des réponses à de graves problèmes. Il écrivait pendant des heures chaque jour et, quand il faisait sombre, il continuait avec une bougie. Mais le nombre de lettres ne faisait qu'augmenter. C'est pourquoi pendant l'année 1977 il décida de ne plus répondre sauf s'il s'agissait d'affaires urgentes et graves. Il le fit connaître à quelques-uns et les autres l'apprirent. A ce propos, il expliquait : « Pour ma part, il faut croire que je me suis destiné à être moine. Je vois que ceci me détourne de mon but. » Il n'en cessait cependant pas de prier pour tous ceux qui lui envoyaient des lettres. Et, justement, il avait limité la correspondance pour qu'il lui reste plus de temps pour la prière, ce qu'il considérait comme étant la principale contribution du moine pour le monde.

D'ailleurs, sa vie simplifiée à l'extrême lui donnait la possibilité de consacrer presque tout son temps aux affaires spirituelles et à tous ceux qui avaient des besoins spirituels.

Les années passant, le nombre des visiteurs ne fit qu'augmenter. Il consacrait beaucoup de temps à résoudre leurs problèmes. Il écrivait : « J'avais pris froid et j'avais de la fièvre. D'un côté les visiteurs faisaient monter ma fièvre, mais de l'autre ils ne me laissaient pas mourir, parce que je n'en avais pas le temps. »

Il se retrouva placé devant un dilemme : rester ou retourner au Sinaï ou quelque part ailleurs où il pourrait trouver *L'hésychia* ? Il ne se bouscula pas ; il pria, pour ne pas « en faire qu'à sa tête », et il réalisa que la volonté de Dieu était qu'il reste : « Comme les événements le montrent, ici je vais m'occuper des difficultés... Ces jours-ci, je vais même enclore mon terrain avec du grillage¹. »

Pendant un certain temps, deux jours par semaine, le mercredi et le vendredi, il restait reclus. Il n'ouvrait à personne. Il jeûnait, priait et faisait un subtil travail spirituel en lui-même. Il avait aussi une toute petite cabane dans le bois, près du lit du ruisseau, construite de façon improvisée, couverte de tôles, près d'une petite source, où parfois il se retirait pour avoir davantage de tranquillité. Après sa réclusion ou son absence, il recueillait les messages des visiteurs et disait pour eux une prière de tout son cœur.

D'habitude, il assistait à la Liturgie et communiait au monastère. Par intervalles, il faisait aussi célébrer la Divine Liturgie dans sa chapelle ou allait ici et là, même dans des *kellia* qu'il connaissait, pour y assister à la Liturgie.

Il récoltait des olives, et parfois, avec un pressoir primitif et original qu'il avait lui-même conçu et fabriqué, il extrayait un peu d'huile pour les veilleuses de l'église. Il donnait des olives aux pauvres ascètes et aux petits vieux de Kapsala. Il leur rendait visite pour en tirer un profit spirituel et les aider autant qu'il le pouvait.

Ordinairement, il ne s'occupait pas de cuisine, sauf lorsque, et c'était très rare, il hébergeait quelqu'un. Un jour, il hébergea un jeune qu'il connaissait. Il se mit à cuisiner. Il broya quelques lentilles, ajouta aussi un peu de riz dans la casserole, l'équivalent en eau et ils allumèrent du feu avec un petit fagot de

brindilles de bruyères qui abondent dans le voisinage. Ils s'assirent un peu plus loin et se mirent à converser. Le jeune homme pensa que l'Ancien, absorbé par sa discussion, avait oublié la casserole sur le feu. Mais en peu de temps, la nourriture était prête. Il ne fut même pas nécessaire de la remuer. Sa cuisine était simple à ce point.

Ils firent les Vêpres avec le chapelet*. Le jeune dans la chapelle et l'Ancien dans sa cellule où il lisait aussi le *Théotokarion*^{104 105}. Puis il dressa la table et ne cessa pas, avec un amour paternel, de conseiller et d'enseigner le jeune homme. La nourriture était sans huile mais très savoureuse. Sa paisible contrition quand il dit la prière de table, impressionna son visiteur. Il se concentra en lui-même comme s'il se détachait des réalités terrestres et était transporté devant le Christ. Après le dîner, il sortit pour nourrir les animaux sauvages en les appelant chacun par son nom.

Vers le coucher du soleil, ils firent une heure de chapelet* dans la cour séparément et ensuite, après avoir installé le visiteur dans Phôtellerie, l'Ancien se retira dans sa cellule.

C'est dans cette pauvre calyve de Kapsala que l'Ancien pratiquait son ascèse « au fin fond de la fosse », mais avec un mode de vie élevé, qui consistait en une prière ininterrompue, seul avec Dieu seul, et nourri par Sa grâce. Totalement dépourvu des commodités matérielles, mais riche en vertus et en grâce divine. Il se consumait dans l'ascèse et reposait spirituellement tout visiteur. Il souffrait lui-même pour la souffrance et les péchés des hommes et, en même temps, il leur transfusait joie et consolation. Il luttait avec les démons, conversait avec les saints, fréquentait les animaux sauvages et aidait spirituellement les hommes, comme cela apparaîtra avec les événements significatifs et les témoignages qui vont suivre.

4. « Lumière pour mes pas. »

L'Ancien nous raconta ce qui suit : « Je me trouvais dans un monastère (Stavronikita). C'était le soir. En partant, je trouvai à l'extérieur de la porte du monastère un laïc qui voulait me parler. En marchant, il se mit à me raconter ses problèmes. Le temps passait, et j'étais malade. La maladie était telle, que je ne pouvais ni m'asseoir pour me reposer ni me tenir debout. Pendant qu'il parlait, le temps passa et la nuit tomba. Je pensai un instant à ma maladie et je voulus interrompre l'entretien, mais je me suis dit : "Cet homme a tant de problèmes, et c'est maintenant que tu vas prendre soin de toi-même !" Et ainsi, il continua de me parler, jusqu'à ce que la nuit soit totalement tombée. Le laïc avait prévu d'aller dormir dans un *kellion* qu'il connaissait. La porte du

104 Extrait d'une lettre du 9 mai 1975.

105 Recueil de canons* en l'honneur de la Mère de Dieu, composés par d'anciens hynographes. Il a été édité par saint Nicodème l'Hagiorite. Dans la plupart des monastères, ces canons sont chantés à la fin des Vêpres ou aux Complies.

monastère s'était refermée¹⁰⁶.

Une fois la discussion terminée, je pris la direction de ma calyve. J'entrai dans le sentier, et celui-ci devait passer par un endroit qui était étroit et abrupt. Quand j'arrivai à cet endroit, comme je n'y voyais rien - je n'avais même pas de lampe de poche avec moi -, je tombai dans les branches et les buissons et je me retrouvai pris par les branchages. Je n'y voyais rien du tout, et ma musette me tomba sur la tête. À l'endroit où j'étais, je me suis demandé ce que je pouvais faire, et j'ai décidé de dire les Complies. Je commençai alors : "Saint Dieu, Saint fort, etc." Aussitôt, une lumière jaillit fortement ; ma tête était devenue une lampe ! Autour de moi il faisait clair comme en plein jour ! Je vis donc où je me trouvais, j'escaladai le talus et je sortis. La lumière continuait de briller autour de moi. Mon cœur était rempli d'une jubilation céleste. J'arrivai à ma calyve, je pris la clef de l'endroit où je la mettais, j'ouvris, j'entrai dans la chapelle, j'allumai les veilleuses, c'est alors que la lumière se retira. »

5. Apparition de saint Arsène.

Le 21 février 1971, l'Ancien était assis dans la cour de sa calyve et relisait le manuscrit de la *Vie* de saint Arsène, qu'il avait écrite, pour y repérer les fautes éventuelles. « C'était deux heures avant le coucher du soleil, écrivit-il, et tandis que je lisais, le Père Arsène vint me visiter ; et comme le professeur cajole l'élève qui a bien écrit sa leçon, il fit la même chose pour moi. En même temps, il me laissa le cœur rempli d'une douceur et d'une jubilation céleste inexprimables, qu'il m'était impossible de supporter. Je sortis en courant comme un fou dans les environs de la calyve et je l'appelai, car je pensais le trouver¹⁰⁷. » L'apparition de saint Arsène le bouleversa. Il en fit lui-même le dessin au crayon, et les sœurs de Souroti peignirent son icône. Mais, comme le rapporta l'Ancien : « La première icône ne ressemblait pas beaucoup au saint. Je m'assis alors à côté d'elles, et je leur dis de faire ceci et cela. » C'est ainsi que fut réalisée l'icône bien connue de saint Arsène, qui rend exactement les traits de son visage. L'Ancien croyait inébranlablement à la sainteté de saint Arsène. Malgré cela, il dit de ne pas faire d'auréole sur son icône, et de ne pas la mettre sur le proskynitaire* avec les autres icônes des saints, mais un peu en dessous. Quand on lui demanda pourquoi il ne la mettait pas plus haut, il répondit : « S'il le veut, qu'il monte tout seul. » C'est-à-dire qu'il agisse pour qu'advienne sa canonisation. De la même façon, il le représenta aussi sans auréole sur l'icône de métal qui lui servait de matrice pour fabriquer les petites icônes embouties du saint. Il mit comme titre à sa *Vie* : « *Le Père* (et non pas saint) *Arsène de Cappadoce*. » Il attendait que l'Église le reconnût d'abord comme tel. Il avait noté dans son exemplaire personnel des *Ménées** en date du

106 Au Mont-Athos, les portes des monastères sont fermées à la tombée du jour.

107 PERE PAÏSSIOS, *Saint Arsène de Cappadoce*, p. 48- 49.

28 octobre, le texte suivant, en dialecte pharasiote : « Aujourd'hui, le 10 novembre 1924 selon le nouveau calendrier qui correspond au 28 de l'ancien calendrier, s'est endormi l'homme de Dieu, le hiéromoine Arsène (Hadji Effendi) de Pharassa de Césarée. Puissions-nous avoir sa bénédiction. Païssios moine. »

6. Père Tykhon et la tentation.

Le Père Païssios écrivit : « Le 10 septembre 1971, pendant la nuit, après minuit, alors que je disais la Prière de Jésus, je vis soudain l'Ancien (Père Tykhon) entrer dans ma cellule ! Je bondis, tombai à ses pieds, les lui pris et les embrassai avec piété. Mais je ne compris pas comment il me glissa entre les doigts et, alors qu'il partait, je le vis entrer dans l'église et disparaître¹⁰⁸. »

Un jour, il pensait aller au monastère (Stavronikita) pour communier. Ce jour-là, beaucoup de gens vinrent le voir et il n'eut pas le temps de vaquer à ses devoirs spirituels et de se préparer comme il l'aurait souhaité. Pour cette raison, il hésitait et ne savait pas s'il pouvait communier.

À cet instant, il vit devant lui sur les marches de l'escalier quelqu'un qui était comme le Père Tykhon, qui fronçait le nez et agitait négativement la tête, lui disant : « Ne communique pas. »

L'Ancien, bien qu'il ait pris en considération la promesse du Père Tykhon selon laquelle il lui rendrait visite, se rendit aussitôt compte que celui qui ressemblait à Papa Tykhon, et qui lui interdisait de communier, était le diable, et il lui répondit : « Va-t-en, tu n'es pas mon Ancien ! », puis il descendit au monastère et communia.

7. À Tinos.

Un jour, la veille du quinze août, il prit le bateau pour aller vénérer l'icône de la Mère de Dieu à Tinos. Il vit allongées sur le pont, en train de prendre un bain de soleil, des femmes à moitié nues et en fut peiné. Il se dit : « Comment se peut-il que des images de Dieu soient tombées si bas ? » Il se détacha de son environnement et se concentra sur lui-même. Il fit une prière du fond du cœur avec peine en disant : « Mon Dieu, envoie de la pluie pour qu'elles reprennent leurs esprits. »

Peu après, des nuages s'accumulèrent et une averse éclata qui eut pour résultat d'obliger les femmes à s'habiller et à rentrer.

Il vénéra avec piété l'icône de Notre Dame de l'Annonciation et revint aussitôt ; il ne resta pas. Il dit plus tard à quelqu'un : « Je ne te dirai qu'une seule chose et tu comprendras : l'icône de la Toute Sainte est pleine de vie. » Sur le bateau, il rencontra l'archevêque Jérôme et s'entretint avec lui de la situation de l'Église.

8. Le moine dans l'illusion.

Un moine dans l'illusion lui rendit visite. Il avait pris la décision de ne jamais boire d'eau. L'illusion spirituelle est une chose redoutable dont on est difficilement guéri. L'Ancien, malgré tout, trouva le moyen grâce à son discernement de l'aider. Il racontait : « Je lui ai offert un loukoum et de l'eau, il me dit qu'il ne buvait pas d'eau. Je compris son illusion et je lui dis que je ne lui demandais pas de boire tout le verre, mais que, s'il voulait bien, de n'en boire qu'une gorgée. Je savais ce qui allait se passer, c'est pourquoi j'avais aussi un seau plein d'eau. C'est comme ça. Dès le moment où il prit le verre pour n'en boire qu'une gorgée, il le but tout entier d'un seul trait. Ensuite, il demanda un autre et encore un autre verre frénétiquement, comme s'il brûlait, en sorte qu'au bout du compte il faillit boire tout le seau. » L'obligation que l'égaré s'était donnée venait de son orgueil et naturellement il avait besoin d'une aide démoniaque pour mener à bien son exploit égoïste. Dès qu'il obéit et qu'il s'humilia, le soutien démoniaque cessa, et il était désormais incapable d'accomplir l'obligation qu'il s'était donnée.

9. Compassion envers les malades.

Le Père Athanase de Stavronikita, dans le monde Euthyme Skliris, fils de Nicolas et d'Euthymie, naquit à Corinthe en 1930. Il étudia le droit et il rencontra l'Ancien au Sinaï où il s'était rendu pour devenir moine. Il le suivit à l'Athos et, finalement, il se retrouva au saint monastère de Stavronikita¹⁰⁹.

Il était moine du Grand Habit*, membre de la Synaxe* des Anciens, et était représentant du monastère à Kaiyès. L'Ancien l'aimait tout particulièrement, parce qu'il était obéissant. Il tomba malade et fut admis à l'Hôpital Populaire d'Athènes. Les examens révélèrent des métastases pulmonaires étendues provenant d'une tumeur, pour l'ablation de laquelle il avait jadis subi l'énucléation d'un œil. Un liquide s'était accumulé autour du poumon dont on devait lui faire de fréquentes ponctions ; il avait du mal à respirer et, par intervalles, une sensation tenace de suffocation. Une fois informé de l'état du malade, l'Ancien décida de se rendre à Athènes pour l'assister.

M. Panagiotis Drositis, président honoraire de la Cour d'Appel, qui eut la bénédiction d'accueillir l'Ancien dans sa maison pendant un mois, rapporte : « L'Ancien arriva chez moi tard dans la soirée, et je l'installai pour son séjour dans une partie de mon appartement qui était indépendante, pour qu'il puisse se déplacer aisément, sans sentir qu'il dérangeait. Ma chambre à coucher était séparée de la chambre que j'avais concédée au Père Païssios par une porte vitrée coulissante, ce dont il ne s'était pas aperçu, et c'est ainsi que, sans le

vouloir, jusqu'à ce que je m'endorme, je partageais avec lui une grande partie de sa vigile nocturne de prière pleine de ferveur qu'il adressa au Christ et à la Toute Sainte pour le Père Athanase malade, en demandant sa guérison. Il semble que ce soir-là il avait eu une vision, car dès le lendemain il parlait du départ du Père Athanase, comme s'il avait reçu une réponse claire à sa pressante prière d'intercession la nuit précédente. Le lendemain matin, l'Ancien sembla surpris et visiblement ennuyé, quand je lui dis que je dormais dans la chambre mitoyenne, comme s'il ne voulait pas que se sache tout ce qui s'était passé et tout ce que j'avais entendu cette nuit-là. Le matin même, nous nous rendîmes à l'hôpital où il rencontra le Père Athanase et il entreprit une œuvre spirituelle avec tous les malades ainsi qu'avec les gens qui circulaient dans les salles de soin. Il vit les médecins et se renseigna sur l'état de santé du Père Athanase et il suggéra aux médecins traitants de dire au malade en détail et en toute sincérité quelle était la gravité de son état. Au début, le Père Athanase, en apprenant son état de santé, fut envahi par la circonspection et la contrariété. Mais il ne tarda pas, grâce à sa relation avec l'Ancien et son soutien spirituel, à se ressaisir et, de mourant, il devint un héraut de la vie, malgré l'aggravation constante de son état de santé.

Pendant ce temps, la présence quotidienne du Père Païssios à l'hôpital transforma les couloirs, les cages d'escalier et les chambres en véritables hôpitaux des âmes, dans lesquels se pressaient des médecins, des infirmiers, des malades et beaucoup de personnes bien portantes, de tout âge, pour recevoir une bénédiction, un réconfort et une solution à leurs problèmes. L'Ancien prodiguait sans compter son amour à tous ceux qui accouraient auprès de lui, et lui-même, en cherchant, trouva des occasions de prodiguer son amour.

Je me souviens que l'Ancien donnait tout ce qu'il avait à de pauvres malades. Il était même angoissé et pria pour une jeune fille qui avait commis des écarts de comportement, et il se calma après avoir reçu la certitude intérieure que cette créature de Dieu finirait par retrouver le droit chemin.

Tard le soir, il revenait à la maison, après une journée pleine de fatigue et de tribulations, continuant souvent à voir des personnes qui n'avaient pas pu venir le voir à l'hôpital. Je ne me rappelle pas qu'il ait un jour quelconque fait mention de sa fatigue ou de ses tribulations. Au contraire, il était plein de joie, avec son humour bien connu. J'ai conservé une des notes qu'il me laissait quotidiennement pour me faire plaisir et me garder dans une ambiance joyeuse. Lorsque l'Ancien fut assuré que le malade avait été confirmé et avait progressé dans la foi, et avait été transformé, malgré ses souffrances, en un héraut rayonnant de la vie, qui confortait et réjouissait non seulement les autres malades de sa salle, mais même ses visiteurs, il quitta Athènes, sans cesser de communiquer avec lui par des lettres très chaleureuses qu'il lui envoyait par mon intermédiaire. J'ai conservé sa dernière lettre qui ne devait pas trouver le Père Athanase vivant. Il avait même inclus dans sa lettre une photographie du

Père Tyk- hon. La dormition du Père Athanase fut celle d'un saint.

Lors de l'arrivée de la dépouille du Père Athanase au débarcadère de Stavronikita, le Père Païssios me dit que le visage du défunt paraissait si joyeux et si serein que, s'il n'avait pas été intimidé par les personnes présentes, il aurait crié sa joie et rendu grâce à Dieu qui est bon. »

Le Père Athanase s'endormit dans le Seigneur le 6 mai 1972. Voici ce que le Père Païssios disait sur sa dormition : « Le Père Athanase souffrait depuis longtemps d'un mélanome. Il l'avait développé, mais il vécut pendant des années, et finalement il fit des métastases dans les poumons et on l'amena à l'hôpital. Pendant un mois je restai auprès de lui, habitant chez quelqu'un de ma connaissance et je m'y rendais deux fois par jour pour le voir. Peu de temps après mon départ, il mourut. Je l'avais compris, je l'avais même vu dans une vision et le jour de sa mort je lui avais même dit que ce jour-là il mourrait. Par la suite, on l'amena au monastère. En le voyant, je ressentis de la tristesse. Je regrettais le passé, les années pendant lesquelles nous avons vécu ensemble. Je regrettais aussi toutes les années pendant lesquelles nous allions encore être séparés jusqu'à ce que je m'en aille à mon tour. Et quand je l'embrassais pour la dernière fois, il me sourit. Oui, pour me consoler, Dieu le lui avait permis ! »

10. L'olivier et les *rasons*.

Cette année-là - c'était autour de 1972 -, on discutait de la possibilité de changer les vêtements des prêtres, et quelques-uns voulaient recevoir la bénédiction de l'Ancien de ne plus porter le *ras on**. L'un d'entre eux rendit visite à l'Ancien en soutenant : « L'habit ne fait pas le moine. Il vaut mieux que les prêtres se déplacent en habit civil, car ainsi ils sont plus facilement en contact avec les gens », et d'autres bêtises du même genre. L'Ancien ne réussit pas à le convaincre, et finalement il lui dit : « Viens demain, je te répondrai. »

Pendant la nuit, il pria, et le matin lorsque le clerc arriva, il lui montra un olivier qu'il avait dépouillé exprès. Il avait laissé au sommet quelques rameaux qu'il avait coupés avec des ciseaux et il ressemblait d'une certaine façon aux clercs sans soutanes qui n'ont qu'un peu de barbe. Il lui dit : « Cela te plaît-il de voir cet arbre sans écorce ? Ainsi en est-il des prêtres sans soutane. » Le prêtre fut alors convaincu et il partit en remerciant l'Ancien qui, avec un exemple simple, lui avait fait rejeter ces conceptions mondaines.

Sur le tronc de l'olivier dépouillé, il grava au couteau la phrase suivante : « Les arbres ont rejeté leur parure, nous verrons les tats... » et « Prêtre sans soutane, donc prodigue¹¹⁰... » Naturellement, par la suite l'arbre se dessécha. Mais il servit à beaucoup, et en général de cette façon démonstrative il contribua à ce que ces tendances anti-traditionnelles demeurent infructueuses.

110 Jeu de mots en grec entre *arasotos* « sans soutane », et *asotos* (le fils) « prodigue ».

Un candidat à la prêtrise bien disposé lui demanda des années plus tard : « Pour quelle raison les clercs doivent-ils porter la soutane ? » L'Ancien lui répondit : « Il y a beaucoup de raisons. Mais le seul fait que toutes les personnes pieuses soient soulagées en voyant leur prêtre avec une soutane suffit. »

11. À Pharassa.

Lorsque l'Ancien écrivait la *Vie* de saint Arsène, « son cœur brûlait » de voir Pharassa en Cappadoce, et Dieu le lui accorda. Le 29 octobre 1972, il rendit visite au village où il était né, en compagnie du Père Basile qui était alors higoumène du monastère de Stavronikita. Outre tous les éléments notables de cette visite qu'il mentionne dans la *Vie* de saint Arsène, l'Ancien rapporta quelques autres détails dignes d'intérêt.

En chemin, ils s'arrêtèrent dans un village et commandèrent dans une boutique quelque chose à manger. Pratiquement tout le village s'attoupa pour les regarder par les fenêtres. Avant de commencer à manger, l'Ancien dit à l'higoumène de prolonger debout la prière de bénédiction. Ils firent de manière ininterrompue une succession de signes de croix et dirent des prières. « Faisons tout un canon de prière, dit en riant l'Ancien, car peut-être que certains d'entre eux sont des chrétiens en secret, cela leur permettra de se réjouir un peu, les malheureux. »

Aux Turcs qui lui demandaient quel était le but de son voyage, il répondit franchement que lui-même était originaire de Pharassa. Un policier le regarda avec suspicion et l'arrêta. Il le mit dans un espace clos, ferma à la hâte la porte et partit. Des heures passèrent et personne ne vint l'interroger. Alors, il dit à l'higoumène d'aller chercher un taxi et ils partirent. À Pharassa, il souffrit intérieurement quand il vit l'église où saint Arsène célébrait la liturgie transformée en mosquée. Il eut du village une image bien différente de celle que ses parents lui avait donnée. Ce qui avait été jadis la demeure du chef du village était désormais plein de ruines, d'ordures, et d'objets abandonnés. Les Turcs l'accompagnèrent partout ; ils ne le laissèrent pas un seul instant seul. Ils le regardaient plein d'inquiétude et de soupçon. Lui, bien sûr, de montrer que ces lieux n'étaient pas à eux.

Ils revinrent en passant par Ancyre¹¹¹ jusqu'à Constantinople¹¹². L'Ancien, plein d'émotion, alla vénérer Sainte-Sophie. Il se blottit dans un coin et pria mentalement le cœur dolent. Le gardien turc s'en rendit compte et se mit à crier et à le menacer, parce que « Kemal a dit que ni vous ni nous ne devons prier ici ». Alors l'Ancien, sans prendre en considération le danger, rempli d'un zèle divin, commença à hausser le ton en s'adressant au gardien turc. Il le mena

111 Aujourd'hui Ankara.

112 Aujourd'hui Istanbul.

derrière une colonne, derrière laquelle il avait vu de l'urine. Il la montra au Turc et, avec irritation, il lui adressa des reproches : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Est-ce que Kemal vous a dit de faire de telles choses ? » En racontant tout cela, l'Ancien ajouta avec certitude : « La colère de Dieu viendra et elle les balayera... »

Ils visitèrent le monastère de Chora et admirèrent les magnifiques mosaïques : « Là, on voit que la grâce déborde », dit-il. Au Patriarcat, on lui témoigna du respect et de la dévotion, et ils se réjouirent de la visite de l'ascète athonite. Ils furent impressionnés par un incident qui témoignait de l'humilité et de la patience du Patriarche Dimitrios.

12. Sainte Euphémie.

Alors qu'il se trouvait dans la cour de son *kellion*, l'Ancien reçut la visite d'un de ses enfants spirituels. Il répétait sans cesse dans son cœur « Gloire à toi ô Dieu », encore et encore. Alors l'Ancien lui dit :

« On peut devenir inutile, au bon sens du terme.

— De qui parlez-vous, Géronda ?

— J'étais tranquillement assis dans ma cellule, elle est venue et m'a fait perdre la tête. Ils passent du bon temps là-haut.

— Qu'est-ce qui se passe, Géronda ?

— Je vais te le dire, mais ne le répète à personne : J'étais revenu du monde*, où je m'étais rendu pour une affaire ecclésiastique. Mardi¹¹³, vers dix heures du matin, j'étais dans ma cellule et je disais les Heures. J'entendis frapper à la porte et une voix de femme qui disait : “Par les prières de nos saints Pères¹¹⁴...” Je me suis dit : “Comment est-il possible qu'une femme se trouve à l'Athos ?” Cependant je sentis en moi une extrême douceur divine, je demandai alors : “Qui est-ce ? — C'est Euphémie”, répondit-elle. Je me suis dit : “Quelle Euphémie ? Peut-être qu'une femme a fait une folie en venant à l'Athos déguisée en homme ? Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?” Elle frappa de nouveau. Je demandai : “Qui est là ? — Euphémie », répondit-elle pour la deuxième fois. Je restai pensif sans ouvrir. Lorsqu'elle frappa pour la troisième fois, la porte s'ouvrit toute seule, alors qu'elle était verrouillée de l'intérieur. J'entendis des pas dans le couloir. Je bondis de ma cellule et je vis une femme avec un voile. Quelqu'un, qui ressemblait à saint Luc l'Évangéliste, la suivait, puis il disparut. Bien que je sois certain qu'il ne s'agissait pas d'une diablerie, parce qu'elle était resplendissante, je lui demandai qui elle était ; elle me répondit alors : “La martyre Euphémie. — Si tu es la martyre Euphémie, viens vénérer la Sainte Trinité. Tout ce que je fais, fais-le à ton tour.”

J'entrai dans l'église et fis une prosternation en disant : “Au nom du Père.”

113 Le 27 février 1974.

114 Formule habituelle, dans les monastères, lorsqu'on frappe à la porte de quelqu'un.

Elle le répéta en se prosternant. “Et du Fils. — Et du Fils”, dit-elle d’une voix grêle. Je lui dis : “Plus fort, je n’entends pas ”, et elle le répéta d’une voix plus forte. Alors qu’elle était encore dans le couloir, elle fit une prosternation, non pas vers l’église, mais vers ma cellule. Au début, je trouvais ça bizarre, mais par la suite je me souvins que j’avais une petite icône en papier de la Sainte Trinité, collée sur du bois, au-dessus de la porte de ma cellule. Alors que nous nous prosternions pour la troisième fois en disant : “Et du Saint-Esprit”, j’ajoutai : “Maintenant laisse-moi me prosterner devant toi à mon tour.” Je me prosternai devant elle et je lui embrassai les pieds et le bout du nez (je considérais qu’il était effronté d’embrasser son visage).

Ensuite, la sainte s’assit sur le tabouret, et moi sur le petit coffre, et elle résolut le problème que j’avais (concernant une affaire ecclésiastique).

Puis elle me raconta sa vie. Je connaissais l’existence d’une sainte Euphémie, mais je ne connaissais pas l’histoire de sa vie. Quand elle me raconta son martyre, non seulement je l’écoutais, mais c’était comme si je le voyais ; je le vivais. Je frissonnais ! Oh là, là ! Je lui demandai alors :

“Comment as-tu pu supporter un tel martyre ?

— Si j’avais su quelle gloire ont les saints, j’aurais fait tout ce que je pouvais pour subir un martyre encore plus grand.”

Après cet événement, je fus incapable de faire quoi que ce soit pendant trois jours¹¹⁵. Je bondissais et je louais Dieu sans cesse. Sans rien manger, sans rien faire d’autre... qu’une action de grâces perpétuelle. »

Dans une lettre, il rapporte : « De toute ma vie je ne réussirai pas à m’acquitter de ma grande dette à l’égard de sainte Euphémie qui, bien que je ne la connaisse pas et sans avoir la moindre obligation à mon égard, me fit un si grand honneur... »

En racontant cet événement, il ajoutait avec humilité que sainte Euphémie lui était apparue « non pas parce que j’en étais digne, mais parce que à ce moment-là un problème me tracassait lequel concernait la situation de l’Église en général, ainsi que pour deux autres raisons ».

L’Ancien fut impressionné : « Comment cette jeune fille fluette et sans force avait-elle pu supporter tant d’épreuves ? À croire que c’était une... [il voulait dire corpulente et grosse]. C’était une brindille... »

C’est dans cet état spirituel paradisiaque qu’il composa en l’honneur de la sainte la stichère* suivante : « Par quels chants glorieux célébrera-t-on la louange d’Euphémie, qui daigna rendre visite à un misérable moine habitant Kapsala. Pour la troisième fois, elle frappa à la porte, à la quatrième, celle-ci s’ouvrit d’elle-même miraculeusement, et elle entra revêtue d’une gloire céleste, la martyre du Christ, en vénérant la Sainte Trinité » ; et aussi un exapostiliaire* sur le modèle « Venez, accourons avec les disciples », qui

115 Ceci explique sans doute la remarque du Père Païssios : « On est inutile au bon sens du terme. »

commençait ainsi : « Grande et glorieuse martyre du Christ Euphémie, je t'aime beaucoup après la Toute Sainte » (bien sûr il n'en faisait pas un usage liturgique et ne les chantait pas non plus en public).

Contrairement à son habitude, il se rendit de nouveau à Souroti pour faire part aux sœurs de cette joie céleste. Avec son aide et suivant ses directives, elles firent une icône de la sainte, comme elle lui était apparue.

L'Ancien grava le négatif de l'icône de la sainte sur une matrice métallique avec laquelle il pressait des petites icônes qu'il distribuait en bénédiction* aux pèlerins, en l'honneur de sainte Euphémie. Pendant la gravure, il eut du mal à faire les doigts de sa main gauche. Il disait : « J'ai eu beaucoup de mal à faire sa main, mais ensuite il m'est venu une bonne pensée : "Peut-être parce que moi aussi je l'ai tourmentée la malheureuse." »

Dans son exemplaire des *Ménées**, au Synaxaire, à la date du 27 février, il ajouta : « * Sainte Euphémie !!!!! »

13. Tentations démoniaques.

L'Ancien disait que « plus que toute autre chose, le diable ne veut pas que nous priions. Lorsqu'il voit quelqu'un qui prie, s'il ne peut pas l'en empêcher, il essaie au moins de détourner sa pensée à des imaginations ou à des pensées. S'il ne réussit pas cela non plus, alors il se manifeste à lui, même en personne, dans le seul but de le perturber et de le détourner ne serait-ce qu'un peu de la prière. Ainsi, alors que je me trouvais un jour dehors, à côté de la tombe du Père Tykhon, pendant que je disais la Grande Doxologie en faisant des prosternations, arrivant au verset "dans Ta lumière nous verrons la lumière", soudain une violente lumière comme celle d'un projecteur, se déversa derrière moi et illumina tout alentour. Elle éclairait en bas jusqu'à Kalliagra. Je compris que cette lumière était démoniaque et ne lui accordai pas d'importance. Et je poursuivis sans trouble ma prière. Lorsque le diable vit que je n'étais pas perturbé par la lumière, il fit quelque chose d'autre. À quelques mètres, sur ma gauche, deux diabolotins apparurent, d'environ un mètre de haut, pas plus grands que cela, qui jouaient et se bagarraient avec force coups de poing et coups de pied. Du vrai cinéma. Eh ! Je n'ai pas pu me retenir : j'ai éclaté de rire. Vois-tu ce que fit le tentateur ? Je n'ai pas fait attention à lui avec la lumière, alors il a envoyé les diabolotins. »

*

Une nuit, alors qu'il dormait, il sentit que quelqu'un le bousculait en disant : « Debout ! il faut que tu dises ta règle de prière ; l'heure est passée. » « Mais qui donc ce peut-il être », se dit-il dans son sommeil. Il se réveilla et vit à côté de lui le diable. Il lui dit : « Ah, c'est toi ! », et il se retourna tranquillement de l'autre côté, en le dédaignant. Le tentateur ne se calma pas et reprit : « Oui, mais l'heure est passée ; il faut que tu dises ta règle de prière. — Moi je sais bien quand je dois faire ma prière ; ce n'est pas toi qui va diriger ma prière ! »

Le lendemain, il s'assura que, à cette heure, ce vertueux Ancien s'était endormi dans le Seigneur, « l'Ami de la vertu^{117 118} ».

14. Il voit une âme.

Pendant la nuit du 1^{er} juin 1975, alors qu'il priait, il vit l'âme de l'Ancien Philarète le Roumain - du *kellion* de Saint-André à Kapsala, dépendance de Stavronikita - qui, tel un petit enfant âgé d'environ douze ans, le visage lumineux et baigné d'une lumière céleste, montait au ciel.

15. « Oueled ».

L'Ancien avait coutume de monter derrière sa calyve sur une hauteur, pour y prier avec son chapelet*. C'est là que venait un rouge-gorge, avec lequel il se lia d'amitié et auquel il donna le nom de « Oueled », ce qui chez les Bédouins signifie « enfant¹⁴ ». Lorsqu'il l'appelait de son nom, il venait aussitôt, il se perchait sur son épaule puis venait manger dans sa main. Lorsqu'il partait, il lui laissait de la nourriture sur une dalle. Au-dessous de celle-ci se trouvait le magasin avec la nourriture ; un récipient avec du riz et un autre avec du blé.

L'Ancien raconta : « Voilà cinq ans que je suis l'ami d'Oueled. Un jour, comme j'étais malade, il ne mangea pas la nourriture que je lui avais laissée, mais vint voir ce qui se passait. Le pauvre m'émut. Ils se rendent compte des dispositions des hommes et s'approchent en conséquence. Ils tiennent l'homme pour leur dieu. C'est pourquoi l'homme se doit de les aimer, car ils n'attendent pas d'autre paradis. »

16. Sain et sauf du feu.

Un jour, il lui arriva ce qui suit, selon ce qu'il raconta lui-même : « J'entendais des coups de feu très sonores d'armes lourdes. Je pris mon chapelet et je gravis une hauteur pour pouvoir mieux voir s'il y avait une guerre ou pas. Je m'appuyai sur une pierre et je dis la Prière*. Tout d'un coup, je vis un éclair et je tombai sur le sol. » Que s'était-il passé ? Un chasseur avait vu de loin l'Ancien et l'avait pris pour un sanglier sauvage. Il le visa de son arme et fit feu dans sa direction. L'Ancien vit l'arme qui brillait au soleil et vif comme

117 C'est le sens, en grec, du nom « Philarète ». Voir *Fleurs du Jardin de la Mère de Dieu*, p. 109.

118 Le mot *oueled* veut dire enfant en arabe.

l'éclair, il s'allongea sur le sol et fut sauvé. Il semble que le diable, qui se réjouit des guerres et des batailles, ne voulait pas que l'Ancien priât pour la paix de la patrie. Une autre fois encore, il subit les coups de feu d'un chasseur alors qu'il priait dans la forêt, mais de nouveau Dieu le protégea.

17. L'âme damnée.

L'Ancien raconta : « Une femme âgée que je connaissais était très avare. Sa fille était très bonne et, chaque fois qu'elle voulait donner une aumône, elle la jetait dehors par la fenêtre, sortait les mains vides, parce que sa mère surveillait si elle avait pris quelque chose, puis ramassait l'aumône et la donnait. Mais si on lui disait que le moine (c'était moi), avait dit qu'on lui donne quelque chose, elle le lui donnait.

Après sa mort, je vis un jeune homme (c'était son ange gardien) qui me dit : "Viens, Unetelle te demande." Je ne pouvais comprendre ce qui m'arrivait et nous nous retrouvâmes à Konitsa, devant une tombe. Il fit un geste de la main et ouvrit le tombeau. Je vis à l'intérieur un magma boueux et gras, ainsi que la vieille femme que je connaissais, laquelle avait commencé à se décomposer, elle me cria alors : "Moine, sauve- moi !"

J'eus pitié d'elle ; je la plaignis. Sans avoir de répulsion pour elle, je descendis dans le tombeau, je la pris dans mes bras et lui dis :

"Qu'y a-t-il ?

— Dis-moi, me dit-elle, tout ce que tu m'as demandé, est-ce que moi je ne te l'ai pas donné avec empressement ?

— Oui, c'est vrai, lui dis-je.

— Entendu", dit le jeune homme en la rassurant.

Il fit de nouveau un geste de la main, et le tombeau se remit en place comme un rideau que l'on aurait tiré, et je me retrouvai de nouveau dans ma calyve.

Les sœurs de Souroti me demandèrent ce qui s'était produit à la saint André¹¹⁹ ; je leur répondis qu'il fallait prier pour cette âme. Deux mois plus tard, je la revis. Il y avait un abîme, et en haut, sur un terrain plat, se trouvaient des palais, beaucoup de maisons, beaucoup de gens. C'est là, sur la hauteur, que se trouvait la vieille femme toute joyeuse. Son visage était comme celui d'un petit enfant ; elle n'avait qu'une petite cicatrice, qu'un petit ange frottait, pour la nettoyer elle aussi.

Au fond de l'abîme, je vis quelques personnes qui se frappaient et souffraient en essayant de monter vers le haut.

Tout joyeux, je l'embrassai. Je l'emmenai à l'écart pour qu'ils ne nous voient pas et ne soient pas blessés. Elle me dit : "Viens, que je te montre où m'a mise le Seigneur." »

18. Prière en faveur des démons.

Désormais le cœur de l’Ancien débordait d’amour pour Dieu ; il brûlait « pour les hommes, les oiseaux, les animaux, les démons et pour toute créature¹²⁰ ». C’est ce qu’il lisait dans Isaac le Syrien, mais lui aussi vivait des états spirituels comparables : « Un jour, rapporta-t-il, je priais pour les démons à genoux. La tête appuyée sur le sol, je disais : “Toi, tu es Dieu et, si Tu le veux, Tu peux trouver un moyen pour que eux aussi soient sauvés, ces pauvres démons...” Tout en disant cela, en priant avec compassion, je vis une tête canine à côté de moi qui me tirait la langue et qui se moquait de moi. Peut-être que Dieu l’a-t-Il permis pour me montrer que Lui veut les sauver mais que eux ne veulent pas se repentir¹²¹. »

19. Georges venu du Tibet.

Un jeune de 16-17 ans, le petit Georges, arriva à la Sainte-Montagne et passa de monastère en monastère. Dès l’âge de trois ans, ses parents l’avaient mis dans un monastère bouddhiste au Tibet. Il avait fait beaucoup de progrès en yoga, était devenu un magicien accompli, pouvait invoquer quelque démon qu’il voulait. Il portait une ceinture noire et était expert en karaté. Par la puissance de Satan, il avait fait des démonstrations qui provoquaient l’étonnement. Il frappait de sa main de grosses pierres qui se brisaient comme des noix. Il pouvait lire des livres fermés. Il brisait dans sa main des noisettes, dont les coquilles tombaient et les fruits restaient collés dans sa main.

Des moines conduisirent le petit Georges à l’Ancien pour qu’il lui vînt en aide. Il demanda à l’Ancien de quelle puissance il disposait et ce qu’il pouvait accomplir. L’Ancien répondit que lui-même n’avait aucune puissance et que tout pouvoir vient de Dieu.

Le petit Georges, voulant prouver sa puissance, concentra son regard sur une grosse pierre qui était à quelque distance, et la pierre fut réduite en miettes. Alors, l’Ancien fit un signe de croix sur une petite pierre et lui demanda de la briser elle aussi. Il se concentra, fit ses tours de magie, mais il ne réussit pas à la briser. Alors il commença à trembler, et les puissances diaboliques, qu’il pensait pouvoir contrôler, ne réussissant pas à briser la pierre, se retournèrent contre lui et le projetèrent à l’autre bout du ravin. L’Ancien le ramassa en piètre état.

Une autre fois, racontait l’Ancien, « pendant que nous discussions, il se leva soudain, me prit les bras et me les tordit vers l’arrière en me disant : “S’il en est

120 ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 81. Cette citation et celles qui suivent sont tirées de la traduction française des *Discours ascétiques* par l’Archimandrite Placide Deseille, Monastère Saint-Antoine-le-Grand, 2006.

121 Voir *Lettres*, p. 91. L’Ancien y rapporte les dires d’un moine, mais il s’agit de lui-même.

capable, que Hadji Effendi [saint Arsène] vienne te délivrer”, ce que je ressentis comme un blasphème. Je bougeai alors un peu mes bras comme cela, et il fut projeté au loin. Puis, en réaction, il sauta en hauteur et essaya de me frapper avec son pied, mais son pied s’arrêta près de mon visage, comme s’il avait trouvé un obstacle invisible ! Dieu me protégea.

Je le gardai pour la nuit, et il dormit dans mon *kellion*. Les démons le traînèrent jusqu’en bas du ravin et le frappèrent à cause de son échec. Le matin, en mauvais état, blessé, couvert de ronces et de terre, il reconnut que Satan l’avait frappé parce qu’il ne pouvait pas me vaincre. »

Il persuada le petit Georges de lui apporter ses livres de magie et il les brûla : « Lorsqu’il vint ici, racontait l’Ancien, il avait un rituel de magie¹²². J’essayai de le lui prendre, mais rien n’y fit. Je pris alors une bougie et, après lui avoir demandé de soulever la jambe de son pantalon, je la lui mis tout allumée sur la jambe. Il poussa des cris et sursauta de douleur. “Eh bien ! Si tu ne supportes même pas la flamme d’une petite bougie, comment pourrais-tu supporter le feu de l’enfer, avec tout ce que tu as fait ?” »

L’Ancien le garda un peu auprès de lui et il l’aida dans la mesure où celui-ci lui obéissait. Il compatissait tant à ses peines qu’il disait : « Pour cet enfant, je pourrais quitter le désert et sortir avec lui dans le monde afin de lui venir en aide. » Il s’intéressa au fait de savoir s’il était baptisé et, naturellement, dans quelle église il l’avait été. Le petit Georges, ébranlé par la puissance et la gentillesse de l’Ancien, désira devenir moine, mais il ne le put.

L’Ancien rapportait le cas du petit Georges pour prouver combien est grande l’erreur de ceux qui croient que toutes les religions sont les mêmes, qu’elles croient toutes au même Dieu, et qu’il n’y pas de différence entre les moines tibétains et les moines orthodoxes.

20. En Australie.

En 1977, suite à une invitation de l’église locale, il visita l’Australie en compagnie du Père Basile, higoumène du saint monastère de Stavronikita, pour aider ses compatriotes membres de l’Église orthodoxe. « Durant le vol, je ressentis soudain quelque chose en moi. Je m’enquis de savoir quel pays on survolait. C’était la Syrie. Elle a beaucoup de grâce à cause des ascètes qui ont vécu dans ses déserts. Je ressentis la même chose dans les Lieux Saints.

Plus tard, je ressentis une froideur, une activité diabolique, et le haut-parleur de l’avion nous informa que nous survolions le Pakistan.

En Australie, je ressentis que le pays n’avait pas encore été sanctifié par le sang des martyrs et les sueurs des saints moines, mais qu’il serait sanctifié. »

¹²² Le mot désigne une sorte de rituel magique attribué à la sagesse de Salomon. Il peut s’agir aussi de l’étoile à cinq branches aussi appelée « sceau de Salomon », qui est souvent portée par les occultistes.

Il fut hébergé à Melbourne par le défunt Père Jean Limogiannis. Pendant la journée, il préparait les gens au sacrement de la confession. La fille du Père Jean, Despina, se souvient : « C'était un homme sage. Il connaissait tes problèmes avant que tu ne les lui dises. Il embaumait et il était entièrement parfumé, ainsi que la chambre où il habitait. Ma mère disait : "Nous avons un saint à la maison, qui la bénit. Quand il marche on n'entend pas ses pas. C'est un ange sans ailes. Il porte la grâce divine sur son visage. Depuis qu'il est chez nous, je me sens parfaitement bien. Je lui mets des serviettes propres et il ne les utilise pas. Il a une petite serviette qu'il utilise pour essuyer son visage et qui, pourtant, embaume." »

Il nous conseillait d'être humble, de prier et de demander au bon Dieu de trouver une solution à nos problèmes. De ne pas essayer de les résoudre tout seuls, parce qu'ils ne feraient qu'empirer. Ma mère conservait comme un talisman la couverture qui avait recouvert l'Ancien. Quand elle était malade, elle s'en enveloppait et sentait sur elle une abondance de grâce divine. »

Le Père Spyridon Bandoros, recteur de l'église de Saint-Nectaire de Melbourne, qui transporta l'Ancien dans sa voiture, rapporte le miracle suivant : « Un compatriote, M. Dionysos Spéliotés, d'Argostoli dans la région de Kephallénia, alors âgé de trente ans, marié et père de deux enfants, avait subi une grave congestion cérébrale. Les médecins lui avaient dit qu'il ne vivrait plus longtemps et que, s'il vivait, ce serait d'une vie végétative. Nous nous rendîmes avec l'Ancien à l'hôpital royal de Melbourne, où le malade était hospitalisé. L'Ancien fit à plusieurs reprises le signe de croix sur sa tête avec un coquillage qui contenait des reliques de saint Arsène de Cappadoce et dit des prières pour lui. Le malade, à la stupéfaction des médecins et de ses proches revint chez lui au bout de quelques jours en parfaite santé et il vit encore aujourd'hui dans la région de Dromana près de Melbourne. »

L'ancien protosyncelle* de l'archevêché et désormais higoumènè du saint monastère de la Mère de Dieu Pantanassa, l'archimandrite Stéphane, rapporte : « Le passage de l'Ancien, de bienheureuse mémoire, par l'Australie fut discret, et cela parce que la plupart des gens ne le connaissaient pas. Ce qui attira plus particulièrement mon attention fut le fait suivant. Un après-midi, nous visitâmes en compagnie de l'Ancien une petite église. Je le laissai dans l'église pour me rendre dans une salle adjacente pour quelque occupation. Quelques minutes plus tard, je revins dans l'église. L'Ancien n'y était pas. Je l'appelai ; pas de réponse. Je recommençais deux, trois fois ; silence. Je commençais à m'inquiéter et je l'appelai encore, cette fois-ci de pratiquement toutes mes forces. Peu après, je le vis sortir de derrière les derniers sièges de l'église, comme s'il venait d'un lieu hors du monde... J'en conclus que, en si peu de temps, il avait été totalement absorbé par la prière. Les traits de son visage semblaient transformés. C'était comme s'il venait d'un lieu hors du monde qu'il connaissait bien et que, en l'espace de peu de temps, il avait la capacité de s'y transporter par la prière. Naturellement, ni lui ni moi n'avons fait aucun

commentaire sur cet événement. Je me rendis compte alors de sa valeur spirituelle, à qui j'avais affaire à cet instant, et de la grandeur de sa stature spirituelle. Puisse-t-elle nous avoir sa bénédiction ! Il nous aimait, nous le sentions proche de nous. Dans ma règle de prière, je dis une prière pour lui. »

Un grec d'Australie raconta que, alors que l'Ancien sortait du chœur d'une église, une femme vint pour recevoir sa bénédiction. Il lui fit signe de la main de partir : il la chassait. Elle demanda surprise :

« Moi, Géronda ?

— Oui.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Va d'abord te réconcilier avec ta cousine et reviens ensuite. »

De fait, il y avait eu un malentendu et elles ne se parlaient plus.

L'Ancien insista sur la nécessité qu'il y avait de fonder des monastères, pour venir en aide spirituellement aux hommes, avant que les yogis et les pentecôtistes ne prennent les devants et les séduisent avec leurs fausses lumières. Son passage dans ce continent lointain a laissé des traces indélébiles sur les Grecs orthodoxes. Un prêtre d'Australie disait : « Il nous semblait qu'il bénissait les quatre coins de l'horizon. Les chrétiens qui ont fait sa connaissance vénèrent désormais sa mémoire en invoquant sa faveur et son intercession. »

21. Le visiteur nocturne.

Peu de temps après son retour d'Australie, l'Ancien nous raconta qu'il lui était arrivé la chose suivante : « Une nuit, j'entendis frapper à la porte. Je demandai qui c'était, et une voix me répondit que c'était untel (quelqu'un que je connaissais). Il demanda quelle heure il était, puis répondit de lui-même : “Ah, je sais, il est trois heures !” Je regardai l'heure, il était effectivement trois heures . J'ouvris alors la porte et qu'est-ce que je vis ? C'était le diable, chauve et très laid. Son visage était rouge, comme du cuivre. Il me dit furieux : “À cause du mal que tu me fais, je vais te chasser d'ici !” Ensuite il disparut, et l'endroit resta rempli d'une puanteur insupportable. »

L'Ancien souffrait tant de l'état où le diable en était réduit que, bien longtemps après, lorsqu'il évoquait cet événement, il poussait un profond soupir et disait en hochant tristement la tête : « Voilà ce qui arrive, lorsqu'on s'éloigne de Dieu ! La plus belle créature de Dieu, voilà où elle en est réduite ! Si les gens savaient à quel point le diable est infect, tous le mépriseraient et ils ne commettraient pas de péchés. » Le visage du diable était si repoussant selon ce que disait l'Ancien, qu'il vaudrait mieux, si cela était possible, que ceux qui vont en enfer ne le voient pas.

22. Apparition du Christ.

L'Ancien raconta au hiéromoine G. : « Je ressentais une certaine difficulté à prier le Christ. La Toute Sainte est comme ma maman. Sainte Euphémie, aussi (je l'appelle "ma petite sainte Euphémie"). Pour le Christ je ressentais une difficulté, j'embrassais son icône avec crainte. Et quand, lorsque je disais la prière, mon esprit m'échappait, je n'en étais pas contrarié : "Qui suis-je, pour avoir mon esprit tourné sans cesse vers le Christ ?", me disais-je. Et il se produisit l'événement que je vais vous raconter. C'était le soir de la fête de saint Jean le Précurseur, l'aube de la fête de saint Carpe^{123 124} allait se lever. Je me sentis léger comme du duvet. Aucune envie de dormir, je me dis alors que j'allais écrire quelque chose sur le Père Tykhon pour l'envoyer aux sœurs. Jusque vers huit heures trente (heure de l'Athos), j'avais écrit environ trente pages. Bien que je n'eusse pas sommeil, je me dis que j'allais m'étendre parce que je ressentais un peu de fatigue dans les jambes.

Il commençait à faire jour. Vers neuf heures (six heures dans le monde) je ne m'étais pas encore endormi. Tout d'un coup, ce fut comme si le mur de ma cellule disparaissait, celui qui était à côté de mon lit vers l'atelier. Je vis le Christ dans la lumière, à une distance d'environ six mètres. Je le voyais de profil. Ses cheveux étaient blonds et ses yeux bleus. Il ne parlait pas, il regardait un peu à côté, pas directement vers moi.

Je ne regardais pas avec mes yeux corporels. Ceux-ci n'étaient ni fermés ni ouverts, cela ne faisait aucune différence. C'étaient les yeux de l'âme qui voyaient.

En le voyant, je me dis : Comment a-t-on pu cracher sur un tel visage ? Comment ont-ils pu, ceux qui ne craignent pas Dieu, comment ont-ils pu toucher un tel visage ? Comment ont-ils pu planter des clous dans un tel corps ? Ah, là, là !

Je restai ! Quelle douceur j'ai alors ressentie ! Quelle allégresse ! Je ne peux exprimer avec mes mots cette beauté ! C'était la réalisation des paroles : "Tu es le plus beau des fils des hommes¹²⁵." C'était cela. Je n'ai jamais vu une telle icône de Lui. Une seule, une fois, je ne me souviens plus où, lui ressemblait un peu.

Il vaudrait la peine de combattre mille ans pour voir cette beauté, ne serait-ce qu'un instant. Que de grandes et indicibles choses sont susceptibles d'être offertes à l'homme, et à quels riens nous prêtons attention !

Je crois que c'était un cadeau qui m'était envoyé par le Père Tykhon. Ne le dis à personne. J'ai beaucoup hésité avant de te le dire. Vois, jusqu'à

123 Trois heures, suivant l'heure byzantine. C'est-à-dire environ neuf heures du soir. Sur le mur du couloir, l'Ancien avait noté ce détail : « Trois heures », et à côté il avait dessiné une flèche qui indiquait l'endroit où se tenait le diable.

124Le 26 mai 1977.

125Ps 44,3.

maintenant je ne t'en ai pas parlé, mais désormais tu t'en vas^{126 127}. »

Deux jours plus tard, quand ils se revirent, l'Ancien lui dit : « J'ai pleuré toute la nuit parce que je te l'ai dit. Je n'ai pas peur que tu le répètes. Mais moi, je me suis fait du tort. »

Cet événement fut aussi ressenti par une sœur de Souroti qui écrivit à l'Ancien : « Tel mois, à telle heure... Le reste, c'est vous qui allez nous le dire. » De fait, lorsque plus tard il sortit de l'Athos, il leur raconta cet événement et même le leur décrivit, et elles firent une icône du Christ, selon précisément ce qu'il avait vu.

23. Un poisson envoyé par Dieu.

Voici ce que l'Ancien nous raconta : « C'était le dimanche de l'Aveugle-Né. Je me sentais épuisé et il me vint à l'idée que si je mangeais du poisson, j'irais mieux. Non pas par gourmandise, mais comme un remède. J'avais des problèmes intestinaux. Je sortis de chez moi pour aller à l'extérieur. En me tournant, je vis un oiseau gros comme un aigle qui faisait du rase-mottes et je me courbai pour qu'il ne me touche pas. Je craignais qu'il ne s'agisse de quelque diablerie, c'est pourquoi je n'y prêtai pas d'importance et rentrai rapidement dans mon *kellion*.

Peu après, il fallut que je ressorte. À l'endroit même où je m'étais baissé, je vis frétiller un gros poisson. Tout d'abord, je fis mon signe de croix, je remerciai Dieu, puis je pris le poisson. Mais est-ce que l'on a envie de le manger après cela ? »

Pour se souvenir de cet événement et garder toujours en mémoire la providence de Dieu, il fit une très belle peinture, sur le montant de son lit, d'un aigle qui tenait dans ses serres un gros poisson. Dans son exemplaire du *Pentecostaire* également, à la date du dimanche de l'Aveugle-Né, sur la marge de la page, il avait noté l'événement, mais par la suite, il découpa l'endroit par humilité, pour que cela ne fut pas connu. Mais il fut obligé (car sans cela il aurait découpé aussi des tropaires du verso de la page) de conserver cette partie, dont il barra, pour rendre le sens incompréhensible, quelques mots, que l'on peut lire avec difficulté : « Gloire à Dieu et remerciements à ceux qui prient et envoient une aumône sans bruit pour les oiseaux de Dieu, créatures de Dieu. »

24. Les routes et les autos.

Pendant l'année 1977, la discussion concernant les routes et les voitures à

126 Ces paroles ont été prononcées le 28 mai 1977.

127 Cinquième dimanche après Pâques.

l'Athos atteignit son paroxysme. Les Pères n'étaient pas d'accord. Les uns étaient pour la présence et l'emploi des voitures, parce qu'elles étaient utiles et permettraient prétendument de gagner du temps pour la prière ; les autres croyaient que pour le bien de la Sainte-Montagne, et pour ne pas nuire à sa tranquillité en altérant sa physionomie spirituelle, il fallait interrompre l'ouverture des routes et expulser les voitures hors de l'Athos.

L'Ancien était d'accord avec ces derniers. Il prit position et parla avec franchise et clarté, disant que ceux qui recherchent de telles facilités n'ont qu'à aller dans un monastère du monde, pour ne pas détruire la Sainte-Montagne ; qu'il valait mieux qu'ils perdent leur virginité, plutôt que de détruire cet endroit vierge. À propos de ceux qui voulaient faire une route sur la ligne de faite pour traverser tout l'Athos, il disait : « A-t-on jamais vu ça ! Mais ils ne se rendent pas compte ? Autant jeter un coup de cognée sur l'épine dorsale de l'Athos ! Si l'on continue comme cela, que se passera-t-il ? Beaucoup de gens avec leur voiture vont parcourir tout l'Athos pour y faire du tourisme, et d'autres vont aussi se mettre à vendre des sodas. Alors la Sainte-Montagne, que les saints Pères ont sanctifiée par leurs combats, deviendra un vrai asile de fous », et il ajouta après un bref silence : « Mais la Toute Sainte ne laissera pas détruire son Jardin... »

Beaucoup de représentants des monastères vinrent jusqu'à sa calyve pour lui demander conseil. L'Ancien, en plus de ses conseils et recommandations personnelles, agit pour que fût rédigé aussi un texte qui s'opposât aux routes et aux voitures. Il le signa en même temps que d'autres personnalités respectées et en vue de l'Athos. Finalement, la Sainte Communauté décida que chaque monastère devait limiter la circulation des voitures au périmètre qui relève de son autorité propre. Mais, malheureusement la situation ne s'améliora pas, elle empira même. Au bout du compte, alors qu'on ne l'écoutait plus, il disait avec tristesse : « Les responsables auront des comptes à rendre à Dieu. Il suffit de n'être pas d'accord avec eux et de ne pas être fauteur de troubles. »

Pendant cette période, il revint du monde¹²⁸ en plein hiver. Le car ne descendit pas jusqu'à Daphni, à cause de la trop grande épaisseur de neige. La voiture d'un monastère prit les passagers. La plupart d'entre eux étaient des Pères. Tous montèrent dans la voiture et tentèrent de persuader l'Ancien de monter aussi, mais en vain. Il commença à se mettre à chemin tout seul en compagnie d'un jeune. Il portait un sac assez lourd sur son dos. Il était épuisé et gelé, tandis que la neige ne s'arrêtait pas de tomber. Il ne réussit pas à atteindre son *kellion*, mais arriva tard dans l'après-midi à Karyès où il passa la nuit. Il supporta toute cette fatigue, pour ne pas être en contradiction en acte avec ce qu'il avait soutenu en parole.

Il maintint sa position jusqu'à la fin. On peut noter que le dernier jour avant de quitter définitivement la Sainte-Montagne, il participa à la fête du *kellion* de

Saint-Christodoulos, le 21 octobre 1993, en compagnie de Pères qu'il connaissait. Lors de la collation d'usage, comme l'occasion s'en présenta, la conversation en vint à tourner autour de ce sujet, et il s'en prit avec une violence inhabituelle aux routes et aux voitures de l'Athos voué à l'ascèse. Comme s'il voulait d'une certaine façon laisser avec force ses dernières instructions et sceller ainsi son credo.

25. Une icône rayonnante de lumière.

C'était le soir, la veille de la saint Artème (le 19 octobre 1978). L'Ancien pria à genoux. A son chevet, il y avait une icône en papier dans du plastique, avec une copie de l'image du Christ tel qu'il lui était apparu. Tout d'un coup, il vit une lumière sur son oreiller qui allait et venait d'un bout à l'autre, comme celle d'une lampe de poche en mouvement et il constata qu'elle provenait de l'icône. Plein d'une allégresse céleste, il l'embrassa et la toucha pieusement pendant assez longtemps, et elle ne cessa de répandre de la lumière. Ce phénomène miraculeux dura pendant plusieurs jours. Un athonite la vénéra huit jours après et fut témoin visuel de cette lumière surnaturelle. Finalement, il offrit cette icône lumineuse à quelqu'un en guise de consolation spirituelle.

26. Le saint souffrant l'injustice.

Assis sur un banc de pierre à l'extérieur du monastère de Stavronikita, l'Ancien discutait avec des pèlerins. Un théologien soutenait qu'Abba Isaac le Syrien était nestorien. Il reprenait les conceptions occidentales bien connues.

Le Père Païssios essayait de le persuader non seulement qu'il était orthodoxe, mais de plus un saint, et que ses discours ascétiques sont pourvus de beaucoup de grâce et de puissance, mais en vain. Le théologien maintenait avec obstination ses conceptions. L'Ancien partit pour sa calyve attristé et en prière.

Alors qu'il s'était éloigné un peu et qu'il était arrivé à l'endroit où se trouve le gros platane, « quelque chose lui arriva », comme il dit, sans vouloir expliquer ce que c'était exactement. Selon les témoignages, il eut une vision et vit passer le chœur des saints Pères devant lui. L'un d'entre eux s'arrêta et lui dit : « Je suis Isaac le Syrien. Je suis tout à fait orthodoxe. De fait, l'hérésie nestorienne se développa dans ma région, mais moi j'ai lutté contre elle. » Nous ne pouvons ni confirmer ni infirmer la valeur de ce témoignage. Cependant, il reste certain que « quelque chose arriva » à l'Ancien et que c'était un phénomène surnaturel, qui l'informa très clairement sur l'orthodoxie et la sainteté d'Abba Isaac.

Il avait ses *Discours ascétiques* à son chevet et il les étudiait sans cesse. Pendant une période de six années consécutives, ils furent sa seule lecture spirituelle. Il prenait un verset, qui lui revenait à l'esprit souvent durant la

journée, il le méditait en profondeur et en pratique « comme les animaux ruminent leur nourriture », disait-il. Il donnait un choix de ses paroles à ses visiteurs, pour les encourager à les méditer. Il croyait que les *Discours ascétiques* d'Abba Isaac aidaient beaucoup, parce qu'ils « font comprendre quel est le sens le plus profond de l'existence, et quel que soit le complexe, grand ou petit, qu'ait un homme qui croit en Dieu, il l'aide à le chasser. Lire ne serait-ce qu'un court passage d'Abba Isaac transforme l'âme en lui apportant maintes vitamines spirituelles ¹²⁹. »

Il avait l'habitude d'en recommander la lecture aussi aux laïcs, mais par petites doses, pour qu'ils l'assimilent. Il disait que le livre d'Abba Isaac vaut à lui seul toute une bibliothèque patristique.

Dans le livre qu'il lisait, sous l'image du saint, qui écrit la plume à la main, il nota : « Mon Abba, donne-moi ta plume que je souligne tout ton livre » (c'est-à-dire que le texte mérite d'être entièrement souligné). Non seulement l'Ancien l'étudiait, mais il le vénérât beaucoup et en particulier il l'honorait comme un saint. L'une des cinq ou six icônes qu'il avait au-dessus de l'autel de la Panagouda était celle de saint Isaac. Par amour et dévotion pour lui, il donna son nom à un moine lorsqu'il lui donna le Grand Habit*. Il célébrait la mémoire du saint le 28 septembre par une nuit complète de veille qu'il avait instituée lui-même. Lors d'une de ses veillées nocturnes, on le vit dans une lumière thaborique, exalté et transformé. Auparavant, alors que l'on fêtait saint Isaac avec saint Éphrem le Syrien, l'Ancien avait ajouté au *Ménée* de janvier à la date du 28, à la suite de la commémoration de saint Éphrem : « et de saint Isaac le grand hésychaste et qui souffre l'injustice ».

27. Une foule de démons.

« Alors que j'étais assis dans ma cellule, racontait-il, j'entendis que l'on frappait sur la clochette. Je regardai par la fenêtre et qu'est-ce que je vis ! Un professeur de magie noire, suivi d'une bande de démons. Oh là, là ! Qu'un homme, image de Dieu, ait un démon, c'est déjà beaucoup, mais qu'il en ait une armée ! Je n'ouvris pas la porte. Pourquoi lui aurais-je ouvert ? Pour perdre mon temps ? »

Lorsque l'Ancien descendit au monastère, les Pères lui parlèrent d'un visiteur bizarre, mais lui ne dit rien.

28. Aide au serpent.

Quelques prêtres du monde rendirent visite à l'Ancien et lui demandèrent de quelle façon ils devaient traiter ceux qui se confessaient. Ils voulaient appliquer

129 *Lettres*, p. 74.

une rigueur et une sévérité sans discernement en respectant les canons à la lettre, sans prendre en considération leur repentir. L'Ancien leur dit qu'ils devaient se comporter avec clémence et charité envers les hommes. Mais eux insistèrent. Alors l'Ancien leur dit que, puisque nous devons même traiter les serpents avec charité, cela était encore plus vrai pour les hommes.

À ce moment-là, un gros serpent vint à côté de lui et se tint dressé, comme s'il voulait, à sa manière, confirmer les paroles de l'Ancien.

Naturellement, non seulement les confesseurs furent stupéfaits, mais ils furent de plus totalement convaincus par cet étrange plaidoyer.

29. « Il a prié, et le ciel a donné son ondée¹³⁰. »

Un jeune moine venant d'un monastère de l'Athos rendit visite à l'Ancien. Après avoir discuté, au moment de partir, l'Ancien lui dit : « Ce soir, nous devons prier pour qu'il pleuve, car il y a eu un grand désastre dehors dans le monde, et même les semailles ont été détruites par la sécheresse. »

Le moine ne pria pas, soit parce qu'il n'avait pas pris au sérieux les paroles de l'Ancien, ou parce qu'il oublia ou encore par négligence. Mais il vit qu'il pleuvait pendant la nuit, alors que la journée avait été belle, et il admira la familiarité avec Dieu de l'Ancien et la grâce qu'il lui accordait, tel le prophète Élie qui, par sa prière, provoqua l'ouverture des deux et « une violente pluie ». « Heureusement, dit le moine, que je n'ai pas dit la prière, parce que peut-être ma pensée m'aurait suggéré que Dieu m'avait entendu en faisant pleuvoir. »

30. L'Ange Gardien.

« C'était le jour de la fête de saint Isidore de Péluse¹³¹. Je traversais une période pleine de contrariétés et, à cause d'elles, j'avais de violents maux de tête. En raison de la pression, mon œil battait, et je risquais d'avoir une congestion cérébrale. Il me semblait que quelqu'un donnait des coups de marteau en moi pour jaillir à l'extérieur. Vers les neuf heures du soir, heure du monde, alors que je m'étais allongé sur mon lit, je vis un ange très beau, qui semblait sortir de nioi, avec le visage d'un petit enfant de douze ans. Ses petits cheveux étaient très blonds et tombaient sur ses épaules. Il me sourit et passa doucement sa main sur mes yeux. Aussitôt, toute contrariété me quitta et mes douleurs cessèrent. Je ressentais un tel bien-être que j'aurais voulu que ma douleur revienne, ne serait-ce que pour voir de nouveau mon ange gardien.

130Je 5, 18.

131Le 4 février 1979.

TÉMOIGNAGES DE PÈLERINS

a. Témoignage de son confesseur.

Le Père Paul Zisakis, prohigoumène* du saint monastère de la Grande Lavra à la Sainte-Montagne, témoigne : « J'ai connu le Père Païssios depuis sa petite enfance, à l'école communale de Konitsa. C'était un chrétien pratiquant depuis son jeune âge, avec un zèle brûlant. Je vins le premier à l'Athos, puis le Père Païssios vint à son tour. Je me rendais dans son *kellion* pour discuter avec lui. Nous nous entretenions de sujets spirituels, et il se confessait aussi à moi. Il aimait beaucoup Dieu mais aussi les hommes. Il aimait le désert et l'ascèse. Il combattait beaucoup. Il menait une très belle existence spirituelle avec un très grand zèle pour le jeûne et la prière. Il était pieux et bon en tout. »

b. Il confirme un jeune moine.

Le Père athonite Nicolas Trigonas rapporte ceci : « J'ai connu l'Ancien Païssios à Stavronikita. Lorsque je m'y suis rendu en octobre 1968, il s'y trouvait déjà. Il chantait au monastère et aidait partout. Ensuite, il est allé vivre dans la calyve du Père Tykhon.

Quand j'avais des tentations à Stavronikita, j'allais le voir. Il me disait : « Je vais prier. » Il avait une grande familiarité avec Dieu dans sa prière. Pendant trois ou quatre jours j'étais rassuré. D'autres fois, dès que j'arrivais à son *kellion*, les tentations me quittaient.

Il me garda auprès de lui pendant un mois, jusqu'à ce que vienne mon confesseur, le Père Paul Zisakis. Chaque nuit, il se levait à minuit, il mettait son réveil à sonner pour trois heures. Il disait la prière ; il commençait et son esprit était ravi. Puis, quand le réveil sonnait, il me réveillait moi aussi et m'invitait à aller à l'église pour l'office. Il disait l'hexapsalme* et il célébrait le reste de l'office avec le chapelet*. Il faisait beaucoup de prosternations. Le matin nous prenions notre petit déjeuner. L'Ancien travaillait à la presse. Moi, je faisais la cuisine. Il n'y avait pas alors beaucoup de gens. Un jour, trois moines catholiques vinrent l'interroger sur la prière. Il me dit de leur préparer des pâtes. Il leur donna à manger, puis ils parlèrent.

Je l'interrogeai moi aussi au sujet de la prière mentale. Il me dit d'essayer de dire la prière et que c'est elle qui m'enseignerait quoi faire.

Un jour, il m'envoya dans un *kellion* pour une certaine tâche. Je tardais à revenir, alors il vint me chercher, car il s'était fait du souci et en chemin il pria. Dès que je le vis venir de loin, je me cachai dans les arbousiers. Lorsqu'il s'approcha, je vis son visage qui brillait fortement, puis il reprit son aspect normal.

Un jour, il alla à Stavronikita, il assista à la Divine Liturgie et communia. À son retour, je lui ouvris la porte et je vis ses yeux très brillants dans l'obscurité.

Une autre fois, je fis une bêtise, et sans que je lui aie rien dit, il me dit :
“Va donc faire une prosternation devant le tombeau de l’Ancien (le Père Tykhon).

— Qu’est-ce que j’ai fait ?

— Tu le sais bien.”

Bien des années plus tard lors, des funérailles du diacre Dionysos Firfiris¹³², je vis son visage briller. C’était une personne sainte. »

c. Une visite inoubliable.

Voici un témoignage anonyme venant de Volos : « Nous étions un groupe de six personnes et nous allâmes à la Sainte-Montagne, pendant l’été 1974 (une semaine avant l’invasion turque de Chypre), pour faire la connaissance du Père Païssios et nous entretenir avec lui. L’Ancien n’était pas encore très connu. Nous suivîmes un étroit sentier plein de broussailles et nous nous retrouvâmes devant une calyve. Nous vîmes un petit vieux avec une soutane élimée, qui bêchait. L’un d’entre nous lui demanda où se trouvait le Père Païssios et il répondit qu’il était là. Il nous ouvrit la porte, nous entrâmes et nous vénérames les icônes. Lorsque nous sortîmes, nous vîmes que le moine était plus soigné. Celui qui l’avait interrogé la première fois lui redemanda où était le Père Païssios. Il lui répondit : “Vous êtes venu voir une grosse pastèque et vous avez trouvé une courge.” Nous comprîmes tous alors que nous nous trouvions en présence du Père Païssios. Nous nous assîmes sous un olivier, d’autres sur des pierres et d’autres dans l’herbe. Ce qui suivit est indescriptible. La conversation fut un festin spirituel. Il avait les réponses les plus appropriées, lumineuses et spirituelles à nos questions et à nos incertitudes.

Après une discussion d’une heure, un énorme serpent apparut, sortant des buissons. Ce devait être une couleuvre. “Un serpent !” cria quelqu’un de notre groupe et il bondit vers lui en prenant une grosse pierre dans sa main. Le Père Païssios nous rassura en disant : “Ne le tracassez pas, il vient me tenir compagnie.” Il se leva, prit un petit bidon en fer blanc, le remplit d’eau et le posa un peu plus loin. Après que le serpent eut bu l’eau, l’Ancien lui dit : “Va-t’en maintenant, j’ai de la compagnie.” Aussitôt le serpent disparut dans les herbes comme il était venu. Nous restâmes interloqués. Ce que nous ressentions est indescriptible. Cet événement ainsi que la conversation se gravèrent profondément dans notre âme. En outre, l’Ancien nous annonça prophétiquement les événements qui suivirent avec l’invasion des Turcs à Chypre. »

d. Le silence des oiseaux.

Le hiéromoine Christodoulos Kapétas, ancien du *kellion* d'Iviron Saints-Pierre-et-Onuphre, raconta les événements suivants : « Nous entendîmes dire que le Père Païssios parlait aux animaux et aux oiseaux, qu'il prenait les serpents dans ses mains, mais moi personnellement je ne le croyais pas. Je considérais que c'étaient des racontars et qu'on les rapportait pour faire la renommée de l'Ancien. Lorsque j'eus terminé ma scolarité à PATHONIADÉ¹³³ au début du mois de juillet 1971, avec un frère spirituel nommé Constantin Lytra, de Katerini, nous rendîmes visite à l'Ancien dans son *kellion* de la Précieuse-Croix. Nous y arrivâmes le matin vers 9h30 et l'Ancien nous reçut dans l'hôtellerie en plein air, sous l'olivier. Il nous offrit une figue sèche, deux ou trois noisettes et un peu d'eau, puis il se mit à nous entretenir de différents sujets spirituels. La région avait beaucoup d'oiseaux - surtout des rossignols qui gazouillaient et nous fatiguaient. Tout d'un coup, nous entendîmes l'Ancien dire : "Calmez-vous [il ne dit pas 'taisez-vous'] mes braves, car vous voyez bien que je suis en train de discuter. Quand j'aurai fini, alors vous pourrez recommencer." Aussitôt les oiseaux se calmèrent, sans quitter leur place.

Nous fumes tellement impressionnés par cet événement que nous fûmes incapables de continuer la discussion.

Ceci était aussi une réponse secrète qui m'était personnellement destinée, parce que j'avais eu ce doute concernant l'Ancien. Qu'il me pardonne de rapporter ceci après sa dormition, et je demande sa bénédiction. »

e. Une fête différente.

Témoignage du métropolite de Limassol, Mgr Athanase : « Je me rendis auprès de l'Ancien en septembre 1977, un lundi, veille de la fête de la Précieuse Croix. Je frappai à sa porte de bon matin. L'Ancien m'ouvrit. Il était très joyeux et bien disposé, il me dit : "Tu tombes bien, diacre, je célèbre ma fête patronale demain. Des chantres vont venir, j'ai commandé un méro, mais il me manquait un diacre. Te voilà, et la fête est complète." Il fit quelques autres plaisanteries. Puis il me demanda de passer la soirée avec lui. Je savais que l'Ancien ne permettait à personne de passer la nuit auprès de lui, aussi, dès qu'il m'eut dit cela, je sautai de joie.

Nous nous rendîmes dans la chapelle. Il me demanda d'arranger la sainte Table. J'enlevai la poussière, je balayai le couloir, je fis diverses tâches. J'éprouvais une très grande joie. L'après-midi, nous allâmes manger. Il fit de la tisane, apporta du pain séché et alla ramasser des légumes sauvages de son jardin.

Ce qui me frappa, ce fut lorsque nous fîmes la prière. L'Ancien dit le *Notre*

133 École secondaire, installée à Karyès dans les bâtiments de la skite de Saint-André, et dont les élèves sont boursiers des monastères.

Père. Il leva les mains et le dit avec tant d'ardeur et de piété que c'était comme s'il parlait vraiment à Dieu.

Puis il me conduisit dans le *kellion*, et je m'y reposai un certain temps. Puis nous dîmes les Petites Vêpres avec le chapelet*.

Lorsque nous eûmes terminé, l'Ancien me dit : "Regardez, diacre, maintenant nous allons faire une agrypnie* avec le chapelet, et au matin le prêtre viendra célébrer la Liturgie. Tu sais dire le chapelet ? Je vais te dire quoi faire", et il me fixa un programme. C'était un sage programme pour ne pas s'assoupir pendant la nuit. Il me dit de dire un chapelet de trois cents grains en disant "Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi !" Puis de dire un chapelet de cent grains à la Toute Sainte. Ensuite un de trois cents prières au Christ pour les vivants, un de cent à la Toute Sainte pour les vivants. Un de trois cents au Christ pour les défunts et un de cent à la Toute Sainte pour les défunts. Un chapelet de trois cents grains à la Précieuse Croix et, après, un de trois cents en disant : "Gloire à Toi notre Dieu, gloire à Toi !" C'était la première fois que j'entendais parler d'une telle chose. Il m'expliqua que ce chapelet était une doxologie et que, quand j'aurais terminé, je n'aurais qu'à recommencer depuis le début. Il ajouta que je ne devais pas avoir peur si j'entendais du bruit pendant la nuit, qu'il y avait beaucoup de sangliers sauvages et de chacals qui circulaient. Il me mit dans sa petite hôtellerie et il m'avertit que vers minuit il m'appellerait pour aller dans sa chapelle pour lire les prières de préparation à la sainte communion. J'entendais par intervalles l'Ancien qui soupirait profondément. De temps en temps, il frappait à la porte en demandant : "Eh diacre, tu dors ? Tu vas bien ?"

Un peu avant une heure du matin, nous nous rendîmes dans la chapelle. Il m'attribua la seule stalle qu'il y avait et me donna un cierge pour que je puisse lire les prières de l'office de la sainte Communion¹³⁴. Lui se tenait debout à côté de moi, à ma gauche et commença à lire les versets : "Gloire à Toi notre Dieu, gloire à Toi !" À chaque fois qu'il disait le verset, il faisait un signe de croix et se courbait jusqu'à terre.

Quand nous arrivâmes au tropaire : "Marie Mère de Dieu...", je me souviens que j'avais à peine recommencé à lire après le "Très Sainte Mère de Dieu sauve-nous !" dit par l'Ancien, que je ressentis quelque chose... je ne sais pas... je ne puis l'exprimer..., mais je m'arrêtai. Alors la veilleuse de la Toute Sainte commença à bouger, non pas brusquement, mais régulièrement sur toute la largeur de l'icône et toute la chapelle fut inondée de lumière. Je voyais sans le cierge et je me dis pendant un instant que j'allais l'éteindre.

Je me tournai vers l'Ancien. Je vis qu'il avait les mains croisées sur la poitrine et qu'il était courbé jusqu'à terre. Il comprit que je voulais l'interroger et il me fit signe de ne rien dire. Je restai sur la stalle, tandis que l'Ancien était courbé à mes côtés. J'étais rempli d'amour et de piété pour l'Ancien et je

134 Il est de règle dans l'Église orthodoxe de lire, la veille de la communion, un canon de prières.

sentais que je me trouvais au Paradis.

Nous restâmes dans cet état spirituel une demi-heure, une heure, je ne pouvais pas m'en rendre compte précisément. Inconsciemment, je continuai à lire de mon côté l'office de la Communion et lorsque j'arrivai au verset : "Mes lèvres sont souillées¹³⁵...", progressivement la lumière tout d'abord baissa, puis la veilleuse cessa de bouger. Nous avons terminé l'office de la Communion et nous sortîmes en passant par le couloir. Il me fit asseoir sur un tabouret et lui-même s'assit sur un coffre en silence. Au bout d'un instant, je lui demandai :

"Qu'est-ce que c'était, Géronda ?

— Quoi donc ?

— La veilleuse. Comment la veilleuse a-t-elle pu bouger pendant si longtemps ?

— Qu'as-tu vu ?

— La veilleuse de la Toute Sainte bougeait de droite à gauche.

— C'est tout ce que tu as vu ?

— De la lumière aussi.

— Quoi d'autre ?

— Je n'ai rien vu d'autre. (En me demandant ce que j'avais vu d'autre, il semble que l'Ancien, lui, avait vu quelque chose d'autre.)

— Bon, ce n'était rien du tout.

— Comment cela rien du tout, Géronda ? La veilleuse bougeait et il y avait de la lumière !

— Eh alors, tu n'as pas lu ce que disent les livres : la Toute Sainte parcourt tous les *kellia* pour voir ce que font les moines ? Eh, elle est passée par ici, et elle a vu deux cinglés, et elle a voulu les saluer en agitant sa veilleuse."

Puis, de lui-même, il commença à me raconter quelques-unes de ses expériences. Il me rapporta comment il avait vu sainte Euphémie, ainsi que beaucoup d'autres choses. Sa disposition avait changé et il m'entretint jusqu'au matin de sujets spirituels. Il souligna à mon intention qu'il me racontait toutes ces choses par affection pour moi et pour mon édification, et non pour que je pense qu'il était quelqu'un.

À 5h30, le prêtre arriva et l'Ancien voulait que je célèbre la Liturgie, mais je n'avais pas mes ornements ecclésiastiques de diacre. Il m'apporta un vieux *sticharion**, et prit un *épitrachèlion** de prêtre dont il fit un *ora- rion** de diacre qu'il ajusta avec une épingle à nourrice ; il trouva des sortes de surmanches dont il m'enveloppa les bras. J'avais l'air d'un clown, mais ce fut la plus belle Liturgie de ma vie. Il n'y avait que nous trois.

Il me garda avec lui jusqu'au samedi. Il m'envoya une fois à Bourazéri pour aller voir des compatriotes¹³⁶ et pour que j'y reste à manger l'après- midi. Une

135 Prière de S. Syméon le Nouveau Théologien qui fait partie du canon de la communion.

136 La skite de Bourazéri était alors habitée par une communauté, placée sous la direction de l'Ancien Charalampos (fils spirituel de l'Ancien Joseph l'Hésychaste et futur

autre fois, il m'envoya aussi à Stavronikita pour y manger, parce que dans son *kellion*, il n'y avait que de la tisane et du pain séché. »

f. Des réponses d'un autre genre.

M. Théodore Hadji-Patéras, épicier à Xanthi, témoigne : « J'entendis parler du Père Païssios par un étudiant et je lui rendis visite dans son *kellion*. En partant, je lui fis part du problème que j'avais dans mon épicerie : “Géronda, j'ai beaucoup de rats, je me fais du souci et je ne peux rien faire. Je t'en prie, prie Dieu pour qu'ils s'en aillent.” Je le suppliais plein de chagrin, parce qu'ils circulaient librement dans le magasin, ils me causaient des pertes, je les entendais sans cesse sur le plafond. Même pendant la journée, ils surgissaient devant les clients. J'avais une grosse radio que j'avais rapportée d'Allemagne. Les rats y pénétrèrent, y firent leur nid, mirent leurs petits au monde, mangèrent les bobines, et la détruisirent. Il me répondit : “Cher ami, est-ce que nous allons déranger Dieu à cause des rats ?” Il paraissait ne pas y attacher d'importance.

Je revins chez moi. Mon cœur battait de joie, mais j'éprouvais aussi de la peine, une tentation : l'Ancien ne s'était pas rendu compte de l'importance de mon problème avec les rats.

Mais, quand je retournai dans mon magasin, je me rendis compte que quelque chose avait changé. Au bout de deux jours, je m'aperçus que les rats avaient disparu. Il n'en restait pas un. Je compris que la prière de l'Ancien les avait chassés.

Un jour, je me mis à ressentir une grande fatigue ; les forces me manquaient. Je fis des examens. Trois médecins décidèrent de me faire suivre un traitement, parce qu'un microbe tourmentait mon organisme. J'étais au lit, incapable de travailler.

Je décidai d'écrire à l'Ancien Païssios, en lui décrivant ma situation. Je le priai de me dire, s'il fallait que je quitte Xanthi, où que je fasse confiance à la providence de Dieu et aux médecins du lieu.

Le deuxième jour du traitement, je ressentis une violente douleur à l'estomac. Un médecin me dit que je risquais une gastrorragie et qu'il fallait que j'arrête les médicaments et que j'entre à la clinique. À minuit, je me levai, mais je tombai évanoui sur le sol. J'avais complètement perdu l'appétit. Je fondais comme un cierge. Les médecins m'examinèrent, mais ne dirent rien. J'étais entré à la clinique le jeudi après-midi, et jusqu'au samedi soir mon état ne fit qu'empirer.

Le dimanche matin, je m'éveillai et je ressentis une force indescriptible qui régnait dans mon corps et dans mon âme. Je me levai et je téléphonai à ma femme pour qu'elle vienne avec un médecin que je connaissais, afin qu'ils me

fassent sortir de la clinique, pour que je ne parte pas seul comme un voleur. Le médecin me dit que la veille j'allais mal, mais que quelque chose avait effectivement changé, qu'il n'y comprenait rien et qu'il ne pouvait pas fournir d'explication. Moi, de lui répondre : "Un miracle s'est produit, Dieu a fait un miracle." Intérieurement, je m'interrogeais en me demandant qui était intervenu pour que le miracle se produise. Je mangeai avec appétit une nourriture mêlée de larmes. Mon émotion était indescriptible. Le lendemain, j'allai travailler sans ressentir la moindre fatigue. En peu de jours, je repris les kilos que j'avais perdus.

Début décembre, nous rendîmes visite à l'Ancien Païssios à la Sainte-Montagne avec un de mes amis professeur et un étudiant. Il nous ouvrit, et le professeur passa le premier, puis l'étudiant et ils se dirigèrent vers sa calyve. Je restai en arrière avec l'Ancien qui me demanda comment j'allais. Je me dis que comme je lui avais écrit à propos de ma maladie et me voyant rétabli, il m'interrogeait sur ma santé et je lui répondis que j'allais très bien. Nous commençâmes à avancer vers la calyve, et il me demanda si j'avais bien reçu sa lettre.

Je m'arrêtai pensif parce que je n'avais reçu aucune lettre de lui. Avant que j'aie eu le temps de répondre, il me dit : "Je ne t'ai pas écrit de lettre, mais je t'ai répondu à ma façon."

Il y eut tremblement de terre en moi. Je compris que c'était l'Ancien qui, par ses prières, avait fait que je sois rétabli. Il me redemanda :

"Tu as reçu ma lettre, n'est-ce pas ?

— Oui, lui répondis-je, je l'ai bien reçue."

Mon émotion était grande. Après avoir vénéré les icônes dans l'église, je suis sorti et j'ai beaucoup pleuré. »

g. Divine Liturgie à la Précieuse-Croix.

Le 27 octobre 1978, deux Pères athônites vinrent rendre visite à l'Ancien. L'un d'entre eux rendit compte ainsi de sa visite : « Nous arrivâmes une ou deux heures avant le coucher du soleil. Nous nous arrê tâmes devant la porte de son périmètre de grillage, sans frapper. Nous vîmes de la fumée monter devant le *kellion* et nous entendîmes une discussion assez vive. Peu après, nous vîmes le visage du Père Païssios qui dépassait de derrière un tas de bois. Il nous regarda et nous nous inclinâmes. Après nous avoir fait quelques gestes amicaux de la main, il vint tout doucement nous ouvrir la porte en nous faisant une métanie et en essayant d'embrasser notre main¹³⁷.

En descendant, nous vîmes un jeune moine du saint monastère de Stavronikita qui faisait la cuisine à l'extérieur du *kellion* sur un feu où il était

137 C'est une marque de respect habituelle en Grèce par égard pour les prêtres et les moines.

aveuglé par la fumée. Il nous le présenta en riant : “Le Père X. est le cuisinier de la fête” et s’adressant à lui, il dit : “Fais attention, mon cher, de ne pas brûler la nourriture.” Celui-ci se mit à rire. Nous comprîmes qu’ils étaient en train de discuter de quelque chose de plaisant.

Nous vénérames les icônes de la chapelle, il nous conduisit dans l’hôtellerie et nous offrit une collation. Il nous expliqua que le lendemain ce serait la fête de saint Arsène de Cappadoce et qu’il y aurait une Divine Liturgie, et que c’était pour cette raison qu’ils étaient de si bonne humeur.

Puis, après une à deux minutes de silence, il nous dit : “Le Père Tykhon, lorsque des clercs lui rendaient visite, il leur demandait s’ils étaient prêtres et s’ils célébraient la Liturgie. Et s’ils répondaient positivement, il rendait grâce à Dieu. Si un prêtre lui répondait qu’il ne célébrait pas la Liturgie alors il était très affligé, d’une façon inimaginable.”

Cela nous conduisit à nous interroger, parce qu’en fait mon ami hiéromoine n’avait pas célébré depuis longtemps sans qu’il y ait eu un empêchement canonique. Nous nous regardâmes...

Nous nous entretînmes pendant assez longtemps de sujets spirituels et il nous offrit de passer la soirée dans son *kellion*. Puis le moine de service apporta la nourriture, et nous mangeâmes ce qu’il avait préparé, tandis que eux ne mangeaient que quelques fruits secs. Le Père Païssios pilait quelques amandes dans un petit mortier. Sa nourriture consistait en tout et pour tout en deux ou trois cuillères d’amandes broyées.

Au matin, le prêtre arriva du monastère et il concélébra la Liturgie avec mon ami hiéromoine. Pour ma part, pendant la Liturgie, je chantai avec le Père Païssios, qui psalmodiait avec une jubilation visible.

Avant que ne commence la Divine Liturgie, il s’approcha de moi et me dit à l’oreille que, la prochaine fois, c’est moi qu’il désignerait. D’une certaine manière il m’expliqua pourquoi il avait préféré mon ami plutôt que moi, bien que je sois plus vieux tant par l’âge que dans l’ordination : “Je m’étais rendu compte qu’en ce moment il ne célébrait pas la Liturgie, c’est pourquoi hier, dès que vous êtes arrivés, je vous ai raconté ce que Papa* Tykhon disait aux prêtres.”

Après la Divine Liturgie le prêtre et le moine servant partirent pour le monastère. Quant à nous, il nous garda plusieurs heures. Lorsque nous nous levâmes pour partir, nous sentîmes que la nature autour de nous avait pris un autre visage. Tout cela, nous le ressentions spirituellement. On aurait dit que les petits arbres verts allaient nous parler... »

h. « Dieu se trouve obligé d’aider. »

Témoignage de M. Tamiolakis Elefthériou, de Crète : « Je me trouvais un jour dans une situation difficile en raison de mes nombreuses obligations, et j’allai voir l’Ancien pour qu’il m’aide. Au milieu de la neige et avec un temps

épouvantable, j'arrivai et frappai à sa porte. L'Ancien m'ouvrit tout de suite et me fit entrer rapidement. Il me dit qu'il m'attendait, mais moi bien sûr, je ne l'avais pas informé. Il me fit asseoir à côté du poêle et commença à me faire de la tisane en prenant son temps. Il mit de l'eau dans la casserole¹³⁸ et fit son signe de croix en disant : "Gloire à Toi, mon Dieu !" Il mit finalement la casserole sur le feu et refit son signe de croix en disant de nouveau : "Gloire à toi mon Dieu !" Jusqu'alors, il n'avait pas dit un mot sauf : "Je t'attendais." Moi je l'observais, et sa lenteur commençait à m'énerver, car je bouillais intérieurement. Lorsque la tisane bouillonna, il me donna la tasse, me regarda de ce regard innocent et compatissant qu'il avait et me demanda tranquillement ce que j'avais et pourquoi je semblais inquiet. Moi, nerveusement, je me mis à lui débiter mes problèmes, avec emphase, en soulignant que le monde à l'extérieur avait beaucoup de problèmes. Lui, avec un demi-sourire, but une gorgée de sa tisane en me disant très tranquillement : « Et alors, pourquoi tu t'inquiètes ? Dieu y pourvoira ». Moi de m'énerver encore plus et avec la familiarité que j'avais avec lui, car je l'aimais beaucoup, je lui dis : "Bon d'accord, Géronda, Dieu vient en aide une fois, il vient en aide deux fois. Mais est-ce qu'il est obligé d'aider tout le temps ?" Alors il me regarda sérieusement et me dit quelque chose qui me foudroya littéralement : "Oui, me dit-il, Il est obligé." Son assurance était telle, et il était si évident qu'il le savait de première main que j'en fus soudain complètement retourné. Mes nerfs se relâchèrent, je me calmai, je ressentis une sérénité infinie et je n'avais qu'une interrogation dont je lui fis part : "Bon, mais alors pourquoi est-il obligé de nous aider ?" La réponse qu'il me donna ne pouvait être que celle d'un homme qui se sent concrètement enfant de Dieu et qui a une grande familiarité avec son père. Il me répondit : "De la même façon que toi, qui as engendré des enfants, tu ressens maintenant l'obligation de les aider et tu viens de Thessalonique jusqu'ici par un temps pareil parce que tu te fais du souci, de la même façon Dieu qui nous a créés et dont nous sommes les enfants, Lui aussi s'intéresse à nous, et ressent le besoin de nous aider. Oui, Il est obligé !" Le caractère direct de cette réponse était tel que tout souci disparut et dès lors je cessais de m'inquiéter pour l'avenir. »

i. Prédiction.

Témoignage de M. Apostolos Papachristou, théologien et chantre d'Aginion : « Je rendis visite à l'Ancien pour la première fois le 12 septembre 1977 dans son *kellion* de la Précieuse-Croix. Dès qu'il me vit, naturellement sans me connaître, il me dit : "Bienvenue Apostolos !" En janvier 1979, je revins le visiter. À cette époque, ma cousine s'était fiancée avec un jeune homme et je lui demandais s'il était celui qu'il fallait pour fonder une vraie famille. Alors

138 Petite casserole dont on se sert pour faire le café grec.

l’Ancien me dit : “Ce jeune homme n’y réussira pas, parce qu’il a lésé une âme. Il a promis le mariage à une jeune fille, mais il l’a abandonnée, et elle, de désespoir, a fait une tentative de suicide. Finalement, elle n’est pas morte, mais elle est restée paralysée. S’il ne lui demande pas pardon pour ce qu’il lui a fait, il ne s’en sortira pas.”

De fait, jusqu’à aujourd’hui, malgré toutes ses tentatives, il n’est pas arrivé à fonder une famille et à réussir sa vie. »

j. Traits d’humour.

Un trait caractéristique de l’Ancien qui n’a pas été suffisamment souligné, c’est qu’il était toujours gentil et de bonne humeur. La bonne humeur est une vertu et le rire spontané est irréprensible.

Souvent, il racontait des histoires amusantes qui provoquaient spontanément le rire, pour consoler des âmes affligées, mais c’était aussi un trait de son caractère. Souvent, derrière une simple plaisanterie se cachait un profond sens spirituel. Il faisait des jeux de mots, de fausses étymologies et des rapprochements de mots déconcertants. Mais il avait assez de finesse pour ne blesser personne et pour ne pas juger les gens. De tout ce qui a été relevé à ce sujet, je ne prendrai que quelques exemples :

*

Quelqu’un qui montrait de l’intérêt pour les musées vint rendre visite à l’Ancien pour voir les trésors de son *kellion*. Amusé par la frivolité de ses recherches, il lui montra un mur en ruines et lui dit en plaisantant : « Ces ruines datent de l’époque de Nabuchodonosor. »

*

« Géronda, où trouvez-vous tant de loukoums ? lui demanda un petit enfant.

— Je les cueille sur ces loukoumiers, dit-il en lui montrant les buissons. »

*

« Père, que fais-tu ici ? lui demanda quelqu’un d’indifférent.

— Je veille à ce que les fourmis ne se chamaillent pas. »

Dans une circonstance semblable, alors que quelqu’un lui demandait comment il passait la nuit, il répondit : « Eh bien, ma tâche est d’allumer chaque soir les veilleuses qui sont au ciel », voulant dire les étoiles.

*

Quelqu’un lui demanda :

« Père, comment puis-je acquérir la *nepsis** ?

— Tu dois te laver¹³⁹ quotidiennement. Quoique moi qui me lave, je n’en vois pas encore l’utilité¹⁴⁰ ! »

139 Jeu de mots intraduisible entre le mot *nè/w's* (qui se prononce *nipsis*) issu d’un verbe *nèpho* « être sobre » et un verbe *nivo* (aoriste *enipsà*) qui a le sens de « laver ».

140 Marque d’humilité de la part de l’Ancien qui affirme, de cette façon imagée, que lui-même n’a pas encore acquis la *nepsis*.

*

Un jour, une connaissance, Kaiti Pateras, se rendit à Souroti en compagnie de M. Georges Lagos, professeur de médecine à l'Université de Ioannina, pour voir l'Ancien. Il lui dit : « Aujourd'hui tu es venue avec un lièvre, la prochaine fois tu viendras avec une tortue. » De fait, la fois suivante elle vint avec une dame, elles se perdirent en chemin et au lieu de cinq heures le trajet dura entre neuf et dix heures jusqu'à ce qu'elles arrivent.

*

Un jour, au *kellion* de la Panagouda il plantait un oignon dans une boîte de calamars. Un petit malin vint à passer et, les bras croisés dans le dos, il lui demanda ce qu'il faisait. L'Ancien lui répondit :

« Je plante des calamars.

— Ils poussent bien, Géronda ?

— Et comment ! Mais il faut juste que tu les plantes les moustaches en bas, alors ils prennent racine. »

*

« Dans la vie spirituelle, pour ne pas être boiteux (*cholaino*), nous ne devons pas rester dans le hall (*chol*). Tous ceux qui sont boiteux (*cholai-nouri*) n'entreront pas dans le salon de Dieu. » Il voulait dire le Paradis.

*

La veille du début de la période du Triode*, il dit à un pèlerin : « Es-tu déjà passé par les péages¹⁴¹? Là, quand on y passe, on paie. Nous quand nous passons par le Triode, est-ce que nous payons ? ». Il voulait dire : « est-ce que nous faisons des sacrifices ? ».

*

Un jeune homme de sa connaissance vint lui rendre visite à la skite d'Iviron. Il portait un costume et une très belle cravate. L'Ancien, qui aimait les choses simples, eut recours à une manière amusante et originale de lui enseigner la simplicité. Il lui dit en plaisantant : « Veux-tu me donner ta cravate et que nous l'apportions à cet ânon, pour qu'il en profite un peu lui aussi ? » Il la lui donna et l'Ancien l'apporta à l'ânon, sans pouvoir retenir ses rires à ce spectacle. Cependant, le jeune homme comprit le message, et la fois suivante il ne revint pas à la Sainte-Montagne avec une cravate.

*

Parfois, l'Ancien « faisait le niais » (il faisait des pitreries). Lors de la visite de quelqu'un d'indifférent aux choses spirituelles, qui voulait uniquement passer du temps et l'informer des nouvelles, l'Ancien s'en étant aperçu, lui demanda : « Et quelles sont les nouvelles ? Comment va la livre sterling ? » Cet ascète se mit soi-disant à s'intéresser au cours de la livre.

*

Il informa le monastère que personne ne devait le déranger pendant quelques jours. Une bande d'étudiants passa par son *kellion*. Ils frappèrent avec insistance, mais l'Ancien ne leur ouvrit pas. Ils entrèrent en passant sous le

141 Jeu de mots en grec entre Triode et le mot pour « péages » (*ta diodia*).

grillage, et l’Ancien fut contraint de leur ouvrir et leur demanda ce qu’ils voulaient.

« Géronda, nous voulons avoir un entretien spirituel.

— Mes enfants, quel entretien spirituel pourrions-nous avoir lorsqu’on a besoin de la police ? Que dit le Christ dans l’Évangile ? “Celui qui n’entre pas par la porte, mais pénètre par une autre voie...” », et il omit la fin du verset : « celui-là est un voleur et un pillleur¹⁴² ».

*

Une autre fois un archimandrite força sa clôture. L’Ancien par délicatesse ne lui dit rien. Par la suite, il disait en plaisantant : « Et alors, celui-ci a la bénédiction (permission), il est archi-mandrite » (jeu de mots en grec : « le chef de l’enclos »).

*

Un pèlerin grec invita l’Ancien à dire aussi un mot aux amis anglais qui étaient avec lui. L’Ancien qui, bien sûr, ne connaissait pas l’anglais trouva une manière plaisante de stigmatiser la suffisance égoïste des Européens et répondit : « Dis-leur que nous les Grecs nous écrivons parfois le mot ‘moi’ avec des minuscules, tandis qu’eux l’écrivent toujours avec des majuscules ! »

◆

En consolant une âme affligée, il disait : « À l’avenir ne sois pas triste¹⁴³. »

*

Un possédé lui dit : « Je suis celui qui est¹⁴⁴, tombe à terre pour m’adorer ». L’Ancien lui répondit : « Tu n’es qu’un âne¹⁴⁵, mon gars, un âne », en s’adressant au démon qui lui parlait effectivement.

*

Un moine lui demanda s’il était permis de manger du soja, et il lui répondit : « Nous avons beaucoup de soja, mais nous n’avons pas d’affinité¹⁴⁶ avec les saints Pères. »

*

« Toi Géronda, tu es un ascète », lui dit un athonite. L’Ancien, contrarié, lui dit : « Que signifie le mot ascète ? » et il continua : « Ascète signifie “sans abri¹⁴⁷”, alors que moi j’ai une calyve. Donc je ne suis ni un sans- abri, ni un ascète. »

*

Quelqu’un vit l’Ancien marcher pieds nus et lui demanda pourquoi il ne portait pas de chaussures. Il répondit : « Ce sont les chaussures que ma mère m’a données qui sont les meilleures et, plus elles vieillissent, plus elles

142 Jn 10,1.

143 Jeu de mots : en grec l’expression *tou loipou*, « à l’avenir», ressemble à l’impératif moyen-passif du verbe *lypamai*, « être triste ».

144Ex 3, 14.

145Jeu de mots en grec entre l’expression *o òn*, « celui qui est » et le mot *onos*, « âne ».

146 Jeu de mots en grec entre le mot *soja* et le mot *soi*, « espèce, race, famille ».

43. Jeu de mots en grec entre le mot *ascétis*, « ascète » et *asképis*, « sans abri ».

deviennent solides¹⁴⁸. »

*

Un ingénieur civil, que l'Ancien connaissait, lui rendit visite la veille de la fête de sa calyve. L'Ancien l'accueillit en lui disant : « Bienvenue à l'ingénieur avec les financiers¹⁴⁹. » Lui de s'étonner, parce qu'il était seul. Il lui donna un petit paquet qu'un ami d'un monastère lui avait donné. Le Père Païssios l'ouvrit devant lui, et alors l'ingénieur vit avec stupéfaction que le paquet contenait des « financiers ».

148 C'est-à-dire que les plantes de pieds durcissent !

149 Jeu de mots en grec : le mot *ergolabos*, traduit ici par « financier », désigne à la fois un entrepreneur et une sorte de gâteau fait avec de la pâte d'amande.

CHAPITRE XII. AU KELLION DE LA PANAGOUDA SACRIFICE POUR CEUX QUI SONT DANS LA PEINE

1. Installation au *kellion* de la Panagouda.

Après avoir passé onze ans de lutte et d'abnégation dans la calyve* de la Précieuse-Croix, il décida, pour une raison spirituelle, d'en partir. Cherchant une calyve à Kapsala, il voulait demeurer en compagnie de l'Ancien Mènas le Roumain, qui était aveugle, pour le soigner durant ses vieux jours. Mais le monastère auquel appartenait le *kellion** ne lui en donna pas la bénédiction. En chemin, il supplia la Toute Sainte en larmes : « Ma Toute Sainte, tu as une maison pour chacun dans ton Jardin, tu n'en as pas une pour moi ? »

Le 27 février, anniversaire du jour où lui était apparue sainte Euphémie, il trouva, sur les indications de l'Ancien Joachim, le *kellion* de la Panagouda qui était jusqu'alors un vignoble du saint monastère de Koutlou- mousiou. Il ressentit cet événement comme une bénédiction de la sainte (i.

e. Euphémie), et il la remercia tout ému de sa providence. Les pères du monastère accueillirent sa demande avec empressement et enthousiasme, et ils transformèrent le vignoble en *kellion* en lui fournissant un *omologo*'.

La calyve de la Panagouda se trouve au pied du versant d'une petite hauteur, au milieu d'une épaisse végétation. Elle est près du chemin qui relie Karyès à Iviron et en face de la skite de Saint-Pantéléimon. La chapelle occupe le coin sud-est de la calyve et est consacrée à la Nativité de la Très Sainte Mère de Dieu (c'est pourquoi on la connaît sous le nom de Panagouda, c'est-à-dire « Petite Mère de Dieu »). Elle est tout de suite à droite du couloir, en venant de l'entrée, alors qu'à gauche se trouve la cellule de l'Ancien. Ensuite, à droite, se trouve une cellule, que l'Ancien ¹⁵⁰ transforma en hôtellerie et à gauche un espace, où il disposa son atelier. Une porte conduit au balcon, avec vue sur Karyès.

Bien qu'il eût recherché un *kellion* isolé sur le versant sud de Pathos, il y renonça à cause des pèlerins, pour que l'accès leur fût plus aisé. C'est un petit *kellion* propre, non loin de Karyès, pour ne pas exposer les pèlerins aux fatigues, et pour qu'ils puissent passer la nuit dans les monastères environnants en y étant répartis afin que le poids de leur accueil ne pèse pas sur un seul monastère.

De l'eau potable était fournie par une petite source avec un tuyau en

150 Document délivré par un monastère, qui concède l'usage à vie d'un *kellion* qui relève de son autorité à un moine. Celui-ci est dès lors inscrit sur les registres du monastère tout en conservant une certaine autonomie.

plastique. Comme elle était à sec pendant les mois d'été, l'Ancien répara une vieille citerne souterraine qu'il remplissait en hiver. Il clôtura le périmètre de la calyve avec du grillage, en laissant deux entrées. Il fit aussi un tout petit jardin, où il planta quelques légumes sauvages ; il y cultivait des oignons, des laitues et quelques plants de tomates, rien d'autre.

Il manquait à la calyve des éléments fondamentaux, car elle était vieille et abandonnée. Il manquait des portes, des fenêtres, des plafonds ; le plancher était troué et le toit laissait passer l'eau. L'Ancien entreprit, en se donnant beaucoup de mal, les réparations de première nécessité. Il n'avait pas d'argent, et il n'en acceptait pas facilement. Il travaillait toute la journée et, le soir, il se rendait à une heure de marche chez un disciple dans la calyve duquel il avait aussi transporté le peu de choses qu'il possédait. Ce disciple ainsi que des Pères de Koutloumousiou l'aidèrent dans ses travaux ; ils lui fournirent aussi les mulets pour transporter les matériaux. Au début, il s'attacha à mettre en ordre sa chapelle, puis sa cellule, pour pouvoir y passer la nuit.

Un jour, comme il allait à la Panagouda en traînant les pieds de fatigue, il se dit : « Si au moins mon lit était prêt, que je puisse m'y reposer un peu. » En arrivant, il vit un lit ascétique qu'un moine lui avait préparé à partir d'une porte !

Outre sa journée de labeur épuisant, il avait aussi du monde. Il préparait le ciment, mais quand des gens venaient avec leurs problèmes, il s'asseyait avec eux et les écoutait. Quand il reprenait son travail, le ciment avait pris. Mais il ne s'énervait pas : « Les gens ont leurs tracas. Que le ciment devienne du ciment¹⁵¹ », disait-il avec légèreté, relativisant sa propre peine comme aussi l'affliction des autres. Il montait réparer le toit, des pèlerins arrivaient, il redescendait. Quand ils étaient partis, il remontait pour poursuivre son travail. Cela se produisit souvent, jusqu'à ce qu'il se soit installé dans son *kellion*, mais aussi après.

2. Saints Pantéléïmon et Lucillien.

C'était le 2 juin 1979, l'après-midi. L'Ancien venait de transporter ses affaires au *kellion* de la Panagouda, sans avoir eu le temps de les ranger. Il se préparait à célébrer les Vêpres et il demanda au moine qui l'aidait, quel était le saint que l'on fêtait le lendemain, mais celui-ci ne s'en souvenait pas. Il lui dit qu'il le lui dirait le lendemain en arrivant, et il partit en se hâtant parce que la nuit tombait.

La suite, l'Ancien la raconta ainsi : « J'avais les *Ménées* dans des caisses. Je cherchais mes lunettes pour lire le nom du saint du jour, mais je ne les ai pas trouvées. Pour ne pas perdre mon temps, je fis les Vêpres sur le chapelet* en

151 Cf. Gn 3, 19 : « Parce que tu es terre et que tu t'en iras dans la terre. »

disant : “Saints du jour intercédez pour nous¹⁵² !” Quand je me levai après minuit, j’essayai encore de trouver le nom du saint avec la lampe de poche pendant environ une demi-heure, sans résultat. Je me dis : “C’en est fait de l’office de minuit.” Pour ne pas passer la nuit à chercher, je refis l’office sur le chapelet : “Saints du jour intercédez pour nous !”, toujours sans mentionner les noms des saints du jour.

Je vis alors saint Pantéléimon, qu’accompagnait un autre saint, entrer dans ma cellule.

“Qui es-tu ? lui demandais-je.

— Saint Lucillien” me répondit-il.

Je ne me souvenais pas qu’il y avait un tel saint, et je lui demandai :

“Lucien ?

— Non. Lucillien.

— Comment ? Longin ? lui demandais-je pour la deuxième fois.

— Lu-cil-lien”, répéta le saint.

Ensuite, s’adressant à saint Pantéléimon, il lui dit d’examiner mes cicatrices post-opératoires, pour voir si elles évoluaient bien. Saint Pantéléimon, qui portait une blouse blanche comme un médecin, s’approcha de moi. Après les avoir examinées, en posant sa main sur mon sein, à l’endroit où avait eu lieu l’opération aux poumons, il dit à saint Lucillien : “Tout va bien. Tu dois les prendre en considération pour le diplôme (les examens).” »

Les deux saints disparurent alors et l’Ancien, en glorifiant Dieu et en rendant grâces, alluma un cierge. Et il trouva alors que la mémoire de saint Lucillien était le 3 juin.

Le lendemain matin, lorsqu’arriva le moine qui l’aidait, l’Ancien, en souriant, lui demanda : « Saint Lucillien, n’est-ce pas ? », et il lui raconta l’apparition des saints. L’Ancien, en lisant dans le *Synaxaire** la notice relative au saint, fut très surpris en relevant la « coïncidence » suivante : la *Vie* détaillée du saint qui se trouve dans le saint monastère d’Ivion, figure à la date du 27 février (jour de son martyr), date à laquelle lui était apparue sainte Euphémie. Ce lien entre ce martyr et la sainte qu’il vénérât tant, mais aussi la proximité de la date et même du lieu du martyr des deux saints, le réjouissaient particulièrement.

Il alla ensuite à la skite de Koutloumousiou pour y vénérer saint Pantéléimon. Il rapporta que l’icône qui était sur le proskinitaire* ressemblait beaucoup à son saint visage.

Dès lors, il le vénéra annuellement et il mit son icône dans sa chapelle et même dans sa cellule.

Cet événement miraculeux consola l’Ancien et chassa la peine et les soucis qu’il traversait en cette période de transition.

152 Traditionnellement, la journée ecclésiastique commence au coucher du soleil par l’office des Vêpres, et non au lever du soleil.

3. « Consolez mon peuple ! »

Le flot des pèlerins changea de direction et, au lieu de se diriger vers la Précieuse-Croix, se dirigea désormais vers la Panagouda. De plus, il ne cessait d'augmenter. Dans ce voisinage jusqu'alors paisible, on voyait désormais monter et descendre le chemin de la prairie de Koutloumousiou, des gens de tous âges et de toute condition. Surtout à l'heure de l'autobus¹⁵³, où le flot se gonflait. La plupart des voyageurs s'empressaient pour arriver en premier chez l'Ancien et on les entendait demander : « C'est bien le chemin pour aller chez le Père Païssios ? », « L'Ancien est en bas ? », « Il y en a beaucoup qui attendent ? »

L'Ancien les recevait pendant toute la journée, leur offrait une collation et sacrifiait de longues heures en restant avec eux pour entendre leurs problèmes, pour soulever leurs croix, pour prendre leur souffrance, pour les conseiller, pour les réprimander, pour les guérir, et aussi pour les distraire, sans jamais prendre en compte le fait qu'il n'avait pas dormi, qu'il était à jeûn, qu'il était fatigué ou malade. La seule chose qui lui coûtait, c'était qu'ils interrompaient et écourtaient sa prière sans distraction.

Il brûlait littéralement du désir de *L'hésychiaet* de la communion ininterrompue avec Dieu. Mais son cœur sensible et rempli d'amour ne lui permettait pas de laisser sans consolation ceux qui étaient « ceux qui peinaient et étaient accablés ».

C'est ainsi qu'il réussit avec succès et discernement à combiner le service à l'égard des hommes et la vie hésychaste. Sa clairvoyance charismatique, avec laquelle non seulement il scrutait les dispositions, mais aussi la gravité des problèmes des visiteurs - la plupart du temps avant même d'être en contact avec eux - et quelques événements divins extraordinaires étaient les inoubliables régulateurs de son environnement.

Selon certains témoignages, un jour que l'Ancien était très fatigué, la cloche sonna avec insistance. Au moment où il se préparait à ouvrir, il vit son bienheureux Ancien, le Père Tykhon, à l'extérieur de l'enclos qui lui disait, satisfait : « Je me réjouis que tu accueilles les gens. » Cet événement contribua à faire davantage pencher la balance en faveur du service d'autrui.

Avec le temps, malgré tout, le nombre des visiteurs augmenta de façon excessive ; il excéda ses capacités. Il disait sur le ton de la confession : « Je ne me contrôle plus. Je suis devenu une affiche qui attire les gens. Autrefois mon esprit était plongé dans la prière. Maintenant, je vis les problèmes des gens. Souvent je sursaute dans mon sommeil ! »

D'un autre côté, il se rendait compte du grand besoin dans lequel se trouvaient pratiquement la plupart des pèlerins. Il disait à ce sujet : « Ne croyez pas que les gens viennent ici pour passer le temps. Ils ont de gros problèmes. Et

153 L'autobus qui mène de Daphni, le port, à Kaiyès capitale administrative de l'Athos.

ce qui m'aide souvent à prolonger cette situation, c'est le fait que des âmes sont aidées. Moi, je me suis fait moine pour vivre dans l'anonymat, mais les gens ne me laissent pas. Un Ancien m'a dit : "Toi, Ancien Païssios, ta règle consiste à accueillir les gens et à les soulager." Maintenant, comment Dieu va me juger, je n'en sais rien. »

Lui-même désirait ardemment vivre seul dans *L'hésychiaet* prier. Il ressentait que, de cette façon, il aidait davantage les autres et de façon plus substantielle.

C'est pourquoi, lorsqu'il vit que les visiteurs ne cessaient d'augmenter, il fut obligé de prendre des mesures pour en limiter le nombre. Pendant plusieurs heures par jour, l'été, il disparaissait dans la forêt ; l'hiver il s'enfermait dans son *kellion*. Il lisait surtout le *Psautier* en priant pour des catégories précises de personnes souffrantes¹⁵⁴. Il y avait bien sûr des exceptions, où il ne respectait pas cette règle : lorsqu'il avait été « informé » d'un cas grave et urgent.

L'Ancien disait : « Souvent, au moment où je prie, la petite cloche sonne. Je regarde par la fenêtre et je vois quelqu'un qui traverse une passe très difficile¹⁵⁵. Et alors je lui ouvre ma porte. Mais avec lui accourent et entrent quatre ou cinq autres personnes venues passer des vacances à la Sainte-Montagne. Le temps que je me dépêtré de tous ces gens, je suis tellement épuisé que je m'effondre sur mon lit, mort de fatigue. De même, au moment des Vêpres. Quand je vois quelqu'un d'affligé, je lui ouvre, parce que j'ai de la peine pour lui. Et après, le temps des Vêpres est passé aussi. Alors, mes obligations spirituelles et mon emploi du temps sont fichus. Mais je ne l'ai pas voulu. J'ai ouvert afin de venir en aide à une âme en peine, et j'ai été pris dans l'engrenage de ceux qui sont venus ensuite, et vas-y pour t'en dépêtrer ! Mais si je l'avais fait pour me détendre, par exemple, alors je ne serais pas en règle avec Dieu. »

Il envisagea même une solution plus radicale : un transfert, pour au moins une longue période de temps, dans une région isolée, y compris à l'extérieur de la Sainte-Montagne. Il reçut des propositions pour partir dans une région isolée et méconnue, et même à l'étranger (en Amérique).

Mais, brusquement, il se produisit un changement visible dans son comportement. Il interrompit complètement et pour toujours ces sorties bien-aimées dans la forêt, et il limita les heures de sa réclusion. Quand on l'interrogea avec étonnement à ce sujet, il répondit d'une façon énigmatique en citant la phrase du prophète Isaïe : « Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu¹⁵⁶ », laissant entendre qu'il avait reçu cet ordre. Il y a aussi un témoignage selon lequel la Toute Sainte lui était apparue en lui disant : « Ma

5. Il avait reçu cet usage de saint Arsène de Cappadoce qui avait établi une liste de psaumes à lire pour différentes circonstances. On trouvera la traduction française de cette liste dans le livre de C. LOPEZ-GNISTY, *Le Secours des saints*, Vevey, 2007, p. 145-153.

155 Comprendre : quand je regarde la personne, je comprends souvent dans quel état elle se trouve.

156 Is 40,1.

tâche consiste à garder vos frontières, et je le fais. De la même façon, la tienne consiste à recevoir les gens sans distinction, parce qu'ils en ont besoin. » L'Ancien obéit humblement à la Toute Sainte et respecta sa recommandation : la diaconie du service des affligés.

Malgré le fait qu'il les recevait tous, les gens ne le changèrent pas ; ils ne le rendirent pas plus mondain. Au contraire, avec la grâce de Dieu, c'est l'Ancien qui transformait les hommes. Car non seulement il s'offrait en sacrifice pour eux, mais de plus lui-même « progressait » et il se perfectionnait, passant « de la vertu de la pratique, à la vertu de la contemplation¹⁵⁷ », et il vivait de grands événements surnaturels. Avec son expérience hésychaste, il valorisait sa prière pendant la nuit et, toutes les fois qu'il était seul, dans la journée. Quand il était seul, il portait dans sa prière les requêtes des hommes, et lorsqu'il se trouvait avec des gens, il proclamait le Christ. Dieu et les affligés devinrent désormais les deux axes autour desquels se déroulait toute son existence.

4. Apparition de saint Biaise.

Le Père Augustin Catsabiris, archimandrite, avait à plusieurs reprises demandé à l'Ancien qu'il prie pour que le nouveau saint Biaise de Sclavaina lui apparaisse. Il désirait connaître les traits de son visage pour les reproduire sur une icône.

C'était le soir du 21 janvier 1980, dimanche du Fils Prodigue, la veille du lundi. Alors que l'Ancien priait dans son *kellion* avec son chapelet*, il vit se présenter devant lui, dans la lumière, un saint inconnu qui portait une *mantia** de moine. À côté de lui, sur le mur de sa cellule, au-dessus du poêle, apparurent les ruines d'un monastère. Il ressentait une joie et une jubilation indescriptibles, et il se demanda : « De quel saint s'agit-il ? » Il entendit alors une voix qui venait de l'église disant : « C'est saint Biaise de Sclavaina¹⁵⁸. »

Par reconnaissance, pour remercier le saint, il se rendit à Sclavaina où il vénéra ses reliques pleines de grâce. L'Ancien, de surcroît, indiqua de loin l'endroit où se trouvait jadis le monastère du saint, parce que la nuit tombait et qu'il n'avait pas le temps de se rendre sur place.

M. Apostolos Papachristou rapporte ceci : « Le 20 mai 1980, l'Ancien vint chez moi à Agrinion, avec l'intention de se rendre à Sclavaina, dans la région d'Acarnanie, pour y vénérer les saintes reliques de saint Biaise de Sclavaina, après la révélation du saint dans sa cellule. Il resta une soirée à la maison et, bien que nous lui eussions préparé des draps éclatants de propreté, l'Ancien les

157 S. JEANCLIMAQUE, *L'Échelle sainte*, XXVI, 138.

158 Voir aussi l'ouvrage de l'archimandrite AUGUSTIN CATSABIRIS, *Le Saint hiéromartyr Biaise d'Acarna*, Athènes, 1990, p. 52-55 (en grec), qui rapporte cette apparition avec une erreur sur la date.

laissa absolument intacts. Lorsqu'il se rendit à Sclavaina, il vénéra le saint en se prosternant sur le sol et il instruisit tous ceux qui se trouvaient autour de lui.
»

Ensuite, l'Ancien commanda une icône de saint Biaise au saint monastère de la Sainte-Trinité de Coropi en Attique après avoir décrit les traits du visage du saint à la moniale iconographe. Quand il reçut l'icône, il fut satisfait, parce qu'elle représentait le saint avec exactitude : « Il semble que la sœur était pieuse et qu'elle l'avait faite en priant et en jeûnant », ajouta-t-il.

Chaque année, il vénérât la mémoire de saint Biaise en veillant seul dans sa cellule. Il le fêtait non pas le 11 février, jour où l'on fête sa mémoire d'habitude, mais le 19 décembre, jour de son martyre.

5. Parfum dégagé par l'icône *Axion estin*.

L'Ancien raconta ce qui suit : « Le lundi de la semaine pascale, j'étais assis dans l'hôtellerie et je disais la prière. Soudain, je sentis du parfum. Encore autre chose, me dis-je ! Je sortis dans le couloir pour voir d'où cela venait, j'allai dans la chapelle. Rien. Je sortis dans la cour. Le parfum était encore plus fort. On entendit frapper la simandre. Je regardai et je vis que la procession descendait vers le bas du versant et je me rendis compte que l'odeur sortait de l'icône de la Toute Sainte. »

C'était le jour de la procession qui accompagne la sortie de l'icône miraculeuse *Y Axion Estin*. Elle descend en partant de Koutloumousiou et va jusqu'au *kellion* des Saints-Apôtres (d'Alypios), dont le *kellion* de la Panagouda est distant d'environ un kilomètre. De là, la Toute Sainte envoyait à sa manière son salut à l'Ancien.

6. Les reliques de saint Côme le Prôtos.

Au début du carême de Noël 1981 eut lieu l'invention des reliques du saint martyr Côme le Prôtos (qui fut responsable de l'administration de la Sainte-Montagne). Il fut martyrisé par les latinophones^{159 160} au XIII^e siècle. Ses

159 Mot à mot : « ceux qui pensent comme les Latins ». Cette appellation désigne des théologiens orthodoxes qui ont tenté, sur divers sujets théologiques, d'établir des compromis avec la théologie latine en adoptant dans une certaine mesure son mode de pensée et certaines de ses positions.

160 Qui se trouve à Karyès. Voir le *Synaxaire* au 5 décembre. Nous rappelons qu'une édition française du *Synaxaire* en 6 volumes a été réalisée par le Hiéromoine Macaire de Simonos-Pétra.

reliques furent retrouvées dans l'église du Protaton¹¹ après tant de siècles.

Le lendemain de son exhumation, l'Ancien rentra de l'extérieur à la Sainte-Montagne. Quand il arriva à Karyès, il alla vénérer pieusement les saintes reliques. Il sentit un parfum indicible. Il se dit que même la terre de sa tombe avait de la grâce, qu'elle avait reçue des saintes reliques.

Le dimanche de l'Orthodoxie¹⁶¹ de l'année suivante, il y eut une veillée de fête panathonique¹⁶² dans l'église du Protaton en l'honneur du saint, à laquelle participa l'Ancien. Pendant la veillée, il vit une lumière qui se déversait du toit de l'église sur le saint crâne. Il était totalement captivé et il se complaisait dans cette lumière céleste, qui était invisible aux autres.

7. Une chèvre au plafond.

L'Ancien garda à dormir dans sa calyve un jeune moine. Il le fit dormir sur un banc de bois dans le couloir. Il étendit une couverture sur un couvre-lit en crin et, en guise d'oreiller, il lui donna une carpe dont il ne se servait pas et qu'il roula sur elle-même. Il fit un beau lit ascétique. Il dit au moine en plaisantant : « Celui qui dort sur cet oreiller a des visions. » Le lendemain matin, il demanda au jeune moine avec un sourire spontané :

« Comment as-tu dormi ? As-tu eu des visions ?

— Non, Géronda.

— As-tu vu des chèvres (des démons) ?

— Non plus.

— Hier, expliqua avec gravité l'Ancien, le gendarme est venu de Ka-ryès, et nous avons discuté. Nous avons entendu, venant du toit, une "chèvre" qui bêlait. »

8. Lumières dans le *kellion*.

En 1982, le jour de Pâques, deux Pères, enfants spirituels de l'Ancien, passèrent par le *kellion* Rabdouchos, pour saluer son Ancien, le diacre Jean et lui adresser le traditionnel « Christ est ressuscité ! ». Celui-ci leur demanda s'ils avaient célébré Pâques dans le *kellion* de l'Ancien Païssios. « Non, lui dirent-ils, mais à Koutloumousiou. L'Ancien était avec nous. » Le diacre Jean s'étonna et, interloqué, leur expliqua la chose suivante : lui et d'autres pères avaient célébré Pâques dans le *kellion* voisin. Lorsqu'ils eurent terminé et qu'ils allaient partir, ils virent qu'à la Panagouda de nombreuses lumières étaient allumées. Tout l'intérieur du *kellion* était plein de lumière, une splendide profusion de lumières ! Le diacre Jean, impressionné par ce

161 Premier dimanche du Grand Carême.

162 Concernant tout le Mont-Athos.

spectacle, dit aux autres : « Regardez avec quelle magnificence l'ancien Païssios célèbre la Résurrection ! Et nous qui avons terminé si tôt ! »

Mais à la Panagouda ce soir-là, il n'y avait personne ; pas même l'Ancien. Que signifiaient donc ces lumières ?

Lorsqu'on rapporta l'événement à l'Ancien, il répondit humblement : « C'est ce que Dieu a permis pour que le diacre Jean reçoive une certitude intérieure. Comme des visiteurs viennent aussi le déranger en lui demandant où se trouve mon kellion, et que parfois il peut rouspéter ou s'énerver comme un homme qu'il est, c'est pour cette raison que Dieu lui a montré cela. »

9. La promesse de la Mère de Dieu.

Pendant son sommeil, l'Ancien vit qu'il allait partir pour un long voyage et qu'il mettait de l'ordre dans ses papiers. Il y avait aussi d'autres hommes qui mettaient eux aussi de l'ordre dans ses papiers. Alors apparut une belle femme pleine de grandeur et vêtue d'or. Elle lui prit les papiers, les mit sur son sein et lui dit qu'elle s'en occuperait, mais que le temps de partir n'était pas encore venu, que c'était trop tôt. Précédemment, l'Ancien avait prié en disant : « Ma Toute Sainte, mon passeport et mes papiers ne sont pas prêts ! », avec le sentiment qu'il n'était pas prêt à partir pour l'autre vie.

Lorsque, peu de temps après, il alla à Jérusalem, plus précisément à Gethsémani, avec un étonnement dont furent témoins ses compagnons il reconnut dans le visage de l'icône de la Toute Sainte de Jérusalem, celui de la « Dame » qu'il avait vue dans son sommeil. C'est ainsi qu'il réalisa que celle qui lui était apparue était la Toute Sainte et que le grand voyage était le fait de quitter cette existence, mais l'heure n'en était pas encore venue.

10. Aux Lieux Saints et au Sinai.

En l'an 1982, l'Ancien se rendit aux Lieux Saints et y vénéra le « Saint des saints ». Ce fut sa première et unique visite. Il parlait avec admiration de la grande grâce qu'ont les Lieux Saints, surtout le Golgotha et le Saint Sépulcre.

Quand il se rendi en pèlerinage sur le mont Thabor, tandis qu'il priait, « quelque chose lui arriva¹⁶³ ». Puis il montra au gardien du lieu de pèlerinage l'endroit précis où avait eu lieu la divine Transfiguration du Seigneur.

A Nazareth, il vit un Juif, chrétien en secret, qui avec piété enleva sa calotte et alla boire à la fontaine de la Toute Sainte, tout en prenant garde de ne pas

163 Quelqu'un entendit l'Ancien dire qu'il avait vu une lumière.

être vu par les gens. L'Ancien révéla : « Il y a beaucoup de Juifs crypto-chrétiens qui ont peur de se manifester, parce qu'ils sont persécutés, et plus tard un plus grand nombre encore se fera baptisé et ils deviendront nos meilleurs amis. »

Sur le mont des Oliviers, il demanda aux moines du Saint-Sépulcre qui l'accompagnaient de le laisser un peu seul pour qu'il puisse prier. Il tomba à genoux sur la pierre où pria le Seigneur en agonie avant son arrestation, il la tint serrée sur son sein, comme s'il ne faisait qu'un avec elle, et pria avec des sanglots assez longtemps. Ce spectacle impressionna le gardien catholique.

L'Ancien dit : « Trois hommes me firent impression. L'un était le (désormais bienheureux) évêque de Nazareth Isidore, l'autre le Père X. (il vit encore) », et il ne révéla pas le nom du troisième.

Par la suite, il se rendit au Sinaï, pour y aider le monastère. En outre, il désirait personnellement y rester un moment : « Je veux me souvenir des jours passés et rester un peu dans la solitude et me reposer du voisinage et du grand nombre de gens de la Sainte Montagne ».

Il trouva un lieu de résidence convenable : la Sainte-Protection, une *kathisma** isolé, avec une petite chapelle et une petite cellule. Mais il ne réussit pas à y rester longtemps. Il aida autant qu'il put le monastère et revint à la Sainte-Montagne. Lui-même racontait à ce propos : « Je me suis rendu au Mont-Sinaï pour y vivre longtemps, mais je n'ai pas pu. Le jour où nous avions convenu de nous rendre à Jérusalem, j'allais très mal et j'avais de la fièvre. Il m'était impossible de voyager. Mais que pouvais-je faire ? La personne que je connaissais avait fait tant de sacrifices ! Comment aurais-je pu lui dire que je ne partais pas en voyage ? Je suis resté un peu à Thessalonique, je me suis un peu rétabli et je me suis forcé à partir en voyage. Nous sommes d'abord allés à Jérusalem, parce que c'était un endroit que je voulais aussi vénérer. Mais ensuite, durant le voyage en autocar vers le Sinaï, l'air m'arrivait droit sur la poitrine et j'ai attrapé un coup de froid au poumon. Car, vois-tu, je n'ai plus qu'un poumon. Lorsque nous sommes arrivés, j'étais presque mort. Le médecin local décida de me faire des injections de cortisone. "Mon bon docteur, lui ai-je dit, moi, depuis 1960, je n'ai pas même pris de l'aspirine et toi tu vas me donner maintenant de la cortisone?" Il insista tant et plus que j'y consentis. À peine eut-il fait les injections de cortisone que j'eus du sang dans les intestins. Alors, il me fit des injections pour stopper l'hémorragie. J'étais arrivé au bout du rouleau. Si j'étais mort, j'aurais alors trouvé le repos. Mais je pensais : "Ah la la ! comment puis-je donc mourir ? J'ai encore des péchés dont je dois m'acquitter !" »

Cependant, je voyais que j'étais sans forces. De plus, le désert avait changé, il n'était plus celui que j'avais connu jadis. Les Bédouins n'étaient plus paisibles et calmes, comme jadis. Désormais ils avaient des voitures, des tournevis, des radios et l'on voyait là aussi, dans le désert du Sinaï, cet esprit mondain turbulent. Dés lors, on trouvait davantage de tranquillité dans les

monastères que dans le désert. »

Pour cette raison, il ne resta pas longtemps au monastère et revint à la Sainte-Montagne.

11. Actions de la grâce divine.

Voici ce que dit l’Ancien : « Lors de la visite de la grâce divine, le cœur bondit. Une fois, j’ai prié pendant quatorze heures consécutives et au lieu de ressentir de la fatigue, je ressentais une telle joie, une telle jubilation ! Tout d’un coup, je me suis dit : “Puisque je suis arrivé à un tel âge, et que deux côtes me manquent, je vais mettre ma ceinture pour m’attacher au plafond par une corde, et si j’ai deux bâtons fourchus, je les mettrai sous mes aisselles ; je pourrai ainsi continuer et prier tant et plus. Voilà !” À peine eus-je cette pensée que je me suis effondré sur le sol et que toute la fatigue est ressortie. Je suis resté immobile sur le sol un quart d’heure, comme si Dieu me disait que c’était Sa grâce qui me portait et pas ma ceinture. Cela veut-il dire que cette pensée était un péché ou qu’il y avait de l’égoïsme ? Je me suis dit : “Puisque tu es dans cet état corporel, fais attention.” Combien plus une pensée orgueilleuse peut-elle chasser définitivement la grâce ! Comme la vie spirituelle est subtile et comme il faut beaucoup de vigilance ! »

*

L’Ancien avait vécu un événement semblable à la Précieuse-Croix, qu’il raconta le 27 octobre 1978 de la façon suivante : « Une fois, je priais debout depuis plusieurs heures. Non seulement je ne ressentais pas de fatigue, mais j’éprouvais une joie indescriptible, au point que je ne voulais pas interrompre la prière. Pour pouvoir continuer le plus longtemps possible, j’allais ceindre une grosse ceinture. Mais je ne pus pas la prendre et je m’effondrai à terre et j’étais complètement épuisé, telle une boule. Dieu m’avait soutenu ainsi longtemps, mais dès que j’ai essayé d’ajouter ma prétendue force humaine et ma préoccupation, il a repris Sa force pour me montrer quelle valeur avait mon propre effort. »



Une autre fois, il raconta : « Je me trouvais à une agrypnie* et j’avais très froid. Je me suis dit que, après avoir communiqué, à la fin de la Divine Liturgie, j’irais dans mon *kellion* et que je m’y envelopperais de deux ou trois couvertures pour me réchauffer. Mais dès que j’eus communiqué, une chaleur commença à se répandre dans tout mon corps. De même que le poêle électrique réchauffe l’air progressivement, de même je sentis se répandre la divine grâce dans mon corps. »

12. Vision d'un enfant priant.

L'Ancien raconta : « Un jour, je suppliais Dieu de me montrer comment prier. Alors, j'eus une vision : je vis un enfant que je connaissais, agenouillé en larmes qui se confessait à Dieu, puis levait les bras pour Le supplier. Cette image me confondit et je dis : “Mon Dieu, pardonne-moi, je n'ai pas encore appris à prier.” C'est pourquoi il est bon de commencer sa prière par une confession de sa vie en général, puis de la faire suivre par une demande, laquelle doit inclure une doxologie et une action de grâces. »

13.« Ô mon Christ, bénis-moi ! »

Le 26 mars 1984, un événement se produisit que l'Ancien raconta quelques jours plus tard de la façon suivante : « Alors que je priais en face de l'icône du Christ, je ressentis quelque chose en moi et en tombant sur le sol, je dis : “Christ, bénis-moi !” Aussitôt, je sentis un parfum qui remplit toute ma cellule pendant plusieurs heures. Même une carpe pleine de terre se mit à embaumer. Je restai agenouillé et j'embrassai même cette carpe avec la poussière. »

14. Vision redoutable.

Le 11 avril 1984, mardi de la Semaine Radiieuse¹⁵, vers minuit, il eut une vision qui se rapportait au terrible crime de l'avortement. Il la raconta à beaucoup de gens et elle est publiée, mais nous la mentionnons ici parce que son objet est d'une grande importance et concerne beaucoup de gens, et que cela pourra peut-être aider quelque personne. Il raconta : « Alors que j'avais allumé deux petits cierges, comme d'habitude lorsque je vais me coucher, pour tous ceux qui souffrent dans leur âme et dans leur corps, ce qui inclut les défunts, j'eus une terrible vision ! Je vis un champ de blé, mais le blé n'avait pas encore poussé, il commençait à peine à germer. Je me trouvais à l'extérieur de l'enclos qui entourait le champ et je déposais, de l'extérieur, sur le mur des cierges pour les défunts. À gauche se trouvait une étendue irrégulière très en pente et en friche, qui fut ébranlée par une forte clameur faite de milliers de cris déchirants, qui aurait déchiré même le cœur le plus dur. Alors que je souffrais en entendant ces cris déchirants et que je ne pouvais pas expliquer ma vision, j'entendis une voix qui me disait : “Le champ semé de blé en herbe, c'est le cimetière avec les âmes des morts qui ressusciteront. Mais en revanche l'endroit qui est ébranlé par des cris déchirants, c'est l'endroit où se trouvent les âmes des enfants avortés.” Comme je reprenais mes esprits, je ne pouvais cependant pas me remettre de la grande souffrance que j'avais ressentie et je ne pouvais m'allonger pour me reposer un peu, bien que je fusse complètement

épuisé par le trajet et la longue station debout de la veille. »

15. La Mère de Dieu.

L'ancien raconta encore : « Lors du précédent carême¹⁶⁴, la Toute Sainte m'apparut, habillée en blanc. Elle me dit que beaucoup d'événements allaient se produire dans le monde, et que pour cette raison je devais avoir soin de prendre...[quelque chose qui le concernait personnellement]. »

Elle apparut près du coin nord-est de sa calyve. Lorsqu'il la vit, l'Ancien lui dit humblement : « Toute Sainte, l'endroit est aussi sale¹⁶⁵ que moi. » Mais dès lors il vénéra aussi l'endroit où « se tinrent les pieds » de la Mère de Dieu immaculée. Il voulait y planter des fleurs pour que l'on n'y marchât pas.

Dans son *Livre d'Heures*, il nota ainsi, de façon détournée, le miracle : « C'est-à-dire : La Toute Sainte ! 10h30, avant min. Toute blanche étincel. Pardon. »

16. Sur l'Antichrist, le 666 et les cartes d'identité.

Le Père Païssios partageait les inquiétudes des hommes et répondait à leurs préoccupations. Un sujet qui préoccupait alors particulièrement les fidèles, c'était la question des cartes d'identité. L'Ancien déjà avant l'apparition du problème parlait, quand il le jugeait bon, des signes des temps et de l'Antichrist. Par la suite, en raison de l'extension aux produits des codes-barres avec le chiffre 666, et la tentative de l'État d'imprimer de nouvelles cartes d'identité qui incluaient - comme cela s'avéra par la suite - une bande noire, le chiffre 666 et le visage du diable, il s'exprima davantage.

Il était alors dangereux de parler de ces questions, non seulement par peur de se tromper, mais aussi à cause des réactions. Des Pères spirituels ayant une excellente formation théologique évitaient de répondre aux questions des fidèles sur ce sujet et ils envoyaient les gens s'informer auprès de l'Ancien. Au début, il y eut de la confusion, y compris à l'intérieur de l'Église car, à l'exception de quelques exemples lumineux, quelques-uns - une minorité heureusement - exprimaient des points de vue erronés et d'autres étaient indifférents.

L'Ancien prit position et parla très clairement. Il ne se contenta pas de répondre aux questions des fidèles, mais en 1987, il écrivit son épître bien connue : « Les signes des temps - 666¹⁶⁶. » Elle fut reçue avec soulagement et

164 Le 21 février 1985.

165 Peut-être parce qu'il jetait des épluchures à proximité.

166 Nous renvoyons les lecteurs à l'épître de l'Ancien qui circulait indépendamment, ainsi qu'à une brochure, qui contient des extraits d'entretiens sur ces questions (Édition de la calyve de la Résurrection, Kapsala, 1995). Voir également ses *Discours*, t. II, p. 175-192

constitue une directive jusqu'à aujourd'hui. Beaucoup reconsidèrent leurs points de vue et adoptèrent les positions de l'Ancien. Comme il avait prévu que l'on en aurait encore besoin dans le futur, il l'écrivit de sa main et il y apposa sa signature, pour que ses positions ne soient pas altérées, qu'il ne cessa de maintenir jusqu'à sa dormition.

Tout ce qu'il a dit et écrit est le fruit de la prière, d'une sensibilité spirituelle et d'une certitude intérieure. Il voulait que nous vivions une vie spirituelle, que nous soyons bien informés et prêts aux sacrifices sans être ni indifférents ni pris de panique. Qu'un esprit de confession de foi nous caractérise là où c'était nécessaire et dans la mesure propre à la situation qu'occupe chacun.

A des jeunes qui lui demandaient s'il fallait se marier, parce que tous ces événements apocalyptiques pouvaient se produire, il les incitait à fonder une famille et à travailler, parce que même pendant les périodes de persécutions, ce fut le comportement des chrétiens.

« Nos années, disait-il, sont difficiles, et il faudra que nous souffrions, peut-être même devons-nous témoigner par le martyre au cours de la tempête qui va éclater. Ce n'est qu'en menant une vie spirituelle que chacun pourra s'en sortir. Ne soyons pas découragés. Ces années difficiles sont une bénédiction, parce qu'elles nous obligent à vivre plus proches du Christ. C'est l'occasion de mener bien des combats. Désormais la guerre ne se fera pas avec des armes, mais spirituellement, contre l'Antichrist. Il essayera d'induire en erreur "s'il était possible même les élus"¹⁶⁷. Tout sera manipulé par la Bête. Par Bruxelles. Après les cartes et l'identité, ils continueront avec malignité avec le sceau ; ils forceront les gens à recevoir un sceau sur la main ou sur le front. Seuls ceux qui portent ce sceau pourront vendre ou acheter et avoir du travail. Les fidèles qui le refuseront seront persécutés. C'est pourquoi ils doivent dès maintenant s'exercer à vivre simplement et, s'ils le peuvent, posséder un champ, quelques oliviers ou une bête pour les besoins de leur famille. L'oppression durera trois ans, trois ans et demi. Dieu ne laissera pas les gens sans secours. »

Il refusait la logique et la tactique de certains qui disaient : « Qu'est-ce que cela fait si je reçois un sceau ? Je ferai aussi le signe de croix sur ma tête », ou : « Je prendrai ma carte d'identité et j'inciserai aussi la croix dessus », ou : « Intérieurement, je refuserai de renier. » Il disait à ce propos : « Si les chrétiens d'aujourd'hui avaient vécu avec leur logique à l'époque des persécutions, nous n'aurions aujourd'hui aucun martyr. Les premiers chrétiens n'utilisaient en rien leur logique, mais, sans faiblir, confessaient le Christ et brûlaient d'aller au martyre. On leur proposait des honneurs, on leur disait : "Tu n'as qu'à dire que tu n'es pas chrétien et intérieurement continue de croire en Dieu ; mets un peu d'encens, fais semblant de faire un sacrifice et ensuite ne sacrifie plus ; fais semblant de manger des sacrifices offerts aux idoles mais toi, mange de la

viande pure ; ne prêche pas ici, va ailleurs” ; mais malgré tout, ils ne renièrent en rien le Christ. Ils couraient joyeusement au martyre pour le Christ, ils brûlaient d’un amour divin. L’Eglise doit prendre une position juste. Elle doit témoigner et demander à l’État au minimum que la nouvelle carte d’identité ne soit pas obligatoire. Elle doit expliquer aux fidèles aussi sa position pour qu’ils se rendent compte que s’ils acceptent la nouvelle carte d’identité, cela constituera une chute. »

En conclusion, l’Ancien croyait que : « Derrière l’Union Européenne se cache la dictature des sionistes. Une si sombre dictature, que seul le diable pouvait l’imaginer. Le fait de recevoir le sceau est un reniement. Même la carte d’identité est un reniement. Quand on a sur la carte d’identité le symbole du diable, 666²⁰ et que l’on signe (« délibérément, en sachant clairement qu’on renie au Christ en signant un document »), cela signifie que l’on accepte une telle chose. C’est un reniement, très clairement. On renie le saint Baptême, on appose un autre sceau, on renie le sceau du Christ et on accepte le sceau du diable. C’est une chose que les pièces de monnaie aient 666 - “rendez à César ce qui est à César²...” - et une autre que la carte d’identité, qui est quelque chose de personnel, l’ait.

Même si quelqu’un accepte de recevoir le sceau par une ignorance injustifiée ou par indifférence, il perd quand même la grâce divine et accepte une œuvre diabolique. »

Telle était en bref la position de l’Ancien. Il parla clairement et fermement jusqu’à sa dormition. Désormais, il guide et enseigne par ses écrits.

17. Parfum issu des saintes reliques.

L’Ancien racontait : « Nous marchions sur un sentier avec le hiéro- moine Païssios, et tous les deux nous sentîmes une forte odeur. Nous nous rendîmes compte qu’à proximité était enterrée la relique d’un saint ascète. Je m’y rendis un autre jour et je localisai l’endroit d’où émanait l’odeur. J’avais l’intention de creuser pour trouver la sainte relique, mais par la suite, pour une certaine raison, je l’ai laissée enterrée. »

18. Opération d’une hernie.

Un jour, alors qu’il fabriquait des petites icônes sur la presse, en raison de l’effort et de la pression, il souffrit d’une hernie. De même qu’un tissu se déchire, de même se déchira aussi la paroi interne de l’abdomen, et dès lors il dut aussi porter cette croix. Malgré cela, dans les agrypnies* communes, il se tenait debout pendant des heures et, quand il y avait des visiteurs, il avait l’habitude de les recevoir debout, pour ne pas prolonger l’entretien. Les

sollicitations des médecins qu'il connaissait et de ses enfants spirituels pour qu'il se fasse opérer ne furent pas entendues. Il essaya de prolonger simplement la situation en ayant recours à des aménagements pratiques pour lui. Un jour qu'il s'était rendu à Souroti, un médecin vint le voir et proposa de l'aider.

« Géronda, quel problème avez-vous ? Si je le peux, je vais vous aider.

— J'ai une hernie, mais je ne veux pas être opéré. C'est une grande chose que d'avoir quelque chose, de souffrir sans solliciter Dieu à ce sujet, mais de prier pour les autres. Dans ce cas, Dieu prête une grande attention à la prière de celui qui souffre tout en intercédant pour que les autres se portent bien. »

Cette situation dura quelques années, et il souffrit d'une façon inimaginable. Il souffrait beaucoup, mais ne le montrait pas. Désormais, il ne pouvait plus s'allonger sur le côté droit. Il accomplissait ses devoirs spirituels, mais avec difficulté et douloureusement.

Finalement, ceint d'une ceinture spéciale et s'appuyant sur un bâton, malade et souffrant, il se mit en route pour le Sinaï. Mais le médecin qui le vit à Souroti ne le laissa pas poursuivre son voyage. Il fallait qu'il soit opéré d'urgence. La situation était critique et ne supportait pas de délai.

C'est ainsi qu'au lieu du Sinaï, il se retrouva en salle d'opération contre sa volonté. Le pieux chirurgien, M. Georges Blatzas, qui allait l'opérer, était un peu préoccupé quant à l'issue de l'opération. L'Ancien s'en rendit compte et lui dit :

« N'aie pas peur, Georges. J'ai vu l'opération... Tout va bien se passer. Je voudrais simplement te demander de ne pas écrire "Païssios, moine", mais "Arsène Eznépidis".

— Pourquoi, Géronda ?

— Parce que les gens vont venir et vous en pâtirez. »

L'opération eut effectivement lieu, tout se passa bien, comme l'Ancien l'avait vu et prédit. Les médecins et les infirmières ne se rendirent pas compte de l'identité du moine, ils disaient juste : « Il est bien mystérieux, ce moine. Beaucoup d'autres moines sont passés par ici, mais celui-ci est différent. »

L'Ancien entra à l'hôpital Theagenieo de Thessalonique le 12 novembre 1987. L'opération de son hernie inguinale eut lieu et il sortit le 18 novembre 1987 en meilleur état.

Ensuite, sans faire de convalescence et sans non plus se rendre à l'Athos, il prit tout doucement le chemin du Sinäi.

19. Le film blasphématoire.

L'année 1988 avait provoqué des remous dans la Grèce entière en raison de la projection du film blasphématoire de Scorsese, *La dernière tentation du Christ*, basé sur l'œuvre du même nom de N. Kazantzakis. Outre les réactions isolées de pieuses personnes en Grèce, l'Église prit l'initiative d'une protestation commune les 6 et 7 novembre de la même année. On sollicita aussi la participation de la Sainte-Montagne. Mais un certain nombre de moines réagirent négativement. Ils considéraient qu'il n'était pas spirituel de se préoccuper de telles questions, disant que leur mépris pour le film ferait qu'il serait moins projeté.

L'Ancien eut une réaction diamétralement opposée : « Durant la période de Piconoclasme, disait-il, dix chrétiens prirent avec fougue la défense de l'icône du Christ à la Porte d'or et furent martyrisés pour cela¹⁶⁸. Maintenant, alors que la personne du Christ est blasphémée, nous ne devons pas être indifférents. Si nous vivions à cette époque, ceux qui sont dotés de "discernement et de connaissance" diraient alors aux dix martyrs : "Ainsi vous n'agissez pas spirituellement ; méprisez le soudard qui monte pour détruire l'icône, et quand la situation aura changé, nous mettrons à sa place une autre icône, qui sera en outre plus byzantine." Voilà ce qui est terrible ! Notre dégénérescence, notre lâcheté, notre compromission, nous les présentons comme étant quelque chose de supérieur ! »

Il considérait que protester contre ce film blasphématoire était une profession de foi, c'est pourquoi il s'empressa de participer au combat de l'Église. Outre ses propres incitations, il signa en compagnie d'autres Pères

168 Voir *Synaxaire*, 9 août.

une déclaration adressée au saint monastère de Koutloumousiou, où il exprimait son désir de participer à la sortie des moines athonites à Thessalonique pour cette manifestation. Par sa position, il contribua à ce que la Sainte Communauté décide officiellement la participation massive de la Sainte Montagne. La présence du Protépistate, de la plupart des représentants, des higoumènes et de cent athonites déchaîna l'enthousiasme au sein de la foule. La présence de l'Ancien fit sensation. Pendant toute la durée de la manifestation, il se tint debout, malgré ses graves problèmes de santé. A la fin, il risqua d'être broyé par les manifestations de piété de la foule.

Même des moines et des moniales de monastères du monde y prirent part ainsi qu'une foule de laïcs. L'action unitaire et les prières de tous, y compris celles de l'Ancien, provoquèrent des résultats positifs. L'État interdit la projection du film blasphématoire. Ainsi fut conjurée « la dernière tentation ». Si seulement ce pouvait être la dernière.

20. La grâce du sacerdoce.

Un jour, on frappa sur le morceau de fer (c'était un vieux soc suspendu à la clôture, que les pèlerins frappaient pour s'annoncer). L'Ancien regarda par la fenêtre et vit un groupe d'environ une dizaine d'hommes qui attendaient. Sortant de sa calyve pour leur ouvrir, il dit tout en s'approchant de la porte de la cour : « Un officier de l'armée, qui ne porte ni son uniforme ni son képi, on peut le frapper sans que l'on ne te dise rien. » L'un d'entre eux dit alors : « Géronda, je mérite une raclée » (lui seul comprenait le sens des paroles de l'Ancien parce qu'elles le concernaient, alors que pour les autres elles étaient incompréhensibles). Après leur avoir ouvert et les avoir fait entrer, il le prit à part et sans lui avoir rien demandé lui dit : « Regarde, ce que tu fais n'est pas bien du tout, parce que maintenant les gens vont penser que tu as fait quelque chose. Porte la soutane, laisse pousser ta barbe et après t'être confessé à ton évêque, demande lui de te mettre dans un bureau quelconque. Bien sûr, ne célèbre pas la Liturgie, mais reste prêtre, pour que les gens ne soient pas scandalisés. »

Celui-ci avait été ordonné prêtre à l'étranger. Lisant par la suite le *Pedalion*¹⁶⁹, il s'aperçut qu'il n'était pas digne de devenir prêtre. C'est pourquoi il décida tout seul de quitter la prêtrise en enlevant la soutane et en coupant ses cheveux et sa barbe. L'Ancien reconnut la présence de la grâce indélébile de la prêtrise, il « vit » le problème du prêtre, et lui donna son conseil pertinent.

169 Le *Gouvernail de l'Église orthodoxe*, recueil de canons ecclésiastiques édité par S. Nicodème l'Hagiorite.

21. Transfiguration.

C'était le 28 septembre 1992. Dans un *kellion* de Kapsala on célébrait une agrypnie* en l'honneur de saint Isaac le Syrien. Parmi les pères, se trouvait l'Ancien Païssios, qui vénérât particulièrement saint Isaac. Il participait à la veillée depuis une petite cellule située dans le prolongement du narthex. Avant l'entrée des Vêpres, les chantes se trouvaient tous dans le chœur de droite et chantaient le *doxastikon*¹⁷⁰. Dans l'église, le recueillement était à son comble. Tous écoutaient avec attention. Deux orthodoxes libanais participaient à l'office, un clerc et un jeune homme qui à ce moment se trouvaient dans les stalles du chœur gauche. Tout d'un coup, le clerc se retourna pour dire quelque chose au jeune homme et il vit l'Ancien debout, soulevé à vingt-cinq ou trente centimètres au-dessus du sol, tenant son chapelet dans la main gauche et totalement baigné de lumière. Les parties de son corps qui n'étaient pas couvertes, le visage et les mains, émettaient de la lumière ; une lumière très forte ! Voyant la stupéfaction du clerc, le jeune homme regarda lui aussi derrière lui et vit, lui aussi, le même spectacle. L'Ancien avait la tête un peu penchée, recueilli en lui-même. Il semblait content et il souriait. Soudain, ils ne purent continuer à le regarder, éblouis par la lumière dont l'intensité avait augmenté. Quand, peu après, ils réussirent à lever les yeux pour le regarder, ils virent qu'il avait retrouvé son état normal.

Depuis le sanctuaire, un autre prêtre étranger vit la même chose. Les portes de la cellule, de la chapelle et de l'iconostase étaient dans le même alignement et ouvertes.

La première question qui vient à l'esprit c'est : comment se fait-il que parmi tant de Pères présents, seuls trois le virent ainsi ? Vingt-cinq personnes participaient à l'agrypnie, mais l'Ancien « fut transfiguré devant trois personnes¹⁷¹ ».

Peut-être que ceux-ci en étaient dignes ; peut-être que Dieu le voulut ainsi dans Sa bienveillance, pour une raison connue de Lui seul. L'un de ces témoins visuels était en train de construire un petit monastère dans son pays. Il avait apporté avec lui les plans pour les montrer à l'Ancien. Mais une pensée lui traversa l'esprit : « Que te dira le Père Païssios ? Est-il prophète ? » Et Dieu qui est bon lui montra qui était le Père Païssios.

TÉMOIGNAGES DE PÈLERINS

a. *Il a répondu à ma pensée.*

Témoignage écrit de M. D. : « Je vis que l'Ancien avait son chapelet

170 Stichère idiomèle chantée après le « Gloire au Père ».

171 Cf. Mc 9, 2.

enroulé dans sa main. Je me dis que j'allais échanger le mien contre le sien. Alors que j'étais assis à côté de lui, il se tourna vers moi et me dit en souriant :

« Ce que tu penses n'est pas possible. Le mien a trois cents nœuds, le tien en a cent. »

La fois suivante, j'achetai un chapelet de trois cents nœuds, et je le lui montrai en disant :

“Géronda, cette fois tu ne m'échapperas pas. Maintenant je vais te le prendre.

— Si tu savais ce que tu me demandes, tu ne le ferais pas. Soit ! Que cela soit béni, le voilà.

— Non, lui dis-je.

— N'insiste pas. Puisque tu le veux, prend-le.”

Je le garde comme une bénédiction et un porte-bonheur ».

b. Surprises.

Témoignage du P. N., moine athonite : « Je rendis visite à l'Ancien à la Panagouda, pour la première et unique fois, en 1987 avec mon compagnon d'étude d'alors, Jean. Nous frappâmes le petit morceau de fer, nous appelâmes et attendîmes. Nous frappâmes encore une fois, pas de réponse. Calme plat. Soudain, nous entendîmes des psalmodies venant de son *kel-lion*. Elles étaient composées de voix nombreuses aussi unanimes que frêles. On distinguait le : “Saint..., Saint...”.

“— Ils célèbrent la Liturgie et ils en sont au ‘Saint Dieu...’ Ils sont loin de la fin, il vaut mieux que nous partions, dis-je.

— Non, attendons. Mais ne refrappe pas sur le bout de fer”, dit Jean.

Soudain, les chants cessèrent, et l'Ancien sortit. Je me souviens de son visage. Intensément lumineux, je n'ai jamais vu de luminosité comparable ! Il était seul. Personne d'autre. Mais que pouvaient donc être toutes ces voix grêles ? Notre désarroi arriva à son comble.

Il demanda combien nous étions et entra à nouveau dans son *kellion*. Il prit la clef et vint nous ouvrir. Nouvelle surprise : l'Ancien marchait sans toucher le sol ! À pas lents, il s'approcha de nous et deux ou trois mètres avant qu'il n'arrive, nous sentîmes soudain un fort parfum ! Nous étions interloqués. Il nous souhaila la bienvenue. Il nous fit signe de nous asseoir sur des billots et apporta des loukoums. Il nous demanda ce que nous étudions et, sous quelque prétexte, commença à nous parler de l'utilité de la prière et particulièrement lorsque l'on souffre d'une maladie corporelle : “alors nous recevons un salaire complet”, nous dit-il. Tandis qu'il parlait, soudain il se plia en deux et prit son ventre dans ses mains. Nous comprîmes qu'il souffrait d'une hernie. Poliment, il nous dit : “Excusez- moi... J'ai aussi cette... Mais, allez, partez maintenant.”

Nous nous courbâmes pour recevoir sa bénédiction, il effleura nos têtes, et

nous partîmes. Jusqu'à présent je n'avais pas mentionné ces événements miraculeux dont nous avons été jugés dignes d'être les témoins en cette matinée bénie. »

c. *« Tu as des jambes cassées. »*

Témoignage écrit de Constantin X., de la ville de Y. : « C'était la première fois que j'allais chez le P. Païssios. Il me demanda :

“Costas, comment es-tu venu jusqu'ici, toi qui as eu les jambes cassées ?” Il poursuivit : “Costas, c'est Dieu qui devait la prendre, Il l'a aimée davantage.

— Qui donc, Père ? demandai-je, étonné.

— Ta fiancée.”

Effectivement, en 1991, j'avais eu un très grave accident où j'avais les deux jambes brisées et où ma fiancée avait été tuée. »

d. *Guérisons de malades.*

M. E. A. dentiste à Thessalonique, raconta ce qui suit : « J'étais triste, parce que mes deux enfants étaient malades. J'allai à l'Athos pour voir le Petit-Père (l'Ancien Païssios). Beaucoup de gens attendaient à l'extérieur de son *kellion*. Peu après, la porte s'ouvrit, et il apparut. Il nous dit : “Jeunes gens, je ne peux pas vous accorder plus de deux minutes...”

Lorsque vit le tour de la quatrième personne, il se tourna et me dit : “Viens, Évangelos...” sans me connaître, c'était ma première visite. J'y allai donc et lui dis : “Moi, deux minutes ne me suffisent pas. J'ai besoin de beaucoup de temps, parce que je suis très triste. Je suis venu vous dire que je vais mettre le feu à trois églises. Dis à ton Dieu de cesser de frapper mes enfants. Que lui ont-ils fait ?”

Il m'écoula attentivement et me dit :

“Ecoute Évangelos - c'était la deuxième fois qu'il m'appelait de mon nom, sans le connaître -, tes enfants vont se rétablir.”

Puis il m'offrit une croix faite de ses mains, avec des reliques de saint Arsène. Telle fut ma prise de contact avec le bien-aimé Petit-Père.

Ma fille avait un psoriasis et, tous les deux ou trois jours, son corps devenait de la tête aux pieds semblable à celui d'un serpent. Quinze jours après ma visite, aucun des symptômes de sa maladie ne s'était manifesté, à part un petit bouton au genou. Je pris avec moi une serviette et je retournai à l'Athos pour remercier le Petit-Père et lui laver les pieds, ce que, naturellement, il n'accepta pas. Je le trouvai en train de bêcher et, avant que j'aie eu le temps de lui dire quoi que ce soit, il me dit : “Évangelos qu'es-tu venu me dire ? Que ta fille a un petit bouton au genou ? Dieu l'a laissé pour que tu te souviennes de

sa maladie.”

Mon fils souffrait depuis longtemps d’une grave maladie dont l’issue était incertaine. Les médecins ne faisaient aucun pronostic sûr. La troisième fois que je me rendis auprès du Petit-Père, j’avais mon fils avec moi. C’était un petit enfant. Au monastère, les moines en le voyant me demandaient pourquoi il dormait. Telle était l’expression de ses yeux.

Dès que le Petit-Père nous vit, il dit à mon fils : “Bienvenue, mon gaillard.” Il y avait un rocher, très gros. J’essayai de le soulever, mais sans succès. Le Petit-Père de dire à mon fils : “Peux-tu soulever ce rocher ?” Le petit y alla et le souleva. Comment était-ce possible ! Alors, le Petit-Père s’agenouilla et, arrivé à peu près à sa hauteur, il lui dit : “Dorénavant tu n’as plus rien.”

À cet instant, ses petits yeux s’ouvrirent. Il n’avait plus le visage endormi que je lui voyais en tant que père depuis deux ou trois ans. “Sa maladie s’est envolée en même temps que le rocher”, dit le Petit-Père. Effectivement, depuis ce jour mon fils, grâce à Dieu, va très bien. »



Témoignage de M. Matthieu Golia de Ionina : « C’était en février et, en compagnie d’un ami, je rendais visite à l’Ancien au sujet de mes problèmes. Il y avait beaucoup de neige. J’avais mal à la vessie et une hématurie comme une fontaine, et j’avais peur. Je savais que j’avais des papillomes¹⁷² dans la vessie, je ne savais pas cependant si elles étaient bénignes ou malignes. Je dis au Géronda : “Je souffre et j’ai de l’hématurie.”

Mon ami ne pouvait pas prononcer un mot à cause d’une violente migraine. Il nous fit entrer dans la chapelle. Il sortit les reliques de saint Arsène. La chapelle fut envahie par un parfum indicible. Au moment même où il fit le signe de croix sur mon ami, la violente migraine le quitta. L’Ancien était, bizarrement, dans la chapelle. Quand il sortit du sanctuaire tenant à la main les reliques sans son bonnet, il était baigné de lumière. Très joyeux. Des larmes coulaient de mes yeux. Il me fit un signe de croix et me dit : “Tu n’as pas le cancer que tu craignais. Maintenant que tu rentres chez toi, va chez le médecin qu’il te les cautérise.” En effet, c’est ce qui se passa, et le médecin me dit : “Tous les six mois, nous ferons une cautérisation.” Cependant je n’y suis jamais retourné, et je n’ai jamais eu non plus le moindre ennui. »



Un moine souffrait depuis des années d’une constipation qui lui causait des hémorragies. Elle lui causa une blessure ouverte, d’où coulait beaucoup de sang. En l’apprenant, l’Ancien compatit. Il se rappela que lui-même en souffrait aussi quand il était au Sinaï.

Au début, il indiqua au moine quelques moyens pratiques qui l’aiderent peu, mais l’hémorragie s’arrêta. Par la suite le frère alla voir un médecin, et eut recours aussi à des médicaments, mais sans résultat. L’Ancien suivit tout cela,

lui demandant souvent comment il allait. Un jour qu'il le rencontra après les trois premiers jours de la Semaine Pure¹⁷³, il lui dit : « Je me suis demandé comment tu allais passer ces trois jours vu l'état dans lequel tu es. »

Lorsqu'il le rencontra de nouveau, il se dirigea vers lui en marchant rapidement et, sans le saluer, il lui demanda en lui tenant les bras et en attendant avec inquiétude sa réponse : « Alors, tu vas bien maintenant ? Dis-moi, tu vas bien ? » Le moine, surpris, lui répondit : « Oui, Géronde ; maintenant, grâce à Dieu, je vais bien. » Et de fait, il allait bien, parce que non seulement l'hémorragie s'était arrêtée, mais même la constipation avait disparu.

L'Ancien, au début, essaya de l'aider avec des moyens humains. Mais quand il vit leur insuffisance, il se réfugia en Dieu par la prière. Il avait en outre l'intuition que sa prière serait entendue, et il voulait simplement s'en assurer.

*

173 Première semaine du Carême. Pendant les trois premiers jours, il est d'usage de rester complètement à jeun.

Témoignage de M. S., professeur : « Un dimanche tandis que j'étais à l'église, je sentis un poids dans la poitrine. Le lendemain j'allai consulter un cardiologue et suivant l'électrocardiogramme qu'il fit, il constata que mon cœur avait un problème. Suivant sa recommandation, je fis un test d'effort, qui fut positif. On diagnostiqua un problème dans les vaisseaux coronariens et l'on me prescrivit de prendre des médicaments pendant un an. Les médecins constatèrent que ce problème ne se résoudrait pas avec des médicaments et me conseillèrent de faire une radiographie coronarienne. J'étais naturellement contrarié et j'avais peur. Je trouvai mon refuge en Dieu avec la prière et j'envoyai une lettre pour en informer aussi l'Ancien. Il me répondit par l'intermédiaire du P. H. qu'il allait prier et que tout se passerait bien. Je repris courage et décidai de faire cet examen dangereux le 5 mars 1992. Pendant la radio coronarienne, alors que j'étais allongé dans la salle d'opération, mon esprit était auprès de l'Ancien et se promenait à l'extérieur et à l'intérieur de son *kellion*. L'examen se termina et les médecins semblaient satisfaits, mais en même temps ils étaient surpris. Le médecin qui m'accompagnait à l'extérieur de la salle d'opération me regardait bizarrement et semblait surpris. Quand je repris un peu mes esprits, je lui demandai : « Qu'y a-t-il docteur ? » Celui-ci me répondit : « C'est étrange, ton cœur a quelque chose de bizarre. Alors que nous étions certains de localiser le problème dans les vaisseaux coronariens, nous avons constaté que non seulement il n'y avait pas de problème mais que, en plus, tes vaisseaux coronariens sont dans un excellent état. Cela ne s'explique pas médicalement, si ce n'est par une anomalie de ton cœur. » Ému, je lui répondis : « Docteur, mon cœur n'a pas d'anomalie, mais son parfait état est un miracle, dû aux prières d'un moine athonite. »

e. « Nous allons reprendre Constantinople. »

Un groupe d'écoliers de l'Athoniade s'entendirent pour demander à l'Ancien si l'on prendrait la Ville²⁸ et s'ils seraient alors encore vivants.

Ils se rendirent à sa calyve, reçurent une collation, mais n'osaient pas l'interroger. Chacun faisait signe à l'autre, et en définitive personne n'osa lui poser la question. Alors l'Ancien leur dit : « Qu'avez-vous mes gaillards ? Que voulez-vous me demander ? C'est au sujet de la Ville ? Nous la prendrons, et vous serez encore vivants. »

Un enfant rapporta les paroles de l'Ancien à leur professeur, Constantin Mallidès, qui était un bon chrétien et un ardent patriote. Celui-ci vint, très intéressé, auprès de l'Ancien pour en avoir confirmation de la bouche même de l'Ancien. Celui-ci lui répondit : « Laisse ces choses, Costas ; elles ne sont pas pour nous. Nous, il faut que nous nous préparions pour une autre Ville. »

C'étaient des signes avant-coureurs de leur mort prochaine.

Effectivement, Costas ne tarda pas à partir, suivi par l'Ancien, pour notre

authentique patrie céleste, « la nouvelle ville », la Jérusalem céleste.

f. « Demande pardon ! »

Témoignage de M. Photios Papadopoulos, de Drama : « Un jour je partis de Karyès pour aller chez l’Ancien. Devant Koutloumousiou, je rencontrai un jeune homme qui me demanda comment on allait chez le Père Païssios. Je lui dis que nous allions y aller ensemble. À notre arrivée, l’Ancien semblait nous attendre, il me demanda pourquoi j’avais amené le jeune avec moi. Je lui expliquai qu’il ne m’accompagnait pas, mais que je l’avais rencontré en chemin. Il me dit alors : “Qu’il parte d’ici, qu’il se lève et s’en aille. Sais-tu ce qu’il a fait ?” En colère, il dit au jeune : “Va- t’en, que je ne te voie plus. Ce que tu as fait est inexcusable. Va d’abord demander pardon en pleurant à la jeune fille, et c’est seulement après qu’elle t’aura pardonné que tu pourras revenir ici.” Il le chassa, chose inhabituelle. C’était la première fois que je voyais l’Ancien agir ainsi. Ensuite, alors que nous descendions vers Iviron, le jeune m’avoua qu’alors que sa fiancée attendait dans l’église pour la célébration de leur mariage, une de ses amies était passée par là et qu’il était parti avec elle. Leur mariage fut ainsi annulé.”

g. « Aie donc de la noblesse spirituelle. »

Un moine d’un monastère du monde²⁹ raconta ceci : « En août 1993 j’ai été hébergé dans un monastère athonite. L’higoumène et les pères du monastère me proposèrent de rester dans leur monastère, et moi je priai pour que Dieu me montre quelle était Sa volonté. Un jour, je rendis visite à l’Ancien à la Panagouda, simplement pour y recevoir sa bénédiction. Mais j’allai de surprise en surprise. Il me prit à part et me demanda d’où je venais. Je le lui dis. Il me dit alors : “Père, il vaut mieux que tu restes dans ton monastère.” J’étais stupéfait, et il poursuivit : “Tu vas subir des épreuves, mais prends patience, parce qu’il faut que tu les subisses jusqu’à ce que cette heure vienne.” Je me suis dit que je ne comprenais rien à ce qu’il me racontait. Maintenant, pourtant, que j’ai subi et que je subis encore des épreuves, je comprends ses paroles. Il me dit encore : “Il faut que tu aies de la noblesse spirituelle quand tu parles aux jeunes, ne les bouscules pas. C’est cela la noblesse spirituelle. Il faut que tu respectes les autres, sans leur faire violence.” C’est alors qu’il commença à me décrire tout ce que j’avais fait dans mon monastère. Je me demandais comment l’Ancien savait que j’avais parlé avec des jeunes gens et que je les avais bousculés à propos de la confession. Puis il continua : “Si Dieu le voulait, il pourrait faire que le monde entier se repente en un instant. Il mettrait l’indicateur sur le 7 de l’échelle de Richter, provoquerait un tremblement de

terre et alors tu verrais tous les gens faire de grands signes de croix. Mais ce ne serait pas un repentir sincère. Ce serait un repentir forcé, ce qui n'a pas de valeur. C'est pourquoi, toi aussi, tu ne dois pas exercer de contrainte." »

h. La veilleuse qui oscille.

Témoignage anonyme : « Une année, alors que se terminait mon séjour annuel sur l'Athos, j'allais prendre congé du Petit-Père (le Père Païssios) et je lui dis : "Je retourne dans le monde avec crainte et douleur, parce qu'en moi rien n'a changé. Mes problèmes restent irrésolus. Mais si tu le veux, puisque que tes paroles seules sont pauvres et inefficaces et ne peuvent soulager mon drame, supplie le Christ, pour qu'il fasse bouger un peu sa veilleuse, comme confirmation de tes paroles."

Alors que je souffrais et regardais tantôt l'icône du Christ sur l'iconostase de la Panagouda, tantôt le Père Païssios qui priait silencieusement, la veilleuse du Christ se mit à bouger en cadence, et d'un doigt tremblant je pris un peu d'huile pour faire un signe de croix sur mon front.

L'Ancien me dit : "La veilleuse de la Toute Sainte aurait bien oscillé aussi, mais alors tu te serais dit que c'était le vent qui la faisait bouger." »

« Il vient... »

Témoignage du moine Paul de Lavra : « Je me suis entretenu assez souvent avec le défunt Père Païssios dans son lieu d'ascèse à la Panagouda. C'était un authentique ascète et un saint homme. Il était doux, paisible, dépourvu d'hypocrisie, pauvre, gentil, c'était un homme de prière et de charité, pourvu de rares charismes spirituels et d'un profond entendement.

Peu de temps avant la dormition du regretté Ancien, je lui rendis visite pour lui demander conseil et pour mon édification. J'approchai de son kellion, mais il n'y avait personne, en outre les deux portes étaient grand ouvertes. L'Ancien sortit, je lui fis une métanie et après les salutations d'usage, je m'assis sur un siège de bois improvisé et je commençai à lui ouvrir mes pensées. Lui, debout, allait et venait en murmurant régulièrement : "Il vient...", "Ah, c'est lui..." , "Mm...", indiquant par son déplacement que quelqu'un venait à sa rencontre. La scène dura environ dix minutes lorsque, estimant qu'il n'était pas attentif à ce que je lui disais, je me suis dit qu'il ne faisait pas attention à moi. Avant même que ma pensée se fut achevée, il me dit : "Parle, je t'écoute." Je continuai à parler. Au bout d'un moment je me suis dit à nouveau qu'il ne m'écoutait pas, et lui de dire aussitôt : "Parle, je t'écoute."

Peu après, on entendit des pas et le père administrateur de la skite du Prophète-Élie, le hiéromoine Joachim arriva en compagnie de son disciple, le

hiéromoine Paul. Après les salutations, je m'éloignai en compagnie du Père Paul. Je lui demandai :

“Vous aviez pris rendez-vous avec l’Ancien ?

— Non, puisqu’il n’a pas le téléphone. C’est la première fois que nous venons. Pourquoi cette question ?”

Je lui rapportai l’événement. Alors, le Père Paul me dit : “Ceux qui disent que l’Ancien a le charisme de clairvoyance ont raison.” »

j. Le chef hindouiste.

L’Ancien aida beaucoup de gens qui s’étaient engagés dans le yoga et les religions orientales. Voici ce que rapporte un ex-dirigeant du mouvement hindouiste Hare Krishna :

« J’avais entendu parler de l’Ancien alors que je me trouvais en Italie. Les dirigeants de l’organisation de chaque pays d’Europe s’étaient réunis pour discuter. C’est là que j’entendis parler du Père Païssios comme étant un Yogi qui était apparu en Grèce, je décidai donc de lui rendre visite.

J’allai en Grèce, fis la connaissance du Père Païssios et commençai à réaliser mon erreur. Quand je leur dis que je voulais quitter le mouvement, ils me firent la guerre. Moi qui avais dirigé toute une organisation et parcouru l’Europe, j’avais désormais peur de monter dans un autobus. J’éprouvais une terrible difficulté à accomplir même la tâche la plus simple. C’est comme si j’étais intérieurement paralysé. Souffrance et peur. J’avais donné beaucoup de gages au diable, mais l’Ancien m’aida à m’en débarrasser. Si l’Ancien ne m’avait pas protégé avec ses prières, j’aurais été incapable de faire quoi que ce soit contre les menées diaboliques des suppôts du Malin. »

Plus tard, ce jeune homme fit une confession de foi publique dans une église d’Athènes et fut reçu à nouveau au sein de l’Église orthodoxe par le sacrement de la chrismation.

k. Le disciple de Maharishi.

Un riche qui pendant des années avait été le disciple du gourou hindou Maharishi, ainsi que toute sa famille, vint voir l’Ancien. Il avait de plus reçu l’initiation que donnait le gourou ; il avait « reçu la connaissance », comme ils disent dans leur langage. Ils affluaient des grandes villes européennes pour voir leur gourou en dépensant beaucoup d’argent. L’Ancien, avec son charisme de clairvoyance, révéla plusieurs événements de son existence et lui conseilla de chercher un travail, même s’il n’en avait pas économiquement besoin, parce que le travail lui ferait du bien.

Frappé par les charismes spirituels de l’Ancien, il l’interrogea au sujet de la

méditation et sur différentes autres techniques.

« Regarde, mon enfant, l'interrompit l'Ancien. Les techniques n'ont pas d'importance. Vous les utilisez vous aussi, mais là où vous creusez il n'y a pas d'or mais le diable. C'est le Christ qui est l'or. »

1. Géronde Païssios et les jeunes.

L'Ancien avait une relation spirituelle particulière avec les jeunes. Il les aimait vraiment comme ses enfants, il veillait à ce qu'ils trouvent leur voie, et il priait pour eux. Il les aidait à surmonter leurs difficultés et leurs problèmes. Il compatissait et il souffrait avec eux. Eux ressentaient son grand amour, ils avaient une confiance absolue en lui, ils lui obéissaient et ils l'adoraient littéralement. On voyait dans son kellion des drogués, des anarchistes, des délinquants, des malades mentaux, des gens confus, des désespérés et même des candidats au suicide... Après qu'ils se fussent repentis grâce aux conseils de l'Ancien et qu'ils se fussent rétablis, ils revenaient lui rendre visite, transformés spirituellement, mais aussi prêchant le repentir à leurs amis, qu'ils lui amenaient. Voici quelques faits pour mettre en valeur cet aspect de son aide spirituelle.

*

Il aida beaucoup de toxicomanes à se désintoxiquer. Au début, il réussissait à stimuler leur intérêt, à communiquer avec eux en gagnant leur confiance. Ils le suivaient avec attention et acceptaient ses conseils. Beaucoup, grâce à sa prière et à son aide, se libérèrent de leur vice et devinrent des chrétiens fervents et de bons pères de famille. Il disait avec compassion : « Les malheureux, ils ne peuvent pas se réfréner. La jeunesse, aujourd'hui, se gâche elle-même. » C'est lui qui nouait les lacets de leurs chaussures, chassait les mouches qui les gênaient et remettait de l'ordre dans leurs cheveux qui leur tombaient sur les yeux. Il leur conseillait de se confesser, d'avoir une vie spirituelle, de trouver un travail simple, pour s'occuper.

Il leur recommandait de manger des carottes et il leur donnait aussi d'autres conseils pratiques. Il les envoyait dans des environnements appropriés pour qu'ils se désintoxiquent, il les aidait à s'intégrer dans la société et à fonder des familles.

Un jeune drogué essayait de se débarrasser de son vice, vice dont il souffrait personnellement ainsi que sa famille. Bien qu'il ait en lui une image confuse et imprécise du Père Païssios, il plaçait malgré tout en celui-ci son dernier espoir en se disant qu'il aurait un remède qui l'aiderait à arrêter de se droguer. Dès qu'il le vit, l'Ancien lui dit en souriant : « Viens donc : j'ai quelques bonnes pilules pour toi », et il lui mit dans la main quelques noisettes.

Effectivement, ses « pilules » firent leur effet, et le miracle se produisit. La dépendance du jeune à l'égard de la drogue fut brutalement interrompue.

*

Témoignage anonyme : « Un jour, j'ai vu un étudiant, homosexuel notoire, qui venait voir le Père Païssios. Après la discussion, il se repentit et changea de vie. Par la suite, je devais le rencontrer lors de vigiles à Thessalonique. Il se tenait derrière une colonne et versait de chaudes larmes. Il pleurait silencieusement et seul. J'admirais la miséricorde de Dieu et le repentir de l'homme, mais aussi la grâce de l'Ancien qui réussit "à faire surgir le précieux du vil"³⁰. Je le rencontrai de nouveau à la Panagouda, qui amenait d'autres jeunes égarés, pour que l'Ancien leur vînt en aide. »

Pour les jeunes, l'Ancien insistait tout spécialement sur la chasteté en leur disant : « Sachez bien que les jeunes qui, de nos jours, restent chastes, seront comptés parmi les martyrs de l'Église au jour du Jugement Dernier. »

*

Nombreux sont les cas où des fumeurs invétérés s'arrêtèrent de fumer grâce à l'Ancien. Ses paroles n'étaient pas de simples conseils, mais avaient de la force. Elles suscitaient l'aversion de la cigarette et supprimaient le désir de fumer. Mais il aidait encore davantage avec ses prières.

*

Témoignage anonyme : « J'étais venu pour devenir moine, mais je ne portais pas de *skouphos*³¹, car je ne pouvais m'arrêter de fumer. Je fumais alors deux paquets par jour. J'essayais. Je les déchirais, les jetais, mais le lendemain j'allais les chercher et je fumais. Bien que j'en eusse honte, je vins le dire à l'Ancien. Il me répondit : "Tu t'en tireras", et il me frappait l'épaule en me consolant. Il était dix heures du matin, et jusqu'au soir je ne pensai pas un instant à la cigarette. Dès lors j'ai arrêté grâce à ses prières et je suis devenu moine. Pour moi, cela tenait du miracle. »

Un autre pèlerin racontait : « Je rendis visite à l'Ancien et, lorsque nous nous assîmes, je me mis à fumer. J'allumai la cigarette inconsciemment, parce que je fumais trois paquets par jour. L'Ancien me prit la cigarette de la bouche en me disant : "Tu ne recommenceras pas à fumer tant que les Allemands n'auront pas fabriqué une machine pour nettoyer les poumons." Au monastère où nous passions la nuit je me rendis compte que je n'avais pas fumé depuis trois heures, mais je n'avais désormais plus le désir de fumer. J'ai depuis arrêté définitivement de fumer. »

*

De jeunes indifférents vinrent voir l'Ancien. Ils ne voulaient pas aller à l'armée et trouvaient un tas de justifications. L'Ancien leur rapporta des événements tirés de son passage à l'armée ainsi que d'autres exemples. Par la suite, les jeunes demandèrent la bénédiction pour servir dans les commandos. Il répondit : « Mon gars, tu te dois de servir là où on te le dira et d'aller là où on t'indiquera. »

*

L'Ancien racontait que notre Église enseigne deux voies : celle du monachisme et celle du mariage. Il considérait qu'il n'était pas naturel de ne pas choisir l'une des deux : « Le bœuf qui ne va ni à l'attelage ni au labour va au boucher. » Il aida beaucoup de jeunes à suivre leur penchant en devenant ou moines ou pères de famille. A beaucoup d'indécis qui n'étaient pas attirés par le monachisme, il conseillait de se tourner vers le mariage. Quand ils voulaient lui envoyer quelque chose, il refusait en disant : « Je veux des dragées » ou : « Envoie-moi le carton d'invitation au mariage. » À d'autres, pour les aider, il donnait une bonne « pénitence », en leur disant : « Ne revenez pas sans bague de fiançailles. »

*

Un jour, un jeune vint avec les cheveux longs comme une crinière. L'Ancien lui demanda :

« Eh, mon gaillard, quel travail fais-tu ? »

— Je suis étudiant.

— Tu as des examens à passer ?

— J'en ai huit.

— Si tu veux les passer, viens que je te coupe les cheveux, lui dit-il en plaisantant. »

Il entra dans son *kellion*, apporta des ciseaux et lui coupa les cheveux. Le jeune le prit comme une bénédiction ; il le dit aussi à d'autres, et ils vinrent eux aussi pour recevoir une telle bénédiction. « J'ai fait beaucoup de tonsures », disait-il en plaisantant.

« Géronda, que faites-vous des cheveux ? »

— Je les garde et je les plante sur les chauves », répondit-il en souriant.

Une autre fois, il rapporta humblement : « S'il y a une chose qui peut me sauver, ce sera grâce aux bénédictions des mères. Sais-tu combien de lettres je reçois dans lesquelles elles me remercient avec émotion, parce que j'ai persuadé leurs enfants de couper leurs cheveux et d'enlever leurs boucles d'oreilles ? » Il ne voulait pas que les hommes portent les cheveux longs, parce qu'il considérait cela comme efféminé, et il citait saint Paul : « C'est une honte pour l'homme de porter les cheveux longs¹⁷⁴. » Quand il voyait des jeunes avec les cheveux longs, il leur demandait : « Ce sont les consacrés et les étourdis¹⁷⁵ qui laissent pousser leurs cheveux. Vous, à quelle catégorie appartenez-vous ? »

*

Des jeunes d'Australie vinrent lui rendre visite. Ils voulaient avoir une vie spirituelle, mais ils aimaient aussi les distractions mondaines. Ils l'interrogèrent sur la danse et tentèrent d'arracher à l'Ancien son consentement à l'idée que la danse était une bonne chose : « Les gars, c'est comme si, par

32.1 Co 11,14.

¹⁷⁵ Jeu de mots en grec : les deux mots se prononcent presque de la même façon.

exemple, vous vouliez monter sur le sommet de l'Athos et que, n'y arrivant pas, vous vouliez que l'on abaisse l'Athos pour que vous puissiez dire que vous y êtes montés. »

*

L'Ancien considérait que l'influence de la télévision était catastrophique pour tous et particulièrement pour les enfants et les jeunes. Il mentionnait tristement des cas où les parents, pour avoir la paix, laissaient leurs enfants regarder la télévision pendant des heures ce qui avait pour résultat de les détruire, intellectuellement, psychologiquement et physiquement. Il soulignait aussi le dommage que cause au corps le rayonnement émit sur des personnes enceintes ou sur des enfants. Il parlait même d'influences démoniaques. C'est pourquoi, dès qu'il le pouvait, il dissuadait les gens de regarder la télévision et il conseillait de jeter les récepteurs hors du foyer en donnant aux enfants quelque autre occupation spirituelle (des *Vies* de saints, des vigiles, des pèlerinages) ou neutre (comme des jeux innocents ou des excursions) Il disait : « Ne laissez pas vos enfants regarder la télévision. La télévision n'arrive que jusqu'à la lune. La télévision spirituelle arrive même jusqu'à Dieu. »

Un jour qu'il s'entretenait avec une bande de jeunes, quelques mètres plus loin était assis un jeune professeur. Il pensait à quelque chose qui l'avait préoccupé ces derniers temps : « D'accord, pour tout le reste de la télévision, je n'en discute même pas. Mais peut-être faudrait-il que pour avoir une information élémentaire, je puisse regarder les informations. » À cet instant, l'Ancien se tourna brusquement vers lui et lui dit : « Ni les informations ! » Derechef il se retourna vers les enfants, continuant sa discussion.

Un jeune marié discutant avec l'Ancien le pria de lui donner un dernier conseil. Il lui dit : « Dis à ta femme de ne pas regarder la télévision, parce que si elle le fait, ton bébé naîtra perturbé. » Puis, peu après, il insista : « Qu'elle n'aille pas non plus la regarder chez un proche ! » Sa femme avait l'habitude de regarder la télévision chez sa mère.

*

Témoignage du moine Païssios (du même nom) : « J'étais étudiant en Droit et je rendis visite à l'Ancien le 22 août 1988 avec mon compagnon d'étude Grégoire. C'était la première fois que je me rendais à la Sainte- Montagne, suivant en cela des recommandations de personnes de ma connaissance, parce que je vivais loin de l'Église. J'y allais davantage pour faire du tourisme spirituel, de plus je voulais démontrer au Géronda que Dieu n'existait pas et qu'il avait eu tort de gâcher tant d'années en devenant moine.

Vers 4 heures de l'après-midi, nous arrivâmes à la Panagouda. Nous y trouvâmes près de trente personnes qui attendaient. Nous frappâmes avec insistance sur la clochette, mais l'Ancien n'apparut pas. Nous essayâmes alors d'entrer par la porte de derrière, mais nous la trouvâmes fermée. Alors, je ne sais pas ce qui me prit, pour la première fois après douze ans d'une vie

sacramentelle inexistante, je m'agenouillai et je me mis à prier : « Mon Dieu, dis-je, si tu existes réellement et si tu veux que je croie, fais que l'Ancien arrive pour nous parler de toi. »

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que l'Ancien arriva lentement avec un regard tranquille et un très doux sourire, il s'approcha de nous, sortant de la forêt.

« Le Père Païssios ? demandai-je ému.

— Que lui veux-tu au Père Païssios ? me répondit-il.

— Lui donner ces chaussettes et recevoir sa bénédiction.

— Baisse-toi que je te bénisse. »

C'était la première fois depuis mon baptême que je recevais une telle bénédiction. Il posa sa main sur ma tête durant cinq minutes environ en priant.

Ensuite, il nous fit rentrer dans la cour de son *kellion* et nous nous assîmes sur des billots. Il parlait de Dieu et de ce qui Se passait dans le monde, comme s'il avait entendu les dernières nouvelles, tout en nous offrant des loukoums à plusieurs reprises.

Entretemps arrivèrent deux jeunes qui avaient l'air d'être des anarchistes, et l'Ancien continua son homélie. Il nous parla aussi du bouddhisme et il m'arracha des épines intérieures, parce que ces dernières années j'avais fait des exercices de yoga à raison d'une heure par jour.

Après une heure d'entretien, il se tourna vers moi en me disant : “Veux-tu devenir mon disciple ?” Je lui répondis : “Non, Père, moi je ne suis pas fait pour cela ; j'aime le monde.” La même phrase revint aussi plus tard à plusieurs reprises, mais malheureusement j'étais personnellement si loin des choses spirituelles à cette époque que je ne pouvais pas concevoir la grandeur de cette proposition...

Par la suite, il nous quitta et alla empiler du bois coupé. Nous proposâmes de l'aider, mais il refusa en disant qu'il faisait cela par ascèse et que cela faisait partie de sa diaconie*.

Un quart d'heure environ passa, et les quatre touristes spirituels que nous étions restèrent sans parler. Nous avons été frappés par les paroles de l'Ancien. Avec tout ce qu'il avait dit, il avait dissipé mes doutes concernant l'existence du Dieu trinitaire. Mais je subissais en même temps les attaques des pensées du Malin. Soudain, la pensée me vint intérieurement de demander à l'Ancien ce qu'il fallait que nous fassions pour gagner le Paradis. Mais je me dis, avec mon cerveau rempli de vaine gloire, que, puisque le Père Païssios était si avancé spirituellement, il devinerait mes pensées et me répondrait. Dieu eut pitié de moi, il ne tint pas compte de mon égoïsme, car je vis l'Ancien laisser ses bûches, venir vers moi à pas lent et, regardant profondément à l'intérieur de mon âme - et non plus dans les yeux -, me répondre : “Mon enfant, il faut que tu aimes le Christ et que tu croies en lui.”

Mes jambes commencèrent à trembler et mon cœur battait la chamade, au

point que j'avais l'impression qu'il allait se briser. La seule chose que je réussis à balbutier fut : "Grégoire, allons-y, il faut partir" et "Père, votre bénédiction." Il me répondit : "Pourquoi veux-tu partir ? Assieds-toi. Je ferai de toi mon disciple et je te donnerai même mon nom." Mais mon cœur ne supportait pas la révélation de Dieu qui s'était produite en lui.

Dès lors, ma vie changea radicalement. Malgré le fait que je ne le revis plus, il y avait toujours en moi une communion de l'âme avec lui. Sa présence dans mon existence, y compris après sa dormition, se manifestait souvent de façon miraculeuse. Mais le plus grand miracle fut qu'il réussit à implanter le Christ dans mon âme pour toujours, alors que j'étais complètement éloigné de l'Église. Moins de six ans après, je devins moine, et l'on me donna le nom de Païssios, comme l'Ancien l'avait prévu. »

*

Témoignage d'un prêtre anonyme : « Je rendis visite à l'Ancien six jours avant d'être ordonné diacre. Je sonnai en tirant la corde de la clochette et j'attendis. Peu après, un jeune vint m'ouvrir et me demanda si c'était moi qui devais être ordonné diacre. Je le regardai intrigué, car je n'avais pas eu antérieurement de relation avec l'Ancien (je n'en avais d'ailleurs pas même eu la possibilité, c'est pourquoi j'étais tout étonné). Le jeune m'expliqua que, dès que le Père Païssios avait entendu sonner, il l'avait envoyé ouvrir en lui disant : "C'est quelqu'un qui va être ordonné diacre et qui veut me voir." »

L'Ancien m'accueillit avec son sourire et son humour spontané bien connu. Il m'offrit une banane que lui avait apportée le pèlerin précédent, puis il prit l'épluchure qu'il jeta avec force, telle une flèche, dans la forêt, en me disant qu'ici il n'y avait pas de boîte à ordures, ni de maire pour nous faire des reproches. Alors je ris de bon cœur, et l'Ancien voyant que je m'étais remis de mon étonnement et de ma fatigue, me dit : "Maintenant viens, que nous discussions."

Je le priai de me conseiller en me disant ce à quoi je devais faire attention pour réussir en tant que prêtre, et lui me dit alors : "Il y a trois choses fondamentales auxquelles tu dois faire attention. En premier lieu, tu dois aimer les offices ; tu dois sonner la cloche matin et soir et célébrer les offices. Deuxièmement, tu ne dois pas être cupide. Prends tout l'argent que l'on te donne lorsque tu exerces la prêtrise, et dis merci, car tu as une famille, mais tu ne dois pas en demander, afin que les gens comprennent que tu n'es pas attaché à l'argent. Troisièmement, tu dois aimer les gens et ne pas les houspiller. S'ils se rendent compte que tu les aimes, alors tu n'as plus rien à craindre. Si tu observes ces trois choses depuis le début, tu réussiras. Et si, par la suite - car tu n'es qu'un homme - tu commets quelque erreur, ils ne t'en tiendront pas rigueur. Mais si tu n'es pas attentif et que tu ne réalises pas ces choses dès le début, alors tu auras beau faire mille et une bonnes actions par la suite, tu n'auras aucune chance de réussir en tant que prêtre." »

*

Témoignage de T. I., ancien élève de l'Athoniade* : « En tant qu'élèves de l'Athoniade, nous discussions de différents sujets qui nous préoccupaient. Parmi eux, le fait de trouver des épouses, pour tous ceux qui voulaient devenir des prêtres mariés. Nous discussions aussi des affaires de l'Église, en condamnant l'archevêque Séraphim¹⁷⁶ tout en faisant la louange d'un autre évêque. Nous descendîmes en bande à la Panagouda, qui est distante d'une demi-heure. À notre arrivée, l'Ancien nous ouvrit et donna un coup de bâton à l'un d'entre nous dont le rêve était de devenir évêque, en lui disant : "Avance en premier, puisque tu veux devenir évêque." Mais, avant de nous faire asseoir sur les billots, il nous dit : "Comme il y a de bons petits pour devenir prêtres, il y a aussi de braves petites pour devenir femmes de prêtres. Ne vous préoccupez pas de ces choses, asseyez-vous devant votre table et étudiez : c'est en cela que consiste votre tâche pour le moment." Puis, il ajouta sur un ton sérieux : "Bon, que vous a donc fait l'archevêque Séraphim pour que vous le critiquiez sans cesse ?" Nous fûmes de nouveau stupéfaits. Il continua : "Il a quelque chose que personne d'entre nous ne possède, et c'est cela qui le conduira au Paradis : lequel d'entre nous est capable de s'énerver et d'invectiver, pour tout oublier et n'en tenir rigueur à personne, cela dans l'espace de moins de cinq minutes ? Ce fait, à lui seul, le conduira au Paradis, et vous, qui le critiquez superficiellement, vous commettez un grand péché. Est-ce que le métropolite Untel (celui dont nous avons fait la louange) est capable de faire cela ? Dieu a estimé que Séraphim était l'homme qu'il fallait dans cette période précise de l'histoire de notre Église, et ainsi de plus grands maux nous ont été épargnés." Nous étions bouleversés. Comment l'Ancien connaissait-il ce dont nous avons discuté à l'école, pour nous répondre ? Dès lors, nous cessâmes de condamner l'archevêque.

Une autre fois, en 1980, alors que nous nous préparions pour des examens d'entrée à l'Université¹⁷⁷, il y eut un tremblement de terre. Nous évacuâmes l'école pour demeurer sous des tentes. Nous nous rendîmes auprès de l'Ancien pour lui demander de prier. Il nous dit : "De quoi avez-vous peur ? N'avez-vous pas confiance en Dieu ? Lorsque nous étions petits et que nous pleurions, notre mère nous berçait un peu, et nous arrêtions alors de pleurer. Maintenant, c'est Dieu qui nous berce un peu, et nous nous mettons à hurler, la panique nous saisit. Comme nous avons altéré les choses ! Sachez-le et n'ayez pas peur. Il ne vous arrivera rien, pas même un saignement de nez, tandis que les secousses continueront encore un peu." Tout joyeux, nous sommes rentrés à l'école. L'après-midi, je dormis dans ma chambre, malgré les pressions pour que j'évacue et les secousses incessantes de la terre. J'avais confiance dans les

176 L'archevêque Séraphim fut archevêque d'Athènes (1974-1998) dans la période difficile qui suivit la fin de la dictature militaire.

177 Après le baccalauréat, il y a en Grèce des examens pour entrer à l'Université.

paroles de l'Ancien et, effectivement, tout se passa comme il nous l'avait prédit. »

CHAPITRE XIII. MALADIE ET BIENHEUREUSE DORMITION

1. Souffrance et maladies.

Comme on l'a déjà signalé, l'ascèse et la souffrance accompagnèrent l'Ancien durant toute sa vie. Il offrait son ascèse au Christ comme un sacrifice volontaire, et endurait les maladies douloureuses avec des actions de grâces et des chants de louange. Il fut éprouvé par différentes maladies. La souffrance et les maladies étaient devenues chez lui un état permanent. Il faisait de la maladie une ascèse et était malade à force d'ascèse. Il pouvait mettre de côté sa souffrance : « Toi, tu fais ton travail, moi le mien », disait-il, et il continuait de prier, de travailler ou de voir des gens. Lui-même souffrait, mais il consolait les affligés.

Depuis le début de sa vie monastique, il fut tourmenté pendant de nombreuses années par une bronchectasie, un diagnostic et un traitement erronés, les crachements de sang et, pour finir, une opération difficile.

Quand il fut opéré des poumons, il prit froid, et on lui donna un puissant antibiotique, alors qu'il était à jeun. Il souffrit d'une colite ulcéreuse. Il lui semblait que « l'on épluchait ses entrailles ». Dès lors, il acquit une grande sensibilité. Le moindre refroidissement lui causait des dérangements intestinaux, des gargouillements ; il n'en sortait que de l'écume et du sang. La même chose lui arrivait avec certains aliments. Il avait une grande sensibilité au froid. Si, lors des agrypnies*, la porte de l'église restait un peu ouverte, le moindre courant d'air le faisait éternuer et il se mettait à avoir de violentes quintes de toux. Souvent, il mettait sur son front une serviette en papier ou un petit emplâtre. Il en expliquait lui-même la raison : « J'avais la migraine, et un moine de Stavronikita m'a conseillé de mettre sous mon bonnet une petite serviette en papier pour guérir. J'ai trouvé cela efficace, parce que cela réchauffe la tête. »

Avec les premiers froids, à partir du mois de septembre, il allumait le poêle en maçonnerie qui le réchauffait tout en dévoilant son état aux visiteurs.

Quand, bien sûr, il comprenait qu'il y avait une nécessité impérieuse, dans quelque situation qu'il se trouvât, aussi malade qu'il fut, il se levait dans le froid, la pluie, la neige, et il ouvrait. Il installait les visiteurs dans l'hôtellerie où il y avait de la chaleur et lui-même allait dans la chapelle qui était très froide, et il voyait chacun à part. Cela, cependant, pouvait durer des heures.

L'Ancien endurait cette situation, quelque dangereuse et douloureuse qu'elle fut, en louant Dieu. Il ne murmurait pas, ni ne demandait à Dieu de lui

enlever ses affections et de lui donner la santé.

Pendant cinq à six mois, il souffrit de discopathie¹⁷⁸. Cela lui était arrivé aussi au Sinaï, lorsqu'il avait voulu soulever une lourde pierre de granit. Il souffrait beaucoup. À plusieurs reprises, il dut s'appuyer sur deux bâtons, et il avait beaucoup de mal à s'occuper des gens.

Ces dernières années, il avait très souvent des hémorragies intestinales, qui augmentèrent graduellement. Il en arriva au point d'aller aux toilettes jusqu'à dix-neuf fois en une nuit sans qu'il sorte autre chose que du sang. Les médecins ne savaient pas où précisément se produisait l'hémorragie, parce que l'Ancien ne voulait pas subir d'exams.

Il recevait les gens, faisait ses tâches spirituelles, observait avec conséquence sa règle ascétique, mais ses forces diminuèrent. Il était épuisé par l'hémorragie et par une grande fatigue : « Il me semble souvent que je vais m'éteindre », disait-il.

Deux ans avant sa dormition, il alla célébrer Pâques dans une calyve en compagnie d'autres Pères. Il disait en badinant : « Mon prêtre... ou ton *kellion*, à ce qu'il semble, s'est déplacé plus loin qu'avant, ou c'est moi qui ai vieilli. Laquelle des alternatives est la bonne ? ...C'est plutôt moi qui ai vieilli. »

Il voyait que ses forces déclinaient. Sa maladie s'aggravait, l'hémorragie ne s'arrêtait pas. Mais malgré tout, il se résignait sans se réfugier dans des exams médicaux et des médicaments. La seule chose qu'il demandait avec force à Dieu, c'était de pouvoir venir en aide aux frères souffrants, qui ne cessaient de venir à lui en lui demandant de l'aide. Comment le bon Dieu n'aurait-il pas été ému par ses prières ?

2. « Il m'arrive quelque chose. »

Il raconta : « Alors que je me trouvais dans cet état, il m'arriva quelque chose. Alors que j'étais étendu sur mon lit, je pris l'icône de saint Arsène, je la serrai sur mon ventre et je sentis qu'une force sortait de l'icône. »

Il retrouva des forces et poursuivit ses combats ainsi que son service à l'égard des hommes pendant un certain temps. Il avait toujours les mêmes symptômes (hémorragie, etc.), mais il se sentait fort.

3. Jusqu'à la limite de sa résistance.

Mais cela ne dura pas longtemps. Il retomba dans son état antérieur et commença à ressentir des tendances à l'évanouissement. De plus, il tombait souvent évanoui dans la cour de sa calyve, et quand il revenait à lui, il rendait

178 Déplacement vertébral.

grâce à Dieu de ce que personne ne l'avait vu. Parfois il y avait, en plus, de la neige. Il devait dire par la suite : on m'aurait trouvé « comme une outre dans le givre¹⁷⁹ ». Le deuxième dimanche de Carême de l'année 1993, pendant que l'on célébrait la Sainte Liturgie dans sa chapelle, son épuisement atteignit son point culminant. Il se mit à respirer lourdement, il ouvrit largement les yeux, et pendant un bref instant sa respiration rappela le râle d'un mourant. Par piété cependant il ne consentit pas à s'asseoir. Il s'évanouit en tombant de l'avant, mais les Pères devancèrent sa chute et le retinrent. Quand il revint à lui et qu'on le pria de s'asseoir, il n'y consentit pas. À la fin de la Divine Liturgie, malgré ses évanouissements répétés et les vomissements, il essaya de s'occuper des Pères présents, indifférent à son propre état critique et, pour finir, il n'autorisa personne à rester avec lui. Il resta seul « comme un homme sans secours¹⁸⁰ » humain, abandonnant sa souffrance à la miséricorde de Dieu.

En raison de l'abondante perte de sang, son visage était devenu très pâle. Ses connaissances essayèrent de l'aider autant qu'elles le pouvaient. Elles proposèrent de lui procurer du fer en pilules, mais il se déroba en disant en plaisantant : « Du fer ? j'en ai beaucoup ici, c'est de l'acier que je veux ! » L'Ancien ne s'inquiétait pas. La seule chose qu'il demandait, c'était que Dieu lui manifeste sa pitié en interrompant l'hémorragie pendant la Divine Liturgie, afin qu'il puisse communier. Même ceci ne dura qu'un temps. Lui, savait mieux que personne de quelle maladie il souffrait, et que c'était sa fin qu'il sentait approcher, mais il ne le disait pas à tous.

Durant toute son existence, il avait médité sur la mort. Il avait arrangé son lit comme une tombe et, là où il allait habiter, il creusait un tombeau. Mais, désormais, il commençait à parler de façon détournée de sa mort à ses enfants spirituels, les préparant à son départ proche.

Il disait : « Lorsque la maison est pourrie (le corps est malade) et qu'elle commence à suinter, alors le maître de maison (l'âme) ne veut plus continuer à y rester. » Il conservait depuis des années l'Habit Angélique de son Ancien, le Père Tykhon, comme bénédiction. Désormais, il le distribua. Il avait préparé des croix et des petites icônes pressées et il prescrivit de les distribuer après sa mort comme bénédiction pour qu'on lui pardonne.

Le Patriarche œcuménique, apprenant dans quel état il était, lui envoya un message lui demandant de faire des examens médicaux. Bizarrement, l'hémorragie s'arrêta pendant un certain temps. Il demanda avec simplicité à un de ses disciples : « Il faut, bien sûr, que j'obéisse au Patriarche. Mais maintenant, comme l'hémorragie s'est arrêtée, je n'y suis plus obligé ? Qu'en penses-tu ? » Peu après, l'hémorragie reprit.

L'attitude de l'Ancien fut commentée de bien des façons. Certains « étaient scandalisés » parce qu'ils considéraient qu'il attentait ainsi à sa propre vie.

179 Ps 118, 83.

180 Ps 87,5.

D'autres admiraient son endurance et le courage avec lequel il affrontait l'épreuve, et beaucoup en furent édifiés, surtout ceux qui étaient malades, et ils furent consolés, quand ils virent que l'Ancien, quoique malade, prenait patience.

Beaucoup de Pères l'invitaient à veiller à sa santé, en lui disant : « Nous avons besoin de toi. » D'autres lui faisaient la leçon, lui disant ce qu'il devait faire, tandis que d'autres suivaient en silence, l'âme dolente, son martyr et priaient. Chacun jugeait et agissait suivant sa pensée et son état spirituel.¹⁸¹

À l'hôpital Theagenneio, les médecins diagnostiquèrent la présence d'un cancer à l'état avancé. Il l'avait depuis six ans, mais il ne semblait pas y avoir de métastases. Le pieux médecin M. Georges Blatzas, qui avait opéré jadis l'Ancien, s'inquiétait des résultats des examens. L'Ancien lui dit: «Ne le prends pas comme cela. D'accord j'ai un cancer, j'obéirai à tout ce que tu me diras. C'est terminé. » Suivant les indications du médecin, il alla subir des rayons, pour préparer la tumeur à l'opération. Chaque fois qu'il allait subir une séance de rayons, beaucoup de malades l'attendaient pour lui raconter leurs tourments. Lui avait un problème plus grave encore, parce qu'il devait vider ses entrailles trente fois par jour au milieu de terribles souffrances. Mais son sourire ne disparaissait pas, et il consolait les autres malades.

Alors que lors de l'opération de son hernie il avait dissimulé son nom monastique, désormais il leur dit de l'écrire et il recevait tous ceux qui voulaient le voir, parce qu'il savait qu'il allait bientôt partir.

L'opération eut lieu le 4 février 1994. La tumeur du gros intestin fut enlevée, mais la maladie évolua très rapidement. Elle avait fait des métastases dans le foie et dans les poumons. On mit un anus artificiel à l'Ancien, bien que celui-ci ne le voulût pas et, en plaisantant, dise : « Ne fais pas de moi un assesseur⁴, je ne le veux pas. » Plus tard eut lieu une nouvelle intervention, et le fonctionnement de l'intestin fut rétabli. Il accepta aussi de faire une chimiothérapie. Lors de la tomographie^{182 183}, il souffrit beaucoup. Il était sur un fauteuil roulant, il avait mal et tremblait de froid. Il donna son tour à un autre malade, et lui dut attendre longtemps dans le couloir de l'hôpital. Quand vint le moment de faire l'examen, la machine tomba en panne et, en définitive, une voiture vint pour le transporter vers un autre scanner. On constata l'extension rapide du cancer au foie et aux poumons. Pendant tout ce temps, il était joyeux et de bonne humeur, et il faisait ses belles plaisanteries, comme si ce n'était pas lui qui était malade. Quiconque venait le voir était consolé et réconforté.

182 Jeu de mots en grec entre le mot « assesseur » et « anus artificiel » (« par-edros » et « par-edra »).

183 Radiographie par tranches qui se fait à l'aide d'un scanner.

4. Dernière sortie du Mont-Athos et évolution de sa maladie.

L'Ancien comme chaque année, célébrait la mémoire de saint Christodoulos dans le *kellion* voisin de ses enfants spirituels qui le fêtaient. Par la suite, il se rendit au monastère de Koutloumoussiou pour présenter ses vœux à l'higoumène, l'archimandrite Christodoulos dont c'était la fête. Le lendemain, le 22 octobre 1993, il sortit de la Sainte-Montagne, comme il avait aussi l'habitude de le faire pour la fête de saint Arsène à Souroti. Mais cette fois, ce devait être sa dernière sortie. Il ne reviendrait plus, même mort.

A Souroti, il assista à l'agrypnie et, comme d'habitude, resta quelques jours, pour voir les sœurs et les gens qui en avaient besoin. Ensuite, il avait l'intention de revenir. Mais, entretemps il souffrit d'occlusion intestinale. Ses entrailles se bouchèrent, l'hémorragie s'arrêta même un peu. Il fut obligé par les circonstances de céder aux sollicitations et de subir des examens. Sa maladie se développa ensuite comme suit.

5. Secours au milieu d'une souffrance de martyr.

Dès avant l'opération, à Souroti comme à l'hôpital et plus tard à nouveau au monastère, beaucoup de gens vinrent le voir pour lui raconter leurs tribulations et lui demander ses prières. Cela ne faisait qu'ajouter de la douleur et de la fatigue à ses souffrances, mais c'était inévitable.

« Géronda, de quel droit laisses-tu tes enfants ? lui demanda quelqu'un.

— Bah ! «Les jours de notre vie sont de soixante-dix ans¹⁸⁴», c'est bien suffisant... »

« Géronda, pourquoi ne dites-vous pas une prière pour que Dieu vous guérisse, puisque nous avons tant besoin de vous, lui demanda un autre.

— Quoi ? Que je me moque de Dieu ? puisque c'est moi qui lui ai demandé de me donner une telle maladie... »

« Géronda, dites-moi un ultime conseil pour que je m'en souvienne ! le suppliait un de ses enfants spirituels.

— Ayons de la noblesse spirituelle, parce qu'ainsi nous nous apparentons au Christ... »

Il organisait des réunions avec les sœurs du monastère qui se sacrifiaient pour le soulager ; il les édifiait, leur prodiguant ses derniers conseils.

À l'hôpital Theageenio, il y avait un cancéreux nommé Lampros M., de Trikala. Il était très maigre, consumé au sens propre du mot, et en fauteuil roulant parce qu'il ne pouvait plus tenir debout. Sa femme, après une tentative impérieuse, vit l'Ancien. Il lui dit que Lampros se rétablirait, qu'il irait à Trikala, réjouirait sa famille, mais que peu après il aurait une rechute et qu'il

mourrait. L'état du malade était très mauvais et logiquement une telle évolution était exclue. Tout se passa comme il l'avait prédit et Lampros mourut environ six mois plus tard.

*

Le jeudi de la semaine après Pâques 1994, Mme Ériphyllie Tsikas de Volos lui rendit visite. Elle rapporta ce qui suit : « Pendant l'été 1993, ma fille Antonia alors âgée de onze ans, présenta des taches blanches aux extrémités des mains et autour de la bouche. Selon les médecins, c'était une maladie difficile à soigner, mais susceptible d'évolution. Nous commençâmes un traitement à base de cortisone, mais sans résultat. Notre désespoir était grand. Nous allâmes voir l'Ancien à Souroti. Il nous reçut moi ainsi que mes trois filles, en souriant malgré ses terribles souffrances.

Après lui avoir parlé de la maladie de ma fille, celui-ci prit les petites mains de l'enfant dans les siennes et lui demanda en la regardant intensément dans les yeux : "Pourquoi mon enfant as-tu autant de chagrin ?" (de fait, ma fille était dans un état de tristesse permanent depuis la mort de son père en 1991).

Puis, il se tourna vers moi en disant : "Ériphyllie, mon enfant, ne te fais pas de souci, ce n'est rien, ce n'est pas non plus une maladie héréditaire (c'est ce que les médecins nous avaient dit). C'est le surcroît de chagrin qui l'a rendue malade." Tout d'un coup, il me demanda : "Que veux-tu qu'il se passe ?" Et je lui répondis : "Que les taches blanches restent où elles sont." Après avoir fait un signe de croix sur l'enfant de sa sainte main, il me dit : "Tout ira bien." Effectivement, il n'y eut pas d'évolution. Cela fait maintenant dix ans que nous ne sommes pas retournés voir le médecin, et nous n'avons suivi aucun traitement. J'avais demandé à l'Ancien que la maladie reste où elle était, et non pas qu'elle disparaisse, pour que cela soit un rappel pour nous durant toute notre vie, comme pour cet enfant, de la grâce et de la bénédiction que l'Ancien nous prodigua à profusion. »

*

Un mois avant sa dormition, le métropolite de Xanthi, Mgr Pantéléimon, lui rendit visite (à cette époque il n'était encore qu'archimandrite). Celui-ci écrit : « Deux petits enfants étaient avec nous. Ils avaient coupé des fleurs sauvages que, spontanément, ils offrirent à l'Ancien. Celui-ci, dès qu'il fut entré dans sa cellule, les mit à son chevet : "Tu as vu, me dit-il, les enfants savent ce qu'ils font." Je voulais l'assurer que nous avons besoin qu'il vive, que nous avons besoin de lui et que nous prions pour lui. Mais lui nous dit qu'il priait déjà pour tout le monde, soulignant avec sa bonne humeur permanente qu'il se demandait qui, finalement, Dieu allait écouter. Ensuite, il me demanda si je lui avais apporté des lettres pour le ciel. C'était une bonne occasion pour les envoyer sans payer de timbres, ajouta-t-il avec son inébranlable capacité à transmettre la joie, qui éclatait sur son doux visage. »

*

Le Père Timothée Tsotras, higoumène du saint monastère de Saint-Jean-le-Russe, dans la région de Kassandra, atteste : « Nous allâmes voir l'ancien

Païssios à Souroti avec le défunt métropolitain de Kassandra Synésios ainsi que le Père Agathangelos. Après avoir vénéré les icônes dans l'église consacrée à saint Arsène, nous nous rendîmes au petit salon. L'Ancien nous vit approcher et vint à notre rencontre. Stupéfaits, nous le vîmes baigné d'une lumière surnaturelle et, sans marcher sur les marches, s'approcher de nous en volant dans l'air !

Dans le salon, après la collation, le métropolitain resta un peu avec l'Ancien, puis nous partîmes. Trente mètres environ plus loin, le métropolitain nous dit ainsi qu'à la Mère supérieure : "Vous avez vu, la sainteté ne se dissimule pas. Il volait et il était totalement lumineux." "Il nous suit", commenta à voix basse le P. Agathangelos. Derrière nous venait l'Ancien qui, bien que gravement malade, voulait honorer le métropolitain. Celui-ci se retourna, vit l'Ancien et, en souriant, l'invita à retourner au lit, pour qu'il ne se fatigue pas. »

6. Une dormition bienheureuse et cachée.

Alors qu'il se soumettait humblement aux prescriptions des médecins, un jour, il appela le médecin et lui dit :

« Désormais, nous allons arrêter le traitement.

— Pourquoi Géronda ?

— Maintenant c'est toi qui vas obéir. Tu vas donner l'ordre d'arrêter. Désormais, je ne peux plus rien faire. Hier, j'ai voulu prier à genoux, mais je n'ai pas pu. Je ne peux voir personne ; ma mission est achevée. Voilà tout. Désormais, vous devez me laisser. »

Puis il ajouta :

« Puis-je boire un peu d'eau ou de la pastèque pressée ? Rien d'autre. Et je t'en prie, reviens encore une fois, puis ne reviens plus. »

« La dernière fois que je l'ai vu, raconte le médecin traitant M. Georges Blatzas, sept jours avant qu'il ne meure, je devais avoir l'air attristé. Je me posais souvent la question de savoir si nous trahissions les malades comme il le fallait. Il me dit :

« Écoute Georges. Tout s'est passé comme il le fallait. Tu as mérité ton salaire. Ne sois pas triste. Je voulais que tu saches que, quand tu auras besoin de moi, je serai près de toi.

— Géronda, votre foie s'est gonflé et vous fait souffrir parce qu'il a fait de terribles métastases. »

Il sourit et me dit :

« Ah, lui c'est mon sujet d'orgueil, ne t'en fais pas. Il m'a conservé en vie jusqu'à soixante-dix ans et désormais il m'envoie, le plus rapidement possible, là où je dois aller. Ne sois pas triste à cause de lui, je suis en pleine forme. »

Tout en disant cela, il avait du mal à respirer. Il avait un masque à oxygène et, quand il était très gêné, il s'en servait. Ses souffrances devinrent plus fortes.

Il ne voulait pas que l'on fasse des piqûres analgésiques. Il voulait affronter toute la douleur. Il ne prenait qu'un peu de cortisone, afin de pouvoir, jusqu'à ce qu'il rende son dernier soupir, garder son autonomie.

L'Ancien avait le désir de revenir à la Sainte-Montagne. Pour être enterré obscurément dans le Jardin de la Mère de Dieu, sa patrie spirituelle. Il avait aussi demandé à l'un de ses enfants spirituels d'aménager un lieu pour qu'il y passe ses derniers jours, parce qu'il ne pouvait plus rester seul à la Panagouda. Il se prépara un mercredi dans l'intention d'aller à l'Athos le lundi suivant. Mais soudain son état empira. L'administrateur civil de la Sainte-Montagne offrit de mettre à son service un hélicoptère, mais le médecin objecta qu'il risquait de mourir durant le trajet. Sans compter que l'Ancien n'apprécierait pas un tel mode de transport.

Il programma derechef son retour à P Athos dès que sa santé se serait un peu améliorée, mais il en fut encore empêché par une nouvelle dégradation de son état. Derrière les difficultés et les obstacles, se dissimulait la volonté de Dieu, c'est-à-dire qu'il soit enterré dans le monde. De même que les hommes avaient eu tant besoin de lui durant sa vie, de même ils auraient encore besoin de lui après sa dormition.

C'est ainsi qu'il décida de rester pour être enterré dans le monastère de Souroti, près de son saint¹⁸⁵. Vraisemblablement, avant de prendre sa décision définitive, il en reçut une certitude intérieure très claire de la part de Dieu.

Il fit connaître sa décision, et on lui apporta le Grand Habit et son voile monastique. Il fixa l'endroit du tombeau et donna des ordres et des directives concernant ses funérailles.

Au dernier instant, il demanda à deux évêques qu'il connaissait et qui étaient venus le voir, de lui lire une prière d'absolution et la prière pour les agonisants, et de faire aussi l'office des morts, qu'il chanta avec eux. Il communiait régulièrement. Il se rendait à l'église avec peine. Quand on lui proposa que le prêtre vînt lui donner la communion dans sa chambre, il refusa en disant : « C'est moi qui dois aller au Christ et non pas le Christ qui doit venir jusqu'à moi. »

Ses souffrances ne cessaient d'augmenter et étaient égales à celles des martyrs.

« Géronda, vous ne souffrez pas ? » lui demanda un athonite qui le voyait calme et paisible. « Je m'y suis habitué », répondit-il.

De fait, durant toute son existence, il s'était familiarisé avec la souffrance. Il n'était pas pris de panique, il ne murmurait pas, mais il endurait tout en louant Dieu. Désormais, il faisait ses réflexions philosophiques en ayant recours mentalement aux souffrances des saints martyrs. Il disait : « Autant les maladies m'ont été utiles, autant l'ascèse que j'ai pratiquée comme moine

185 S. Arsène de Cappadoce. Une église du monastère lui est consacrée.

pendant tant d'années ne m'a servi à rien. » De temps à autre, il chantait pour se distraire de l'insupportable souffrance et pour substituer des psalmodies à d'éventuels gémissements involontaires.

Lors de la fête de sainte Euphémie, le lundi 11 juillet, il communia pour la dernière fois, agenouillé sur son lit, car il était désormais incapable d'aller jusqu'à l'église.

Il avait cessé de voir le monde. Désormais, comme la fin était proche, il ne voulait même pas que les sœurs entrassent dans sa chambre. Quand il voulait quelque chose, il frappait au mur, et la sœur venait. Il désirait être seul, pour prier en paix et mieux préparer son départ. Il se prit en charge seul jusqu'à la fin. Il souffrait terriblement, mais il était joyeux et paisible.

L'Ancien passa la dernière nuit en martyr. Il invoquait la Toute Sainte dans ses soupirs : « Ma douce Toute Sainte », disait-il. Il perdit connaissance durant deux heures, et quand il revint à lui, d'une voix qui s'éteignait, il dit : « Un martyr, un vrai martyr », puis il s'endormit en paix. C'était le mardi 12 juillet 1994 à onze heures du matin, ce qui correspond au 29 juin de l'ancien calendrier, fête des saints apôtres Pierre et Paul.

Il fut enseveli derrière l'église de saint Arsène, sans que personne ne le sache et sans que personne ne soit invité à ses funérailles. Telle était sa volonté : que ses funérailles soient discrètes.

Trois jours après, lorsque sa dormition fut connue, ce qui se passa est indescriptible. De toute part un flot de gens se déversait pour vénérer son tombeau. On assistait à des témoignages spontanés d'affection et de piété. Les uns l'invoquaient comme un saint, les autres par piété prenaient de la terre de son tombeau. Tous ceux qui avaient un objet qui lui avait appartenu considéraient que c'était une grande bénédiction.

Son *kellion* à la Sainte-Montagne, la Panagouda, subit « un pieux pillage ». Les pèlerins entrèrent en passant sous les grillages et grimpèrent même jusqu'au balcon. Ils prirent tout ce qu'ils trouvaient, pour le conserver comme une « bénédiction » de l'Ancien : des tasses, des couteaux, des bouts de bois, des tapis boueux, des cordes, des papiers, même les billots qui lui servaient de sièges. C'était une manifestation spontanée. Les déplorations funèbres et les sanglots prirent à la gorge beaucoup de personnes, surtout celles qui avaient bénéficié de l'Ancien. Elles ressentaient son absence, se sentaient orphelines. Mais un espoir consolateur pointait : qu'il se trouve désormais près de la Sainte Trinité et intercède pour tous. Sur sa sobre tombe, sur une plaque de marbre, on grava le poème que lui-même avait écrit :

« Ici s'est achevée mon existence
Ainsi que mon souffle.
Ici sera enseveli mon corps,
Et mon âme sera en liesse.

C'est ici que mon saint demeure¹⁸⁶,
Ce dont je suis honoré.
Je crois qu'il aura pitié
De mon âme misérable.
Puisse-t-il prier le Libérateur
Pour que j'aie la Toute Sainte avec moi. »
Moine Païssios l'Athonite.

J

CHAPITRE XIV. LES MIRACLES APRÈS SA MORT

1. « Il ne nous a pas quittés. »

L'Ancien ne cessa pas d'aider les gens, même après sa dormition : « Il fit des miracles pour les hommes non seulement lorsqu'il existait corporellement, mais aussi après son décès... Il ne nous a pas quittés, mais il s'occupe de nous et nous prend en charge avec encore plus d'efficacité¹⁸⁷ ». Libéré désormais de son enveloppe charnelle corruptible et sensible, il peut accourir plus rapidement et plus librement « au secours des fidèles qui l'invoquent », parfois même s'invitant lui-même auprès de beaucoup de gens qui n'ont jamais entendu parler de lui et qui sont indifférents en matière de religion. Les gens trouvent refuge auprès de l'Ancien et sollicitent ses intercessions, parce qu'ils croient en sa sainteté. Son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage panorthodoxe. Il a beaucoup de bénédiction et de grâce. Il rassemble les affligés et console ceux qui souffrent. Il est devenu une nouvelle piscine de Siloé. Les malades sont guéris et de nombreux miracles s'y produisent. Son petit *kellion* aussi à la Sainte-Montagne est devenu un lieu de pèlerinage. Quotidiennement, des visiteurs qui ont connu le Géronde et qui ont bénéficié de ses bienfaits y viennent, pour le remercier ou même, pour certains, afin de voir l'endroit où il vivait.

Les œuvres miraculeuses, les apparitions et les guérisons accomplies par les saints, nous les voyons aussi accomplies par l'Ancien, y compris après sa mort. Il guérit en particulier les cancéreux et les possédés. Il apparaît et il sauve beaucoup de gens d'accidents de la route. Beaucoup de malades l'ont vu dans les hôpitaux. Plusieurs de ses objets personnels font des miracles et émettent un parfum indicible. Les miracles de l'Ancien après sa dormition ont été innombrables, et de nouveaux ne cessent de se produire. Pour démontrer la véracité de ces paroles, nous ne mentionnerons ici que quelques-uns d'entre

186 Allusion, sans doute, au tombeau de saint Arsène de Cappadoce.

187 CYRILLE DE SCYTHOPOLIS, *Vie de saint Euthyme le Grand*, Ch. 60, p. 82, édition E. Schwartz, Leipzig 1993.

eux, confirmés et attestés par des témoins visuels.

2. Parfum.

Le charisme de dégager du parfum ne disparut pas avec la dormition de l'Ancien.

Beaucoup sentent ce parfum, quand ils vénèrent son tombeau, ou quand ils visitent son *kellion* à la Sainte-Montagne ; d'autres ont senti du parfum s'exhaler de ses objets ou vêtements personnels.

Comme en témoignent les Pères qui ont succédé à l'Ancien dans son *kellion* : « Les premiers temps après sa dormition, pratiquement tous les visiteurs du *kellion* ont senti ce parfum très particulier. La zone qui se situe à l'extérieur de la porte arrière de la clôture embaumait particulièrement, c'est là où se trouvait le robinet et où l'Ancien mettait les loukoums. À cet endroit, une foule de personnes fatiguées et assoiffées, a été désaltérée par l'eau de ce robinet, mais encore plus nombreux sont ceux qui ont été rafraîchis spirituellement par les paroles de l'Ancien. Plus tard, la senteur a diminué, mais sans disparaître. Un pieux pèlerin vénérât les icônes de l'église, et dès qu'il sortit dans le couloir, il fut inondé par une forte vague de parfum. Peut-être était-ce une preuve de la présence et du salut que lui adressait l'Ancien.

Le Père A. K. témoigne : « L'année de la dormition de l'Ancien il y eut une Liturgie le jour de la fête de son *kellion*. Au moment de la Divine Liturgie, j'ai senti une forte senteur, qui m'accompagna jusqu'à Koutlou- mousiou pour ensuite disparaître. »

M. Basile Tsolakis de Lukostomo, dans la région de Pella, policier, témoigne : « En 2001 mon épouse Héléne allait à Thessalonique, accompagnant mon fils Nicolas qui, souffrant de calculs rénaux, devait subir des examens. Elle avait emporté avec elle un livre du Père Païssios. Tout d'un coup, ayant ouvert le livre celui-ci exhala pendant dix minutes une senteur inexplicable, que mon fils sentit aussi. Les examens eurent lieu et ils montrèrent que mon fils n'avait aucun problème, et jusqu'à aujourd'hui il se porte très bien. Depuis lors ma femme ne se sépare plus du livre. »[^]

Témoignage de Pierre X., de Drama : « Je ne connaissais pas l'Ancien Païssios. Dieu vint à mon secours, et je fis repentance deux ans après sa dormition. J'avais acheté tous les livres du Père Païssios, mais je n'en avais lu aucun. Mais quand je trouvai le dernier, je laissai tout tomber et je me plongeai dans la lecture. Chaque soir, après mon canon de prières, j'en lisais cinq pages. Chaque fois que j'ouvrais le livre de l'Ancien, je sentais qu'il exhalait un parfum. J'avais un tas de livres, mais celui-ci embaumait.

Pour lire, je m'asseyais à une table devant l'iconostase. Un jour, alors que je n'étais pas loin de la fin du livre et que j'avais commencé de lire mes cinq pages quotidiennes, je vis soudain jaillir des icônes une lumière éblouissante.

Celle-ci se déversait comme un torrent. Elle était si forte que je ne pouvais la regarder en face. Je baissais la tête. J'essayais d'ouvrir les yeux et de regarder sur les côtés, mais son éclat était si violent que, même ainsi, je ne pouvais les ouvrir. Alors j'ai fermé complètement les yeux ; cela a duré entre vingt et trente secondes environ. J'étais tout seul. J'ai fait mon signe de croix et je suis resté abasourdi, essayant de comprendre ce qui m'était arrivé pour la première fois de mon existence. »

Témoignage de Ph. A. : « Le 10 février 2005, jour de la fête de saint Charalampos, je rendis visite à un collaborateur dont c'était la fête et je lui offris un livre de l'Ancien Païssios. Le soir, vers sept heures, mon collaborateur me téléphona pour me dire, plein d'émotion : "J'ai commencé de lire ton livre, et j'ai éprouvé une douce disposition intérieure, pleine d'émotion. Sans bien réaliser ce qui se passait, j'ai lu pendant environ une heure et alors se produisit quelque chose de surprenant. L'intérieur du livre se mit à exhaler un parfum si fort que j'en fus bouleversé ; un parfum qui se répandit dans toute la pièce. C'est la première fois dans mon existence qu'un tel événement se produit." »

3. Il chasse un démon.

Témoignage de M. Evangelos K., de Thessalonique : « Depuis l'âge de douze ans, un démon me faisait souffrir. Ma vie était devenue un martyre. Après les exorcismes que l'on me lisait, j'avais l'impression d'avoir été battu.

En 1995, le premier samedi de carême, mon confesseur avait organisé une agrypnie* à Souroti. Avant de partir, je ressentis une lutte intense. Durant toute la vigile, je ne ressentis aucune envie de dormir. J'étais au centre de l'église, assis sur le sol, et les moniales étaient autour de moi. La vigile se termina, et l'on commença à célébrer l'office de la bénédiction des eaux. J'étais très en colère. On me mena vénérer les reliques de saint Arsène. C'était la première fois, je le dis en frissonnant encore, que j'en ressentis même une brûlure corporelle. Finalement, je me suis retourné et j'ai dit : "Paï..., Paï...". L'higoumène m'a demandé : "Païssios ?" et j'ai approuvé de la tête. Alors je suis devenu encore plus furieux, et je me mis à pousser des cris perçants, on m'a amené au tombeau et là, j'ai crié trois fois "saint ". Alors que j'essayais de m'enfuir, on m'a pris de force et on m'a allongé sur le tombeau de l'Ancien. J'ai vu alors l'Ancien Païssios qui se redressait à moitié comme s'il se réveillait de son sommeil et non pas comme un mort. C'était exactement le même avec sa barbe et sa soutane. Ce fut une question de quelques secondes. Il posa sa main sur mon front et au même moment je vis sortir de ma bouche un nuage de fumée noire. Je me calmai tout à fait, mais la douleur corporelle ne me quitta pas tout de suite. Je me suis endormi et j'ai été réveillé à cause de la douleur, disant : "J'ai très mal."

Mais pendant quarante jours, j'ai ressenti une joie telle que j'en pleurais.

Peut-être que ce que je dis alors était téméraire : “Mon Dieu, je suis prêt à souffrir une vie entière comme ce que j’ai souffert, il me suffit que je ressente à nouveau, ne serait-ce qu’un instant, cette même joie.” »

4. Il sauve un enfant.

Le Père Christos Tsantalès, de Néa Mèchaniona dans la région de Thessalonique, prêtre de Kerasia, père de neuf enfants, témoigne : « Quelques-uns de mes enfants jouaient sur la terrasse de la maison et à un certain moment, ils s’amusèrent à sauter par-dessus le puits. Ma petite fille âgée de six ans, qui ne parle pas encore très bien, voulut elle aussi sauter. Elle se retrouva dans le vide et tomba comme une pierre sur le sol. Elle chuta du troisième étage. Les enfants, terrifiés, vinrent m’avertir. Je courus le cœur battant au fond du puits de jour, pour recueillir l’enfant. Je restais stupéfait quand je la vis qui venait vers moi, verte de peur. Je l’emmenai à l’hôpital. Les médecins l’examinèrent et me dirent qu’elle n’avait rien, pas la moindre blessure.

Nous comprîmes qu’il s’agissait d’un miracle, et je me dis que l’icône de la Toute Sainte de Néa-Mèchaniona avait sauvé mon enfant. Je l’ai conduite jusqu’à l’icône et je lui ai demandé : “C’est elle qui t’a sauvée ?” Elle me répondit : “Non.” Elle me conduisit jusqu’à la photographie du Père Païssios et me le montra du doigt en disant que c’était lui qui l’avait tenue. »

5. Il apparaît à un étudiant et lui vient en aide.

Témoignage de M. Christos Nikopoulos, ingénieur civil, demeurant à Agrinion : « C’était en juillet 1995. Je me préparais pour passer la session d’examens de rattrapage en septembre, dans la section des ingénieurs civils de l’École Polytechnique d’Athènes. Mais ma situation était à proprement parler désespérée : j’avais dix matières à repasser et j’avais promis à mes proches et à mes amis que j’aurai mon diplôme en septembre. Il m’était impossible d’honorer ma promesse. L’angoisse me torturait et me causait beaucoup de chagrin.

À l’instigation de ma mère, j’avais acheté un livre sur l’Ancien Païssios, du hiéromoine Christodoulos, et je le lisais. La bonté de l’Ancien m’impressionnait.

C’était un dimanche après-midi de juillet, il y avait une canicule insupportable et, seul dans l’appartement familial, je lisais le livre en question. Je pensais, plein de tristesse, à mes examens de Polytechnique et à mon échec imminent, et c’est alors que j’entendis claquer la porte du balcon. Je me dis aussitôt : “Comment est-il possible, alors qu’il n’y a pas le moindre souffle de vent, que la porte du balcon claque ?” Avant même de finir ma pensée, je sentis

que quelqu'un était entré dans la maison. Aussitôt je fus rempli d'une grande paix, d'une douceur indescriptible et d'une joie inédite. Je me suis dit : "Si cet état pouvait ne jamais cesser ! Mais qu'est-ce donc ?" C'est alors que je me retournai et que je vis l'Ancien qui semblait me bénir, avant de disparaître. En même temps disparut l'état intérieur dans lequel je me trouvais. Je crus qu'il était parti par les escaliers. Je me précipitai et je dévalai les escaliers comme un fou. Arrivé en bas, je les remontai. Personne ! Je me rendis sur la terrasse, mais je ne l'y vis pas non plus.

Alors, je m'assis pour réfléchir à cet événement et mieux comprendre ce qui s'était passé. Je fus saisi par la crainte et, d'une main tremblante, je mis tout de suite par écrit tout ce qui s'était passé pour ne pas l'oublier.

En septembre, je passai tous mes examens avec succès et j'obtins le diplôme. "Comment as-tu fait ? me demanda-t-on. C'est incroyable !" Mais moi je pensais : "C'est autre chose qui est incroyable ! Gloire à Dieu ! »

6. Il apparaît en songe.

Témoignage de Kaiti Pateras : « On m'avait donné un médicament pour l'ostéoporose, et j'avais perdu dix kilos en quelques jours. Je ne me sentais pas bien. J'étais complètement épuisée. Un soir, avant de dormir, je regardais la photo de l'Ancien et je lui dis : "Père, je ne vais pas bien." Il vint dans mon sommeil et me dit : "Je suis venu parce que tu m'as demandé. Lis donc bien la notice du médicament que tu prends." J'ai sauté de mon lit et en lisant la notice, je me suis aperçu que le médicament était contre l'obésité. Si j'avais continué à le prendre, je serais morte. L'Ancien est à nos côtés, mais nous ne le voyons pas. »

7. Apparition miraculeuse et aide.

Témoignage de M. Xynaris Nikolaou, demeurant à Paphos à Chypre : « Je suis plombier de profession. Un jour de juillet 1997, j'avais terminé mon travail et je rassemblais mes outils pour les mettre dans ma voiture. La nuit tombait et je ne voyais pas bien. Il y avait un fil de fer sur lequel on étendait le linge et d'où pendait un autre fil de fer avec un crochet de deux centimètres à son extrémité. Après avoir ramassé mes outils, je me suis levé pour aller vers la voiture. Le crochet entra dans mon œil, je restai immobile, comme un poisson pris à l'hameçon. J'appelai à l'aide de toutes mes forces. Le propriétaire de la maison accourut ; en me voyant, il me dit qu'il allait m'enlever le crochet. Je lui ai alors dit de ne pas le faire, car je craignais qu'en le retirant, il ne me rendît aveugle. Je lui dis d'aller jusqu'à ma voiture et de me rapporter un pansement, puis de me couper le fil de fer et de me conduire aux urgences,

pour qu'on me l'enlève.

Le temps qu'il fasse l'aller et retour, je pleurais et je me lamentais parce que j'avais trois enfants et je ne voulais pas qu'ils eussent un père aveugle.

C'est alors qu'apparut devant moi un homme mince qui portait un habit monastique. Dès que je le vis, je fis mon signe de croix ; je frissonnai en sentant sa main sur ma joue qui poussait ma tête vers l'arrière, et le crochet sortit de mon œil.

Quand la personne qui était allée chercher le pansement revint, nous nous rendîmes aux urgences. Les médecins m'examinèrent, et je leur racontai ce qui s'était passé, mais ils ne le crurent pas. Il y avait une coupure dans la pupille de l'œil. Ils me donnèrent une pommade et me demandèrent de garder l'œil fermé et protégé par un pansement pendant trois ou quatre jours.

Le lendemain, en passant devant une boutique, je vis en haut du mur une photo de l'homme qui était apparu devant moi. Je demandai à la gérante de la boutique qui c'était. Elle me dit que c'était un moine très connu qui s'appelait Païssios. Il fallait que je prenne cette photographie parce que c'était pour moi quelque chose qui n'avait pas de prix. Je la suppliai de me laisser l'acheter à n'importe quel prix. Celle-ci me donna un livre sur le Père Païssios. Je l'ai lu le jour même et désormais je le conserve comme un porte-bonheur dans ma voiture. »

8. Présence invisible mais sensible.

En 2000, un pèlerin ému ajouta le témoignage suivant : « J'étais venu à l'Athos du vivant de l'Ancien. En compagnie de beaucoup de gens, après avoir reçu les instructions du monastère d'Iviron, nous partîmes pour lui rendre visite. Malheureusement, nous nous égarâmes en chemin et nous ne pûmes pas le rencontrer.

En 1998, je me rendis à nouveau à la Sainte-Montagne, j'allais au moins pouvoir vénérer son *kellion*, puisqu'il s'était endormi. Ma joie était grande, et je ressentis une grande sérénité ! Mais, en partant, une affliction tout aussi grande me tracassait : « Pourquoi n'ai-je pas été jugé digne de connaître l'Ancien lors de mon précédent pèlerinage, alors qu'il vivait encore ? Si son *kellion* à lui seul m'avait comblé de joie, alors quelle bénédiction inconcevable devait être sa présence ! En quoi suis-je pécheur au point d'en avoir été privé ? »

Une tristesse insupportable m'envahit. Je me contraignis pour ne pas pleurer. Plein de ces pensées, je descendis le chemin pour rejoindre les pavés du chemin d'Iviron, soudain je sentis une main m'étreindre étroitement, puis me taper affectueusement sur le dos, tandis qu'en même temps j'entendis une

voix consolatrice qui me disait : “Bonne route, mon gars¹⁸⁸.”

Au même moment, un fort parfum inonda la région, et une jubilation indescriptible remplit mon âme, effaçant complètement mon chagrin. Bien qu’il ne me fût pas apparu en personne, j’avais l’impression d’avoir rencontré l’Ancien. »

9. Intervention dans les accidents de la route.

M. St., de Kalamata, habitant Athènes, circulait en voiture en direction de Ioannina. Il subit une violente collision frontale, au cours de laquelle son auto fut littéralement pulvérisée et lui-même sévèrement blessé à la tête. Il fut aussitôt transporté à l’hôpital et admis au service de soins intensifs.

Tandis qu’il se trouvait dans cet état, il vit une nuée lumineuse au milieu de laquelle se trouvait un moine âgé. Bien qu’il n’ait pas de relation particulière avec l’Église, comme il avait entendu quelques jours auparavant une connaissance lui parler d’un certain Ancien Païssios qui faisait des miracles, malgré son étonnement il demanda spontanément au moine inconnu s’il était l’Ancien Païssios. L’Ancien ne lui répondit pas. Il sourit, lui caressa affectueusement la tête et lui dit : « N’aie pas peur ; tu te rétabliras ! » St. revint à lui. Quoique stupéfait de cette chose étrange, et malgré le fait qu’il ne connaissait pas son extraordinaire visiteur, il crut en son affirmation. Il la raconta en outre sur un ton énergique, même aux médecins. Eux, stupéfaits, constatèrent son rétablissement inexplicable et reconnurent qu’il s’agissait vraiment d’un miracle. Une fois sorti de l’hôpital, il passa devant une librairie. Stupéfait, il reconnut en devanture son sauveur : il reconnut son visage sur la page de couverture d’un livre. C’est ainsi qu’il découvrit qui était son bienfaiteur et, plein de reconnaissance, acheta le livre et le lut.

Ému, il se rendit en pèlerinage à la Panagouda (janvier 1998), où il raconta ce qui s’était passé. Outre le fait de l’avoir sauvé d’une mort corporelle certaine, l’intervention de l’Ancien modifia aussi radicalement sa vie. Il chercha un confesseur et se confessa. Il cessa sa vie mondaine malgré les sollicitations pressantes de ses proches : « Il m’est impossible de continuer de la même façon ; dans mon esprit me revient sans cesse le visage lumineux de l’Ancien », disait-il, les larmes aux yeux.

*

Témoignage d’un moine athonite : « Deux laïcs visitèrent la Panagouda. Après avoir vénéré les icônes, ils demandèrent qu’on leur raconte quelque chose au sujet de l’Ancien. Je leur dis que, parmi d’autres, nous avons beaucoup de témoignages de pèlerins qui mentionnent des signes miraculeux le

188 Ce geste et cette salutation étaient caractéristiques de l’Ancien, mais le témoin l’ignorait.

concernant, y compris après sa dormition (apparitions, guérisons, interventions dans la circulation etc.). Quand l'un d'entre eux entendit l'expression : "Dans la circulation", ses yeux se remplirent de larmes, et il dit avec une certaine force à son ami : "Tu as vu ! Dans la circulation !" Finalement, ils me prièrent de leur raconter ne serait-ce qu'un miracle et, de préférence, qui avait sauvé quelqu'un d'un accident de la circulation. Je leur en mentionnai un récent. Dès que j'arrivai à la phrase : « Dans une nuée lumineuse, un moine lui apparut », le même pèlerin qui m'avait précédemment interrompu, ne se contenta plus et cria : « Et à moi aussi dans une nuée ! » Et avec concision, il me raconta son sauvetage miraculeux ne pouvant, en raison de l'émotion, m'en dire davantage : « Je roulais à moto à 140 à l'heure... Je suis rentré dans une voiture... Une nuée lumineuse s'ouvrit devant moi, et un moine m'apparut... Je n'eus rien ! Ma femme me conseilla : "Cherche dans un livre, regarde les photos pour trouver qui c'était." Je l'ai d'abord découvert dans un calendrier de l'Athoniade, sur une photographie au milieu des élèves de l'école... Il m'a sauvé la vie !... »

*

Récit d'un pieux prêtre marié, qui étudie à Thessalonique : « Il y a longtemps, un jeune vint me dire : "Père, moi j'aurais dû mourir hier, mais Dieu m'a sauvé. Alors que je roulais à grande vitesse je suis rentré avec ma moto dans une voiture et j'ai été projeté au loin. À cet instant, je vis un moine qui me prenait fermement par le bras droit et ainsi je n'ai rien eu." »

Je montrai à ce jeune plusieurs images de saints et des photographies d'Anciens contemporains. Dès qu'il vit l'ancien Païssios, il s'écria ému : "C'est lui !"

Quelques jours plus tard, il revint en me rapportant que, par la suite, il avait découvert dans une petite poche de son blouson, sur le bras droit (là où précisément l'Ancien l'avait pris), deux petites icônes, l'une du Christ et l'autre de l'Ancien Païssios que sa mère avait mises en cachette. »

10. Résurrections spirituelles.

Les miracles les plus nombreux et les plus grands de l'Ancien sont des miracles qui concernent la morale. Beaucoup de gens indifférents religieusement, athées par convictions, sans barrières morales, ont été ressuscités spirituellement, soit après l'une de ses apparitions *post-mortem*, soit après avoir lu un de ses livres. Alors, ils sont entrés pleins de zèle dans l'Église et certains d'entre eux se sont même fait moines.

Un jeune vivait dans l'ignorance et dans le péché. Ce n'est pas par hasard qu'il tomba sur les *Lettres* de l'Ancien, et il fut littéralement bouleversé par cette lecture. Il changea de vie et il désira devenir moine.

« Personnellement, il y a six ans, confesse un jeune parmi beaucoup

d'autres, j'étais anarchiste. Je portais des boucles d'oreilles et je me droguais. Quelqu'un dans ma bande avait un livre du Père Païssios et me le donna. Poussé par la curiosité, je l'ai feuilleté, mon intérêt étant stimulé, je le finis en une nuit. Dès lors, ma vie en fut changée. »

M. Nicolas Georges, d'Ampelokipos de la région d'Athènes, atteste : « Un dimanche d'octobre 1996 je suis allé assister à la Liturgie avec un ami au monastère de Saint-Jean de Careas. Je voulais y célébrer le premier anniversaire de la dormition de ma mère. C'était mon premier contact avec l'Église depuis des années. Lorsque la Divine Liturgie fut terminée, nous nous rendîmes à la librairie du monastère, et je vis un livre de l'Ancien Païssios. À ce moment mon cœur s'envola. Dès que j'eus acheté le livre et à peine arrivé chez moi, ma première préoccupation fut de le lire. En lisant le poème qui se trouve derrière la photographie qu'il envoya à sa mère alors qu'il était un jeune moine, quelque chose changea en moi. Je me mis à pleurer en sanglotant, mon cœur s'attendrit, et je me mis à dire dans mes larmes : "Mon Dieu, viens à mon aide fais que moi aussi, avec les intercessions de l'Ancien Païssios, je devienne moine !" Je n'y avais pas pensé, cela me vint tout seul (le fait miraculeux, c'est qu'aujourd'hui, je me prépare à devenir moine !).

Soudain, tout en lisant le livre, je perdis quelques secondes les notions de l'espace et du temps et je vis le saint ancien Païssios tenant ma défunte mère par la main. J'en fus bouleversé, car ce que je vis était plein de vie. Je le rapportai à un Ancien plein de discernement, qui me confirma que c'était authentique et non une imagination démoniaque. J'ai commencé dès lors à fréquenter l'église chaque dimanche, ainsi que pour les fêtes. Peu avant Noël 1996, je me suis confessé pour la première fois de ma vie et j'ai ressenti une grande jubilation en mon âme. Je n'en avais jamais ressenti de semblable. Seul le Christ apporte la sérénité dans l'âme.

En mai 2002, j'ai été jugé digne par Dieu d'aller vénérer la Panagouda. Durant le séjour que j'y fis, je sentis par intervalle un parfum, y compris à l'extérieur, dans la cour ».

Un officier supérieur était partisan du paganisme hellénistique et faisait en plus de la propagande dans son unité. Il lut un livre au sujet du Père Païssios et, aussitôt, les idoles des dieux de l'Olympe s'effondrèrent en lui, et il crut dans le vrai Dieu. Il se rend maintenant souvent sur la tombe de l'Ancien pour la vénérer et distribue ses photographies.

11. Il fait disparaître une petite tumeur.

Témoignage de Vassiliki Kophidou, de Thessalonique : « En 2005, sur la paupière de mon œil droit, apparut une petite tumeur. Le médecin me dit qu'il fallait me faire opérer car, si on la laissait, il y avait un danger qu'elle grossisse et que mon œil se ferme. Je suis allé sur la tombe du Père Païssios ; j'ai pris un

peu d'huile de sa veilleuse et, chaque jour, j'en ai mis sur mon œil en le priant de me guérir. Un matin, alors que je nettoyais le vase en cristal de la commode, je vis que quelque chose tombait devant lui. Je fus étonnée et je regardai ce qui était tombé. C'est alors que je constatai que c'était la tumeur de mon œil. Je rendis grâce à Dieu et je remerciai le Père Païssios qui avait entendu ma prière, et j'évitai ainsi l'opération. »

12. Guérison d'une possédée.

Un matin de décembre 1996, dans la librairie du monastère de Souroti se retrouvèrent, outre la sœur responsable, un couple avec leur petite fille et leur père, deux femmes d'âge mûr et un jeune homme. Soudain, on entendit un grand cri. L'une des deux dames, assez corpulente, s'effondra sur le sol et commença à se frapper et à hurler sauvagement. Elle balançait la tête d'avant en arrière. Le spectacle était horrible. La femme avec le petit enfant sortit, tandis que les autres s'approchèrent d'elle pour l'aider. La femme gémissait sourdement, haletait en disant, d'une voix d'homme, furieuse et menaçante : « Je vais vous régler votre compte, là où vous n'imaginez pas, je vais vous montrer moi... Eh, encore un peu et je vous mettrai tous le 666 sur la main... Vous m'adorerez tous... misérables, imbéciles... » et d'autres injures. Puis, elle commença à pousser des cris perçants et elle semblait effrayée : « Païssios, tu me brûles, tu me brûles, tu veux me renvoyer dans les profondeurs de la terre... Et cette malheureuse qui ne fait que m'amener dans des monastères... Quoi, tu l'aides ? Tu me brûles, tu me brûles » et elle commença à hurler plus fort. Elle se frappait si fort que l'on eut peur qu'elle se brise la tête. Il était évident que le démon la tracassait. Puis elle cria de nouveau : « Ah... aaaa... Voilà qu'est arrivée aussi Marie maintenant... Tu me brûles Païssios », dit-elle en poussant un grand cri, et elle resta immobile, comme évanouie.

Les personnes présentes s'approchèrent avec hésitation pour l'aider, tandis que les femmes prenaient soin de la recouvrir de ses vêtements. Puis, après l'avoir arrangée, ils la soulevèrent du plancher. Elle avait ouvert les yeux et pleurait calmement et silencieusement. Une action de grâces s'exhala des profondeurs de son cœur : « Je te remercie, Géronde ! Je te remercie, mon Dieu ! », disait-elle sans cesse avec beaucoup de reconnaissance. Elle se leva, alla devant une icône du Christ et de la Toute Sainte, et elle fondit en larmes : « Mon Dieu... Mon Dieu. Comment as-tu pu descendre envers moi, l'indigne... Je te remercie, mon Dieu, je te remercie, Géronde... Je n'étais pas digne d'un tel secours. » Toute la scène était très émouvante. Ensuite, elle salua les sœurs avec reconnaissance et partit.

Cette femme était possédée du démon. Elle rapporta que, la nuit précédente, elle avait vu l'Ancien dans son sommeil, qui lui dit : « Va à mon tombeau, et je te guérirai. » Elle vint au monastère et demanda où se trouvait la tombe de

l'Ancien. Elle vénéra le tombeau, puis se rendit au magasin où se produisirent les faits rapportés plus haut.

13. Il rend la vue.

Témoignage d'une russe, Mme Larisa Nicolaïevna Maslova, médecin à Moscou : « J'ai eu un accident dont la conséquence fut que mon œil gauche perdit totalement la vue. On me conduisit au principal hôpital généraliste de Moscou. Les chambres étant pleines, on me mit dans le couloir. La nuit, je ne dormis pas du tout. Je dis la prière et je me fis beaucoup de souci. Au matin, alors que j'étais entre la veille et le sommeil, l'Ancien Païssios vint. Je le vis devant moi, très clairement, et je le reconnus, parce que j'avais lu un livre sur sa vie. Il me couvrit la tête d'une serviette et disparut. Au même instant, je me rendis compte que mon œil aveugle voyait. Les médecins n'eurent besoin de rien faire. J'ai été hospitalisée dans la clinique sus-nommée du 4 au 11 février 2002. Mon numéro d'entrée est le 31171.

Je rends grâce à Dieu, pour la miséricorde qu'il a témoignée à mon égard et au Père Païssios pour son aide. »

**DEUXIÈME PARTIE. VERTUS ET
CHARISMES**

CHAPITRE I. VERTUS

1. Un état d'étranger à l'extrême.

En quittant le monde pour l'Athos, l'Ancien coupa les relations avec ses proches, pour réaliser l'exil volontaire, qui constitue le premier échelon sur l'échelle des vertus monastiques. Ce n'était pas facile, ni sans danger que de s'arracher de sa famille, car il était très lié avec ses proches comme avec ses frères et sœurs, et l'affection qu'il leur portait allait jusqu'au sacrifice. Il disait : « Au début, il est très douloureux de quitter sa petite famille pour entrer dans la grande famille d'Adam, de Dieu. »

C'est pourquoi il souffrit - ou plutôt « il passa sur le gril » - au début de son renoncement à son affection pour ses proches. Mais il combattit courageusement. Avec la grâce de Dieu, il arracha son cœur et son esprit de sa famille, et réussit à obtenir l'exil volontaire total.

L'Ancien nous disait : « Quand je suis venu me faire moine, j'aimais beaucoup ma mère et mon frère. Je m'inquiétais peu de mes autres parents. Un jour, j'entendis des voix dans la cour du monastère. Je jetai un œil et je vis que c'était mon frère qui était venu me chercher. Je suis parti dans ma cellule et j'ai beaucoup pleuré. Eh oui ! Puis cela m'est passé. Je me suis rincé le visage et je suis revenu. Tout était fini. »

Lorsque, pour des raisons de santé, il retourna pour la première fois en tant que moine au domicile de ses parents, il n'y demeura pas, mais, au début, il passa la nuit dans des chapelles pour observer la promesse qu'il avait faite, en tant que moine, de respecter l'exil volontaire. Et aussi par la suite, tandis qu'il demeurait chez Mme Pateras pour se soigner, lorsqu'il se rendit compte que différentes nourritures provenaient de sa mère, il ne les mangea pas. Bien qu'il l'adorât, il ne l'appelait plus « mère », alors qu'il chérissait Mme Hélène, qui lui offrait l'hospitalité, comme une mère spirituelle et qu'il l'appelait ainsi. Lorsqu'il apprit que c'était sa sœur Christine qui lui avait tricoté ses chaussettes de laine, il ne les porta plus.

Au monastère de Stomion, quoiqu'il habitât près des siens, il ne dormit jamais dans sa maison familiale, ni chez ses sœurs, à l'exception d'une fois lorsqu'il rencontra le Père Gerasime Stoya, un vieil athonite, petit-fils spirituel de Hadji Georgis. Le Père Gerasime devait passer la nuit chez eux et pour Phonorer, l'Ancien y passa aussi la nuit, cédant à leurs sollicitations pressantes.

Avec étonnement, une personne de sa connaissance lui demanda pourquoi il n'allait pas chez lui. L'Ancien répondit : « Puisque j'ai quitté mes parents par amour pour le Christ et que je l'ai promis, je ne peux plus rester dans ma maison familiale. Désormais, mes parents, mes frères et sœurs et mes proches,

c'est le monde entier. » Tel était le but ultime de son exil volontaire. Il disait notamment : « Je n'ai rien fait, mais le bon Dieu, alors que j'avais sept frères et sœurs, a fait que je ressente tout le monde comme des frères. »

Dans la skite d'Iviron, son plus jeune frère, Luc, lui rendit visite, avec une connaissance. Ils parlèrent un peu et ils l'invitèrent à venir avec eux vénérer le monastère d'Iviron. L'Ancien leur montra le chemin en disant : « Voilà, là-bas se trouve Iviron ; si vous le désirez allez-y. » Ils partirent en pleurant. « Bien qu'ils fussent pieux, ils ne comprenaient pas le monachisme », disait-il en commentant l'événement.

Son grand frère arriva à la Panagouda en compagnie d'un ami. Bien qu'ils fussent fatigués, il les accueillit dehors, au robinet ; ils discutèrent, mais il ne les fit pas entrer à l'intérieur de la calyve, ni ne les hébergea, ni n'accepta les cadeaux qu'ils apportaient. Ceux-ci, ayant appris quelle était sa règle, n'en furent pas vexés. Il hébergea un neveu pour la nuit, parce qu'il avait besoin d'être aidé spirituellement, comme il l'aurait fait pour un inconnu, s'il y avait là une raison sérieuse. Quand quelqu'un lui demanda qui était le jeune, il répondit en souriant : « C'est mon neveu. » Ensuite, il ajouta à voix basse, pour qu'il ne l'entende pas : « Comment cela mon neveu ! Est-ce qu'un marin a des biens¹, pour que moi j'aie des parents ? » Sa petite sœur vint le voir à Souroti. Il la laissa attendre pendant des heures. Finalement, il la reçut debout, pour un instant, après tout le monde et en plus il la gronda parce qu'elle était venue le voir. Ce fut la même chose, y compris avant sa dormition, alors que, malade, ses frères et sœurs étaient venus lui rendre visite. Il leur dit : « Que cherchez-vous en venant ici ? Ici, c'est un monastère. » Il dompta jusqu'au bout ses liens parentaux et ses sentiments, surtout au monastère, où il ne voulait pas donner la moindre occasion de scandale aux moniales. Les hommes « psychiques^{189 190} » ne comprennent ni n'accueillent ce qui relève de l'Esprit ; peut-être seront-ils scandalisés par cette attitude de l'Ancien, puisqu'ils ignorent que Dieu, comme aussi les principes de la vie monastique, exigent que le moine soit un étranger pour ses parents charnels. Non pas par haine et aversion, mais pour imiter « le Seigneur qui S'est fait étranger pour nous » et pour aimer de manière égale tous les hommes.

Lorsque l'Ancien devint moine, il conclut un accord secret avec Dieu selon lequel, désormais, ce serait Lui qui s'occuperait des siens. Si lui-même montrait de l'intérêt ou un attachement à ses parents, il aurait violé cet accord. Une fois pour toutes, il remit à Dieu le soin de ses parents et, désormais, il ne s'occupa plus d'eux. L'absolue certitude qu'il les avait confiés à des mains sûres était en elle-même une prière perpétuelle pour sa famille. C'est pour cela qu'il ne disait pas non plus de prière pour eux. « Du moins en tant que moine, je n'ai jamais prié pour mes proches selon la chair », écrivait-il dans une lettre.

189 Sans doute allusion au fait que l'on devient souvent marin poussé par la pauvreté.

190 Voir 1 Co 2, 14 : « L'homme psychique n'accueille pas ce qui est de l'Esprit de Dieu. »

Il avait seulement écrit leurs noms dans les diptyques, pour les commémorer lors de la proscomidie*. Il dit une fois au sujet de ses proches : « Je n'ai rien fait pour eux, je ne les ai pas aidés. J'aurais pu rassembler aussi mes pays, qui sont maintenant dispersés dans différentes régions, pour leur parler comme moine de différents sujets... » Il ne s'occupa désormais plus de ceux qui « sont nôtres sans être des nôtres ». Il avait un tel sens de l'exil volontaire qu'il dit un jour : « Désormais de mes sept frères et sœurs, je ne sais pas qui est vivant et qui est mort. » Il nous raconta un jour : « Hier matin quelqu'un est venu me dire que ma sœur Maria était morte. “Bon, lui ai-je dit, je vais en faire mémoire¹⁹¹.” » Toute la journée, j'ai eu du monde. Le soir, en faisant mémoire des noms des défunts, j'ai oublié le nom de ma sœur et je me suis dit : “J'ai oublié un nom, quel est-il ?”, et c'est alors que je m'en suis souvenu.

Alors que, comme débutant, l'exil volontaire l'aida, plus tard il n'y avait plus de danger d'être gêné par une relation avec ses proches, parce que désormais il considérait tout le monde de la même façon, avec impassibilité*. Il avait acquis une universalité ; il était devenu un « père universel ». Malgré cela, il garda avec discernement le même comportement pour ne pas donner un prétexte aux jeunes moines, comme aux moines faibles spirituellement.

Il ne s'était pas rendu à Konitsa depuis 1971, alors qu'il rassemblait des éléments sur la vie de saint Arsène. Bien que l'évêque local l'eût invité ainsi que d'autres clercs, il n'y alla pas. Il écrivait très rarement une lettre aux siens pour une raison spirituelle. Dans l'unique lettre qu'il envoya à sa mère, il lui disait qu'il l'abandonnait pour la Toute Sainte. Ses proches, sans vraiment comprendre son comportement, avaient confiance. Ils acceptaient tout ce qu'il leur disait sans se plaindre. Ils savaient combien il les aimait avant son renoncement et tout ce qu'il avait fait pour eux. Ils croyaient qu'il agissait ainsi en tant que moine, pour quelque raison spirituelle. Dieu les avait informés intérieurement, et ils n'étaient pas froissés. D'ailleurs, déjà en cette vie ils avaient reçu jusqu'à un certain point leur récompense. Outre l'aide divine, ils jouissaient de respect, d'honneur et de considération de la part des hommes, en tant que parents de l'Ancien Paï-sios.

À des moines qui l'interrogeaient sur ses liens familiaux, il disait : « Il ne faut pas que nous demeurions attachés. Cette relation est un secours humain, alors que nous les moines, il faut que nous cherchions la consolation qui vient de Dieu. Le moine qui aime beaucoup ses parents reste sous-développé spirituellement, et Dieu ne lui donne pas cette grâce qui consiste à ressentir tous les hommes comme ses parents en les aimant également. De toute façon, nous avons fait la promesse de nous éloigner de nos parents par amour pour le

191 En général, l'Ancien ne disait pas la prière pour ses proches. Ce n'est que lorsqu'il fut informé de leur dormition qu'il lut *VA mono* (le psaume 118 dit pour les défunts), fit un chapelet* et déplaça leur nom dans les diptyques* de la liste des vivants à celle des morts.

Christ. »

Toutefois, il n'obligeait pas tous les moines à agir comme lui. Il tonifiait leur zèle généreux (*philotimo**) et laissait chacun libre d'agir suivant son état spirituel. Il se réjouissait en voyant des moines qui vivaient dans l'exil volontaire et déplorait le contraire. Son visage brillait de joie lorsqu'il apprenait que des athonites n'étaient pas passés par chez eux tandis qu'ils étaient sortis dans le monde pour une raison sérieuse.

Par l'exil volontaire, l'Ancien donna un fondement solide à sa vie de moine, observant jusqu'au bout de manière conséquente et exacte les engagements de sa profession monastique. Il parvint ainsi à aimer Dieu de tout son cœur et à considérer chaque homme comme son frère, devenant ainsi un exemple admirable de perfection monastique.

« C'est l'exil volontaire pratiqué à son plus haut degré qui rend possible de tels combats. Car seuls ceux qui sont vraiment grands peuvent supporter la dérision de leurs proches¹⁹². »

1. Obéissance.

L'Ancien ne vécut que quelques années comme novice dans une communauté cénobitique. Mais il y apprit très bien, dès le commencement, la leçon fondamentale de l'obéissance, et il y excella. En tout premier lieu, il témoigna avec bonne humeur une obéissance totale à son higoumène et père spirituel. De la même façon, il obéissait sans distinction aux moines responsables (*proistamenoï*). Quand il leur demandait comment faire telle chose, ils lui répondaient : « Fais comme Dieu te l'inspirera. » Mais cela le contrariait ; il voulait qu'on le lui dise précisément, pour abolir totalement sa volonté. Lors des examens les plus sévères, il obéit aveuglément à l'Ancien X. lequel, comme on l'a mentionné plus haut, lui imposait les tâches les plus dures, le réprimandait sévèrement, et cela sans que l'higoumène le sût. Le bon novice supportait tout en silence et en se blâmant lui-même. Il ne le condamna jamais, pas même en pensée. Il estimait que cela se produisait à cause de ses péchés. Finalement, une hémorragie se manifesta et il finit par se retrouver à l'hôpital du monastère. Là, il rendait grâces et priait pour l'Ancien X., qui lui avait été utile : « Il m'a frappé comme un poulepe¹⁹³, mais mon encre en a été expulsée », disait-il.

Il vivait le mystère de l'obéissance. Par expérience, il en apprit les bienfaits, c'est pourquoi il la recherchait. « Sachez quel est le secret de toute la vie monastique : il se trouve dans l'obéissance, dans le fait de retrancher sa volonté propre et, si cela est possible, même à l'égard d'un tout petit, quand il

192 S. JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle Sainte*, XXV, 43, SO 24, p. 226.

193 Avant de cuire un poulepe, il faut le frapper pour attendrir sa chair.

n'y a pas lieu de craindre de lui porter préjudice. Alors vient la grâce de Dieu. Quand je suis parti du monastère, je ressentais le besoin impérieux de prêter obéissance quelque part. Lorsque j'allai au Stomion, comme le Père Séraphim était à neuf heures de marche, je pris avec moi un enfant illégitime âgé de douze ans, que tout le monde méprisait, et j'en fis mon Ancien. Je lui demandais : "Qu'en penses-tu mon enfant, dois-je faire cela ?", et je faisais tout ce qu'il me disait.

"Qu'en penses-tu, dois-je aller couper du bois ? — Est-ce que tu vas bien ? Où iras-tu couper du bois ?", me répondait-il. C'est ainsi que je retranchais ma volonté propre et que je faisais quelque chose d'autre. Si vous saviez quel profit j'en ai tiré ! Naturellement comme les gens m'estimaient, ils s'étonnaient : "Vous vous rendez compte ! Il prête obéissance à un enfant !" L'enfant en fut conforté, il acquit de l'esprit d'initiative, et cela l'aida à devenir un homme véritable. Mais c'est surtout moi que cela aida en retranchant ma volonté. Le fait de retrancher sa volonté propre aide dans la vie spirituelle. »

Bien sûr, à partir d'un certain moment, l'Ancien n'eut plus besoin d'obéir à une autorité (obéissance aveugle à l'Ancien), parce qu'il avait désormais acquis la soumission spirituelle dans sa plénitude : « Celui qui est parvenu à la soumission de l'esprit en assujettissant la chair à l'esprit n'a pas besoin de soumission humaine. Car un tel homme se soumet à la parole et à la loi de Dieu, comme un sujet reconnaissant¹⁹⁴. » sans vraiment comprendre son comportement, avaient confiance. Ils acceptaient tout ce qu'il leur disait sans se plaindre. Ils savaient combien il les aimait avant son renoncement et tout ce qu'il avait fait pour eux. Ils croyaient qu'il agissait ainsi en tant que moine, pour quelque raison spirituelle. Dieu les avait informés intérieurement, et ils n'étaient pas froissés. D'ailleurs, déjà en cette vie ils avaient reçu jusqu'à un certain point leur récompense. Outre l'aide divine, ils jouissaient de respect, d'honneur et de considération de la part des hommes, en tant que parents de l'Ancien Païssios.

À des moines qui l'interrogeaient sur ses liens familiaux, il disait : « Il ne faut pas que nous demeurions attachés. Cette relation est un secours humain, alors que nous les moines, il faut que nous cherchions la consolation qui vient de Dieu. Le moine qui aime beaucoup ses parents reste sous-développé spirituellement, et Dieu ne lui donne pas cette grâce qui consiste à ressentir tous les hommes comme ses parents en les aimant également. De toute façon, nous avons fait la promesse de nous éloigner de nos parents par amour pour le Christ. »

Toutefois, il n'obligeait pas tous les moines à agir comme lui. Il tonifiait leur zèle généreux (*philotimo**) et laissait chacun libre d'agir suivant son état

194 S. THÉOGNOSTE, *Sur l'action et la contemplation*, 11.

spirituel. Il se réjouissait en voyant des moines qui vivaient dans l'exil volontaire et déplorait le contraire. Son visage brillait de joie lorsqu'il apprenait que des athonites n'étaient pas passés par chez eux tandis qu'ils étaient sortis dans le monde pour une raison sérieuse.

Par l'exil volontaire, l'Ancien donna un fondement solide à sa vie de moine, observant jusqu'au bout de manière conséquente et exacte les engagements de sa profession monastique. Il parvint ainsi à aimer Dieu de tout son cœur et à considérer chaque homme comme son frère, devenant ainsi un exemple admirable de perfection monastique.

« C'est l'exil volontaire pratiqué à son plus haut degré qui rend possible de tels combats. Car seuls ceux qui sont vraiment grands peuvent supporter la dérision de leurs proches¹⁹⁵. »

2. Obéissance.

L'Ancien ne vécut que quelques années comme novice dans une communauté cénobitique. Mais il y apprit très bien, dès le commencement, la leçon fondamentale de l'obéissance, et il y excella. En tout premier lieu, il témoigna avec bonne humeur une obéissance totale à son higoumène et père spirituel. De la même façon, il obéissait sans distinction aux moines responsables (*proistamenoï*). Quand il leur demandait comment faire telle chose, ils lui répondaient : « Fais comme Dieu te l'inspirera. » Mais cela le contrariait ; il voulait qu'on le lui dise précisément, pour abolir totalement sa volonté. Lors des examens les plus sévères, il obéit aveuglément à l'Ancien X. lequel, comme on l'a mentionné plus haut, lui imposait les tâches les plus dures, le réprimandait sévèrement, et cela sans que l'higoumène le sût. Le bon novice supportait tout en silence et en se blâmant lui-même. Il ne le condamna jamais, pas même en pensée. Il estimait que cela se produisait à cause de ses péchés. Finalement, une hémorragie se manifesta et il finit par se retrouver à l'hôpital du monastère. Là, il rendait grâce et priait pour l'Ancien X., qui lui avait été utile : « Il m'a frappé comme un poulpe¹⁹⁶, mais mon encre en a été expulsée », disait-il.

Il vivait le mystère de l'obéissance. Par expérience, il en apprit les bienfaits, c'est pourquoi il la recherchait. « Sachez quel est le secret de toute la vie monastique : il se trouve dans l'obéissance, dans le fait de retrancher sa volonté propre et, si cela est possible, même à l'égard d'un tout petit, quand il n'y a pas lieu de craindre de lui porter préjudice. Alors vient la grâce de Dieu. Quand je suis parti du monastère, je ressentais le besoin impérieux de prêter obéissance quelque part. Lorsque j'allai au Stomion, comme le Père Séraphim

195 S. JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle Sainte*, XXV, 43, SO 24, p. 226.

196 Avant de cuire un poulpe, il faut le frapper pour attendrir sa chair.

était à neuf heures de marche, je pris avec moi un enfant illégitime âgé de douze ans, que tout le monde méprisait, et j'en fis mon Ancien. Je lui demandais : "Qu'en penses-tu mon enfant, dois-je faire cela ?", et je faisais tout ce qu'il me disait.

"Qu'en penses-tu, dois-je aller couper du bois ? — Est-ce que tu vas bien ? Où iras-tu couper du bois ?", me répondait-il. C'est ainsi que je retranchais ma volonté propre et que je faisais quelque chose d'autre. Si vous saviez quel profit j'en ai tiré ! Naturellement comme les gens m'estimaient, ils s'étonnaient : "Vous vous rendez compte ! Il prête obéissance à un enfant !" L'enfant en fut conforté, il acquit de l'esprit d'initiative, et cela l'aida à devenir un homme véritable. Mais c'est surtout moi que cela aida en retranchant ma volonté. Le fait de retrancher sa volonté propre aide dans la vie spirituelle. »

Bien sûr, à partir d'un certain moment, l'Ancien n'eut plus besoin d'obéir à une autorité (obéissance aveugle à l'Ancien), parce qu'il avait désormais acquis la soumission spirituelle dans sa plénitude : « Celui qui est parvenu à la soumission de l'esprit en assujettissant la chair à l'esprit n'a pas besoin de soumission humaine. Car un tel homme se soumet à la parole et à la loi de Dieu, comme un sujet reconnaissant¹⁹⁷. »

Il avait atteint un état spirituel supérieur. Il avait assujéti sa pensée à la grâce de Dieu, guidé par l'Esprit Saint : « Quand règne en nous la grâce de l'Esprit, alors ce n'est plus la même chose. Mais tout ce qui arrive est la volonté de Dieu. Alors nous sommes en paix¹⁹⁸. »

Il n'avait plus sa volonté propre, ni projet, ni programme. Il écrivait dans une lettre (datée du 3 novembre 1971) : « C'est Dieu et non plus moi qui organise mon emploi du temps. Désormais je ne contrôle pas mes absences. Quand il est nécessaire que j'aïlle dans le monde¹⁹⁹, malgré mon désir de ne pas sortir, je ne peux m'y opposer, parce que c'est Dieu qui me pousse par Sa charité et avec ma charité, vers le prochain. »

Malgré son esprit illuminé et son discernement, pour les questions importantes, il recevait une certitude intérieure (*plèrophoria*) de la part de Dieu, à la suite d'une prière ou de manière inopinée. Outre cela, quand il s'agissait de questions clairement personnelles, en raison de sa grande humilité, il ne se contentait pas de suivre sa volonté propre, mais interrogeait et se soumettait à d'autres Anciens, des confesseurs, des évêques, même ses propres enfants spirituels. Il disait en outre : « Quelque juste que soit mon avis à propos d'un sujet qui me concerne, je ne peux pas lui faire confiance, parce que c'est le mien. Lorsqu'un médecin est malade, il ne fait pas son propre

197 S. THÉOGNOSTE, *Sur l'action et la contemplation*, 11.

198 S. PIERRE DAMASCENE, *Exorde*.

199 Allusion aux visites qu'il devait faire dans les monastères qu'il avait fondés en dehors de l'Athos.

diagnostic. Il se rend chez un autre médecin, même moins bon. »

Au début de son séjour à la Panagouda, l'Ancien écoutait les commentaires acrimonieux de quelques personnes qui étaient dérangées par le grand nombre de ses visiteurs. Il envisagea de changer de *kellion*. Il alla interroger un confesseur, le père Nicodème, qui lui répondit : « Ne pars pas, à moins que ce soit la Sainte Communauté qui te le dise. » Il obéit et il resta.

On l'invita un jour au Canada. Il demanda à ses enfants spirituels ce qu'il devait faire (comme saint Antoine le Grand qui interrogeait son disciple pour savoir s'il devait se rendre à Constantinople), et il se soumit à leur avis, il n'y alla pas. Il envisagea de planter quelques pieds de vigne dans la cour de la Panagouda, pour que les pèlerins fissent assis à l'ombre. Mais quand un des pères manifesta son désaccord, il obéit et n'en planta pas.

Lorsqu'il y avait une Divine Liturgie dans sa calyve, il demandait au prêtre ce qu'il voulait qu'il lise jusqu'à la proskomidie* : les Heures, l'office d'intercession à la Mère de Dieu, l'office de préparation à la sainte Communion ou qu'il dise la Prière de Jésus : « J'ai l'habitude de me soumettre à tout ce que veut le prêtre », disait-il.

Si l'obéissance est le fait de retrancher sa volonté propre et « tout désir personnel », l'Ancien fut jusqu'à la fin un authentique disciple. En premier lieu par le renoncement au repos corporel. « Retrancher sa volonté, pour celui qui se tient dans la cellule, c'est mépriser en tout le bien être charnel²⁰⁰. » Puis, avec les gens qui le sollicitaient, il arriva au point de ne plus « disposer de lui-même ». Qu'il pleuve ou qu'il vente, qu'il ait faim ou qu'il soit malade, ou encore dans le pire des cas, celui de l'hémorragie de la fin de sa vie, s'il voulait satisfaire un besoin corporel, il endurait avec patience et retranchait non seulement sa volonté propre mais aussi ses besoins de première nécessité. Il imaginait en outre des procédés et des astuces pour retrancher sa volonté propre, donnant un exemple d'obéissance.

Malgré tout cela, certains le soupçonnaient en disant : « À qui donc le Père Païssios prête-t-il obéissance ? Nous ne savons même pas qui est son Ancien. » Pour l'Ancien, vivre dans l'obéissance était facile, c'était une joie autant qu'un délassement. Mais Dieu l'avait consacré pour une autre œuvre. Il disait : « Je peux obéir aveuglément, mais lorsque j'ai quelque responsabilité (spirituelle, en tant qu'Ancien), il faut que je prenne l'initiative. »

En tant que disciple, il avait franchi les degrés de l'obéissance en donnant pleine satisfaction à ses Anciens. Il apprit l'obéissance par la pratique et non pas dans les livres. C'est pourquoi il pouvait comprendre et aider les autres disciples. Alors que, comme disciple, il était sévère et intraitable avec lui-même, plus tard, en tant qu'Ancien, il conseillera les autres et sera indulgent. Il avait une grande sensibilité, de la finesse et du discernement.

Il voulait que l'obéissance procède de la liberté et qu'elle soit accomplie dans la bonne humeur. Qu'elle ne soit pas formelle, extérieure et militaire, mais une soumission à la pensée de l'Ancien. Il considérait qu'elle était une guérison de toute maladie de l'âme et avant tout de l'orgueil. Il soulignait : « L'obéissance est la voie la plus rapide et la plus aisée. C'est la clef du Paradis. Par elle sont retranchés la volonté, l'égoïsme, les passions, et alors la grâce de Dieu arrive et la vie devient un paradis. »

Il disait aussi : « Si quelqu'un est malade, qu'il obéisse au médecin et il ira bien. Si un autre est un peu benêt, qu'il obéisse et il deviendra un sage. Mais s'il est malin en diable et n'obéit pas, il ira à sa perte. » Il considérait que la pire des choses était de ne pas écouter les conseils des Anciens et de faire tout ce qui vous passe par la tête. Il disait : « Si quelqu'un écoute sa pensée, celui-là court à sa perte, il est perdu, il cause sa ruine. » Lorsque quelqu'un l'interrogeait, non pas pour en profiter en obéissant, mais pour arracher la permission^{201 202} de faire sa volonté, il interrompait la discussion infructueuse en disant : « Fais une métanie à ta pensée¹¹ et fais ce que tu veux. » Lui-même se dégageait alors de toute responsabilité. C'est pourquoi il insistait : « Les Anciens ne rendront des comptes à Dieu qu'en proportion de l'obéissance dont font preuve leurs disciples. »

Il conseillait : « Que les disciples obéissent à leur Ancien. Si celui-ci est sévère et injuste, ils recevront une grâce abondante. Qu'ils ne le critiquent pas. S'ils éprouvent de la difficulté dans ce qui leur est ordonné, qu'ils disent leur pensée et qu'ensuite ils fassent tout ce que celui-ci leur dira. Que le moine soit toujours empressé et dévoué pour que son Ancien n'ait qu'à le réfréner. Que l'Ancien élague avec discernement, sans mutiler. Il faut qu'il soit passé lui-même par l'obéissance, de manière à ne pas faire d'expériences sur son disciple. Il faut que les Anciens qui exigent une obéissance aveugle aient une très bonne vue. »

Ses conseils sont pratiques et édifiants, car lui-même les a mis en œuvre le premier. Comme « celui qui a appliqué avant d'enseigner » l'obéissance, il se révéla être un disciple plaisant et il fut par la suite un Ancien plein de discernement. En raison de son obéissance, le Père Tykhon l'appelait « mon doux Païssios ».

3. L'humilité qui enrichit.

Comme le sel se mélange à toutes les nourritures en les rendant savoureuses, de même dans toutes les manifestations de l'existence de

201 « Bénédiction ».

202 Lorsqu'un novice choisit un Ancien, il fait une prosternation (métanie) devant lui ; signifiant ainsi que désormais il lui obéira. Par ailleurs, la thématique des « pensées » remonte aux Pères du désert.

l'Ancien, dans ses paroles, dans ses écrits, dans ses relations avec les autres, nous trouvons de l'humilité. Il revêtit son âme d'humilité comme d'un vêtement, le « vêtement de la divinité²⁰³ ».

Les miracles et les bienfaits de Dieu, au lieu de susciter en lui des pensées d'orgueil, étaient pour lui une occasion d'humilité et d'un combat plus intense. Telle était l'originalité de son humilité. Une humilité seigneuriale, « une abondance d'humilité²⁰⁴ ».

Il se considérait comme inférieur à toute la création, pire que les animaux. Il rapporte dans une lettre (datée du 25 décembre 1965) : « En nous comparant avec les animaux nous accablons ces pauvres bêtes. Nous sommes devenus pires qu'elles. Un jour, je me suis demandé à quoi je pourrais me comparer, finalement j'ai trouvé : au charançon. Après un examen sérieux, je me suis rendu compte que j'étais aussi injuste envers lui, le pauvre, car lui aussi ne fait qu'agir en accord avec sa destinée : couper en petits morceaux les ordures pour en faire de petites boules afin de les faire disparaître. Tandis que moi, homme doué de raison, créature de Dieu faite à son image et à sa ressemblance, j'amasse des ordures dans le sanctuaire de Dieu²⁰⁵ en péchant. Et le pire, c'est que je n'admets pas que l'on me qualifie de charançon, ni même de bourricot, dont tout du moins les nombreux et pénibles travaux qu'il accomplit pour l'homme avant de disparaître sont connus de tous. »

Il vivait en profondeur le mystère de l'humilité et son esprit produisait des idées et des paroles humbles. Il se qualifiait lui-même de « débile », « morveux », « paysan », « paumé », « épouvantail », « illettré », « sans cervelle », etc.

Il se protégeait lui-même par l'humilité. Il savait que « dans l'orgueil est la perte ainsi que beaucoup d'instabilité²⁰⁶ », alors que l'humilité est un aimant divin qui apporte à l'homme tous les charismes et les bénédictions de Dieu. C'est pourquoi il l'aimait du fond du cœur et il se plaisait à employer des expressions comme : « réduis la lumière de la lampe », « un humble tabouret », « cet arbre a besoin d'humilité » (c'est-à-dire d'élagage), etc.

S'il se trompait dans ses jugements, il avait l'humilité de le reconnaître, et s'il critiquait quelqu'un, celle de lui demander pardon. Il connaissait ses limites. Il ne croyait pas pouvoir répondre à toutes les questions. Quand on l'interrogeait sur des sujets pointus, ecclésiastiques, canoniques ou scientifiques, il renvoyait les gens aux personnes compétentes pour ce genre de conseil. Il répugnait et il évitait les honneurs, les distinctions, les dignités, la publicité, comme l'abeille la fumée. Il avait une profonde et authentique modestie, comme en témoignent ses manifestations spontanées.

203 S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 20 : « Car l'humilité est la parure de la divinité ; en se faisant homme, le Verbe l'a revêtue. »

204 Voir S. JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle*, V, 9.

205 Ici le corps. La comparaison du corps avec un sanctuaire se trouve déjà dans l'Évangile.

206 Tb 4,13.

Quand il était soldat, on lui décerna une médaille pour son courage, mais c'est un autre qui alla la recevoir à sa place. Il lui dit : « Tu as bien fait, moi qu'est-ce que j'en aurais fait ? » À Corfou, il rencontra son ami et compagnon de régiment Pantélis Tzékos ; celui-ci le présenta à sa mère : « C'est lui qui m'a sauvé. » L'Ancien sauta en l'air et dit vivement : « Non, pas moi, Dieu ! » L'Ancien prit alors ses distances et dissimula son nom monastique. Quand, beaucoup plus tard, le fils de Pantélis, Philippe, lui rendit visite à la Sainte-Montagne, l'Ancien se rendit compte qu'il était le fils de celui-ci, mais il ne se trahit pas. Il envoya même des bénédictions à son père, Pantélis. Philippe parla de la bonté du Père Païssios, mais Pantélis voulait trouver Arsène Eznépidis. Il le chercha pendant trente-cinq ans et ce n'est qu'après sa dormition qu'il apprit que le Père Païssios était Arsène Eznépidis. Il disait : « J'aurais proclamé à la face du monde entier qu'il était mon sauveur et je serais allé habiter avec lui. » Certaines manifestations extérieures trahissaient l'humilité de sa manière de voir.

Lors des Vigiles, il préférait les dernières stalles. Il évitait de dire les parties réservées au supérieur²⁰⁷, bien que les autres pères fussent ses disciples et, par l'âge, ses enfants et petits-enfants. D'habitude, lors de la Divine Liturgie, il communiait en second. Il laissait en premier le plus jeune, même s'il s'agissait d'un petit enfant. Il se percevait comme étant le dernier des derniers.

Pour ne pas oublier qui il était, il écrivit au crayon sur le mur de son *kelliort*, à la Précieuse-Croix : « Seigneur, relève du sol un pauvre et des ordures, élève un indigent²⁰⁸ ! »

Il rendit visite un jour à un monastère de moniales. Enchantée, l'higoumène rassembla toutes les sœurs et elles sonnèrent les cloches pour lui faire un accueil honorable. Mais l'Ancien en fut contrarié et dit à l'higoumène en parlant suffisamment fort : « Qu'est-ce que tout cela, Gé-rondissa* ? C'est sur des bidons qu'il faut frapper pour moi²⁰⁹, pas sur des cloches. »

Il était sévère et réprimandait ceux qui voulaient le photographier, l'enregistrer ou parler de lui. Quand on lui montra des photos de lui, il demanda soi-disant à les voir et les déchira. Il prenait les cassettes que l'on enregistrait en cachette et les brûlait dans le poêle. Il répondit à quelqu'un qui lui demandait sa bénédiction pour écrire un article à son sujet : « Qu'est-ce que c'est que ces idioties ? Je te conseille de ne pas t'occuper de moi, de ne rien écrire, si tu veux que l'on continue à se voir. » Lorsqu'il apprit qu'un moine qu'il recevait souvent et qu'il aimait parlait de lui, il lui donna comme pénitence de ne pas lui rendre visite pendant trois ans. À Souroti quelqu'un le qualifia de saint, et l'Ancien se mit à pleurer. Que pouvait-il faire ? Il avait beau s'y efforcer, il n'arrivait plus à vivre dans l'anonymat. Dieu voulait le

207 Psaumes, lectures et tropaires qui, selon la règle, doivent être lus par l'Ancien.

208 Voir Ps 112, 7.

209 Jadis, on frappait sur des bidons lorsque l'on voulait ridiculiser quelqu'un.

glorifier aussi ici-bas. C'est une loi spirituelle : plus l'homme court après son ombre (la gloire), plus celle-ci le fuit, et plus il l'évite, plus celle-ci s'attache à lui. C'est ce qui était arrivé à l'Ancien.

Lorsque le Patriarche Dimitrios vint visiter la Sainte-Montagne, l'Ancien vint recevoir sa bénédiction. Quelqu'un lui dit que c'était le Père Païssios. L'humble Patriarche se leva de son trône, pour le saluer. L'Ancien se prosterna jusqu'à terre et resta prosterné, la tête fixée au sol, jusqu'à ce qu'un évêque vînt pour le relever.

Au Protaton était présent aussi le Président de la République. Le policier responsable de la protection du Président M. Constantin Papoutsis témoigne : « J'avais entendu parler de l'Ancien Païssios. Je me l'imaginai grand, majestueux et je m'attendais à ce qu'il se trouvât à une place marquante. On me le montra. Il était debout, caché dans un coin, et penché. C'était un petit vieillard bien vieux, de petite taille, mais il y avait quelque chose de divin en lui qui t'attirait. Un gendarme le reconnut et dit aux autres qui il était. Aussitôt tous les hommes qui assuraient la protection coururent vers l'Ancien. Je suis resté tout seul avec le Président. Je ne savais plus quoi faire. Je me suis mis à leur crier de revenir, mais en vain. Puis, suivant mon cœur et non ma raison, sans réfléchir, j'ai couru moi aussi vers l'Ancien. Dieu veillait, et rien de fâcheux ne se produisit. L'Ancien, ne pouvant éviter "l'assaut" des forces de police, nous tapotait doucement la tête en nous disant : "Allez, retournez à votre travail." Un changement se produisit en nous. Une joie inédite nous submergea. »

Quand on lui demandait s'il s'enorgueillissait de tant d'honneur, il répondait : « Comment pourrais-je m'enorgueillir, quand je sais qui je suis ? Quand je pense à tous les litres de sang que le Christ a versés pour moi, cela me stupéfie. »

Tandis que la foule accourait pour le voir, il pensait : « Bien que je sois une courge, les gens très assoiffés accourent avec Tardent désir de se rafraîchir, parce qu'ils s'attendent à trouver une pastèque. » Il était contrarié d'être connu de tous. Il dit confidentiellement à quelqu'un : « Mon plus grand ennemi, c'est mon renom. Le plus grand dommage, c'est celui qui a été commis par mes connaissances et mes amis et non pas par mes ennemis. Si j'avais su dès le début ce que j'allais devenir, je serais allé à Jérusalem, je serais devenu moine en cachette, j'aurais porté un manteau noir et un bonnet, j'aurais les cheveux longs et la barbe. Personne n'aurait su que je suis moine, et je me déplacerais en passant inaperçu. »

À quelqu'un d'autre, l'Ancien raconta : « Un jour, je m'étais mis d'accord avec quelqu'un pour qu'il vienne me prendre en auto à un endroit précis de Thessalonique où je devais l'attendre. À côté de moi, le flot des gens passait, tel celui d'un fleuve, personne ne se retournait pour me regarder. Ah ! Me suis-je dit, en voilà une aubaine ; si seulement je pouvais trouver un endroit où

personne ne fasse attention à moi²¹⁰ ! »

Il ne croyait pas aux louanges, ne prenait pas non plus plaisir à la gloire mensongère des hommes ; c'est pour cela aussi qu'il n'en subit pas de dommage. Il disait : « Par mes œuvres, le nom de Dieu est blasphémé, mais je ne le fais pas par calcul, c'est pourquoi je crois que le Christ me prendra en pitié. »

Il se réjouissait de voir que d'autres progressaient, devenaient prêtres, confesseurs²¹¹, higoumènes, évêques. Il les aidait et les encourageait quand il voyait qu'ils en étaient dignes. Il n'y avait pas trace de jalousie, d'envie ou de sentiment d'infériorité dans son cœur. Il voulait que tous fussent au-dessus de lui, et aidait les jeunes moines à progresser. Il souhaitait : « Puissé-je devenir de l'humus, pour qu'un jeune moine y croisse et fructifie. »

Il saluait le premier, embrassait la main des prêtres en faisant une métanie, même s'ils étaient plus jeunes que lui. Lui-même évitait de donner sa main à embrasser. « Mon grand dépit, c'est qu'il ne me laissait pas embrasser sa main, tandis que lui m'embrassait cordialement », disait le médecin qui l'avait opéré.

Dans les relations avec lui, on ne sentait pas de différence, il ne permettait pas que l'on se sentît inférieur, parce que lui-même ne se sentait pas supérieur, mais il considérait que chacun lui était supérieur.

Ce sont les mépris, les railleries, les calomnies qui ont éprouvé l'authenticité de son humilité. L'Ancien supporta beaucoup d'un moine qui décochait contre lui des accusations sans fondement. Il ne plaida pas sa cause ni ne se défendit ; il pria seulement, l'âme dolente, pour le repentir du frère. En apprenant qu'il avait publié ces accusations dans un livre insultant pour lui, il dit : « Ça c'est un livre, ce n'est pas comme l'autre ! » (celui de quelqu'un qui faisait sa louange). Un higoumène qui avait lu ces accusations dit de celles-ci qu'elles étaient autant de décorations honorifiques pour lui. Il écrivait : « Bienheureux sont ceux qui se réjouissent quand on les condamne injustement plutôt que quand on les loue pour leur vie vertueuse. Voilà les marques de la sainteté²¹². » C'est pourquoi, il se réjouissait en entendant des accusations. Et pour une certaine raison, il disait à quelqu'un : « Dénigre-moi, je te prie. Peux-tu me dénigrer ? »

Un autre moine disait aux visiteurs qu'il rencontrait en chemin : « Qu'allez-vous faire chez ce Païssios ? » et il énumérait des griefs. L'Ancien l'apprit, mais n'en fut pas fâché, il ne demanda pas d'explications. Les reproches lui plaisaient plus que les louanges. « La parfaite humilité consiste à supporter

210 « Celui qui est loué à juste titre n'en reçoit pas de dommage ; mais s'il se complait dans la louange (qu'on lui adresse), il est un travailleur qui ne mérite pas de salaire » (S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 43,2).

211 Dans l'Église grecque, tous les prêtres ne confessent pas, mais seulement ceux qui en ont reçu la permission de l'évêque.

212 *Lettres*, p. 214-5.

avec joie les fausses accusations . » De plus, il envoyait même des cadeaux²¹³ à son accusateur. Mais, alors qu’il endurait sereinement les calomnies, il ne supportait pas l’hypocrisie, de la même façon que le Seigneur qui fustigea les Pharisiens avec des « malheurs à vous », ce qu’il ne dit pas aux autres pécheurs. Un jour, ils se croisèrent sur le chemin. Son accusateur lui fit une prosternation, affectant une fausse piété, et qualifia l’Ancien de « mon saint Ancien ». L’Ancien lui dit : « Une autre fois, sois plus sincère. »

Il disait de l’humilité : « Il ne suffit pas de chasser les pensées d’orgueil, il faut aussi méditer sur le sacrifice et les bienfaits de Dieu et notre propre ingratitude. Alors notre cœur, fut-il de granit, se fendra. Quand l’homme se connaît lui-même, alors l’humilité devient un état spirituel. Dieu vient demeurer dans l’homme, et la prière se dit toute seule. » La connaissance de soi conduit à l’humilité et constitue « le fondement, la racine et le principe de tout bien²¹⁵ ».

Il croyait que « l’homme humble vaut plus que le monde entier. Il est le plus puissant de tous. Pour que le moine ait de la force dans sa prière et dans le combat, il faut qu’il ait en lui de l’humilité, laquelle renferme une puissance divine en son sein. Quand il y a de l’orgueil, il s’affaiblit tant spirituellement que corporellement. Quand il combat humblement, il a des forces sans qu’il ait besoin de faire beaucoup de choses. »

Voulant montrer les effets de l’humilité, voici ce qu’il racontait : « Un jour, un chaton était malade. Il vomissait, le pauvre, et s’essoufflait beaucoup ; il n’en pouvait plus. Je compatissais à sa souffrance. Je fis le signe de croix sur lui, rien ! “Mon pauvre, me dis-je, tu ne peux même pas aider un chaton. Si tu étais humble, il se porterait tout de suite bien.” »

Il constatait qu’ « aujourd’hui, personne n’achète de l’humilité ». Les hommes ne connaissent pas sa valeur et sa force et n’essayent pas de l’acquérir. Mais elle est malgré tout si indispensable²¹⁶ pour nous élever jusqu’au ciel, c’est pourquoi on l’appelle « élévatrice ». « On ne monte pas au ciel en suivant la promotion mondaine, mais selon une progression spirituelle (l’humilité). Celui qui se fait humble et fait attention sera sauvé. Le moine doit faire de l’humilité un état spirituel durable, et ceci est indispensable jusqu’au dernier moment de son existence. »

Un jeune qui aimait le monachisme dit un jour à l’Ancien que, quand il priaït, il ne demandait rien d’autre que l’humilité. L’Ancien, plein

213 S. ISAACLE SYRIEN, *Discours*, 56 : « Supporter avec joie les accusations fausses est la perfection de l’humilité ».

214 Des « bénédictions ».

215 S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 21 : « Bienheureux l’homme qui connaît sa propre faiblesse, car cette connaissance est en lui le fondement, la racine, le principe de tout bien. »

216 S. MAXIME LE CONFESSEUR : « Si Dieu, sauveur par nature, ne nous a pas sauvés sans consentir à s’humilier, comment l’homme, qui par nature est sauvé, sera-t-il sauvé ou sauvera-t-il les autres sans s’humilier ? » (*Dispute à Bizya*, 13).

d'enthousiasme, jaillit de son siège, le visage resplendissant et lui dit : « Mon enfant, c'est vraiment la grâce de Dieu que tu recherches. » Tant il estimait l'humilité.

Il désirait, même après sa dormition, que l'humilité l'accompagne. Il disait confidentiellement à quelqu'un avant sa dormition : « Quand je serai mort, jetez-moi dans la ravine de sainte Parascève pour que les chiens me mangent. » Auparavant, il avait dit : « Je souhaite que mes os sortent noirs²¹⁷ pour que les gens disent : “Voilà qui était vraiment Païssios.” Ainsi les gens ne me vénéreront pas. »

Pour éviter les manifestations honorifiques durant ses funérailles, ainsi qu'après celles-ci, il désirait reposer dans une tombe anonyme de la Sainte-Montagne. Mais quand il eut la certitude intérieure que la volonté de Dieu était autre, il se soumit humblement et retrancha aussi sa dernière volonté. Il demanda juste que personne ne soit invité lors de ses funérailles.

*

Parmi les Pères se trouvent aussi quelques bienheureux Anciens qui sont parvenus à un haut niveau spirituel mais l'ignorent. Du fait de leur grande simplicité, la richesse spirituelle qu'ils possèdent demeure insoupçonnée. L'un d'entre eux voyait la Lumière incréée sans savoir ce que c'était. Il pensait que tous les moines pendant la nuit sont illuminés par une lumière qui s'allume et s'éteint d'elle-même.

L'Ancien Païssios n'était pas de ceux-ci. Il avait la bienheureuse simplicité, une vie sainte, il voyait la Lumière incréée et vivait de grands états spirituels, mais il avait aussi la connaissance spirituelle. Il savait très bien que ce qu'il vivait était des événements divins, de rares états spirituels de grâce. Il savait très bien que ces choses venaient de Dieu ; de lui ne venaient que les péchés. Il avait la claire conscience que tout ceci était l'expression de la miséricorde divine à son égard. C'est pourquoi il disait : « Je suis une boîte de conserve qui brille au soleil et semble être en or, mais qui est vide. Si la grâce de Dieu m'abandonne, je deviendrai le plus grand vagabond et je parcourrai la place Concordia²¹⁸, alors qu'en tant que laïc je n'y ai jamais mis les pieds. »

Il ne prenait pas en considération sa grande ascèse, parce qu'il la pratiquait par amour pour le Christ et non pas pour « recevoir un salaire ». Il ressentait la miséricorde de Dieu et la dette qu'il avait envers celui-ci. Il soupirait et souffrait parce qu'il n'avait rien fait. « J'ai connu des saints, et il faut que je fasse beaucoup », disait-il. Il avait le sentiment qu'il avait failli à ses obligations, qu'il n'était pas arrivé à offrir ce qu'il fallait à Dieu.

Tandis que la plupart vénéraient l'Ancien comme un saint, quelques-uns le

217 Il est de coutume, pour des raisons de place, d'exhumer les corps des défunts au bout de quelques années. La croyance populaire veut que s'il reste de la chair sur les os ou si les os sont noirs, ce soit le signe que le défunt a mené une vie dissolue.

218 Grande place d'Athènes.

condamnaient comme magicien. Il répondait avec beaucoup d'à-propos : « Je ne suis ni un saint ni un magicien. Je suis un homme pécheur, qui essaie de lutter. Dans l'univers, je me considère comme une particule de poussière. Si au moins elle pouvait être pure ! »

Tel était l'Ancien. Grand, plongé dans l'abîme de T « abondance de son humilité », avec une claire connaissance des charismes de Dieu, tout autant que de son indignité.

4. Ouvrier et prédicateur de la pénitence.

Revenant d'une sortie dans le monde²¹⁹, l'Ancien dit : « De nos jours, le péché est à la mode. À peine dix pour cent des gens que j'ai vus s'étaient confessés. Alors que moi j'ai besoin de me confesser quotidiennement, eux ne se trouvent pas de péchés ! »

L'Ancien évoluait dans une autre sphère spirituelle. Il évaluait différemment ses actions. Pour les autres, il trouvait toujours des excuses, mais il se jugeait lui-même sévèrement. Il disait : « Un critère pour l'authenticité de la vie spirituelle de quelqu'un, c'est la grande sévérité à l'égard de lui-même et sa grande indulgence pour les autres. Qu'il n'utilise pas les saints Canons comme des canons contre les autres. » Il faisait une œuvre spirituelle subtile, il se repentait, se confessait, et accomplissait par zèle généreux (*philotimo**) des ascèses et des canons volontaires, à l'imitation des saints. Il disait : « Quand les saints disaient qu'ils étaient des pécheurs, ils le pensaient. Leurs yeux spirituels étaient devenus des microscopes et ils voyaient leurs moindres fautes comme importantes. »

Quiconque écoutait l'Ancien parler de lui, se faisait l'idée qu'il était un grand pécheur. Il vivait fortement le repentir, mais en lui il y avait de la consolation et de la joie qui débordaient. Son repentir était ardent, c'est pourquoi il ressentait le besoin de se confesser souvent. Pendant une certaine période, en plus de ses autres ascèses, il faisait aussi soixante-dix-sept chapelets* de trois cents grains avec des signes de croix. Il demandait symboliquement à Dieu soixante-dix-sept fois sept fois pardon. Il croyait qu'il était un grand pécheur, et demandait ardemment à Dieu Sa miséricorde et Son pardon pour ses péchés.

Cultivant le repentir, il lisait souvent le Grand Canon de saint André de Crète²²⁰, qu'il avait appris par cœur. Il aimait également la Prière de Manassé²²¹, qui lui plaisait et l'aidait dans le repentir. Quand il la disait avec une

219 C'est-à-dire à l'extérieur du Mont-Athos.

220 Canon de près de trois-cents tropaires, composé par S. André de Crète. Modèle de prière de repentir, il est chanté solennellement le jeudi de la cinquième semaine du Grand Carême et partiellement aux Grandes Complies de la première semaine.

221 Attribuée au roi Manassé, qui se serait repenti de sa vie de péché, cette prière est

contrition spirituelle et une âme humble, il s'agenouillait, se collait au sol, aplati.

L'Ancien accordait tant d'importance à la contrition et au repentir, qu'il considérait que c'était là la principale tâche du moine. Cela apparaît aussi dans la citation qu'il avait écrite au crayon sur le mur de sa petite calyve de la skite d'Iviron : « Quelle étude est supérieure à celle des larmes ? Le moine peut-il s'en détacher²²² ? »

Quand il y avait une Divine Liturgie dans sa calyve, avant de communier, il s'agenouillait et demandait au prêtre de lui lire une prière d'absolution. Il restait la tête collée au sol, alors que de profonds soupirs s'échappaient de son cœur. Lors de la communion, il chantait aussi parfois le tropaire à la Mère de Dieu : « C'est toi qui nous protège tous, ô Très bonne²²³... » Sa voix était tremblante de componction. Elle jaillissait des profondeurs de son être ; on aurait dit que son cœur se déchirait. En arrivant au « car nous n'avons pas d'autre secours que Toi auprès de Dieu... », il n'en pouvait plus. Il éclatait en sanglots. Il essayait vainement de dissimuler sa componction en sortant de la chapelle et faisant semblant de se moucher.

Un clerc pèlerin prenait part à une Agrypie* au saint monastère de Stavronikita. Il fut impressionné par un moine qui était assis sur la stalle voisine et qui pendant toute la vigile ne cessa pas de pleurer. Celui-ci essayait sans y parvenir de ne pas se faire remarquer. Le clerc demanda comment s'appelait le moine, et il apprit qu'il s'appelait Païssios.

Il disait au sujet des larmes : « Il y a beaucoup de sortes de larmes. Les larmes du repentir sont sûres, parce qu'elles purifient des péchés et ont une récompense spirituelle, mais elles épuisent le corps. Il y a aussi des larmes silencieuses qui ne se voient pas. Et un soupir est souvent supérieur à une tasse ou à un seau de larmes. »

Une autre fois, un moine âgé, venant du Désert²²⁴, lui rendit visite. Il voulait s'assurer que les rumeurs qu'il entendait concernant le Père Païssios étaient fondées. Par différentes questions, il essayait de savoir dans quel état spirituel il se trouvait. L'Ancien raconta : « Pendant trois heures il me fit la leçon. Il avait lu des choses sur la prière mentale. Il avait lu tout ce que l'on peut trouver à ce sujet. Il me disait :

“Dans tel état spirituel, telle chose se produit, et dans tel autre se produit telle autre chose ; mais toi dans quel état spirituel te trouves-tu ?

— Dans quel état spirituel ? dans aucun état spirituel.

— Mais que fais-tu là alors ?

lue aux Grandes Complies pendant le Grand Carême.

222 Cf. S. ISAAC, *Discours*, 85.

223 Paraclitique, mode 2. Theotokion des Vêpres du mercredi.

224 Le « Désert », désigne les régions du sud de l'Athos où résident les ermites, comme Karoulia, Katounakia, etc.

— Ce que je fais là ? je demande à Dieu de me connaître moi-même. Si je me connais moi-même, j’obtiendrai le repentir. Si le repentir vient, l’humilité viendra, suivie de la grâce. C’est pourquoi je recherche le repentir, encore le repentir, toujours le repentir. Ensuite Dieu enverra Sa grâce.” »

Sa sainte existence indiquait silencieusement Dieu, et par ses paroles il prêchait à tous le repentir : « Il ne faut demander à Dieu ni des illuminations, ni des charismes, mais seulement le repentir, encore le repentir, toujours le repentir. » Un signe minime de son grand repentir, c’était le « sac », le sac de jute, qu’il jetait sur son dos, quand il priait dans sa cellule « vêtu d’un sac et de cendres », comme les Prophètes et saint Arsène de Cappadoce.

Une foule de gens venait le voir, ils lui ouvraient leur cœur et lui demandaient de l’aide. L’Ancien leur expliquait qu’il n’était pas confesseur : « Allez voir un confesseur pour vous confesser. » Quelqu’un lui répondit : « À l’affamé, on n’indique pas un youpala²²⁵, il connaît les youpalas. L’affamé veut se rassasier avec du solide. »

L’Ancien, tout en les recevant, leur expliquait que la discussion ou le conseil, c’était une chose, mais que le sacrement de la confession en était une autre. Il insistait sur le fait qu’il était indispensable d’aller voir un confesseur et qu’il leur lise la prière d’absolution. Non seulement pour le salut de leur âme, mais aussi comme préalable de la discussion avec lui. « Avant la confession, le jugement est enténébré, disait-il, et nous ne pourrions pas nous entendre. » Quelqu’un qui avait un grave problème vint voir l’Ancien pour lui demander de prier pour lui. Il lui recommanda de se confesser. Presque dégoûté, celui-ci lui objecta qu’il était venu voir un saint homme pour qu’il l’aide et voilà que celui-ci lui parlait de confession. L’Ancien lui répondit : « C’est ainsi que je peux t’aider, avec la confession. »

Il plaignait tous ceux qui ne se repentaient pas, et priait pour eux. Aux indifférents, il essayait de le faire comprendre, de faire qu’ils ressentent le besoin de se confesser. Il n’ouvrit pas à quelqu’un qui venait pour la première fois. Il lui parla de l’intérieur, il l’appela par son nom et lui dit d’aller se confesser et de revenir le voir, parce qu’il avait perçu qu’il ne s’était pas confessé. Quand il revint, il ouvrit en lui disant en souriant : « Maintenant tu vas bien (il s’était confessé), viens que nous parlions de tel sujet », et il mentionna le sujet qui le préoccupait.

Il manifestait sa joie en voyant quelqu’un qui se repentait et changeait de vie. Il sympathisait avec les repentants et les encourageait. Il était « l’entraîneur²²⁶ » des repentants. Il s’étonnait et s’attristait de tous ceux qui étaient découragés et étaient écœurés par leurs chutes dans le péché. « Mais

225 Familier pour « trotteur » : instrument dont on se sert pour apprendre aux enfants à marcher.

226 Expression traditionnelle pour désigner les chrétiens qui accompagnaient les martyrs et les néo-martyrs pour les encourager à ne pas fléchir au dernier moment.

puisqu'il y a le repentir. Est-ce que tes péchés sont plus grands que la miséricorde de Dieu ? » Il ajoutait : « Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de savoir à quel point quelqu'un est pécheur. Je m'inquiète de savoir s'il se connaît lui-même. Dieu jugera en fonction de l'œuvre que chacun a accomplie sur son vieil homme. L'âme, une fois ses travers supprimés, se présentera toute belle devant le Christ. »

Un moine qu'il connaissait se défroqua et retourna dans le monde. Il lui envoya un message lui demandant de venir pour qu'il le garde comme disciple auprès de lui, alors que, comme tout le monde le savait, il ne gardait personne auprès de lui. C'est avec joie que l'Ancien aurait fait ce sacrifice, pour sauver une âme. De plus, l'Ancien se rendit au camp militaire où il se trouvait et lui parla du repentir.

Un jour, un pèlerin vint lui rendre visite et l'interrogea « au sujet des choses spirituelles et célestes ». L'Ancien mit en avant le repentir et l'humilité. Son interlocuteur refit une tentative pour le pousser à parler des charismes et des états spirituels. Mais l'Ancien reprit son discours sur le repentir. Son interlocuteur en fut presque rebuté, parce qu'il avait entendu tant de choses sur la sainteté et les charismes de l'Ancien et voilà que celui-ci ne lui parlait que du repentir.

Si un malade lui demandait de prier pour sa santé, il lui conseillait de se confesser et de communier. Il disait la même chose à des étudiants, pour qu'ils aient de bons résultats dans leurs disciplines. À des couples qui avaient des problèmes, il conseilla d'avoir un confesseur, de se confesser, de communier, d'avoir une vie spirituelle. Au sujet de ceux contre lesquels on utilise la magie, il disait : « S'ils se confessent et communient régulièrement, on aura beau leur jeter des sorts à la pelle, ils n'ont rien à craindre, ceux-ci resteront sans effet. » Lorsque l'Ancien, lors des synaxes* organisées à l'occasion des fêtes²²⁷, prenait sa petite collation, outre les souhaits habituels, il ne manquait pas de dire : « Bon repentir ! » Comme remède global et puissant dans toutes les circonstances, il prescrivait le repentir. Celui-ci constituait le noyau de sa prédiction.

Il s'attristait de ce que les hommes « aient perdu le sens du repentir. Ils pèchent et leur conscience ne les blâme plus. Chacun d'entre nous a une tâche sans fin. Le repentir ne finit jamais, comme une sculpture sur bois sur laquelle on peut travailler toute sa vie avec une loupe. Si l'homme ne commence pas par travailler sur lui-même, le diable lui suggérera de s'occuper des autres. Il faut que nous acquérions une sensibilité spirituelle. Il faut que le chrétien voie les passions qu'il a en lui, qu'il s'en repente et non pas qu'il oublie. Les Européens étouffent leur conscience, puis vivent dans un état spirituel tel

227 Il est d'usage, dans les monastères, d'organiser de petites réunions au cours desquelles un Ancien donne un enseignement ; à la fin de celui-ci, on distribue à chacun un verre de boisson rafraîchissante et une douceur (fruit confit, confiture, gâteau...).

qu'ils ne se sentent pas mal, mais ne se sentent pas non plus à l'aise. Quand quelque chose arrive, il ne faut pas que nous soyons contrariés, mais que nous mettions de l'ordre en nous. Pour ma part, quand je voyais quelque péché en moi, je me réjouissais parce que j'avais mis le doigt sur la plaie à soigner. Quelqu'un casse un verre et rit. Ce n'est pas tant le fait de casser le verre, que le fait de ne pas en avoir conscience qu'il manifeste. Dans la mesure où il rit, il ne reconnaît pas son erreur et il pourra en casser un autre. Il faut que nous soyons affligés en proportion de notre faute, sinon nous retomberons dans les mêmes travers ».

Son enseignement découlait de son expérience : « Les lois spirituelles fonctionnent dans la vie spirituelle. Si nous nous repentons sincèrement d'une faute, il n'est pas nécessaire que nous la payons de surcroît par une maladie. Dieu autorise les maladies ou les injustices à cause des fautes que nous commettons sans en avoir conscience. »

En outre, il conseillait à tous de se « repentir pour éviter une guerre, parce que c'est nous-mêmes qui provoquons les guerres par nos péchés. Ce monde va à sa perte, c'est pourquoi il sera détruit (si l'on ne se repent pas). Il ressemble à un sac troué que l'on ne peut ravauder. Dieu pourrait peut-être faire du sac troué un petit sac ». Il disait à un moine : « Nous sommes responsables de tout ce qui arrive ; tu t'en rends compte ? Une personne qui essaye de devenir meilleure agit sur tous ceux qui l'entourent ainsi que sur le monde. Si j'étais un saint, par la prière, j'aiderais beaucoup de monde. » Surtout des moines, il disait qu'ils s'habillent de repentir. Toute la vie du moine est un repentir.

C'est ce repentir salvifique que revêtit l'Ancien, et il se révéla un grand travailleur et un héraut du repentir.

5. Pauvreté volontaire.

C'est avec une remarquable fermeté qu'il observa le vœu de pauvreté qu'il fit au Seigneur le jour de sa tonsure.

À Esphigménou, il avait trois soutanes accrochées dans sa cellule. Il envisageait d'en avoir une pour l'église, une pour le service et une pour la cellule. Puis il se blâma lui-même, en disant : « Ah ! tu les as bien justifiées ! » Il en donna deux et garda celle qu'il portait. En partant du monastère, il ne prit rien avec lui. Il n'avait pas même un sac. Il lava la carpe où il faisait ses prosternations, il la cousit, en fit un sac et y mit son rason*.

Au saint monastère de Stomion, il n'avait qu'une seule soutane. Il était « d'une seule tunique²²⁸ ». Quand il la lavait, il portait son rason* jusqu'à ce

228 Expression désignant les saints qui ont vécu dans une pauvreté particulière au point de n'avoir pas de vêtement de rechange, comme S. Syméon de Philothéou, « le

qu'elle soit sèche. Il disait « Qu'il n'y en ait pas une deuxième ! »

Au Sinaï, son dépouillement atteint son comble. Dans son ermitage, il n'avait « rien de ce siècle ».

À la Précieuse-Croix, tout son « trousseau » était un coffre. Il l'avait mis au bout du couloir qui faisait le lien entre sa cellule et la chapelle et il s'en servait de siège, de table ou pour y mettre quelques nourritures indispensables : du pain séché, un peu de riz, des olives, un petit pot de miel. Mais, bien que sa pauvreté soit si grande, quand il mettait la table pour quelqu'un, son hospitalité était riche et seigneuriale, parce que sa disposition intérieure était riche et hospitalière.

Quand il lui apparut, saint Arsène lui dit : « Ce qui fait que je t'aime encore davantage, c'est que tu n'acceptes pas les mandats. Je te suis jusque dans la poste. » Il avait ordonné que l'on renvoie les mandats. Il ne gardait que les noms, pour en faire mémoire, et parfois les adresses pour leur envoyer des bénédictions.

Il avertissait les gens que s'ils continuaient à lui envoyer des mandats ou des paquets, il cesserait de les mentionner. À plusieurs reprises, il demanda que l'on renvoie aussi les colis, mais voyant l'embarras des employés, il se mettait à trier les choses avec discernement selon les besoins de certains Pères, et il les transportait avec sa musette ou priait d'autres Pères de le faire. Ainsi, il restait sans biens et, « comme pauvre, il en enrichissait plusieurs²²⁹ ».

Tout ce qui n'était pas absolument nécessaire, selon ses critères sévères, il considérait que c'était un poids qui l'affligeait et il s'arrangeait pour s'en débarrasser. Il disait : « Quand j'ai des objets, je me sens comme si je portais un gilet étouffant. »

Ce qui le gênait dans l'observance de la pauvreté, c'était les offrandes des pieux pèlerins. Un double combat fatigant commençait alors pour l'Ancien : d'une part, refuser tout ce qu'on lui offrait sans contrarier et sans vexer les gens, d'autre part répartir convenablement tout ce qu'il était nécessaire de garder, pour ne pas vexer ceux à qui il donnait. La mère d'un enfant malade lui avait envoyé un mandat de mille drachmes. L'Ancien, contrarié, écrivit à un laïc qu'il connaissait : « ... Pour que vous me compreniez mieux, je vais vous donner un exemple. Alors que je frappe avec force la porte du Christ par la prière, l'argent que m'envoient les autres dans cette circonstance est comme une pierre qui me frapperait la tête en m'étourdissant, et je dois cesser de prier jusqu'à ce que tout soit réglé, car tous les moyens matériels ont leurs préjudices spirituels. Je vous dis sincèrement, il m'a fallu depuis hier après-midi jusqu'à aujourd'hui dans l'après-midi pour me concentrer, parce que je devais régler cette affaire. J'ai commencé par les orphelinats grecs, un par un,

Déchaussé » (voir le Synaxaire au 19 avril).

229 Voir 2 Co 6, 10.

et j'ai terminé par les petits enfants noirs orthodoxes du Kenya, pour choisir finalement de nouveau les petits enfants grecs nécessiteux... »

Si quelqu'un lui laissait de l'argent sans qu'il s'en aperçoive, il le mettait dans des livres et le donnait à des enfants pauvres de TAthoniade²³⁰. S'il comprenait de qui il s'agissait, il lui envoyait des bénédictions : des petites icônes et d'autres choses d'une plus grande valeur. Il avait comme principe de donner plus que ce qu'il recevait.

À Katounakia, quelqu'un vint lui rendre visite. Il fit de la cuisine et le régala. Le visiteur voulut acheter des petites icônes. « Je ne peux pas faire cela », lui répondit l'Ancien. Alors son visiteur lui laissa 200 drachmes et son adresse. Peu après, il reçut 50 petites icônes, d'une valeur bien supérieure aux 200 drachmes.

Il vendait très rarement le fruit de son travail manuel. D'habitude il le donnait en bénédiction*. Il avait une confiance totale dans la Providence divine ; en conséquence, il ne s'inquiétait pas pour lui-même et ne conservait pas d'argent pour ses besoins. Dieu s'occupait des besoins indispensables.

Il n'acceptait même pas d'argent de ceux dont il faisait mémoire. Il écrivait : « Si j'ai besoin d'argent et qu'il se trouve qu'au même moment vous m'avez écrit pour me demander de prier pour une raison sérieuse vous concernant, comme vous le savez, je préférerai emprunter à d'autres, pour les rembourser petit à petit avec mon petit travail manuel, plutôt que de vous écrire pour vous demander de m'en envoyer ».

Il veillait à distribuer tout l'argent qu'il avait. Un jour, il avait 500 drachmes, et il les donna à un étudiant. Celui-ci hésita à les accepter, connaissant la pauvreté de l'Ancien et il se justifia en disant qu'il avait suffisamment d'argent. « Tu as combien de millions ? » lui demanda en plaisantant l'Ancien, et il l'obligea à les accepter.

Lorsqu'il partit de la calyve de papa Tykhon, il chargea tout ce qu'il avait sur deux mulets. Entre autres, sa presse pour son travail manuel et ses Ménées*. Ses effets personnels étaient insignifiants. Il pouvait les faire tenir dans son sac et les porter sur son dos comme un nomade. C'était là toute sa richesse. Lors de son transfert, il ne possédait que 250 drachmes qu'il donna comme avance en paiement de la commande d'une petite fenêtre de fer pour la chapelle de la Panagouda.

À plusieurs reprises, lorsqu'il voulut sortir dans le monde, il n'avait pas d'argent pour payer les billets. Souvent, il fut contraint d'emprunter. Il avait du mal aussi à économiser de l'argent pour le bois de l'année, lors de ses dernières années où il n'avait pas le temps de le couper lui-même. Lorsque des connaissances lui proposèrent de le payer, il refusa en leur disant d'aider des petits vieux qui en avaient besoin.

230 L'école secondaire qui fonctionne à Karyès sous l'égide de la Sainte Communauté.

Ses soutanes étaient élimées et vieilles, mais propres. Un jour qu'il était sorti dans le monde, une connaissance lui en fit faire une nouvelle, pensant qu'il portait des soutanes usées par pauvreté, mais l'Ancien ne la porta pas. Ensuite, il en fit faire une nouvelle et il fut tranquille. Bien que l'Ancien vécut dans une calyve et eût beaucoup de relations, il observait la pauvreté comme un anachorète. Il avait quelques petites choses pour les gens, comme « ayant, mais ne possédant point ».

Un jour, un moine âgé, l'Ancien Vincent, lui rendit visite. Cet Ancien recelait un mystère. Il portait un bonnet de moine et un manteau mi-long. Il avait l'air d'être quelque chose entre un laïc et un moine. Il portait un sac sur son dos et parcourait les *konakia** et les *kellia** de Karyès mettant tout ce qu'on lui donnait dans son sac. Puis il aidait des pauvres et des malades en le leur redistribuant en cachette.

Le mystérieux Ancien Vincent arriva un jour à la Panagouda. Il s'assit sur le sol de la cour et commença à interroger l'Ancien : « As-tu telle chose ? » L'Ancien lui répondit positivement et la lui donna. Il répéta de nombreuses fois cette question, et obtint toujours la même réponse. L'Ancien Vincent, envoyé par Dieu, remplit ainsi son sac de bénédictions* et partit, après avoir de cette façon testé et éprouvé la charité de l'Ancien qu'il trouva authentique et pure.

L'Ancien disait : « Il m'a fait une grande impression, car toutes les choses qu'il m'a demandées m'étaient indispensables. Il m'a demandé 500 drachmes, je lui en ai donné 1300, et aussi une loupe grossissante avec une poignée, un imperméable, en plus d'autres provisions, du pétrole, etc. Ou il est dans un haut niveau spirituel, ou Dieu l'illumine pour voir notre état intérieur, si notre cœur est attaché à quelque chose de matériel, même à quelque chose d'indispensable. »

Il disait : « Si l'on nous demande une chose et que nous regrettons de la donner ou que nous soyons affligés parce que nous l'avons perdue, alors nous aimons cette chose plus que le Christ. C'est un bon signe que quelqu'un se réjouisse quand il donne et s'afflige quand il reçoit. Si quelqu'un entrait dans ma cellule pour y prendre tout, cela ne me ferait rien. Si je voyais quelqu'un insulter le Christ ou la Toute Sainte, ou mettre à bas un présentoir d'icônes, alors je sacrifierais ma personne pour protéger ce qui est saint. »

Quand il sortit pour la dernière fois de l'Athos, dans sa petite musette il n'avait que son *raison** et quelques bénédictions*. Quand, par la suite, il vit qu'il ne reviendrait pas, il demanda qu'on lui apporte l'Habit angélique et son voile. Il n'avait ni biens matériels, ni argent, ni objets précieux, et il ne se préoccupa pas non plus d'en acquérir jamais.

Les gens du monde ne peuvent pas comprendre la vertu de pauvreté. La pauvreté et la virginité ne sont pas des commandements pour tous, mais des vertus monastiques. Les moines, par zèle généreux (*philotimo**), les offrent en

sacrifice au Seigneur.

Il enseignait par l'exemple de sa vie que l'intercession et la joie du moine ne se trouvent pas dans les biens matériels, mais en Dieu. Pour arriver jusqu'à Lui, on est grandement aidé par la pauvreté volontaire, « l'authentique richesse ». C'est pourquoi il disait : « Plus tu jettes (tu fais l'aumône), plus tu voles²³¹ (tu progresses spirituellement). » Il considérait que la possession d'argent et de biens matériels était pour le moine un échec et un obstacle dangereux. Il souhaitait que « le moine ne vive pas de bénédictions (aumônes), mais qu'il donne des bénédictions ».

L'Ancien pénétra dans l'arène monastique libre de toute préoccupation matérielle et sortit de cette vie dépourvu de tout bien matériel, mais riche du trésor de sa pauvreté. « À cause de ma richesse infinie, je suis un indigent . »

6. « Avidité pour l'ascèse. »

Moines et laïcs qualifiaient l'Ancien Païssios d'« ascète ». Ce qualificatif lui fut donné en raison de ses exploits ascétiques. Lui-même refusait cette distinction. Mais ses œuvres le dévoilèrent comme étant un grand ascète. Je voudrais en signaler quelques-unes, parmi celles qui furent perceptibles ou que lui-même a rendu manifestes pour notre édification spirituelle. Nombreuses furent ses ascèses cachées et inconnues des hommes, mais connues de Dieu, qui récompensera ses efforts. Certaines ne seront pas rapportées, parce qu'elles dépassent les mesures habituelles et ne seraient pas comprises.

Depuis son jeune âge, il se livrait à des jeûnes épuisants.

Le temps qu'il était soldat, il continua de jeûner sévèrement, dans les tribulations, la neige et les dangers.

Au monastère, son organisme eut du mal au début en raison des jeûnes, des diaconies éprouvantes et du manque de sommeil, mais il s'y fit rapidement.

Au monastère idiorythmique* de Philothéou, il jeûnait toujours. Même lors des grandes fêtes, la nourriture ne l'intéressait pas. Un jour, un Ancien l'invita au repas de Noël, mais le Père Païssios ne s'y rendit pas, parce qu'il avait mangé des restes du carême : des haricots cuits à l'eau avec de la farine en guise de sauce.

Au Stomion, il travaillait dur et mangeait très peu. Son estomac était devenu comme celui d'un oiseau, disait-il. Une tisane, un peu de pain séché lui suffisaient pour un jour entier.

Au Sinai, il vécut une vie angélique, comme un être incorporel. Délivré de toute préoccupation terrestre, il soumettait la chair à l'esprit. Son corps

231Jeu de mots en grec sur le verbe *peu5*, qui a le sens de « jeter » et de « s'envoler ».

s'affina, devint léger, il acquit une grâce ascétique, tout en ayant du courage, de la sveltesse et la souplesse d'un athlète. Dans le désert du Sinaï, il passa tout un carême en se contentant de la divine Communion, en buvant un peu d'eau et en ne mangeant quelque chose que les dimanches.

A la skite d'Iviron, quand il vit que dans son *kellion* se trouvait un figuier et un cerisier, il dit : « Gloire à Dieu, voilà qui me suffit pour vivre ici. L'homme a besoin de peu de choses pour subsister. » Là, pendant trois mois, il ne se nourrit que de pignons de pins. N'y avait-il que deux ou ²³² trois cuillères d'amandes par jour ? Voilà qui était suffisant pour nourrir un ascète véritable comme l'Ancien.

Tout en se réjouissant de pratiquer l'ascèse, il dégustait « les délices de la continence ». Il interrompit son ascèse lors de son entrée à l'hôpital et de son opération aux poumons. Par obéissance, il mangeait de tout ce qu'on lui donnait, y compris de la viande.

Mais à son retour à l'Athos, il se livra de nouveau à des jeûnes épuisants. Il dit à un disciple pour son édification : « J'essayais de mettre en pratique tout ce que disent les livres. Je suis resté des journées entières à jeun au point de ne plus tenir sur mes jambes. Souvent, quand je devais me rendre quelque part, je m'effondrais d'épuisement. Je n'avais pas le courage de sortir sur le sentier. J'avais peur que quelqu'un me trouve par terre. Je suppliais alors la Toute Sainte de me donner des forces. Je m'agrippais aux branches des arbres et je tirais pour avancer. »

Il faisait des « neuf heures²³³ » successives et, quand il voulait aider des gens, il restait à jeun pendant trois jours. C'est-à-dire que sa prière pour eux s'accompagnait du sacrifice d'un jeûne. Il essayait de rester sans rien manger pendant toutes les journées du jeûne du quinze août, en honneur de la Toute Sainte. Outre les carêmes prescrits, il en faisait d'autres pour une grande requête qui concernait un problème ou une personne. Sa nourriture était d'habitude « sans feu », c'est-à-dire qu'elle n'était pas cuisinée, qu'elle n'était pas passée par le feu. « Heureusement que la cuisine ne fait pas partie de mon programme », disait-il. Quand, ces dernières années, l'un des Pères lui amena un plat cuisiné, il en mangeait un peu par charité et disait : « L'estomac a besoin de temps en temps aussi de nourriture cuisinée. » On lui demanda comment il se faisait qu'il n'avait pas abîmé son estomac avec les jeûnes, il répondit : « Les jeûnes n'abîment pas l'estomac. Mais quand quelqu'un est contrarié, il faut qu'il mange, car la bile suinte sans cesse, elle qui ne devrait suintier que pendant la digestion, et c'est ainsi que les tissus de l'estomac sont détruits et qu'il souffre. Il faut que chacun mange selon l'état spirituel dans lequel il se trouve. Il peut se limiter et manger moins ? Qu'il mange moins.

232 S. SYMEON LE NOUVEAU THEOLOGIEN, *Hymnes*, III, SC 156, p. 188.

233 Fait de ne pas manger avant la neuvième heure byzantine, qui est l'heure des Vêpres.

Quand on progresse, on mange moins et on est nourri comme si l'on mangeait normalement, parce qu'on est nourri spirituellement et qu'un peu de nourriture suffit alors pour être rassasié. Lui-même mangeait dans une petite assiette qui ne contenait que peu de nourriture.

Il veillait à ce que personne ne sache qu'il jeûnait. Quand il allait quelque part, il n'observait pas la « neuvième heure » et mangeait tout ce qu'on lui offrait, si cela ne lui était pas nuisible.

Alors qu'il se trouvait à la Précieuse-Croix, un représentant d'un monastère qui vivait dans un *konaki** de Karyès l'invita un jour pour une raison quelconque. À la fin, on mit la table. L'Ancien mangea toute la nourriture et sauça son assiette avec du pain. Dieu sait à quel point il jeûnerait par la suite dans son *kellion*.

Il ne voulait pas donner la moindre indication sur le fait qu'il jeûnait sévèrement. Mais la seule chose qu'il ne réussit pas à cacher fut sa maigreur et son état squelettique, qui trahissaient ses grands jeûnes. Les démons le surnommèrent « tout en os » sans mentir. Dans le village de Koinitsa où il avait apporté des saintes reliques, un vieux lui dit : « Je vois des os ici (les saintes reliques), et encore des os là (le visage de l'Ancien). » Plus jeune, il était telle une ombre, comme sans chair, squelettique, comme s'il n'avait pas d'estomac. Sa chair, comme il l'écrivit lui-même à propos de Hadji Géorgis, il la sacrifia, en raison de son zèle généreux (*philotimo**), pour le Christ.

La bonne habitude du jeûne permanent l'aida à atteindre un haut niveau dans l'ascèse, à devenir un grand jeûneur. Il disait : « L'habitude est d'une grande aide pour l'ascèse. Si l'on en prend l'habitude dès sa jeunesse, après on n'a plus de problème. » Mais ce qui l'aidait surtout, c'était la maîtrise de soi, la contrainte soi-même. Quand après un jeûne de longue durée, son corps se plaignait et demandait de la consolation, il discutait avec lui : « Que veux-tu ? Prends donc une tisane, cela suffit. » Il buvait une tisane sans pain séché et sans fricot. Quand la tête lui tournait à cause du jeûne, il ne mangeait pas de nourriture, mais avec de l'eau il trompait sa faim, et continuait.

L'Ancien jeûnait sévèrement, et en outre veillait chaque nuit en priant. « Par les jeûnes, les veilles, les prières, il a obtenu des charismes célestes...²³⁴ ». À Ésphigménou, il dormait environ une demi-heure par jour sur le plancher, sur les pierres ou les briques. Plus tard, alors qu'il dormait sur un lit de planches pour ne pas se sentir à l'aise pendant le sommeil, il mettait des pierres sous le matelas. Au Stomion, quand quelqu'un vit la planche sur laquelle il dormait, il lui dit : « Père, tu as choisi une route bien difficile ! » Il répondit : « Quand quelqu'un veut quelque chose tant et plus, comme moi la vie ascétique, elle devient un plaisir. »

Il ressentait beaucoup de satisfaction à s'étendre sur son « lit » ascétique,

234Tropaire souvent chanté en l'honneur des saints ascètes.

ayant comme oreiller une bûche et comme matelas des planches. Ses reins noircissaient, mais il se réjouissait parce qu'il avait lu dans l'Abba Isaac « L'amour égoïste de soi (*philautia*) est la première des passions, le mépris du délassement la première des vertus²³⁵ », car « le délassement nourrit et accroît les passions²³⁶ ».

L'après-midi, il ne se reposait jamais. Plus tard, lorsque les gens l'occupaient toute la journée et qu'il se fatiguait, sa règle était de se reposer jusqu'à trois heures. Vers minuit, il se levait et commençait les chapelets. Mais, souvent, il ne dormait que trois heures seulement tous les trois jours. Alors que par le jeûne il humiliait son corps, par la veille il purifiait et affinait son esprit.

Il se donnait tout entier et consacrait toutes ses forces à la prière nocturne. Il s'épuisait par les stations debout nocturnes et les innombrables prosternations. Dans sa vieillesse, il utilisa une stalle et un appui²³⁷ et « des cordes cachées²³⁸ », c'est-à-dire qu'il s'attachait avec une corde au plafond de sa cellule, pour prier debout comme un autre prophète, Moïse. Quand il était fatigué, il continuait à genoux, donnant un peu d'aise à son corps maltraité. De la veille, il disait : « La somnolence rend le moine inutile et l'empêche de communier avec Dieu. Il faut un combat permanent et se faire violence à soi-même. Au début, il faut se faire un peu violence. La première phalange (des démons) vient, mais elle s'enfuit si nous résistons. Ne faisons pas la veille pour nous faire plaisir. Nous pouvons la faire pour un malade, en disant : “Mon Dieu, rétablis-le, pour qu'il puisse te rendre gloire !”, et ainsi nous faisons une doxologie. Ou : “Mon Dieu, accorde le sommeil aux hommes qui ne peuvent pas dormir, soit parce qu'ils souffrent, soit parce qu'ils sont tendus et prennent des médicaments pour dormir.” »

Quoiqu'il combattît en secret, quelques indices attirèrent l'attention des gens. Les veilles de Vigiles de fêtes, pendant presque toute la journée, les gens l'occupaient avec leurs problèmes. Au coucher du soleil, des pères passaient devant son *kellion* et ils allaient ensemble à l'Agrypnie* au monastère. Pendant presque toute la nuit, il était debout dans sa stalle et il revenait à l'aube dans son *kellion*. Quand aurait-il pu se reposer ? Avec le jour, arrivait une foule d'affligés qui exigeaient de le voir. Comment pouvait-il tenir ? Où en trouvait-il la force ? Vieux et malade qu'il était...

Malgré tout cela, il ne transgressait pas sa règle et n'atténuait pas son ascèse. Labeur, jeûne, veille, consolation des affligés, prière et

235 S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 71 : « L'amour de soi précède toutes les passions. Et le mépris du repos du corps précède toutes les vertus ».

236 S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 27.

237 Bâton en forme de T, parfois utilisé par les moines âgés ou malades pour s'y appuyer quand ils doivent prier debout.

238 Expression tirée de l'idiome des saints Ascètes, évoquant les instruments favorisant les stations debout nocturnes que les saints gardaient secrètes.

accomplissement minutieux de ses devoirs monastiques. « Une violence permanente faite à la nature²³⁹ » avec l'état d'esprit et la disposition intérieure d'un martyr.

Alors qu'il prenait en pitié toute la création, animée ou inanimée, et qu'il avait même de la compassion pour le diable, il était malgré tout impitoyable et inexorable à l'égard de lui-même. À son « vase d'argile » (le corps), il ne condescendait aucun amour de soi et lui fournissait moins que le nécessaire. Il conseillait aux autres « de ne satisfaire que les besoins indispensables du corps, car le surplus est un souci qui chasse le Christ du cœur et prend sa place, en sorte qu'ensuite il reste un vide desséché ». Au début, il était d'une grande rigueur et ténacité dans l'ascèse. Plus tard, il ne la considérait pas comme étant si indispensable, parce que son fruit spirituel avait mûri, et que désormais l'ascèse était devenue pour lui un mode de vie et, quand il le fallait, il pouvait faire preuve d'économie. Il conseillait : « Maintenant que vous êtes jeunes, combattez, parce que plus tard vous ne le pourrez plus. Jadis, je livrais un grand combat. Maintenant, je me dégoûte de moi-même. Je sens même le froid qui vient de la serrure. »

Il conseillait aussi les métanies, parce qu' « avec les métanies, nous nous prosternons humblement devant Dieu, la somnolence s'en va et la machine avance. Les ventres non naturels disparaissent aussi et laissent place à la sveltesse du corps. »

Il disait : « Après que trois ou quatre heures se sont écoulées depuis le repas, nous pouvons faire des prosternations. Quand nous faisons des prosternations, que les genoux collent aux épaules et que la tête se pose près des genoux. » Il voulait que les mains se posent sur le sol, non pas avec les paumes ouvertes, mais avec la partie externe du poing. Mais il ne voulait surtout pas que les traces des prosternations soient visibles sur les mains. C'est pourquoi il conseillait de les faire sur un tapis mou. C'est ainsi qu'il faisait ses prosternations, et si quelqu'un posait la paume sur le sol, il le corrigeait. Sa rapidité, sa souplesse et son endurance étaient étonnantes. Un moine qui passa la nuit dans son *kellion* entendit les coups rythmés de ses agenouillements sur le sol et les épanchements spontanés de son cœur pour le Christ et la Toute Sainte. Ensuite, il se plongeait dans la prière. Puis à nouveau des prosternations. Parfois, en faisant les prosternations, il disait des tropaires et des psaumes. En été, il sortait pendant la nuit dans la cour de sa calyve. Sur une surface d'environ un mètre vingt sur cinquante centimètres, faite de deux planches clouées ensemble, il faisait des prosternations et priait agenouillé.

L'Ancien donnait une grande importance au bienheureux effort. Sans effort et sans combat, personne n'a jamais été sanctifié. Il considérait que l'effort

239 Définition du monachisme par S. JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle sainte*, I, 12: «Le moine, c'est une violence continuelle faite à la nature et une vigilance incessante sur les sens. »

émeut Dieu, tandis qu'il constatait que « la génération d'aujourd'hui a une paresse qu'elle transfère même dans la vie monastique. On veut être sanctifié sans peine²⁴⁰. »

Il disait en plaisantant : « Ne vaudrait-il pas mieux que nous fassions les veilles allongés dans notre lit, que nous prenions un magnétophone avec des cassettes de psalmodies, au choix, et que nous fassions aussi un ascète de paille mû par une mécanique, pour qu'il fasse pour nous les prosternations, en disant son chapelet* ? », voulant ainsi blâmer la mentalité contemporaine qui recherche la facilité et évite les peines corporelles. Il conseillait : « Faisons attention de ne pas acquérir cette mentalité qui règne dans le monde²⁴¹. Les gens du monde veulent travailler peu ou pas du tout et recevoir beaucoup d'argent. Les élèves ne veulent pas étudier, mais avoir de bonnes notes. Faites des efforts et combattez. Notre vie est souffrance. Quelqu'un est venu me demander de prier pour lui, parce qu'il avait des contractures dans la nuque. Les médecins lui avaient dit de faire des exercices, mais ça l'ennuyait de tourner la tête à droite et à gauche, et il était venu me demander de prier pour lui. Note-le bien ! Aujourd'hui, les facilités sont devenues des difficultés. Dans les bureaux, les gens ont des fauteuils à roulettes. Ils ne se déplacent plus et, quoiqu'ils fassent, ils restent assis sur leurs fauteuils à roulettes. Résultat : ils ont des crampes dans les jambes. Alors ils vont voir le médecin, qui leur prescrit de faire des exercices, ils vont jusqu'à payer pour des massages. »

L'Ancien faisait partie de la génération de ceux pour lesquels la peine constitue un délassement et la fatigue une récréation. Il se réjouissait de se donner de la peine. Il avait « l'état de supporter la souffrance », c'est-à-dire une disposition au labeur²⁴², jusqu'à la fin de sa vie. Il faisait tout seul les travaux indispensables : il réparait la calyve, fauchait l'herbe, coupait à la hache le bois de l'année, le transportait sur son épaule et en faisait du petit bois, sauf les dernières années où les visiteurs ne le laissèrent pas faire.

Où qu'il dût se rendre sur l'Athos, il s'y rendait d'habitude à pied, alors que jadis il marchait même pieds nus pour pratiquer davantage d'ascèse et bourrait son sac de pierres.

Il avait des forces, mais ce n'était pas un géant. Sa grande abnégation, son zèle généreux (*philotimo**), son zèle pour les choses spirituelles, renforcèrent son corps, et il fit de plus grandes ascèses que d'autres qui étaient plus forts

240 Cf. S. GREGOIRE LE SINAÏTE, *De l'hésychia* : « Aucune œuvre du corps et de l'esprit faite sans peine et sans fatigue ne portera jamais de fruit à celui qui la mène, car "le Royaume des cieux se force, dit le Seigneur, et les violents s'en emparent" (Mt 11,12)»; S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 76 : « Toute prière qui ne passe pas par la peine du corps et l'affliction du cœur est comme un fruit avorté, car cette prière est sans âme. »

241 S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 16 : « L'œuvre accomplie sans peine est la justice des gens du monde, qui font l'aumône de manière extérieure et ne gagnent rien en eux-mêmes. »

242 S. JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle sainte*, XXVI (1), 49.

que lui. Il consuma son corps dans l'ascèse. Il épuisa toutes ses forces, il donna chaque goutte de sève au Christ. La violence qu'il s'imposait à lui-même atteignait les limites du supportable et, parfois, les dépassait, alors il s'écroulait épuisé. Sa main droite se paralysait de fatigue à cause des innombrables nœuds des chapelets* qu'il avait fait en faisant le signe de croix de sa main droite. Mais il ne s'arrêtait pas pour la reposer. Il prenait le chapelet avec la main droite et faisait les signes de croix avec la gauche²⁴³. Cela montre l'intransigeance de son ascèse. Le discours sur l'ascèse de l'Ancien concerne surtout les deux dernières décennies de sa vie. Il est impossible de décrire avec des mots la flamme et le zèle qu'il avait dans sa jeunesse, alors que ses forces corporelles étaient à leur acmé. S'il avait tant de zèle et faisait une telle ascèse quand « la machine s'était détraquée », c'est-à-dire quand son corps était épuisé, que ne faisait-il pas plus jeune ? Tous ceux qui l'ont connu plus jeune reconnaissent qu'à elle seule son apparence insolite provoquait la stupeur et le respect. Son zèle était comparable « à celui des charbons enflammés », et c'était lui qui le poussait, le soutenait, l'enflammait, l'encourageait à « mépriser la chair dans les afflictions et dans des tentations terribles, et à livrer sa propre âme à la mort éternelle²⁴⁴ ». « La nuit, il meurt et le matin il ressuscite », disait de l'Ancien son amie la moniale Anna Hadji. Les épreuves qu'il s'était imposées plus jeune, non seulement il les déconseillait aux autres, mais il les en dissuadait. Lui-même cependant ne regrettait pas ces expériences qu'il s'était infligées. Après bien des combats, il était arrivé à un état spirituel qui lui permettait de vivre avec très peu de nourriture et peu de sommeil. Il était alimenté par la grâce divine. Il disait : « L'un ne dormira pas par joie. Un autre est nourri et corporellement et psychiquement. » Un jour, on lui demanda : « Comment un saint a-t-il pu supporter de ne dormir qu'une heure par jour, tenu par une corde ? » Et il répondit : « Le saint se reposait quand il se fatiguait. » C'est ce que lui-même vivait. La grâce de Dieu le nourrissait et le soutenait. Il ressemblait à une machine qui marchait sans arrêt avec très peu de combustible.

Il voulait que les jeunes moines se combattent eux-mêmes. « La vie spirituelle c'est de la vaillance. Ayez de la vaillance, ne soyez pas une génération pourrie. En entrant dans le monastère, il faut donner un bon coup dès le début, pour être attrapé par le Christ, par le ciel. L'ascèse corporelle aide, quand elle est pratiquée par zèle généreux (*philotimo**). Ne cédon pas facilement du terrain en ajournant nos devoirs spirituels. Fais (la prière) autant que tu peux, ne serait-ce qu'un peu, et ensuite va confesser (tes manques) à ton

243 Que l'on ne se scandalise pas, car l'Ancien ressemblait à un combattant qui se battait avec tous les moyens à sa disposition, au moyen des armes de la justice, droites et gauches. S. BARSANUPHE LE GRAND écrit à ce sujet : « Moi, jusqu'à présent, quand je veux faire le signe de croix sur ma main droite, je le fais de la gauche » (Lettre 437, dans BARSANUPHE ET JEAN DE GAZA, *Correspondance*, SC 451, p. 517).

244S. ISAACLE SYRIEN, *Discours*, 61.

Ancien. »

« Comme le malade doit manger, qu'il ait faim ou non, parce qu'il sait que la nourriture lui fera du bien, nous aussi, lorsque nous n'avons pas envie de pratiquer nos devoirs spirituels, agissons avec joie, sachant que cela nous sera utile, même si nous n'en avons pas envie. Il faut de la violence et non de la contrainte ou de l'angoisse. La violence spirituelle n'est pas de la contrainte et elle aide. »

Il poussait à combattre, mais soulignait aussi les dangers d'une ascèse illusoire qui nourrit l'orgueil et qui se préoccupe exclusivement des ascèses corporelles, mettant de côté les passions de l'âme : « Le plus grand combat, c'est d'acquérir l'humilité et la charité, ce qui est pourtant chose facile même pour une petite fille. Les ascèses corporelles, lorsqu'on cherche à les accroître, peuvent développer aussi l'orgueil et la fausse impression que c'est quelque chose. Mais si on tourne le collimateur vers l'orgueil et qu'on le frappe, alors on peut réussir avec une grande facilité bien des choses. Préoccupons-nous de mettre en pratique d'abord l'humilité et la charité, et ensuite la veille et le jeûne. »

« Le moine, disait-il, doit acquérir la domination sur soi-même et le contrôle de soi. Qu'il parle quand il le faut, qu'il mange quand il le faut. Alors il ne souffrira aucun dommage, où qu'il aille, où qu'il se trouve. Celui qui n'a pas le contrôle de lui-même ressemble au bœuf qui trouve le fruit et ne cesse de le manger jusqu'à ce qu'il en étouffe. Il y en a beaucoup qui se laissent aller facilement et, n'ayant pas de frein, se laissent emporter par la pente. »

L'ascèse de l'Ancien était grande, cachée, et avait pour principe le zèle généreux (*philotimo**) ; elle n'était pas sèche ou formelle. Elle manifestait son grand amour pour Dieu. Celui qui aime se languit de souffrir pour celui qu'il aime. Il ne faisait pas de l'ascèse un but en soi, mais un moyen de purification et de sanctification. C'est une façon et un moyen d'aider les hommes et un sacrifice agréable à Dieu. Un jour, il goûta à la viande, mais uniquement, et seulement dans ce cas-là, par charité, pour inciter un moine malade à en consommer pour sa santé. Dieu lui fit la grâce de ne pas sentir le goût de la viande.

L'Ancien, par son ascèse, est mort au monde. Il a desséché sa chair, pour que les passions ne lui soient pas nuisibles. Il a purifié son âme et son corps et s'est révélé être un vase d'élection de la grâce.

7. Dans le travail et le labeur.

Depuis son jeune âge, l'Ancien aimait le travail manuel. Il aidait ses parents pour les travaux des champs. Il était infatigable et productif. Il moissonnait seul des arpents entiers et, pour se donner du courage, il entraînait jusqu'à la moitié du champ, et il moissonnait d'abord un « sillon » de sorte

qu'il ne semblait plus y avoir que deux petites parcelles non moissonnées.

Comme menuisier, il travaillait beaucoup, parce qu'il aimait son métier. Il travaillait consciencieusement et avec bonne humeur, cela venait du fond de son cœur. Il combinait la menuiserie avec son œuvre spirituelle et son amour des hommes. En travaillant, il psalmodiait et priait. Il faisait l'aumône de l'argent qu'il gagnait, ou travaillait pour les pauvres sans salaire. Comme moine, il accomplissait ses diaconies avec rigueur et diligence et, en outre, il aidait avec un zèle généreux (*philotimo**) tous ceux qui en avaient besoin.

Au Stomion, quand les travaux de rénovation lui en laissaient le loisir, il faisait des icônes et les donnait en bénédiction ; il collait sur du bois une icône de papier, et mettait des pignons en guise d'encadrement. C'est alors qu'il commença à fabriquer à la presse de petites icônes qu'il parachevait ensuite. Il avait un tour qu'il mouvait avec son pied, et faisait différents travaux manuels, en particulier de remarquables plateaux en bois pour *Partoklasia**.

Dans les travaux monastiques, l'Ancien était habile et indépassable, mais aussi comme travailleur manuel, il était infatigable et défiait toute concurrence. Des moines qui le connaissaient témoignent qu'il « coupait du bois plus rapidement que les bûcherons, rabotait avec la rapidité d'un rabot électrique et abattait le travail de dix hommes ». Il n'admettait pas la trop grande minutie et la lenteur dans le travail, parce que « l'on se moque d'un homme indolent²⁴⁵ ». Il voulait que le moine ne fasse que peu de travail manuel et beaucoup de travail spirituel. L'abondance de travail pousse l'homme à oublier Dieu, comme les Hébreux en Égypte. Mais il disait : « Quand on travaille, on travaille. »

Au Mont Sinaï, il faisait des icônes sculptées dans le bois, en particulier de Moïse le prophète recevant le Décalogue. À la skite d'Ivion, il gravait surtout des croix pectorales et des croix pour la bénédiction des eaux. Une petite croix de bénédiction creusée dans le bois, avait seize personnages. On en distinguait tous les détails, même les ongles des doigts. Il n'apprit pas la sculpture sur bois auprès d'un maître. Il était autodidacte. Il fit lui-même son apprentissage et devint un excellent sculpteur sur bois. Les œuvres qu'il produisait, outre leur perfection artistique, avaient une grâce particulière, parce qu'il les faisait avec piété et prière. De la sculpture sur bois, il disait : « Les représentations du Crucifié et des autres personnages doivent être comme naturelles, mais plus fines, plus ascétiques pour laisser paraître leur spiritualité. Il ne faut pas que le Christ ait du ventre, d'autant plus qu'il était à jeun. »

Il conseillait : « Si on se met à penser comment on va économiser du bois pendant le travail manuel, ce n'est pas de la prière. Mais si l'on réfléchit à la façon dont on va donner au visage du Christ une belle expression, c'est de la prière. » À Katounakia, il sculpta des icônes représentant la Crucifixion : avec

le Crucifié, la Toute Sainte et saint Jean le Théologien. Il faisait aussi des coupe-papier à partir des chutes de bois. Il écrivait dessus des citations de l'Écriture et les donnait en bénédiction. À la Précieuse-Croix, il faisait surtout des icônes pressées. Il les déposait à l'extérieur de la porte de la cour, laissant les pèlerins qui le désiraient en prendre autant qu'ils voulaient. Il avait différentes matrices : la Toute Sainte Glykophiloussa, le Crucifié, sainte Euphémie, saint Arsène, la Sainte-Montagne, le Sinaï, et la Croix avec la lance et l'éponge pour les boucles des ceinturons monastiques. Le plus difficile était de graver les matrices. Sur un morceau d'acier qu'il taillait en forme d'œuf ou de carré, il gravait le négatif de la représentation en frappant, avec un maillet, de petits ciseaux de sa fabrication. Il allait chercher du bois dans la forêt, du bois de fustet²⁴⁶ et de charme, le coupait, le transportait de loin sur son épaule et, après qu'il eut séché, le coupait en tranches avec une scie, puis l'aplanissait. Ensuite, il faisait chauffer les matrices sur le feu, les pressait sur le bois préparé à l'aide d'une presse à vis manuelle, et les formes reproduites sur le bois prenaient un aspect plein de douceur. Il montra aussi à d'autres Pères comment travailler, et en plus il leur donna des matrices toutes faites.

À la Panagouda, il gravait des icônes de petite taille de la Toute Sainte Glykophiloussa, et les offrait à des gens qui avaient des besoins particuliers. Elles étaient si réussies qu'elles semblaient vivantes, comme animées. Il fit aussi une reproduction sur bois de la Sainte-Montagne. Toujours à la presse, il fit une représentation aussi jolie qu'originale : sur du papier il pressa une matrice avec le Christ ou la Toute Sainte encadrés de fleurs sauvages.

Voyant l'un de ses disciples tresser un chapelet*, il apprit à son tour et, dès lors, il tressait des chapelets, même en parlant aux gens. Il les distribuait en bénédiction. Mais comment ses œuvres auraient-elles pu suffire à tant de gens ? Il achetait des travaux manuels pour soulager de pauvres ascètes et il les redistribuait en bénédiction. D'autres lui en donnèrent à distribuer, mais il préférait donner celles qui étaient le fruit de son travail. Il considérait que cela avait de la valeur. Ses tracas avec l'hémie, l'épuisement de ses forces corporelles, mais aussi l'augmentation des visiteurs contribuèrent à ce que le chapelet* devienne sa principale activité manuelle pendant ses dernières années. Il consacrait beaucoup de temps quotidiennement aux pèlerins qui ne cessaient d'augmenter, et alors qu'il était attentif à la discussion, ses mains mécaniquement mais aussi rapidement, tressaient un chapelet*.

Le travail manuel est le bâillon de l'acédie* et il aide le moine à rester dans *L'hésychia**. Mais l'Ancien n'avait pas besoin de tels adjuvants pour rester dans le désert. Il travaillait de ses mains naturellement pour ne pas manger le « pain de l'oisiveté » et le « blé de la paresse » bien que ses besoins fussent minimes et qu'il ne vendît que rarement son travail. Celui-ci était surtout une

246 *Chrysoxulo*. Appellation commune : *cotinus*, arbre à perruques ou fustet (*Cotinus coggygria*, *Rhus cotinus*). On tire de son bois une teinture orangée.

manifestation de sa grande charité. Il voulait avoir quelque chose à offrir à chacun. Il se fatiguait, distribuait ses travaux manuels pour « la gloire de la Toute Sainte » et donnait joie et consolation aux hommes, qui considéraient comme une grande bénédiction le fait d'avoir quelque chose de lui. Pour que les travaux manuels des moines soient bénis par Dieu, il faut qu'ils soient faits dans la prière sans précipitation. Il disait : « Quand nous faisons notre travail manuel en paix et dans la prière, alors notre état spirituel est transféré, il s'imprime, d'une certaine façon, dans le travail manuel, et les gens qui le reçoivent sont bénis. Un jour, je faisais une icône et, de ma main, comme elle en avait l'habitude, je disais sans arrêt la prière sans que le travail ne m'affecte, et l'icône prit forme d'elle-même. Je l'ai embrassée et je suis resté ainsi deux ou trois heures... Quand nous avons atteint un bon état spirituel et qu'il y a ce débordement d'amour pour le Christ, alors la diaconie aussi devient une prière. Une autre fois, on m'avait commandé trois icônes de saint Dimitri ; j'avais un délai de six mois. Le dernier mois arriva et j'en avais encore une à faire. Et voilà ! comme le souci, l'inquiétude s'étaient manifestés, elle ne prit pas une forme correcte. Je l'ai donnée en bénédiction*, je n'étais pas apaisé. »

Il était inconcevable pour l'Ancien que l'on fît du travail artisanal ou manuel sans prier. Un moine lui demanda : « Géronde, que dois-je faire maintenant que je rénove le *kellion* ? » Il répondit : « Que tes mains travaillent, mais que ton esprit soit tourné vers Dieu avec la prière. » Il insistait sur la simplicité dans le travail manuel : que l'on ne fasse pas des représentations complexes ou que l'on ne s'égaré en acceptant beaucoup de commandes ; dans la mesure du possible, que l'on se limite à une seule représentation, mais qu'on la réalise le mieux possible en sorte que l'esprit puisse prier en paix. Il disait également : « Il vaut mieux vendre bon marché son artisanat et ne pas faire d'aumônes que de le vendre cher et de disposer de l'argent pour des aumônes. »

Il insistait beaucoup pour que les iconographes fissent de belles icônes, car, disait-il, « une icône est une prédication éternelle, alors que celle du prédicateur dure peu. Par exemple, en voyant une icône de la Toute Sainte, on est consolé. Bien sûr, si l'icône n'est pas belle - si elle a un visage ou des yeux farouches, etc. -, elle fait une prédication négative. Quelqu'un me disait : "J'allais vers l'icône du Christ pour lui ouvrir mon cœur, mais je vis le Christ comme un soldat allemand, qui me regardait sévèrement, et j'en eus le cœur serré." L'icône fait des miracles quand elle attire la grâce du saint qu'elle représente. Tout ce qu'aime quelqu'un se reflète sur l'icône. D'habitude, nous nous reproduisons nous-mêmes. Une personne aimait sa sœur, et elle représenta sa sœur. Tout ce que nous faisons en étant totalement consacrés à Dieu acquiert de la grâce. L'état intérieur de l'âme se reflète sur le travail manuel. Si tu as de la piété, ton travail sera abreuvé de piété. Si tu as de

l'angoisse, quelque chose de démoniaque, cela aussi se communiquera. »

L'Ancien soulignait naturellement l'importance de la piété et du soin dans le travail manuel, mais il le considérait comme étant un soutien et non une fin en soi. Il disait : « Nous les moines, nous n'avons finalement pas pour but de devenir de bons chantres ou de bons artisans, mais de bons moines, des anges. Alors ton travail aussi sera béni, et les gens, en le recevant seront bénis à leur tour. C'est pourquoi ils préfèrent les produits de l'artisanat des monastères, comme étant des bénédictions. »

8. Bonne odeur de piété.

Un ascète reclus entendit dire beaucoup de choses sur l'Ancien Païssios. Il lui rendit visite, ils discutèrent, et il constata que l'Ancien était un homme particulièrement pieux. Effectivement, il témoignait d'une piété rare qui lui fut enseignée par ses parents, surtout sa mère.

Ensuite, au monastère, il fut édifié par beaucoup de pères, surtout par un hiéromoine dont il disait : « Nous, nous ne pouvons pas arriver à la piété de Père X., impossible. Il célébrait quotidiennement la Liturgie et combattait beaucoup. Pendant six mois, il ne se nourrit quotidiennement que d'une demi-prosphore* de petite taille et de tomates séchées au soleil. » Ce pieux prêtre et les autres prêtres du monastère, quand ils célébraient la Liturgie dans les chapelles, préféraient que le jeune Père Averkios soit leur desservant (il devint le Père Païssios). L'Ancien avait une piété innée, mais de plus il la cultivait beaucoup. Il lui attribuait beaucoup d'importance au point de dire que « la piété est la vertu la plus importante, parce qu'elle attire la grâce de Dieu ».

La piété, selon l'Ancien, c'est la crainte de Dieu, la sensibilité spirituelle. L'homme pieux ressent fortement la présence de Dieu, et se comporte avec attention et retenue. Il voulait que la piété coule de source, soit intériorisée. Les manières extérieures, il les avait en aversion. S'adressant à une communauté dans laquelle la vie cultuelle était empreinte d'ordre et de discipline, il disait : « Si cela a sa source en eux, si c'est quelque chose d'intérieur, je le respecterai. » Lui-même était mû par la piété, mais aussi par une liberté étrangère aux manifestations extérieures formelles et sèches. S'il ne ressentait pas quelque chose, il ne la faisait pas. Il distinguait la piété de la dévotion²⁴⁷. Il évitait même d'en mentionner le nom. Il disait que la piété était un encensement, la dévotion de l'eau de Cologne.

Sa piété commençait par les petites choses sans importance pour s'étendre jusqu'aux choses les plus essentielles et spirituelles. Il disait : « Il y a un danger si quelqu'un méprise les petites choses, que ce mépris se développe et

247 Dans le sens piétiste (*eusebismos*), ou formaliste, et non pas dans le sens patristique de la vraie foi (*eusebia*).

atteigne les choses plus importantes et plus saintes, et sans qu'on le comprenne, en se justifiant soi-même, sous prétexte que cela n'est pas important, que cela ne fait rien, on arrive - que Dieu nous en garde ! - au mépris complet des choses de Dieu, et on devient ainsi impie, impudent et athée. ».

On discernait sa piété à la façon dont il priait, dont il vénérât les icônes, dont il recevait *Vantidoron** et *Vagiasmos**, à la façon dont il communiait, dont il tenait l'icône dans les processions, dont il chantait, dont il entretenait la petite chapelle de sa calyve. Il faisait très attention aux détails. Ce n'était pas de la minutie ni du formalisme. C'était une attitude envers Dieu qui n'est prévue par aucun *typikon**, mais relevait d'une disposition personnelle. Il ressentait comme étant sacrée non seulement sa chapelle mais aussi tout l'espace de sa calyve. La cellule où il priait, était pour lui une chapelle. Il y avait une iconostase avec beaucoup d'icônes, où brûlait une veilleuse perpétuelle ; il y brûlait de l'encens et allumait beaucoup de cierges. Il avait aménagé son lit comme un tombeau et disait que c'était le sanctuaire de sa cellule. Il n'y posait pas d'icônes ni de livres saints, sauf à son chevet, où se trouvait une icône très détériorée et décolorée. Un frère lui demanda pourquoi. Bien que l'Ancien, au début, s'ingénîât à le cacher, le frère comprit finalement que la raison en était ses embrassades et ses larmes : « Je peux passer toute une veille ainsi », confessait-il avec retenue. Il vénérât aussi les autres endroits de sa calyve : l'atelier, où il faisait les icônes, l'hôtellerie où, avec la grâce de Dieu, des âmes renaissaient, même le balcon et la cour. Il considérait comme un manque de piété le fait d'avoir les toilettes à l'intérieur de la calyve. Non seulement par ascèse, mais aussi par piété, il les avait à une certaine distance. À la Précieuse-Croix, un jour qu'il était absent, les pères du monastère, sous l'effet de leur affection, pour ne pas qu'il soit incommodé, lui construisirent de petites toilettes, certes extérieures, mais adjacentes à la calyve. L'Ancien ne les utilisa jamais.

Dernièrement, alors que son état de santé s'était beaucoup dégradé et qu'il sortait souvent de nuit par le froid, la pluie, la neige, ses enfants spirituels insistèrent pour lui construire des toilettes au bout du couloir du balcon, afin de lui faciliter les choses. Mais il refusa en disant : « C'est par là que la Toute Sainte est apparue. Comment pourrais-je en faire maintenant des toilettes ? » Comme les anges du ciel pleins de piété adorent Dieu nuit et jour, de même la vie de l'Ancien était parfumée par une piété aussi profonde que spontanée. Cela transparaisait à travers de nombreuses manifestations, lors de son contact avec les choses saintes et de sa relation avec Dieu. Il les ressentait comme des choses vivantes.

Alors qu'il rendait visite à un *kellion*, il souffrit de son hernie. L'Ancien de la calyve l'invita à s'allonger un peu pour se reposer, mais il n'accepta pas. Il aurait pu s'allonger seulement sur le côté gauche, mais il aurait eu alors les

pieds tournés vers les icônes, chose qu'il considérait comme impie.

Quand il entra dans le sanctuaire de sa chapelle, il avait l'habitude de faire une prosternation jusqu'au sol avec un signe de croix, il enlevait son bonnet, embrassait la croix et entra par la porte latérale. Au moment de la communion, quand il allait communier, il se prosternait en faisant de grandes métanies. Pendant une période, il avait pour règle de rester trente-trois heures totalement à jeun avant de communier.

En raison de son grand respect pour le sacrement de la prêtrise, il n'accepta pas de devenir prêtre, bien que, comme il le reconnut lui-même, il en eût reçu la certitude intérieure (*plérophoria*) à trois reprises²⁴⁸.

Il considérait que la piété était une vertu de base pour chaque chrétien. La mesurant avec ses propres critères, qui étaient sévères, il considérait que la piété était indispensable, mais rare. Pour l'Ancien, elle avait plus de poids que beaucoup d'autres vertus. Il considérait qu'elle était un critère en bien des domaines. Quand une personne pieuse écrivait, disait ou faisait quelque chose qu'on lui reprochait par la suite, l'Ancien, avant de se faire une opinion claire, lui trouvait des excuses en disant : « C'est un homme pieux, je ne crois pas qu'il ait fait une telle chose. » Il croyait que la piété protégeait l'homme des erreurs, des illusions et des chutes, peut-être conformément à la parole : « Dieu protège la voie des hommes pieux²⁴⁹. » Pour l'Ancien, la piété jouait un grand rôle dans toutes les manifestations et dans les combats du chrétien, et surtout du moine.

C'était un coefficient sûr, qui participait à tout en faisant progresser l'état spirituel. Il conseillait aux moines de veiller à l'acquérir. Il disait que « le jeune moine, en particulier doit être la piété en personne. Dans ce but, le fait d'avoir toujours 1 *'Evergétinos*²⁵⁰ ouvert (il devait le lire souvent), est d'une aide efficace, ainsi que le fait d'avoir des relations avec d'autres personnes pieuses. » Un jeune moine demanda à l'Ancien à quoi il devait faire plus particulièrement attention. Il lui répondit : « À la piété et à l'attention à soi-même. »

Un évêque russe lui demanda qui il devait ordonner prêtres, parce qu'il y avait beaucoup de candidats. Il lui répondit : « Les pieux et les purs (chastes). » Il ne lui dit pas : les cultivés, ceux qui ont une belle voix, ou les actifs. Pour le chant comme pour la peinture d'icônes, la piété, aux yeux de l'Ancien, comptait plus que le savoir-faire, et il la discernait dans une icône ou dans un chant. Il disait : « Si l'on est attentif au sens des tropes, on sera transformé par lui et l'on chantera pieusement. Si l'on est pieux, et que l'on commette une

248 De plus, ce n'était pas un ordre, mais une possibilité : c'est-à-dire qu'il pouvait le devenir, parce que quand on l'interrogea à ce sujet, il répondit : « Le Christ nous fait des cadeaux. Faut-il que nous les acceptions tous ? »

249 Pr2, 8.

250 Anthologie de textes patristiques relatifs à la vie spirituelle, composée au XI^e siècle par le moine Paul Evergétinos.

faute quand on chante, la voix en est adoucie. Mais si l'on ne fait attention qu'à la technique, c'est-à-dire que l'on passe d'une note à une autre, que l'on chante sans piété, on deviendra comme un chantre laïc qui chantait "Mon âme, bénis le Seigneur" comme un forgeron frappant son enclume. Je l'ai entendu en voiture. Je n'étais pas reposé. J'ai dit au conducteur : "Ferme le lecteur de cassettes." Quand tu ne chantes pas du fond du cœur, c'est comme si l'on te chassait de l'église. Un saint canon dit que les voix désordonnées doivent recevoir une pénitence, parce qu'elles chassent les gens de l'église. »

Pour la peinture d'icônes, il conseillait : « Faisons l'icône avec piété, comme si nous voulions la donner au Christ. Est-ce que cela nous ferait plaisir si l'on nous donnait une photo avec notre visage déformé ? Il n'est pas correct de représenter la Toute Sainte avec le visage de sainte Anne, pour que soi-disant sa beauté corporelle n'apparaisse pas. Il n'y avait pas de plus belle femme, aussi bien psychiquement que corporellement, que la Toute Sainte. Avec la grâce qu'elle avait, comme elle a transformé le cœur des hommes ! »

Il disait de l'icône de la Mère de Dieu Glykophilousa du saint monastère de Philothéou, que techniquement elle avait des imperfections, parce que les pieds du Christ ressemblaient à des cales, mais qu'elle était thaumaturge et avait beaucoup de grâce et de douceur parce que Dieu avait récompensé la piété du peintre. Et « alors que la grâce vient sur l'homme pieux et embellit son âme », il constatait avec regret qu'aujourd'hui les hommes ne prêtent pas attention à une telle question. Il disait que « celui qui n'a pas de piété, mais méprise les choses saintes, la grâce divine l'abandonne, la tentation le domine, et qu'ainsi les hommes deviennent démoniaques. La grâce ne s'approche pas d'un homme impie. Elle va chez ceux qui lui font honneur. »

Comme exemples d'impiétés, il citait le sacrifice de Caïn²⁵¹ et celui des fils Éli²⁵² dans l'Ancien Testament. Leur mépris a déchaîné la colère de Dieu, et ils ont été punis. L'Ancien considérait qu'il était impie de poser des icônes, des livres ecclésiastiques, de *Vantidoron** et, en général, des objets sacrés sur une stalle, et bien davantage sur des chaises ou des lits, en dehors du chevet. Les petites icônes qu'il distribuait en bénédictions, il conseillait de les mettre dans la poche de la poitrine. Il raconta le cas d'un pèlerin dont la tête s'était tordue, et l'Ancien avait compris qu'il souffrait d'une possession diabolique parce qu'il avait mis dans la poche arrière de son pantalon une croix avec du bois de la Précieuse Croix, qu'il lui avait donnée. Il interdisait à ceux qui mènent une vie dissolue, de porter sur eux du bois de la Précieuse Croix. Il raconta que quelqu'un avait été possédé, parce que, le jour où il avait communié, il avait craché dans un endroit impur, tandis qu'une autre femme l'avait été pour avoir répandu de l'eau bénite dans des ordures. Un jeune fiancé était allé voir un magicien, et celui-ci lui dit d'uriner sur les bagues de

251 Voir Gn 4, 3

252 Voir 1 Sam 2, 12 -17

fiançailles ; il obéit et fut possédé, parce que les bagues de fiançailles sont des choses saintes. Il citait encore d'autres exemples qui montraient comment des gens, par manque de piété et de soin, avaient été abandonnés par la grâce divine et possédés par le démon.

Il considérait qu'il n'était pas correct de nommer les saints Pères de l'Église simplement par leur prénom (Basile, Grégoire, etc.). « Alors que l'on parle du Père untel, ou que, lorsqu'on s'adresse à moi, on m'appelle "Père", les saints Pères de l'Église, devrait-on les nommer ainsi ? »

Il ne voulait pas que l'on offrît à Dieu de la cire altérée, de l'huile de graines ou de mauvaise qualité, mais « ce qu'il y a de mieux pour le culte. Il en est de même pour ce que nous offrons de nous-mêmes²⁵³ : la prière pure et non pas des bâillements. » Il considérait qu'il était particulièrement impie de célébrer une Divine Liturgie avec des prosphores* un peu moisies : « Le Christ nous donne Son corps et Son sang, et nous, nous Lui donnerions des prosphores moisies ? » Il pouvait faire des kilomètres pour trouver des prosphores pour la Divine Liturgie. Il les prenait par le côté et faisait attention à ne pas toucher leur sceau. L'Ancien essayait d'être agréable et de reposer Celui qu'il aimait. Poussé par son grand amour, il offrait à Dieu tout ce qu'il y avait de mieux et il se comportait avec délicatesse et sensibilité spirituelle, avec piété, et Dieu dans Sa bienveillance lui prodigua Sa grâce en abondance.

9. Il a aimé la justice.

Selon l'Écriture sainte, juste est celui qui accomplit tous les commandements de Dieu et qui est agréable à Dieu, c'est-à-dire le saint. La justice est la marque commune de tous les saints. Selon l'usage actuel, juste est celui qui est irréprochable dans ses relations avec les autres. C'est dans ce sens que l'Ancien entendait la définition. Il distinguait entre la justice humaine (selon laquelle quelqu'un ne cause pas de tort à son prochain) et la justice divine (selon laquelle quelqu'un endure, en connaissance de cause et avec reconnaissance, les injustices). Selon l'Ancien, « la justice divine, c'est de faire ce qui repose l'autre », c'est-à-dire de préférer sacrifier sa volonté, sa tranquillité, son droit, pour soulager et aider quelqu'un. « La justice spirituelle, c'est, comme il le disait en particulier, que l'homme sente que les fardeaux des autres sont les siens. Plus la personne est avancée spirituellement, moins elle se donne de droits à elle-même. Disons par exemple que nous gravissons une pente en compagnie de quelqu'un avec un sac sur l'épaule. L'homme spirituel prend aussi sur lui le fardeau de l'autre pour l'alléger, mais, par tact, il lui dit que cela l'aide. Toute l'affaire consiste à nous mettre à la place de l'autre, à le comprendre. Alors, nous nous apparentons au Christ. »

L'Ancien conseillait : « Rejetez toute logique et justice humaines. Mettez-vous au service de la justice divine. Quelques personnes, quoique spirituelles, font un nouvel évangile et veulent que le christianisme ne soit pas un objet de risée. Au contraire, le moine doit se réjouir quand on lui cause du tort. Il n'a aucun droit, parce qu'il suit les traces du Christ qui fut injustement traité. Le mondain possède à la fois l'ignorance et beaucoup de droits. Si son supérieur le maltraite, il le traînera au tribunal. Le moine, quelque injustice qu'on lui fasse, n'a aucun droit, même si on l'insulte. Dieu l'a voulu ainsi dans Son économie, pour nous acquitter de quelque péché ou pour que nous économisions quelque franc. Quand on nous fait du tort et que nous cherchons à faire prévaloir notre droit, alors nous ne laissons rien à la Caisse d'Épargne. » Mais il croyait que celui qui, consciemment, supporte les injustices est récompensé dans cette vie par Dieu qui est juste, par des dons spirituels - mais aussi matériels - proportionnellement à son état spirituel.

Il écrivait dans une lettre (le 25 février 1971) : « J'ai vu la grande justice de Dieu, qui n'a pas de limites, lors d'un événement. Une âme à laquelle on avait nui, en servant gratuitement des pécheurs, arriva à un niveau de contemplation spirituelle après un mois d'épreuves et vivait les mystères de Dieu. »

Il conseillait à un moine qui était en conflit avec un autre : « Dis à l'autre, qu'il a raison. Sais-tu combien sont allés en enfer dans leur bon droit ? La justice nuit au moine » (c'est-à-dire que cela lui est nuisible « spirituellement », quand il essaye de faire valoir son droit). Mais il conseillait à quelques moines : « Au début, quand on n'arrive pas à accepter les injustices, les explications aident beaucoup dans les malentendus²⁵⁴. »

Il parlait de façon vivante de la victime de l'injustice : « Pour les orphelins, pour les malades, pour les vieux, pour tout le monde, il y a des institutions. Pour le malheureux qui a subi l'injustice, il n'y a pas d'institution. Chacun le prend pour le jeter sur le dos d'un autre, parce qu'il le considère comme un fardeau pesant et laid. Et pourtant, il est si doux, celui qui a subi l'injustice, autant que quoi que ce soit d'autre ! Les plus beaux moments que j'ai vécus, c'est lorsque j'ai eu à souffrir de l'injustice. Quiconque accueille celui qui a subi l'injustice, accueille le Christ maltraité dans son cœur. Les querelles se produisent parce que chacun veut se saisir de plus de droits que ce qui lui revient. Ce n'est que lorsque quelqu'un se trouve en possession de beaucoup de charité qu'il amasse l'injustice et laisse le juste aux autres. Seul le Christ a reçu toute l'injustice en prenant Sa croix pour nous. »

Il réalisait cette justice divine dans son existence. Non seulement il supportait de bon gré les injustices, mais il avait aussi la délicatesse de se comporter avec finesse, pour ne pas froisser et blesser ceux qui lui avaient nui.

254 Jeu de mots en grec entre le mot employé pour « explication » (*synexegêsis*) et « malentendu » (*parexegêsis*).

Il les considérait comme étant des bienfaiteurs, il priait pour eux et leur envoyait des cadeaux. Il disait : « Souvent, nous estimons que l'on nous fait du tort. Les injustices sont fondamentalement des bienfaits. Personne ne peut nous nuire si nous-mêmes nous ne nous nuisons pas. Nous nous nuisons à nous-mêmes quand nous ne vivons pas spirituellement. Nous vivons spirituellement quand nous observons les commandements. »

L'Ancien ne s'en tenait pas qu'à la justice divine, mais il faisait soigneusement attention de ne pas « participer aux péchés d'autrui²⁵⁵ ». Il n'acceptait pas quelque chose qui soit contradictoire avec la justice divine. Durant la période où il se trouvait au monastère de Stomion, une femme riche avait loué sa maison à une famille pauvre qui n'avait pas de quoi payer le loyer. Elle voulait aller au tribunal et donner l'argent qu'elle devait recevoir au monastère. Le Père Païssios, bien qu'il ait de grands besoins, refusa : « Cette somme d'argent tu veux la prendre à un monastère (la famille pauvre) pour la donner à un autre, je n'en veux pas », lui dit-il. Il prenait des ouvriers sans conclure d'accord sur leur salaire. Personne ne s'en plaignait. Il leur donnait ce qui leur revenait et en plus quelque bénédiction*. Il aimait et appliquait tant la justice divine qu'il préférait subir une injustice et aller en enfer, plutôt que de causer du tort à quelqu'un. Il lui arriva un événement surnaturel, comme il le mentionne dans une lettre (4 avril 1966) : « Un jour, je suppliais Dieu d'aller en enfer, en premier lieu en raison du fait que je n'étais pas digne de voir Sa face très sainte, mais aussi pour que tous ceux que j'avais affligés soient dignes de Son Royaume, tous ceux auxquels j'avais nui, tous ceux que j'avais blâmés en tant qu'homme durant toute mon existence. Le bon Dieu me permit d'éprouver un peu l'enfer durant une semaine, que je n'ai pu supporter. En me souvenant de ces jours, je tremble. C'est pourquoi, il aurait mieux valu que l'homme qui doit aller en enfer ne soit pas né. »

Une autre fois aussi, il implora Dieu pour les prétendues injustices qu'il aurait commises par ignorance : « Mon Dieu, tous ceux que j'ai blâmés, prends-les en pitié ; quant à ceux que j'ai traités injustement, si j'ai fait quelque aumône, donne-la leur. »

Mais l'Ancien se montra juste aussi au sens évangélique, puisque depuis son jeune âge il s'était appliqué à observer les commandements de Dieu.

La justice qu'il mettait en pratique lui assurait une protection et un bouclier contre les tentations et contre les dangers. Particulièrement quand il était soldat et qu'il accomplissait des missions dangereuses, elle le protégeait plus que du bois de la Précieuse Croix, puisque le Seigneur « protège les justes²⁵⁶ » et « récompense selon la justice²⁵⁷ ». En outre, elle le protégeait invulnérablement et infailliblement des innombrables attaques et pièges des démons. Il vit un

2551 Tm 5, 22.

256 Ps 36,17.

257 Ps 18,21.

démon qui parcourait la cour de sa calyve avec une corde en disant : « Je vais bien finir par l’attraper. » Si nous ne réalisons pas la justice divine, il n’y a pas de progrès dans la vie spirituelle, et notre prière n’est pas non plus entendue. « Tant de prières s’élèvent. Le monde aurait dû changer. Mais puisqu’il n’y a pas de justice, elles ne sont pas entendues. » Alors que la prière d’un seul juste suffit, pour que Dieu prenne en pitié tout un peuple^{66 258}.

10. Zèle généreux (*philotimo*).

Le *philotimo**, pour l’Ancien, c’est « la pieuse quintessence de la bonté, la charité rendue brillante de l’homme pieux. Alors le cœur déborde de reconnaissance pour Dieu et ses frères et, par finesse spirituelle (sensibilité), essaie de rendre en retour la moindre bonté dont lui témoignent les autres ». Tout ce qui est accompli au-delà du devoir et de l’obligation, sans qu’on le requière, par amour désintéressé, c’est du *philotimo*.

Toutes les actions de l’Ancien étaient marquées du coin de cette vertu. Depuis la simple aide offerte à quelqu’un, jusqu’à son abnégation pendant la guerre pour empêcher que les autres fussent mis en danger ou tués ou, par la suite, dans la vie monastique, à ses combats pleins de zèle généreux (*philotimo*) qui dépassaient ses capacités de résistance. Comme moine, il ne lui suffisait pas d’accomplir sa règle de prière et son office, et d’apaiser ainsi sa conscience en remplissant ses devoirs monastiques. Il avait la bonne inquiétude d’en faire un peu plus, recherchant ce qui comblerait son âme. Son *philotimo* le poussait à se livrer à de grands combats et à n’épargner ni ses forces ni son temps ni son repos. Il offrait tout à Dieu et à ses frères, pensait aux autres plus qu’à lui-même, et n’hésitait pas à se sacrifier pour les aider. Voici un exemple de son abnégation radicale, tel qu’il le raconta lui-même : « Lorsque j’étais un jeune moine, on me demandait d’aller ici et là. Un jour, après avoir beaucoup travaillé, le moine pêcheur vint me dire : “Viens donc m’aider à relever les filets.” J’y suis allé aussitôt, sans être traversé par la pensée de l’état dans lequel je me trouvais. Dès que je saisis les filets pour les soulever - était-ce dû à la fatigue ou à l’ascèse à laquelle je me livrais, je ne sais - les artères de mon cou se rompirent, le sang se mit à jaillir et nous l’arrêtâmes avec difficulté. »

L’Ancien était ému quand il voyait chez d’autres du *philotimo* et il nous citait souvent des exemples pour nous inciter à agir de même. Un jour il nous raconta qu’« une femme disait : “Puisque le Christ a été dans la peine et que moi je L’ai déçu, je ne veux pas éprouver de joie.” Et elle était si joyeuse ! Elle disait aux autres de prier pour qu’elle n’éprouve pas de joie, mais qu’elle souffre pour le Christ. Quel *philotimo* ! Mais, tout en disant cela, elle avait tant

de joie et de jubilation, que cela jaillissait d'elle-même. »

Avec ses conseils spirituels, il nous aidait à comprendre, à aimer et à acquiescer du *philotimo* dans toutes nos activités : « Nous devons faire le bien non pas par intérêt, ni par respect pour la loi, mais par amour pour Dieu. Alors, non seulement je fais facilement tout ce que je dois faire, mais je sacrifie de plus tout ce qui me revient. »

« Soyons donc mus par le *philotimo*. Les enfants qui ont ce zèle veillent à reposer et à satisfaire leurs parents. Nous autres les moines, devons chercher à savoir ce qui procure la paix à notre Ancien et le faire avant même qu'il nous le demande. »

« Ne laissons pas l'autre se fatiguer dans sa diaconie*, en soulageant faussement notre conscience en nous disant que pour notre part nous avons terminé notre tâche. Soyons prêts au sacrifice. »

« Ayez du zèle généreux et n'exploitez pas les autres. L'homme qui a du zèle est bombardé de bénédictions, alors que le grognon engendre l'infortune. Le cœur n'est pas purifié par du "Monsieur Propre", mais par le zèle. Le moine qui ne cesse de demander de l'aide à ses pères spirituels ne devient jamais mûr, il reste un enfant avec la mentalité d'un bambin. Il ne se sacrifie pas pour les autres, et ainsi il reste avec un cœur de pierre au lieu d'avoir un cœur maternel. »

Le zèle généreux, vertu qui caractérisait l'Ancien, le révéla comme bienfaiteur quand il était laïc, comme héros quand il était soldat, et comme saint quand il était moine.²⁵⁹

11. Confiance en la Providence divine.

L'Ancien avait une grande foi en Dieu et une totale confiance dans la Providence divine, c'est pourquoi il disait : « Je suis certain à mille pour cent que si maintenant je donnais ce gilet, le temps que j'aïlle jusqu'à ma calyve, Dieu m'en enverrait un autre. Mais au début, pour nous éprouver, Il nous laisse un peu avoir froid et être malade ; ici il faut de l'attention. Ne pas dire : "Christ, moi c'est par amour pour Toi que je l'ai donné ; et Toi, Tu me laisses tomber malade ?" »

Il ne s'inquiétait ou ne désespérait jamais, quelque difficile et de mauvais augure que lui semblât la situation, que ce lut pour des questions qui le concernent personnellement ou son environnement, que ce fût sur le plan ecclésiastique, national ou international. Il voyait l'influence croissante et la domination du Malin et de ses instruments, mais il savait et proclamait qu' « un Autre tient la bride ». Il disait notamment que : « Le diable laboure, mais le

Christ sème. » Il croyait que « Dieu ne permet pas qu'un mal arrive s'il n'en sort pas quelque chose de bien ou, tout du moins, pour empêcher un mal plus grand ». « L'espérance qui jamais ne déçoit (Rm 5, 5) », l'accompagna pendant toute sa vie et surtout dans les difficultés. Au milieu des ténèbres et dans le brouillard, il parlait du ciel étoilé : « Tout ira bien avec la grâce de Dieu », disait-il à des âmes désespérées. À quelqu'un qui s'inquiétait des menées hostiles contre le pays, il fit cette réponse pleine d'espoir : « Même si l'on me disait qu'il n'y a plus un seul Grec, moi je ne m'inquiéterais pas. Dieu peut ressusciter un Grec. Un seul suffit. » « Même s'il ne devait rester qu'un seul chrétien, le Christ accomplira son destin de salut. » Quand d'autres parlaient de désagréables événements à venir pour la nation et répandaient la crainte, l'Ancien diffusait l'optimisme et l'espoir; il parlait d'une Grèce ressuscitée et de la réappropriation de Sainte-Sophie. « Dieu existe, qu'en fais-tu ? », dit-il à un clerc qui voyait un futur ténébreux pour le pays. Il disait : « Si je n'avais pas eu confiance en Dieu, je ne sais pas ce que je serais devenu. C'est à l'homme d'agir, jusqu'à un certain point. Après, Dieu agit. Ayons une confiance absolue. » Ce n'était pas pour l'Ancien un espoir flou, mais une certitude concrète, confirmée en outre par un nombre infini d'exemples. Durant son existence, il éprouva un très grand nombre de fois l'intervention de Dieu sous différentes formes. Soldat, il avait un évangile qu'il donna. Puis, il rechercha un évangile pour lire la parole de Dieu. Pour Noël, on envoya à son unité deux cents colis, et seul le sien contenait un évangile.



Au Stomion, un jour, il donna à un pauvre le gilet de flanelle qu'il portait, et il resta avec sa soutane. Descendant à Konitsa pour affaires, il passa par la poste. Il y trouva un paquet contenant des gilets de flanelle. L'Ancien croyait que : « Dès que tu donnes, Dieu te donne en retour. »



À Katounakia, son organisme avait besoin de sucre, et il n'avait rien. Alors arriva un visiteur qui lui apporta des figues et du raisin en lui disant : « Voici pour toi. » Alors l'Ancien rendit grâce à Dieu.



Un jour en marchant sur le chemin, il trouva un gros champignon « Gloire à Dieu, se dit-il. Quand je reviendrai, je le couperai, et il me fera la soirée. » Quand il revint, un animal en avait mangé la moitié. Sans se troubler il remercia encore Dieu : « Gloire à Dieu ! Il fallait que je ne mange que cette quantité », pensa-t-il et il le prit. Le lendemain en sortant de sa calyve, toute la zone était pleine de champignons. Il remercia Dieu de nouveau. « Gloire à Dieu, pour un seul, pour la moitié d'un, et pour beaucoup. »



Un enfant spirituel raconte : « Je suis allé voir l'Ancien à la Précieuse-Croix. Je vis des sortes de pantoufles qui me semblèrent un peu bizarre. Il y

avait du cuir pour semelle et au-dessus quelque chose de tricoté qui ressemblait à de la laine. Je n'en avais jamais vu de semblables. Je lui demandais :

“Où les as-tu trouvées, Géronda ?

— Si tu les veux, prends-les, me dit-il.

— Géronda, qu'en ferais-je? Je vous ai demandé cela par curiosité.

— Prends-les donc ! Moi, on m'en apportera d'autres toutes neuves.”

Devant son insistance, j'ai cédé, et sans les vouloir, je les ai prises.

Avant que je ne m'en aille, un moine arriva de Stavronikita en portant un colis. L'Ancien dit : « Ouvrons-les donc pour voir ce que le facteur a apporté. » Il l'ouvrit, et entre autres choses, il trouva une paire de pantoufles. “Alors, tu vois ? me dit-il.” »

*

Il se trouva que, un jour, un pèlerin qui se trouvait chez l'Ancien avait froid. « Que puis-je te donner, mon enfant ? », lui dit-il. Il chercha, ne trouvant rien à lui donner, et il lui donna le gilet qu'il portait. Dans l'heure qui suivit le départ du pèlerin, quelqu'un arriva lui apportant un paquet qui contenait un gilet.

L'Ancien nous raconta : « Une année (peut-être en 1971), j'étais malade depuis quinze jours avec de la fièvre, des frissons, sans poêle et seul. Je ne pouvais ni faire de la tisane, ni sortir. Je croyais que j'allais mourir, et j'ai jeté sur moi l'Habit de papa Tykhon. Alors, je ressentis une telle grâce ! Je me suis retrouvé à l'extérieur de mon *kellion* dans la lumière et je voyais tout avec d'autres yeux. Les oiseaux, les poissons, les planètes, l'univers entier. Tout parlait en disant que c'est Dieu qui a tout fait pour toi, homme.

Je priais Dieu pour que, quand je mourrai, je sois seul, et cette seule pensée m'inonda de joie et de jubilation. L'abandon des hommes et la privation de consolation humaine amène en abondance une consolation divine. »

C'est pourquoi, quand il était malade, il ne faisait pas appel au médecin. Il se soumettait à la providence de Dieu, avec confiance et patience, en disant : « Quand je suis malade, je ne veux personne avec moi, pour que Dieu me console. »

*

Comment ne pas avoir confiance en Dieu après tant de manifestations de la Providence divine, qui le prenait en charge « comme une nourrice prend un tendre soin de ses enfants²⁶⁰ ». Mais, malgré tout, Dieu prit soin de lui comme de son enfant valeureux et élu, d'une façon ou humaine ou surnaturelle, en prenant en charge les petites choses comme celles tout à fait indispensables, et d'habitude sans qu'il ait prié pour les obtenir. C'est pourquoi il disait : « Comme l'enfant se sent en sûreté sur le sein de sa mère, combien plus le croyant sur le sein de Dieu ! Désormais, je ressens la joie de l'enfant dans les

bras de sa mère. Le sein de Dieu, c'est le paradis. La prière s'arrête, tout s'arrête. On est au paradis. »

L'Ancien était « un homme béni, qui faisait confiance au Seigneur et dont le Seigneur était l'espérance²⁶¹

12. Ange de paix.

L'Ancien disait : « La paix est l'esprit de Dieu ; ce qui est autre (l'agitation, la confusion) provient du diable ». Effectivement, « la paix de l'âme montre que Dieu est partout présent à côté de nous et qu'il habite en nous²⁶² ». « Celui qui est privé de paix est privé de grâce divine²⁶³. » La paix est le fruit de la grâce et demeure dans les cœurs humbles et purs.

C'est cette paix que l'Ancien avait acquise. État intérieur charismatique, qu'il considérait comme supérieur à la prière. Elle joue un rôle primordial dans le dépouillement des passions et, surtout, dans la relation avec le Prince de la paix²⁶⁴ par la prière perpétuelle. C'est cette paix qu'il transmettait à ceux qui étaient autour de lui. On la discernait dans ses paroles, dans ses gestes, dans son regard joyeux et étincelant, dans son travail manuel, à la façon dont il accueillait et reconduisait les gens ; et particulièrement dans la prière. Auprès de lui, on respirait un autre air.

Il faisait très attention à ne pas être influencé par « l'esprit agité du monde qui a rendu celui-ci comparable à un asile de fous ». Il combattait pour conserver son état paisible. Il mettait toujours son réveil un peu en avance. Quand il allait rendre une visite, il partait plus tôt, pour ne pas se déplacer hâtivement et avec agitation, et que cette situation n'influe sur sa prière. Surtout, il voulait que l'on prie en paix dans l'église. Lorsque, pendant l'office, il voyait une agitation qui aurait pu provoquer de la confusion, il intervenait avec discernement et remettait de l'ordre. Il disait aux gens : « La paix du monde viendra de la paix intérieure. Les organisations pour la paix ne peuvent rien y faire. » C'est dans le repentir et le « bon ordre²⁶⁵ », qu'il situait l'acquisition de cette paix. Il disait : « La paix véritable vient quand l'homme se met en ordre intérieurement et veille à ne pas donner des droits à ce qui est étranger, car le tentateur essaie alors de lui enlever la paix par surprise. »

Un jeune moine lui demanda ce qu'il devait faire quand il ne terminait pas à temps sa règle de prière, ce qui lui occasionnait trouble et agitation. Il répondit

261 Jr 18,7.

262 S. JEAN DE CRONSTADT, *Ma vie en Christ*.

263 S. NECTAIRE D'ÉGINE, *Le Connais-toi toi-même*, éd. S. Nicodème, Athènes (sans date), p. 207.

264 « Car II (le Christ) est notre paix » (Ep 2, 14).

265 Le « bon ordre » intérieur. Cf. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 73 : « La paix vient du bon ordre. »

: « Fais quelques chapelets* pour toi-même, pour les vivants et les morts, dans la paix sans te bousculer et, plus tard, quand tu en auras l'occasion, termine le reste. »

La paix, comme il le soulignait, facilite l'ascèse : « Quand l'organisme spirituel a la paix de Dieu en lui, il n'a pas besoin de vitamines. Quand il n'a pas la paix, il a beau avaler des vitamines et de la nourriture, rien n'y fait. C'est pourquoi l'état intérieur contribue beaucoup à l'ascèse. C'est lui qui nourrissait les saints. Les malheureux séculiers peuvent bien manger même de la viande sans pouvoir endurer quoi que ce soit ; leurs jambes flageolent ; ils ne peuvent jeûner parce qu'ils vivent dans l'angoisse et l'anxiété et que la bile goutte sans cesse en eux. Quand l'homme se met en ordre intérieurement, même un peu de nourriture suffit à le nourrir. » On lui demanda : « Comment se fait-il que certaines âmes perdent leur paix intérieure avec des événements insignifiants ? » Il répondit : « Il leur manque l'éveil. Il faut être sur ses gardes, parce que ce démon attaque par surprise. Cette paix n'est pas réelle. Il croit qu'il perd la paix, alors qu'il n'a fait qu'ajouter de l'agitation à de l'agitation. Quelqu'un qui possède la vraie paix supporte tout. »

Des moines, en particulier, l'Ancien disait : « Ils ont tort de ne pas faire preuve de douceur parce qu'ils n'ont pas de responsabilités. Ils ne doivent s'occuper que d'eux-mêmes. Ce n'est que quand ils se seront mis en ordre eux-mêmes, qu'ils auront la douceur et, quoi qu'on leur dise, ils pourront le supporter. Ce n'est que quand notre intérieur est mis en ordre et se trouve dans la *nepsis** que, même si l'on nous insulte, nous ne sommes pas le moins du monde troublés. »

C'est cette paix si désirée, ou plutôt le Dieu de paix, que recherchaient les âmes en émoi qui se réfugiaient auprès de lui. Lui-même était un havre paisible qui n'était pas agité par les tempêtes du monde. Bien qu'il dût, en raison de sa responsabilité spirituelle, réagir contre des personnes et des situations, s'irriter « d'une colère très justifiée », sa paix ne le quittait pas, parce qu'il n'agissait pas sous le coup de la passion, mais impassiblement, mû par son zèle pour Dieu et son amour pour l'homme égaré, pour lequel il souffrait beaucoup plus que celui-ci. « En parlant de l'éditorialiste d'un journal, qui passait son temps à juger et condamner les gens avec animosité, il hocha tristement la tête et dit : “Ah, celui-là, il va se retrouver en enfer sans même savoir pourquoi.” » Bien qu'il fut mêlé à beaucoup de problèmes, Dieu gardait son cœur et la paix « qui surpasse toute intelligence » (Ph 4, 7).auprès de lui, les hommes trouvaient la paix, et même les bêtes sauvages se calmaient.

À la Panagouda, arriva un jour un jeune perturbé et désespéré tenant une corde à la main. Il lui dit : « Géronda, ou tu me viens en aide, ou je vais me pendre devant toi. » L'Ancien le prit par la main et le conduisit à l'hôtellerie. Ils discutèrent et peu après ils sortirent. Le jeune partit content, sans sa corde, plein de paix et d'espoir.

L'Ancien n'était pas seulement paisible, mais aussi faiseur de paix. Il réconciliait des enfants avec leurs parents, des couples qui voulaient se séparer, des patrons avec leurs employés et toute personne qui l'approchait avec Dieu et les autres, après l'avoir en premier lieu réconcilié avec lui-même.

Le bienheureux Ancien Ephrem de Katounakia, selon le témoignage de son fils spirituel, soulignait le fait que l'Ancien Païssios était un artisan de paix. Ce charisme se manifestait lors de querelles survenant entre des personnes. C'est ainsi qu'il raconta un événement dont il avait été le témoin, au cours duquel il conjura la tentation et maintint la paix entre deux hiéromoines : prenant sur lui la faute de l'un d'entre eux, il fit une métanie et dit « C'est ma faute. »

13. Luminaire de discernement.

Le discernement de l'Ancien était un don de Dieu et une grande bénédiction pour lui-même, pour tous ceux qui venaient lui demander conseil, et pour toute l'Église.

Depuis qu'il était laïc, il avait un discernement naturel. Il agissait avec « conseil et sagesse²⁶⁶ ». Surtout, il avait une très profonde connaissance de la « nature des êtres ». Ses remarques et ses explications concernant les animaux et les plantes impressionnaient même les spécialistes. Il connaissait admirablement l'organisme humain, son fonctionnement et ses maladies, et il donnait des conseils susceptibles d'être utiles ou même de guérir, sans avoir étudié. Il avait surtout une très profonde connaissance de l'âme humaine. C'était un excellent anatomiste de l'âme, un excellent psychologue et psychiatre au sens patristique. Il discernait le caractère de chaque personne, sa situation spirituelle, ses problèmes et l'aidait en conséquence

Il disposait d'une abondante et rare expérience spirituelle, de sorte qu'il pouvait venir en aide à beaucoup de gens qui vivaient dans des situations embrouillées, et ne pouvaient pas discerner si ce qui leur arrivait était l'effet de la grâce ou du démon. Celui qui a goûté à du vin peut facilement le distinguer du vinaigre, même si leur couleur est semblable. L'Ancien disait : « Avec la petite expérience que j'ai - c'est autre chose quand c'est une illumination divine - en voyant un débutant, je comprends quel est son état spirituel, comment il évoluera, comment il progressera. »

Dans la vie spirituelle, il y a la connaissance qui provient du savoir. L'expérience est supérieure à la connaissance, mais le plus précieux, c'est la grâce, le charisme du discernement.

L'Ancien, en alliant l'expérience au charisme du discernement, se révéla être « un luminaire du discernement » qui illuminait les ténèbres et les choses indiscernables. Il vénérât particulièrement le prophète Daniel. Il le vénérât, il

l'admirait pour son humilité, mais aussi pour son grand discernement, et il lisait ses prophéties. Lorsqu'il discernait ce charisme, il le soulignait en disant : « L'Ancien Untel est plein de discernement », ou « un Ancien plein de discernement a dit... » Auprès de lui accouraient des gens de toutes les classes et de tous âges pour lui demander conseil. Beaucoup venaient de très loin pour entendre un oui ou un non à leur dilemme. D'autres se trouvaient dans une impasse ou avaient de gros problèmes, et demandaient de l'aide. Un conseil de l'Ancien plein de discernement les éclairait, les soulageait, et souvent changeait le cours de leur existence.

Un artisan pieux et miséricordieux lui rendit visite. Lorsqu'il payait ses employés, il leur donnait un plus grand salaire que celui qu'il leur devait, pour leur venir en aide. D'autres artisans lui firent la guerre parce qu'il faisait monter le prix de la journée de travail. Voici la réponse de l'Ancien : « Donne à chacun son salaire, puis donne-leur en cadeau ce que tu veux en leur disant : "Toi, tu as un enfant qui étudie", "toi, tu dois marier ta fille", etc. L'homme partit content et rassuré.

Un confesseur vertueux du monde fut confronté à la tentation suivante : une femme lui demanda d'avoir des relations sexuelles avec elle. S'il refusait, elle l'avertit qu'elle se suiciderait. Le confesseur, respectant les bonnes mœurs et craignant Dieu, après avoir échoué à la persuader logiquement, lui dit, pour gagner du temps, qu'il allait y penser, et alla voir l'Ancien à la Sainte-Montagne. Il craignait d'être involontairement responsable d'un suicide. L'Ancien lui dit : « Dis-lui d'aller se suicider. Car celle-ci, ne serait-ce que par le fait d'avoir envisagé une telle chose, l'a déjà commise spirituellement. » L'Ancien avait discerné qu'elle ne se suiciderait pas et qu'elle disait cela uniquement pour exercer une pression. Quand le confesseur lui rapporta les paroles de l'Ancien, elle s'en alla humiliée et, bien sûr, ne se suicida pas. Il se prononçait non seulement sur les questions spirituelles individuelles, mais aussi sur des questions ecclésiastiques plus générales, il prit position aussi sur des questions nationales et s'exprima de façon claire et responsable. Le cours des choses confirma la justesse de ses opinions.

Il avait été initié par la grâce divine aux mystères de Dieu et avait obtenu « l'intelligence du Christ » (1 Co 2, 16). Il comprenait comment Dieu agit pour le salut de chaque homme. Il interprétait et analysait la loi spirituelle.

Il avait l'Ancien Testament en cinq volumes, avec texte et traduction, qu'il méditait attentivement. Il soulignait en rouge des passages dans la traduction. Dans la marge, il commentait ou donnait une explication spirituelle à des faits précis. Ses remarques subtiles et pertinentes témoignent d'une illumination divine et d'un discernement d'origine divine.

À beaucoup de gens, avant qu'ils ne lui exposent leur situation, il disait : « Cette tentation t'arrive pour telle raison », ou « Dieu t'a donné cette bénédiction pour telle raison ». Un père lui demanda pourquoi son enfant était

sans cesse malade. Il lui répondit : « Ne travaille pas les dimanches et les jours fériés, et il ne tombera plus malade », ce qui effectivement se produisit. Il se retrouva dans la maison d'une connaissance à Athènes, et quelqu'un lui demanda de prier pour qu'il ait un enfant. Quelqu'un d'autre dit alors : « Dieu ne t'a pas donné d'enfant parce que tu ne le Lui as pas demandé avec foi. » L'Ancien ne répondit pas. Mais il perçut et se dit : « Ah, l'enfant de cet homme va mourir. » Après quelque temps il reçut une lettre avec cette désagréable nouvelle.

La parole de Dieu dit : « On connaît un homme en le voyant²⁶⁷. » Mais celui qui a le charisme de discernement, comme l'Ancien, voit au-delà de l'apparence de choses et de signes qui parfois égarent. La radiographie spirituelle de l'Ancien révélait clairement le monde intérieur et la personnalité de chaque individu.

Il disait que « celui qui est spirituellement avancé, se rend compte et comprend quel est l'état spirituel de l'autre à son apparence extérieure et à son regard. Il peut parfois se tromper, tout au plus de vingt pour cent, dans la pratique, c'est-à-dire quand il l'examine et que, par exemple, il le voit pensif et en déduit qu'il a des problèmes, alors qu'il peut s'agir de quelque chose de momentané. En revanche, quand il doit l'aider pour un problème grave, alors Dieu l'informe, et il connaît d'avance son visage, ce qui le caractérise, son âge, ses problèmes. Mais pour cela, il faut avoir un esprit humble. »

Un clerc de renom lui rendit visite à la Sainte-Montagne. Dans les monastères où il se rendait, on faisait des réunions, on l'écoutait attentivement, on le vénérât comme un saint. Lorsque ce clerc rendit visite à l'Ancien, il s'assura, par deux questions qu'il lui posa, de ce que la grâce divine lui avait déjà révélé. Il distingua dans le clerc des éléments de simplicité et de piété, mais aussi de l'illusion et de la naïveté.

Quelqu'un louait un clerc pour ses charismes administratifs et ses activités. L'Ancien écouta avec attention et silencieusement. À la fin il ajouta : « Lui, il ressemble au noyer. Le noyer a un bon bois pour les meubles. Mais quand quelqu'un n'y fait pas attention et dort dans son ombre, malheur, il se réveille malade. » Il voulait dire qu'au milieu de ses vertus, il y avait aussi chez cet individu des passions qui lui rongeaient l'âme. Au sujet d'un autre qui disait des choses justes dans ses conversations mais sans discernement, il remarquait : « Celui-là jette des diamants, mais si tu en prends un sur la tête, malheur à toi. »

Il avait le charisme de distinguer à partir de quelque chose d'insignifiant qui était passé inaperçu aux yeux du plus grand nombre, l'évolution d'une situation non seulement chez des individus mais aussi dans des communautés ou des monastères. Il notait : « Vous, vous faites plus attention à une grosse

plaie inoffensive, et vous ne distinguez pas un tout petit bouton qui risque de provoquer une grosse crise. »

Il y a des décennies, il rendit visite à un *kellion*. Il vit à la porte une sonnette avec des piles. Détail insignifiant pour beaucoup. Mais l'Ancien plein de discernement, hocha la tête tristement. Plus tard, ce moine devait faire de son *kellion* une maison mondaine. « Il avait déjà le ver (l'esprit du monde) en lui », commenta-t-il.

A quelqu'un qui venait pour être moine en apportant beaucoup de choses, il demanda : « Eh, quand tu partiras, tu les emporteras avec toi ? » Et effectivement, quelques mois plus tard, celui-ci retourna dans le monde en emportant ses affaires.

Parlant de l'action d'un moine athonite, il dit : « Et alors, que peut-on en attendre maintenant ? Il va finir dans le monde et se défroquer. » C'est ce qui se produisit.

L'Ancien connaissait très bien les affaires de la Sainte-Montagne, et il percevait les évolutions futures de celles-ci. Il souffrait pour le Jardin de la Mère de Dieu, priait, parlait et donnait des conseils, lesquels étaient rarement entendus. Avec discernement, il évitait d'être impliqué dans les procédés de type mondain de ceux qui prétendaient agir pour le bien de la Sainte-Montagne. Ainsi, quand le représentant d'un monastère voulut entreprendre une action de ce genre qu'il considérait comme bonne, il alla demander sa bénédiction, l'Ancien évita de le voir, puis il expliqua avec précision ce que demandait le représentant, et quelles conséquences catastrophiques aurait eu, pour la Sainte-Montagne et pour l'Église, son action apparemment bonne et innocente.

Il montrait à beaucoup de gens quelle était la volonté de Dieu. Quand il ne la connaissait pas, il examinait la question sans précipitation sous tous ses aspects, ou comme il disait précisément, « il mettait sa pensée à la torture ».

Dans les cas où il voulait recevoir de Dieu une certitude intérieure, il s'enfermait pendant des jours dans sa cellule, en jeûnant, faisant des prosternations et en priant, jusqu'à ce qu'il obtienne une réponse. Alors, comme les prophètes, il pouvait dire : « Ainsi parle le Seigneur. » Il connaissait dès lors la volonté de Dieu, l'ayant reçue de Dieu Lui-même. Ainsi, ce qui auparavant était compliqué et obscur s'éclairait et se clarifiait.

Il ne voulait pas que « nous demandions une certitude intérieure à Dieu alors que nous pouvions être conseillé par quelqu'un d'autre. Dieu veut que nous agissions ainsi par humilité. Car, si nous n'agissons pas ainsi, nous pourrions être dans l'illusion. Ce n'est que lorsque nous ne pouvons trouver personne pour nous conseiller que Dieu en personne devient notre Ancien en nous illuminant et en nous instruisant. » L'Ancien nous conseillait d'avoir du discernement en toute chose. Dans l'ascèse, « le novice fait des expériences sur lui-même, alors que l'ascète expérimenté ressemble à un épicier chevronné

qui frappe du doigt la balance et voit combien il faut ajouter ou enlever ».

Pour démontrer à quel point le discernement est indispensable à l'ascète, il évoquait sa propre expérience : « Quand j'ai commencé à vivre seul, j'ai beaucoup pratiqué l'ascèse ; je priaï sans cesse avec le chapelet. Mais cela ne suffisait pas. Dès que je commençais à me reposer, le tentateur venait me dire : "Lève-toi vite pour dire ton canon de prières. Toi, tu dors et tu te prélasses, n'as-tu aucune pitié pour les damnés ?" Aussitôt je me levais et je me mettais à prier pour les damnés. Je compatissais beaucoup aux souffrances de ces âmes. Mais c'est aussi comme cela que j'ai failli devenir fou. »

Les confesseurs en particulier doivent avoir beaucoup de discernement, quand ils appliquent le *Pédalion**. Il disait à quelqu'un : « Puisque les canons sont si sévères, ils les transgressent de nouveau. Mais s'ils étaient trop indulgents, les gens vivraient de façon encore plus relâchée. Il faut du discernement, car avec les canons, on peut commettre des crimes. Il faut d'abord les appliquer à soi-même pour pouvoir pratiquer l'économie* envers les autres. Dans l'économie se trouve aussi la bénédiction. »

« Quelque aumône que nous fassions, qu'elle se fasse avec discernement, comme l'a dit le Seigneur dans l'Évangile : "Tout sacrifice doit être relevé de sel²⁶⁸." Le sel, c'est le discernement. » Mais il nous conseillait de donner à quiconque demande, même si c'était un riche.

Même dans nos jugements : « Quand nous attribuons à tous de bons desseins en voyant tous les hommes comme des saints, il faut du discernement. Parce que si celui que nous appelons saint, fait quelque chose qui n'est pas bien, quelqu'un d'autre pourrait dire : "Eh bien, puisque Untel, qui est un saint, le fait, ce doit être bien." Il faut que nous distinguions l'or du cuivre. Et en outre combien de carats a cet or. Parce que la valeur de l'or va de 9 jusqu'à 24 carats. »

Un jour, on lui demanda : « Géronde, quand je vois chez quelqu'un une passion, que dois-je faire ? Dois-je essayer de la considérer avec une bonne intention comme une vertu pour ne pas le condamner ? » Il lui répondit : « Non, tu dois la voir comme elle est, dire qu'Untel est ceci ou cela, mais en lui donnant des circonstances atténuantes. Dire que tu es pire que lui, parce lui on ne l'a pas aidé, mais que si on l'avait aidé, il aurait fait des miracles. »

Avec un discernement subtil, il estimait correctement, jugeait justement, mais ne tombait pas dans le blâme. Il se plaçait lui-même en dessous du pire pécheur. Il le croyait profondément et il le montrait en commentant la parabole des talents. En fonction de son expérience, il disait : « Comme je m'en suis rendu compte, il y a quatre catégories de personnes. Les personnes saines, celles qui sont malades, les malades qui ont une tumeur bénigne, et ceux qui ont une tumeur maligne. Le dernier cas est incurable. Dans les deux précédents, il

faudra que l'intervention ait lieu avec discernement et dans la mesure où les malades recherchent le remède. »

Il abordait chaque âme avec discernement, évitant les excès et les solutions partiales, donnant à chacune le remède approprié. Pour le même problème, il donnait différentes solutions à différentes personnes. Lui-même conseillait aussi « de ne pas aborder tout le monde de la même façon, avec le même aliment. Donnons à chacun suivant sa disposition, sa lutte, sa soif. Alors, nous ne ferons de tort à personne. » Et souvent, quand il donnait des conseils en particulier à quelqu'un, il lui expliquait : « Tout ce que je te dis, je te le dis pour toi. Si tu le dis à quelqu'un d'autre, cela ne lui servira à rien, bien plus cela lui nuira. C'est pourquoi tu dois faire attention. » C'est surtout à cause de cette raison qu'il ne voulait pas de magnétophone. Il connaissait la disposition, la réceptivité, la résistance de son interlocuteur et il lui parlait en conséquence. Ses paroles, ses actions, ses dispositions, étaient très claires et soigneusement pesées. Souvent, il se rendait compte de la réaction qu'allait avoir une de ses actions. Alors que parfois il voulait parler de quelque chose, il se taisait provisoirement, car il avait compris qu'on allait exploiter ses paroles et qu'au lieu de corriger, cela provoquerait un plus grand mal.

Les gens se sentaient en sécurité en suivant ses conseils. Des pères spirituels pleins de discernement, des ascètes éprouvés et des évêques confiaient à son discernement leur parcours spirituel. Tous, « ils étaient renseignés²⁶⁹ » par l'Ancien. C'était un capitaine expérimenté qui a sauvé les âmes des flots et des récifs de l'existence présente. Par son discernement éclairé par Dieu, il conduisit beaucoup d'âmes au salut.

14. Amoureux de l'hésychia.

On peut caractériser toute l'existence de l'Ancien comme étant une tentative persistante de départ pour le désert. On aurait dit qu'il était né avec un désir ardent d'hésychia*, qui ne s'éteignit jamais.

Depuis sa jeunesse, il s'isolait pour rechercher *L'hésychia*. Souvent, il gravissait la montagne pour rester dans des grottes, ou il escaladait des rochers. Il imitait le Seigneur, « qui se retirait dans les déserts et pria²⁷⁰ ». Dès le départ, il avait fait le choix de la vie hésychaste. Mais, selon l'économie de Dieu, son choix ne fut pas agréé pendant assez longtemps. Tous les obstacles qui se présentèrent sur la voie conduisant à *L'hésychia*, au lieu d'éteindre son désir, ne firent que l'aviver. Les années d'ascèse, dans des monastères cénobitiques* ou idiorythmiques* et au Stomion, n'étaient en fait qu'une préparation à *L'hésychia*.

269 Recevaient de lui une assurance intérieure.

270 Le 5, 16.

Au Sinaï, il goûta *L'hésychia*, jouit de ses fruits et fut enrichi spirituellement. Il vivait une vie angélique, comme délivré du corps, il harmonisa sa vie avec celle du saint désert et ressentit sa consolation. Il y vivait des mystères, des états spirituels* élevés, et il gardait la prière perpétuelle.

De la skïte d'Ivïron, il explique dans une lettre (datée du 8 mai 1966) : « Non seulement j'ai interrompu ma correspondance, mais j'évite aussi toute rencontre. Plus je m'éloignerai des problèmes du monde, plus je serai capable de venir en aide aux problèmes du monde, car alors la tentative ne sera pas humaine, mais le bon Dieu Lui-même interviendra dans les problèmes du monde, sans violenter le libre-arbitre. »

À la Précieuse-Croix, le nombre des pèlerins ne cessait d'augmenter Il prit des mesures appropriées pour garantir son *hésychia*. Il clôtura la zone et de nouveau interrompit la correspondance. Il écrivit (le 9 décembre 1970) : « En tant que moine hésychaste*, ma vie n'aurait pas de sens si je correspondais. Elle aura un sens si je me souviens sans cesse et si je prie pour le monde. Maintenant, pendant l'hiver, j'ai la tranquillité nécessaire. En été, je ne peux pas être tranquille à cause du grand nombre d'étudiants. »

Sa grande charité ne lui permettait pas de vivre des événements comme ceux du Thabor en se désintéressant de l'humanité souffrante. Pour sortir de cet état spirituel et parler aux hommes, il fit un gros effort. Peu ont été capables de comprendre le sacrifice qu'il faisait en quittant son *hésychia* tant aimée pour s'occuper des problèmes des hommes. Voilà ce qui fut le combat de toute sa vie. Vivre en hésychaste tout en aidant les hommes.

L'Ancien, illuminé par Dieu, conjugait, avec un excellent discernement, *hésychia* et service des autres. Une conjonction réussie de l'hésychasme*, avec la direction spirituelle. Il ressemblait aux combattants de jadis, qui utilisaient leurs armes avec les deux mains et qui pour cette raison étaient appelés ambidextres. Il mettait en valeur *L'hésychia* de la meilleure façon et, lorsque les circonstances ou la volonté de Dieu le conduisaient parmi les hommes, il ouvrait ses magasins spirituels et, comme un bon pourvoyeur de nourriture, comme un autre noble Joseph, il nourrissait, avec ce qu'il avait amassé dans le désert, le peuple de Dieu affamé.

Il réussit à vivre en hésychaste bien que beaucoup de gens vissent le voir et que parfois le monde le prît à la gorge. Son programme hésychaste l'aidait, ainsi que son expérience et son grand discernement qui lui permettaient de prodiguer la bénédiction de Dieu^{271 272} sur tout et à tous. C'est ainsi qu'il se soutenait spirituellement tout en soulageant les hommes.

Il disait : « Je peux parler, fréquenter des gens, mais par la suite je veux être seul. » La partie la plus profonde de son être était hésychaste. Il ajoutait en

271 *Oikonomouse* : arranger, appliquer les bienfaits du salut, etc.

272 C'était à la fin de sa vie.

outré : « Si nous nous efforçons de retrancher les passions, alors, où que nous soyons, nous sommes au désert*. Personnellement, je voudrais maintenant⁸¹¹ vivre au Mont-Athos avec les “ascètes nus”²⁷³, mais le puis-je ? “L’esprit est ardent, mais la chair est faible”²⁷⁴.” Pendant la nuit, je veux être seul ainsi que trois heures dans la journée, je ressens comme nécessaire de m’isoler totalement. »

Alors qu’il passait sa journée à consoler les affligés, il recherchait *L’hésychia* au moins pendant la nuit. « Quand j’héberge quelqu’un pour la nuit, je ne ressens plus autant *L’hésychia* », constatait-il. Pendant l’été, il disparaissait pendant plusieurs heures quotidiennement dans la forêt. Il avait aménagé quelques endroits pour y prier, et il se fit une cabane rudimentaire avec des fougères. Il lisait le *Psautier*, faisait des chapelets*, puis revenait à sa calyve où de nombreuses personnes l’attendaient pour le voir.

Peut-être quelqu’un se dira-t-il : « Quel ascète était donc l’Ancien, puisqu’il passait sa journée à parler avec des gens ? » « C’est un homme qui parle du matin jusqu’aux Vêpres, puis il garde le silence ; cependant il ne parle à personne sans nécessité²⁷⁵. »

Dans la solitude, il adorait Dieu et, en parlant avec les gens, il les conduisait à Dieu. Mais comme ami et amant de *L’hésychia*, il eut toujours la nostalgie du Désert*. C’est pourquoi, à la fin de sa vie, il essaya à plusieurs reprises de se retirer dans un endroit isolé pour une certaine période, mais il se heurta à des obstacles. Quand il se rendit au Sinaï, il voulut y rester pour y vivre en hésychaste. La même chose aux Lieux Saints. Il envisagea même les Météores ou d’autres endroits, mais partout il se heurta à des obstacles. La volonté de Dieu était qu’il restât dans sa calyve pour aider les gens. Finalement il avait supplié Dieu de le rendre digne de vivre deux ou trois ans dans le Désert, avant qu’il ne le retirât de cette existence. Il cherchait, avec un ou deux pères, à s’installer dans les régions situées plus à l’intérieur de la Sainte-Montagne, mais toutes ses tentatives furent infructueuses. La volonté de Dieu était qu’il demeurât dans sa calyve pour aider les gens, comme Il le lui indiqua clairement à deux reprises.

Après qu’il eut reçu l’information céleste qu’il se devait d’accueillir les hommes et l’aggravation de sa maladie, il ne pouvait plus s’envoler libre comme un oiseau vers des déserts lointains. Il se plaisait à vivre dans les limites de sa calyve et il ressemblait au « passereau solitaire (Ps 101, 8) » ou à

273 Selon la tradition athonite, il existe sept selon les uns, douze, selon les autres, ascètes qui vivent nus dans les grottes du Mont-Athos en priant pour l’univers entier. Lorsque l’un d’entre eux vient à mourir, un autre prend sa place, pour que leur nombre demeure stable. Ils sont appelés « nus », parce qu’ils portent de vieilles soutanes et vivent dans un complet dénuement, dormant dans des grottes et des abris provisoires, changeant souvent de lieu pour ne pas être remarqués.

274 Mt 26,41.

275 ABBA POEMEN, *Apophtegmes des Pères*, PG 65, 329 A.

« l'hirondelle (Ps 83,4) qui aime le désert ».

Il vivait comme dans un désert profond parce que son cœur s'était débarrassé des passions et avait acquis *L'hésychia* intérieure. Il arriva à un état spirituel où il pouvait en même temps « demeurer le même dans la foule et dans la solitude²⁷⁶ ». Il avait réussi à être « l'ami de tous les hommes, mais seul dans ses pensées²⁷⁷ ». Il demeurait « immobile dans son cœur, en étant extérieurement avec les gens, tout en séjournant intérieurement avec Dieu²⁷⁸ ». Il pouvait, et cela très tôt, entendre ou ne pas entendre, voir ou ne pas voir, quand il le voulait.

Pendant l'hiver de l'année 1959, un soldat vint le voir au Stomion. Il le trouva au lit et malade, et il lui dit : « Père, vous êtes malade et ces enfants ne vous laissent pas tranquille. » Il lui répondit : « Quels enfants?... Ah... Maintenant je les entends. Je n'y avais pas fait attention. » Le soldat se rendit compte que, plongé dans sa prière, il n'avait pas entendu les cris d'une bande d'enfants qui jouaient dans la cour du monastère et qui perturbaient tout le monde par leurs cris.

L'Ancien raconta : « Je devais me mettre en route pour les Lieux Saints, et celui qui me transportait en voiture me demanda quel chemin il devait prendre. “Quoi, est-ce que nous allons faire le tour du monde ? Par le chemin le plus court”, lui ai-je dit. Et alors que nous approchions, il me dit : “Et voilà, Géronda, je ne voulais pas passer par là, parce que nous sommes passés par la plage des nudistes. — À dire vrai, je n'ai rien vu, juste quelque chose qui ressemblait à des ombres qui bougeaient. »

Alors qu'il recherchait une région solitaire à l'extérieur de la Sainte-Montagne, on lui indiqua une belle grotte dans un endroit tranquille, mais on lui dit qu'à quelque distance passait une route et que les voitures faisaient du bruit. « Ce bruit ne me dérange pas, dit-il, je peux si je veux l'entendre ou pas. L'autre bruit est pire, quand on essaie de m'impliquer dans différents problèmes ».

Il disait cependant que, au début, « le calme (l'éloignement du monde), amène très vite aussi *L'hésychia* intérieure dans l'âme accompagnée de l'ascèse et de la prière continuelle et alors l'homme n'est plus dérangé par l'agitation extérieure²⁷⁹ ».

De par son expérience hésychaste*, il disait que « à elle seule *L'hésychia** est une prière ». Des moines d'un hésychastère* situé dans le monde²⁸⁰, il disait qu'ils faisaient des progrès, parce qu'ils aimaient *L'hésychia* et se retiraient pendant certaines périodes dans de petites cabanes.

276 S. NICÉPHORE LE SOLITAIRE, *Sur la sobriété et la garde du cœur*.

277S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 58.

278S. JEANCLIMAQUE, *L'Échelle Sainte*, Degré XXXI, 43.

279 *Lettres*, p. 110.

280 Monastère situé en dehors de la Sainte-Montagne.

Effectivement, selon Abba Isaac, « *L'hésychia* est la cime de la perfection²⁸¹ », et « l'œuvre précieuse de *L'hésychia* devient le havre des mystères²⁸² ». *L'hésychia* est une bonne chose, mais elle exige que nous menions le combat ascétique, que nous fassions aussi les œuvres de Phésychia. Il disait notamment : « En quoi *L'hésychia* me sera utile si j'ai avec moi une radio ? Pour que le Désert²⁸³ vienne en aide à l'ermitte, il faut qu'il soit ou qu'il devienne bon^{283 284}. Comme les fruits sucrés dans des régions sèches deviennent plus sucrés que ceux qui sont dans des régions humides, tandis que les fruits amers deviennent encore plus amers, ainsi celui qui est bon, dans le désert deviendra encore meilleur, alors que le passionné deviendra pire. Quelques-uns, recherchant *L'hésychia*, trouvent une calyve tranquille puis prennent du bon temps (ils tombent dans la négligence et l'indifférence) et de temps en temps, lisent un livre. »

Il racontait l'histoire suivante : « Jadis, alors que Vatopaidi était encore un monastère idiorythmique*, deux des Pères se mirent d'accord pour aller dans le désert. Ils prirent un *kellion*. L'un d'entre eux était un combattant. Il veillait toute la nuit. L'autre dormait et, de plus, était dérangé par les combats de son compagnon d'ascèse ; il lui dit : « Que fais-tu toute la nuit à t'agiter ? Tu as lu sans comprendre ce que dit le *Psautier* : "Et la nuit j'ai crié devant Toi" (Ps 87, 2) [c'est-à-dire : tu es contre moi, parce que tu ne me laisses pas dormir pendant la nuit]. De là il ressort qu'en réalité, l'un était allé dans le désert pour acquérir une vie spirituelle supérieure, tandis que l'autre recherchait une vie chamelle supérieure, son repos. » Il soulignait également : « Ceux qui vivent en hésychastes soit mettent l'accent sur le silence et la solitude (*hésychia*), soit discutent avec leurs pensées. S'ils discutent avec leurs pensées, ils deviennent plus bavards que les bavards. Au bavard, on fait des remarques, on le gronde, et peu à peu il se corrige, tandis que l'autre non seulement a l'impression qu'il est un hésychaste, mais en plus il se cause un grand mal à lui-même. Pour être un hésychaste, il faut avoir la prière intérieure. »

Tel est le but de *L'hésychia*. « L'œuvre essentielle de *L'hésychia*, c'est la permanence de la prière¹⁹². »

Pour l'Ancien, plusieurs conditions préalables précises doivent être remplies pour que quelqu'un aille dans le désert. Qu'il aille devenir le disciple d'un Ancien, ou qu'il ait fait obéissance dans une communauté cénobitique. Il disait : « Si un jeune moine quelconque va vivre tout seul dans *L'hésychia*

281 S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 23.

282 S. ISAAC LE SYRIEN, *Lettres*, 3 : « L'œuvre vénérable de *Yhésychia* est un port des mystères. »

283 S. JEAN CLIMAQUE interdit aux personnes passionnées de vivre seules dans *L'hésychia* : « Celui que troublent encore la colère et l'orgueil, l'hypocrisie et le souvenir des injures, ne devrait jamais oser s'engager sur la voie de *Yhésychia* » (*L'Échelle sainte*, XXVII, 38).

284 S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 85.

avec sa volonté, sans être suivi, même s'il ne fait pas l'objet d'une attaque du démon il ne fera aucun progrès. » Il interdit à un jeune moine qui le souhaitait de se rendre au Désert en lui disant : « Actuellement tu ne peux pas vivre seul dans *L'hésychia*. » Voici ce que l'Ancien conseilla à un athonite qui vivait seul dans une *kellion* en se perdant dans des préoccupations inutiles, sans pouvoir trouver de consolation spirituelle et de repos : « Prends la *Philocalie** et ton chapelet*, et enfonce-toi plus avant sous les châtaigniers²⁸⁵. »

On lui demanda comment on pouvait vivre aujourd'hui en hésychaste à la Sainte-Montagne, il répondit que « c'était possible si l'on vivait dans l'obscurité sans avoir de relation avec les gens du monde ». L'Ancien aida des Pères qui avaient les dispositions nécessaires pour vivre la vie hésychaste. Grâce à lui, de nombreux *kellia** se repeuplèrent et des foyers hésychastes furent créés.

C'est cet esprit hésychaste que l'Ancien vécut et transmit. Il attendait beaucoup et plaçait beaucoup d'espoirs dans l'hésychasme, et croyait aussi que « de l'hésychasme proviendrait la renaissance de l'Église ».

15. Vigilance et sobriété spirituelles (*nepsis*).

S'il est difficile de parler en général de l'Ancien, il est presque impossible d'évoquer son activité intérieure : « Le cœur de l'homme est plus profond que tout ; qui le connaît²⁸⁶ ? » Nous ne dirons ici que le minimum en ce qui concerne sa vigilance et sa sobriété (*nepsis**).

Il pratiquait la *nepsis* depuis qu'il était laïc. Il faisait attention à ses fréquentations, à ses pensées et à ses sens. Il faisait quotidiennement un examen de conscience. Il s'était imposé comme règle de ne pas regarder les femmes en face. Une parente se plaignit à sa mère, parce qu'il ne la saluait pas, parce qu'il ne faisait pas attention à elle, car sa pensée et ses yeux étaient dirigés ailleurs.

Il ne fréquentait pas les cafés et fuyait les divertissements mondains. « Un jour, raconta-t-il, il y avait une fête dans une maison. Pour ma part, j'ai dormi sur la paille. Je dis ma prière, comme la crèche, et j'étais rempli de joie. »

« Quand je suis allé au monastère, dit-il, j'ai commencé à beaucoup prier. Mais je ne faisais pas très attention à moi-même. Un peu de temps passa, et je me suis dit que quelque chose ne tournait pas rond. Alors je me suis rendu compte que la *nepsis* me manquait, le contrôle permanent de soi-même. Au début, il faut plus d'attention que de prière. La prière ne sert à rien quand il n'y a pas de *nepsis*. Il faut que nous soyons constamment en état de *nepsis*. Que nous observions chacun de nos mouvements intérieurs. Plus que la prière et

285 Il y a, au Mont-Athos, de vastes forêts de châtaigniers.

286 Jr 18, 9.

que la méditation, c'est l'observation de soi-même qui nous aide, la *nepsis*. »

Pour cultiver la *nepsis*, l'Ancien, lorsqu'il participait aux travaux communautaires d'un monastère cénobitique*, travaillait en silence dans son coin. Lorsque, venant de Katounakia, il allait à Daphni, il attendait seul dans les rochers l'heure du retour. De la Panagouda, il montait très rarement à Karyès, préférant un sentier inconnu et des heures où il ne risquait pas de rencontrer des gens. En chemin, il tenait son chapelet et disait la prière, ou « lisait sans livre », c'est-à-dire quelque chose qu'il avait lu et qu'il repassait dans son esprit. Il avait une œuvre spirituelle intérieure, « la seule que Dieu récompense ». Son cœur était rendu ardent par le souvenir de Dieu. Son esprit était pur et attentif ; il était ravi facilement et s'échappait des choses terrestres vers les réalités célestes. Deux jeunes qui aimaient le monachisme rendirent visite à l'Ancien à la Panagouda vers le coucher du soleil. Il avait fermé sa porte et commencé ses devoirs spirituels. Il leur ouvrit, ils s'assirent dans l'hôtellerie et lui posèrent différentes questions spirituelles. Il répondait brièvement, mais son esprit était ailleurs, captivé par Dieu. Il était comme en extase. Il parlait, mais vivait et pensait à autre chose.

En raison de son expérience et de son œuvre *neptique* permanente, son esprit rejetait facilement les pensées passionnées, en les transformant en pensées bonnes et divines. En lui-même il avait fait une « usine qui fabriquait des bonnes pensées », selon son expression. Il croyait qu' « une bonne pensée a plus de force que l'ascèse la plus rude » et que « nos pensées révèlent notre état spirituel ». Il s'exprimait ainsi à propos des stades des pensées : « Quelqu'un qui travaille sur lui-même ne voit pas les défauts des autres. L'homme spirituel voit toute chose pure et bonne. Au début, on se bat pour ne pas blâmer (juger). Au deuxième stade, on essaye de faire venir une bonne pensée à la place de la pensée de blâme, et au troisième, on interprète tout bien. Alors l'humilité et l'amour se manifestent. Quand l'âme est purifiée, alors non seulement elle n'a plus besoin de produire de bonnes pensées, ceci d'autant moins qu'il ne lui arrive plus de pensées mauvaises, c'est-à-dire que celles qui semblent condamnables, elle les considère comme bonnes. »

« Lors de l'attaque des pensées, disait-il, la meilleure défense c'est le mépris, c'est de ne leur attribuer aucune importance. La discussion avec la pensée est dangereuse, parce que quand bien même cent avocats se réuniraient, ils n'arriveraient pas à l'emporter sur un petit démon. »

Quant à l'imagination, il conseillait d'éviter de la cultiver. Ce n'est que quand nous voulons chasser une imagination peccamineuse, qu'alors nous suscitons dans notre esprit des saintes images ; comme le Jugement Dernier, la Crucifixion, etc. Sinon, c'est le tentateur qui l'exploitera.

Quand il voyageait et qu'il y avait du bruit dans l'autobus, il chantait tout

bas ou transformait ce bruit en basse²⁸⁷. À la skite d'Iviron, l'Ancien M. lui rendait souvent visite, désireux de discuter. L'Ancien l'écoutait debout et en silence tout en disant intérieurement la prière de Jésus. L'autre, fatigué de parler, s'en allait. L'Ancien n'interrompait pas son œuvre neptique, tout en ne blessant pas son frère.

Voyant quelle était la situation générale, il disait qu'il était affligé de voir que beaucoup de jeunes moines n'avaient pas appris à travailler pour gagner seul leur pain. Il voulait dire qu'ils n'avaient pas appris les tâches spirituelles fondamentales des moines, pour être nourris spirituellement et progresser. L'une d'entre elles est la *nepsis*, très importante et absolument indispensable pour notre salut. Mais, connaissant la difficulté de cette subtile œuvre neptique* pour les jeunes et surtout pour les moines sensibles, il disait avec discernement : « Le novice qui entreprend une œuvre délicate sur lui-même, devient fou comme un comptable débutant dans une entreprise géante. » Il conseillait de s'occuper en premier lieu des gros défauts et imperfections. Il soulignait avec des exemples la grande valeur de la sobriété spirituelle. « Il faut de l'attention. Je vois des hommes qui n'ont pas fait attention au début de leur existence et qui jusqu'à leur vieillesse restent les mêmes, même s'ils se sont fait moines. Si quelqu'un veut aller quelque part, disons à Karyès, et s'il est distrait, il prendra un autre chemin qui le mènera ailleurs, sans qu'il s'en rende compte. C'est aussi ce qui se produit dans la vie spirituelle quand nous n'avons pas de sobriété spirituelle. Nous sommes partis pour quelque part, et malheureusement nous arrivons ailleurs. Comme Pitsos²⁸⁸ qui voulait devenir gazier, mais qui se retrouva faussaire. Quand il n'y a pas de sobriété, c'est notre pensée qui se relâche d'abord, puis le corps et finalement l'homme tout entier, et il n'a plus envie de faire quoi que ce soit, ni travail manuel, ni activité spirituelle. C'est pourquoi nous nous relâchons : il nous manque la sobriété spirituelle permanente. »

Les élèves de dernière année de l'Athoniade lui demandèrent ce à quoi ils devaient faire le plus attention dans leur existence, et il leur répondit : « Durant votre vie, faites attention aux petits événements quotidiens. Asseyez-vous confortablement sur votre fauteuil pour vous demander si ce que vous faites et dont vous pensez que "cela ne fait rien" n'est pas erroné ou n'est pas un péché. Cela ne fait rien de manger un peu plus ou de rechercher la bonne nourriture. Cela ne fait rien de dormir un peu plus. Cela ne fait rien si j'ai parlé un peu sèchement à mes parents ou à quelqu'un d'autre. Telle chose n'a pas d'importance, telle autre non plus... Nous considérons tout cela comme des petits manquements et nous les justifions. Mais en ne faisant pas attention aux petites choses, nous finirons par faire aussi de grandes fautes et nous dirons

287 Il s'agit de la basse continue des chœurs de chant byzantin qui accompagne la voix principale et que l'on appelle aussi « bourdon » ou « ison ».

288 Riche homme d'affaires grec qui partit de rien.

quand même : “Cela ne fait rien.” Ne laissons pas le corps se relâcher, car il exerce une influence sur l’esprit. Soyez donc vigilants ! »

Il conseillait à un jeune moine qui, distrait par le service des pèlerins, manquait d’entrain quand il commençait à prier, « d’avoir toujours un livre ouvert dans sa cellule et, quand il y entrait, d’y jeter un coup d’œil, et aussi un petit chapelet* pour dire la Prière* et ne pas s’oublier ». Ceci, il l’avait expérimenté et mis en pratique lui-même.

Sa conscience s’était affinée et il ne supportait pas de l’alourdir. Elle était sensible et résistante au péché, mais sensible et réceptive à la grâce ; Il affirmait : « Le moine est avant tout une conscience affinée. Il faut que notre conscience devienne fine comme du papier à cigarettes. »

La sensibilité spirituelle ressemble à la feuille d’or des iconographes. Elle est précieuse, mais exige beaucoup d’attention. Dès qu’on la touche, elle disparaît. Si l’on n’a pas de sensibilité, on en reste à une ascèse sèche quoi qu’on fasse. Mais il faut aussi avoir la force de contrôler cette sensibilité, sinon on se noie. Les femmes ont de la sensibilité, mais la plupart se perdent dans leurs mesquineries et leurs infortunes, parce qu’elles n’ont pas aussi la force indispensable. »

Si l’Ancien ne sentait pas que sa conscience était pure et en paix, il ne se mettait pas à prier et à lutter. Il essayait de ne blesser personne, parce que, disait-il, « si je blesse quelqu’un, il va falloir que j’aie à Athènes, frapper à toutes les portes jusqu’à ce que je le retrouve. Puis, lorsque je l’aurai retrouvé, que je lui fasse une profonde métanie* en lui disant : “Pardonne-moi, mon frère, car je t’ai blessé.” Ce n’est qu’après que je pourrai commencer à prier. »

La sobriété spirituelle est toujours indispensable au moine, « au début pour rassembler son esprit, ensuite pour ne pas tomber dans l’illusion ». Sans la sobriété, les agressions des pensées évoluent en passions et « l’homme en arrive à devenir l’épicerie des passions ». Il soulignait en particulier que si « nous ne nous saisissons pas de nous-mêmes (si nous ne nous surveillons et ne nous “traquons” pas), non seulement nous ne nous corrigerons jamais, eussions-nous mille ans à vivre, mais nous nous ferons une image fautive de nous-mêmes, en sorte qu’au jour du Jugement nous aurons des exigences déraisonnables de la part de Dieu. »

« Pour chacune de nos actions, il faut que nous nous demandions : “Bon, moi cela me satisfait, mais est-ce que Dieu est satisfait ?” Si nous omettons de le faire, nous oublierons Dieu par la suite. »

« Tournons-nous tout entier vers le Christ, et pour chacun de nos actes comme pour notre moindre mouvement demandons-nous comment le Christ le verra et non pas comment cela apparaît aux hommes. »

L’Ancien donna une si grande valeur et une si grande importance à la *nepsis*, qu’il nous la laissa en dépôt. À un moine, qui lui demandait, avant sa dormition*, à quoi il devait faire le plus attention, il répondit : « À la piété et à

l'attention à soi-même. »

16. Sa règle de prière.

Le principal combat de l'Ancien durant toute son existence fut l'acquisition de la prière. Il croyait que sa diaconie c'était la prière. Les autres ascèses ne servant qu'à faciliter la prière. Œuvre louable selon saint Isaac le Syrien : « Bienheureux celui qui a transformé toutes les actions corporelles dans la peine de la prière²⁸⁹. » Il en expérimenta toutes les formes et leurs manières. Alors qu'il était laïc, il lisait la Liturgie et s'exerçait à la Prière de Jésus*. Comme jeune moine, il participa sans faute aux offices en commun et en apprit à fond l'ordre et le *typikon**. Au Stomion, il n'omettait rien de ce que le *typikon* prévoit. Son office durait cinq heures quotidiennement, en plus de son canon* de prière personnelle.

Il conseilla plus tard à un jeune moine qui s'était retiré seul dans un *kellion* pour se livrer avec zèle à la Prière de Jésus*, de lire aussi un peu de l'Office, parce que, ensuite, quand il verrait le chapelet*, il tremblerait, chose qui malheureusement arriva et qui eut d'autres conséquences désagréables. La Prière de Jésus est une nourriture puissante et consistante, mais certains ont aussi besoin de lait.

Il attribuait une grande importance à la disposition d'esprit. Il nous conseillait, selon son expérience, d'utiliser pour la prière tout moment libre : « Pour que la vie spirituelle puisse se dérouler facilement, il ne faut pas nous contraindre, mais que nous interrogeons notre esprit : "Veux-tu lire l'Office? Réciter le *Psautier* ? Faire une promenade en disant la Prière de Jésus ou chanter un Office d'intercession (*Paraklisis*) avec des prosternations ?" Ainsi on n'est pas fatigué, parce que tout ce qu'on fait, on le fait volontiers.

Quand notre âme n'est pas bien disposée et que nous ne pouvons pas faire de prosternations, disons la Prière de Jésus assis, lisons, faisons tout ce que nous avons envie de faire. Lorsque le petit enfant n'a pas faim, il est impossible de le forcer à manger. On lui donne ce qu'il veut. Plus tard, quand il va bien, il mange même des pois chiches. Il en est de même pour l'âme. Les choses spirituelles doivent s'accomplir de tout cœur. L'acquisition spirituelle ne se fait que par le don spirituel, dans le sacrifice.

Pour que quelqu'un prie, il faut une préparation. La prière est, elle aussi, une communion avec Dieu ; c'est une communion où l'on reçoit la grâce de Dieu sous une autre forme. Comme dans la sainte Communion on reçoit une sainte parcelle, dans cette communion on trouve une flamme divine. »

289 ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 23 : « Bienheureux celui qui connaît ces choses, qui demeure dans *L'hésychia*, qui n'est pas troublé par le nombre de ses œuvres, mais qui a fait passer par la peine de la prière toutes les actions du corps... »

L'étude de livres spirituels concentre l'esprit, réchauffe le cœur et prépare à la prière. « La nuit, disait-il, avant le canon de prière, on n'a pas besoin de lire un livre, parce que l'esprit est pur et reposé. » En particulier, « l'étude de l'Évangile est indispensable à la sanctification de l'âme, même si nous n'en comprenons pas le sens plénier. Lisez donc des livres pleins de sève, comme celui d'Abba Isaac le Syrien. Si on en lit un paragraphe, il peut vous nourrir pendant une semaine, un mois, avec les vitamines spirituelles qu'il contient. Je vois qu'aujourd'hui beaucoup de gens lisent ; ils y trouvent une satisfaction, mais ce qu'ils lisent ne les touche pas, et il ne leur en reste rien. Ils le prennent à la légère ; « l'eau peinte ne rafraîchit pas », dit Abba Isaac le Syrien. Je me souviens d'avoir lu peu de livres de Pères, mais j'ai pris des notes, j'ai fait des comparaisons avec les saints Pères de jadis, j'ai réalisé combien je me trouvais loin d'eux et, grâce à eux, je me suis vu comme en un miroir. D'habitude, les jeunes lisent des livres de théologie. Que dire ? C'est comme lorsqu'on a une marmite de citrouilles avec un ou deux petits morceaux de viande. C'est ainsi qu'est la théologie de nos jours : ici et là on trouve quelques paroles des Pères. »

Le chant liturgique constituait un élément significatif de son existence. Il aimait le chant, bien qu'il considérât que c'était une prière imparfaite. Il chantait lors des vigiles communes ainsi que lors des Liturgies célébrées dans sa calyve. Il ne voulut pas apprendre la notation musicale, bien qu'il en ait eu l'occasion. Mais il pratiquait le chant d'une façon très belle, avec douceur, piété et enthousiasme. Il était totalement pris, enthousiaste, sa voix montait de son cœur, nous transportait au ciel. On avait l'impression qu'il se trouvait alors en présence de Dieu. Il aimait particulièrement certaines mélodies qu'il connaissait par cœur. Le « *Trisagion* lent » de Nil, *l'Axion estin* (« Il est digne ») de Papanicolaou, du quatrième ton plagiai ; l'Hymne des Chérubins de Phocas, du quatrième ton, le psaume 135 du *Polyéléos** (« Confessez le Seigneur... »), le « Depuis ma jeunesse... » des antiphones précédant l'Évangile des Matines, le « Le Seigneur est Dieu » selon la mélodie lente, les chants de communion du deuxième ton, les stichères solennelles des Vêpres, les *Théotokia* dogmatiques (du Paraclitique*), etc. Il disait : « Si lors d'une vigile on chante aussi quelques hymnes selon leur mélodie lente, celle-ci leur donne une grande dignité. »

Il conseillait : « Quand nous sommes contrariés, chantons. La psalmodie chasse le diable, car elle est à la fois prière et mépris du tentateur. Lors des pensées blasphématoires ne disons pas la Prière*, parce qu'alors nous créons un front avec le diable, qui nous combat dès lors encore davantage. Chantons, et le diable filera à cause de ce mépris. »

Outre le chant, il avait sans cesse à la bouche cette glorification de Dieu : « Gloire à Toi ô Dieu ! Gloire à Toi, ô Dieu ! » Il la disait du fond du cœur et la répétait sans cesse. C'était un débordement de reconnaissance envers le

Seigneur. Il conseillait : « Il vaut mieux éviter les prières improvisées, excepté quand il s'agit d'un élan spontané du cœur ».

Il se détendait en veillant et priant seul dans son *kellion*, mais quand il participait à des vigiles communes, il participait aux chants. Parfois, il les suivait en silence, puis se plongeait en lui-même, il disait la Prière et alors c'était comme s'il n'était pas présent. Il ne mesurait pas les prières en heures, aux nombres de textes qu'on lisait ou de chapelets* que l'on faisait. Ce qui l'intéressait surtout, c'était qu'elle soit pure, qu'elle parvienne jusqu'à Dieu et qu'elle porte des fruits. « Le reste, disait-il, c'est pour occuper la nuit et dire que nous avons fait tant d'heures de veilles. » L'Ancien aimait en particulier et cultivait la Prière de Jésus, le « Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi », qu'il avait appris de sa mère depuis son jeune âge. Depuis son séjour au Sinaï et ensuite, la Prière de Jésus, à quelques rares exceptions, remplaçait tous les offices. C'était sa respiration, sa nourriture et son délice. Il avait atteint un état spirituel où « son esprit était plongé dans la prière » et continuait de la dire même dans son sommeil.

Il insistait beaucoup pour que sa prière continue ne soit pas interrompue. Il la disait aussi en faisant son travail manuel, en cheminant, ou en compagnie d'autres personnes. Lorsqu'il faisait un travail manuel, il laissait pour un moment son travail, s'agenouillait dans un endroit tranquille, et se plongeait dans la Prière, jusqu'à ce qu'un visiteur le ramène à lui. Sa position habituelle pour prier était à genoux, les mains et la tête collées au sol. A cause des nombreuses heures d'agenouillement, ses genoux furent endommagés et le soutenaient difficilement dans les pentes.

Il est impossible de parler de la prière de l'Ancien, car ses étapes spirituelles sont invisibles et indicibles. Comment décrire les élans spirituels de son esprit et ses ascensions intérieures, puisque nous les ignorons totalement ? Le peu qui est évoqué ici montre confusément quelle était son œuvre spirituelle, mais ne révèle pas précisément sa mesure ou son état spirituel. Il dit un jour à un jeune moine : « Moi, à ton âge, je célébrais une fête chaque soir », faisant allusion à sa prière nocturne, qui est une « œuvre pleine de délices²⁹⁰ ».

Un jour, il pria assis, et un scorpion le piqua, mais il n'interrompit pas sa prière. Son esprit était facilement et rapidement transporté dans la prière, il perdait alors le contact avec son environnement et était comme « n'étant pas ». Même lorsqu'il voyageait en voiture, ou se trouvait avec d'autres, intérieurement, il disait la Prière de Jésus. « Tout entier absorbé par Dieu, il ne faisait qu'un avec Lui », comme le rapportaient des témoins visuels.

290 « Choisis-toi une œuvre délicate, la veille nocturne perpétuelle, dans laquelle tous les Pères se défirent du vieil homme et furent jugés dignes de renouveler leur esprit. En de tels moments, l'âme dans cette vie se sent immortelle, et dans l'état sensible se défait de l'habit des ténèbres pour revêtir l'Esprit Saint » (S. ISAAC LE SYRIEN, *Lettres*, 3).

Le fameux hiéromoine Athanase d'Iviron, homme docte et vertueux, personnalité éminente de la Sainte-Montagne, disait au bienheureux Père Athanase de Stavronikita : « Quand je mourrai, dis au Père Païssios de dire une prière pour moi. Qu'il prenne la Toute Sainte par sa robe en lui criant "Athanase, Athanase!.." » L'Ancien était alors très jeune et inconnu du plus grand nombre.

Il considérait comme naturel que le moine se consacraît à la Prière de Jésus, au « Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi ! » Un jeune moine dit à l'Ancien que sa gorge se fatiguait en lisant l'office seul. « Nous avons aussi le chapelet », lui répondit-il, pour l'inviter à dire la Prière.

Il disait : « Le nom du Christ est tout puissant. La Prière est une arme redoutable contre le diable. Avant de commencer la Prière, il faut se confesser à Dieu, après avoir révélé toutes ses pensées à son père spirituel, et ensuite se livrer à la prière du cœur*. C'est ainsi que l'on peut faire un bon début. Il faut dire la Prière intérieurement et non de manière orale, c'est pourquoi on l'appelle Prière mentale*.

Il ne faut pas la dire avec trop de hâte - le chapelet de cent grains ne doit pas être dit en moins d'une minute et demie - car alors on ne le ressent pas, comme lorsque l'on mange hâtivement on ne se rend pas compte du goût de la nourriture, ni la dire trop lentement. »

A la question : « Qu'est-ce qui va nous aider pendant la Prière ? » Il répondit : « Le sentiment de notre état de pécheur et la reconnaissance pour les dons de Dieu, font que nous disons la Prière avec un zèle généreux (*philotimo**) et non pas mécaniquement. Par la suite elle devient aussi une habitude. Quand nous nous connaissons nous-mêmes et que nous pensons à notre ingratitude, alors nous voulons dire la Prière. Lorsque nous nous éveillons alors que dans notre sommeil nous disions la Prière, et que nous continuons de la dire dans notre éveil, eh bien, c'est alors que se lève la douce aube spirituelle. »

Il voulait que l'ascèse accompagnât la Prière. Les éléments extérieurs, que les Pères mentionnent dans la *Philocalie**, il considérait qu'ils n'étaient qu'auxiliaires ; comme par exemple le tabouret, l'obscurité - moi, j'allume des cierges et je prie, disait-il -, l'inclinaison de la tête, la respiration, etc. Si l'on insiste trop sur eux, ils peuvent provoquer des dommages psychosomatiques ou conduire à l'illusion spirituelle. Il acceptait la méthode du contrôle de la respiration quand elle est unie naturellement à la prière, et non pas artificiellement.

Il soulignait les dangers de déviations pendant l'accomplissement pratique de la Prière, mais il mettait en avant aussi la finalité de celle-ci, en disant : « Maintenant, la Prière de Jésus est à la mode. Certains pensent que la Prière c'est le Nirvana : ils s'asseyent et la disent, sans se rappeler quoi que ce soit d'autre, pour se tranquilliser. Ils essayent de prier et ils ont mal à la tête. Ils

disent la Prière comme des mécaniques. Quoi ? Sommes-nous des horloges ? Tic tac, tic tac ? Mais comme cela on ne se défait pas du vieil homme. Nous devons dire la Prière en conscience. La reconnaissance de nos fautes est une grande chose pour le Christ. Il nous la demande. Seulement, nous ne devons pas perdre espoir.

Notre but n'est pas d'acquérir la prière continuelle, mais de nous défaire du vieil homme. De nous tourner vers l'intérieur, de nous connaître nous-mêmes, de combattre en repoussant les passions. Et en voyant les passions, demandons l'aide de Dieu. Ainsi, par la suite, demeure aussi l'habitude de la prière continuelle. N'essayons pas d'acquérir mécaniquement cette Prière.

Ne nous ennuyons pas en disant la Prière. Le Christ consent à s'entretenir sans cesse avec nous, et nous, nous restons indifférents ? Quel que soit le nombre de fois où quelqu'un parle avec le Christ (quand il prie), jamais il ne le regrettera. »

*

Comme l'Ancien avait fait beaucoup d'essais sur lui-même, en s'efforçant d'appliquer tout ce que disent les livres ascétiques et ce que conseillent des Anciens éprouvés, il en était arrivé à faire une règle (*typi-kon*). Selon les forces, l'âge, le temps qu'il avait, le lieu de son ascèse, il adaptait aussi sa règle. Il disait que « le moine doit s'engager dans une règle monastique. Tous les dix ans, il doit faire une récapitulation de ses forces et adapter à lui-même l'ascèse appropriée. Quand quelqu'un est jeune, il a davantage besoin de sommeil et moins besoin de repos. Quand il vieillit, il a besoin de davantage de repos et moins besoin de sommeil. L'habitude possède une grande force. Si l'organisme est habitué à quelque chose, même sans en avoir besoin, lorsque le moment viendra, il le réclamera ».

Sa règle était à peu près la suivante : à 3 heures (neuvième heure byzantine), il récitait l'office de la neuvième heure et les Vêpres, puis il mangeait quelque chose. Ensuite, il disait les Complies et quelques heures de chapelet. Avant minuit, il s'éveillait et commençait son canon de prières suivi de l'office divin avec le chapelet. Quand il avait fini, il se reposait un peu et, avec les lueurs de l'aube, il recommençait ses devoirs spirituels. Quand il n'était pas dérangé par les gens, il disait chaque Heure canoniale à son heure et, dans l'intervalle, il faisait son travail manuel en disant la Prière. Pendant une certaine période, il se reposait tout de suite après le coucher du soleil, il veillait toute la nuit et se reposait un peu le matin. L'après-midi, il ne se reposait pas.

Il n'est pas possible de rendre compte de sa règle lorsqu'il était plus jeune et s'exerçait à l'ascèse dans le désert du Sinaï, parce que « chacune de ses voies était une prière perpétuelle et un amour sans faille pour Dieu » », et une grande quantité de travail manuel ne le fatiguait pas. Alors, il ne voyait

personne, il était libre de tout souci et en paix.

Quand il était au *kellion* de la Précieuse-Croix, il ne lisait que l'Hexap-salme, le canon du Ménéé et, l'après-midi, le recueil de Canons à la Mère de Dieu selon les huit tons (*Théotokarion*) de saint Nicodème l'Hagiorite. Le reste de l'office, il le disait sur le chapelet. Lorsqu'il vivait au *kellion* de la Nativité de la Mère de Dieu, il disait trois chapelets de trois cents grains pour le Christ, un pour la Toute Sainte, un pour le Vénérable Précurseur (S. Jean Baptiste), un pour le saint du jour, et un pour son saint. Puis il répétait ces séries pour les vivants et de nouveau une troisième fois pour les défunts, et priait pour divers cas.

Lors de ses dernières années, malgré les gens qui l'occupaient toute la journée, il disait plus de quarante chapelets de trois cents grains chacun, outre son canon de prière et son office.

Il divisait le Psautier en trois parties et le terminait en trois jours. À chaque psaume, il se prosternait pour la catégorie correspondante de personnes, suivant la façon dont saint Arsène avait distingué les psaumes^{291 292}, et faisait mémoire de noms. De cette façon, il ne se fatiguait pas à lire jusqu'à six ou sept cathismes* de suite.

Lors de la Grande Semaine²⁹³, chaque année, pour participer davantage à la Passion du Christ, il lisait les Évangiles de la Passion, depuis l'arrestation du Christ, jusqu'à la descente de la Croix, c'est-à-dire depuis la nuit du Grand Mercredi²⁹⁴, jusqu'aux Vêpres du Grand Vendredi, sans s'asseoir, sans dormir, sans manger. Il disait en outre qu'il valait mieux se faire contrainte par l'absence de nourriture pendant les deux jours du Grand Vendredi et du Grand Samedi, plutôt que pendant les trois premiers jours de la Semaine Pure²⁹⁵. Il ne buvait qu'un peu de vinaigre, pour se souvenir du vinaigre du Maître. Ces jours-là, il n'ouvrait à personne. Il restait cloîtré dans son *kellion* et il n'avait pas non plus le cœur à chanter. « C'est la première fois que j'ai ressenti un tel état », dit-il lors de ses derniers jours dans son *kellion* de la Panagouda.

L'Ancien ne transgressait pas sa règle sans raison. Il l'observait avec zèle. C'était un moine rigoureux. « Même si quatre hommes devaient me tenir, je n'abandonnerais pas mon canon* », disait-il. C'est-à-dire que, même quand il était très malade au point de ne pouvoir se tenir debout sur ses jambes, même alors, il n'abandonnait pas son canon. Il considérait que c'était un grand dommage spirituel que de « laisser des dettes » en n'accomplissant pas ses obligations monastiques. « Aujourd'hui, je vais... » (il hochait la tête, voulant

291 *Vie de saint Jean le Sinaité*, dans l'édition de l'*Échelle sainte*.

292 Cette attribution des psaumes à des intentions de prières qu'utilisait saint Arsène de Cappadoce est traduite dans C. LOPEZ-GINITSY, *Le Secours des saints. Dictionnaire des intercessions orthodoxes*, éd. Xenia, Vevey, 2007.

293 La Semaine Sainte.

294 Mercredi de la Semaine Sainte.

295 Première semaine du Grand Carême.

dire : je ne vais pas bien).

Lors de ses dernières années, le nombre des visiteurs avait augmenté, et ils ne le laissaient pas célébrer ses Vêpres à l'heure prescrite. Il disait : « Pour ne pas perdre l'office, je fais les Vêpres sur mon chapelet le matin, et je dis le *Lumière joyeuse*²⁹⁶ à l'heure où le soleil se lève. » Dans l'ensemble, il était totalement libre. Parfois, lorsqu'il le fallait, il sacrifiait tout par charité. Il faisait sa veille non pas en priant, mais en compatissant et en consolant une âme affligée, parce que Dieu veut « la miséricorde et non le sacrifice²⁹⁷. »

Dans un extrait de lettre adressée à un enfant spirituel se dessine en partie le *typikon* de l'Ancien :

« Quant au programme au sujet duquel vous m'écrivez, si vous en avez l'occasion, essayez pendant une brève période, le programme suivant.

Avec le lever du soleil, commencez la Première Heure. Pendant un quart d'heure, dites l'Heure, puis faites un quart d'heure de prosternations et de chapelet pour les petits enfants - "tout homme venant au monde" - pour qu'ils restent chastes dans le monde, et pour tous ceux qui observent la virginité, nous y compris. Puis, assis, la Prière de Jésus pendant la demi-heure restante, et ainsi on passe une heure après le lever et la Première Heure se termine.

Deux heures libres, avec une activité spirituelle, étude, prière si on en a envie, ou chant. J'entends que l'âme soit libre de faire ce qu'elle veut de spirituel, ou un travail manuel qu'on a à faire (artisanat).

Puis, commencez la Troisième Heure, de la même façon que la Première, avec la différence qu'elle doit être faite pour le clergé, et pour que les nations arrivent à la connaissance de la vérité. Je pense que ce n'est pas un péché si l'on dit : "Seigneur, dont le très Saint Esprit, à la Troisième Heure²⁹⁸ ..."

La même chose après la Troisième Heure : deux autres heures de libre avec une activité spirituelle ou quelque autre activité manuelle indispensable.

Et ensuite la même chose pour la Sixième Heure avec la différence qu'elle doit être consacrée au monde, pour que le bon Dieu lui accorde le repentir.

Ensuite, deux heures de la même façon ou repos jusqu'à la Neuvième Heure.

Puis, célébrez la Neuvième Heure de la même façon, en la consacrant aux défunts, puis ensuite les Vêpres.

Je ne parle pas de la nourriture, car vous l'adapterez à votre capacité de résistance. Il faut simplement ne pas atteindre le point de l'étourdissement, quand il n'y a pas de guerre spirituelle, pour conserver de la lucidité et combattre mieux, parce que la lutte se fait avec les pensées et il faut que l'esprit soit aidé au début de la vie spirituelle, pour qu'il trouve la vérité. Mais, quand l'homme a trouvé la vérité, le Christ, il n'a plus besoin de logique. De

296 Prière des Vêpres.

297 Mt 9, 13.

298 Tropaire de la Pentecôte lu à la Troisième Heure.

même, lorsque l'homme progresse, il n'a plus besoin de rechercher la lucidité dont je parle, parce qu'il sort alors de lui-même, mû en dehors de l'attraction terrestre, il n'est plus illuminé par le soleil sensible, par une créature, mais par le Créateur Lui-même.

Après Vêpres et Complies, recherche la prière pendant trois heures après le coucher du soleil. Ou, conjointement avec les Complies et ton canon de prière, complète trois heures. Ce sont les meilleures heures pour la prière.

Puis, dormez six heures et ensuite célébrez l'Office de minuit et les Matines.

Vous pouvez lire un peu et, ensuite, dire la Prière de Jésus (à la place des textes de l'office). Pour que vous n'éprouviez pas d'inquiétude (ou que vous regardiez l'heure) ou que vous fassiez attention au nombre de chapelets, mettez le réveil à sonner selon le nombre d'heures que vous voulez consacrer à prier.

Essayez de faire ne serait-ce qu'un cinquième de ce que je vous écris ; l'essentiel est que cela ne vous suscite pas d'inquiétude, pour que vous ne souffriez pas comme les malheureux petits veaux qui, si on les tracasse quand on commence à les mettre sous le joug, dès qu'ils voient le joug et se rendent compte qu'on veut les atteler pour le champ, s'enfuient. »

Il ressort de cette règle que l'esprit de l'Ancien était celui d'une activité très spirituelle, mais avec décontraction et bonne disposition.

À un autre disciple qui, lui aussi, pratiquait l'ascèse seul, il donna la règle suivante, où apparaissent d'autres détails concernant le canon monastique et la veille qui lui est particulière :

1. Règle monastique.

Quand les jours sont égaux aux nuits (en mars et en septembre).

- 3h de l'après-midi (9^e heure byzantine) : Neuvième Heure et Vêpres.
- 4h de l'après-midi : dîner, sauf les lundi, mercredi et vendredi.
- au coucher du soleil : Petites Complies.
- 3 h du matin : lever.
- de 3h à 4h : canon de prière.
- 4h : office.
- 1 lh : repas (quand il y a un seul repas)
- de 1 lh à 3h de l'après-midi : diaconie*, travail manuel.

2. Règle de prière monastique.

— Un chapelet de 300 grains pour le Seigneur avec signes de croix et petites prosternations, jusqu'à ce que la main touche le genou. Ce n'est pas grave si l'on fléchit un peu les genoux. Cela contribue à ne pas fatiguer les

genoux, et donne de la componction, parce que, avec les flexions des genoux, nous montrons notre adoration pour Dieu.

— Un chapelet de 100 grains pour la Toute Sainte - “Très sainte Mère de Dieu, sauve-moi !” - avec de petites prosternations et des signes de croix comme ci-dessus.

— “Gloire... et maintenant...” “Alléluia” (3 fois). “Gloire à Toi, ô Dieu !” (3 fois), avec trois grandes prosternations.

— Psaume 50 (“Aie pitié de moi ô Dieu...”), à voix basse et avec de grandes prosternations, tant que c’est nécessaire, jusqu’à la fin du psaume.

— Tropaires pour la Mère de Dieu : “Tu protèges...”, “Toi qui es tout mon espoir...”, etc. avec des grandes prosternations.

— “À Toi convient la gloire, Seigneur notre Dieu...” et Doxologie, à voix basse, avec de grandes prosternations.

— “Il est digne en vérité...” avec de grandes prosternations.

— “Gloire... et maintenant...” “Alléluia” (3 fois). “Gloire à Toi ô Dieu !” (3 fois), avec de grandes prosternations.

Les prosternations peuvent être fréquentes ou rares, selon la disposition de chacun.

Telle est la première partie, pour nous-mêmes.

On répète la même chose en disant : “Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de Tes serviteurs” et “Très sainte Mère de Dieu, sauve tes serviteurs”. Prière pour le monde. Nous pouvons aussi mentionner les noms des personnes qui en ont besoin.

La même chose une troisième fois en disant : “Accorde le repos Seigneur, aux âmes de Tes serviteurs !” “Très sainte Mère de Dieu, assiste tes serviteurs.”

À la fin, on dit un chapelet de 100 grains pour le saint du monastère. Puis on lit l’office et ensuite on se repose un peu.

Avant de se coucher, que le moine croise ses bras sur la poitrine et dise des tropaires funèbres, pour se souvenir de la mort.

Le canon du moine du Grand Habit est de 300 prosternations et de 12 chapelets (de 100 grains) ; celui du rasophore (moine du Petit Habit), de 150 prosternations et 12 chapelets ; celui du novice de 60 prosternations et 6 chapelets.

3. Règle pour me agrypnie avec le chapelet.

1. Gloire à Toi ô Dieu...

Chapelet de 300 grains (3²⁹⁹)

Salut, Épouse inépousée... (1)

299 Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre de chapelets de trois cents grains.

2. Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi ! (3)
Très Sainte Mère de Dieu... (1)
3. Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi ! (pour les Pères) (3)
Très Sainte Mère de Dieu... (pour les Pères) (1)
4. Croix du Christ sauve-nous par ta puissance ! (3)
5. Seigneur Jésus-Christ... (pour les défunts) (3)
Très Sainte Mère de Dieu... (pour les défunts) (1)
Paraclisis (office d'intercession) à la Mère de Dieu.
Lecture.
6. Seigneur Jésus-Christ... (pour les bienfaiteurs) (3)
Très Sainte Mère de Dieu... (pour les bienfaiteurs) (1)
7. Seigneur Jésus-Christ... (pour le monde) (3)
Très Sainte Mère de Dieu... (pour le monde) (1)
8. Seigneur Jésus-Christ... (pour les malades) (3)
Très Sainte Mère de Dieu... (pour les malades) (1)
9. Seigneur Jésus-Christ... (pour la fraternité) (3)
Très Sainte Mère de Dieu... (pour la fraternité) (1)
Pour les morts, pour les saints que nous vénérons particulièrement.

On voit par là la liberté de l'Ancien, qui n'était pas lié par des règles ou des canons. Il donnait une mesure pour aider le moine, mais il ne fixait pas en détail ce qui concernait le sommeil et la nourriture. Il laissait chacun les fixer suivant ses forces et sa pugnacité. Il n'imposait à personne l'exigence de sa vie. Tout le monde n'est pas fait selon le même moule. On peut facilement distinguer quelques éléments, comme le repentir, la doxologie et la prière pour les vivants et les morts.

Pour finir, ajoutons une règle de veille qu'il donna à un monastère de moniales pour leur veille individuelle en cellule. Elle date des dernières années de sa vie, et la prière pour le monde y domine.

4. *Ordre à observer dans les agrypnies*...*

On fait le canon au début ou à la fin de l'agrypnie, suivant l'inclination de chacun.

On commence par un peu de lecture.

Ensuite on dit les chapelets suivants en disant :

1 chapelet de 300 grains : Gloire à Toi notre Dieu, gloire à Toi.

1 chapelet de 100 grains : Salut, épouse inépousée !

Ensuite : Gloire au Père... et maintenant... ; Alléluia, alléluia, alléluia ; Gloire à Toi, ô Dieu (3 fois) ; Seigneur aie pitié (3 fois) ; Gloire au Père... et maintenant... ; le psaume 50; le tropaire "Dans ta compassion..."; doxologie ; « Il est vraiment digne ».

Toutes ces prières se font avec des prosternations.

Puis on continue ainsi :

1 chapelet de trois cents grains : Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi !

1 chapelet de cent grains : Très Sainte Mère de Dieu, sauve-moi !

Puis on dit l'office de la *Paraclisis* à la Mère de Dieu (facultatif).

1 chapelet de cent grains : Croix du Christ sauve-nous par ta puissance !
1 chapelet de cent grains : Baptiste du Christ, intercède pour moi ! (pour le repentir).

1 chapelet de cent grains : Saint (Apôtre) du Christ, intercède pour nous ! (à saint Jean le Théologien, pour l'amour).

1 chapelet de cent grains : Saint de Dieu, intercède pour moi ! (à saint Arsène de Cappadoce, pour la santé).

Ensuite les demandes suivantes :

• Pour les Anciens (Mère higoumène et Père spirituel) :

1 chapelet de 300 grains : Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de Tes serviteurs !

1 chapelet de 100 grains : Très Sainte Mère de Dieu, sauve tes serviteurs !

• Pour la fraternité :

1 chapelet de 300 grains : Seigneur Jésus-Christ, sauve nous !

1 chapelet de 100 grains : Très Sainte Mère de Dieu, sauve nous !

• Pour les défunts :

1 chapelet de 300 grains : Seigneur Jésus-Christ, accorde le repos à Tes serviteurs !

1 chapelet de 100 grains : Très Sainte Mère de Dieu, accorde le repos à tes serviteurs !

• Pour les bienfaiteurs :

1 chapelet de 300 grains : Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de Tes serviteurs !

1 chapelet de 100 grains : Très Sainte Mère de Dieu, sauve tes serviteurs !

• Trois chapelets de 300 grains pour des demandes générales, comme suit :

— Mon Dieu n'abandonne pas Tes serviteurs qui vivent loin de l'Église ; que Ton amour agisse pour les ramener près de toi !

— Souviens-Toi, Seigneur, de Tes serviteurs qui souffrent de maladies graves ou bénignes !

— Souviens-Toi, Seigneur, de Tes serviteurs qui souffrent d'infirmités corporelles !

— Souviens-Toi, Seigneur, de Tes serviteurs qui souffrent d'infirmités mentales.

— Souviens-Toi, Seigneur, des autorités (présidents, ministres...) et aide-les à gouverner en chrétiens.

— Souviens-Toi, Seigneur, des enfants issus de familles en crise.

— Souviens-Toi, Seigneur, des familles en crise et des divorcés.

— Souviens-Toi, Seigneur, des orphelins du monde entier, de tous les affligés et des malmenés par la vie, des veufs et des veuves.

— Souviens-Toi, Seigneur, de tous les emprisonnés, des anarchistes, des drogués, des criminels, des malfaiteurs, des voleurs ; éclaire-les et aide-les à se corriger.

— Souviens-Toi, Seigneur, de tous les expatriés.

— Souviens-Toi, Seigneur, de tous ceux qui voyagent en mer, sur terre et dans les airs, et protège-les.

— Souviens-Toi, Seigneur, de notre Église, des pères (clercs) de l'Église et des fidèles.

— Souviens-Toi, Seigneur, de toutes les fraternités monastiques, masculines et féminines, des Anciens et Anciennes et de toutes les fraternités et des pères athonites.

— Souviens-Toi, Seigneur, de Tes serviteurs qui vivent dans un pays en guerre.

— Souviens-Toi, Seigneur, de Tes serviteurs qui sont pourchassés dans les montagnes et les plaines.

— Souviens-Toi, Seigneur, de Tes serviteurs qui sont traqués comme du gibier.

— Souviens-Toi, Seigneur, de Tes serviteurs qui ont quitté leurs maisons et leur travail et qui souffrent.

— Souviens-Toi, Seigneur, des pauvres, des sans-abris et des réfugiés.

— Souviens-Toi, Seigneur, de toutes les nations, place-les sur Ton sein, abrite-les sous Ta sainte protection, protège-les de tout mal et de la guerre. Souviens-Toi aussi de notre Grâce bien-aimée ; puisses-Tu la tenir sur Ton sein jour et nuit, l'abriter sous Ta sainte protection, la protéger de tout mal et de la guerre.

— Souviens-Toi, Seigneur, des familles malmenées, abandonnées, injustement traitées, éprouvées, et accorde-leur une abondante miséricorde.

— Souviens-Toi, Seigneur, de Tes serviteurs qui souffrent de maux psychiques et corporels de toutes sortes.

— Souviens-Toi, Seigneur, de Tes serviteurs qui ont demandé que l'on prie pour eux.

Il faut aider les défunts : ils ne peuvent rien faire seuls et attendent de nous que nous les aidions, comme les emprisonnés attendent une boisson rafraîchissante.

Il n'y a pas de pause dans Pagrypnie ; que chacun fasse ce qu'il veut ! »

L'Ancien désirait que le moine qui pratique l'ascèse en solitaire ait une règle qui l'aide dans son combat. Il conseillait : « Il faut se préparer depuis la cellule pour la diaconie et de la diaconie pour la cellule. Ainsi, l'on sera toujours prêt et joyeux. Quand quelqu'un est distrait, son esprit vagabonde. Le

fait d'avoir un programme pour toute la journée depuis le matin est d'une grande aide, car ainsi les pensées ne peuvent provoquer la confusion. »

A tous ceux qu'il n'avait pas sous sa direction spirituelle et qu'il ne pouvait pas suivre, il ne donnait pas de règle. Un étudiant lui demanda un jour de lui donner une règle, l'Ancien lui répondit : « Je ne peux pas, parce que lorsque le médecin donne une ordonnance au malade, il doit être auprès de lui pour le suivre. » Il se limitait à leur donner quelques conseils utiles pour la vie spirituelle.

Il respectait sans limite tout ce que les saints Pères ont établi. À quelqu'un qui modifiait sans raison la règle de l'office liturgique, il fit la remarque suivante : « Bon, le monde ne s'écroulera pas si l'on change quelque chose à l'office, mais ainsi nous nous plaçons au-dessus des saints Pères. »

L'Ancien observait avec respect et piété les règles de l'Église, et celles-ci l'aidèrent à trouver une règle spirituelle et à atteindre le plus fondamental : l'habitation de la prière perpétuelle qui nous unit à Dieu.

17. Impassibilité.

L'Ancien disait que « nous sommes venus au monastère pour la perfection. La vie monastique, c'est la vie parfaite, et nous la rabaissons par notre existence ». C'est elle qu'il recherchait et c'est pour elle qu'il répandit sa sueur et son sang.

L'Ancien, par sa cohérence, son acribie et sa recherche de la perfection dans l'observance des commandements, suscite l'admiration. Il réussit à faire de lui-même une « demeure de l'impassibilité³⁰⁰ » avec comme matériau les vertus. Le trésor des impassibles est composé de toutes les vertus. L'impassibilité* ressemble à une couronne constituée de toutes les fleurs (les vertus). S'il manque ne serait-ce qu'une seule vertu, l'impassibilité n'est pas complète. « L'impassibilité, c'est l'assemblage de beaucoup de vertus, et à la place de l'âme se trouve le Saint Esprit³⁰¹. » Il ne combattait plus contre les passions, puisqu'il les avait maîtrisées, mais il s'enrichissait sans cesse de vertus. Ses rayons spirituels s'étaient enrichis de miel, qui reconfortait et nourrissait beaucoup de gens.

En outre, l'impassibilité de l'Ancien transparissait au travers de son extrême pureté. Non seulement « le Seigneur le protégeait des péchés charnels », comme il le confia un jour, mais sa chasteté arrivait au point de ne jamais consentir à une pensée charnelle. Et, le seul souvenir de la suggestion d'une pensée honteuse le faisait encore rougir de honte comme un petit enfant bien des années après. Même dans son sommeil lorsqu'il était tenté par une

300 S. JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle sainte*, XXVI, 14.

301 S. PIERRE DAMASCENE, *Livre*.

imagination diabolique, il combattait avec acharnement et il se réveillait en sursaut. Ceci se produisit au début. Plus tard, il restait totalement inébranlable^{302 303} lors de telles tentations. Puisque son regard avait acquis l'impassibilité, le spectacle de la beauté de la femme, ne l'émouvait ni ne le scandalisait¹. Les quelques cas de guerre chamelle qu'il rapportait avaient eu pour cause une pensée de jugement ou d'orgueil.

Son état spirituel stable, la paix^{304 305} et la plénitude de la joie qu'il ressentait, dénotaient un homme libéré des passions et rempli de la grâce de l'Esprit Saint. Il avait traversé la mer des passions, il « célébrait le sabbat » non seulement du péché en acte ou du péché dû aux pensées passionnées, mais il avait aussi acquis une immutabilité envers les pas-

113

sions .

Il avait purifié et dominé sa chair par des ascèses persistantes, faisant de la peine un repos et recherchant la souffrance. Il évitait le plaisir qui nous conduit aux passions, même le plaisir spirituel lors de la prière, qu'il ne recherchait pas. « Ne se donnant pas au plaisir charnel et ne craignant absolument pas la souffrance, il devint impassible³⁰⁶. »

Ses charismes étaient pour l'Ancien une cause d'humilité³⁰⁷ et de combats plus intenses. En tant qu'homme humble, il ne s'enorgueillissait pas quand on le glorifiait, ni n'était affligé par la calomnie. Il était dans un état spirituel d'impassibilité, parce qu'il avait en permanence le souvenir de Dieu³⁰⁸. Ou il pensait à Dieu, ou il parlait de Dieu aux hommes, ou il priait Dieu. Quand il priait, son esprit sortait de la réalité terrestre, était ravi en contemplation, sans être troublé par les attaques des pensées³⁰⁹. Le pur d'esprit inspectait le nouvel éon. L'Ancien, revêtu désormais de « la mort porteuse de vie » et parlant de Dieu, transmettait à ses auditeurs le parfum de la vie éternelle et la douceur de l'amour divin.

Selon saint Maxime le Confesseur, l'impassibilité engendre le parfait

302 S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 1

303 « D'une façon générale, il y a parmi les moines trois états fondamentaux de l'éthique. Le premier est de ne pas pécher en action. Le second, de ne pas laisser demeurer dans l'âme les pensées passionnées. Enfin le troisième, de regarder impassiblement en pensée la forme des femmes et l'image de ceux qui nous ont offensés » (S. MAXIME LE CONFESSEUR, *Centuries sur la charité*, II, 87).

304 « L'impassibilité, c'est l'état paisible de l'âme, dans lequel il est difficile à celle-ci de se porter au mal » (S. MAXIME LE CONFESSEUR, *Centuries sur la charité*, 1,36).

305 Cf. S. MAXIME LE CONFESSEUR, *Centuries sur la théologie et l'économie*, V, 5.

306 Cf. *ibid.*, III, 51.

307 « L'abondance d'humilité engendre l'impassibilité » (JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle sainte*, XXVI, Récap., 67).

308 « L'impassibilité consiste en la mémoire de Dieu » (S. CALLISTE ET IGNACE XANTHOPOULOS, *Centurie spirituelle*).

309 « Quand jamais, au moment de la prière, aucune pensée du monde ne vient plus troubler l'esprit, sache alors que tu n'es plus hors des frontières de l'impassibilité » (S. MAXIME LE CONFESSEUR, *Centuries sur la charité*, 1,88).

amour³¹⁰, et « Dieu fera Sa demeure parfaite en ceux dont le cœur a été purifié par l'impassibilité, car ceux-là verront Dieu³¹¹ ».

18. Noble Charité³¹².

Le sommet et la couronne de tous les combats de l'Ancien, c'était la charité. Il disait : « Je ressens pour tous les hommes la même affection que celle que j'avais pour mes parents. Désormais, je ressens tous les hommes comme des frères. »

L'Ancien était plein d'amour pour les hommes, pour la création, et était consumé par un amour divin.

Dès son jeune âge, il faisait l'aumône et aidait beaucoup de gens. Les pauvres de Konitsa, quand ils en avaient besoin, se réfugiaient auprès de lui et lui demandaient de l'aide. « Par compassion et à cause de la plainte des pauvres », il donnait même les vêtements qu'il portait. Mû par son grand amour, il embrassait les villageois de Konitsa et il trouvait un moyen d'aider les nécessiteux et les malades.

Au Sinaï, au début, lorsqu'il partait le dimanche soir pour son ermitage, l'économe du monastère lui fournissait du pain, de la farine et d'autres aliments. Les pauvres petits bédouins qui connaissaient son itinéraire, l'arrêtaient en chemin pour lui demander un *bakchich* (pourboire). Il leur donnait tout ce qu'il avait à manger et il montait vers son ermitage, le sac vide.

Il accordait une grande valeur à l'aumône. Il considérait que c'était un critère pour savoir si quelqu'un était digne de la miséricorde divine et du salut. « Il se peut que quelqu'un soit indifférent à la vie spirituelle, mais s'il souffre pour un malade, s'il fait l'aumône, ne crains pas pour lui. »

Il était présent et aida à l'exhumation de l'ancien Prodigios du *kellion* voisin de Saint-Jean-le-Théologien. Il fut frappé parce que ses os étaient jaunes³¹³, alors que l'ancien Prodigios s'occupait la plupart du temps de ses mules (il était muletier) et pas beaucoup de ses devoirs monastiques. L'Ancien fit ce commentaire : « On dirait qu'il a pratiqué l'aumône. »

Il s'affligeait de l'inégalité sociale : « Quels chrétiens sommes-nous ? Il y en a qui ont deux ou trois maisons et des maisons de campagne, tandis que d'autres n'ont même pas "un endroit pour poser leur tête." »

310 Ibid, IV, 91.

311 S. JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle sainte*, XXVI, Récap., 67.

312 Expression de l'Ancien pour désigner l'amour qui n'attend pas de récompense. C'est-à-dire le fait de donner, comme le Seigneur qui offre sans rien attendre en retour. De l'absence de ce type d'amour proviennent les souffrances et les tentations, parce que les hommes ne cessent de rechercher de la reconnaissance et une récompense. L'Ancien, par ces deux simples mots, indiquait l'attitude juste à avoir envers son prochain.

313 Ce qui est considéré en général comme étant le signe que le défunt a été agréable à Dieu.

Il invitait les gens à faire l'aumône, car il croyait que « quand on prend quelque chose, on reçoit une joie humaine. Mais quand on donne, on reçoit aussi une joie divine. Le gain spirituel advient avec le don. »

Sa charité n'avait pas de limites. Il distribuait tout et comprenait les besoins de chacun avant même qu'il demande de l'aide. La nourriture et les vêtements qu'on lui envoyait, il les distribuait avec discernement à des moines malades ou pauvres, et à des enfants de l'Athoniade³¹⁴. Personne ne partait sans recevoir quelque chose et inconsolé.

En même temps que l'offrande (*kerasma*), monacale mais abondante³¹⁵, il distribuait des cadeaux en guise de bénédiction : des croix, des chapelets, des petites icônes, des livres, etc., et il aidait spirituellement les gens. Les gens repartaient joyeux et apaisés. Lors de ses sorties dans le monde aussi, il avait toujours dans son sac des cadeaux pour les gens. Il disait : « J'ai une tirelire dans ma cellule et, chaque jour, j'y mets un ou deux chapelets de trente-trois grains. Maintenant que je dois aller à Athènes, je les ai tous pris - près de cinq cents - et, malgré tout, cela n'a pas suffi. Sans compter les petites icônes et les petites croix que je fabrique avec la presse. »

« C'était un homme qui avait en permanence le souci de faire le bien ; de faire en sorte qu'il ne se passe pas un instant, dans la mesure du possible, sans aider quelqu'un », témoigne Kaiti Patéras. Et le bien qu'il faisait était revêtu de grâce et de beauté, car il avait de la manière et de la délicatesse. Il ne voulait pas que l'on se sente redevable, il considérait la personne comme son frère et la mettait à l'aise.

Alors qu'il donnait facilement, il avait du mal à recevoir. Et quand il prenait, pour ne pas que l'autre soit vexé, il le lui rendait sous une autre forme en donnant plus que tout ce qu'il avait reçu.

Bien que lui-même ait été dépourvu de tout bien, il gardait sur lui un peu d'argent ou pouvait en emprunter aux Pères, pour pouvoir faire face à des cas urgents. Quand, par exemple, un jeune avec des problèmes venait à l'Athos et restait sans titre de transport, l'Ancien s'occupait de lui avec discernement.

Il aurait pu aider matériellement beaucoup de pauvres, parce qu'on lui confiait d'importantes sommes d'argent, mais l'Ancien ne les prenait pas. Parfois, il renvoyait ceux qui en avaient besoin à la personne appropriée, dont il savait qu'elle les aiderait. Il n'ambitionnait pas de devenir une caisse de dépôts pour les aumônes, mais il avait réussi à devenir une caisse de la grâce, destinée à aider spirituellement les gens. Il ne ressemblait pas à un puits fermé, mais à une source jaillissant en permanence, dont l'eau abreuvait les arbres, les oiseaux, les animaux sauvages et qui reste en surcroît.

Quand il voyait quelqu'un avec un besoin particulier, il lui donnait son

314 École secondaire installée à Karyès, dont les élèves sont boursiers des monastères.

315 Lorsque l'on arrive quelque part à la Sainte-Montagne, il est d'usage de recevoir un verre d'eau fraîche, parfois accompagné d'un petit verre d'alcool et d'une sucrerie.

cœur et, inévitablement, quelque bénédiction en plus. Dans les cas où il n'avait rien d'autre, il donnait son chapelet ou son gilet.

Pour son grand amour, il allait même jusqu'à sacrifier sa piété ! Ainsi, il n'hésitait pas à donner des objets sacrés qu'il vénérât particulièrement. Il donna la croix qu'il portait avec un fragment de la Précieuse Croix ou encore un coquillage qui était suspendu à son cou et qui contenait une molaire de saint Arsène pour faire le signe de croix sur les malades et les possédés. Seul celui qui connaissait son amour ardent pour sainte Euphémie peut comprendre ce que représentait pour lui le fait de se priver d'un fragment de sa sainte relique, dont Dieu veilla à ce qu'elle arrive entre ses mains, et ceci ne se produisit pas qu'une fois - car la sainte veilla à ce qu'il obtienne à plusieurs reprises en bénédiction un fragment de sa précieuse relique - avec comme résultat, finalement, de ne plus avoir la présence corporelle de la sainte qu'il vénérât tant ! Il en fut de même pour les icônes qui avaient produit des signes miraculeux.

Une manifestation de son amour, c'était aussi le blâme et la réprimande de ceux qui avaient pris un mauvais chemin. Comme une mère gronde son enfant sans que celui-ci s'enfuie, il en était de même pour les hommes qui se rendaient compte de son amour et acceptaient avec bienveillance ses remarques et ses critiques. Ils savaient qu'il était juste et ils en ressentaient l'utilité.

Son indulgence impressionne. Il pardonnait et priait pour des gens qui étaient ouvertement ses ennemis. S'il apprenait qu'ils avaient cédé à une tentation ou qu'ils étaient dans le besoin, il accourait pour les aider avec un cœur compatissant, comme s'ils avaient été ses frères. « Si nous ne pardonnons pas aux autres, nous nous retrouvons en dehors du Paradis », soulignait-il notamment.

L'amour de l'Ancien était débordant et incluait les animaux sauvages. Ceux-ci le ressentaient ; ils s'approchaient de lui et venaient manger dans sa main. Il disait : « Je dirai au Christ : "Mon Christ, aie pitié de moi qui ne suis qu'une bête." S'il me demande : "Et toi, as-tu eu pitié des bêtes ?", que lui répondrai-je alors ? »

Vraiment il eut pitié d'elles et il les aima comme étant des créatures de Dieu. Il disait : « Les pauvres ! elles n'attendent pas un autre paradis. »

Partant de Katounakia, il y laissa un petit chat. Par compassion, il sacrifia deux jours pour aller le chercher. A la Panagouda, quand, la nuit, un chat étranger venait et qu'il miaulait devant la porte, l'Ancien se levait, même s'il était malade, pour lui ouvrir la porte et le faire entrer sur le balcon pour qu'il ait à manger et soit protégé du froid et de la pluie.

M. Panayotis Drositis, président honoraire de la cour d'appel, témoigne : « L'amour de l'Ancien était indicible et englobait tous les hommes, la création, même les démons. Je l'ai vu accueillir dans sa calyve et embrasser un inconnu

non orthodoxe avec la chaleur et la cordialité d'un frère bien-aimé. J'ai entendu de sa bouche que, alors qu'il priait en larmes à cause de la situation affligeante du démon, celui-ci lui apparut et se moqua de lui. Je l'ai même vu s'occuper avec tendresse et amour de plantes, de fourmis, de serpents et d'autres créatures du monde animal. »

Un jour, un clerc trouva l'Ancien assis sur un billot dans la cour, en train de nourrir des fourmis avec des loukoums. « Je les repose, dit-il, et je les amadoue, parce que par elles-mêmes elles ne savent pas s'arrêter un peu pour manger et se reposer. »

De la même façon que l'âme est plus précieuse que le corps, ainsi la miséricorde spirituelle est incomparablement supérieure à l'aumône matérielle. Lui-même, comme il agissait humblement et avait acquis des vertus, dispensait humblement, par amour, ses expériences mystiques. Tel était son plus grand bienfait, parce qu'il donnait une aumône spirituelle, et il aida positivement beaucoup d'âmes faibles et vacillantes dans la foi³¹⁶.

C'est uniquement pour cette raison, qu'il souffrit d'une « hémorragie spirituelle », comme il appelait la révélation « de mystères ignorés³¹⁷ ». C'est aussi le signe distinctif de l'amour des parfaits de ne rien pouvoir garder pour eux-mêmes.

Toute la vie de l'Ancien ne fut qu'un don, une kénose, un sacrifice sous de multiples formes, à chaque occasion. Il disait : « L'homme, tant qu'il fait le bien, se dissout ; il est tout entier bon et il rejette (n'estime pas) son ego. Quand il fait sien les problèmes des autres, il n'a plus aucun problème en propre. »

Priant pour les malades, il disait : « Mon Dieu, aide ce malade et enlève-moi la santé », et il acceptait avec joie toutes les maladies que Dieu lui envoyait.

Quand il suivait un traitement à Konitsa, Chrysanthe, une petite fille qui aidait Madame Pateras, souffrit d'un cancer de l'intestin. L'Ancien compatissait, lui faisait des signes de croix et priait. Il suppliait : « Mon Christ, donne-moi ce cancer, c'est moi qui devrais l'avoir. » Et le bon Dieu ne dédaigna pas sa requête. À la fin de sa vie, selon son désir, il eut la très douloureuse maladie qu'est le cancer, et il en mourut, bien que durant toute sa vie il ait compatit avec les malades et particulièrement avec les cancéreux.

Il disait : « Les gens viennent pour me raconter leurs souffrances, et ma bouche s'emplit d'amertume, comme si j'avais mangé des oignons. Et lorsqu'arrive quelqu'un dont l'état s'est amélioré ou dont le problème a trouvé une solution, je dis : “Gloire à Dieu, on m'a donné aussi un morceau de halva.” Quand j'entends l'autre me parler de sa souffrance, même si j'étais assis sur du

316 Cf. *Lettres*, p. 101.

317 S. ISAACLE SYRIEN, *Discours*, 85.

verre brisé ou si je marchais sur des épines, je ne pourrais pas m'en rendre compte. Quand l'autre souffre vraiment, je suis prêt même à mourir pour l'aider. »

Un jour, alors qu'il priait à genou dans la chapelle avec un jeune en difficulté, l'Ancien, dont le cœur était sensible, n'en pouvait plus, et il éclata en sanglots. Ses larmes coulèrent à flots et humidifièrent une petite carquette. Dans une autre circonstance, comme celle d'un athonite en proie à beaucoup de tentations, l'Ancien fondit en larmes et en sanglots. Un jeune lui raconta ses souffrances en pleurant, et l'Ancien pleurait avec lui. Il lui dit : « Arrête mon enfant, parce que si quelqu'un nous voit pleurer, il va nous prendre pour des fous. »

Il prenait part à la souffrance des hommes en s'oubliant lui-même, ses progrès spirituels, ses maladies et il priait du fond du cœur : « Mon Christ, laisse-moi m'occuper de moi, ne t'occupe pas de moi. Prends en considération les hommes qui souffrent. »

Ses flots de larmes et ses prières dolentes s'accompagnaient de jeûnes et d'un immense labeur. Quand il apprit qu'un jeune courrait un danger corporel et psychique, pendant des jours il ne porta rien à sa bouche ni ne s'arrêta de prier, jusqu'à ce qu'on lui dise qu'il avait échappé au danger.

Il faisait des carêmes entiers pour aider une âme. Il y a des cas précis : pour un jeune qui voulait connaître la volonté de Dieu et savoir quel chemin suivre ; pour un jeune moine désordonné, pour qu'il soit affermi ; pour un autre jeune qui aimait la vie monastique et qui combattait pour vaincre une passion ; et aussi pour qu'un moine faible fasse des progrès, etc.

Pendant toute sa vie, il jeûna, se donna du mal et pria pour le peuple de Dieu, mû par son grand amour. C'est cet amour qui était sa force motrice. Il parfumait ses combats ascétiques et ses prières de l'arôme de l'amour.

Voici un autre exemple, révélateur de la grandeur de sa charité, qu'il évoqua lui-même : « Ces jours-ci, je ressentais un si grand amour pour tous que j'ouvris les bras et que je voulais, si cela était possible, allaiter les arbres. » Il fit un geste expressif, comme s'il voulait embrasser une personne qu'il aimait beaucoup.

Pour arriver à un tel niveau de perfection dans l'authentique charité, il ne se prenait pas en considération. Il haïssait l'amour égoïste de soi (*phi-lautia*) et avait mis à sa place l'amour pour Dieu et pour l'homme. Un athonite témoigne : « Ce que l'Ancien Païssios avait de spécial, c'est qu'il ne se prenait pas lui-même en considération. Je lui ai dit un jour : "Père, économise un peu tes forces !", et il me répondit : "Quand les hommes viennent me voir avec leurs problèmes, que dois-je faire ? Veiller sur moi ?" »

Même à la fin de sa vie, malgré le grand épuisement dû à l'hémorragie fréquente, quand il s'apercevait qu'il le fallait, il oubliait son état et qu'il soit pendu à la barrière de sa calyve ou écroulé sur la planche qui lui servait de

siège, « il reconfortait des frères ».

Effectivement, tant que l'amour de soi n'a pas été banni de nous, l'amour divin ne vient pas habiter en nos cœurs. « L'amour de Dieu se trouve dans le renoncement de l'âme³¹⁸. »

Il disait du pur amour : « Si nous n'extrayons pas notre ego, notre amour aussi grand qu'il soit n'est pas pur. Il est "frelaté". Mais quand nous chassons notre moi, il est épuré. Quand notre moi se trouve au sein de notre amour, cela signifie qu'au sein de l'amour se trouve l'égoïsme.

Mais l'égoïsme et l'amour ne peuvent aller de pair. L'amour et l'humilité sont des jumeaux étroitement unis. Celui qui a l'amour a aussi l'humilité, et celui qui a l'humilité a aussi l'amour. Nous pouvons nous donner du mal, mener des combats ascétiques, mais si notre amour n'est pas purifié et assaini, nous n'en verrons pas les fruits. Dieu a fait don au grand Antoine du charisme des miracles, parce qu'il avait le pur amour, alors que les labeurs des autres, qui étaient plus grands, furent en quelques sortes vains ».

C'est pourquoi il remarquait que « les moines ont des occasions que n'ont pas les gens du monde. Il n'y a qu'eux qui puissent acquérir le pur amour. Il suffit de considérer l'autre comme son père, comme son frère, chaque grand-mère comme sa grand-mère, chaque vieillard comme son grand-père, que l'autre soit beau ou laid³¹⁹. »

Pour parvenir à l'amour, l'Ancien combattit pour observer les commandements de Dieu. « Si nous aimons Dieu, nous nous préoccupons d'observer les commandements. » « Celui qui a mes commandements et qui les observe, c'est celui qui m'aime³²⁰. » De cette façon, il purifia son cœur et devint une demeure de l'amour de Dieu.

En réfléchissant au type d'amour qu'il avait, et suivant ses propres critères, il le trouva défectueux. « Si j'avais un frère catholique, combien pleurerais-je ? Maintenant que tant de millions de personnes ne croient même pas au Christ, ai-je pleuré suffisamment ? »

Ce grand amour désintéressé, les gens le ressentait. Un jeune avec des problèmes et des blessures psychiques vint voir l'Ancien. Il le rencontra à l'extérieur de sa calyve, sur le chemin, il l'embrassa et pleura à gros sanglots. L'Ancien le consola et l'aïda à terminer ses études. Quand il alla à l'armée, il lui écrivit des lettres en l'appelant « mon gentil pépé ».

Tous les visiteurs soupçonnaient sa grande ascèse en voyant son visage ascétique, mais ils ressentait que son grand amour les enveloppait totalement. Ils le voyaient pour la première fois, et c'était comme s'ils le

318 S. ISAACLE SYRIEN, *Discours*, 69, p. 354.

319 Voir S. MAXIME LE CONFESSEUR, *Centuries sur la charité*, II, 10 : « À cette inégalité sache que tu es encore loin de l'amour parfait, qui se propose d'aimer tous les hommes également. »

320 Jn 14,21.

connaissaient depuis des années. Ils partaient, mais lui restaient liés. L'amour de l'Ancien les accompagnait partout, même quand ils quittaient cette existence, parce qu'il continuait de prier pour eux.

Des dizaines de personnes se sentaient particulièrement aimées par l'Ancien. Chacun croyant être celui qu'il aimait le plus, qu'il les suivait plus que les autres. Chacun se croyait proche de lui et ressentait un amour particulier pour lui.

En réalité, l'Ancien avait un amour individualisé pour chacun. Il se donnait totalement à chacun et aimait chaque âme, telle qu'elle était, avec ses passions et ses faiblesses, comme un véritable frère et une image de Dieu. Il distribuait à tous son amour, et son cœur ne se tarissait pas, parce qu'il était uni à la source inépuisable, à l'amour éternelle, au Christ.

Il disait : « Je ne me préoccupe pas de savoir où je vais aller (après ma mort), j'ai rejeté mon ego. Mon but n'est pas de faire le bien pour gagner le Paradis. » Il préférait que ce soit « les pauvres hommes qui vivent loin de Dieu qui y aillent, pour éprouver ne serait-ce qu'un peu le Paradis ; nous, au moins, nous y avons goûté, alors qu'eux vivent l'enfer dès ici-bas ». Il demanda à Dieu qu'il fasse sortir un damné de l'enfer pour prendre sa place. Cela diffère-t-il de ce que disait l'apôtre Paul : « Car je voudrais moi-même être anathème et séparé du Christ pour mes frères³²¹ » ?

Il conseillait aux moines de « cultiver l'esprit de fraternité » : « D'abord pour contenter mon frère, et par la suite la vie du moine devient un paradis. Je me souviens, au monastère, combien chacun cherchait à faire plaisir à son frère. Parce que le Christ a dit que tout ce que l'on fait à un pauvre frère, c'est à Lui qu'on le fait. Si quelqu'un aide le pauvre, le malmené, qu'il pense à ce que ce serait s'il était le Christ³²². »

Quant à nos relations mutuelles, il disait que « tout doit se commencer, non pas comme cela nous arrange, mais comme cela convient à l'autre. Alors tous seront satisfaits, et il y aura de la charité. »

Après cela, n'était-il pas juste qu'ayant tout donné pour Dieu et l'homme, Dieu lui donne sa grâce en abondance ? Comme un enfant bien-aimé de Dieu qu'il était, Dieu entendit ses prières et répondit par des miracles.

L'amour était chez l'Ancien une vertu naturelle. « Depuis ma jeunesse, je l'avais dans le sang », disait-il. Mais, par la suite, purifié dans la fournaise de l'ascèse et dans la fournaise de la prière intérieure perpétuelle, il accéda au divin amour, comme les Pères nomment « l'amour tendu vers Dieu³²³ ».

321 Rm 9, 3.

322 « Celui qui aime le Seigneur a commencé par aimer son frère ; car ce second amour est un témoignage du premier » (S. JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle sainte*, XXX, 26).

323 Cf. CALLISTE CATAPHYGIOTÈS, *Sur l'union divine et la vie contemplative*, 23 : « L'éros est l'amour tendu que la loi naturelle et la loi écrite de Dieu demandent que nous ayons pour Dieu. »

Puisqu'il aime tant les hommes, combien plus grand devait être son amour pour Dieu ?

Quelqu'un lui dit : « Je veux ressentir l'amour divin. » L'Ancien sourit et lui répondit : « Écoute, un petit enfant commence par boire du lait, puis de la crème ou de la bouillie, ensuite de la soupe, et quand il a grandi, il mange une côtelette. S'il mangeait une côtelette alors qu'il est petit, ne s'étranglerait-il pas ? » Il disait encore : « Il faut que nous parvenions à l'amour de Dieu, pour que notre cœur bondisse. Jusqu'à ce que vienne l'amour de Dieu, il faut combattre sans arrêt. Ensuite, on ne veut plus ni manger ni dormir, comme l'abbé Sisoès. Quand l'amour de Dieu s'empare de l'homme, alors il accède à une folie divine. Quel dommage que le monde ne le comprenne pas. »

Décrivant l'homme qui a atteint l'état de l'amour divin, il se découvre alors lui-même « comme un petit chat qui fait la culbute et se frotte à tes pieds ; il se roule par terre et les lèche ; toi aussi, abasourdi par l'amour du Christ, tu agis de même aux pieds du Christ. Quand l'amour de Dieu s'abat sur l'homme avec une grande intensité, l'homme se dissout. Les gros os deviennent mous comme des cierges. Quand l'homme arrive jusqu'à l'amour divin, il est comme enivré. Il est captivé par l'amour divin et ne peut s'occuper de rien d'autre. Il devient indifférent à tout, comme celui qui, après s'être enivré, apprend que sa maison brûlait. Il resta indifférent et rétorqua : “Laissez-la brûler.” C'est pour cette raison qu'il n'est pas bon que l'homme demeure longtemps dans cet état spirituel. »

Les icônes de la Toute Sainte et du Crucifié, détériorées et décolorées par ses sanglots et ses larmes ardentes, furent les témoins silencieux de son amour divin.

Un jour, il reçut tant de grâce et ressentit tant d'amour, qu'il n'en pouvait plus ; ses genoux fléchirent. Il exprimait son grand amour en priant avec compassion pour les hommes. Il voulait aimer Dieu « de tout son cœur », c'est pourquoi il disait : « Même si notre cœur était aussi grand que le soleil, il ne serait quand même pas digne d'être donné. Maintenant que notre cœur est aussi petit que notre poing, si nous le partageons, que restera-t-il pour le Christ ? »

Dans une lettre (du 6 avril 1969), il écrivait : « Quand l'homme réussit à se libérer de tous et de tout, alors il peut ressentir le grand amour de Dieu, qui le réduit en esclavage et en fait un esclave de Dieu. »

C'est cet amour de l'Ancien que ressentaient les bêtes sauvages de la forêt, et aussi les Bédouins bien qu'ils parlaient une langue différente, et c'est lui qui émeut les jeunes affligés d'aujourd'hui. En sa personne, ils trouvent la tendresse paternelle et l'amour dont ils ont été privés. Beaucoup d'entre eux, même sans l'avoir connu au préalable, se rendent auprès de son tombeau et mouillent la terre de leurs larmes, parce qu'ils ressentent que son amour seigneurial les enveloppe depuis l'endroit où il se trouve.

CHAPITRE II. CHARISMES

1. Dépassement des lois de la nature.

Comme on le verra, les éléments de la nature lâchaient parfois pied devant le Père Païssios, alors que lui-même agissait en dépassant et en abolissant les lois naturelles.

a. *Il n'est pas mouillé.*

L'Ancien se servait d'un parapluie et d'un imperméable. Il n'était pas protégé de la pluie ni imperméable. Au contraire il était sensible au froid et à l'humidité. Mais, parfois, pour des raisons que seul Dieu connaît, il devenait imperméable. C'est-à-dire qu'alors qu'autour de lui il pleuvait beaucoup, pas une seule goutte de pluie ne l'atteignait.

*

M. Constantin Coutsoyannis raconte : « Un jour, je transportais l'Ancien depuis monastère de la Précieuse-Croix en Chalcidique, jusqu'à Sou-roti. Pendant tout le trajet, nous eûmes une pluie torrentielle, on aurait dit que les cataractes du ciel s'étaient ouvertes. À notre arrivée, les sœurs nous attendaient avec des parapluies et des manteaux pour les donner à l'Ancien, afin qu'il ne soit pas trempé. Elles me firent signe de m'approcher le plus près possible du bâtiment. Mais, de façon très surprenante, à cet instant dans un rayon de deux mètres autour de la voiture, la pluie cessa de tomber, alors qu'un peu plus loin c'était le déluge. Après que l'Ancien fut descendu, m'eut salué et fut entré à l'intérieur, il recommença à pleuvoir normalement, y compris sur la voiture. »

*

Un événement semblable est rapporté par deux pères du *kellion* voisin : « Un jour d'hiver, alors qu'il pleuvait à verse depuis la nuit précédente, le torrent que l'on traverse avant d'arriver à la Panagouda était devenu infranchissable. Les eaux avaient beaucoup monté et le courant avait emporté le pont ainsi qu'un autre plus petit en aval. Mais il n'y avait pas de gué sur toute la longueur de la ravine. Ce jour-là, l'Ancien rendait visite à notre *kellion*. Ses chaussures étaient particulièrement sèches et propres, tandis qu'il pleuvait à verse. Bien sûr, il tenait un parapluie, mais normalement avec une pluie aussi violente, il n'aurait pas fait dix pas sans que non seulement ses chaussures, mais aussi sa soutane fussent trempées. Cet événement nous impressionna beaucoup. Comment se faisait-il que, par une telle pluie, il n'ait pas été mouillé ? En outre, nous nous demandâmes comment il avait traversé le torrent ! Quand il partit, nous voulûmes l'accompagner pour comprendre ce fait étonnant, mais il ne nous le permit pas. »

*

D'autres personnes vécurent aussi des événements semblables avec la bénédiction de l'Ancien, comme il ressort du témoignage de T. I., ancien élève de

l'Athoniade : « Je partis de Stavronikita pour l'Athoniade avec un ami, mais nous devons passer par la calyve de la Précieuse-Croix pour recevoir la bénédiction de l'Ancien. Le temps se gâta brusquement. C'était là l'occasion, me dis-je, pour passer la nuit dans le *kellion* de l'Ancien et voir comment il y vivait et priait.

Il nous attendait devant la porte extérieure. “Bienvenue les enfants, nous dit-il, je vous attendais.” Nous entrâmes et nous entendîmes la pluie qui s'approchait. Il nous garda environ vingt minutes, puis il nous dit : “Allez, les enfants, il est temps que vous partiez pour remonter.” Nous sortîmes et nous prîmes le chemin de l'école. Nous entendîmes la pluie tomber à côté de nous, nous vîmes à notre droite les gouttes tomber à une distance de trois ou quatre mètres, mais, bien que la pluie tombât plus fort, pas une goutte ne nous atteignit. Nous arrivâmes à l'Athoniade ayant toujours la pluie qui tombait tout autour de nous et qui nous suivait sans nous mouiller. Puis, une fois rentrés, nous vîmes qu'il pleuvait partout autour de nous. La pluie s'était généralisée. »

b. Invisible.

Témoignage de M. Georges Courcouliotès, de Corinthe : « J'ai rendu visite à l'Ancien Païssios dans sa calyve de la Précieuse-Croix en février 1979. J'ai trouvé la porte ouverte. J'ai crié, encore et encore, depuis la porte de la barrière, je n'ai pas eu de réponse. Il était huit heures du matin. J'attendis. Tout d'un coup, je vis l'Ancien Païssios devant moi. Je sursautai, j'étais déconcerté. “J'étais, là Georges”, me dit-il calmement. Je rapportai la brusque apparition de l'Ancien à deux pères spirituels, et ils me dirent qu'il était devant moi et que, lorsqu'il l'a voulu, il s'est rendu visible.

*

Témoignage de M. Eleuthérios Tamiolakis, de Crète : « Quand l'Ancien était à la Panagouda, je lui rendis visite parce que j'étais confronté à une situation très difficile et il fallait que je le voie de toute façon. Je me rendis à la porte de derrière et l'appelai. Pas de réponse. Je me rendis au *kellion* de Père Grégoire, je n'y rencontraï personne. Je revins au *kellion* en criant tant et plus. Je frappais la clochette, mais pas d'Ancien.

Je m'étais presque décidé à partir, mais j'hésitais et je restais indécis près du ruisseau dans le calme absolu, ne sachant que faire. Je ne voulais pas partir, parce que je dépendais littéralement de sa décision. Tout d'un coup, j'entendis à côté de moi une voix qui m'appelait : “Leufteris !” Je me retournai et vis l'Ancien qui se tenait à ma gauche, à une distance de trois mètres. J'eus peur et je sursautai, parce que je n'avais absolument rien entendu ni n'avais perçu le moindre mouvement tandis que j'étais absolument seul au bord du ruisseau, lequel, comme c'était l'été, ne coulait pas et ne faisait pas de bruit. Il régnait un calme absolu, on aurait entendu une mouche voler.

Lorsque je le vis, je restai un moment avant de réaliser que c'était bien lui qui était devant moi. Je m'approchai, je lui fis une métanie et je lui demandai où il était pour qu'il ne m'ait pas entendu pendant si longtemps, et comment il avait fait pour m'apparaître aussi soudainement. Évitant les longues explications, il me

dit qu'il était parti loin dans la forêt et qu'il avait eu une certitude intérieure (*plérophoria*) que j'avais besoin de lui. Il me demanda de lui dire ce que je lui voulais et, comprenant que j'avais beaucoup de choses à lui dire, il me demanda de le suivre ; nous traversâmes la rivière et nous assîmes à une distance de deux mètres du sentier principal qui menait à la Panagouda.

Je commençai à lui raconter mon affaire, quand soudain j'entendis des voix de pèlerins et je baissai la voix. "Parle normalement, mon ami, n'aie pas peur", me dit-il. Je continuai alors à lui parler. En entendant les voix, qui étaient beaucoup plus proches, je m'arrêtai de nouveau. "Parle, parle", me dit l'Ancien. "Mais, Géronda, lui dis-je, ils vont nous entendre et ils vont tous venir ici et moi, je n'aurai pas le temps de vous dire tout ce que je veux." "Ne crains pas, me dit-il, et ne baisse pas la voix." Je parlai donc normalement et l'Ancien me répondit sur le même ton. Les visiteurs passèrent à deux mètres de nous sans nous voir ni nous entendre, continuant leur chemin vers la Panagouda.

L'apparition subite de l'Ancien, comme tout ce qui se passa, était quelque chose d'inexplicable et d'extraordinaire. Pour ma part, considérant sa sainteté comme un fait acquis, je considérais qu'étant donné sa personnalité ces événements étaient naturels, parce que dans sa grande simplicité il m'avait révélé une autre fois la présence de saints et d'anges dans son *kellion*. Il m'avait dévoilé l'existence d'un monde dont je savais qu'il était absolument véridique, parce que lui-même était authentique et saint. »

*

Témoignage d'un Athonite, le hiéromoine B. G. : « En 1982, nous étions quatre frères à être allés, avec la bénédiction de notre higoumène, rendre visite à l'Ancien Paissios. Nous frappâmes sur le petit morceau de fer et nous attendîmes un peu. Comme la nuit approchait, les trois autres pères sont partis, et votre humble serviteur est resté à attendre, avec l'espoir de goûter à ce qu'il désirait.

J'attendais donc avec inquiétude et je vis soudain que l'Ancien était debout dans la cour à côté des billots qui lui servaient de sièges. Debout, un chapelet à la main, il répétait la prière à haute voix avec une componction particulière, insistant sur chaque mot. Je fus surpris parce que je ne l'avais vu sortir ou venir de nulle part et qu'il semblait littéralement surgir du lieu où il se trouvait. Deux ou trois minutes plus tard, il se tourna vers moi et, avec son sourire bien connu, il m'invita à entrer en m'appelant non pas par mon nom, mais par celui de la diaconie* particulière que j'exerçais cette année-là.

Essayant d'expliquer ce fait, je me rendis compte que l'Ancien, parmi ses très nombreux charismes, avait aussi ce charisme-là : devenir invisible. »

c. *Suspendu dans le vide.*

Souvent, à l'heure de la prière, l'Ancien était élevé corporellement en l'air. Mais aussi pendant les moments où il travaillait, ou quand il marchait, on le vit qui ne touchait pas le sol.

+

À la Précieuse-Croix, il vécut un grand événement. Il raconta : « Alors que je

priais, je ne sais pas ce qui m'arriva, mais je fus élevé très haut et je vis la calyve tout en bas. Je ne me suis rendu compte ni de la façon dont j'ai été élevé, ni de celle dont je suis redescendu. »

*

Un moine athonite témoigne : « Je rendis visite à l'Ancien à la Pana- gouda, et je le trouvai en train de construire un poêle avec des briques réfractaires. Il se déplaçait sur une planche qu'il avait mise pour s'appuyer sur les matériaux. Tandis qu'il travaillait, je vis qu'il était élevé au-dessus du sol à environ trente centimètres et, au début, je me suis demandé si je voyais bien. Il était effectivement suspendu en l'air et peu après je le revis à son endroit normal. »

d. Il communique la grâce.

Où qu'il aille, l'Ancien transmettait de façon diffuse la grâce divine. « Celui qui a la grâce, où qu'il aille, cette douceur spirituelle qu'il possède se diffuse tel un courant électrique. Tandis que, si quelqu'un se trouve dans un état spirituel démoniaque, ce qu'il a en lui se répand derechef autour de lui. Notre état spirituel agit sur les autres. »

Il avait conscience de la grâce que Dieu lui avait donnée et pour quelque raison, il transmettait aux hommes un peu de cette richesse.

*

M. Basile Mourachidès de Konitsa raconte : « Quand j'étais un petit enfant, âgé de six sept ans, je montais au monastère du Stomion avec d'autres enfants de mon âge, et parmi nous se trouvait aussi le Père Païssios.

Comme le chemin était difficile et en pente, lorsqu'il vit que j'étais fatigué, il me dit : “Basile, quand tu seras fatigué, tu feras ton signe de croix, tu poseras ton bâton sur moi et tu avanceras.” À un endroit du sentier, nous nous trouvâmes devant une grosse pierre qui était tombée, d'un volume d'au moins un à un mètre cube et demi.

“Père Païssios, lui dis-je, si le portefaix venait, il pousserait la pierre sur le côté de la route.

— C'est exclu, me répondit-il, où trouverions-nous un porteur ? C'est toi qui vas la pousser.

— Moi, je ne peux pas, je suis trop petit.

— Essaye donc, fais ton signe de croix, dis le *Notre Père*, et tu y arriveras. Moi aussi, je vais t'aider. Toi, tu vas pousser la pierre et moi je te pousserai.”

Il posa, lui aussi, un peu sa main, et la pierre partit. Elle n'était pas près du ravin pour pouvoir y tomber facilement, elle fit tout un virage, puis dégringola vers le ravin. Je la ressentis comme étant une pierre de trois kilos. Alors, je n'avais pas conscience de l'événement. Je réalisai mieux ce qui s'était passé quand je fus un peu plus grand. »

*

Témoignage de M. Georges Courkouliôtos, de Corinthe : « Quand j'allais au *kellion* de l'Ancien, après l'entretien, il me raccompagnait jusqu'à la porte. Il avait l'habitude de me toucher légèrement la tête et l'épaule. Au début, je ne

compris pas clairement l'aide que je recevais par ce simple attouchement. Je me rendis compte cependant par la suite que je reprenais alors des forces, du courage et de l'optimisme. Quand, parfois, il omettait de toucher la tête, je lui disais : « Géronda, fais-moi un signe de croix ! » Il me répondait : « Je ne suis pas prêtre, mais puisque tu le veux » et il me posait sa paume sur la tête. Alors, je sentais qu'une force sortait de lui pour venir en moi. Je partais réconforté, tous mes problèmes étaient résolus. L'Ancien était plein de grâce. »

*

Témoignage de M. Angélos Chorozidos, officier de police, habitant Thessalonique : « Un jour, nous rentrions à Thessalonique avec le Père Païssios et le Père Grégoire du monastère de Métamorphosi. Nous nous trouvions à une distance de cent cinquante kilomètres de la ville, et j'étais complètement épuisé parce que je n'avais pas dormi depuis trente heures. Les deux Anciens étaient assis sur la banquette arrière de la voiture. Le *papouli** (le Père Païssios), me dit alors : “Tu es fatigué ? Va t'asseoir et laisse-moi conduire.” Il passa entre les sièges et s'assit sur le siège avant, à côté du conducteur. Naturellement, l'Ancien ni ne conduisait, ni ne savait conduire, il l'avait dit en plaisantant : mais ce qui est extraordinaire, c'est que nous nous retrouvâmes sans que je m'en rende compte à Souroti et que j'étais totalement reposé. »

e. Il soulève un rocher.

Lucas, frère de l'Ancien, raconta : « Pendant que le Père Païssios était au Stomion, un gros rocher tomba un jour sur le sentier. Nous avons dû former un groupe de plusieurs personnes pour le déplacer, en utilisant des bâtons comme levier, mais en vain. Comme ils étaient tous partis, il me dit : “Allez, pars toi aussi.” Je suis parti un peu plus loin et je me suis caché pour voir ce qu'il allait faire. Je l'ai vu faire son signe de croix, prendre le rocher, le soulever comme une chaise et l'enlever du passage ! »

f. « En voilà une bénédiction ! »

Le Père Charalampos Anastasis, prêtre ordinaire de Kallithéa dans la région de Konitsa, rapporte : « Une année, après la fête de la Grande Lavra, je fis six heures de marche pour voir l'Ancien à la Panagouda. Il y avait vingt-cinq ans que je ne l'avais pas vu. Je le trouvai dans le bois. Il me reconnut tout de suite et, ce qui est notable, c'est qu'il me dit la date de mon accession au diaconat et à la prêtrise. Je lui dis : “Père, ne pourrions-nous pas manger un peu ? — J'ai de quoi”, me dit-il. Il me montra un sac en plastique, contenant trois toutes petites tomates et une biscotte et demie. Je me suis dit : “Voilà ce que l'on va manger ?” Je n'en pouvais plus et je lui dis : “C'est tout ce que l'on va manger ? Je suis à jeun depuis hier, même vingt de ces tomates ne me suffiraient pas.” Il me répondit : “Papa* Charalampos, nous dirons une prière, toi tu les béniras, et elles

se multiplieront.” Il ouvrit le sac, le déchira en forme de croix et l’étendit comme une nappe. Il me donna deux tomates et une biscotte, il garda pour lui une demi-biscotte et une tomate. Nous nous levâmes donc, nous dîmes une prière normalement, puis il ajouta : “Bénis, Père.” Je les bénis, et nous mangeâmes. Où alla cette faim ? J’étais totalement rassasié. Comme si l’on m’avait gavé. J’étais rassasié et je ne pouvais pas venir à bout de la biscotte, j’en laissai un peu. Je voulais sans cesse de l’eau. L’Ancien me dit : “Mange, Papa Charalampos. — Comment pourrais-je manger ? je suis rassasié !” Toute la journée suivante, où que j’aïlle, je ne pus ni manger, ni grignoter. Je ne cessais de demander de l’eau. Cela m’impressionna et par la suite, alors que je marchais seul, je me suis dit : “En voilà une bénédiction ! Le Christ agit de même, il bénit cinq pains et deux poissons, et rassasia plus de cinq mille personnes, sans compter les femmes et les enfants.” »

g. « Insaisissable ! »

Par humilité, non seulement l’Ancien évitait d’être photographié, mais il en ressentait de la contrariété et de l’aversion. Il y consentait uniquement lorsqu’il avait affaire à quelqu’un de sensible et humble qu’il ne voulait pas vexer par son refus en lui laissant croire que cela aurait pu être motivé par son indignité. Alors, l’Ancien préférait s’affliger lui-même, plutôt que de désespérer un frère. Par charité, il allait jusqu’à sacrifier son humilité.

Beaucoup essayèrent de le photographier en cachette ou ouvertement, dans des circonstances où il n’osait pas réagir en raison de la présence d’higoumènes, d’évêques, ou pendant des processions. Il est vrai que parfois on réussissait à le photographier, mais d’habitude les photographies étaient manquées, parce qu’il y avait sur le visage de l’Ancien un chagrin, une réaction, qui faisaient que l’on se sentait coupable.

Mais il y a aussi beaucoup d’autres témoignages, où à cause d’une telle photo faite sans permission, en cachette ou de façon forcée, l’Ancien demeurait insaisissable à l’objectif de l’appareil. Parfois, la pellicule brûlait ou l’appareil s’enrayait ou encore la photo sortait normalement, mais l’Ancien était absent !

M. K., photographe professionnel, rapporte : « J’avais rendu visite à l’Ancien et j’avais beaucoup bénéficié de ses conseils éclairés. Mais ce qui me touchait surtout, c’était son immense amour et son abnégation. Non seulement il était complètement épuisé par sa maladie, mais en plus il souffrait beaucoup. Mais, dès qu’il se rendit compte que j’étais dans une grande détresse, “il oublia” ses problèmes personnels, il s’étendit dehors dans la cour - parce qu’il ne pouvait plus ni se tenir debout, ni assis et il s’occupa de moi. En partant, j’eus le désir de le photographier, de façon à pouvoir évoquer souvent avec cette photographie le souvenir de cette rencontre bénie. Sachant cependant que, si je le lui demandais, je me heurterais à son refus, je fis en cachette deux clichés de lui. Mais, sans que je m’en rendisse compte, l’Ancien m’en

empêcha à sa façon : les deux clichés sortirent complètement noirs ! Comme si mon objectif avait photographié son capuchon protecteur ! »

*

Voici le témoignage d'un autre pèlerin : « Je suis allé à la Panagouda, et il n'y avait personne. L'Ancien aurait dû s'y trouver, parce que le cadenas de la porte de bois pendait, ouvert. « C'est le moment », me suis-je dit. J'ai posé mon appareil photo entre les branches de la barrière, pour qu'on ne le voie pas, et je l'ai mis de façon à prendre la porte du *kellion*. J'ai frappé le petit bout de fer. Dès que l'Ancien est sorti, j'ai appuyé sur le bouton. J'étais tout content... Imaginez cependant ma stupéfaction quand, après le développement du film, je vis que l'on distinguait très nettement la porte, mais qu'il n'y avait pas l'Ancien ! »

*

De telles choses se produisirent aussi quand on voulut enregistrer l'entretien. Il y a des cas où la cassette ne tourna pas, ou tourna sans enregistrer. Parfois, elle enregistrait tout le reste (les discussions des tiers, les oiseaux, les bruits), mais pas la voix de l'Ancien.

*

Témoignage d'un étudiant : « Je me rendis chez l'Ancien en compagnie d'autres étudiants. Nous commençâmes la discussion, mais l'Ancien se rendit compte que nous avions des magnétophones. Il nous demanda de les éteindre. Les autres le firent, mais moi, comme je l'avais bien caché, je le laissai tourner. Puis, il nous dit que même si nous ne les éteignons pas, ils n'enregistreraient rien. En partant, je ne l'éteignis pas tout de suite. Quand je voulus écouter la cassette, je vis qu'elle avait enregistré avant et après la discussion, mais qu'elle n'avait rien enregistré de l'Ancien ! »

*

Témoignage de M. Georges Kourkouliôtos : « Je suis allé voir l'Ancien avec un groupe d'étudiants, et l'un d'entre eux avait emporté un petit magnétophone pour enregistrer l'entretien. Après avoir discuté assez longtemps, l'Ancien lui dit tout d'un coup : "Ce que tu as dans ta poche n'a rien enregistré." Le petit était interloqué. Effectivement, quand nous écoutâmes la cassette, elle n'avait pas enregistré un mot. »

h. Des loukoums faits avec de la neige.

Témoignage du Père S. A., ancien élève de l'Athoniade : « C'était le 10 février 1980. La neige tardant à fondre, seul un petit groupe descendit en direction du *kellion* le plus familier de la Sainte-Montagne, la Panagouda. C'était pour moi une occasion en or, parce que j'allais le trouver seul. Avec l'autorisation du directeur, je descendis vers la sobre calyve du Père Païssios pour en vendanger un peu d'ambrosie spirituelle. Arrivé devant la porte de la cour, je franchis la clôture de fil de fer et je sonnai. L'Ancien sortit, il me passa la clé, et

j'ouvris la porte. Il m'accueillit et me dit de m'asseoir.

“Quelles sont les nouvelles, Géronda ? Comment allez-vous ? lui demandais-je.

— Comment puis-je aller? Je suis fatigué, je suis aussi malade... (il avait la grippe). Le monde ne me laisse pas mourir...

— Non, Géronda, nous avons besoin de vous, lui répondis-je.

— Apparemment, j'ai encore des péchés (à acquitter), dit-il, des traites... Je n'ai rien du tout à t'offrir. Les quelques loukoums que j'avais, les derniers visiteurs, qui sont venus de Karyès cet après-midi, les ont mangés.

— Je ne veux rien, Géronda, je suis venu ici pour discuter.

— Non, attends un peu, dit-il.”

Sans perdre de temps il sortit dans la neige. Je le suivis par curiosité. Par la porte grande ouverte, je le voyais penché sur la neige. Son dos était tourné vers moi, et il semblait faire quelque chose. Peu après, il rentra en tenant une petite boîte en fer blanc dans laquelle il semblait y avoir des objets de taille inégale et marqués par des empreintes de doigts et des traces de paume. Tous irréguliers, les uns trop grands, les autres trop petits. Tous étaient blancs comme s'ils étaient recouverts d'une bonne couche de sucre glace, comme de la neige.

“Sers-toi, me dit-il. Mange donc.” J'en ai mangé un. Son goût était celui d'un loukoum, et c'était vraiment un loukoum.

“Prends-en encore un, me dit-il, mais pas plus.

— Ils sont bons vos loukoums, Père Païssios, lui ai-je dit.

— Quels loukoums ? C'est de la neige, me dit-il en riant.

— Écoute, ajouta-t-il, ne dis rien à personne. Combien de compagnons de chambrée as-tu ? Prends-les pour les leur donner. Mais fais attention de ne rien dire.”

Comme la nuit tombait, je suis parti de la calyve et j'ai agi comme l'Ancien me l'avait dit.

Trois autres élèves de ma chambrée mangèrent aussi des loukoums que l'Ancien m'avait donnés. Mais je ne dis pas un mot de leur provenance, parce qu'il ne m'en avait pas donné la permission. Maintenant que l'Ancien s'est endormi dans le Seigneur, l'interdiction est caduque, et je raconte l'histoire pour la gloire de Dieu. »

2. Réconciliation avec la création.

L'Ancien avait reçu le charisme de pouvoir avoir des relations avec les animaux sauvages sans en être incommodé, comme ce fut le cas pour Adam avant la chute ainsi que pour beaucoup de saints. Les animaux sauvages ressentaient son grand amour et voyaient dans l'Ancien la pureté de l'homme d'avant la chute. On sait que, quand un homme acquiert la bonté initiale et originelle, la grâce divine perdue, il devient le maître de la création et domine

tous les oiseaux du ciel, tous les reptiles et toutes les bêtes sauvages de la terre. Alors se produit la réconciliation avec la création, comme les saints Pères appellent cet état qui a précédé la chute. « Lorsque Dieu habite et Se repose en quelqu'un, tout se soumet à lui, comme à Adam avant qu'il ne transgresse le commandement de Dieu³²⁴... »

L'Ancien disait : « Dès que l'homme se met à la place de l'autre, se place après les autres, il peut les aimer, non seulement les hommes, mais aussi les animaux et les bêtes sauvages. Il contient toute chose en lui et sort de lui-même par amour des autres. Je vois une bête sauvage. Je me dis que je pourrais être moi aussi cette bête sauvage. Dieu est le maître de la maison et il aurait pu me créer bête sauvage. Quand je me mets à la place de la bête sauvage, je commence à l'aimer et je peux avoir de la compassion même pour les serpents. Est-ce que ça me plairait à moi d'être un serpent, de faire un tour dans la ravine pour me réchauffer et que soudain quelqu'un arrive et me frappe, me brise le crâne ? L'amour divin informe les animaux sauvages. Une bête sauvage est capable de discerner si un homme qui l'approche a de bons sentiments, ou si c'est un chasseur qui vient pour la tuer. Elle s'approche de l'homme qui l'aime, elle n'a pas peur de lui. Je pensais que cela était valable pour toutes les bêtes sauvages, sauf pour les serpents. Mais j'ai constaté qu'il en est de même pour eux. Même pour la vipère qui se comporte à l'égard des autres serpents un peu comme la chèvre avec l'agneau. »

Un diacre lui demanda : « Géronde, j'ai entendu dire que vous aviez des serpents, c'est vrai ? » L'Ancien répondit : « Oui, diacre, des serpents (les passions), j'en ai là dans mon cœur et quand tu deviendras un confesseur, tu viendras et je te les montrerai. »

*

M. Georges Papatémistocléous, de Konitsa, rapporte par écrit ce qui suit : « Nous allions pratiquement tous les week-ends au monastère du Stomion. On aurait dit que nous étions attirés auprès du Père Païssios par une force inexplicable. Là, nous trouvions la sérénité. Auprès de lui, mon esprit et mon âme s'apaisaient. Ce faisant, nous essayions de l'aider dans ses diverses tâches. Un jour, il m'envoya chercher une pioche et une pelle dans la remise qui se trouvait juste après l'entrée centrale du monastère : "Georges, n'aie pas peur, les deux serpents qui sont à l'intérieur sont inoffensifs", me dit-il. J'allais accomplir sa commission, lorsque je me suis retrouvé devant deux énormes couleuvres qui se dirigeaient vers l'endroit où se trouvaient les outils. En les voyant, je reculai effrayé, prêt à déguerpir. La main osseuse mais robuste de l'Ancien me retint, tandis qu'en même temps il "réprimandait" les serpents d'une voix paisible et sereine : "Allez dans votre coin, vous ne voyez pas que vous faites peur à Georges !" »

Il m'avait suivi, parce qu'il s'était rendu compte que le spectacle des

324 S. CYRILLE DE SCYTHOPOLIS, *Vie de saint Euthyme le Grand*, 13, éd. E. Schwartz, Leipzig 1993, p. 23 ; traduction de A.-J. Festugière, *Les Moines d'orient*, III, 1, Paris 1962.

serpents m’effrayerait. Je me tournai pour le regarder, mais je ne croisai pas son regard ; il regardait le sol. J’essayai de balbutier quelque chose, mais il était déjà parti, il était déjà loin, aérien, selon son habitude.

Une autre fois, en entrant dans la cuisine du monastère, j’entendis un ancien compagnon de classe qui lui disait : “Laisse-moi, Père Païssios, je vais tirer sur lui” ; en même temps, il épaulait son fusil de chasse. Le doux Ancien lui dit d’une voix sereine et tranquille : “Non, Yannis, il a une croix sur le front.” Je me suis penché par la fenêtre et j’ai vu un lièvre qui broutait avec insouciance, tout en ayant une croix noire sur le front.

Il appelait les lièvres, comme nous nous appelons les chats, et ceux-ci n’avaient pas peur de vivre avec lui. »

Ce lièvre, l’Ancien l’avait trouvé au milieu des haricots, il lui avait fait une croix sur le front et il demanda à son gendre Basile, ainsi qu’à d’autres chasseurs de ne pas le tuer.



Un jour, deux petits oursons pénétrèrent dans la cour du monastère de Stomion. L’Ancien les prit par le col et leur dit : « Ne rentrez plus dans la cour du monastère. Passez par derrière, par la cuisine pour que je vous nourrisse » et il leur montra où elle se trouvait. (Cette anecdote a été racontée par deux femmes de Konitsa au novice du Stomion, le Père Paul.)



Un pèlerin chypriote, M. S., raconte : « Un groupe de Chypriotes était venu à la Panagouda pour voir l’Ancien. Il leur dit de prendre des loukoums. Dès qu’ils eurent enlevé le couvercle, ils firent la grimace. La boîte était pleine de fourmis. Apparemment, un pèlerin n’avait pas bien refermé la boîte et les fourmis étaient venues, bien que l’Ancien eût écrit sur le couvercle de fermer la boîte. Elles étaient si nombreuses que les loukoums en étaient entièrement recouverts et semblaient noirs. L’Ancien, dès qu’il se fut rendu compte de ce qui s’était passé, jeta un œil sur la boîte et immédiatement, avec naturel, prit un loukoum qu’il posa plus loin, et il dit aux fourmis sur un ton mi-tendre, mi-sévère : “Celui-ci, c’est pour vous. Allez le manger et laissez les gens prendre les autres.” L’étonnant, c’est que les fourmis obéirent : elles sortirent toutes de la boîte et se regroupèrent pour manger leur loukoum. »



Témoignage du moine Alypios de Sainte-Anne : « Je connaissais l’Ancien depuis l’âge de quinze ans. Par la grâce de Dieu, je devins moine au saint monastère de Koutloumousiou. J’allais le voir quotidiennement. J’entendis parler de ses miracles et je conçus le désir de voir l’un d’entre eux. J’eus cette pensée durant environ un mois.

Un matin d’hiver, début novembre, j’allai le voir et je le trouvai en train de se laver les mains dehors dans un petit tonneau. Il était seul, il m’ouvrit et me dit d’attendre. Il prit derrière le tonneau un papier d’aluminium qui contenait des miettes, il l’ouvrit et regarda vers le ciel. Alors que, apparemment, il n’y avait pas d’oiseaux, une bande d’oiseaux s’assembla aussitôt. Comment se fit-il qu’il y eut soudain tant d’oiseaux ? Les uns se posaient sur sa tête, les

autres sur ses épaules ou sur ses bras, et il les nourrissait. En voyant un tel spectacle, je fus envahi par la perplexité, mon cœur se mit à battre rapidement sous le coup de l'émotion et je riai, embarrassé. L'Ancien, souriant, dit aux oiseaux : «Allez vous poser aussi sur lui.» Il leur parlait comme si c'étaient des personnes. Tandis qu'ils étaient posés sur son bras, il leur dit : «Allez aussi sur le sien, il est des nôtres.» Cela dura environ deux minutes. À un certain moment, l'Ancien replia le papier d'aluminium, et les oiseaux disparurent. J'étais stupéfait et je le regardais. «Va, maintenant», me dit-il. »

3. Prière pour le monde entier.

Sur la porte de la cour de la Panagouda, le pèlerin vit pendant un certain temps la note suivante : « Mettez par écrit ce que vous voulez, déposez la note dans la boîte, et je vous aiderai davantage par la prière, que par le bavardage. Ainsi, j'aurai le temps d'aider davantage d'affligés. Je suis venu ici pour prier et pas pour faire le maître d'école. »

La première impression qu'on en retire c'est que, en ce lieu, se trouvait un télégraphiste spirituel et que le moine qui était volontairement confiné au milieu des grillages avait une tâche qui impliquait une lourde responsabilité : celle d'envoyer des messages à Dieu, c'est-à-dire de prier. Il semble que c'est la raison pour laquelle l'Ancien accordait une telle importance à la prière pour le monde. L'estimant en fonction de ses résultats, il la considérait comme étant plus utile et plus efficace que la causerie ou la correspondance.

La prière de l'Ancien avait deux ailes. L'une était la souffrance du cœur. « Même un seul soupir équivaut à une prière, à des heures de prière, à une veille. » L'autre était la justice : « Sans justice, la prière n'est pas entendue³²⁵. »

La prière de l'Ancien pour le monde était fonction et conséquence de l'ensemble de son état spirituel, et en particulier de son grand amour.

Le charisme rare de prière pour le monde lui fut accordé après de rudes combats. C'était un orant pour le monde entier. Il priait pour tous comme pour lui-même. Cette prière était permanente, c'était une prière venue du fond du cœur, pure et efficace. Il la divisait en trois parties. La première pour lui-même, la deuxième pour les vivants et la troisième pour les défunts. Mais en réalité, il priait plus pour les autres que pour lui-même.

Il généralisait et étendait sa prière, pour y inclure tous les hommes. Quand il disait la prière pour différents cas, par exemple pour un jeune qui avait quitté le chemin de Dieu, il ajoutait : « Souviens-toi, Seigneur, et viens en aide à tous les jeunes ! » Ou encore quand il priait pour quelqu'un, par exemple pour un malade qui s'appelait Nicolas, il ajoutait : « Souviens-Toi aussi, Seigneur, de tous les Nicolas. »

Pour cela, il s'aidait de la lecture du *Psautier* adaptée à différentes

325 « Si j'avais de la malice dans mon cœur, le Seigneur ne m'aurait pas exaucé » (Ps 65, 18).

circonstances, comme le lui avait indiqué saint Arsène, sauf qu'il généralisait les cas : par exemple, le premier psaume convient pour le cas où l'on plante la vigne ou des arbres, pour qu'ils aient des fruits. L'Ancien, après avoir lu le psaume, priait Dieu non seulement pour les arbres que l'on vient de planter, mais aussi pour les bébés qui sont encore dans le ventre de leur mère, afin qu'ils soient bénis par Dieu et portent du fruit. De même quand le psaume se rapportait à la tempête, l'Ancien disait : « Christ, ne vois-Tu pas la tempête du monde, à quel point le monde est perturbé ? » Il priait pour que Dieu apaise non seulement la tempête sur mer, mais aussi l'humanité égarée. C'est ainsi que sa prière embrassait le monde entier. Ensuite, il laissait le psautier, et son esprit s'absorbait dans une prière du cœur pour les hommes et pour toute la création.

L'Ancien disait : « On m'envoie des lettres d'Australie en me demandant de prier pour leurs affaires. Et moi de prier avec le psautier. Puis je reçois des lettres dans lesquelles on me remercie d'avoir prié et résolu leurs problèmes. Et, lorsque je vois cela, je prie encore d'avantage avec le psautier. Chaque fois que je prends le psautier, je le lis une ou deux heures. Et je constate que Dieu entend ces prières. »

Cette prière l'épuisait, parce qu'il participait totalement à la souffrance de l'homme quand il présentait à Dieu les tourments des hommes et qu'il demandait pour eux « ce qui est nécessaire au salut ». Il ressentait « une grande souffrance, mais aussi une grande consolation ». Il faisait que l'abondante souffrance humaine qu'il voyait autour de lui sorte de lui-même. Il semblait parfois qu'il traînait les pieds d'épuisement, que ses genoux fléchissaient à cause des jeûnes, que le vase d'argile qu'était son corps était sur le point de se briser à cause de ses maladies, mais malgré tout, il n'interrompait pas sa prière pour le monde.

Il disait : « La prière aide beaucoup le monde quand il y a en outre une souffrance du cœur. On ne participe pas à la souffrance de l'autre quand on a les jambes croisées et que l'on est assis confortablement. »

Sa prière s'accompagnait de jeûnes, de labeurs, de prosternations, et surtout, d'humilité. Il disait : « Il faut que nous demandions humblement. Moi je dis : "Mon Dieu, je suis une brute. Aie pitié de moi et de tout l'univers." »

Il croyait qu'il était responsable des infortunes des autres : « Si j'étais un saint et si ma prière était entendue, eux ils ne souffriraient pas. » Il écrivait dans une lettre (datée du 14 mars 1971) : « Du fait que le malheureux Païssios est malheureux, beaucoup d'âmes sont malheureuses à cause de lui, parce qu'il n'a pas acquis la grâce pour aider les hommes par l'aide de Dieu, eux qui humainement ne sont pas aidés. » Il disait : « Nous devons penser que c'est nous qui sommes responsables du fait qu'un malade n'ait pas la santé, parce que le Christ nous a dit qu'il nous donnait le pouvoir de faire des miracles et que nous, nous ne faisons rien. » Il ajoutait : « Que puis-je faire, Père ? Les gens viennent, ils demandent de l'aide, et je ne peux pas les aider. Mes défauts sont responsables du fait qu'ils ne font pas de moi un enfant bien-aimé de Dieu, de sorte que Celui-ci écoute ma prière. »

— Alors, Géronda, pourquoi les gens viennent-ils ?

— Sais-tu ce qui se passe ? Ce que j'ai compris, c'est que les gens ont besoin d'amour. Il y a des âmes qui souffrent, et moi je prends un peu de patience à les recevoir. »

Mais là-dessus, les gens étaient d'une opinion différente et ne cessèrent pas de venir. Lui-même ressentant sa propre indigence, tel un bon mendiant, il tendait les bras vers Dieu et Le suppliait d'aider chacun. Il se répandait en discours de suppliants : « Mon Christ, je T'en supplie, aide même un peu Untel qui est paralysé pour qu'il puisse se débrouiller tout seul ». Ou : « Ma Toute Sainte, je vais te déranger une fois de plus... »

Il avait l'habitude d'allumer de petits et des gros cierges de cire pure devant les icônes de l'hôtellerie pour les visiteurs. La nuit, il allumait des petits cierges dans son *kellion* dans une boîte métallique avec des trous en forme de croix et il priait pour l'univers. Un jour, il ouvrit les Portes Royales et plaça devant elles un chandelier avec un cierge allumé. Sans doute était-ce là une sorte de « supplication intense » pour un cas très sérieux.

Quand il y avait des cas de ce genre ou lorsque de violentes crises agitaient la nation ou l'Eglise, il conseillait aux pères « de bien prendre leurs chapelets », c'est-à-dire de dire beaucoup de prières, parce qu'il y en avait grand besoin. Il faisait cela pour les encourager, mais avant tout pour mieux dissimuler les résultats de sa propre prière.

Lui-même priait beaucoup, mais il voulait aussi que d'autres y participent et se donnent du mal en priant. Il disait : « Si je le pouvais, je ferais une équipe de prière qui ne s'arrêterait jamais. Le monde en a grand besoin. »

Deux Pères se rendirent à une agrypnie, la veille de la Saint Spyridon (12 décembre). Ils vinrent voir l'Ancien pour recevoir sa bénédiction. Ils virent que son visage était cramoisi et il semblait très chagriné. Il dit aux Pères : « Faites la prière là où vous allez, dites aussi aux autres qu'il y a un grand trouble en Roumanie, qu'il y a une guerre civile et que beaucoup sont tués. » À cette époque, Ceausescu avait été renversé. L'Ancien apprit les événements grâce à sa « télévision spirituelle » personnelle, participait à l'épreuve que traversait le peuple roumain souffrant, et priait avec ardeur.

Il avait une pleine conscience que son devoir en tant que moine était de prier pour les autres. Quiconque venait à passer par sa calyve, il « l'attachait à son chapelet », selon son expression, c'est-à-dire qu'il priait pour lui avec son chapelet.

Un père demanda à l'Ancien de prier pour que son fils soit libéré de ses mauvaises fréquentations. Peu après, il vint le remercier pour la délivrance de son fils. L'Ancien lui répondit : « Il s'en est tiré, mais il n'est pas prêt de partir d'ici », et il lui montra son chapelet, voulant dire qu'il continuerait à prier pour lui. Avec étonnement, le fils devait reconnaître plus tard : « Je ne sais pas ce qui m'a pris. Sans raison, je ne voulais plus les fréquenter. »

Il priait pour tous, et Dieu donnait à chacun ce dont il avait besoin. Il disait : « Voyez donc, combien de personnes ont été secourues grâce aux prières ! On est secouru parce qu'on est jugé digne du secours divin, et Dieu trouve le moment

approprié pour l'accorder. Quand la prière est faite avec ardeur, le Christ en personne descend pour aider l'âme en peine. Quand quelqu'un a de la familiarité auprès de Dieu (*parrhèsia*) dans sa prière, il ressemble à un ministre qui invoque le Premier ministre, et sa requête est agréée. »

Un athonite rapporte : « Avant d'être libéré de mon service militaire, je vins avec une permission à la Sainte-Montagne et, pour la première fois, je rencontrai l'Ancien Païssios. Je l'interrogeai sur des questions personnelles, puis je lui soumis le cas d'un ami proche. Celui-ci voulait épouser une jeune fille, mais les parents de celle-ci refusaient. Il tomba dans le désespoir et voulut se suicider.

Lorsque je le rencontrai après être revenu dans le monde, il me dit : "J'essaie de me détruire, mais je n'y arrive pas ; quelque chose me retient et ne me laisse pas me faire du mal."

Après avoir quitté l'armée, je décidai de venir à la Sainte-Montagne pour devenir moine. Je passai en premier lieu par Souroti où je rencontrai l'Ancien. Sept ou huit mois avaient passé. Il me demanda avec intérêt : "Comment va ton ami untel ?" C'est alors seulement que je réalisai que, pendant tout ce laps de temps, l'Ancien n'avait pas cessé de prier pour mon ami, et que c'étaient ses prières qui l'empêchaient de se faire du mal. »

Il insistait beaucoup sur le fait que « la contribution du moine (à la société), c'est sa prière pour le monde. Au lieu de rendre visite aux prisonniers, il prie pour les défunts. »

On demanda à l'Ancien : « De quelle façon faut-il prier pour les défunts ? Peut-on faire sortir une âme de l'enfer ? » Et il répondit : « Ce que je sais par l'expérience, c'est qu'une âme peut passer des oubliettes au salon, tu trouves que c'est rien ? »

L'Ancien dit à un moine : « Tu n'as pas de travail ? Moi, je vais t'en trouver. Fais des prosternations pour les âmes des défunts. Sais-tu à quel point elles en ont besoin ? »

Alors que sa prière venait en aide à beaucoup de gens, le diable essayait de lui faire obstacle. Il disait : « Le Tentateur trouve des moyens de nous faire obstacle. Il m'envoie des gens pour me détourner de la prière. Mais aussi l'inverse. Je me rends compte quand c'est Dieu qui les envoie. »

Un Ancien d'un *kellion* voisin entendit certains soirs des chants dans le *kellion* de l'Ancien Païssios. Il lui demanda ce qu'étaient ces chants qu'il entendait le soir de telle à telle heure (c'étaient les heures où il priait). L'Ancien fut perplexe, il n'en savait rien. Il lui dit : « Non, je ne célèbre pas d'office, je les fais sur mon chapelet*. » Peut-être s'agissait-il de puissances célestes qui l'aidaient dans ses prières et les apportaient à Dieu ?

Il est vrai que le monde ne subsiste que par les prières des saints, comme on l'a écrit à propos de saint Antoine : « Tu as soutenu le monde par tes prières, Père saint. » Nous ne savons pas si, dans des circonstances précises, l'Ancien a affermi le monde par ses prières. Ce qui est sûr, c'est qu'il a conforté un nombre incalculable d'âmes qui ont beaucoup plus de valeur que le monde entier. En outre, par ses prières, il a guéri des malades, chassé des démons, et seul Dieu sait combien de gens il a aidé invisiblement à trouver Dieu pour être sauvés.

Maintenant que l'Ancien n'est plus auprès de nous pour allumer des cierges et prier pour le monde entier, la certitude qu'il nous aide encore mieux et plus efficacement depuis le ciel nous console. Nous avons des preuves des miracles et des apparitions qui se sont produits après sa dormition. Après s'être, durant toute sa vie, « consumé comme un cierge à la bonne odeur » en priant, désormais le cierge inextinguible de sa prière brille sans cesse devant la Sainte Trinité, en intercédant pour nous tous.³²⁶

4. Un enseignant charismatique.

Tous ceux qui ont eu l'occasion de discuter avec l'Ancien ainsi que tous ceux qui ont lu ses textes sont d'accord sur le fait qu'il possédait le charisme du verbe et de la théologie, qui est le charisme le plus élevé du Saint Esprit.

Par principe, il évitait de donner des leçons aux autres, mais voici ce qui arriva, comme il le raconta lui-même : « Père Athanase du monastère d'Iviron était un bon moine et un homme spirituel, mais aussi un beau parleur. Oh là là ! En deux mots, il te retournait comme une crêpe. Il vint un jour dans le *kellion* où j'étais et me dit : "Écoute, Païssios, mon enfant, aide donc les gens puisque tu en as la capacité." C'est ainsi qu'il me persuada de recevoir les gens et de faire tout mon possible pour les aider. »

Sa parole était simple, comme celle des Apôtres pêcheurs d'hommes, pratique, vivante, expressive, attrayante, délicate et douce. C'était comme une rosée qui tombait sur des âmes assoiffées. Dans ses récits, il était incomparable. Il mêlait naturellement des histoires charmantes et des plaisanteries, pour que son discours soit agréable, expressif et pour en souligner le côté spirituel. Il parlait souvent avec des exemples - « en paraboles » - tirés de la nature ou de la vie. Ses paroles étaient claires, poétiques, et dans le style des Apophtegmes des Pères. Il était capable de parler à loisir pendant toute la journée sans préparation, et ses auditeurs étaient suspendus à ses paroles.

Il ne donnait pas de conférences, ni ne cherchait à jouer au professeur. D'habitude, il discutait avec ses visiteurs ou il faisait des réunions dans des monastères qu'il connaissait, quand on le lui demandait, ou répondait à des questions. Avec le peu qu'il disait, il subvenait aux intérêts de beaucoup. Il avait la manière et du discernement, et pouvait faire d'une chose insignifiante un enseignement spirituel hors pair.

Il avait la capacité de transformer les conversations banales en spirituelles. « Grâce à Dieu, nous avons réparé le toit de notre *kellion* », lui dit un athonite. Et l'Ancien, transposant la construction en édification spirituelle, ajouta : « De même que pour la maison, la chose la plus fondamentale, c'est le toit, pour que l'eau n'y pénètre pas, de même pour l'homme l'essentiel est d'avoir sa tête bien en sûreté pour qu'elle n'accepte pas les pensées. »

Sa parole touchait les âmes des hommes. Un drogué disait : « Ce qui m'impressionna, c'est que l'Ancien en deux ou trois mots réussissait à communiquer avec nous et à piquer notre attention. »

Selon leurs dispositions, les uns reprenaient leurs esprits et se repentaient, d'autres se posaient des questions, certains étaient enthousiastes et d'autres consolés. Il ne persuadait pas les gens logiquement, mais il les aidait spirituellement.

Sa grande diversité de qualités provoquait l'étonnement : ses connaissances pratiques, sa sagesse, sa mémoire infinie. Il avait la capacité de diriger spirituellement des moines et des monastères, de résoudre les problèmes des laïcs, des célibataires et des hommes mariés, de discuter avec des savants, qui étaient surpris par ses connaissances et sa souplesse. Il condescendait ou s'élevait jusqu'au niveau d'éducation et à l'état spirituel de son interlocuteur, en prenant en considération son caractère, son métier, son origine, ses intérêts, etc. D'habitude, « il édifiait, exhortait, encourageait^{327 328} » et proclamait « le Royaume de Dieu⁴ ». Il évitait de parler de théologie sans raison. Mais, quand il le fallait, il pouvait exposer des questions théologiques sans se tromper, exprimant avec des mots simples ses expériences divines. La vision de Dieu précède la théologie. C'est elle qui faisait reconnaître comme théologien le moine illettré qu'il était. Il disait que « la théologie sans l'expérience ressemble à une taupe qui essaye de décrire le soleil ».

Dans ses propos, il savait mêler les éléments humains issus de ses connaissances et de son expérience. Parfois il disait : « A mon avis, ceci et cela... » ou « je pense que... ». Parlant comme un homme au sujet des affaires courantes, il faisait aussi des erreurs. D'ailleurs, il ne pensait pas non plus être infaillible.

Mais quand il s'agissait d'états spirituels et de questions spirituelles qui touchent au salut, quand on l'interrogeait, il suivait son interlocuteur avec attention, fixant ses yeux de son regard pénétrant tout en priant mentalement. Après avoir compris précisément la question, « il disait ce que la grâce lui donnait de dire³²⁹ ». Ses réponses étaient si parfaitement claires que l'on en était informé intérieurement et qu'elles étaient reçues comme des paroles d'Évangile. Les paroles de ce genre avaient une puissance particulière, étaient reçues sans le moindre doute, parce que ce n'étaient pas les siennes, mais celles de l'Esprit Saint. L'Ancien ne faisait que transmettre la parole de Dieu qui lui venait d'en haut et qui était dans son cœur. Cette parole est le « signe distinctif parfait et authentique des saints³³⁰ ».

Dans de telles circonstances, il parlait d'autorité, avec certitude, sans laisser de place au doute. Quand Dieu ne lui donnait ni parole ni certitude intérieure, il ne répondait pas. Il disait : « Nous allons prier pour cela », et plusieurs jours plus tard il donnait la réponse.

L'Ancien était par nature un orateur éloquent, élégant, habile et persuasif. La

327 Cf. 1 Co 14,3.

328 Le 9, 2.

329 S. ISAACLE SYRIEN, *Discours*, 76, p. 382.

330 S. SYMEON LE NOUVEAU THEOLOGIEN, *Discours*, 80, p. 441 (éd. grecque)

valeur de son charisme venait non pas de la façon dont il s'exprimait, mais du contenu de ses propos. Ils avaient le pouvoir de révéler le Royaume de Dieu et de transformer les âmes des gens, parce que lui-même avait été transformé spirituellement par la grâce divine.

Le très vénérable métropolite de Xanthi, Mgr Pantéléimon, nota : « Les conseils de l'Ancien manifestaient la fermeté de sa pensée et de sa foi, car celle-ci s'appuyait sur une expérience vécue bien supérieure à celle que nous étions en état de percevoir... En entendant ses propos, j'admirais son esprit. C'était l'Esprit de Dieu qui parlait à travers son instrument. Ceci ne faisait que développer en moi une foi inébranlable et une certitude intérieure inamovible. L'Ancien Païssios était pour moi un guide vers le Christ, un commentateur des dons de l'Esprit, un indicateur de la voie céleste, une lumière dans ma dense obscurité. »

L'Ancien, même après sa dormition, continue d'aider les gens par ses écrits. Ses livres rencontrent un écho inouï, on les lit avidement, on les traduit dans de nombreuses langues étrangères, ils parlent au cœur, ils émeuvent les gens simples comme ceux qui sont cultivés.

Par l'enseignement que l'Ancien a laissé, il s'est révélé être un maître spirituel contemporain. Ses propos circulent dans la bouche des gens, ils agissent d'une façon charismatique et conduisent des âmes au salut.

5. Charisme de la consolation.

Comme le soleil printanier dissipe le brouillard et réchauffe, ainsi l'Ancien, avec son charisme de consolation spirituelle, chassait l'affliction et consolait toute âme tourmentée qui l'approchait.

Beaucoup trouvaient refuge auprès de lui « à la recherche de la consolation ». Ils arrivaient chagrinés et repartaient complètement soulagés. Il suffisait de le voir pour reprendre courage et joie. Si l'on avait aussi la bénédiction de parler avec lui, alors on ressentait une joie inouïe et on partait transformé. Car les paroles de l'Ancien transmettaient la grâce de Dieu, elles avaient une autre puissance.

Quelqu'un d'autre aurait pu dire à peu près la même chose à un être en peine ; mais les paroles de l'Ancien transmettaient la grâce de Dieu, elles étaient d'une autre force. Il réussissait à prendre toute la souffrance humaine et à la remplacer par de la joie et du réconfort. Lui, éprouvait l'amertume tandis que les gens se remplissaient de joie et de douceur.

Il disait : « Tant et tant de gens viennent me voir ! Tous sont des âmes dans la peine et tous repartent joyeux et réconfortés. Mais ils ne se demandent pas où est passée leur souffrance. Elle vient tout entière en moi. Eux ne se rendent pas compte, quand ils repartent joyeux, de ce qu'ils laissent derrière eux. Mais jusqu'à maintenant ça va (c'est-à-dire, jusqu'à maintenant la situation est supportable), mais on peut se demander jusqu'où cela ira ? »

Par son amour sincère pour chaque homme, il faisait sienne la souffrance et les problèmes des autres, et terminait par une prière venue du fond du cœur pour les

affligés. La grâce divine agissait par son intermédiaire, une grâce particulière de consolation.

En voyant son exemple, on était consolé. Tandis que lui-même souffrait de beaucoup de maladies, il prenait patience et rendait grâce. Il ne demandait pas à Dieu de lui accorder la santé. Il était toujours bien disposé, il débordait de joie et faisait la joie des affligés. Ceux-ci repartaient joyeux malgré leurs peines. Il ne donnait pas de consolation factice. Il mettait l'accent sur la foi en Dieu, la patience, la doxologie, l'affrontement spirituel de l'épreuve, et montrait quels étaient le but et le motif des épreuves. Il adoucissait les tribulations de la vie présente par l'espérance de la vie éternelle. Des moines arrivaient submergés sous les pensées et les tentations. Après un entretien rapide, ils se sentaient soulagés, comme si des ailes leur poussaient, et ils repartaient en s'envolant. Ils retrouvaient leur zèle de débutant, et il leur semblait qu'ils recommençaient leur vie monastique. Quand ils revenaient dans leur monastère, leur transformation était si visible que leurs compagnons la percevaient et leur demandaient : « Ne serais-tu pas allé voir le Père Païssios ? »

« Nous rendîmes visite à l'Ancien Païssios, rapporte un Athonite. Nous étions un petit groupe de jeunes moines venus pour qu'il nous conforte au début de notre vie monastique. Effectivement, il nous remplit d'enthousiasme avec ses paroles remplies de grâce et de sagesse. Au moment de partir, il hésita et nous dit une phrase que les autres ont probablement considérée comme étant sans rapport avec le reste de la conversation et à laquelle ils ne firent pas attention : "Ne venez pas à vous chagriner si la folie de la chair se manifeste lors de la doxologie, vers la fin de l'office des Matines. C'est probablement dû au fait que le sang descend lors de la station debout..." Or, c'était précisément mon souci à l'époque. Tout en voyant que je n'étais pas responsable de ces pensées, j'en éprouvais malgré tout une grande honte car elles survenaient dans l'église, pendant que tant de mystères divins et surnaturels ont lieu. Mon orgueil ne me laissait pas m'en confesser. Mais l'Ancien Païssios s'était rendu compte de mon problème et il me tranquillisa. »

Quand quelqu'un s'approchait de sa calyve, il ressentait une douceur ; « toute l'atmosphère l'amadouait », comme beaucoup en témoignent. Personne ne le quittait inconsolé.

Un moine Athonite* raconte : « En 1978, je suis descendu à la Précieuse-Croix pour voir l'Ancien. Mon nom était alors Nicolas. Je ressentais un malaise très profond, comme si la montagne de l'Athos m'était tombée sur la poitrine, et je ne pouvais respirer. J'étouffais. Je décris mon état à l'Ancien, lequel m'écouta attentivement, et quand j'eus terminé, il me dit : "Le tentateur t'a agressé. Attends donc pour voir ce que nous allons faire." Et il se mit à chanter le tropaire du canon de saint Nicolas : "Bienheureux Nicolas, authentique disciple du Maître..." Il y mettait tant de cœur, qu'il était secoué de tremblements. Il mit ma tête sur sa poitrine. Avant qu'il n'arrive au milieu du tropaire, je fus saisi de crainte et je me mis à pleurer en priant. Quand il eut terminé, j'éprouvai une grande joie et une grande paix intérieures. Comment mon état avait-il pu changer aussi rapidement ? Désormais, je sentais que toute la Sainte-Montagne était pleine de douceur et que

celle-ci provenait de l'Ancien. »

Des jeunes qui avaient des problèmes psychologiques et des tendances suicidaires étaient rassérénés et partaient avec la ferme résolution de se repentir et de mener une vie spirituelle.

Un réfugié grec du Pont ne réussissait pas à trouver du travail. Il était tombé dans le désespoir et avait décidé de se suicider. Un de ses amis lui conseilla d'aller voir l'Ancien Païssios, et il y alla. Il changea, devint un autre homme et partit rempli d'espoir. Finalement, il dit : « Même si une montagne devait me faire obstacle maintenant, je la pousserais sur le bord du chemin pour passer. » A la Panagouda, on amena « un paralytique, porté par quatre personnes » Ils ne virent que l'Ancien qui consola le paralytique, et ils repartirent joyeux.

L'Ancien raconta : « Ces jours-là (il était à la Précieuse-Croix) vint un jeune qui était un vrai diamant. Il avait de l'idéal, de la pureté ; je n'avais encore jamais vu un jeune comme lui. Ses proches, même eux, et tous ceux qui le connaissaient, le prenaient pour un idiot, on le conduisit même à l'asile de fous parce qu'il ne sortait pas avec des femmes et qu'il n'avait pas de vie mondaine. Il arriva préoccupé et repartit complètement soulagé.

Un autre qui avait l'intention de se faire du mal, repartit comme un papillon. Un autre avait été tracassé par les psychiatres. Il vint et nous discutâmes pendant une demi-heure et à la fin, tout content, il voulut me donner mille cinq cents drachmes, parce qu'il donnait mille drachmes aux psychiatres pour un quart d'heure et que cela ne lui faisait rien, tandis que cette conversation lui avait été utile, parce qu'il n'avait rien et qu'il fallait juste remettre de l'ordre dans ses pensées. »

Un pieux pèlerin, pleurant d'émotion, raconta : « J'étais arrivé désespéré du Canada en 1992. J'étais divorcé, je prenais de la drogue et quantité de médicaments. Il y avait trente-deux ans que je n'avais pas communié. L'Ancien discutait avec une quinzaine de personnes dans la cour. Il semblait être complètement épuisé. Il me dit : "Tu viens de bien loin, cela fait longtemps que je t'attendais." Son amour m'a transformé. Je ressentis qu'il voyait tout. Il oublia son état et prit sur lui tous mes problèmes. Il me les remit en ordre. La santé (maintenant je ne prends qu'un cachet pour la tension), la famille (j'ai maintenant une petite fille Païssia), le travail et surtout ma foi dans le Christ. Ma mère toute joyeuse m'a dit : "Mon enfant, tu n'es qu'un miracle !" »

Un jour, l'Ancien rencontra à Thessalonique un clerc qui était son disciple. Alors qu'ils discutaient, une femme vêtue de noir s'approcha, et dit avec virulence et souffrance : « Dites-moi : pourquoi Dieu est-il injuste ? Il m'a pris mon mari et maintenant mon enfant. » L'Ancien ne dit rien, regarda à droite et à gauche et pria. Puis, il dit à la femme : « Ma chère, tu es comme une moniale maintenant. » La femme se calma, fit une métanie, embrassa sa main et partit contente. Même encore peu avant sa dormition, alors que les souffrances de la maladie étaient grandes et qu'il était presque mourant, il ne cessa pas de consoler le peuple de Dieu. Un jeune qu'il connaissait avait un grave problème de santé, qui lui causait une affliction insupportable. Il se réfugia auprès des psychiatres et prenait des médicaments. L'Ancien l'invita spécialement, il le vit pendant peu de

temps, lui dit deux mots, mais la joie que le jeune reçut fut grande et indescriptible. Il partit comme un autre homme et jeta les médicaments.

Bien que lui-même souffrît, il n'en donnait pas moins de la consolation aux autres. Tant qu'il vécut, il consola les gens sur terre. Désormais, il les console depuis le ciel et il intercède auprès de Dieu.

6. Ennemi et expulseur des démons.

Les apparitions du diable, ses tracasseries et ses agressions constituent un chapitre à part dans la vie de l'Ancien. Le Père Athanase Skliris avait dit à un ami : « Viens donc faire la connaissance d'un moine (le Père Païssios), qui se bat en première ligne contre les démons. » Un étudiant rapporta à l'Ancien qu'un professeur de théologie soutenait que le diable n'existait pas. Le Père Païssios se mit à rire et dit : « Mais qu'est-ce qu'il raconte? Ici, toutes les nuits, le diable me fait son cinéma. » Effectivement, le diable était pour l'Ancien une réalité concrète.

Il le voyait très souvent. Ceux qui sont passionnés et faibles combattent contre leurs passions, les forts, eux, combattent contre le diable. Comme il était fort, il combattait contre le diable en combat singulier et était vainqueur. Lors de ces « confrontations », il combattait corps à corps.

Le diable repartait vaincu et laissait l'Ancien les cheveux en bataille et la soutane froissée. Naturellement, il ne le terrassait pas en ayant recours à sa force physique. Parfois, l'Ancien combattait non pas contre un seul démon, mais contre une multitude. Il voyait toute une phalange de démons qui se précipitaient sur lui pour le mettre en pièces. Parmi cette multitude, « le dernier de la colonne semblait être aussi petit qu'une tête d'épingle ». Quelqu'un lui apporta une cassette de magnétophone qui contenait des révélations d'une possédée. Le démon s'exprimait par sa bouche : « Dis à Païssios de se tenir tranquille et de ne pas s'agiter, sinon il le paiera cher ; nous l'attaquerons, comme la dernière fois. » L'Ancien, qui écoutait silencieusement, sourit et dit spontanément : « Mais laquelle d'entre toutes ? » De là, il semble que son pauvre corps malmené par l'ascèse fut souvent blessé par les démons. Quant au « se tenir tranquille », l'Ancien expliqua que le diable parlait des prosternations. Il n'échappera à personne, en considérant les multiples aspects de son influence charismatique, qu'il soustrayait des âmes aux filets du diable.

Il disait du combat contre le diable : « Le diable fait bien son travail. Un chien, on le frappe une fois, deux fois, et il s'enfuit. Le diable, on a beau le frapper encore et encore, il ne s'en va pas. Il faut simplement le mépriser et ne pas lui donner de prétextes. Alors, quand on le méprise et qu'on ne lui donne pas prise, il rit, fait son cirque sans ticket. Mais l'on n'a pas peur de lui, il ne ressemble pas à un chien enragé mais à un chiot inoffensif. »

Quand l'Ancien parle de « frapper le diable », il veut dire la prière, qui est selon saint Jean Climaque, « le fouet des démons ».

Il se manifestait à l'Ancien quand Dieu y consentait, non pas parce qu'il lui

avait offert un prétexte. Le diable « n'en trouva aucun » chez l'Ancien, parce qu'il ne lui en fournissait aucun. Il faisait attention de ne pas offrir de prise au diable, et à ne pas l'insulter. Un moine lui apporta des douceurs et attendait qu'il les goûte. Il n'en mangea pas. « Cela vaut mieux ! », dit-il. « Sais-tu ce que le démon va me dire ce soir ? Il vaut mieux que je ne te le dise pas. » Un autre lui apporta des chocolats, il refusa en disant : « Le démon va se moquer de moi cette nuit. »

Quand il voulait raconter une tracasserie du diable, il disait en riant de bon cœur : « Viens voir ce que le démon m'a fait hier. » Mais, brusquement, il reprenait son sérieux, son visage exprimait le chagrin et, agitant tristement la tête, il disait : « La meilleure des créatures, comment a-t-elle pu tomber si bas par orgueil ? De sa place dans le premier ordre angélique, il a chu et est devenu un diable, plein de haine et de rancune. D'ange de lumière, il s'est transformé en un démon obscur. »

L'Ancien, après avoir été éprouvé un nombre incalculable de fois par les démons, devint leur adversaire expérimenté. Il n'avait plus peur du diable, mais sans toutefois le sous-estimer. Il n'ignorait pas ses « idées », ni ses tracasseries et ses pièges. Il le décrivait par expérience : « Le diable se transforme concrètement en homme, en animal, etc. On peut le toucher concrètement. C'est un autre état que nous ne connaissons pas. On le voit, on le touche, on le ligote et aussi il disparaît de notre présence. On ne peut pas dire qu'il se matérialise. C'est un autre état, intermédiaire. »

Un prosélyte orthodoxe demanda à l'Ancien la bénédiction de traduire en français son livre sur saint Arsène de Cappadoce. Il demanda d'omettre les passages parlant du diable, du fait que les Européens n'y croient pas. L'Ancien, qui avait eu tant d'expériences avec le diable, bien sûr refusa.

Les apparitions des démons.

Un soir, alors qu'il était au Stomion, il dit à un jeune qu'il hébergeait : « Reste ici, moi je vais aller quelque part. » Il partit pour aller dans une grotte qui était au bord d'un rocher et en bas d'un ravin à pic d'environ trois cents mètres. En descendant, il entendit le chant d'un coq dans la solitude. Il comprit de qui il s'agissait et s'arrêta. Il resta pendant toute la nuit à cet endroit en priant. C'était la première fois que le diable le tracassait durant son séjour.

*

Une nuit, il entendit de la musique et le son de violons et d'autres instruments de musique. Il regarda par la fenêtre et vit le diable qui dansait. Il lui fit signe de la main, l'invitant à danser lui aussi. Peu après, alors qu'il disait la prière, tout disparut.

*

Une autre fois, sous la lueur des étoiles et à l'extérieur du monastère, une foule de démons se manifesta qui criaient à l'Ancien de leur ouvrir la porte.

*

À la skite d'Ivion, pendant un certain temps, au début, le diable se présentait

chaque jour et frappait à sa porte en disant : « Par les prières, de nos saints Pères³³¹. » L'Ancien répondait : « Ô diable, c'est au Paradis que tu me mènes, tu m'y élèves pour que j'y prie. » Et il nous disait que si cette maison était sujette à de telles tentations, c'était parce que quelqu'un avait répandu de l'eau bénite de la Théophanie sur les murs³³².

*

À la Précieuse-Croix, quelqu'un frappa pendant la nuit à la porte. L'Ancien pensant que c'était un voleur alluma une bougie. Peu après, on frappa à la fenêtre. L'Ancien se rendit alors dans la chapelle et alluma des cierges pour faire croire qu'il y avait beaucoup de monde et le faire déguerpier. Puis, on entendit des coups sur le toit. Il se rendit alors compte que le voleur nocturne était le diable et il lui dit : « Ah, c'est toi ? Tu aurais pu me le dire, maintenant on peut se comprendre. »

*

Il se rendit de sa calyve de la Précieuse-Croix à Stavronikita pour une vigile. Pendant la lecture, il s'assit dans sa stalle et un léger sommeil le prit. Au « Gloire à Dieu au plus haut des cieux », alors que commençait l'Hexapsalme³³³, il sursauta, se redressa et vit près de lui un chien noir sauvage, la langue pendante. Pendant quelques fractions de seconde il fut effrayé, puis il fit son signe de croix en disant la Prière de Jésus, et le chien sauvage, qui était le diable, disparut.

*

Un jour, il eut une pensée blasphématoire. L'Ancien réagit vivement, en agitant la tête. Comme il regardait vers la fenêtre, il vit un chevreau (le diable), aux pattes poilues qui essayait d'entrer. « Il ne me manquait plus que ta bobine », dit-il avec mépris.

*

Témoignage de M. Élefthérios Tamiolakis, de Crète : « La première fois que je me suis rendu à la Précieuse-Croix, l'Ancien tarda à m'ouvrir, et j'étais sur le point de partir. Finalement, la porte s'ouvrit, je vis l'Ancien et je lui fis une métanie. Je remarquai qu'il était un tant soit peu préoccupé et fatigué. Avant que j'aie eu le temps de l'interroger, il m'expliqua que, la veille, il avait vu le diable en personne. Il me dit mot pour mot : « Mon cher, sais-tu que là où tu te tiens, c'est le diable qui, hier, s'y trouvait. Il était hideux, tout jaune avec des yeux rouges. Il ne m'a pas laissé tranquille de toute la nuit. Tout le *kellion* en a tremblé. L'Ancien avait passé la nuit en veillant et en priant, et il était très fatigué. Le diable ne pu pénétrer dans le *kellion*, ni lui faire du mal, parce que sa prière le brûlait. »

*

L'Ancien raconta : « J'ai vu le diable, qui m'a fait différentes révélations. Il a mentionné différentes personnalités et m'a dit : "Lui aussi est un des miens, et aussi cet autre", en me donnant des noms. Les mensonges du diable sont

331 Expression usuelle dans les monastères quand on frappe à une porte.

332 L'eau bénite du jour de la Théophanie (6/19 janvier) n'est utilisée pour l'aspersion des champs et des maisons que ce jour-là ; dans d'autres occasions, on utilise de l'eau bénite au début de chaque mois, et répandre de l'eau de la Théophanie est considéré comme une impiété.

333 Au début des Matines.

nombreux, mais il dit aussi quelques vérités. »

*

En 1979, l'Ancien rendit visite à un monastère athonite. Le soir, il se rendit dans sa cellule pour y dormir. Dans son sommeil, il entendit que l'on frappait à la porte. Il pensa que c'était l' *ekklesiastikos**, il se leva et se rendit à l'église. Elle était fermée. Il n'y avait personne. Il retourna dans sa cellule. Il entendit de nouveau des coups, des pas pesants dans le couloir et des murmures, sans pouvoir comprendre le sens des paroles. Il regarda et ne vit personne. Il resta tranquille. La même chose se reproduisit une troisième fois. Alors l'Ancien comprit qui était celui qui frappait : c'était le démon, et il expliqua en outre pourquoi il faisait ceci.
³³⁴ que « quand le moine obtient un état spirituel et prie, le diable le craint, il se met en boule et s'enfuit ». Mais il ajoutait : « Cependant, des milliers de personnes qui viennent ici en croyant être possédées, il n'y en a que cinq seulement qui le soient vraiment. Pour que quelqu'un soit possédé, il faut qu'il ait donné des gages importants (qu'il ait commis de graves péchés). On aide les petits enfants en leur lisant les exorcismes et en leur donnant la sainte Communion, parce qu'ils ne sont pas responsables. Mais il n'en est pas de même pour les adultes. Le possédé est guéri par le repentir et la confession. Le prêtre se doit de trouver en premier lieu la cause et, ensuite, de lire les exorcismes pour tout mettre en ordre. »

*

« Dans le Péloponnèse, il y avait quelqu'un dont l'enfant avait fait qu'il s'éloigne de l'Église. "Que veut dire Eglise, prêtres ?" Comment Dieu avait-il permis que l'enfant fut possédé ? L'enfant était un vrai monstre. Il persécutait aussi sa mère. La malheureuse fut obligée de s'enfuir de chez elle. Et le père se mit à fréquenter les monastères. Les médecins ne trouvèrent rien. Il vint aussi me voir, et il me demanda quand il se rétablirait. Je lui répondis : quand son état spirituel se sera stabilisé. Il étudia les *Sy-naxaires*, les monastères. On voit alors comment aide l'épreuve. Au début, il s'en prenait aux prêtres ! Comme les épreuves aident ! L'homme est obligé... Telle est la raison pour laquelle il y a des lois spirituelles, des épreuves : pour que les hommes se rapprochent de Dieu. »

*

« On amena une possédée à Souroti pour que je la voie. La malheureuse était totalement épuisée et elle me montra une tumeur grosse comme une pierre qu'elle avait sur son côté droit. Je sortis alors un coquillage que j'avais pendu autour du

334 guérit des possédés.

Comme l'Ancien « avait combattu contre les puissances et les pouvoirs des ténèbres » et en était sorti vainqueur, il reçut de Dieu la grâce de chasser les démons, le charisme de « frapper les démons ». Il sentait si quelqu'un était possédé ou avait eu une expérience démoniaque ou avait une maladie mentale. Il disait que « souvent, le psychopathe est aussi un possédé. Le diable le possède, fait de lui sa maison de campagne ». Comme un médecin expérimenté, il faisait un bon diagnostic et délivrait l'ordonnance appropriée. Par la prière, il guérissait les possédés. Il croyait

cou et qui contenait une molaire de saint Arsène et je la posai sur la tumeur. Elle se mit à crier, et tout le monastère fut réveillé par ses cris. Elle essayait de vomir. Alors je mis la sainte relique sur son cou et sa tête se mit à bouger, d'avant en arrière, rapidement, si rapidement qu'elle risquait de quitter sa place, c'est pourquoi elle la tint de sa main. Finalement, le démon partit et, complètement épuisée, elle se calma. »

*

L'Ancien racontait encore : « Un jour arriva un laïc qui se trouvait à la Sainte-Montagne depuis des années et qui était possédé sans le savoir. En le voyant, je compris qu'un démon le faisait souffrir. Je fis des signes de croix sur lui avec les reliques de saint Arsène, et le malheureux fut délivré sans pouvoir expliquer comment. »

*

L'Ancien nous dit : « Un jour (à la Panagouda), un jeune malade vint, il avait des problèmes psychologiques et croyait être fou. Il parlait, parlait, et quand je lui répondais, il n'écoutait pas, mais pensait à ce qu'il allait dire d'autre. Il avait une grande instabilité psychique et une agitation diabolique. Tu vois, quand la grâce de Dieu a abandonné quelqu'un, alors les démons investissent la place. Ce jeune était sombre, il était tombé dans un grand désespoir. Comme le temps passait, j'essayais de ne pas bouger d'un pouce, pour ne pas lui donner l'impression que je m'ennuyais. J'étais assis à l'écouter depuis une demi-heure. Je sortais d'une vigile, j'avais des problèmes intestinaux, j'étais assis sur une pierre plate et j'étais gelé. Puisque je l'avais reçu, il fallait que j'aie jusqu'au bout. Si, par exemple, je le gardais huit heures et demie pour le chasser ensuite, c'était injuste et tout ce temps aurait été perdu. Le lendemain, j'appris de son frère que cet homme avait retrouvé ses esprits. Il est maintenant professeur et chef de famille digne de foi, et il vient me voir. »

*

L'Ancien raconta : « On amena un possédé à Souroti. Le malheureux, au milieu de l'église, était en pleine crise ; il jurait, criait. On apporta le crâne de saint Arsène, et je le posai sur lui. Il hurla, tomba sur le sol. Alors je mis le crâne sur sa poitrine en disant la Prière de Jésus avec les moniales. Dès que je lui mis le crâne sur la poitrine, il se mit à faire de violents gestes spasmodiques et resta bouche bée, comme s'il était aphasique. Le démon partit. Quand il eut repris ses esprits, il remercia saint Arsène et nous tous. Par la suite, il vint régulièrement au monastère en apportant des cadeaux. Quand il trouvait la porte close, il les laissait entre les grillages et repartait.

Un jour, il fit un rêve, l'interpréta suivant sa conception, fut attristé et se mit à désespérer. Il recommença à vivre une vie de pécheur, pire que la première. Alors, il fut à nouveau possédé et, cette fois, plus gravement qu'auparavant. Il fit souffrir le martyr à sa famille (il était marié et avait des enfants). Il se battait contre les démons. Il les voyait de ses yeux. Mais c'était un gars hardi et très courageux. Les démons le frappaient, le jetaient à terre. Il leur disait : « Ne venez pas en groupe, mais un par un. » Il souffrait de crises démoniaques. On lui avait dit de dire la Prière de Jésus, ce qu'il faisait. Quand il la disait, les démons lui murmuraient : « Ne mentionne pas ce nom. Dis sans cesse : 'Kazantzakis,

Kazantzakis^{335 336}”, et ils mentionnaient aussi d’autres noms, dont celui de Velouchiotis”. Il croyait qu’ils avaient besoin de prière et il écrivit leurs noms sur un papier, pour les faire mentionner à la Divine Liturgie.

Finalement, il se décida à venir au Mont-Athos pour me voir. En chemin, alors qu’il montait vers ma calyve, les démons lui dirent : “Ne va pas voir ce tas d’os, à quoi cela va-t-il te servir ?” Il arriva à mon *kellion* et me demanda de prier pour son rétablissement. Je lui proposai de l’héberger. Il mangea un peu, et je le fis se reposer. Nous étions dans la même cellule. Tandis que je disais la Prière de Jésus, on entendit tout d’un coup un sifflement comme celui d’un obus. Les démons se saisirent de lui et le jetèrent sur le sol à quatre ou cinq mètres plus loin (en dehors de l’hôtellerie, dans le couloir). Il se mit à hurler et à jurer. Les démons lui dirent : “Mon gars (suivirent des paroles grossières), maintenant on va te montrer qui nous sommes”, et ils soulevèrent ses vêtements. Je ne voyais pas les démons, mais je voyais ses vêtements qui se soulevaient tout seuls et j’entendais leurs paroles grossières. Les démons essayaient de le déshabiller. Je ne savais pas quoi faire dans cette situation. J’apportai le petit doigt de saint Arsène, je fis le signe de croix et je dis la Prière intérieurement. Il se calma un peu ; je le laissai, puis je recommençai. Cette situation se prolongea pendant deux ou trois heures. Puis il reprit ses esprits. Il pleura et me remercia. Il me dit que quatre démons s’étaient emparés de lui et l’avaient jeté sur le mur d’en face, et qu’un autre le tirait par le nez. Il partit en bonne santé et depuis lors se porte bien. Auparavant, cette personne occupait aussi une importante position dans l’État. »

L’Ancien raconta : « Un laïc était tombé dans l’illusion spirituelle. Un possédé lui avait dit : “Tu as une croix sur la tête, va et deviens un prédicateur !” Il était venu pour recevoir ma bénédiction. Je lui dis : “Prends garde mon cher, tu es possédé, va à Stavronikita pour que l’on te lise les exorcismes.” Il se leva et partit. Il alla dans le monde et se mit à prêcher. Un jour, devant les gens, le démon s’empara de lui, et il se mit à insulter la sainte Mère de Dieu et à blasphémer. Les gens s’enfuirent terrorisés ; on l’amena dans un asile de fous. Il fut humilié, mais il tomba aussi dans le désespoir et voulut se suicider, parce que son péché était grave. Il revint me voir et je lui dis : “Dieu a condescendu à ce que tu l’insultes pour te sauver et pour en sauver aussi d’autres.” C’est ainsi qu’il redevint normal. »

7. « Le parfum répandu. »

L’Ancien disait : « Dieu fait parfois exhaler du parfum à l’heure de la prière. Parfois aussi à un moment où l’on ne prie pas. Ceci a pour but de consoler, d’encourager et de donner une conviction intérieure à quelqu’un, toujours dans un but précis. Le parfum est fort. Il ne ressemble pas à celui des aromates. On

335 Écrivain grec, célèbre d’origine crétoise (1883-1957). Ses œuvres, en particulier la *dernière tentation du Christ*, furent condamnées par le Saint-Synode de l’Église de Grèce.

336 Sans doute Aris Velouchiotis, dirigeant communiste notoire qui joua un rôle important dans la guerre civile qui suivit la fin de la seconde guerre mondiale.

ressent un grand soulagement, parfois on ne supporte pas une odeur aussi forte. »

Ce divin parfum est révélateur de la présence de l'Esprit Saint, dans des endroits sanctifiés ou là où se trouvent de saintes reliques.

*

« Un jour, raconta-t-il, alors que je me trouvais à Philothéou, je me rendis au *kellion* de saint Dométios. Tout d'un coup, je fus submergé par un fort parfum. Je posai des questions et l'on me dit que quelque part près de là était enterré saint Dométios³³⁷, mais que personne ne savait où précisément. »

*

« Un jour, alors que je me trouvais à Katounakia et que je passais par un *kellion* en ruine où apparaissaient quelques morceaux de métal et de bois éparpillés, je sentis une forte odeur. Comme je l'appris plus tard, un vertueux ascète avait vécu dans ce *kellion*, il était dans un état spirituel élevé. »

◆

Alors qu'il se trouvait à la Précieuse-Croix et qu'il passait devant le *kellion* russe en ruine de la Sainte-Trinité, il sentit un fort parfum. Une fois, il était accompagné d'un enfant spirituel auquel il demanda s'il sentait quelque chose. Ils descendirent dans l'ossuaire du *kellion*, car le parfum provenait du crâne d'un moine vertueux.

*

Pendant la période où il préparait l'édition de son livre sur le Père Arsène de Cappadoce, il se trouvait avec quelques moniales à Souroti en train de faire quelques corrections au texte. Tout d'un coup, l'Ancien sentit un parfum indicible, mais ne dit rien pour voir si les moniales aussi le sentaient. Peu après, elles commencèrent l'une après l'autre à demander : « Qu'est-ce que ça sent ? Quel est ce parfum ? » L'Ancien avait reçu ce parfum comme l'agrément de saint Arsène pour l'édition de son livre.

*

Non seulement l'Ancien sentait le parfum, mais lui-même était devenu « un parfum du Christ ». Un nombre incalculable de fois, la grâce divine le révéla et attesta de sa sainteté par du parfum qui, telle « une myrrhe qui se répand », s'exhalait de lui, de ses objets personnels, ou des endroits où il avait vécu.

*

Un moine athonite raconte : « Le parfum, qu'exhalait l'Ancien, c'était une chose toute particulière. Souvent, quand je lui baisais la main, je sentais un parfum surnaturel, comme de la myrrhe. Je sentais que sa bouche exhalait le même parfum quand on lui parlait, alors que naturellement, en raison de son jeûne sévère, il aurait dû exhaler une mauvaise odeur. À plusieurs reprises, il était arrivé que je sente la même odeur au préalable, dès que j'avais traversé la ravine, et que celle-ci m'accompagne pendant tout le trajet jusqu'à son *kellion*, de la Panagouda. »

*

Témoignage de Mgr Athanase, métropolite de Limassol : « Je rendis visite,

337 S. Dométios vécut en ermite dans les environs du monastère de Philothéou au xvi^e s. Il est commémoré le 7 août.

alors que j'étais diacre, pour la première fois au Père Païssios en 1976 avec un ami qui était aussi diacre. Il se trouvait alors à la Précieuse- Croix. Nous frappâmes à la porte et nous attendîmes avec anxiété. J'avais entendu différentes choses concernant l'Ancien et je voulais faire sa connaissance. Il vint nous ouvrir. Il était maigre et enveloppé dans une couverture. C'était l'hiver. Au cours de notre discussion, il était très bien disposé et nous dit plusieurs plaisanteries. Pour dire la vérité, j'étais déçu, car je me disais : « Voilà le grand saint thaumaturge dont on parle ? » Je m'étais fait une image différente des saints. Il ne nous dit rien, ne fit que plaisanter et il nous offrit des loukoums et autres douceurs. En partant, arrivé au grillage, avant de prendre congé, nous lui dîmes : "Géronda, dites-nous quelque chose de spirituel." Il nous répondit : "Que vous dire, mes enfants ? Faites beaucoup de prosternations." Nous lui demandâmes alors : "Combien de prosternations devons-nous faire ?" Il ne répondit pas, mais son visage se transforma et il sembla différent, et à ce moment-là tout l'endroit se mit à exhaler un très fort parfum. Tant de parfum ! Tout embaumait ! L'air, les pierres, les arbres, tout. L'Ancien nous dit rapidement : "Vite, vite, allez, partez maintenant, partez." Nous le saluâmes et, sans rien dire, nous ressentîmes une grande joie intérieure et nous nous mîmes à courir. Je ne sais pas ce qui nous est arrivé. Du parfum et une grande joie. Nous partîmes ainsi en courant et en riant, et le parfum nous accompagna jusqu'à ce que nous eûmes dépassés le *kellion* de Bou- razéri. Alors que, peu auparavant, nos dispositions étaient exactement l'inverse, après cet événement nous ressentîmes une grande vénération à l'égard de l'Ancien. »



Le hiéromoine athonite A. témoigne : « Un matin, l'Ancien m'attendait pour que nous fassions un travail ensemble. Quand je lui ai baisé la main, je sentis un fort parfum, et de plus toute la cour était remplie d'une telle senteur. »



Le moine X. sentit aussi que l'Ancien embaumait : « Un jour, alors que je parlais avec lui, je sentis qu'il embaumait. Je le lui ai dit, et il me répondit que cela arrivait parce que j'étais bon. Une autre fois, il m'offrit en plus une petite croix de bois, qui embaumait souvent. Je le lui ai dit, et il me répondit que, lorsqu'on se trouve dans un bon état spirituel, on embaume. »



L'Ancien Grégoire du saint monastère du Vénérable Précurseur du village de Metamorphosi en Chalcidique, témoigne : « Je sentais du parfum, comme celui qui s'exhale des reliques des saints. Le bon Père (le Père Païssios) n'était pas loin. Au début, je me demandais d'où pouvait provenir ce parfum, mais en m'approchant de lui, je constatai que le parfum provenait de l'Ancien. »

8. Il comprend des étrangers.

Comme on le sait, l'Ancien ne connaissait pas d'autre langue que le grec. Mais il se produisit à plusieurs reprises que, pour une raison quelconque, il communiqua avec la langue de la Pentecôte et qu'il s'entendit à merveille avec

des étrangers.

*

« Je me trouvais un jour, raconte le Père E. K., dans le *kellion* de l’Ancien en compagnie de trois visiteurs et d’un Français qui ne parlait pas un mot de grec. Quand vint son tour de parler avec l’Ancien, ils s’éloignèrent et, durant un quart d’heure, discutèrent assis sur les billots. Nous les regardions discuter avec intérêt. Comment pouvaient-ils communiquer puisqu’ils n’avaient pas de langue commune ? L’étranger repartit content. La satisfaction se voyait clairement sur son visage. »

*

Un pèlerin français s’était mis d’accord avec un moine pour qu’ils aillent ensemble voir l’Ancien. Le soir, il y avait une vigile dans le monastère où il demeurait. Le moine, après la vigile, se rendit dans sa cellule pour se reposer. L’étranger, poussé par son désir de voir l’Ancien, partit seul vers sa calyve. Ils discutèrent admirablement et, à la suite de l’entretien, il eut l’impression que l’Ancien connaissait parfaitement le français. »

*

Le Père Basile de Grigoriou témoigne : « J’étais allé au *kellion* de l’Ancien au beau milieu de l’après-midi. La porte était fermée, un jeune attendait allongé par terre. C’était un Grec d’Amérique, et il ne connaissait que l’anglais. “Comment vas-tu parler avec l’Ancien ?”, lui demandai-je. “Dieu enverra quelqu’un”, répondit-il. “Toi, par exemple”, ajouta-t-il. Finalement je me suis retrouvé en leur compagnie pour faire l’interprète avec mon anglais misérable, que de plus j’avais complètement oublié.

Mais je remarquai, avec une grande stupéfaction, que le Père Païssios comprenait mieux que moi tout ce que lui disait le jeune, et qu’il lui répondait en grec, bien sûr, que je traduais, avec un grand nombre d’exemples simples et sensés. Ce qui demeure pour moi inoubliable, c’est la solution qu’il donna à un problème que le jeune lui soumit, laquelle témoignait de sa grande foi et de sa confiance dans la Providence divine. Voici ce dont se plaignait le jeune : “Ma mère me demande sans cesse de l’argent, et je lui donne tout ce que je peux avoir sur mes petites économies, qu’elle dépense sans retenue. Je ne sais pas quoi faire.” Le Père Païssios lui répondit : “Écoute, mon enfant. L’argent que tu donnerais à ta mère fais-en l’aumône à un pauvre, et à ce moment-là, dis cette prière : ‘Mon Dieu, voilà ce que je te donne pour ma mère, occupe-t’en’, alors Dieu se chargera lui-même d’elle, il trouvera un moyen.” »

*

Témoignage du Père P. L. : « Je me suis trouvé à la Panagouda alors qu’un étranger attendait pour discuter avec l’Ancien. Je proposai de faire l’interprète. Au début, l’Ancien attendait d’entendre la traduction des questions. Par la suite, il répondit aux questions avant même que je ne les lui traduise. »

*

Témoignage du Père P. L. : « Je suis allé avec Daniel, un Espagnol qui était devenu orthodoxe, voir l’Ancien Païssios. Il voulait discuter avec lui et que je traduise. Daniel lui posa une question et, avant même que je traduise, l’Ancien répondit. Daniel s’étonna et me demanda à deux reprises : “Comment est-ce

possible, tu n'as pas traduit ?" Je lui ai répondu : "Je n'y suis pour rien, il t'a répondu correctement." L'Ancien le tranquillisa en lui disant : "Ne t'occupe pas de lui (de moi le traducteur) et dis-moi ce que tu veux." Ils commencèrent à parler, lui en espagnol et l'Ancien en grec. J'étais admiratif et je dis en souriant : "En quoi suis-je utile ? Je ferais mieux de partir." L'Ancien me prit par la main en me disant : "Assieds-toi, mais ne le dis à personne." Je me dis alors que l'Ancien était vraiment un très grand saint. Je suivis toute la conversation mais, par la suite, je ne pus rien en retenir, si ce n'est la fin : "Ce péché, il faut que tu le confesses", lui dit l'Ancien. »

*

Un enfant spirituel de l'Ancien raconte : « Un jour, je me suis rendu de bon matin à la Panagouda. Peu après l'aube, je frappai le bout de métal, et il m'ouvrit en souriant. Il me demanda : "Et toi, quel est ton avis, Père X. ? Quand saint Éphrem le Syrien rendit visite à Basile le Grand, il avait besoin d'un traducteur ? — Je pense que non", lui répondis-je.

Je suis passé par l'hôtellerie et j'y ai trouvé un visiteur étranger. Tandis que l'Ancien préparait la collation, nous liâmes conversation avec le peu d'anglais que je connaissais, il me dit qu'il était arrivé la veille au soir, tard. Il était en retard, parce qu'il s'était perdu en chemin ; le temps avait passé et l'Ancien l'avait hébergé. Ils discutèrent sans le moindre problème, et l'étranger pensait que l'Ancien connaissait l'anglais. »

9. Transferts surnaturels.

Alors que l'Ancien se trouvait dans son *kellion* à la Sainte-Montagne, il se transportait très loin pour aider quelqu'un qui était en danger ou pour quelque autre raison. Les gens le voyaient alors et l'entendaient. Parfois, il restait invisible et observait ce qui arrivait à quelqu'un, ou à une famille ou dans un monastère.

*

Au monastère de Saint-Jean-le-Théologien à Souroti, on tonsura à la hâte une moniale âgée, en raison de sa mort prochaine. Le Père Païssios n'avait pas encore été informé de sa prise d'habit, cependant, alors qu'il se trouvait à la Sainte-Montagne, il fut présent et suivit les funérailles, sans savoir quelle moniale était enterrée.

*

Durant la période où il se rendit en pèlerinage à Jérusalem, un groupe de jeunes vint le voir. Alors qu'il était absent de son *kellion*, ils le rencontrèrent ! L'Ancien leur ouvrit, leur offrit des loukoums, ils discutèrent et partirent tout contents. Ils passèrent la nuit au monastère de Philothéou où ils dirent qu'ils avaient vu l'Ancien. Les Pères s'étonnèrent de ce qu'ils l'aient vu alors qu'il était absent de l'Athos. Le lendemain, un moine de Philothéou se rendit à la Panagouda, mais il ne trouva pas l'Ancien. Il demanda dans un *kellion* voisin où on lui confirma son absence.

Le portier du monastère de Koutloumousiou, qui est désormais higou- mène

du monastère de Vatopaidi, l'archimandrite Éphrem, fut informé, ainsi que d'autres pères, de cet événement, qui fut largement connu à la Sainte-Montagne.

Le 15 août 1987, trois moniales du monastère du Vénérable Précurseur du village de Métamorphosi en Chalcidique vinrent au monastère de Souroti. Pendant l'agrypnie, elles chantèrent dans le chœur de droite. À trois reprises, au *Plus vénérable que les chérubins*³³⁸, lors des Laudes et pendant l'Hymne des Chérubins, elles entendirent l'Ancien qui chantait depuis le sanctuaire, alors qu'il se trouvait à la Sainte-Montagne !

*

L'Ancien Grégoire, du monastère sus-mentionné, rapporte : « Un jour, alors que je rendais visite à l'Ancien à la Panagouda, il y avait beaucoup de monde. Finalement, il me dit de dormir dans sa calyve. Nous avons mangé de façon improvisée, puis il dit que nous allions nous reposer, parce qu'il était très fatigué et qu'il avait veillé. Il n'avait pas dormi depuis deux jours. Le matin, il m'appela pour l'office et me dit :

“On ne m'a pas laissé dormir de toute la nuit.

— Qui donc, Géronda ?

— Hé, il y avait une agrypnie à l'extérieur³³⁹. C'était très beau.”

Alors qu'il se trouvait à la Sainte-Montagne, il participa à une veille de toute la nuit qui avait lieu à l'extérieur de la Sainte-Montagne, dans le monde. »

*

Témoignage de Mme M. D. : « Il y a quelques années, alors que le bon Père vivait encore, je suis tombée malade. J'avais une petite tumeur. Mon fils vint le voir, et il lui dit de m'amener à l'hôpital Théageneio de Thessa-Ionique. Ce qui fut fait. On me conduisit dans la salle d'opération et une biopsie rapide montra que j'avais un cancer. Six jours plus tard, les médecins me dirent que si le sang ne s'arrêtait pas de couler de la plaie, il faudrait que je retourne en salle d'opérations. Mon fils retourna voir le bon Père, qui lui répondit : “Que ta mère ne s'inquiète pas, ce n'est rien. Les chirurgiens ont eu tort de faire une opération.”

Il lui donna un chapelet* en lui disant : “Donne-le à ta mère et dis-lui qu'avec lui elle collera les médecins au mur.”

Le septième jour, alors qu'il se trouvait à la Sainte-Montagne, il se manifesta dans l'hôpital ! Je vis l'Ancien à côté de moi qui arrangeait les petits tuyaux qui drainaient le sang. Avant que j'aie eu le temps de le remercier, il disparut. Le soir, les médecins vinrent et ils constatèrent que le sang s'était arrêté de couler, l'incision s'était refermée et, par la suite, les examens furent tous négatifs. Je n'avais pas besoin du moindre cachet, ni de chimiothérapie. Plus tard, après ma sortie de l'hôpital, je rencontrai l'Ancien au monastère du Vénérable Précurseur et je l'ai remercié d'être venu à l'hôpital pour me voir. Il me répondit : “Mon enfant, je suis venu parce que les médecins t'ont maltraitée injustement.” »

*

Un jour, il apparut en rêve à des gens. Ce n'est pas cela qui est remarquable,

13.9' ode du Canon.

mais bien plutôt le fait qu'il ait eu connaissance de cette manifestation. Et lorsqu'il rencontra les gens en question, il leur demanda s'ils avaient fait ce qu'il leur avait dit en rêve.

*

Témoignage du Père Basile Vyrliou, prêtre ordinaire de l'église de Saint-Luc de Stavropole, à Thessalonique : « Un été des années 1980, ma santé s'était sérieusement détériorée. Je fus malade durant tout le mois de juillet. Quand arriva la période du jeûne de la Mère de Dieu³⁴⁰, dans la confusion de mon manque de sommeil, j'eus la pensée que j'allais mourir. À l'aube, je dormis un peu et je vis en rêve l'Ancien qui me disait : "Mon gars, tu ne vas pas mourir." Comme je lui demandais comment j'allais surmonter mes problèmes, il me répondit que l'humilité allait les guérir. Je ressentis une grande joie intérieure inexplicquée et un fort désir de rendre visite à l'Ancien. Le même jour, je partis pour la Sainte-Montagne en prenant comme aide un ami, en raison de mon état antérieur. À Koutlou-mousiou, nous demandâmes à un moine si l'Ancien se trouvait dans sa cellule. On nous répondit qu'on l'avait manqué, parce qu'il venait juste de partir. Je dis à mon ami que nous devions nous dépêcher d'y aller. En arrivant à sa cellule, nous l'entendîmes : "Eh ! Instituteur (je n'avais pas encore été ordonné) viens un peu ici, mon enfant. C'est toi que j'attendais, comment aurais-je pu partir ? Où en étions-nous dans notre conversation de ce matin ? — À l'humilité, Géronda... »

10. Sens spirituel des prières.

Une pieuse femme rencontra l'Ancien dans un monastère et lui demanda : « Géronda, tu m'entends depuis la Sainte-Montagne lorsque je t'appelle ? — Eh, est-ce que je suis sourd ? » lui répondit-il.

Effectivement, il entendait d'une autre façon, spirituelle, les invocations et les prières de certains chrétiens qui l'invoquaient à des centaines de kilomètres de distance. Il les aidait invisiblement de ses prières ou leur faisait parvenir d'une façon ou d'une autre une réponse.

*

L'Ancien notait (le 22 avril 1978) : « Il y a une âme que je n'ai jamais vue. Un jour alors que j'étais à l'extérieur (du Mont-Athos), je rencontrai son Père spirituel, tandis qu'elle suivait de loin tout ce que nous disions et le rapportait à celui-ci.

Cette âme m'envoya une lettre de trois pages en me rapportant une "discussion" que nous avions eue, alors que moi je me trouvais à la Sainte-Montagne et elle dans le monde. Ces trois pages, si je les recopiais de ma main et si je les envoyais à Souroti, les sœurs ne pourraient soupçonner qu'elles ne sont pas de moi. Parce que ce sont mes propres mots.

Comme si c'était moi qui les avais dits à cette âme. Je ne peux rien lui répondre. Je laisse sa lettre pour l'oublier peu à peu.

Je me sens souvent dans un état dans lequel j'ai tous mes sens, mais je ne suis pas complètement réveillé. Je réponds à des problèmes précis que me soumet une âme qui me sollicite et que je sens près de moi, alors qu'en réalité, je m'adresse à une âme qui est dans le besoin et qui se trouve au loin.

Je l'éprouve aussi quand des gens viennent ici, à ma calyve. Je me mets à dire des choses qui ne sont pas miennes. C'est parce que les gens viennent me voir avec une profonde piété. Ils croient que je suis un saint, et Dieu leur vient en aide. Il y a des gens qui, d'un billot³⁴¹ de bois peuvent recevoir la grâce de la Précieuse Croix. Et d'autres qui, de la Précieuse Croix, ne reçoivent aucune grâce de Dieu. Dieu n'est injuste envers personne. Il répand partout Son amour. Il suffit qu'il y ait de l'humilité. L'humilité attire la grâce de Dieu. Et je me dis combien il est dommage qu'on la dépense pour des choses insignifiantes, alors qu'avec elle on peut vraiment venir en aide aux hommes. »

*

Une pieuse mère avait deux filles moniales dans un monastère connu et elle désirait aussi que sa plus jeune fille devînt moniale. Elle fit une prière en invoquant l'Ancien. Lui la vit depuis la Sainte-Montagne, qui tenait dans ses bras sa petite fille et qui la lui donnait en lui disant : « Prends celle-ci aussi. » Quand il sortit (du Mont-Athos) et qu'il la rencontra, il lui dit : « Celle-là, je la connais. »

*

Pendant un carême, depuis la Sainte-Montagne, il sentit que Mme Hélène Patéras, de Konitsa lui donnait un pain chaud. Il sentit son parfum et sa chaleur, et il lui sembla qu'il s'en rassasiait. Il se dit qu'elle l'aimait encore beaucoup, comme s'il était son vrai fils. Celle-ci, à ce qu'il semble, sortit un pain du four et se dit qu'elle aimerait pouvoir lui envoyer un pain chaud, comme elle le faisait lorsqu'il se trouvait au Stomion. C'est cela que l'Ancien ressentit et qu'il raconta plus tard à sa fille, Kaiti.

*

Durant l'année 1981, l'Ancien rendit visite à un enfant spirituel et passa la nuit dans son *kellion*. Le matin, il rapporta que, durant la nuit, une fraternité monastique de la Sainte-Montagne l'invoquait avec force et anxiété, parce qu'elle traversait une grande épreuve. Par la suite, tout le monde fut au courant à la Sainte-Montagne, de ce qui se passa dans ce monastère cette nuit-là. Et effectivement les Pères l'avaient appelé à l'aide, comme ils le lui dirent plus tard.

*

Le Père Ch., athonite, rapporte : « Nous allâmes de bonne heure au *kel-lion* du moine Païssios, pour la vigile de l'Annonciation. Nous voulions voir l'Ancien, avant que les autres Pères n'arrivent pour la fête. L'Ancien était seul dans Phôtellerie. Quand je le vis, il me dit : "Une femme vient de m'apparaître en me demandant de l'aide. Elle semblait très malade, son visage était amaigri et jaune comme un citron. Elle souffrait beaucoup. Souvent des gens m'apparaissent en me demandant de l'aide." »

*

Charilaos X., douanier habitant Thessalonique, témoigne : « Des pèlerins

341 Il fait référence à lui-même.

vinrent rendre visite au Père Païssios. Il dit à l'un d'entre eux : "Pourrais-tu aller à telle adresse pour donner ce cadeau à X. qui a un magasin là-bas ?" M. X. fut étonné en recevant la bénédiction*, parce que l'Ancien ne le connaissait pas et il se demanda comment il pouvait lui envoyer un tel cadeau. En fait, il faisait chaque soir un chapelet* pour l'Ancien, lequel le ressentait d'aussi loin, et la bénédiction qu'il lui envoyait était destinée à l'en assurer. »

*

Témoignage anonyme : « En 1993, lors de la Vigile de la Saint Arsène, je vins, avec mon mari, voir l'Ancien à Souroti. Il y avait plus de trois mille personnes. Il faisait très froid. Nous attendîmes notre tour depuis 9 h du matin jusqu'à 5 h de l'après-midi. Je voyais mon mari qui transpirait, et son visage qui palissait, et j'avais peur. Il avait été opéré du cœur et il avait pris avec lui des médicaments et de la nourriture. Je craignais qu'il ne lui arrivât quelque chose. Que faire, mon Dieu ? Soudain, je vis arriver une sœur qui cria : "Je vous prie, qui est M. Aristide qui a un problème cardiaque ? Qu'il me suive, le bon Père le demande, il porte un blouson beige." Alors, je compris que l'Ancien avait entendu ma prière et qu'il nous avait vus d'une autre façon ! Nous allâmes recevoir sa bénédiction. Il me sembla aussi grand que le plafond. Il souriait. Il donna un conseil à Aristide et lui tapa affectueusement sur le dos. "Et toi ?" me demanda-t-il. Je lui répondis : "Je veux en premier lieu votre bénédiction. Et sur une photographie que mon fils a prise en cachette quand il est venu à la Sainte-Montagne, que vous rendiez visible votre personne ou que vous déchiriez la photo. Il me regarda et me dit : "Que me veux-tu, à moi, ma chère ? — Vous le savez", lui répondis-je.

En arrivant chez moi j'allai avec angoisse voir la photographie. La zone trouble avait disparu et on le voyait clairement ! Je le remercie. »

11. Il connaît l'état spirituel des défunts.

L'Ancien, ayant un esprit pur, fut rendu digne, par la grâce de Dieu, de voir les âmes des personnes à l'heure de leur mort et accédant au ciel. Il savait aussi dans quel état spirituel se trouvaient d'autres personnes décédées. Quand on l'interrogeait, il répondait au sujet de l'âme du défunt selon l'état spirituel dans lequel il voyait qu'elle se trouvait. Par exemple : « Dieu a accordé le repos à ta mère », ou « faites des aumônes en son nom », ou « prions pour que le Seigneur lui accorde le repos ».

*

Il raconta : « Je voulus connaître dans quel état spirituel se trouvait l'âme de la première moniale qui inaugura le cimetière de Souroti. On me la mit dans les mains (il fit avec ses mains le geste de prendre un petit enfant) et l'on me dit : "Voici l'âme de Madeleine." Elle était dans un très bon état spirituel, le même que celui d'un ascète que je connaissais, qui pratiqua l'ascèse pendant des années.

»

*

Une autre fois, il vit l'âme d'une moniale extérieure, du monastère de la

Sainte-Trinité à Koropi, qui montait aux cieux tel un petit enfant. Cette âme bénie était la fille du général Maroulis, et elle était très humble et vertueuse.

*

Témoignage de M. Angelos Choroizidos, officier de police à Thessalonique : « Le 8 juin 1986, accomplissant une garde de protection près de l'Hôpital Central de Thessalonique, je fus blessé par un cocktail Molotov. J'avais de très graves brûlures. On me transporta à l'hôpital Hippocrate, où on me laissa, considérant que j'allais mourir rapidement. Je demeurais en vie, tout en ayant perdu tout contact avec mon environnement. Le bon Père, dès qu'il en eut connaissance, dit : "Il va beaucoup souffrir, mais il vivra." Un jour, je dis à l'infirmière : "Ma sœur, je meurs, je meurs." Je commençai alors à m'élever dans les airs, à quitter la terre et à me mouvoir parmi les étoiles et ensuite les galaxies. Telle était alors mon interprétation. Je montais, montais, et devant moi se trouvait une lumière, quelque chose comme un cierge allumé. Soudain, mon voyage s'arrêta. Le mouvement inverse commença, et je me dirigeai vers la terre. Je me suis retrouvé à l'hôpital avec une trachéotomie et des médecins qui, tout autour de moi, me regardaient. Cinq mois plus tard, je rencontrai le bon Père à Souroti. Il me serra dans ses bras, m'embrassa, et je commençai à lui raconter comment j'étais mort. Il m'interrompit en me disant : "Mon cher, nous avons été ensemble dans l'autre monde et nous sommes revenus. J'étais à tes côtés. Tu ne m'as pas vu ?" Alors, je compris ce qu'était cette lumière que je voyais. »

12. Clairvoyance et prédictions.

L'Ancien avait le charisme de clairvoyance et de prédiction. Parfois il prévoyait avec la grâce de Dieu, l'arrivée d'un visiteur, sa disposition, son état spirituel, son nom, son lieu de naissance, le sujet qui le préoccupait, son passé et son futur. Il avait sa télévision personnelle (spirituelle) et il pouvait même voir quelqu'un qui se trouvait loin de lui, comment il allait, comment il vivait et ce qu'il faisait. Parfois, il savait qui lui avait écrit une lettre qui lui était destinée et il y répondait sans la lire ; ce que contenait un paquet sans l'ouvrir.

*

Il disait : « Lorsque la guerre du Golfe commença (1990), je ressentais une souffrance en dormant. J'entendis le grondement des canons, des bombes, des avions et je me réveillai. Je compris qu'une guerre avait commencé et qu'un grand mal se produisait. Lorsque, ensuite, un Père vint de Koutloumousiou et me dit que la guerre avait éclaté, je lui répondis qu'elle avait commencé depuis environ deux heures. Je ressentis encore la même chose le troisième jour. »

*

L'Ancien raconta : « Un homme d'âge mûr vint me voir, il souffrait d'une violente migraine depuis un an, et les médecins ne pouvaient pas l'aider. En le voyant de loin, je me rendis compte qu'il était possédé. Après qu'il m'eut expliqué son cas, je lui dis : "Cela se produit parce que tu as trompé une femme et

que celle-ci a eu recours à de la magie contre toi. En outre, tu as aussi déshonoré une autre jeune fille. Va leur demander pardon. Confesse-toi, qu'on te lise les exorcismes et ensuite tu iras bien." »

*

Le moine athonite, le Père G. témoigne par écrit : « En 1992, j'avais un problème. J'étais alors laïc. J'avais besoin d'argent, parce que je devais 300 000 drachmes à mes amis, et mon père devait signer pour que je puisse faire un prêt. Mais mon père refusa de signer. J'étais très contrarié. J'avais entendu parler de l'Ancien Païssios, et je me suis dit que j'allais aller le voir pour l'interroger sur mon cas. Dès que je le vis, l'Ancien me dit mon nom (sans que je mentionne quoi que ce soit), il poursuivit : "Ton père a signé et a reçu le prêt de la Banque Commerciale." Je lui ai alors demandé : "Mais vous, Père Païssios, comment le savez-vous ?" Il me répondit : "Puisque tu ne me crois pas, va à Karyès, téléphone à ton père, il te le confirmera." Je suis allé effectivement à Karyès, j'ai téléphoné à mon père, et il m'a dit qu'il avait eu le prêt de la banque, il y a une heure. Je suis redescendu immédiatement au *kellion* de l'Ancien, je l'ai remercié pour la joie qu'il m'avait causée, il m'a servi une collation et je suis parti. »

*

« Alors que je me trouvais un jour chez le bon Père, raconta M. Évan- gélos Antipas, je discutai du problème de ma situation professionnelle :

"Bon Père, je n'ai pas les qualités requises pour être placé à l'E.S.Y.³⁴²." Il me répondit : "Toi, tu présentes tes papiers, et la Mère de Dieu sait comment faire." Quinze jours plus tard, il me dit :

"Alors, tu as été nommé à Charakas ?

— Non, mon bon Père, pourquoi Charakas ? J'ai fait une demande pour Moirés.

— Tu as été nommé à Charakas, Évangélos.

— À Moirés, bon Père", insistais-je.

Je suis retourné chez moi et, deux jours plus tard, j'ai reçu une lettre recommandée du Ministère de la Santé, qui me nommait intendant de première catégorie au Centre de Santé de Charakas. L'Ancien l'avait su avant même d'avoir pris connaissance de la décision.

Quand je me trouvais en Crète, je vins en permission. Le bon Père me demanda :

"Évangélos, as-tu reçu ton transfert à l'hôpital de Saint-Démètre ?

— Non, bon Père, de quoi parlez-vous ?

— Tu as reçu un transfert."

Je suis parti. Un mois plus tard, je suis revenu et je lui ai dit : "Bon Père, j'ai reçu mon transfert pour Chalastra." J'avais, de plus, pris avec moi le Journal Officiel où c'était indiqué...

Mais le bon Père insista : "As-tu été nommé à Saint-Démètre ?" comme un mois auparavant.

Après quatre ou cinq pages, le Journal Officiel annonçait ma nomination à

Saint-Démètre. Le *papouli** savait que j'irai à Saint-Démètre, avant même que j'en fisse la demande. »

*

M. Basile Tsolakis, policier à Aridaia, raconte : « Un de mes amis était allé à l'étranger. Malheureusement, il s'était fourvoyé avec des protestants, et avait renié l'Orthodoxie pour devenir protestant. Un jour, il me rendit visite à mon bureau et, en y voyant la photographie du Père Païssios, me dit effrayé : "Celui-là, je le connais. Il y a dix ans, je suis allé à son *kellion* avec deux autres. Dès que nous arrivâmes, il m'interdit d'entrer en me disant que j'étais un hérétique, parce que je ne croyais pas à la Mère de Dieu et aux saints." »

*

Un pèlerin chypriote raconte : « Mon père était ailé voir l'Ancien. Mon épouse lui avait donné une lettre. L'Ancien l'accueillit en le nommant par son nom. Il en fut surpris et oublia de lui donner la lettre. Alors, l'Ancien lui demanda :

"As-tu quelque chose pour moi ?

— Non.

— De la part de ta fille ?

— Quelle fille ?

— Mais la femme de ton fils est bien ta fille. En tout cas, voici la réponse à sa requête."

Et sa réponse correspondait à ce que mon épouse lui demandait dans sa lettre.

»

*

Témoignage du moine Jean du saint monastère de la Sainte Trinité aux Météores : « Alors que j'étais hospitalisé aux États-Unis, je reçus la visite d'une Chypriote nommée Catherine Kikis, qui me demanda de transmettre une lettre au Père Païssios. Lorsque je suis revenu en Grèce, je suis allé voir l'Ancien. Avant même que j'entre dans sa calyve, il me dit : "Pourquoi as-tu pris la lettre de Catherine qui contient cent dollars ?" Il ouvrit la lettre que je lui avais donnée et me rendit les cent dollars. Je ne les ai pas pris, en lui disant : "Géronda, que voulez-vous que j'en fasse ?" Il me rétorqua : "En chemin, tu trouveras le Père Z., donne-lui l'argent pour qu'il s'achète un habit monastique et devienne moine du Grand Habit*, et dis-lui de ne pas méjuger." C'est effectivement ainsi que les choses se passèrent. Je l'ai rencontré, et je lui ai donné l'argent. Celui-ci fut stupéfait parce qu'il n'avait dit à personne qu'il allait devenir moine du Grand Habit et il vint demander pardon à l'Ancien, pour l'avoir critiqué si souvent. »

◆

M. T., habitant X., avait suivi, il y a peu, les conférences d'une de ces organisations qui poussent tant et plus comme des champignons vénéneux dans notre pays sous une couverture soi-disant philosophico-scientifique, mais dont le contenu est suspect ainsi que les intentions. Il avait aussi étudié certains de ses livres et brochures qu'on lui avait fournis. Plus il écoutait ou lisait, plus il se sentait mal, comme étourdi, troublé, perdu. Il se demandait s'il devait continuer. Il était partagé et perplexe. Un de ces amis qui s'était rendu compte de son problème, lui conseilla de se rendre à la Sainte-Montagne, pour demander conseil

à l'Ancien Païssios. Il fut convaincu et partit pour la Sainte-Montagne. En outre, il mit dans la poche extérieure droite de son blouson la sainte Bible et dans sa poche intérieure gauche un livre et des brochures de l'organisation. Arrivant à la Panagou- da, il trouva l'Ancien entouré par une foule de personnes. Il attendit que tout le monde s'en aille, sauf deux personnes qui voulaient voir l'Ancien en particulier. Il réfléchit à la façon dont il allait présenter son problème, mais l'Ancien ne lui en laissa pas le temps et lui demanda :

“Comment ça va à X. ? (en mentionnant son lieu d'habitation)

— Ça va bien, Père, répondit-il plein d'étonnement, en se demandant comment l'Ancien, qu'il voyait pour la première fois, pouvait connaître son lieu d'habitation.

— Écoute Th. (nouvelle surprise parce qu'il l'avait appelé par son nom), le livre que tu as dans cette poche (et il lui montra la poche avec la sainte Bible) est un bon livre, tu peux l'étudier, mais ce que tu as là (et il lui montra sa poitrine gauche), jette-le vite, parce que... Est-ce qu'à X. (son lieu d'habitation) il y a un hôpital de fous ? S'il n'y en a pas, il faudra que tu ailles ailleurs.” »

*

Témoignage de I. T. : « Une de mes tantes m'envoya chez l'Ancien pour lui demander de prier pour qu'elle ait un enfant. Il commença par me parler de beaucoup de sujets spirituels à sa façon à lui, bien connue, si pleine de charme. A un moment, je me levai pour partir, et il m'arrêta, en me disant : “Eh, où vas-tu ? Toi tu es venu pour quelque chose d'autre !” C'est alors que je me souvins de la demande de ma tante et que je l'évoquai. Il me répondit : “Si elle et son mari ne jeûnent pas, s'ils ne se confessent pas et s'il ne le demande pas, lui aussi, à Dieu, ils n'auront pas d'enfant.”

Je lui dis : “Il n'est pas croyant et se moque de la religion.” Il me dit : “S'il continue comme cela, ils n'auront pas d'enfant.” C'est ce qui s'est produit. »

*

Quelqu'un voulut rendre visite à l'Ancien, mais ne connaissait pas le chemin. Il rencontra un groupe qui s'y rendait et le suivit. Il était originaire de Serrés et demeurait en Amérique. Il avait une petite sacoche. Dès que l'Ancien le vit, il lui dit : « Mon grand, assieds-toi sur un fauteuil (en fait un billot). Est-ce que tu es venu pour me demander s'il y aura la guerre comme l'écrit ce livre ? » (On notera que le livre était écrit en anglais).

*

M. D. C., Crétois, travaillait en Allemagne. Il amena son fils pour étudier à l'Athoniade. Après l'avoir installé, il descendit à la Panagouda pour voir l'Ancien, comme le lui avait conseillé son confesseur, le Père G. P. Après l'entretien, l'Ancien le frappa amicalement sur le dos et, sur un ton un peu tendu, il lui dit : « Maintenant que tu vas à Karyès, téléphone donc à ta femme en Allemagne pour la rassurer. On lui a dit des choses alarmantes concernant son enfant et, en tant que mère, elle en est bouleversée.

Moi aussi je vais téléphoner de là à ma Mère » (c'est-à-dire prier la Toute Sainte). M. D., obéissant à l'Ancien, monta aussitôt à Karyès et contacta sa femme. Il Ta trouva complètement bouleversée. Des amis lui avaient dit qu'elle allait perdre

son fils, parce que, prétendument, les moines allaient le séduire et le garder pour en faire un moine. Celle-ci inquiète, téléphona au Père G., lequel se rendit chez elle pour la rassurer, mais sans résultat. Mais, dès qu'elle fut informée par son mari de l'extraordinaire « télévision » de l'Ancien et qu'il lui eut rapporté ses paroles, elle se calma aussitôt et admira son charisme qui lui permettait depuis la Sainte- Montagne de connaître ce qui se passait chez elle en Allemagne. Bien sûr, le « coup de téléphone » de l'Ancien à sa Mère contribua aussi à calmer son cœur troublé. »

*

L'archiprêtre Constantin N. Papadopoulos, professeur à la Faculté de théologie de l'Université d'Athènes, rapporte : « L'été 1981 ou 1982, je débarquais à Daphni, en tenant mon fils par la main ; celui-ci était alors âgé de sept ans. Aussitôt, un laïc inconnu m'aborda, en me disant de ne pas me rendre ce jour-là chez le Père Païssios, mais le lendemain. Je m'étonnai de ce qu'il connaisse mes intentions et, en l'interrogeant, j'appris qu'il était allé chez l'Ancien qui l'avait envoyé dire ce message au Père qu'il verrait descendre du bateau en tenant un enfant par la main. Ce jour-là, l'Ancien avait l'intention d'aller quelque part et il avait prévu de m'avertir pour m'épargner de la fatigue inutile. Puissions-nous avoir sa bénédiction. »

*

Alors que l'Ancien était assis dans « l'hôtellerie » de la Panagouda en compagnie d'enfants spirituels, l'Ancien, entendant le son de la clochette, dit sans regarder : « Va ouvrir, c'est un jeune qui vient de Larissa », ou « Voilà le Père Nicodème », et il ne se trompait pas. Ce n'était pas là de l'exhibition pour susciter l'admiration, mais il parlait spontanément, ou il voulait renforcer leur foi et leur confiance dans ses conseils spirituels, ou pour une raison quelconque.

◆

Au Stomion, alors qu'il était assis avec d'autres personnes, il dit : « Voilà Basile et Dimitri qui arrivent », et il se leva pour faire la cuisine ou préparer du café. Les gens se demandèrent comment il l'avait su.

*

Alors qu'il marchait avec des gens sur le chemin, sans regarder, il dit : « Voilà trois jeunes qui arrivent. » Et, une heure plus tard, ils rencontrèrent trois jeunes qui descendaient vers son *kellion*.

Quelques visiteurs, par discrétion, pour ne pas déranger l'Ancien, vinrent sans faire de bruit et s'assirent à l'extérieur de la Panagouda, derrière les branchages, jusqu'à ce que l'Ancien sorte, car ils ne voulaient pas interrompre sa prière. Peu après, il ouvrit la porte et les appela par leur nom, sans les avoir vus et sans les connaître.

◆

Il y en avait aussi qui cherchaient à avoir la preuve que « le Christ parlait en lui³⁴³ ». Ils voulaient avoir la certitude que l'Ancien avait le charisme de clairvoyance et de prophétie. Un officier, qui s'occupait des radars, voulait

s'assurer que le « radar » de l'Ancien fonctionnait bien, mais il « le coinça ». C'est-à-dire qu'il le « prit » et découvrit ses pensées.

*

La même chose arriva au pieux Père Jean, qui était prêtre, comme il le confesse lui-même : « J'ai fait la connaissance de l'Ancien et je lui ai rendu visite en 1979 pour la première fois comme prêtre, alors que je lui avais déjà rendu visite plus de dix ans auparavant. Il y avait beaucoup de pèlerins. Je pensais que j'allais attendre pour être le dernier, afin de rester davantage avec lui, et je me suis dit que je n'allais pas me manifester, pour voir s'il me reconnaîtrait. Au même moment, j'entendis l'Ancien qui me disait : "Viens donc mon cher ! Cela fait bien longtemps que j'attends ta venue à la Sainte-Montagne, Père Jean ! Maintenant tu es à Serrés. Mais dis-moi, comment va ton épouse (avec emphase) Théopisti ?" Je restai sans voix. L'Ancien, à cet instant même, répondait à ma pensée et me réprimandait indirectement. L'Ancien connaissait le vrai nom de mon épouse alors que tous la connaissaient sous son surnom de "Pistévoula". Humainement, il ne la connaissait pas, et je ne lui avais jamais parlé d'elle, ma précédente rencontre avec l'Ancien datant de 1969, alors que je ne connaissais pas même l'existence de mon épouse. Mais aussi comment pouvait-il connaître mon lieu de résidence, puisque je ne lui en avais jamais parlé ? Cela faisait peu de temps que j'avais été nommé à Serrés. »

*

Il dit à une moniale qu'il connaissait : « Je te vois (depuis la Sainte-Montagne) en train de lire sans cesse la *Vie* de saint Arsène. Tu fais bien de la lire. »

*

Quelqu'un fit sonner la clochette, tandis que l'Ancien faisait des icônes à la presse. Il regarda par la fenêtre et vit un jeune. Il n'ouvrit pas. Il poursuivit son travail. Il se rendit trois fois à la fenêtre et examina attentivement le jeune. À la troisième, il dit tout haut : « Bonne route, mon gars », et il expliqua au moine qui se trouvait là : « Ça ne sert à rien de lui ouvrir : il a fait de son cœur une porcherie. »

*

Un jour, la clochette sonna à la Précieuse-Croix. L'Ancien regarda par la fenêtre et vit un laïc qui attendait. Il l'observa quelque temps et dit tout haut : « Il a une étole, sans être prêtre. » Après lui avoir ouvert et discuté avec lui, le visiteur révéla qu'il était sorcier et qu'il portait une étole directement sur la peau.

*

Une fois, il prédit la venue de jeunes qui n'avaient aucun intérêt spirituel et qui venaient le voir par pure curiosité. Pour ne pas perdre sa journée, il prit son petit sac avec son psautier, ferma son *kellion*, et partit dans les bois, après avoir laissé un mot sur la porte où il y avait : « Le jardin zoologique est fermé. Le singe est parti », c'est-à-dire lui-même qui était devenu pour certains un objet de curiosité. L'étonnant, c'est que les visiteurs furent touchés par le mot, reprirent leurs esprits, allèrent se confesser et désormais ils viennent régulièrement en visite à la Sainte-Montagne pour des raisons spirituelles.

*

Un élève de l'Athoniade vint voir l'Ancien et celui-ci lui demanda combien il avait de frères et de sœurs. « Huit », répondit-il. L'Ancien lui répondit qu'il se trompait, parce qu'il en avait neuf. Sa mère était enceinte, et l'élève l'ignorait.

Témoignage de M. I. Moschos, médecin militaire : « En juillet 1989, je fis la connaissance de l'Ancien Païssios alors que j'attendais de passer le concours d'entrée à l'école militaire, où je fus admis en septembre 1989. Le premier jour, parmi les nouveaux admis, l'un des soldats chargés de l'administration³⁴⁴ me demanda en m'appelant par mon nom. Je ne le connaissais pas et lui ne me connaissait pas non plus. Après avoir discuté, il me dit que l'Ancien Païssios lui avait demandé de me prendre dans sa chambrée et de me protéger. Il me demanda depuis quand je connaissais l'Ancien et, lorsqu'il apprit que je ne l'avais rencontré que l'été qui venait de s'écouler, il me dit, stupéfait, que c'était humainement impossible, parce que lui l'avait rencontré avant moi, en avril. »

*

Récit d'un pèlerin : « Ma fille était sur le point de se marier, mais elle fut soudain atteinte par un cancer. Son futur mari en fut très attristé et vint à la Sainte-Montagne pour voir l'Ancien Païssios. Dès qu'il arriva à la Panagouda, l'Ancien lui dit : “P., dans quatre jours le Seigneur va rappeler Maro auprès de Lui.” Et effectivement, quatre jours plus tard, Maro, ma fille, mourut, comme l'Ancien l'avait prédit. »

*

Témoignage de M. K. D., médecin à Serrés : « Je rendis visite pour la première fois au vénérable Ancien durant l'été 1991. J'étais confronté à un dilemme : devais-je acheter un appartement avec les économies que nous avions faites, et ainsi ne plus être obligé de payer un loyer, ou donner l'argent à des œuvres humanitaires ? Dès qu'il me vit, avant même que j'aie eu le temps de l'interroger, il me demanda :

“Dis-moi, docteur, les oiseaux n'ont-ils pas un nid ?

— Oui, lui répondis-je spontanément.

— Bon, alors nous sommes d'accord. Que cela soit béni* !”

Il avait répondu à mon dilemme et, lui faisant obéissance, j'achetai un appartement. »

*

Témoignage anonyme : « Je travaillais dans un restaurant en Allemagne. De temps en temps, je volais mon patron. J'avais malgré tout des remords de conscience. Entendant parler de l'Ancien Païssios, je me rendis à la Sainte-Montagne pour lui exposer mon problème et recevoir ses conseils. Dès que j'arrivai à la Panagouda, j'y trouvai aussi d'autres pèlerins. Dès que l'Ancien me vit, il me prit en particulier, derrière le *kellion* et, avant que j'aie eu le temps de dire quoi que ce soit, il prit les paumes de mes mains, y fit un signe de croix en me disant : “ Désormais, ne fais plus ce que tu faisais, et va voir ton confesseur pour te confesser.” J'étais profondément ému, je me suis confessé et depuis lors, avec l'aide de Dieu, je n'ai plus volé. »

344 Dans les écoles militaires, certains soldats font leur service dans l'administration.

*

Témoignage de M. Angélos Chorozi­dos, originaire de Thessalonique et officier de police : « Allant voir l’Ancien, je ren­contrais à deux reprises, à Ouranopolis et à Karyès, mon supérieur de la Direction de la gendarmerie de Polygiros. C’était un homme bon mais sévère et excessivement pointilleux. Il fallait que je sois à dix heures du matin le lendemain à mon poste à Kassandra, en Chalcidique, ce qui était impossible. Je l’évitai, mais je ne savais pas s’il m’avait vu ou pas. Sans tarder, je me rendis auprès du bon Père. Comme je recevais sa bénédiction, il me dit :

“Sois le bienvenu, ne crains rien, il ne t’a pas vu.

— Qui donc, Géron­da ?

— Ton grand patron, ton supérieur de Polygiros.” »

*

Le prêtre Paul Trigoni­dis, du village de Perasma de la région de Florina, témoigne : « Je rendis visite à l’Ancien Païssios avec le Père Théocli­tos, devenu depuis métropoli­te de Florina. L’Ancien nous reçut et nous offrit une collation, et nous entamâmes une conversation très intéressante. Nous étions tous suspendus à ses lèvres. Entre autres, il nous dit que le Président de la Turquie allait mourir dans dix jours, ce qui se produisit effectivement. Il nous dit que les Américains allaient bombarder la Serbie, que cela allait faire beaucoup de dégâts, mais que la Grèce ne subirait aucun dommage. Après l’avoir remercié et pris sa bénédiction, les autres partirent, mais j’avais une question à lui poser et je l’ai suivi. Se retournant, il me dit : “Mon Père, je connais ton problème au sujet de ton fils et de l’Australienne. Celle-ci ne reviendra pas en Grèce, malgré mes prières. C’est plutôt Satan qui l’a gagnée, parce qu’elle ne se repent pas³⁴⁵. Dis à ton fils d’attendre encore six mois et de se marier.” De fait, cette fille ne revint jamais. Mon fils s’est marié et il a maintenant deux enfants. »

*

M. Georges Papaihémi­stocléous raconte par écrit : « Nous ren­contrâmes l’Ancien à Thessalonique. Nous étions trois étudiants venant de Konitsa. Il était sorti de l’Athos pour des raisons de santé. Il nous embrassa et, se tournant vers moi, il me dit : “Le Père Paul (mon père) est hors de danger. Maintenant il va bien.” Cela me sembla bizarre. Je ne savais pas que mon père était malade. Ni que l’Ancien connaissait quel­qu’un à Konitsa. Lorsque je joignis ma sœur par téléphone, j’appri­sis que mon père avait failli mourir le jour où nous avions rencontré l’Ancien. »

*

M. Dimitri Bourouli­dis, commerçant à Kordelio, dans la région de Thessalonique, raconte par écrit : « En janvier 1991, j’étais tombé malade. Je ne pouvais pas articuler les mots. Chaque jour ma santé empirait. Je fis un scanner de la tête, qui montra que j’avais une tumeur au cerveau de 1,6 cm de diamètre. Cinq jours après mon entrée à l’hôpital, mon frère ainsi que mon beau-père décidèrent d’aller voir le Père Païssios. Quand ils arrivèrent, le *papouli** les accueillit, et ils attendirent, parce qu’il y avait du monde. Leur tour arriva et,

345 Ou : parce qu’elle ne change pas d’avis, c’est-à-dire ne revient pas en Grèce.

avant même que mon frère ait eu le temps de lui dire quoi que ce soit, et sans rien connaître sur cette affaire, le bon Père leur dit : “Ne soyez pas affligés. Dimitri va se remettre. Ce n’est qu’une bourrasque qui passera. Dites-lui d’aller se confesser et de communier.” Quinze jours plus tard, je fis à l’hôpital un IRM pour que l’on puisse voir plus nettement ce qui se passait. Lorsque le résultat fut connu, le médecin vint et me dit que d’habitude on voyait des tumeurs avec des métastases, mais que dans mon cas, la tumeur avait changé d’aspect après la thérapie et qu’elle allait disparaître. Effectivement, quarante-cinq jours plus tard, je sortis de l’hôpital et, aujourd’hui, je me porte comme un charme et je remercie Dieu quotidiennement, Lui qui, par l’intermédiaire du Père Païssios, m’a protégé. »

Dans son magasin, il avait une photographie de l’Ancien, qu’il embrassait quotidiennement avec piété et reconnaissance.

*

Dieu a révélé Sa volonté à Ses prophètes de différentes façons, y compris par des rêves. Mais l’explication des songes n’est pas chose facile. Seul, celui qui a la grâce du prophète Daniel et du noble Joseph, peut discerner un « rêve crédible³⁴⁶ ». « Car beaucoup de rêves sont le fruit de l’anxiété, et le diable peut s’en servir », soulignait l’Ancien. Parfois, il recevait la certitude intérieure d’un événement ou de quelqu’un qui venait le voir, durant son sommeil, et il connaissait son nom, son visage, son problème et son évolution.

*

A la Précieuse-Croix, l’Ancien vit, durant son sommeil, son père selon la chair qui lui disait de nettoyer l’église. Il chercha dans la petite chapelle, qui était propre, et il trouva dans un coin du mur une figue qui venait de germer à cause de l’humidité.

*

L’Ancien raconta : « A la Précieuse-Croix, je fis un rêve et vis un jeune, ainsi que le problème qui le préoccupait. C’était un brave petit, mais il s’était fait avoir et avait même perdu le bénéfice de ses études. Le lendemain, je l’attendis. Il vint effectivement, je l’aidai et il repartit apaisé. Il était originaire de Macédoine. J’étais si ému et j’eus tellement de compassion pour lui, que, dès que je connus son problème, j’éclatai en sanglots. »

*

L’Ancien recevait une certitude intérieure concernant différentes personnes, surtout au moment où il priait. Un jour, il eut la certitude intérieure dans sa prière que le lendemain un possédé allait venir le voir. Il prépara une coupelle d’eau, dans laquelle il plongea en faisant une croix une relique de saint Arsène. Dès que le possédé arriva, il lui offrit un loukoum. Celui-ci lui demanda de l’eau. L’Ancien lui offrit un deuxième loukoum, puis un troisième, et jusqu’à sept. Il cherchait ainsi à assoiffer le plus possible le possédé pour qu’il boive l’eau qu’il avait préparée. Après avoir bu un peu, il s’en rendit compte et ne voulut pas boire le reste.

*

Une connaissance de l'Ancien raconte : « Un jour, je suis allé l'accueillir à son arrivée d'Ouranopolis. En chemin, nous discutâmes des accidents. Il se tourna vers moi en me disant :

“Toi aussi, tu as eu un accident, mais n'aie pas peur, tu as encore de beaux jours devant toi.

— Mais, Géronda, qui vous l'a dit ?

— Personne ne me l'a dit, mais à ce moment-là, je priais et je t'ai vu. Alors que je priais pour ceux qui sont mis en danger par des accidents, je t'ai vu. Ne crains rien, tu vivras pendant de longues années.”

Effectivement, un autobus m'avait renversé. Je suis allé à l'hôpital, je n'avais pas de fractures, mais mes jambes étaient devenues toutes noires à cause des contusions. Je suis resté deux ou trois jours à l'hôpital et, cinq ou six jours après l'accident, je suis allé accueillir l'Ancien. »

*

Une connaissance lui apporta des cadeaux (bénédictions), mais l'Ancien lui dit :

« Pourquoi les as-tu transportés jusqu'ici, ne pouvais-tu pas les donner à des pauvres là où tu te trouvais ?

— Il n'y a plus de pauvres aujourd'hui.

— Si je prends mon chapelet*, je pourrai même te donner leurs adresses.
»

◆

Un beau matin, l'Ancien frappa à la porte d'un *kellion* occupé par un hiéromoine de sa connaissance. Dès qu'il eut ouvert, l'Ancien, inquiet, lui dit : « Dis-moi, qu'as-tu fait hier ? Pendant la nuit, quelque chose m'est arrivé : j'ai senti un poids et je t'ai vu en rêve portant un tablier comme un épicier. » L'Ancien de la calyve se souvint alors que, la veille, un malade était venu pour lui demander de lui faire une onction avec de l'huile. Avant de partir, il insista pour laisser un peu d'argent en reconnaissance. Le hiéromoine n'accepta pas l'argent, mais finalement pour ne pas le vexer, il garda l'argent. Le Père Païssios lui dit impérativement : « Va tout de suite rendre l'argent, pour que ton péché soit pardonné. » Pendant deux jours, il rechercha l'homme en question dans les monastères. Finalement, il le trouva, et lui rendit l'argent. Ainsi l'Ancien fut rassuré et satisfait, lui qui ne voulait pas que les prêtres acceptent de l'argent des malades et des âmes en peine.

*

Témoignage d'un confesseur : « Je me suis rendu auprès de l'Ancien et je lui ai signalé qu'une âme était comme tombée en dépression, elle était perdue, désespérée et ne pouvait dormir depuis plusieurs jours. En entendant l'exposé du problème, l'Ancien, qui était assis sur un lit de bois, ferma les yeux et sembla s'endormir, mais en fait il priait. Tout d'un coup, il sourit, son visage brilla de joie et il dit : “Ce n'est rien, cela va passer. Elle a été prise par telle et telle chose, elle a épuisé ses forces et en est arrivée à être dans cet état.” Aussitôt, il avait reçu une certitude intérieure, après une courte prière. Il

parlait avec assurance. Tout ce qu'il avait dit était exact, elle avait été très préoccupée par quelque chose, et maintenant elle va très bien. »



Souvent, il recevait des illuminations. Alors qu'il marchait, discutait ou travaillait manuellement, il recevait un message, une certitude intérieure au sujet de quelque chose qui arrivait à quelqu'un très loin de là. Le Saint- Esprit l'informait et, suivant les circonstances, l'Ancien ou allumait un cierge puis se mettait à prier, ou se hâtait de se porter à son secours.



. Témoignage anonyme : « Nous nous rendions à Souroti en compagnie de l'Ancien. Soudain il me dit : “Retournons en arrière, en ce moment une famille divorce.” Nous allâmes dans une ville, entrâmes dans une maison et y trouvâmes un couple qui se disputait et qui était en train de répartir ses affaires. L'Ancien parla aux époux, et ils se réconcilièrent.

Il s'ensuivit une intéressante discussion spirituelle. La femme demanda à l'Ancien :

“Si moi je suis au Paradis, et que j'aie un fils qui est en enfer. Le verrais-je ? Et lui, me verra-t-il ?

— Quand nous sommes dans un salon éclairé alors que dehors il fait nuit, nous ne voyons pas ce qu'il y a dehors, tandis que ceux qui sont dehors nous voient. Il en est de même pour le Paradis, car si l'on voyait depuis le Paradis ceux qui sont en enfer, il n'y aurait plus de Paradis.

— Est-ce qu'il y a des différences au sein de ceux qui sont au Paradis ?

— Il y a des catégories. Disons que l'un a un doigt de joie, l'autre un verre, l'autre un tonneau et l'autre encore une citerne. Mais tous ressentent une plénitude indépendamment de la catégorie dans laquelle ils se trouvent.”

»



« Lors d'une de mes nombreuses visites à l'Ancien, rapporte M. Matthieu Golias, de Ioannina, j'étais en compagnie de mon fils Constantin, je dis à l'Ancien :

“Constantin fait de l'alpinisme, mais aussi de l'escalade très risquée sur les rochers.

— Constantin, dit l'Ancien, monte donc sur de hautes montagnes, parce qu'ainsi on se trouve plus près de Dieu. Mais n'escalade plus les rochers, parce que tu cultives ton égoïsme.”

Il lui donna aussi un conseil argumenté en prenant des exemples de son expérience militaire. En partant, il nous accompagna jusqu'à la porte de la cour. Après lui avoir embrassé le crâne, il lui redit : “N'escalade donc plus les rochers, mais si un jour tu le fais, moi je prierai pour toi.” Profitant de cette ouverture, Constantin continua de pratiquer la varappe en cachette.

C'était en septembre, et je me retrouvais une fois de plus chez l'Ancien. Il y avait beaucoup de monde, et dès qu'il me vit, il me dit : “Assieds-toi au bout, il faut que je te dise quelque chose d'important.” Ensuite, il lui dit : “Constantin était tombé du rocher qu'il escaladait. D'un maillon à l'autre, il y avait vingt

mètres, mais la Toute Sainte l'a pris sur son sein. Je l'ai vu de mes yeux."

Dès que je fûs revenu dans le *kellion* où je demeurais près de Karyès, je téléphonai à Constantin à Athènes, où il faisait ses études, et je lui demandai :

"Costa, tu es tombé d'un rocher à pic ?

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais.

— Tu es chez l'Ancien ? me demanda-t-il aussitôt.

— Oui, lui dis-je.

— Va donc le remercier et l'assurer que je vais vendre tout mon matériel d'escalade et que je n'en ferai plus." C'est ce qui se passa. »

13. Charisme de guérison.

Saint Maxime le Confesseur considère que le charisme de guérison est une conséquence de la charité : « La réalisation de l'amour naturel pour les autres, après la totale suppression de l'amour de soi, reçoit le charisme de guérison . » Ce sont de tels charismes que l'Ancien avait reçus. Il guérit beaucoup de gens qui souffraient de maladies incurables comme le cancer, la leucémie, les affections cardiaques, la paralysie, la cécité, et il guérit beaucoup de femmes de leur stérilité. D'habitude, il connaissait d'avance le problème et son évolution. S'il voyait qu'il y avait de la foi chez le malade, et que la guérison ne lui serait pas nuisible spirituellement, par ces simples mots : « Tu n'as rien, tu vas bien », le malade repartait en bonne santé. Parfois, il faisait un signe de croix sur les malades avec les saintes reliques et il l'oignait avec l'huile de la veilleuse de la Toute Sainte.

*

L'Ancien raconta ceci : « Hier (en juillet 1992), on m'a amené un petit enfant de dix ans, complètement aveugle. Dès que je l'ai vu, je lui ai demandé : "Mon enfant, que veux-tu que le Christ te donne ?" Voici ce qu'il m'a répondu : "Je veux devenir un bon garçon", et avant que j'aie eu le temps de prier, l'enfant avait recouvré la vue. »³⁴⁷

L'Ancien a raconté cela, pour venir en consolation à un autre aveugle, mais il dissimulait son conseil, comme pour d'autres cas, où il disait simplement qu'Untel n'avait rien, et qu'il se porterait bien.

*

M. Matthieu Golias de Ioannina témoigne : « La fille d'un de mes amis, âgée de 17 ans, était atteinte de sclérose en plaques et, progressivement, était paralysée. Nous nous rendîmes auprès de l'Ancien et nous lui parlâmes de ce cas. Il dit à son père : "Géorgia se remettra et fera des études." En l'espace d'un an, l'amélioration fut spectaculaire. Géorgia fut tout à fait rétablie, et fit des études à Athènes. Depuis lors elle n'a plus été malade. »

*

M. P., scaphandrier professionnel, était complètement désespéré. Son fils aîné

était né avec un grave problème respiratoire. Les médecins ne lui donnaient que très peu de chances de survie. Quelqu'un lui proposa d'avoir recours au Père Païssios. Il arriva à la Panagouda plein d'angoisse mais aussi avec un secret espoir. Il trouva l'Ancien malade, qui s'appuyait à la porte en fils de fer de la cour, en l'attendant. Dès qu'il le vit, il lui dit : « Mon gars, je ne peux pas te voir. Je suis dans un piteux état. Va chercher ton fils à l'hôpital, il n'a rien. »

Stupéfait, il fut même incapable de le remercier. Il était secoué par des sanglots et il se mit à courir vers Kaiyès. Il téléphona à sa femme et celle-ci, étonnée, lui confirma le miraculeux changement. Cet événement se produisit en 1993. Aujourd'hui, après tant d'années, le petit Thanasakis est en parfaite santé. Cependant M. P. n'eut pas le temps de remercier l'Ancien, car peu après celui-ci quitta définitivement l'Athos. Mais il lui manifeste souvent sa reconnaissance sur sa tombe et, une fois par an, à la Panagouda. La première fois qu'il vint, il demanda aux Pères la permission de rester un peu dans la chapelle pour y prier. Peu après, il sortit très ému et en larmes, criant : « L'Ancien est là ! L'Ancien est là ! Alors que j'étais en train de le remercier, le plancher de la chapelle a tremblé. »

»

*

Témoignage de P. D. de Thessalonique, ex-élève de l'Athoniade : « En 1989, un élève de l'Athoniade, I. M., était atteint du cancer. On trouva une tumeur derrière l'œil. Avant de se faire opérer, il alla voir un samedi l'Ancien en compagnie de son père. Celui-ci, en larmes, supplia l'Ancien de prier et lui demanda avec insistance si son fils se rétablirait. L'Ancien avec confiance, leur dit : « Ne vous en faites pas, ce n'est rien. » Ils repartirent un peu consolés. Quand, le mercredi suivant ils se rendirent à l'opération, les médecins après un examen constatèrent que la tumeur avait disparu et qu'il n'y avait plus rien ; et bien sûr, ils étaient stupéfaits. Le père et son fils comprirent ce qui s'était passé, et le samedi suivant, retournèrent à l'Athos et se rendirent joyeux auprès de l'Ancien pour le remercier. Le père éclata de nouveau en sanglots, mais cette fois, c'était des larmes de joie, parce que les prières de l'Ancien avaient sauvé l'œil de son enfant. »

*

Témoignage de Jean Kortsinoglou, de Konitsa : « En 1991 ou 1992, je me trouvais à la Panagouda en compagnie d'un pays, Polycarpe Kyparissis. Il y avait beaucoup de pèlerins et nous attendions notre tour. J'observais quelqu'un qui était assis à une extrémité, et qui regardait l'Ancien avec émotion. Je lui demandai s'il lui était arrivé quelque chose. Ému, il me raconta que sa petite fille, qui ne parlait pas depuis sa naissance, s'était mise à parler à l'âge de sept ans grâce à l'Ancien. Auparavant, il était allé voir beaucoup de médecins, y compris à l'étranger, et avait dépensé beaucoup d'argent. Ce monsieur était instituteur à Préveza.

L'Ancien confirma l'événement quand on l'interrogea. Pendant près d'un an, il dit la prière, mais les parents contribuèrent aussi à la guérison. La Toute Sainte lui avait révélé que la petite fille parlerait, et il prépara le père pour qu'il ne fût

pas surpris. Le Grand Vendredi³⁴⁸, la petite fille embrassa son père en lui disant : “Bonne Résurrection³⁴⁹, papa.” »

*

Témoignage d'un pèlerin : « Je m'appelle K. et ma femme A. Nous nous sommes mariés en 1989 et pendant des années nous n'avons pu avoir d'enfant. Nous sommes allés voir beaucoup de médecins, mais aucun n'a pu nous aider. Cette stérilité est la raison pour laquelle je rendis visite à l'Ancien au printemps 1993, pour lui demander de prier à ce sujet. Le Père Païssios recevait les visiteurs à l'extérieur. Quand vint mon tour de lui parler, il me prit par le bras et me demanda ce que je voulais. Je lui exposai notre problème et il me répondit en disant : “Regarde, mon garçon, ta femme va enfanter. C'est comme l'arbre qui a trop de sève. A cause de cela, on excise un peu son tronc, pour qu'il puisse porter des fruits.” Mon âme s'apaisa, et il me semblait que je ne touchais plus le sol. Je sentis une telle certitude dans ses propos, que désormais ma femme et moi nous n'éprouvâmes plus d'angoisse quant au fait que nous allions avoir un enfant. Un an après la dormition de l'Ancien, le médecin dit à ma femme qu'il devait lui faire une petite intervention pour qu'elle s'ouvre au sens propre. Puis elle fut enceinte et nous eûmes Stella. Désormais, nous avons aussi deux autres enfants, Dimitra et Basile-Païssios. »

*

Le hiéromoine A. rapporte : « Une femme était mariée depuis quatorze ans sans avoir d'enfant. Elle était exaspérée et disait : “Pourquoi Dieu ne me donne-t-il pas d'enfant ?” Je mentionnai le cas à l'Ancien et il me dit : “Eh, elle va enfanter, qu'elle arrête de rouspéter.” De fait, elle conçut un enfant dans l'année. »

*

Témoignage de Mme Anastasie : « ... Mon grand désir était d'avoir un enfant, de devenir mère. J'avais entendu parler du Père Païssios, de ses prières et de ses intercessions pour des âmes en peine. Au printemps 1989, nous rendîmes visite au monastère de Saint-Jean-le-Théologien à Souroti, parce que le Père Païssios s'y trouvait. L'Ancien recevait des gens depuis l'aube sans arrêt. Nous attendîmes notre tour. On nous informa qu'il ne pouvait continuer à recevoir chacun en particulier, mais qu'il allait juste donner sa bénédiction à tous ceux qui étaient présents. Il fallait pourtant que je le voie et que je lui parle ! Je n'étais pas inquiète. J'allai trouver la moniale qui était à l'extérieur de la sobre chambre où l'Ancien recevait, et je lui dis : “J'ai grand besoin de le voir, je ne le dérangerai pas longtemps.” Elle me conduisit à l'Ancien. Il vit que j'étais bouleversée et me dit : “Tiens-toi bien, mon enfant. Je vais prier pour toi. Tout ce que tu as écrit suffit³⁵⁰, et tu vas concevoir un enfant.” Deux ou trois mois plus tard, j'étais enceinte. Le 13 juillet 1990, un petit garçon vint au monde, qui fut baptisé sous le nom d'Arsène. »

*

348 Le vendredi de la Grande Semaine, qui précède Pâques.

349 Souhait traditionnel au moment de Pâques.

350 La requête que j'avais écrite en demandant d'avoir un enfant.

Témoignage de Mme Sophie Stéphanou, de Kardia : « Un jour de 1986, j'ai remarqué sur la petite tête de mon fils Constantin, âgé de deux ans et demi, que ses cheveux étaient tombés, pas tous, mais il était chauve par endroits. Naturellement je m'en inquiétai, et lorsque l'Ancien sortit de la Sainte-Montagne pour se rendre au monastère de Souroti, nous y sommes allés en famille pour lui demander de prier.

L'Ancien regarda sa petite tête, fit un signe de croix sur elle, l'embrassa, et la prit contre sa poitrine. Ensuite, il éleva les mains et regarda le ciel, il se signa et dit quelque chose à voix basse. Nous partîmes et, pendant notre trajet vers notre maison, qui était distante de dix minutes du monastère, je sentis que quelque chose me poussait à regarder la tête de mon fils. Pleine d'étonnement et avec une joie indescriptible, je vis que, aux endroits dépourvus de cheveux du duvet avait repoussé. Aujourd'hui, Constantin a vingt-trois ans et il a une riche et abondante chevelure. »

*

Le prêtre Paul Trigodinis, du village de Perasma, dans la région de Florina, entendit l'Ancien dire que la femme d'un général d'Athènes était atteinte du cancer. Le général vint voir l'Ancien et, les larmes aux yeux, sollicita son aide car, le jour même, sa femme devait être opérée. L'Ancien lui répondit : « Mon bon et cher Monsieur, ne sois pas inquiet, ta femme va bien. » Le général crut dans les paroles de l'Ancien, il demanda sa bénédiction et partit pour Athènes. À l'hôpital, le chirurgien lui dit : « Un saint vous protège. Votre femme est tout à fait saine et en parfaite santé. » Le lendemain, il revint à la Sainte-Montagne pour remercier l'Ancien.

*

Témoignage de L. K. de Thessalonique : « En 1993, j'étais gravement malade. Les médecins diagnostiquèrent un cancer des ganglions. C'est alors que commencèrent mes tribulations dans les hôpitaux, les interventions chirurgicales, les chimiothérapies, une constante décrépitude et une fatigue permanente. Après tout cela, comme il n'y avait aucune amélioration, les médecins me conseillèrent de rentrer chez moi, étant donné que, sur le plan médical, on ne pouvait rien faire de plus. Lorsque je suis revenu chez moi, j'étais une loque humaine, plein de découragement devant la mort qui s'approchait.

C'est dans cette situation tragique que je me suis tourné vers Dieu, lui demandant son aide. C'est alors que me vint l'idée d'aller à la Sainte-Montagne pour y rencontrer l'Ancien Païssios. Un espoir était apparu en moi et, accompagné d'un proche, nous arrivâmes à la Panagouda avec les peines et souffrances causées par mon état physique.

Là se trouvaient trente autres personnes qui attendaient. On me donna un billot pour m'asseoir, car mon apparence montrait que j'étais malade et souffrant. Une demi-heure plus tard, la porte du *kellion* s'ouvrit et l'Ancien sortit. Il salua les pèlerins avec une phrase pleine de bonté, qui me fit grande impression. Nous nous assîmes sur les billots, et l'Ancien s'assit à côté de moi. La discussion commença, et l'Ancien répondait aux questions, plein d'amour et de patience. C'était une bénédiction qu'il se soit assis à côté de moi, mais surtout que, par la suite, il pose sa main sur moi. Ce que j'éprouvai alors est indescriptible, car je

ressentis dans mon corps un soulagement inattendu. Je me suis dit que je n'aurais pas à exposer mon cas, puisque j'avais reçu sa bénédiction de façon inattendue.

Lorsque nous nous levâmes pour partir, l'Ancien, s'adressant à moi, me dit : "Toi, mon enfant, ne pars pas, je veux que tu restes. Entre dans mon *kellion*..." J'étais surpris, et je suivis l'Ancien. Nous nous rendîmes dans la chapelle et il me dit : "Constantin, je connais la raison de ta visite, ainsi que ton problème." J'étais abasourdi. Lorsque, ensuite, il me demanda à voir sur mes jambes les cicatrices des opérations que j'avais subies, j'étais prêt de perdre la raison car, rationaliste, je ne pouvais expliquer comment tout cela arrivait.

L'Ancien prit de l'huile de la veilleuse et fit le signe de croix sur mes jambes qui avaient été opérées. Il me dit d'attendre et il pria quelques minutes devant les icônes. Puis il me dit : "Constantin, Dieu a eu pitié de toi. À partir d'aujourd'hui, tu n'auras plus aucun problème de santé, et en plus, quel que soit le travail que tu fasses pendant ta vie, il sera béni."

Effectivement, depuis ce jour beaucoup d'années ont passé, je ne suis jamais allé voir le médecin ni n'ai pris un médicament quelconque, pas même de l'aspirine, et mon travail va admirablement bien. Gloire à Dieu.

Malheureusement, je ne suis pas retourné voir l'Ancien. Mes affaires et ma négligence ne m'ont pas laissé revenir ni à la Sainte-Montagne ni même à Souroti, au monastère où il demeurait quand il sortait de la Sainte-Montagne. Mais ma sœur Hélène est allée le voir une fois à Souroti. Il y avait des milliers de pèlerins qui voulaient le voir pour recevoir sa bénédiction. Alors qu'il était malade et qu'il voyait les gens un par un, lorsque ma sœur se trouva devant lui, elle l'entendit se plaindre en lui disant : "Pourquoi est-ce que Constantin ne vient pas me voir ?" Ma sœur fut abasourdie et ne put s'expliquer comment l'Ancien s'était rendu compte qu'elle était ma sœur.

Ma sœur me raconta l'événement et me réprimanda. Plusieurs mois plus tard, je suis allé à la Panagouda et je fus déconcerté d'apprendre que l'Ancien était mort. Je me suis blâmé intérieurement de ma négligence et je me suis dit que pour la corriger il fallait que j'aie vénéré sa tombe. Avec contrition, je me suis rendu sur sa tombe et, comme bénédiction, j'y ai pris un peu de terre et une fleur coupée. J'ai mis la terre dans une petite boîte de bois et dessus j'ai déposé la fleur. Ce jour-là, la pièce se remplit de parfum. Il fut si fort et persistant pendant toute la journée que nous ne supportions pas de rester longtemps dans la pièce. Mais, le plus important, c'est que, après tant d'années, la fleur reste vivace, elle ne se fane pas. »

*

En réalité, les malades qui cherchèrent refuge auprès de l'Ancien ne furent pas tous guéris. Alors que souvent, avant même qu'il se mette à prier, le malade recouvrait la santé, pour quelques-uns, il pria beaucoup sans être entendu. Les raisons en étaient variées. Dans quelques cas, après avoir beaucoup prié sans résultat, il se rendait compte qu'il se passait quelque chose ; en interrogeant le malade, il trouvait la cause et, après l'avoir aidé en premier lieu à se reprendre spirituellement, par la suite celui-ci recouvrait la santé.

À quelques personnes, il disait qu'elles n'iraient jamais bien. Malgré ses

prières insistantes, Dieu laissait la maladie, comme une forme supérieure d'ascèse, pour qu'à force de patience, le malade obtienne le paradis. Il disait que « dans quelques cas, Dieu ne guérit pas les malades pour qu'ils ne perdent pas leur récompense, comme un père qui ne donne pas ses biens à ses enfants pour qu'ils ne les dissipent pas ». « Quand les médecins ne peuvent plus être utiles, il faut alors prier Dieu qui rend possible "ce qui est impossible aux hommes". Dieu sait de quoi nous avons besoin. Quand bien même Dieu ne nous écoute pas, il faut savoir que Dieu, qui est bon par nature, veut que quelque bien en sorte. Prions-Le seulement de nous donner la patience. »

*

Témoignage de Constantin Melitsos, d'Argos : « Voilà maintenant plus de trente ans que je souffre d'un syndrome neurologique chronique qui me paralyse et provoque mon incapacité, en sorte que je suis cloué dans un fauteuil roulant. L'été 1981, j'étais hébergé au saint monastère de Grègoriou à la Sainte-Montagne. Un pèlerin grec m'aborda, un homme d'affaires important, et me proposa de couvrir les dépenses d'un voyage en Amérique, où la médecine avait fait des progrès et procède à des greffes de cellules nerveuses. Le désir de me retrouver sur mes pieds et de marcher se ranima en moi, ce qui eut pour résultat de m'embraser l'esprit, et je me suis demandé si je ne devais pas avoir recours à l'intervention sus-mentionnée. J'ai exposé mes pensées aux pères du saint monastère qui m'hébergeait, mais ils m'en dissuadèrent en disant :

“Costa, reprends tes esprits... Il ne faut pas réveiller le chat qui dort...”

— Si, si, je vais le réveiller ! Vous, vous ne savez pas ce que je supporte.”

Le lendemain, accompagné du Père Timothée, je pris la direction de Karyès pour rencontrer le Père Païssios. Je voulais lui demander s'il fallait que j'aille en Amérique. À cinq heures du matin, dans l'enceinte de l'ancien dispensaire de Karyès, eut lieu la rencontre avec le Père Païssios. L'Ancien était venu à Karyès, parce qu'il m'était très difficile de descendre jusqu'à la Panagouda, à cause de ma paralysie.

L'Ancien écouta ce que j'avais à lui dire et fit sur ma tête un signe de croix avec la relique de saint Arsène de Cappadoce qu'il avait avec lui. Puis, il prit mes jambes paralysées et atrophiées et les embrassa en disant : “Ces gambettes, ces gambettes, ce sont elles qui vont te conduire au paradis et toi, tu ne t'en rend pas compte.” Et il ajouta : “Ne va pas en Amérique, ils vont faire de toi un cobaye !”

Dès que j'eus entendu la parole de l'Ancien, je fus soulagé. Puis il me regarda dans les yeux et me dit : “Lève-toi que nous marchions ensemble.” Je me suis dit que l'Ancien plaisantait. Il me le redit : “Allez, tu vas finir par te lever ?! — Géronda, lui dis-je, je ne peux pas ! Je ne sais même pas comment on fait pour marcher...”

Il me prit contre lui, me souleva du lit et nous commençâmes à marcher, alors qu'il pria les larmes aux yeux en disant quelque chose que je ne comprenais pas. Je me sentais marcher comme si j'avais des ailes et, en me voyant debout, je fus si ému que j'éclatai en sanglots. Puis, il me fit asseoir sur le fauteuil roulant, s'assit à côté de moi et me dit : “Écoute, mon enfant, Dieu ne veut pas que tu ailles bien, jamais. Tu te porteras plus mal, mieux non. Mais sache que tous les

hommes qui s'assemblent autour de toi et qui te servent seront sauvés de cette façon, en te venant en aide et en étant aidés, sans qu'ils s'en rendent compte. Ainsi toi, tu deviens un moyen de salut pour les âmes. C'est ce que Dieu attend de toi. C'est pour cela que tu ne dois jamais quitter Argos." »

+

Témoignage anonyme : « J'avais beaucoup entendu parler de l'Ancien et je lui rendis visite en 1991, car ma fille était tombée malade. On lui avait trouvé une tumeur dans le cerveau. On me dit qu'elle était bénigne et les médecins m'assurèrent que l'opération serait facile. Arrivé au *kellion* de l'Ancien, j'y trouvai beaucoup de gens. Dès qu'il me vit, il m'appela par mon nom - alors qu'il ne m'avait jamais rencontré auparavant -, il quitta les autres et me conduisit dans la chapelle. "Viens donc prier, me dit-il, parce que la Toute Sainte requiert Marie et va la prendre." Je suis resté sans voix. Avec difficulté je balbutiais : "Mais les médecins...". Mais l'Ancien m'interrompt : "Laisse les médecins." Nous nous rendîmes ensemble dans la chapelle ; il me fit entrer, et je fis une prière avec des métanies*. À la fin, il me dit : "Sois courageux." Je m'étais effondré en larmes. Je me suis retourné et je l'ai vu. Lui aussi était triste. Il m'embrassa et me redit : "Dieu donne la vie, Dieu la reprend. La Toute Sainte va prendre Marie."

En partant il me dit : "Ceci doit rester entre nous. Tu ne dois rien dire à Marie ni à ta femme." Lorsque l'opération eut lieu, les médecins constatèrent que la tumeur était maligne, comme l'avait dit l'Ancien, et quelques mois plus tard, Maria s'endormit. La Toute Sainte l'avait prise. »

*

Il y avait aussi d'autres cas, plus difficiles, que l'Ancien mentionnait : « Je dis des prières pour certains depuis des années, et cela ne sert à rien parce qu'ils font preuve d'entêtement, de volonté propre, d'égoïsme. Ils disent : "Pourquoi Dieu ne me donne pas cela ?" Pourquoi le leur donnerait-Il ? Pour les rendre plus égoïstes, plus attachés à leur volonté propre ? Les exaucer ne leur servirait à rien. C'est comme si de cette façon on commandait à Dieu. Tandis que s'ils disaient : "Si Tu le veux, donne-moi cela " (ce serait différent). Il faut que la façon de prier soit humble. »

Il écrivait dans une lettre (le 18 septembre 1967) : « Souvent j'ai insisté dans mes prières sur différents sujets (des demandes), soit pour moi-même, soit pour d'autres frères et ensuite j'ai été obligé de demander pardon à Dieu pour Lui demander le contraire. Désormais, je Le prie de donner tout ce qui est dans l'intérêt de l'âme de la personne, comme un bon Père, car tout Son sacrifice eut lieu pour que nos âmes puissent acquérir le paradis auprès de Lui. »

L'Ancien n'était pas partial ni ne faisait de discriminations. La volonté de Dieu diffère pour chaque homme. Ce qui est sûr, c'est que tous étaient consolés et réconfortés par l'Ancien. Si la guérison de l'âme n'est pas mise en préalable, la guérison corporelle à elle seule ne convient pas, parce qu'alors ceux qui sont guéris retournent à la même vie pécheresse qu'ils menaient auparavant. Les miracles ont une fonction sotériologique, c'est ce que l'Ancien a montré. Il faut non seulement que le malade soit guéri, mais surtout que son âme soit sauvée,

c'est pour elle que Dieu en personne est devenu homme et a répandu son sang. Naturellement, le plus grand miracle était que ceux qui étaient guéris étaient fortifiés dans leur foi, devenaient des fidèles conscients, guérissaient leurs âmes des passions et louaient Dieu jour et nuit. C'est cela qui a une valeur infiniment plus grande que leur guérison et une durée éternelle. Il voulait que les malades collaborent à leur guérison, qu'ils fassent ne serait-ce qu'un petit sacrifice pour le Christ, par exemple qu'ils se débarrassent d'une de leurs passions, la cigarette, la boisson ou quelque chose d'autre. Quand ceux qui avaient été guéris voulaient offrir quelque chose pour témoigner leur reconnaissance, l'Ancien ne l'acceptait pas. Il demandait seulement qu'ils mettent de l'ordre dans leur vie spirituelle, qu'ils se confessent, qu'ils communient et qu'ils vivent comme des bons chrétiens. Il ne leur demandait pas de faire de grandes aumônes, de construire des églises, etc. ; il ne leur imposait pas des fardeaux trop lourds à porter. Il laissait cela à leur libre appréciation. La joie de l'Ancien était grande quand, en même temps que la guérison corporelle, l'âme des malades était elle aussi soignée ; il aidait toute sa famille (spirituelle), et louait le nom du Seigneur.

14. Apparitions de saints.

Comme on l'a dit, l'Ancien vit de nombreux saints, son Ange Gardien, la Toute Sainte et le Christ en personne. Il ne les vit pas en rêve, mais parfois dans la pleine lumière de midi. Ils discutèrent ensemble, ils l'embrassèrent et lui les embrassa, ils lui donnèrent de la nourriture de leurs mains, ils le guérirent, lui firent des promesses, lui révélèrent des mystères.

Il disait à quelqu'un : « Alors que depuis ma jeunesse, je lisais beaucoup les *Synaxaires*³⁵¹, désormais, les *Vies* de saints ne m'aident plus tant que cela (il voulait dire comme lecture), parce que je les vis. » Il n'avait plus besoin de cette nourriture spirituelle, parce qu'il vivait quelque chose de supérieur.

Il évitait de raconter ses expériences, le faisant uniquement quand il estimait que c'était nécessaire pour aider une âme. Et, tandis que pour d'autres récits il était captivant et prolixe, dans la description des événements qui concernaient les saints, il était très réservé, sobre et disert. En écoutant de telles révélations, on restait stupéfait devant la simplicité, le naturel et le caractère unique de tels événements. Il disait par exemple : « Quelque chose m'est arrivé », et il voulait dire qu'un saint lui avait rendu visite. Ou « j'ai ressenti quelque chose », et l'on aurait pu croire qu'il voulait simplement dire qu'il avait ressenti une émotion, mais c'était quelque chose de plus profond, une révélation, une vision, un ravissement en contemplation, ou quelque chose de ce genre.

Lors de son évolution spirituelle, il se produisit un événement important, comme lui-même le raconta. « Autrefois je pensais qu'un charisme me serait très utile dans ma vie, et je me suis mis à le demander à Dieu. Je l'ai demandé pendant trois ans et, finalement, je l'ai reçu. C'était un charisme qu'il accorde aux

grands saints. Mais pourquoi l'avais-je demandé ? Il m'apporta une telle anxiété, une telle confusion ! Je me rendis compte qu'il ne me serait pas utile et je me mis à demander à Dieu de m'enlever le charisme. Mais Dieu me le laissa pendant trois ans et je fus sur des charbons ardents jusqu'à ce qu'il me l'enlève. Maintenant, est-ce que je vais avoir l'audace de demander des charismes à Dieu ?

»

Les jours où il lui arrivait quelque chose, il le signalait d'habitude dans ses livres liturgiques sous une forme voilée.

Souvent, au moment de la prière, son esprit était ravi en contemplation, et cela déjà avant qu'il ne devienne moine. Par expérience, il disait : « Quand quelqu'un est en contemplation, il peut, disons, entendre le réveil. Au maximum. Il n'a plus de contact avec son environnement. » Quant aux visions, il expliquait : « Quand quelqu'un a une vision, il voit avec les yeux de l'âme. Souvent lors de telles visions, j'avais les yeux fermés et pourtant je continuais à voir. Donc, je voyais avec les yeux de l'âme. Lorsqu'un saint apparaît à quelqu'un, un tiers peut parfois le voir, entendre sa voix, ou rien du tout. Il n'y a pas de règle. » Il soulignait en outre que, « au début, le moine connaît de petits événements et, plus tard, des événements plus importants qui deviennent par la suite encore plus grands » (bien sûr, s'il combat correctement et régulièrement).

Lui-même était devenu un réceptacle de la grâce. Il disait : « Souvent, quand arrive une grande grâce, on n'en peut plus, on ne la supporte pas. Comme les batteries ne peuvent supporter une charge trop forte, ainsi souvent j'en arrive à dire : "Mon Dieu, ne me donne pas davantage de grâce, parce que je ne le supporterai pas." »

Ce qui impressionne, c'est comment son esprit, après tout ce qu'il avait vu et vécu, alors « qu'il avait perdu la raison », au bon sens du terme, sous l'effet de l'amour divin et de la douceur céleste que lui avaient laissés ses visiteurs célestes, comment donc son esprit pouvait s'arracher des cieux. Car il n'est pas facile de descendre brusquement du Thabor, pour se rendre dans une vallée de larmes, en sacrifiant un état spirituel paradisiaque pour s'occuper des problèmes des gens. Ce fait est digne d'admiration et constitue un combat supplémentaire et un haut fait de l'Ancien.

Grâce à des allusions de l'Ancien et des témoignages d'autres personnes, on peut présumer que, outre ceux rapportés dans la première partie, il vécut aussi d'autres événements divins. Je voudrais en rapporter quelques-uns.

*

Durant sa convalescence à Konitsa, il vit les trois Saints Hiérarques³⁵². Il le raconta à Kaki Patéras, qui le transmit ainsi : « Le soir, comme d'habitude, il s'enferma dans son *kellion* et célébra les Complies. Au matin, il me dit :

« Pardonne-moi, sœur, de vous avoir beaucoup dérangé pendant la nuit.

— Nous ? Pourquoi ?

— Parce que les trois Saints Hiérarques sont venus et que nous avons eu une

³⁵² Saint Basile de Césarée, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome, que l'Église orthodoxe commémore ensemble le 30 janvier /12 février.

discussion. Je n'arrêtais pas de leur dire : 'Moins fort, moins fort, nous dérangeons la famille.' Je ne voulais pas vous inquiéter."

Moi, je n'avais rien remarqué ! Lui, il avait discuté toute la nuit avec les saints, et moi je ne m'étais aperçu de rien. »

*

Il est sûr qu'il a vu même sainte Catherine. Il l'a rapporté à quelqu'un pour le consoler, quand celui-ci lui en a donné l'occasion. « Aussitôt, je l'ai vénérée et je tenais ses pieds. Sainte Catherine est grande de taille. »

*

L'Ancien se trouvait à Souroti le 14 octobre 1979, ce qui correspond, avec le nouveau calendrier, au 27 octobre, veille de la fête de la sainte Protection de la Mère de Dieu. Le soir, il eut une vision - et pas en rêve : il vit la protection de la Toute Sainte qui, telle un nuée lumineuse, couvrait de son ombre quelques moniales de Serbie qui étaient venues le voir.

*

Il vit aussi saint Jean le Théologien. Comme on lui demandait comment il était et avec quels yeux il l'avait vu, il répondit : « Il faisait très noir, mais je l'ai vu. C'est un mystère. Saint Jean le Théologien, n'a pas autant cette chose sur la tête, comme on le représente sur les icônes », voulant dire apparemment une protubérance sur le front.

*

On demanda à l'Ancien pourquoi il avait écrit le livre sur Hadji-Georgis, et il répondit : « S'il ne s'était pas produit quelque chose entre Hadji-Georgis et moi, je n'aurais pas écrit. » Il ne mentionna pas son apparition dans son livre, parce que comme il le dit : « J'en ai souffert avec Hadji-Effendi ! », voulant dire la diffusion des apparitions de saint Arsène. Mais il tenait Hadji-Georgis en grande vénération. Personnellement, il considérait que c'était un saint et il l'invoquait sur son chapelet. Il estimait en outre qu'il fallait attendre son tour pour être reconnu officiellement comme saint par l'Église.

15. Luminaire de la Lumière incréée.

Souvent, l'Ancien contempla la Lumière incréée, mais en outre à plusieurs reprises, il fut lui-même le diffuseur de la Lumière incréée.

*

Le hiéromoine Maxime Psilopoulos, l'Ancien du *kellion* de l'Entrée de la Mère de Dieu au Temple, à Kerasia, raconta par écrit ce qui suit : « C'était la fête de la Transfiguration du Sauveur, le 6 août 1977. La veille au soir, l'Ancien était venu dans le *kellion* où j'étais moine, alors à Kapsala. J'avais hébergé deux théologiens, professeurs en activité, M. G. Dilboi, conseiller d'éducation, et M. Athanase Vista (qui est maintenant le moine Arsène, dans notre *kellion*). Après avoir célébré la vigile, où l'Ancien chanta avec son style monastique plein de componction bien connu, nous mîmes la table, et ensuite il partit pour sa caly ve. Au moment où je prenais congé de lui, avant le lever du soleil, je vis vraiment son visage qui brillait "comme de la lumière". Il rayonnait d'une lumière blanche

qui n'éblouissait pas. Il ressemblait à ce que l'on voit lorsqu'il y a un brouillard épais et que l'on regarde les pleins phares d'une voiture sans en être ébloui. Je n'y accordai pas d'importance. Mais ma pensée me disait que c'était peut-être une lumière céleste, un don de Dieu pour la fête de la Transfiguration. Je me calmai. Quand les deux théologiens, que j'avais invités à le suivre jusqu'au *kellion* du Prophète Élie, revinrent, j'entendis qu'ils parlaient entre eux en disant : "Mais qu'était donc cette lumière ?", et ils me demandèrent : "Avez-vous quelque chose sur le Père Païssios ?" Alors, je suis entré à mon tour dans la conversation, je leur ai dit : "Je l'ai vu." Et eux de me dire qu'ils avaient vu son visage lumineux et éclairé par une lumière qui n'était celle ni du soleil ni d'un astre. Nous crûmes donc tous les trois que le Seigneur transfiguré avait récompensé son serviteur Païssios, parce qu'il était le héros de sa propre transfiguration. Nous rendîmes gloire au Seigneur, Lui qui glorifie ceux qui Le glorifient. Nous ne dûmes rien au Père Païssios, ni eux, ni moi. Nous hésitions... Nous n'osions pas... Nous avions peur... Il est parti au ciel sans « savoir » que nous l'avions vu dans la lumière de la Transfiguration nous, méprisables et indignes. Mais nous sommes sûrs qu'il se trouve maintenant dans la lumière du Royaume de Dieu. »

*

Témoignage écrit d'un frère avec la recommandation de ne pas publier son nom : « Fin août, début septembre 1984, en compagnie d'un frère spirituel et de son fils, âgé de six ou sept ans, nous nous entendîmes pour nous rendre à la Sainte-Montagne. Nous fûmes hébergés par le saint monastère de Koutloumousiou. Après la collation traditionnelle à l'hôtellerie, le moine responsable nous conduisit à la chambre où nous allions demeurer. Nous posâmes nos affaires et nous sortîmes sur le balcon d'où nous vîmes au loin le saint monastère d'Iviron et, plus près de nous, le petit *kellion* du bon Père (le Père Païssios). Il était trois heures et demie ou quatre heures de l'après-midi, et le soleil éclairait crûment tout l'espace et l'horizon. Nous discutâmes de différentes choses avec mon ami tout en surveillant son fils qui, plein d'énergie, escaladait le grillage de protection en bois du balcon. Soudain, je vis qu'une vive lumière, d'une autre nature, jaillissait des fenêtres du *kellion* du bon Père. Sa différence tenait à son intensité plus forte que celle de la lumière du soleil, ainsi que de la nuance de sa couleur. Celle-ci était plus translucide, plus pure, mordorée tout en étant un peu azurée. Cet événement surprenant dura environ dix minutes. Depuis son commencement jusqu'à ce qu'il cesse, je me suis demandé si je voyais bien, si je me portais bien. Sans interrompre le fil de ma discussion avec mon interlocuteur, je suivis cet événement extraordinaire sans piper mot. Remué, je l'ai gardé pour moi. Pour la dernière fois, c'était en septembre 1993, je rendis visite au bon Père dans son *kellion*. Je l'ai trouvé très abattu. Alors que nous discutons, mon désir de lui mentionner l'événement que j'avais vécu en 1984 l'emporta. Quand je le lui en parlai, son aspect se modifia. Son visage se fit passablement joyeux et doux. Puis, quelques minutes plus tard, il me dit humblement et avec retenue : "Il y a eu beaucoup d'événements comme celui-là, mais je préfère ne pas en parler." En partant, je lui ai demandé si j'avais sa bénédiction pour le raconter. Il me répondit : "Eh, laisse cela, mon cher." »

*

Le métropolite de Xanthi, Mgr Pantéléimon, fut le témoin visuel des faits suivants : « Les Matines avaient déjà bien commencé, alors que j'avais passé la nuit dans la calyve de la Panagouda. Nous lisions l'office dans la chapelle du *kellion*. En tant que prêtre, je célébrais la liturgie et l'Ancien Païssios chantait. Puis, eut lieu la Divine Liturgie, et le moment de la communion arriva. L'Ancien s'approcha avec beaucoup de piété et de réserve pour communier aux très purs Mystères. Lorsqu'il se pencha, il retira son bonnet, libérant ses cheveux. Stupéfait, je constatai que son visage, reflétant une transformation divine, était devenu lumineux. Il irradiait une lumière joyeuse et vive ! Spectacle inattendu pour moi, qui me transmettait intérieurement la douceur de cette divine lueur. Je n'ai rien voulu dire. J'ai conservé dans ma mémoire, comme un cadeau de Dieu, l'image de son visage radieux s'apprêtant à recevoir le Seigneur de gloire, et je la transmets, car elle n'appartient pas à mon insuffisance, mais à tous ceux qui attendent une consolation du lumineux visage de l'Ancien. »

L'Ancien avait dit un jour : « Je connais beaucoup de gens qui, au moment de la communion, pourraient rayonner à ce moment. Mais Dieu ne le permet pas, sans doute parce que les autres qui alors les verraient en seraient envieux. » Peut-être que derrière ces « beaucoup » s'inclut-il lui-même ? Car, à d'autres reprises aussi, on l'a vu rayonner de lumière au moment de la sainte communion.

*

Deux mécaniciens de l'armée de l'air rendirent visite à l'Ancien. Celui-ci leur demanda :

« Où allez-vous loger ?

Ils ne purent se rappeler le nom du monastère en question.

— Bon, cela va vous revenir. Quelle est votre profession ?

— Mécaniciens dans l'armée de l'air.

— Je connaissais moi aussi un mécanicien que l'on appelait Xénophon.

Et l'Ancien baissa la tête.

— Ah oui ! C'est au monastère de Xénophontos que nous devons loger, répondirent-ils. »

Il était deux heures de l'après-midi, et le soleil brillait. L'un de ceux qui raconta cet événement, vit une auréole autour de la tête de l'Ancien, qui était plus lumineuse que le soleil ! En partant, à peine s'étaient-ils éloignés de la porte, il demanda à son collègue :

« Dis donc Georges, je voudrais te demander quelque chose.

— Quoi donc ? A propos de l'auréole ? »

*

Témoignage du hiéromoine Étienne, de la skite roumaine de Lakkou, à la Sainte-Montagne : « C'était la deuxième fois que j'allais voir l'Ancien, c'était durant l'automne 1993, avec le Père Dosithée le Roumain. Nous passâmes par la porte de derrière, il y avait beaucoup de monde dans la cour. L'Ancien, debout, discutait avec quelqu'un et il nous tournait le dos. Dès qu'il nous entendit marcher, il tourna son visage vers nous pour nous regarder. Mais qu'avions-nous en face de nous ? Je vis son visage devenir

lumineux. On voyait son visage, mais baigné par la lumière. Devant ce spectacle inattendu, je me suis arrêté, tandis que mon cœur débordait d'amour et de joie. L'Ancien semblait très doux. Je n'avais jamais ressenti un tel amour. Puis, son visage retrouva son état normal. »

*

Témoignage du moine Alypios, de Sainte-Anne : « Il y avait la tonsure d'un moine au *kellion* voisin de Saint-Jean-le-Théologien. L'Ancien Païssios était présent. Je me trouvais à côté de lui. Au moment de la communion, alors que c'était lui qui chantait, je l'ai regardé et j'ai vu sa tête briller comme une lampe. Je ne pouvais pas le regarder ! Cela dura quelque temps. »

*

Témoignage d'un clerc anonyme : « Lors de ma première visite au petit *kellion* de l'Ancien, alors que je ne l'avais jamais vu auparavant et sans le connaître, je me suis arrêté un peu devant sa fenêtre, alors qu'il était en train de prier. Je l'ai entendu parler et en plus d'une voix forte. Cela ressemblait plus à une discussion et à un dialogue qu'à un monologue. Je l'ai vu, littéralement baigné par une lumière bleutée. Plus précisément, un rayon bleuté le recouvrait entièrement. En même temps, ses dimensions étaient plus grandes que celles qu'il a naturellement. Son visage aussi était transformé, lumineux et en tout cas agrandi. En voyant ce spectacle, je n'ai pas reconnu le Père Païssios, bien qu'il y ait moins d'une heure que je l'eusse vu, quand je constatai qu'il n'y avait personne d'autre que lui dans son *kellion*. Après ces événements, plus je m'éloignais de la calyve de l'Ancien, plus je me rendais compte quel grand don m'avait été accordé, et cette constatation me donnait un sentiment de joie et de douceur. »

*

Témoignage du Père P. L. : « En 1992, nous avions une agrypnie* dans le *kellion* du Père Grégoire. J'étais alors laïe. Au moment de l'Hymne des Chérubins, je vis soudain se déverser une forte lumière qui venait de derrière moi. Je me retournai et je vis alors le visage de l'Ancien Païssios qui était dans la lumière, qui irradiait de la lumière. Juste derrière moi se trouvait le Père Isaac. Il me dit : "Regarde devant toi !" Je lui demandai spontanément: "Où est le devant?" J'avais perdu le sens de l'orientation, j'étais stupéfait. La lumière dura jusqu'à la Grande Entrée. J'étais dans l'admiration et l'étonnement et des larmes de componction ruisselaient sur mon visage car moi, pécheur, j'avais été jugé digne de voir cela. »

*

Bien que l'Ancien ait vu la gloire de Dieu et ait contemplé La lumière incréée qui, à plusieurs reprises rayonna aussi à l'extérieur de lui, lui-même faisait tout ce qu'il pouvait pour dissimuler ces états spirituels et n'en parlait pas. Quelqu'un l'interrogea au sujet de la Lumière incréée. Suivant sa manière plaisante, il répondit : « Moi, je n'ai qu'un poêle dans mon *kellion*, et il est bâti. »

CHAPITRE III. SA CONTRIBUTION

1. Maître du désert.

L'Ancien a vécu toutes les formes de la vie monastique : cénobitique*, idiorythmique*, dans un monastère du monde³⁵³, dans le désert, dans une skite, seul dans une calyve. Il est passé par l'obéissance, a été pétri par la tradition des anciens Pères et a acquis une grande expérience. Par humilité, il ne désira recevoir aucune dignité et par sensibilité spirituelle il ne fonda pas de communauté. En expliquant les raisons, il disait : « Si je prends un disciple, il faudra que je lui consacre deux heures par jour. Mais, avec les gens que je reçois, puis-je disposer de mon temps ? Quoi ? Devrais-je prendre quelqu'un pour en faire un garçon de café ? » Mais malgré cela, il se révéla être un Maître du désert et un enseignant de la pratique de la vie monastique. À elle seule, sa vie étonnante, son exemple, guident et édifient sans paroles. En outre, l'Ancien parla, écrivit, défendit et illustra la divine institution du monachisme, qui constitue une réserve spirituelle pour l'Église.

L'Ancien aida bien des jeunes à devenir moines. Quand ils renonçaient au monde, ils lui demandaient dans quel monastère ils devaient aller, bien que beaucoup eussent demandé à demeurer avec lui. Le Père Païssios aida chacun avec discernement à trouver l'Ancien qui lui convenait et, par la suite, à affermir leurs vocations et à progresser. Son discours aussi pratique que plaisant, calmait, consolait, résolvait les doutes et dissolvait leurs tentations. Alors, ils partaient renouvelés, soulagés, prêts pour de nouveaux combats. De toute la Sainte-Montagne, les moines, les Anciens et les ascètes accouraient auprès de l'Ancien, y compris des higoumènes. C'était « l'entraîneur des moines³⁵⁴ », parce qu'il pouvait « supporter et guérir leur pensée ». Il fut l'un des facteurs, caché quoique fondamental, du renouveau monastique contemporain de la Sainte-Montagne.

Beaucoup de moines et d'higoumènes de monastères du monde venaient

353 C'est-à-dire situé à l'extérieur de la Sainte-Montagne.

L'Aleiptès ton monachôn. Le terme *aleiptès* désigne en fait la personne chargée d'oindre les athlètes d'huile avant les combats de l'amphithéâtre. Ce terme est passé dans la tradition chrétienne pour désigner les fidèles qui se rendaient auprès des martyrs, et aussi des néo-martyrs de l'époque turque, pour les encourager à rester ferme jusqu'à la fin.

également le voir. Il restait parfois en relation épistolaire avec eux. Il ne l'avait pas recherché ; au contraire, il évitait de prendre des moines et des monastères sous sa direction spirituelle. Il ne voulait pas avoir l'air d'un Ancien, mais il conseillait fraternellement et humblement tous ceux qui le lui demandaient, pour leur édification spirituelle. Il n'ambitionnait pas d'augmenter le nombre de ses enfants spirituels. C'est en fonction des circonstances, par devoir, par nécessité spirituelle, ou conformément à un dessein divin, et toujours avec difficulté, qu'il accepta d'aider des communautés monastiques nouvellement fondées dans le monde. Comme un architecte spirituel expérimenté, il leur donnait une règle, leur insufflait un esprit monastique et contribuait ainsi à créer une tradition ascétique. Sous sa direction spirituelle, les hésychastes* augmentèrent rapidement et maintenant portent des fruits spirituels ainsi qu'il le souhaitait : « Ayez vos portes et vos bras ouverts, soulagez spirituellement les hommes. Maintenant, ils sont à la recherche de quelque chose d'autre, et s'ils ne le trouvent pas ici, dans les monastères, ils repartiront. »

Sommairement, l'idéal monastique de l'Ancien était celui-ci : « Que les moines accomplissent leurs devoirs monastiques, mais qu'ils acquièrent aussi un esprit monastique, une conscience monastique, un mode de vie et un style monastiques. Qu'ils affrontent les événements spirituellement, car, autrement, ils ne seront pas heureux, pas même un seul jour. Qu'ils prennent soin en premier lieu de travailler sur leur âme et qu'ensuite, petit à petit, ils s'occupent des travaux de construction. Cela ne les fatiguera pas, et aura, de plus, l'avantage de sanctifier ces travaux. Le but du moine, c'est la purification de son cœur. Qu'il devienne aussi sensible que la feuille d'or dont se sert l'iconographe pour recouvrir le fond des icônes, et qu'il prie pour le monde entier. Nous venons au monastère pour mener une vie spirituelle et pour aider spirituellement tous les hommes. »

2. Mission depuis le désert.

L'Ancien ne transigea jamais sur la question de l'hésychia ou de la mission. Ainsi qu'il se définit lui-même, c'était un moine hésychaste. Lors d'une discussion sur la mission et l'hésychasme*, l'Ancien dit : « Chacun suit sa vocation propre. Moi, c'est le désert que j'ai aimé. » Cependant, bien qu'il fût hésychaste, il accomplissait un travail apostolique depuis le désert. Il priait pour le salut de tous. Il désirait que tous les hommes connaissent Dieu. Bien que moine, durant toute sa vie, il annonça le Christ. La grande grâce qui lui fut accordée, « ne le fut pas en vain³⁵⁵ ».

Il accomplit une œuvre apostolique depuis le désert. Il aida une multitude de personnes. En ce sens, P Ancien était ascète et missionnaire. Sa mission

découlait de la profusion de son amour pour le monde, de la « surabondance³⁵⁶ » de la grâce divine. Il ressemblait à un homme qui, spirituellement riche, avait la capacité de nourrir beaucoup d'affamés. Il ne partit pas de la Sainte-Montagne pour enseigner, ni se chargea de missions dans des continents lointains. Il resta dans le désert en pratiquant l'ascèse, et Dieu lui amena des hommes venus des cinq continents. Sa contribution missionnaire fut fondamentale et efficace, car elle jaillissait de l'ascèse et elle l'accompagnait.

La principale contribution de l'Ancien, ce fut son exemple lumineux. Celui-ci à lui seul constitue un enseignement très élevé et une mission. Il se manifesta comme un modèle : après qu'il se fut défait du vieil homme, il rendit lumineux le « selon l'image » (cf. Gn 1, 27), se fit imitateur du Christ, « modèle pour les fidèles³⁵⁷ », image vivante de la beauté originelle. Il entérina l'Évangile et corrobora par son existence les événements surnaturels de la Bible. Cet exploit constitue son apport essentiel, lequel a une valeur pérenne, car c'est par lui que tout ce qu'a dit, fait, ou contribué à faire l'Ancien, a reçu validité et grâce. Car tout ce qu'il disait, il avait commencé par le vivre lui-même.

Comme une colonne de lumière, il menait à la connaissance de Dieu et aux combats spirituels. Il révélait Dieu aux hommes. Il prouva que Jésus-Christ est « hier et aujourd'hui, le même, ainsi que pour les siècles des siècles³⁵⁸ », et qu'il distribue Sa grâce avec largesse à ceux qui en sont dignes. De même, son héritage écrit constitue une proclamation permanente et une aide essentielle pour les moines comme pour les laïcs.

L'Ancien se réjouissait quand quelqu'un lui disait qu'il voulait devenir missionnaire, et il l'aidait à devenir un missionnaire authentique. Expriment la vraie conception orthodoxe de la mission, il considérait qu'il était indispensable de commencer par soi-même. Il faut d'abord se sanctifier soi-même pour sanctifier les autres. Nous sommes nous-mêmes destinés à être le fondement de l'action missionnaire. Si celui-ci s'effondre, tout l'ouvrage est menacé. Par conséquent, il est indispensable que l'homme reçoive la grâce pour être sanctifié. Dès lors, commence aussi son activité missionnaire fondamentale.

Il disait : « Un esprit de mission non-orthodoxe a pénétré aussi parmi nous. Nous ne prenons pas en compte notre ego qui est couvert de blessures et d'immondices, mais nous nous demandons comment nous allons sauver les autres. Cette légèreté spirituelle est un obstacle pour le moine. Tandis que si nous commençons par nous-mêmes, ce qui constitue un ouvrage interminable, si nous nous tournons vers notre intériorité, alors les autres aussi seront aidés. Une moniale russe, en Terre Sainte, au monastère de Sainte-Marie-Madeleine, a prêché par sa présence et son silence ; elle a transmis ainsi la grâce divine. Il

356 Jn 10, 10.

357 1 Tm 4, 12.

358 He 13, 8.

suffisait de la voir pour recevoir un enseignement. Je lui ai même donné mon chapelet. »

Un jour, quelqu'un lui demanda sa bénédiction pour travailler comme missionnaire à l'étranger, et l'Ancien lui répondit : « Pour que quelqu'un devienne missionnaire et ait des résultats positifs, il faut qu'il soit saint. Il ne suffit pas de savoir conduire une voiture ou d'autres choses du même genre ; il faut faire des miracles ! Quand, par exemple, le missionnaire rencontre un sorcier au coin de la rue, il faut lui faire un miracle, pour que le malheureux croie au Christ. ». A un autre missionnaire connu, il dit de vivre d'abord plusieurs années dans un monastère avant de devenir missionnaire. Il disait : « Il y a des chasseurs qui parcourent des montagnes et des vallées, mais qui ne trouvent que peu de gibier. Mais il y a aussi d'autres chasseurs, plus intelligents. Ceux-ci se mettent à l'affût près des sources et attendent sans faire de bruit. Tout le gibier assoiffé vient se désaltérer et pan ! pan !, il remplit sa gibecière. Le monastère est la meilleure façon d'avoir une vie spirituelle, et aussi le meilleur lieu de pratiquer la mission. Les gens, de nos jours, sont très assoiffés et vont venir au monastère d'eux-mêmes, lorsqu'ils le désirent, sans subir de pression. »

Il recommandait : « Quand nous avons un prêtre pieux qui aime l'ascèse, il ne faut pas l'envoyer dans le monde sous prétexte que nous en avons besoin. Quand nous avons une pomme de terre, il faut la planter pour en avoir d'autres et non pas la manger tout de suite. »

La majeure partie de ses visiteurs était constituée par des laïcs. De par sa longue fréquentation de leurs problèmes, il avait acquis une grande expérience. Comme un médecin expérimenté, il savait comment guérir leurs maladies spirituelles. Sans partialité, il donnait la priorité à certaines catégories de personnes. En premier lieu à ceux qui étaient spirituellement nécessaires, tout en étant malades ou souffrants.

Par la suite, il essaya d'aider la constitution de familles véritablement chrétiennes. « Le fruit de mon existence, témoigne un chef de famille, c'est que j'ai rencontré le Père Païssios. Il a fait de moi un homme et il m'a aidé à fonder une bonne famille. » Il considérait qu'une bonne famille était une grande affaire. Alors que, au contraire, « l'origine de tous les problèmes se trouve souvent dans la famille. Un tas de problèmes tirent leur origine d'une famille en décomposition. »

Il conseillait aux couples de mener une vie spirituelle, d'avoir le même père spirituel et d'enseigner aux enfants la piété par leur exemple. Il disait : « L'éducation qu'une mère donne à son enfant lorsqu'il est petit est très importante. Car c'est en fonction de l'éducation que l'enfant a reçue lorsqu'il était petit qu'il se développe pendant le reste de son existence. Et si quelqu'un devient un saint et va au Paradis, il le doit beaucoup à sa mère. C'est pourquoi lorsque, là-bas, nous verrons des mères se situant à un niveau plus élevé, n'en

soyons pas surpris. Car, par exemple, si une mère a quatre enfants et que ses enfants reçoivent un 8 au Paradis, ne sont-ils pas chacun redevable d'un 2 à leur mère qui leur a été si utile ? Et, pour elle, 4 fois 2 font 8. Plus au moins 2 en raison du mal qu'elle s'est donnée pour eux, la voilà avec la meilleure note au Paradis, à la première place. »

Il considérait que les parents ne devaient pas avoir un esprit mondain, mais doivent vivre dans la simplicité, en limitant les dépenses inutiles et les signes extérieurs de richesse. Il insistait sur le fait que les relations avec d'autres familles chrétiennes sont très profitables. Quant à l'éducation des enfants, il conseillait aux parents « pour que les enfants puissent suivre la bonne voie, il faut beaucoup de prière. Il ne convient pas de leur témoigner trop d'affection, pour qu'ils ne deviennent pas des enfants gâtés et des effrontés, ni non plus trop de sévérité, car alors ils deviendront des révoltés. Le secret consiste à savoir jusqu'où il faut leur serrer la vis. Et les enfants ne doivent pas contester les adultes. »

Il s'occupait plus particulièrement des jeunes pour qu'ils puissent trouver leur voie, qu'ils vivent près de Dieu, et qu'ils aient du respect et un idéal. Un riche lui demanda sa bénédiction pour faire une fondation, l'Ancien lui dit alors : « Occupez-vous donc un peu des jeunes. » Alors, suivant sa recommandation, il créa une fondation pour aider les jeunes infirmes. Il aidait aussi ceux qui avaient des responsabilités. Non pas par flatterie ou par intérêt, mais pour qu'ils puissent, à leur tour, honorablement et consciencieusement aider les autres en raison de leur haute position.

Parmi les efforts déployés par l'Ancien pour venir en aide à ses frères qui luttent dans le monde, on peut signaler le fait qu'il essaya d'écrire un livre en prenant des exemples parmi des laïcs vertueux. Il avait commencé à l'écrire, mais sa dormition le laissa inachevé. Il disait : « Aujourd'hui, au lieu de s'attaquer aux défauts (c'est-à-dire de souligner les péchés) des gens, il vaut mieux mettre en avant les exemples de chrétiens vertueux. Et, heureusement, il y en a suffisamment. J'en connais beaucoup. Ceux-ci ont atteint la pureté du cœur, et comme le verbe de Dieu est pur, ils comprennent l'Évangile et peuvent faire preuve d'une illumination divine. Par leur pensée, ils ne nuisent qu'à eux-mêmes » (c'est-à-dire qu'ils donnent toujours raison aux autres, et se condamnent eux-mêmes). L'Ancien, sans être un travailleur social ou un missionnaire, depuis le désert aida beaucoup de gens, y compris pour la mission à l'étranger. Faisant allusion à la diffusion de l'Évangile, il disait : « Le temps viendra où beaucoup de gens auront soif de connaître le Christ et l'Orthodoxie. C'est ainsi que l'Évangile sera annoncé au monde entier. »

3. Sorties dans le monde.

Comme cela a été dit, l'Ancien fit la connaissance, à l'hôpital, déjeunes

filles s'intéressant au monachisme. Par reconnaissance pour leur contribution à son rétablissement, il les aida spirituellement, et c'est ainsi que fut fondé le saint hésychastère de Saint-Jean-le-Théologien à Souroti. Par la suite, il se rendit au monastère, quand c'était nécessaire. Plus tard, il se fixa de sortir deux fois par an de l'Athos, une fois à l'automne et une autre après Pâques. « Comme j'ai assumé une responsabilité, je ne peux pas ne pas venir », disait-il. C'était la principale destination de ses sorties, pour aider spirituellement les sœurs du monastère. Il avait aussi pris sous sa direction spirituelle le monastère de moniales du Précurseur au village de Métamorphosi en Chalcidique et, occasionnellement, il se rendait dans d'autres monastères. Au début, il fut confronté à un dilemme. Un jour, à peine de retour à l'Athos, venant de Souroti, sa pensée lui dit : « Pourquoi est-ce que je me mêle des affaires des moniales ? » Puis, il fit le rêve suivant : « Je me trouvais à la table d'un monastère, où se trouvaient de grands saints qui étaient moines ainsi que l'higoumène qui venait de Cap-padoce. J'avais moi aussi une place devant lui. Tout d'un coup, l'higoumène agita une clochette et dit au lecteur : "Arrête ta lecture. Nous allons chanter, parce que nous avons ici quelqu'un qui a des pensées" [en disant cela, l'Ancien sourit]. Ils commencèrent à chanter quelque chose qui ressemblait à une marche, dont les paroles répondirent à mes pensées et les calmèrent. »

Le manque d'empressement de l'Ancien à sortir dans le monde, et le fait que ses déplacements résultaient de son amour et de son obéissance, pour lesquelles il sacrifiait sa chère *hésychia*, apparaît dans le récit suivant : « Un jour, j'ai reçu une lettre me demandant de sortir dans le monde pour venir en aide à quelqu'un. C'était un cas grave. Mais je ne voulais pas y aller. Je pris mon chapelet, et je suis monté pieds nus jusqu'au sommet de l'Athos pour y prier et pour que Dieu me donne une certitude intérieure sur ce qu'il convenait de faire. Je revins des heures plus tard, couvert de plaies et sans aucune certitude intérieure. Intérieurement, je me sentais très mal. Alors je décidai d'aller voir un Ancien (le Père Tykhon) pour lui demander conseil. Il me dit qu'il fallait que j'y aille et que je sorte dans le monde. Derechef, je ne le voulais pas. En rentrant dans ma calyve, j'y trouvai une nouvelle lettre qui disait qu'il suffisait que je leur écrive une lettre, et que tout rentrerait dans l'ordre. Je retournai voir l'Ancien et je lui parlai de la lettre. "Non, me dit-il, il vaut mieux que tu y ailles, pour qu'ils te voient et que tu leur parles." Je décidai d'obéir et d'y aller. Aussitôt, le poids qui pesait sur moi disparut, et la grâce de Dieu vint. Dieu veut que nous prenions conseil auprès des autres dans la mesure du possible. »

Au début, lors de ses sorties, il restait dehors environ une semaine, plus tard, il resta davantage. Il se hâtait de revenir dans son *kellion*. Une fois, il rendit visite à un monastère qu'il connaissait à Corfou. La nuit tomba, et il n'alla pas dormir : il vit les sœurs, les aida autant qu'il put, et repartit au matin.

Beaucoup de gens, en apprenant qu'il se trouvait à Souroti, se hâtaient de venir lui demander conseil et prendre sa bénédiction. Ils transportaient avec eux des malades et des affligés, qui attendaient leur tour pendant des heures.

Les dernières années, le nombre de fidèles qui venaient le voir dépassait les dix mille. Ils accouraient de tous les coins de la Grèce et de l'étranger, y compris de la lointaine Australie. Une affluence de gens telle, qu'elle constitue un phénomène rare dans les chroniques ecclésiastiques. Beaucoup d'hommes politiques « qui attirent les foules » et d'« agitateurs » pourraient prendre ombrage de cette affluence, eux qui dépensent beaucoup d'argent en publicités et informations pour attirer les gens.

Au contraire, l'Ancien, lui, sortait sans faire de bruit de l'Athos, terminait rapidement ses affaires et évitait les gens dans la mesure du possible, mais quelque chose électrisait et attirait les gens vers de lui. C'est pourquoi, c'était en général pour lui une peine et une souffrance que de rester debout à discuter avec une file interminable de gens, tout en étant le plus souvent tourmenté par des problèmes de santé. Et, alors qu'il secourut tant de gens, et que tant de miracles se produisaient, lui-même considérait que ses sorties étaient un écart, qu'il faisait par économie, de sa principale mission, qui consistait à prier pour le monde. « Être présent dans le monde est dangereux pour nous. Mais si Dieu nous manifeste, c'est différent, parce qu'alors la grâce nous précède et nous protège. »

Quand il revenait à son *kellion*, il disait avec humilité : « Mon âme est en friche, comme la cour de mon *kellion*. » Pour nettoyer son esprit des impressions et des représentations, et pour retrouver son rythme, il célébrait les Vêpres dans sa chapelle, non pas avec le chapelet, mais en chantant l'office canonique. Il disait : « Bien que je sorte de la Sainte-Montagne pour une raison spirituelle, et pas pour moi-même ni parce que cela me fait plaisir, lorsque je reviens, il me faut trois ou quatre jours pour reprendre mes esprits et reprendre mon emploi du temps. »

Il restait de marbre devant les honneurs et l'adulation des hommes. « Je me dégoûte, dit-il un jour. Qui suis-je pour que l'on me témoigne tant d'honneur ? Je suis un bon à rien, c'est pourquoi je me suis dit que j'allais arrêter et revenir sur l'Athos. »

Si, de temps en temps, il mentionnait quelques événements ou guérisons, c'était surtout pour insister ou enseigner quelque chose. Lui-même faisait attention à son combat, pour que le moine ne se perde pas et ne cesse son contact avec Dieu. Il s'appliquait à tout oublier des choses du monde. Mais il n'oubliait pas les hommes qui souffraient. Il transportait leur souffrance et leurs problèmes à la Sainte-Montagne, pour ensuite les transmettre à Dieu dans sa prière. Les miracles de l'Ancien qui se produisirent lors de ses sorties sont extrêmement nombreux. On en mentionnera ici quelques-uns à titre indicatif, parmi tous ceux qu'il nous raconta ou que nous racontèrent d'autres témoins

dignes de foi, pour montrer de quelle façon il venait en aide aux gens.

*

L'Ancien raconta : « Un jour, en 1976 ou 1977, alors que j'étais sorti à Souroti, j'ai demandé aux sœurs : "Comment cela va-t-il avec l'eau?" Elles me répondirent : "Gloire à Dieu, nous en avons." Je leur dis : "C'est bien que vous en ayez, mais est-ce que vous demandez que le monde en ait ? (il y avait cette année-là une grande sécheresse). Nous allons faire une veillée et nous prierons pour qu'il pleuve." Effectivement, elles prièrent, il plut et les semailles furent sauvées. Alors les cultivateurs se réjouirent de la bénédiction que Dieu leur avait envoyée. Je demandai et l'on me dit qu'il avait plu jusqu'en Thessalie. »

*

Il rapporta une autre fois : « J'ai fait un signe de croix sur une femme cancéreuse avec les reliques de saint Arsène. Quelques jours plus tard, j'ai reçu une lettre d'elle me remerciant, parce qu'elle allait bien et demandait à connaître le nom du saint en question. »

*

Une femme particulièrement pieuse, une vraie servante de Dieu, habitant Thessalonique, avait été atteinte par le cancer. Elle avait fait beaucoup de thérapies, mais le mal progressait. Les métastases s'étaient répandues jusque dans les os. Elle vint voir l'Ancien à Souroti. Dès qu'elle eut reçue sa bénédiction, elle lui demanda avec angoisse : « Géronde, je vais me rétablir ? » Il répondit négativement. La malade éclata en sanglots. Puis il lui parla en particulier pendant assez longtemps, il la consola et la prépara à sa dormition prochaine. Elle partit calme et sereine, sachant qu'elle allait rapidement quitter cette vie et que son itinéraire serait certes pénible, mais bienheureux, et c'est ce qui se produisit.

*

Quand l'Ancien vivait dans son *kellion* de la Précieuse-Croix, quelques connaissances l'invitèrent à sortir dans le monde pour leur venir en aide. Une possédée avait mis en émoi les gens dans la ville où elle vivait. Elle faisait diverses révélations. Quelques-uns, la croyant charismatique, donnaient foi à ses paroles, et il régnait une grande confusion. L'Ancien ne refusa pas d'aller sur place, il demanda juste d'avoir la bénédiction de l'évêque local, car sans sa bénédiction, il n'irait pas. Ils intervinrent aussitôt, et l'évêque lui envoya une invitation. Il sortit, clarifia les choses, et le diable fut couvert de honte. L'assurance que l'Ancien avait du succès de sa mission fit grande impression. Une autre fois, sur une invitation par un monastère, il écrivit à une connaissance : « Pas d'invitation officielle, car outre le fait qu'elle ne convient pas à ce que je suis, même si j'étais un lettré plein de capacités, je la refuserais aussi (si j'avais le peu de jugeote que j'ai et si je n'étais pas fou). »

*

Témoignage de M. Chrysostome Papatirios, médecin à Thessalonique : « La femme de Christos X., représentant d'une société pharmaceutique, était

presque paralysée à la suite d'une sclérose en plaques. À l'automne 1989, ils allèrent voir l'Ancien au monastère de Souroti. Ils voulaient recevoir sa bénédiction et qu'il consolât la malade. Quand vint son tour, son mari la tenait sous les aisselles, et ils se demandaient comment ils allaient monter l'escalier. C'est alors qu'ils entendirent la voix de l'Ancien qui venait de l'intérieur : "Assieds-toi donc là, chère Évangelia. Ne te fatigue pas, c'est moi qui vais venir..." Cela sans les voir et sans les connaître. Puis, ils discutèrent et partirent très apaisés et consolés. »

*

Témoignage de Jean X. : « Ma femme est allée en pèlerinage à Jérusalem et là, pour la première fois, elle entendit parler de l'Ancien Païssios. Plus tard, lorsque l'Ancien partit à Souroti, elle alla le voir pour lui exposer son problème. Elle était très contrariée de la chute de ses cheveux. L'Ancien lui dit : "Ne sois pas chagrinée, va et sous peu un peigne ne pourra y passer." Effectivement, deux ou trois mois plus tard, ses cheveux devinrent très drus. Cet événement m'impressionna, et je suis allé à la Sainte-Montagne pour rencontrer à mon tour le Père Païssios. Il me prit par la main et me dit : "Voilà dix ans que tu t'es confessé"³⁵⁹." J'avais effectivement dix ans à confesser et, lui obéissant, je suis allé me confesser. »

*

Témoignage de Sophie Papadopoulos, de Thessalonique : « En décembre 1987, alors que j'étais âgée de sept ans, tous mes cheveux tombèrent. Les diagnostics des médecins varièrent, depuis l'assurance qu'ils allaient repousser et être blancs, jusqu'à l'affirmation qu'ils ne repousseraient jamais. Je suivis de nombreuses et laborieuses cures sans résultat et, à chaque fois, mon désespoir était grand. Mon père rendit visite au Père Païssios à la Sainte-Montagne. Celui-ci lui conseilla de jeûner en compagnie de son épouse et de moi-même, dans la mesure du possible. Il lui dit également : "Dieu conserve les cheveux de ta fille à la Caisse d'Épargne et Il les rendra avec intérêt : ils seront abondants, noirs et bouclés." Les paroles de l'Ancien me rendirent joyeuse et pleine d'espoir.

Par la suite, j'ai rencontré l'Ancien à Souroti. J'étais assise sur le plancher et j'avais posé ma tête sur ses genoux. Il me caressait la tête en me disant que sa main brossait mes cheveux. (Effectivement, moi aussi il me semblait à ce moment-là avoir les cheveux coupés à ras, et sa main me semblait passer sur eux, alors que ma tête n'était même pas couverte de duvet et était totalement lisse.) Son sourire lumineux est resté pour moi inoubliable, ainsi que sa caresse sur ma tête. La confiance qu'il m'avait donnée était indescriptible. Il me conseilla de jeûner tous les mercredis et tous les vendredis et de communier. C'était le jour le plus béni de ma vie. En 1996, apparurent mèche par mèche tous mes cheveux, et ils étaient « abondants, noirs et bouclés », comme l'avait

359 C'est-à-dire : cela fait dix ans que tu ne t'es pas confessé.

dit l’Ancien. Il vaut la peine de remarquer que, lorsque plusieurs années plus tard, je rendis visite à l’endocrinologue qui me suivait, dès qu’elle me vit elle pleura et reconnu qu’un miracle s’était produit, parce qu’elle-même ne croyait pas que mes cheveux pousseraient et ne faisait que nous donner du courage. »

Témoignage de M. Z. : « C’était en novembre 1992. Mon mari P. avait encore de graves problèmes postopératoires. En juin de la même année, il avait été opéré en Allemagne, pour la troisième fois, d’un adénome de l’hypophyse. Sa vision ne s’était pas rétablie, il était tourmenté par de terribles torpeurs et, surtout, il était psychologiquement déprimé. Le docteur, inquiet de son état, prépara son hospitalisation d’urgence à l’hôpital Hippocrate. Le 7 novembre 1992, nous rendîmes visite à l’Ancien à Souroti. Pendant la veillée, une moniale vint et nous conduisit chez l’Ancien. C’est remplis d’angoisse, de pitié et de crainte que nous nous trouvâmes en face de lui ; il était assis sur un petit sofa. Il se leva aussitôt, nous embrassâmes sa sainte main, et je lui dis :

“Père, moi et mon mari nous avons de graves problèmes de santé. Nous vous en prions, nous avons besoin de votre aide. Pour ma part, il y a à peu près un an, j’ai été opérée de la poitrine.

— Et alors, qu’est-ce que l’on t’a dit ? Est-ce cancéreux ?

— Pour me faire tout ce que l’on m’a fait - chimiothérapie, séances de rayons -, il est évident que ça l’est.

— Laisse-les dire”, me répondit-il d’une voix forte, pleine d’assurance.

Je n’oublierai jamais cette phrase. C’est elle qui m’encouragea et continue de m’encourager jusqu’à maintenant. C’étaient les paroles d’un saint charismatique.

“Permettez-moi maintenant de vous parler aussi de mon mari, continuai-je. Il a subi trois opérations du crâne, et il continue de souffrir.

— Eh, ce n’est pas grave du tout.”

Il prit un peu d’huile dans la veilleuse, lui fit un signe de croix sur le front, lui donna à embrasser la croix et lui conseilla de communier. “Laisse-la ; c’est elle qui s’occupe de tout”, lui dit-il pour terminer, faisant allusion à moi qui avais été prise de panique et qui avais mis les affaires sens dessus dessous. Puis, je poursuivis :

“Mon Père, nous avons aussi un ami qui est allé à Londres pour une greffe et qui souffre, le malheureux.

— Comment s’appelle-t-il ?

— Stavros.”

Nous ne dûmes rien de plus au sujet de cet ami. Il nous donna quatre petites croix en bénédiction, ainsi qu’un chapelet pour moi. Nous sortîmes de sa petite cellule, nous étions devenus d’autres personnes, soulagées, nous volions, nous étions pleins d’optimisme.

Ce qui m’impressionna, et reste gravé dans ma mémoire, c’est son visage. Pendant tout le temps où nous discutons de nos problèmes, son visage brillait,

il était gai, il avait un ton enjoué, on aurait dit que nous parlions de choses joyeuses. Ses yeux brillaient d'une lumière qui ressemblait à la lumière que donnent les iconographes aux visages des saints. Mais, dès l'instant où je mentionnai notre ami, son visage changea ; de joyeux, il devint sévère. Mon mari le constata également. Un père confesseur, à qui nous racontâmes cela et qui connaissait l'Ancien, nous dit que pour nous tout irait bien, mais que pour notre ami... Il laissa sous-entendre que notre ami ne se rétablirait pas. Effectivement, deux mois plus tard, notre ami mourut. Quant à nous, gloire à Dieu, grâce à l'aide du bon Père, jusqu'à aujourd'hui (2002) nous sommes en pleine forme. »

*

Mme Hélène Katsoulis, habitant Stylidos, témoigne : « Le 8 mai 1986, jour de la fête du monastère Saint-Jean-le-Théologien à Souroti, j'arrivai en compagnie de mon frère, Constantin Tsalagkas, habitant Stylidos. L'année précédente, on lui avait fait une opération très délicate et jusqu'à aujourd'hui difficile, pour une tumeur bénigne dans la tête. Durant sa convalescence, qui était assez difficile, il rencontra l'Ancien qui lui demanda s'il avait des enfants. Quand il apprit qu'il avait deux enfants, il lui dit : "Tu as encore des obligations. Il faut que tu vives, et tu vivras." Cette rencontre fut décisive pour la vie de mon frère. Avec l'aide de Dieu, grâce aux intercessions de l'Ancien Païssios, il est en vie et jouit d'une parfaite santé.

Depuis lors, il a une vénération particulière pour l'Ancien et il a recours à lui pour chaque moment difficile de son existence. »

4. Défenseur de la Tradition.

L'Ancien avait un amour inné et un profond respect des traditions ecclésiales qui furent instituées par les saints Pères d'autrefois. C'était, au bon sens du terme « un zélateur des traditions patristiques ». Il répugnait et condamnait toute tendance moderniste, comme l'abolition du vêtement des prêtres (le *rasori*), la traduction des textes liturgiques³⁶⁰, la réduction des jeûnes, etc. La tradition en général, et plus particulièrement la tradition athonite³⁶¹ dont il est question ici, constituait pour lui un sujet de prédilection.

360 Ici comprendre leur traduction en grec courant.

361 À la Sainte-Montagne, lieu béni de l'adoration perpétuelle de Dieu, sont conservés les plus précieux témoignages de cette tradition : la sainte ceinture de la Mère de Dieu, d'innombrables fragments de la Vénérable Croix, de saintes reliques, des icônes miraculeuses, des manuscrits, et bien d'autres souvenirs historiques. Parmi ces trésors, et ayant avec eux une valeur égale, il faut inclure aussi la thésaurisation millénaire de la tradition monastique. La tradition comme mode de vie, d'ascèse et d'adoration de Dieu. Tout ce que vécurent les saints Pères des déserts d'Égypte, du Sinaï, de Palestine, de Syrie mais aussi dans les monastères de Constantinople, de l'Olympe, de Bythinie est préservé jusqu'à aujourd'hui, non seulement dans les bibliothèques des monastères de la Sainte-Montagne, mais aussi dans l'architecture, dans la musique et dans les règles, sans oublier la

Depuis l'époque où il était un jeune moine, il recherchait des Pères qui étaient dans un bon état spirituel et qui respectaient la tradition monastique. Tout ce qu'il entendait ou apprenait à leur sujet, il essayait de le mettre en pratique dans son existence. Plus tard, il en mit par écrit une partie qu'il publia dans son livre : *Fleurs du Jardin de la Mère de Dieu*³⁶².

Souvent, lors des entretiens, il se référait à la tradition des pères de jadis, à la façon dont ils exerçaient l'ascèse et à la façon dont on la vivait aujourd'hui. Il disait : « Il faut que nous nous comparions avec les saints Pères, pour voir si nous respectons leur tradition, et non pas avec notre voisin, pour que nous en sortions plus traditionnels. Par exemple, quelqu'un a un mulet et dit : "Je suis plus traditionnel que celui qui a une voiture." Mais les pères de jadis transportaient tout ce qu'ils avaient sur leur dos, et ainsi ils harassaient leur corps et l'exerçaient à la vertu. » Il ajoutait : « Nous avons comme devoir de conserver la tradition, la simplicité et l'ascèse, pour que les plus jeunes qui viendront puissent y trouver de quoi se nourrir spirituellement. »

Il considérait la tradition athonite dans sa globalité. Il ne proclamait pas, d'une manière partielle, la tradition d'un Ancien, et ne faisait pas lui-même « école » en coryant en être le seul dépositaire ou la seule expression, tel un géant de la tradition athonite. Comme il s'était exercé pendant des décennies et qu'il avait bénéficié de l'enseignement de beaucoup d'anciens, il pouvait par la suite parler naturellement de cette tradition et la transmettre aux jeunes générations de moines. Il décrivait ainsi l'atmosphère régnant à la Sainte-Montagne lorsqu'il y arriva : « Jadis, ici, à la Sainte-Montagne, on voyait les *Apophtegmes des Pères du désert*¹ mis en pratique. On rencontrait aussi des fous pour le Christ et des saints, de simples Anciens spirituellement élevés, mais aussi certains qui se trouvaient dans l'illusion. Tandis qu'aujourd'hui nous avons une autre illusion, et l'on y rencontre des bonnes manières européennes. J'ai connu cette bienheureuse atmosphère de jadis, parce que, si je ne l'avais pas connue, je serais mort de chagrin. Mais c'est elle qui fait que je souffre de l'état actuel, quand je compare avec l'état d'alors. Alors, il y avait une incitation à devenir meilleur et à se livrer au combat spirituel, tandis qu'aujourd'hui, il y a une incitation aux choses mondaines. Je souffre, en

vie et l'ascèse des pères de la Sainte-Montagne. *L'hésychia*, et jusqu'à l'institution de l'*'abaton* (interdiction faite aux personnes de l'autre sexe d'y accéder), les saintes reliques, les objets et les manuscrits précieux, se retrouvent en d'autres lieux, sans doute encore plus vénérables (les Lieux Saints, le Mont Sinaï). Mais la tradition monastique ininterrompue depuis tant de siècles, vécue par tant de moines, et sous toutes les formes de vies monastiques, on ne la trouve nulle part ailleurs que dans la République athonite. À cet égard, la Sainte-Montagne est unique. Notre époque témoigne d'un véritable souci de restauration des monastères, par la restauration des fresques et par la conservation et la préservation des objets précieux. Mais existe-t-il aussi une volonté de conservation et d'épanouissement de la fragile tradition spirituelle de la Sainte-Montagne ?

³⁶² La traduction française a été publiée par le monastère Saint-Jean-le-Théologien de Souroti en 1997.

voyant un monachisme tiède et une politesse de façade. » Le monachisme est avant tout une tradition. Le jeune moine est instruit auprès d'un ancien, afin d'apprendre le mode de vie et d'ascèse que son guide spirituel a lui-même reçu des Pères antérieurs, et ainsi, en remontant d'un ancien à un autre, le courant de la tradition arrive jusqu'aux premiers Pères du désert. Le Père Païssios conseillait aux candidats à la vie monastique de se rendre ou dans un monastère ou auprès d'un Ancien ayant une connaissance pratique de la vie monastique, et non pas une connaissance livresque. Car, comme il disait : « Par soi-même, on n'apprend jamais rien. Regardez : ces chatons sont malins parce qu'ils sont éduqués par leur mère, alors que ³⁶³ cet autre, qui est orphelin, est comme perdu, il ne sait rien. » Par cette comparaison, il voulait souligner l'utilité de l'apprentissage.

Il poussait les nouveaux moines à se rendre auprès de vieux athonites pour discuter de questions spirituelles et à mettre leurs conversations par écrit. « Nous voyons que ceux qui ont écrit les recueils d'Apophtegmes ^{364 365}, l'*Histoire Lausiaque*³⁶⁵, n'hésitèrent pas à affronter des dangers pour aller consulter les Pères du désert. Alors que, aujourd'hui, on se déplace facilement, et que, de plus, on reçoit une collation ³⁶⁶. »

Il était très instructif de voir l'Ancien poser des questions à d'autres Anciens pratiquant l'ascèse, quel canon de prières ils suivaient, et comment ils combattaient, dans la seule intention d'en être édifié. Finalement, il s'accusait lui-même parce que, par rapport à ce que faisaient les autres, lui ne faisait rien, et que les autres faisaient des ascèses plus grandes. Il mentionnait souvent et toujours avec respect la tradition athonite. Il considérait qu'elle était non seulement précieuse, mais aussi fragile, tel un arbre qui tend à se dessécher et dont il ne reste plus que quelques rameaux qui soient vivaces.

Telle était en bref la position de l'Ancien à l'égard de la tradition ascétique et neptique* de la Sainte-Montagne. Une attitude faite de respect, d'une vie d'apprentissage, et de bien des combats pour la vivre et la transmettre sans altération aux jeunes moines.

Cela s'accompagnait d'une attitude négative vis-à-vis de l'esprit du monde, du mode de vie du monde, et de la conception sécularisée de l'existence. Il disait avec emphase : « Le pire de tout, c'est l'esprit du monde ³⁶⁷. » Il

363 Voir la note suivante.

364 Les différents recueils d'Apophtegmes des Pères du désert ont été traduits en français par l'Abbaye de Solesmes. Récemment, la collection « Sources Chrétiennes » (n° 387, 474, 498), a publié la collection systématique.

365 PALLADE D'HELENOPOLIS, *Histoire Lausiaque*, SO 75, Bellefontaine, 1999. On peut noter qu'il y a une certaine similitude entre la démarche de Pallade, qui ne voulait pas proposer un modèle unique mais laissait chacun libre de trouver sa réponse spécifique en Dieu, et celle du Père Païssios.

366 Allusion à la collation que, à la Sainte-Montagne, l'on offre à tout pèlerin arrivant.

367 S. Jean l'Évangéliste dit au sujet du monde : « N'aimez ni le monde ni rien de ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Car

considérerait que c'était le facteur principal du relâchement de la tradition monastique, et que celui-ci était susceptible de nuire au moine plus que le diable³⁶⁸. Naturellement, les choses mondaines ne conviennent pas aux moines et leur sont très nuisibles. Mais l'Ancien considérait que même les chrétiens qui vivent dans le monde ne doivent pas avoir un esprit mondain. Sa parole, « telle une vive flamme et un marteau qui brise un roc³⁶⁹ », distinguait et séparait ce qui est du monde et ce qui relève des moines, même là où d'autres les confondaient. Il avait une sensibilité rare sur cette question particulière. Avec tristesse, l'Ancien constatait « qu'aujourd'hui une influence du monde s'exerce sur le monachisme. Cela confirme ce que des prophéties ont dit, selon lesquelles, à la fin des temps, les moines se comporteront comme les laïcs, et que les laïcs se comporteront comme les démons. Mais il y a aussi des exceptions. » C'est pourquoi il conseillait : « De nos jours, à cause du relâchement du monachisme, il faut faire très attention pour ne pas être entraîné par le courant, parce que le mal se produit progressivement et alors on est entraîné sans s'en rendre compte. L'esprit du monde influence aussi les monastères. C'est-à-dire que le moine cherche à vivre confortablement, à se sanctifier en faisant le moins d'effort possible. »

Porteur et défenseur de l'authentique esprit patristique, il considérait que c'était une tentation nuisible et destructrice pour le moine, qui le conduisait à se détourner de ses devoirs spirituels, que de mettre un accent excessif sur les « aspects secondaires » du monachisme (le travail manuel, les bâtiments luxueux - non pas les besoins essentiels - les fêtes ostentatoires), la recherche du moindre effort, le goût pour le confort et la facilité.

Un jour, il fut sur le point de partir du Stomion parce que l'on voulait prolonger la route jusqu'au monastère et construire un chemin de fer aérien. Un autre, à sa place, se serait réjoui de cette facilité, mais les critères de l'Ancien étaient différents.

tout ce qui est dans le monde - la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la richesse - vient non pas du Père, mais du monde. Or le monde passe avec ses convoitises ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement» (1 Jn 2, 15-17). Les Pères, par le terme « monde », désignent d'une part les passions et le péché, mais surtout l'esprit mondain et l'adhésion et le souci des choses matérielles du monde, à propos desquelles ils nous mettent en garde : « N'aime en ton âme rien de mondain » (S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 7), parce que : « le monde est une prostituée qui attire à elle ceux qui la regardent et désirent sa beauté. Celui qui s'est laissé prendre et enlacer par le désir du monde, ne peut plus se délivrer de ses mains, tant qu'il ne s'est pas dépouillé de cette vie. C'est alors, quand le monde lui enlève tout, le laisse nu et le met à la porte de sa maison, que l'homme sait que celui-ci est un menteur et un imposteur. Mais quand il s'efforce de sortir des ténèbres de ce monde, alors même qu'il est enfoui en lui, il ne peut pas voir ses pièges. Ainsi, le monde tient en son pouvoir, non seulement ses adeptes, ses enfants, ceux qui lui sont attachés, mais aussi les ascètes, ceux qui rejettent toute possession, ceux qui ont brisé ses liens, ceux qui une fois l'ont dominé » (S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 85).

368 « Le repos du corps et l'oïveté sont la perte de l'âme. Ils peuvent nuire plus que les démons » (S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 73).

369 Jr 23,29 (LXX).

D'un Ancien qui faisait beaucoup de compromis à l'égard de ses disciples, il disait : « Pourquoi ses moines ne montent-ils pas jusqu'à son niveau spirituel, dans la mesure où ils le peuvent, et pourquoi descend-il ainsi à leur niveau ? »

Il vit dans un *kellion* des choses qui ne devaient pas y être et il demanda : « Que font là ces choses du monde ? » L'Ancien du *kellion* se justifia en disant qu'on les lui avait données, et il répliqua : « Et si on t'avait donné une jupe, tu ia porterais à la place de la soutane ? » Il voulait que les moines vivent simplement et que cela se fasse consciemment. Dans un monastère, il vit que le sol était recouvert de tapis et il conseilla de les enlever. Il se réjouit, lors de sa visite suivante, en voyant qu'on les avait enlevés, mais il dit à quelqu'un : « Ils ont enlevé les tapis d'ici, mais s'ils ne les enlèvent pas aussi de leur cœur, ils les mettront ailleurs. »

On rapporte que, un jour, un moine vint le voir ; il arrivait du désert³⁷⁰. Il lui dit qu'il avait mis le téléphone et commença à énumérer les effets positifs de celui-ci : qu'il pourrait commander les choses dont il avait besoin à Daphni et gagner ainsi du temps pour la prière tout en économisant ses efforts. L'Ancien ne fut pas d'accord avec cet esprit et lui répondit : « Je sais bien qu'il est pratique d'avoir le téléphone. Et que plus on a de choses du monde, plus on a de facilités. Mais est-ce pour ces facilités que nous sommes venus ici ? Eh ! alors il aurait mieux valu que nous restions dans le monde où nous aurions eu davantage de facilités. » Il citait aussi un autre exemple : « Un Ancien vivait dans un *kellion* avec son disciple. L'Ancien dit à celui-ci : “Je veux que tu fasses comme travail manuel quelques petites croix et que tu pries beaucoup.” Celui-ci fit pression sur son Ancien et apprit l'iconographie. Progressivement, ils eurent beaucoup de commandes, achetèrent beaucoup de meubles ainsi que des vêtements sacerdotaux pour trente prêtres et trois évêques. Il y a peu, ce disciple est décédé. Avant qu'il ne meure, j'avais rendu visite à ce *kellion*. Il était seul et, comme un petit vieux impotent, il avait du mal à s'occuper de lui-même. Les fauteuils et les meubles étaient tachés par des immondices. Voilà où l'on en arrive, lorsque l'on abandonne la prière et que l'on fait sa volonté propre. » Il ajouta : « Hadji-Georgis, ne donnait pas de diaconie* à beaucoup de ses disciples. Ceux-ci se préoccupaient davantage de la prière et faisaient des prosternations pour le monde entier. »

Il conseillait aux moines : « Il faut que ce soit le monde qui nous imite, nous les moines, pour leur progrès spirituel, et non pas nous qui imitions le monde pour un progrès mondain. »

« Lorsque le moine ne trouve pas de douceur dans ses activités spirituelles, il n'a pas de consolation. Dès lors, il commence à désirer les choses du monde, et comme il ne peut pas les utiliser comme les gens du monde, il se débat. Les choses du monde et l'esprit du monde vont apporter la ruine du monachisme, y compris à l'Athos, comme cela s'est déjà produit en Egypte. De nos jours, les

370 La partie sud du Mont-Athos où vivent les ermites.

archéologues découvrent dans les *kellia** monastiques de la Thébaïde, des représentations de chasse sur des bas-reliefs qui datent de l'empereur Zénon, etc. Quand la simplicité a été perdue et que les moines ont commencé à se soucier de telles choses, est venu l'abandon du monachisme. »

Il disait en prophétie à propos de la Sainte-Montagne : « Vous verrez que les grandes constructions que certains érigent seront plus tard abandonnées. Et que, même en payant, personne ne viendra s'y installer. Ils viendront juste prendre les matériaux pour en faire de nouvelles petites calyves. »

Il constatait : « De nos jours, il y a beaucoup de ressources humaines ; beaucoup de jeunes viennent pour devenir moines ; mais le levain est très rare. Nous ne sommes pas comme Dieu voudrait que nous soyons, et les jeunes qui viennent ne voient pas de modèle. L'exemple manque. »

Mais il constata qu'il se heurtait aussi à une autre difficulté de la part des jeunes dans l'observance du pur esprit monastique. « Les jeunes moines qui sont venus sont de très bonne qualité. C'est la première fois dans l'histoire de la Sainte-Montagne que l'on rencontre des gens d'une telle qualité. Les jeunes sont bien éduqués, plein de finesse et de politesse. Malheureusement, ils ne valorisent pas les capacités dont ils disposent. Ils vont dans l'église, allument le lustre, et le font tourner comme une toupie - « Serviteurs du Seigneur, alléluia ! », crient-ils³⁷¹. Et allez donc, maintenant allons nous reposer. Ce n'est pas cela la vie monastique. On n'ose pas le leur dire, parce qu'ils ne supportent rien. Ils sont, vois-tu, bien élevés. À la moindre réprimande, ils se disent : “Comment a-t-il pu me parler ainsi ? Il s'est très mal comporté avec moi, il ne m'a pas pris en considération.” Ils se perdent dans leurs petites choses. Et tout cela pour la seule raison qu'ils n'ont pas connu la souffrance dans leur existence. »

L'Ancien souffrait à cause de la Sainte-Montagne, et il lutta pour qu'elle demeurât sereine, spirituelle, loin du monde sans toutefois être inhospitalière, mais non influencée par les influences destructrices du monde, de manière à ce qu'elle continue à être sainte et pourvoyeuse de saints. Il soulignait, plein d'espoir : « Ils retourneront de nouveau à la tradition. Vous verrez les voitures de luxe devenir des poulaillers et les jeunes moines vivre dans des grottes. »

Il voulait que les moines se limitassent à l'essentiel et ne dissipassent pas leur temps et leurs forces dans des choses futiles et vaines, qui ont comme conséquence le dessèchement spirituel.

L'attitude de l'Ancien à l'égard de la tradition n'était pas formelle, sèche et

371 Allusion à la pratique athonique qui consiste, lors du chant de *Polyeleos* (constitué des psaumes 134 et 135) au cours de l'office des Matines, à faire tourner un lustre appelé lui-même *polyeleos*. Il s'agit d'un lustre circulaire, d'environ trois mètres de diamètre, placé au milieu de la nef et suspendu à la coupole par des chaînes, comportant en principe douze panneaux rectangulaires où sont apposées des icônes (généralement des douze apôtres), surmonté de cierges que l'*ekkléastikos** allume à ce moment-là, et auquel il imprime un mouvement de va-et-vient. Le lustre forme une couronne (il est d'ailleurs appelé aussi *corona*) qui symbolise celle des saints, tandis que son mouvement symbolise la danse des anges autour du trône divin. C'est un moment particulièrement festif et joyeux.

inflexible, mais il en ressentait la valeur, il la vivait tout en prévoyant les conséquences futures de son observance. Il avait la perspicacité de condescendre à la faiblesse humaine, sans franchir les limites permises. Il disait : « Que quelqu'un ajoute une cuillerée d'huile quand il se sent faible, je peux le comprendre. Qu'il mette une bûche de plus dans le poêle, soit. Qu'il ait même un mulet parce qu'il en a besoin, admettons. Mais nous, nous sommes allés trop loin. Quelle "vie d'ascèse désirons-nous mener"³⁷² et à quel monde avons-nous renoncé, si nous conservons le monde entier en nous-mêmes (l'esprit du monde) et si nous meublons notre existence de toutes les commodités et de toutes les facilités ? Et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'au lieu de nous déclarer pitoyables, nous prétendons faire preuve de plus de discernement que les Pères de jadis ! »

Il donnait l'exemple en menant une vie irréprochable. Il ne possédait pas même une lampe à pétrole. Pendant la nuit, il se servait d'une bougie. Il faisait venir l'eau de la source dans un tuyau en plastique pour que les pèlerins puissent en boire, alors que lui-même la transportait avec un seau et remplissait le réservoir de l'étendoir. Quand on lui demanda pourquoi il ne faisait pas venir l'eau dans un tuyau jusqu'à l'intérieur du *kellion*, il répondit : « Suis-je débile au point de ne pouvoir poser un tuyau pour y faire passer de l'eau ? Mais ce n'est pas profitable (spirituellement) ». Certains, en entendant parler d'une hôtellerie en plein air, s'étaient imaginés une véritable hôtellerie avec des fauteuils. Au bout du compte, ils virent des billots mangés par les vers posés sur le sol. Mais, malgré tout, cette simplicité les apaisait. « C'est ce que nous cherchions », disaient-ils. Bien qu'il en ait eu la capacité, le savoir et l'habileté manuelle, il n'essaya pas de construire « de belles petites calyves »³⁷³, mais de construire l'habitation de son cœur. Au lieu de passer son *kellion* à la chaux, il blanchissait sans cesse son âme par des combats spirituels et des prières. Sa petite calyve était simple et ancienne. Sa cellule, noircie par les nombreuses bougies qui s'y consumaient, avait même des araignées. « Elles m'aident spirituellement, disait-il, parce qu'elles me rappellent les grottes où vécurent les saints Pères d'autrefois, alors que les objets du monde t'évoquent le monde. » Ce qui le touchait, c'étaient les choses simples, pauvres, tout ce qui convient aux moines. Il faisait don immédiatement d'un manteau doublé de fourrure de prix et préférait porter une houppelande de crin. Il se privait volontairement de beaucoup de choses que d'autres considéraient indispensables. Cependant, cette privation était porteuse de consolation spirituelle, comme il le disait : « Pour que la consolation divine vienne, il faut d'abord que les fausses consolations disparaissent. » Selon Abba Isaac, « celui qui se fait pauvre des choses du monde deviendra riche en Dieu »³⁷⁴.

372 Office de la Profession monastique.

373 Expression de S. Nil le Myroblite.

374 S. ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 43.

Tel était, en quelques mots, l'esprit de l'Ancien et le but pour lequel, selon lui, le moine a avantage à fuir les choses du monde. Il l'exprimait d'une façon très simple, comme un épigramme formulé d'une façon très belle : « Bon sang ! nous sommes partis dans le désert pour la lumière créée et l'on court derrière les biens matériels ! »

5. Pour la sainte mère l'Église.

Comme saint Jean l'Évangéliste avait trois mères : sa mère naturelle, la Toute Sainte et le tonnerre - parce que le Seigneur l'a appelé *Boanergès*, « fils du tonnerre³⁷⁵ » -, de même l'Ancien : outre sa mère Evlogia et la Toute Sainte, il considérait aussi que notre sainte Église était sa véritable mère. Elle est effectivement la mère de tous les fidèles, puisqu'elle nous fait naître par le baptême et nous nourrit de la grâce de ses mystères*. L'Ancien soulignait particulièrement cette relation. Il écrivait dans une lettre à un jeune : « Ensuite, quand tu auras terminé tes études, fais tout ce qui t'apaise au sein de notre mère l'Église. » C'était un moine, pourvu d'un esprit et d'une conscience ecclésiale. Ses conceptions ecclésiologiques étaient parfaitement orthodoxes. Il considérait que l'Église contient la plénitude de la Vérité révélée. « Tout ce que contient l'Église est resplendissant. » Le salut des hommes est réalisé dans l'Église. Il sentait qu'il était un de ses membres. Il lui subordonnait sa volonté et se sacrifiait pour son bien. Même son ascèse avait une signification ecclésiale. Il croyait qu'en « se redressant lui-même, il redressait une petite partie de l'Église ». Son amour pour elle était très grand. Pour sa stabilité, il supportait souffrances et sacrifices, et il priait sans cesse pour sa gloire. Pour son unité, il combattit de diverses manières. Il écrivait : « Je ne fais pas partie de ceux qui ont fait de l'Église orthodoxe du Christ un parti. J'aime les bons ouvriers du Christ et je les aide tant que je peux. » Il aida beaucoup de jeunes à devenir de bons clercs, des ouvriers de la vigne du Christ. Il leur conseillait : « Travaillez humblement dans l'Église, et le Seigneur vous promouvra aux yeux des hommes. Certains d'entre eux maintenant font honneur à la hiérarchie. Il voulait que les clercs préparent le peuple grâce au repentir, à éviter la juste colère de Dieu, que leur diaconie ait en vue le salut des fidèles et la gloire de l'Église, et non pas leur gloriole personnelle. À propos d'un clerc qui avait accompli une œuvre méritoire, il disait que « son œuvre aurait de la valeur si elle n'était pas quelque chose de personnel ».

Lui-même, sans faire de bruit, depuis son lieu d'ascèse, suivait avec intérêt les affaires de l'Église. Il priait, parlait, écrivait et, quand il le jugeait nécessaire, sortait dans le monde pour quelque affaire concernant l'Église. C'est pour une affaire de ce genre qu'il sortit de l'Athos et rencontra

l'archevêque d'Athènes Jérôme, et qu'une autre fois il se rendit auprès du métropolite de Florina, Mgr Augustin. Celui-ci lui dit : « Moine, es-tu venu pour me critiquer ? » Il lui répondit : « Non Monseigneur, mais l'Évangile dit : "Si ton frère vient à pécher envers toi, va le trouver et fais- lui tes reproches"³⁷⁶, ; il ne mentionne pas le père³⁷⁷." Il lui fit une profonde métanie et ensuite, il lui dit quelque chose, que le métropolite accepta; depuis lors, il lui témoigna une grande vénération. Un certain nombre d'évêques vinrent lui demander conseil et cherchaient à communiquer avec lui.

Il souffrait beaucoup quand il y avait des scandales et des crises dans l'Église. Alors, il priait davantage. « Je vous écris pour vous faire part de ma profonde douleur », écrivait-il dans une lettre lors d'une telle période (12 avril 1975), et il expliquait pourquoi de telles choses se produisent : « La noblesse de la spiritualité des Pères fait défaut, et c'est pourquoi ils se disputent comme des mendiants. » À propos de la question si débattue des organisations religieuses, il disait : « Nous ne devons pas dissoudre les organisations chrétiennes, mais les rendre conformes à l'esprit des Pères. » Il observait les canons ecclésiastiques et l'ordre de l'Église. Il respectait les autorités et les institutions de la Sainte- Montagne. Il ne sortait jamais sans une permission écrite³⁷⁸. Un jour qu'il se trouvait à Souroti, sa permission vint à son terme. Il avait une affaire urgente dans une autre ville, mais il ne s'y rendit pas. Il perdit deux jours à attendre qu'on lui apporte une nouvelle permission. Il avait de la vénération et du respect pour les évêques. Quelqu'un l'invita chez lui. « Naturellement, lui dit-il, je ne peux pas venir, mais si je venais, il faudrait que nous allions d'abord chez l'évêque pour prendre sa bénédiction, et pour le voir, nous perdrons ainsi de un à deux jours. »

« Géronda, pourquoi faut-il que nous allions voir l'évêque ?

— Il le faut, parce lui c'est un général et que nous, nous ne sommes que de simples soldats. »

Il avait une vénération pour le trône œcuménique³⁷⁹. Il reconnaissait sa mission panorthodoxe et comprenait la situation difficile dans laquelle il se trouve. Il priait beaucoup pour le patriarche et prit sa défense en public dans de nombreuses circonstances.

Nous avons vu que, depuis le Stomion, l'Ancien était en guerre contre les hérésies. Il était rigoureux sur les sujets concernant la foi et inflexible. Il disait : « Dans le domaine de la Vérité, il n'y a pas de rabais possible. La Vérité, c'est le Christ. »

376 Mt 18,15.

377 Autrement dit, les pères (et donc les évêques) sont inclus dans la dénomination générale de « frères », et le conseil du Christ peut leur être appliqué.

378 Pour sortir de la Sainte-Montagne, un moine, qu'il soit cénobite ou ermite, doit nécessairement avoir l'autorisation du monastère dont il dépend.

379 Nom traditionnellement donné au patriarcat de Constantinople, dont dépend le Mont-Athos.

Il combattait l'œcuménisme et parlait de la grandeur et de l'unicité de l'Orthodoxie, et cette certitude, il la tenait de la grâce divine qui jaillissait de son cœur. Sa vie montrait la supériorité de l'Orthodoxie.

Avec son discernement, il conseillait : « Pour les chrétiens qui ne sont pas orthodoxes, il n'est pas nécessaire de leur dire qu'ils iront en enfer ou qu'ils sont des antéchrists, mais il ne faut pas leur dire non plus qu'ils seront sauvés. Car, sinon, nous les rassurons de façon trompeuse et nous serons jugés à cause de cela. Il faut que nous les menions à une saine inquiétude, que nous leur disions qu'ils sont dans l'erreur. »

Il avait une grande sensibilité orthodoxe, c'est pourquoi il n'acceptait pas de prier et de communier avec des non-orthodoxes. Il insistait : « Pour pouvoir communier avec quelqu'un, il faut qu'il y ait un accord dans la foi. » Il interrompit toute relation ou évita de fréquenter des clercs qui participaient à des prières communes avec des hétérodoxes. Il ne reconnaissait pas les « sacrements » des hétérodoxes, et il conseillait à ceux qui entraient dans l'Église orthodoxe de bien se faire catéchiser avant de se faire baptiser.

Pendant une période, il cessa, comme pratiquement tout le reste de la Sainte-Montagne, de mentionner dans les diptyques* le patriarche Athénagoras, en raison de ses ouvertures dangereuses à l'égard des catholiques romains. Mais il le fit avec souffrance, il dit à quelqu'un : « Je prie pour que Dieu retranche des jours sur ma durée de vie afin de les donner au patriarche Athénagoras, pour qu'il ait le temps de se repentir. »

Les antichalcédoniens³⁸⁰ (monophysites) - comme tous les autres hérétiques et ceux qui pratiquaient une autre religion -, il les considérait comme des créatures de Dieu et nos frères selon la chair (depuis Adam), mais pas comme des enfants de Dieu et comme nos frères selon l'esprit, ce qu'il réservait uniquement aux orthodoxes. Quant à ce qu'ont soutenu dernièrement les monophysites (et leurs partisans³⁸¹) l'Ancien avait observé : « Ceux-là, ils ne disent pas qu'ils n'ont pas compris les saints Pères de l'Église, mais que ce sont les saints Pères qui ne les ont pas compris. C'est-à-dire comme si, eux, ils avaient raison et que les Pères les auraient mal compris. » Il stigmatisait comme étant un blasphème contre les Pères la proposition de supprimer des livres liturgiques la qualification d'hérétique appliquée à Dioscore³⁸² et Sévère³⁸³. Il disait : « Tant de Pères saints, éclairés par Dieu et qui leur étaient contemporains, ne les auraient pas compris et mal interprétés, et nous nous

380 Ce nom désigne les membres des Églises (arménienne, copte, syrienne jacobite, éthiopienne) qui n'ont pas reconnu la foi orthodoxe proclamée par le concile de Chalcédoine et ont adopté une christologie monophysite.

381 Pour plus de précisions sur tout ce dont il est question dans ce paragraphe, voir J.-C. LARCHET, « La question christologique. À propos du projet d'union de l'Église orthodoxe avec les églises non chalcédoniennes : problèmes théologiques et ecclésiologiques en suspens », *Le Messager orthodoxe*, 134, 2000, p. 3-103.

382 L'un des principaux initiateurs du courant monophysite.

383 L'un des principaux théologiens monophysites.

arriverions après tant de siècles pour corriger les Pères ? Même le miracle de sainte Euphémie³⁸⁴, ils ne le prennent pas en compte ? Elle aussi aurait mal compris le tome des hérétiques ? »

Sans chercher à être un confesseur de la foi, à sa manière, il agissait, parlait, écrivait à des personnalités ecclésiastiques : il disait que « l'Église n'est pas le navire de chaque évêque pour qu'il en fasse ce qu'il veut ». Ses oppositions s'accompagnaient de beaucoup de prières et d'amour pour l'Église, mais aussi pour ceux qui s'étaient écartés du droit chemin, et présupposaient l'impassibilité*, le discernement et une illumination divine.

Une autre question qui préoccupait l'Ancien, était celle du calendrier. Il souffrait de la séparation et priaait. Il regrettait les affrontements avec les vieux-calendaristes*, qui sont séparés comme des ceps de la Vigne et qui ne sont pas en communion avec les patriarches orthodoxes et les Églises orthodoxes autocéphales. Plusieurs des paroisses de ceux-ci à Athènes et à Thessalonique s'unirent de nouveau, suivant ses indications, avec l'Église, tout en conservant leur ancien calendrier. « Ce serait bien s'il n'y avait pas cette différence de calendrier, mais ce n'est pas une question de foi. » Aux objections selon lesquelles c'étaient les papes qui avaient fait le nouveau calendrier, il répondait : « Si le nouveau calendrier a été fait par des papes, c'est un idolâtre qui a fait l'ancien », désignant par là Jules César. Pour mieux faire comprendre la position de l'Ancien sur la question du calendrier, nous mentionnerons un témoignage la concernant. Un Grec orthodoxe vivait depuis des années en Amérique avec sa famille, mais il avait cependant un grave problème. Lui-même était zélote (vieux-calendariste), tandis que sa femme et ses enfants étaient partisans du nouveau calendrier. Il disait : « Nous ne pouvions pas célébrer une fête en famille. Eux fêtaient Noël, moi la Saint Spyridon³⁸⁵. Moi Noël, et eux la Saint Jean Baptiste. Mais cela encore ce n'était rien. Le pire était le fait de savoir, comme on nous l'a enseigné, que les néo-calendaristes étaient des hérétiques et que les autres iraient en enfer. Ce n'est pas rien que

384 Le dogme christologique du IV^e Concile œcuménique a été confirmé par un miracle accompli auprès des reliques de sainte Euphémie de Chalcédoine. Voir le *Synaxaire*, au 11 juillet : « Lors du iv^e saint Concile œcuménique, réuni par les pieux empereurs Marcien et Pulchérie à Chalcédoine, dans la vaste basilique de sainte Euphémie, les six cent trente Pères entreprirent de réfuter les opinions hérétiques de l'archimandrite Eutychès, soutenu par l'archevêque d'Alexandrie Dioscore. Afin de trancher leur différend par une décision venant de Dieu, le patriarche saint Anatole suggéra que les deux partis rédigeassent un tome contenant leur profession de foi respective, et que les deux documents fussent déposés dans la châsse de sainte Euphémie. Les deux parchemins, sur lesquels étaient écrites les définitions de la foi concernant la Personne du Christ, furent donc placés sur la poitrine de la sainte et, après avoir scellé la châsse, les Pères se mirent en prière. Au bout de huit jours, tous se rendirent au *martyrium* et, ouvrant la châsse, ils découvrirent avec émerveillement que la sainte étreignait dans ses bras le tome orthodoxe, comme si elle voulait le faire entrer dans son cœur, tandis que le tome des hérétiques gisait à ses pieds. »

385 L'ancien calendrier julien a actuellement treize jours de retard sur le nouveau, lequel a été aligné à peu près sur le calendrier astronomique.

d'entendre sans cesse que ta femme et tes enfants ont trahi ta foi, qu'ils ont pris le parti du pape, que leurs sacrements sont dépourvus de grâce divine, etc. J'ai discuté pendant des heures avec ma femme mais sans résultat. Pour dire la vérité, il y avait quelque chose qui ne me plaisait pas chez les vieux-calendaristes. Particulièrement, quand un évêque venait nous parler. Ils ne parlaient pas avec amour et souffrance des néo-calendaristes qui sont dans l'illusion (selon leur point de vue). Mais on aurait dit qu'ils étaient pleins de haine et que cela leur faisait plaisir de dire qu'ils iraient en enfer. Ils étaient extrêmement fanatiques. Quand ils arrêtaient de parler, je ressentais en moi un malaise. Je perdais ma paix. Mais je n'avais pas non plus l'idée de quitter notre tradition. J'étais sur le point de m'effondrer. C'est sûr, j'allais mourir de chagrin.

Lors d'un voyage en Grèce, je parlai de mon problème à mon cousin Yannis. Celui-ci me parla d'un certain Ancien Païssios. Nous décidâmes d'aller à la Sainte-Montagne pour le rencontrer. Nous arrivâmes à la Pa-nagouda. L'Ancien nous offrit une collation, le visage souriant, et me fit asseoir à côté de lui. J'étais désorienté. Je ressentais qu'il se comportait avec moi comme s'il me connaissait depuis longtemps, comme s'il savait tout de moi. "Comment cela va pour les voitures, là-bas en Amérique ?" Telle fut sa première adresse. J'étais stupéfait. J'avais oublié de mentionner que je travaillais dans les parcs de stationnement des voitures et que, bien sûr, je m'occupais sans cesse de voitures. "Ça va bien", lui répondis-je. Ce furent les seuls mots que je réussis à balbutier, en regardant l'Ancien d'un air égaré.

"Combien d'églises avez-vous là où vous habitez ? — Quatre", répondis-je. Une deuxième vague d'étonnement m'envahit. "Elles sont avec l'ancien ou avec le nouveau ?" Pour la troisième fois la foudre s'abattit, ce qui, au lieu d'accroître ma stupeur, m'apprivoisa un peu, me "ramena sur terre", grâce au charisme de l'Ancien.

"Deux avec l'ancien et deux avec le nouveau", lui répondis-je.

— Et toi, tu vas où ?

— Moi, avec l'ancien. Mais ma femme avec le nouveau, répondis-je.

— Bon, alors toi aussi tu dois aller là où va ta femme", me dit-il avec autorité, et il se préparait à me donner des explications. Mais pour moi la question était close. Je n'avais pas besoin d'explications et d'arguments. Quelque chose d'inexplicable s'était produit en moi ; quelque chose de divin. Tous les arguments, toutes les menaces, et toutes les excommunications concernant les néo-calendaristes se dissipèrent. Je sentais la présence de la grâce de Dieu transmise par l'Ancien et elle m'inonda d'une paix que je recherchais depuis des années. L'état spirituel que je vivais devait se refléter sur mon visage... Ce dont je me souviens, c'est que, vraisemblablement, cela fit que l'Ancien s'arrêta un peu de parler. Mais, il ne tarda pas à poursuivre avec quelques explications. Sans doute pour que je les transmette à d'autres. Peut-

être aussi pour que je m'en serve pendant les moments de tentation, lorsque cet état spirituel céleste aurait disparu.

“Nous aussi, bien sûr, à la Sainte-Montagne nous suivons l'ancien calendrier. Mais c'est différent. Nous sommes unis à l'Église, avec tous les patriarcats, avec ceux qui suivent le nouveau calendrier, comme avec ceux qui suivent l'ancien. Nous reconnaissons leurs sacrements et eux reconnaissent les nôtres. Leurs prêtres concélébrent avec les nôtres. Tandis que eux, les malheureux, se sont séparés. La plupart sont des gens pieux, consciencieux, pratiquant l'ascèse et pleins de zèle pour Dieu. Mais ils manquent de discernement, ils 'n'ont pas une vraie connaissance³⁸⁶. Les uns ont été entraînés à cause de leur simplicité, d'autres à cause de leur ignorance, d'autres encore par égoïsme. Ils ont considéré que les treize jours constituaient une question de dogme et que tous les autres étaient dans l'erreur. Ils ne sont pas en communion, ni avec les patriarcats et les Églises qui suivent le nouveau calendrier, ni non plus avec les patriarcats et les Églises qui observent l'ancien, parce qu'elles auraient été prétendument polluées par leur relation avec les néo-calendaristes. Et ils ne cessent de se fragmenter, de s'anathématiser, de s'excommunier, et de se déposer mutuellement. Tu ne sais pas à quel point j'ai souffert et combien j'ai prié pour ce problème. Il faut que nous les aimions, que nous les prenions en pitié et non pas que nous les jugions, et surtout que nous priions pour que Dieu les éclaire, et si par hasard un jour quelqu'un de bien intentionné nous demandait de l'aider, nous puissions discuter avec lui.” »

Cinq ans se sont écoulés depuis la dormition de l'Ancien. M. X. est allé à la Panagouda, pour remercier l'Ancien, car depuis il a trouvé un salut non seulement spirituel, mais aussi pour sa famille, et c'est les larmes aux yeux qu'il a raconté ce qui précède.

On peut ajouter aussi une autre prise de position pleine de discernement de l'Ancien sur une question ecclésiastique. Un prêtre orthodoxe de l'étranger le sollicita sur une question difficile. Son évêque avait fait construire, en dessous des églises, des salles destinées à la danse et à d'autres activités contraires à la tradition. Les chrétiens n'en furent pas satisfaits et partirent dans une Église schismatique. Voici la réponse de l'Ancien : « Si tu veux aider les gens, tu ne dois pas t'accommoder de ce que fait ton évêque. Car c'est avec ces activités qu'il pousse les gens à partir de l'Église. Je ne dis pas que tu doives interrompre la communion avec lui et faire un schisme, ni parler publiquement contre lui, mais tu ne dois pas non plus faire sa louange. »

Grâce à son amour, sa prière et son discernement, il savait quand il devait parler, comment il devait agir et aider sans bruit notre mère l'Église, en évitant les extrêmes, en soignant les plaies qui tourmentaient le corps de l'Église, et qui scandalisaient les fidèles.

386 Cf. Rm 10, 2 : « Car, j'en suis témoin, ils ont du zèle pour Dieu, mais c'est un zèle que n'éclaire pas la connaissance. »

6. En faveur de la nation et de la patrie.

L'Ancien, déraciné depuis son plus jeune âge, ayant connu l'horreur de la guerre et de l'Occupation, savait par expérience que le fait de « mener une vie paisible et calme » constitue une grande bénédiction. Il aimait la Patrie et disait : « La patrie aussi est une grande famille. » Il n'ambitionnait pas la grandeur nationale, la gloire et la force au sens des gens du monde, mais la paix, la progression spirituelle et une vie conforme à la morale, pour les citoyens, pour que Dieu nous vienne en aide. Il ne recherchait pas non plus la sécurité pour que les gens jouissent de leurs facilités. À un Grec, ardent patriote, qui vivait en Amérique et qui se proposait de promouvoir la Grèce, il conseilla de mener une vie d'ascèse pour se sanctifier et ensuite, de promouvoir correctement et spirituellement aussi la Grèce. Les prophètes d'Israël participèrent à la vie de leur nation à leur manière, en priant, se lamentant, critiquant les rois, incitant au repentir et prophétisant les menaces futures. L'Ancien fit de même. Il n'était pas indifférent et insensible aux sujets concernant la patrie. Le prophète qui disait : « Pour Sion, je ne me tairai pas³⁸⁷ », n'était pas un nationaliste. De la même façon, la position de l'Ancien était purement spirituelle. Alors qu'il vivait en dehors du monde, il combattit tant et plus pour le bien de la patrie. Sa contribution et son activité liées aux problèmes de politique extérieure sont dignes d'éloge. Il parlait contre les courants antihelléniques, qui déforment la vérité historique, et surtout contre les revendications territoriales injustifiées qui s'insinuaient sur le dos de la Grèce, des courants « panslavistes » de Skopje, des Albanais, des Turcs, etc. Il disait : « L'un revendique Thessalonique, l'autre veut arriver jusqu'à Larissa, le troisième exige la mer Égée. Mais au bout du compte, y a-t-il jamais eu de Grèce ? » Il signalait les dangers menaçant le pays avant même qu'ils n'apparaissent. Il aida beaucoup de gens à démasquer les propagandes étrangères hostiles à la Grèce, et tous ceux qui avaient des positions et qui étaient sensibles à ces questions, prirent les mesures appropriées.

Sur la question de la Macédoine, un officier supérieur rapporte : « J'étais au cœur de la question, sans m'en rendre compte. L'Ancien m'a ouvert les yeux. Au début je trouvais cela bizarre et je me disais : "Mais qu'est-ce que l'Ancien me raconte là, et d'où tient-il ces choses ?" Ensuite, je me suis rendu compte que c'était vrai. » L'Ancien, dès 1977, quand il est allé en Australie, mentionnait la question de la Macédoine, propos que certains « spécialistes » considéraient alors comme étant « irresponsables, fanatiques, alarmistes ».

Défendant le caractère grec de la Macédoine, il afficha dans son « hôtellerie » le texte du prophète Daniel³⁸⁸ qui fait allusion à Alexandre le Grand, et à côté de lui il mit une icône d'un ange d'un monastère serbe, qui montrait le texte.

387 Is62, 1.

388 Dn 8,21-25.

« En 1992, rapporte un Athonite, nous rendîmes visite à l’Ancien Paisios avec un moine étranger qui demeurait dans notre monastère. Je m’empressai de le lui présenter parce que c’était la première fois qu’il rendait visite à l’Ancien. Nous n’eûmes pas le temps de nous asseoir que déjà l’Ancien engagea une violente attaque contre ce frère. Je fus surpris et j’intervins en disant qu’il avait oublié sa patrie et qu’il ne s’occupait pas de questions nationales mais uniquement de sa formation spirituelle. Alors l’Ancien, sur un ton assez énergique, se tourna vers moi et me dit : “Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis.” Effectivement. Comme cela se révéla par la suite, l’Ancien avait bien diagnostiqué l’hypocrisie de ce moine et prévu son évolution. Cela se termina par son départ en cachette et sans bénédiction en 1999, qui fut précédé par des ententes secrètes, et maintenant il est devenu un cadre en vue de l’église schismatique de sa patrie. »

Il comparait le gouvernement de Skopje avec un bâtiment fait de briques et de blocs de halva coupés en forme de briques et qui, bien sûr, sont destinés à s’effondrer. Le livre de l’ex-ministre de la Grèce du Nord, M. Nicolas Martis, *La Falsification de la Macédoine*, l’enthousiasma. « Gloire à Dieu, dit-il, il y a encore des patriotes. » Il prit beaucoup de livres et les distribuait en bénédiction*. Il écrivit aussi un petit poème élogieux, que M. Martis inclut dans l’une des rééditions de son livre.

Quant à la Turquie, il proclamait avec certitude : « Elle sera détruite et les grandes puissances nous donneront Constantinople. Non pas parce qu’elles nous aiment, mais parce que Dieu a prévu dans Son économie que les choses soient ainsi, en sorte que leur intérêt sera qu’elle nous revienne. Les lois spirituelles fonctionneront. Les Turcs ont une lourde dette, avec tout ce qu’ils ont fait. Cette nation sera détruite, parce qu’elle n’a pas progressé conformément à la volonté de Dieu. Ils ont leurs colly-ves* dans leur ceinture (autrement dit leur fin est proche). Saint Arsène disait, avant l’échange des populations : « Nous allons perdre notre patrie, mais nous la retrouverons. » L’Ancien recommandait de traduire l’Évangile en turc, parce qu’il croyait que beaucoup de Turcs allaient être baptisés.

Voyant le danger menaçant la Thrace, il se rendit à Komotini pour soutenir des musulmans convertis au christianisme. Il voulut rester avec eux quelque temps pour les aider.

On demanda à l’Ancien quand Chypre serait libérée et il répondit : « Chypre sera libérée quand les Chypriotes se repentiront. Faites donc des bases spirituelles pour chasser les bases aériennes des Turcs, des Anglais, des Américains. » Il considérait donc que la question chypriote était de nature spirituelle, non pas comme une question nationale ou politique, et que sa solution viendrait du repentir du peuple et de la prière.

Il ne voulait pas que les chrétiens soient indifférents aux questions touchant la patrie. Il s’attristait beaucoup en voyant des personnes spirituelles qui

recherchaient des conseils pour elles-mêmes, sans s'intéresser aux questions touchant la patrie. Il disait : « À une époque où Satan fait la fête, et alors que ses suppôts s'organisent, les Grecs sont en léthargie. Chacun cherche à se tirer d'affaire, et rien de plus. On a beau faire, même si on les secoue, rien ne peut les tirer de leur engourdissement. »

Il était peiné et perplexe en constatant que les responsables ne voyaient pas où ils nous conduisaient. Lui-même, depuis longtemps, avait prévu la situation actuelle et il s'inquiétait, mais il ne transmettait pas ses inquiétudes aux gens. Il disait : « Du mal qui prévaut aujourd'hui sortira un grand bien. »

Il s'attristait de l'effondrement spirituel des citoyens. Il parlait sévèrement de ceux qui votent des lois antichrétiennes. Il s'attristait de la transformation de la langue et disait : « La génération suivante fera venir des Allemands pour nous enseigner notre langue, et nos enfants cracheront sur nous. » Il écrivit dans une lettre : « Ceux qui ont aboli le grec ancien de l'enseignement le rétabliront. »

Il publia un court texte pour soutenir le très pur patriote que fut Makrigiannis³⁸⁹ contre les accusations injustes et fausses dont il était victime. Au-delà du rétablissement de la vérité, il y avait alors, comme aujourd'hui, le besoin impérieux de promouvoir un modèle idéal susceptible d'être imité par les hommes politiques, mais qui soit aussi susceptible d'aider le peuple à se former des critères politiques justes pour choisir les dirigeants de notre nation.

Un Premier ministre, que l'Ancien critiqua publiquement pour ses actes préjudiciables à notre nation et à l'Église, demanda à le rencontrer à Souroti. L'Ancien répondit : « Qu'il vienne, je vais lui en dire de toutes les couleurs et en sa présence. » Ce pauvre ermite avait la force mentale nécessaire pour hausser le ton sans crainte devant les puissants du jour.

Lorsqu'un président de la République fit une visite à la Sainte-Montagne, l'Ancien conseilla aux monastères de ne pas l'accueillir parce qu'il avait signé la loi sur l'avortement.

Il n'accepta rien d'un ministre qui voulait aider un monastère qu'il connaissait, parce qu'il appartenait à un parti qui avait souscrit à des lois antichrétiennes.

L'Ancien était un homme de paix et d'unité. Il n'appartenait à aucun parti. Il était au-dessus des partis. Il rejeta des partis politiques et des politiciens athées qui avaient des relations avec la franc-maçonnerie, à cause de leur athéisme et de la guerre qu'ils menaient contre l'Église. Il disait : « Que peut faire la main droite ou la main gauche, s'il ne fait pas le signe de croix ? », rejetant ainsi les politiciens athées indépendamment de leur appartenance politique. Certains partis, voulant utiliser son influence sur le peuple,

389 Ioannis Makrigiannis (1797-1880), très célèbre général de la guerre d'indépendance (1821) contre les Turcs. Ses *Mémoires* sont considérés comme un chef-d'œuvre de la littérature grecque.

cherchèrent à l'attirer pour gagner des voix, mais en vain.

Il était particulièrement hostile aux francs-maçons. Au Sinaï, un membre de la paroisse grecque du Caire lui rendit visite en compagnie d'un hiéromoine du lieu. Alors qu'ils discutaient amicalement, son interlocuteur lui dit qu'il était franc-maçon. Alors, brusquement, le calme Ancien lui dit avec irritation : « Alors, déguerpis ! », et aussitôt il le quitta et partit. Il voulait montrer, par son comportement, son aversion pour les francs-maçons. Un autre maçon lui rendit visite et se présenta comme une connaissance et un ami. Quand l'Ancien en fut informé - et après avoir vérifié son information - il le blâma et suspendit toute relation avec lui.

Des personnalités politiques lui rendirent visite : des députés, des ministres, des sénateurs venus des États-Unis, ainsi que le roi Constantin. Mais à aucun d'entre eux, il ne demanda quoi que ce soit pour lui-même ou pour des monastères qu'il connaissait. Il leur demandait uniquement d'agir pour le bien de la patrie et de l'Église. Il aida également beaucoup de fonctionnaires de l'État par ses conseils pour qu'ils soient honnêtes et consciencieux dans leur travail. Il appréciait les bons pédagogues à cause du travail de fond qu'ils fournissent, ainsi que les militaires pieux, qui ont un idéal. Il poussa beaucoup de jeunes anarchistes à servir dans l'armée. En général, il conseillait à tous d'avoir du respect et de l'amour pour la patrie, d'agir pour l'intérêt commun consciemment et de ne pas se laisser emporter par l'esprit général d'indifférence, de nivellement, de facilité et de concussion.

Mais, surtout, l'Ancien aida la patrie invisiblement par sa prière. C'est ce qui ressort de la règle de prière que l'on a mentionnée, mais aussi du poème qu'il envoya à sa mère. À la fin, il écrit qu'il s'est fait moine pour prier aussi « pour toute la République ». Il donna l'exemple le premier et il nous incitait à prier en disant : « Prions pour que Dieu illumine les responsables qui occupent des positions importantes dans la République, parce que ceux-ci peuvent faire beaucoup de bien. » Quand il y avait de la tension dans les relations gréco-turques, il disait : « Beaucoup de nuages se sont accumulés. Peut-être pourrions-nous les dissiper » (par la prière). Dans une circonstance semblable, il fit célébrer la Divine Liturgie dans sa calyve. Aux *Béatitudes*, il ne chanta pas ce que prévoyait le *typikon*^{*}, mais des extraits du canon de saint Nicolas de Kataskepinos, parce que c'était adapté à la circonstance : « Détourne les traits des Agarènes³⁹⁰ athées, ô Vierge, et rends vaine toute agression des démons, protège et garde un peuple chrétien, pour que nous te glorifions avec amour³⁹¹. »

Quand la patrie traversait une période d'instabilité politique en raison de la faiblesse du projet gouvernemental, l'Ancien souffrait et priait beaucoup. La troisième fois qu'il y eut des élections, en un court laps de temps il se produisit

390 Les descendants d'Agar, la servante d'Abraham.

391 *Théolokarion* de S. Nicodème l'Hagiorite, Ton 4, Vêpres du samedi.

la chose suivante, comme il le raconta lui-même : « C'était la veille d'élections. J'étais assis sur mon lit de bois dans l'hôtellerie et je disais la prière. Soudain le diable apparut sous les traits de ... (une très importante personnalité politique de cette époque à laquelle on reprochait des actions destructrices), et il me menaça. Mais il ne put s'approcher. Il était attaché, quelque chose le retenait et le serrait. » La même soirée, l'Ancien apparut en rêve à un prêtre marié. Il lui dit sévèrement : « Papa* X., pourquoi dors-tu ? Lève-toi pour prier, la patrie est en danger. »

C'est de Dieu qu'il attendait le salut de la nation. Il disait : « Si Dieu abandonnait le destin de la nation aux politiciens, nous serions détruits. Mais II laisse aller un peu les choses, pour que les dispositions de chacun se manifestent. »

Des politiciens qui faisaient du mal au peuple, il disait : « Avec la conscience en paix je prie Dieu qu'il leur accorde le repentir et qu'il les prenne, pour qu'ils ne fassent pas un plus grand mal, et qu'il suscite de nouveaux Maccabées. »

Il croyait qu'un seul moine peut aider toute une nation. « Dieu fait l'un moine pour qu'il aide une famille et l'autre pour qu'il aide toute une nation. La Sainte-Montagne peut contribuer à beaucoup de choses. Elle peut recréer Byzance dont elle est issue. »

CHAPITRE IV. DERNIER PORTRAIT MESSAGE TESTAMENT

1. Traits physiques et dons naturels de l'Ancien.

L'Ancien avait l'apparence courante d'un moine. Il était de taille moyenne, environ 1,60 m. Il était très mince, rendu squelettique par une ascèse de nombreuses années. Les traits de son visage étaient réguliers, harmonieux et fins. Toute son apparence respirait la bonté et la compassion. Son regard était vif, expressif (il s'exprimait et parlait avec ses yeux), scrutateur et étincelant. La paix, l'assurance et la noblesse accompagnaient chacun de ses gestes. Sa barbe moyenne, touffue était presque entièrement blanche avant sa dormition. Ses cheveux étaient poivre et sel, et très touffus, ils atteignaient ses épaules. D'habitude, il portait un bonnet noir tricoté en laine, épais, pour se protéger du froid. Lors de ses sorties, il portait le costume athonite habituel.

Les paumes de ses mains étaient plus grandes que d'ordinaire, robustes ; elles montraient que c'était un homme qui s'était livré à des travaux manuels. Ses plantes de pieds étaient grandes, disproportionnées par rapport à sa taille. Il avait perdu presque toutes ses dents, sauf deux sur la mâchoire supérieure et quelques-unes sur le devant de la mâchoire inférieure. Il ne voulait pas porter de dentier, bien que ses enfants spirituels le lui aient proposé. Mais il finit par y consentir et mit deux *giledès* comme il appelait les prothèses. Quand il riait, on les voyait nettement. L'absence de dents ne l'empêchait de parler distinctement et n'apparaissait pas comme un défaut corporel. La manifestation de la grâce divine recouvrait ce manque et le faisait ressembler à une personne d'une « beauté rayonnante ». Son visage était lumineux et plein de grâce. Il était tout entier « un témoignage lumineux de la grâce ».

Ses sens demeurèrent très aiguisés jusqu'à sa dormition et fonctionnaient très bien. Avec son odorat, il sentait si quelqu'un fumait à un kilomètre de distance. Son ouïe était très fine. Sa vision surprenante. Il voyait des détails de très loin. Avec des verres de presbytes, il faisait de la gravure sur bois avec précision jusqu'à la fin de sa vie.

Il semblait être un homme normal, mais il cachait « au fond de son cœur d'homme créé par Dieu¹ », la grâce divine qu'il était impossible de dissimuler.

Sur la fin, il ressemblait à un fruit savoureux trahi par son apparence et son odeur.

Bien qu'il fut un vieillard chenu, malade et édenté, c'était cependant un lion. Il avait quelque chose de puissant, de décidé, de divin. Dans ce corps malade et de petite taille, se cachait une âme forte, pleine de vigueur et d'allant. La puissance irascible^{392 393} (*thumos*), les saints Pères la nomment le nerf de l'âme. Cette puissance de l'âme, il la fit se tourner vers le bien et la rendit capable d'obtenir des vertus. Il n'hésitait pas à réprimander quelqu'un, quand il faisait quelque chose de mal et qui dépassait les limites, et il se mettait en colère sans passion³⁹⁴ - « Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas³⁹⁵ » - sans perdre sa paix, mais en défendant toujours quelque chose de supérieur, et non pas lui-même. Il parlait alors, non pas dominé par la passion de la colère, mais avec une âme dolente. Il était ouvert par nature et agréable, hospitalier et charitable. Il aimait raconter des histoires drôles ayant un contenu spirituel et il riait de bon cœur. Il disait : « Malheureusement, le rire naturel a disparu chez la plupart des gens. » Il pouvait éclater en sanglots par compassion, embrasser comme un frère un homme souffrant qu'il voyait pour la première fois, et faire n'importe quel sacrifice pour le satisfaire et l'aider. Et il faisait tout cela de tout cœur, naturellement et spontanément. Il se sacrifiait pour sa foi et par amour pour le prochain. Il avait en aversion la duplicité, la bassesse et le manque de scrupules. Il honorait et respectait les gens vertueux, pieux, tous ceux qui avaient un idéal et qui travaillaient pour le bien de l'Eglise, les gens qui avaient un supplément d'âme et qui avaient un esprit de sacrifice. Il disait : « J'ai dans mon cœur ceux qui ont de la bonté, de la piété et de la simplicité. » Même pour l'homme le plus insignifiant, et surtout si celui-ci souffrait et avait une âme sensible, il se faisait humble sans restriction, il devenait de la poussière. Mais il se faisait montagne infranchissable, rocher insensible face aux menaces, aux intimidations, aux flatteries, aux corruptions des puissants. Il était intrépide face aux périls, au danger et à la mort. Les calomnies ne l'atteignaient pas, ni même les coups « de ceux qui lui faisaient la guerre depuis les hauteurs³⁹⁶ » (c'est-à-dire des puissants de la terre).

C'était un homme qui avait une riche vie intérieure. Son cœur était plein de sentiments sanctifiés (exempt de tout sentimentalisme). C'était un homme parfait, un homme de Dieu. Une image créée par Dieu avec des tesselles de mosaïque précieuses : les vertus. « Un miroir pur et sans tache³⁹⁷ », qui

1. 1 P 3, 4.

393 Distinction traditionnelle de trois puissances de l'âme : la désirante, l'irascible et la rationnelle.

394 « L'irascible, de son côté, se déploie selon la nature lorsqu'il aime tous les hommes, n'est affligé par aucun d'eux et n'a de ressentiment pour personne » (S. JEAN DAMASCÈNE, *Discours utile à l'âme*).

395 Ps 4, 5.

396 Cf. Ps 55, 3.

397 GREGOIRE DE NAZIANZE, *Discours*, 2, PG 35,413.

réfléchissait des traits divins. L'Ancien était bon par nature, avec de bonnes dispositions, et gratifié de charismes rares. Mais il avait beaucoup lutté dans l'ascèse, et avait ainsi accru et doublé ses talents. Dieu lui avait donné beaucoup, mais l'Ancien Lui restitua beaucoup plus.

C'était un phénomène d'intelligence, de souplesse, de présence d'esprit. Fait rare et inhabituel, il avait une mémoire surprenante. Il se souvenait de quelqu'un qu'il avait vu une seule fois, il y des dizaines d'années. Un jour, à la Panagouda, un homme âgé lui rendit visite. L'Ancien lui demanda : « Es-tu Kokkinelis ? » C'était effectivement Kokkinelis, avec lequel, pendant peu de temps, il avait fait son service militaire, il y avait un demi-siècle de cela.

Il était au courant de tout, sans s'occuper de rien. Il savait ce qui se passait dans le monde, tout en demeurant dans le désert.

Il était spirituellement avec tous, il aimait tout le monde et il était éloigné de tous.

Il savait beaucoup de choses, sans avoir étudié. Il fréquentait à loisir et discutait avec des scientifiques et d'autres personnalités, sans avoir le dessous. Au contraire, les sages selon le monde venaient lui demander conseil.

A la question de savoir s'il regrettait de ne pas avoir étudié, il répondait par la négative. Uniquement pour la connaissance du grec ancien, il disait : « Si j'avais pu faire ne serait-ce que deux classes au lycée, je comprendrais mieux l'Écriture et les saints Pères. » Mais il s'exprimait avec précision. Ses réponses n'étaient pas floues. On comprenait ce qu'il voulait dire même sans paroles. Avec peu, il disait beaucoup. Avec un geste expressif, il donnait à entendre toute une histoire.

Il était artiste et poète par nature. Il avait la capacité d'écrire des poèmes et des tropaires, et il savait dessiner.

Il aimait le travail bien fait. Tout ce qui passait dans ses mains, il le faisait avec entrain, souci de perfection, surtout tout ce qui était en relation avec Dieu et l'Église. Il n'en faisait pas de l'or, comme le roi Midas, mais tout ce à quoi il s'attelait, il lui donnait une touche et une dimension spirituelles. Il avait de la patience et de la méthode pour atteindre ses objectifs.

Dans ses relations avec les autres, il était simple, spontané, chaleureux et il avait une manière à lui, une façon spirituelle de rentrer en contact, de communiquer et de calmer. Il vous suivait en silence, avec une attention soutenue, il vous laissait parler et en venait à sa position. Il se comportait avec les autres avec sensibilité et finesse, il n'était sévère qu'à l'égard de lui-même.

Ces contrastes dans son caractère formaient une remarquable harmonie. Indulgence pour les autres et sévérité pour lui-même, *hésychia* et sociabilité, simplicité de la foi et habileté intellectuelle, observance pieuse des règles religieuses et esprit de liberté.

Quelle que fut la route qu'aurait suivie l'Ancien pendant son existence, on l'aurait remarquée, parce qu'il était un « réceptacle de la grâce », une machine énergétique, un luminaire de forte puissance. Mais il préféra devenir « une boîte

de conserve » qui réfléchissait les rayons du Soleil de Justice et qui renvoie au Soleil, au lieu de briller passagèrement dans ce monde trompeur, son propre éclat. Il mena beaucoup de combats ascétiques avec un grand zèle généreux (*philotimo**) et une grande abnégation. Il donna tout à Dieu, et supporta beaucoup de tentations et d'afflictions pour Dieu. Il aida un nombre incalculable de personnes. Il se battit en combat singulier contre le diable et en sortit vainqueur. Désormais il entend la bienheureuse voix lui dire : « Au vainqueur, je donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu³⁹⁸. »

2. Son message³⁹⁹.

« En premier lieu croyons en Dieu et ensuite, aimons Dieu et son image, l'homme. La foi croît avec la prière, laquelle “accroît notre foi”⁴⁰⁰».

Comme je l'ai compris, tout le mal vient de l'absence de foi. Quand l'homme ne croit pas en Dieu, il veut passer sa vie dans les plaisirs. C'est pourquoi il se livre à toutes sortes de péchés. L'homme doit appréhender le sens profond de l'existence, à savoir que celle-ci n'est qu'une préparation pour une autre vie. Dès lors, de la même façon qu'un voyageur a besoin d'un guide pour se rendre quelque part, de même pour le voyage céleste, il faut qu'il se trouve un guide spirituel. Puis, que celui-ci lui fixe un programme, un peu de lecture, un peu de prière, pour qu'il évite les occasions de pécher, ainsi que l'esprit du monde, qui est la pire des choses. Alors son cœur se tournera vers le Christ.

Il faut que nous combattions avec un zèle généreux (*philotimo*), pour que nous soyons sauvés, pour que nous n'attristions pas le Christ. Le Christ nous dira : “Mon enfant, moi j'ai tant fait pour te sauver. J'ai versé mon sang et j'ai subi tant de souffrances, et toi, qu'as-tu fait pour être sauvé ?”

Chaque personne se doit de trouver et de sanctifier sa tendance naturelle. La personne avancée, où qu'elle se trouve, dans le mariage, ou dans le monachisme, sera couronnée de succès. Préférons donc les afflictions, et accueillons-les mieux que les joies. Le remède amer est souvent préférable à la douceur, parce qu'il soigne. Lajoie véritable naît de la souffrance. Ce qui empêche l'homme de progresser spirituellement, c'est qu'il ne fait pas travailler sa tête dans la perspective d'un gain spirituel, mais pour d'autres raisons.

Il faut que nous soyons pénétrés de souffrance à cause de la situation actuelle, afin que nous puissions faire une prière qui vient du fond du cœur.

Voici qu'est venu le temps de séparer les brebis des boucs, les croyants des

398 Ap 2,7.

399 Au lieu d'un épilogue, on a ajouté quelques points saillants de l'enseignement de l'Ancien.

400 Lc 17,5.

incroyants. Plus tard, viendra le temps pour nous de passer des examens, nous devons même subir des persécutions à cause de notre foi ; alors on distinguera le cuivre de l'or.

Quand quelqu'un s'attriste parce qu'il souffre à cause des autres, quand il a pitié des autres, fait de leurs problèmes les siens, alors il reçoit le salaire du martyr. Combien bienheureux sont les hommes qui sacrifient tout ! Ils n'ont aucun problème et leur visage rayonne, parce qu'ils possèdent la joie divine en permanence.

L'unique fondement de la vie spirituelle, c'est de penser aux autres et de penser à soi en dernier lieu, de ne pas tenir compte de soi. Quand nous nous mettons à la place de l'autre et que nous le comprenons, alors nous nous apparentons au Christ.

La grâce de Dieu coûte cher. Pour qu'elle vienne faire sa demeure en l'homme, il faut qu'elle trouve l'homme en accord avec Dieu selon l'Esprit et que l'homme se dépouille par l'ascèse de tout ce qui est humain. Alors que nous, nous voulons que la grâce divine vienne nous délivrer des faiblesses sans combat. Pour que l'Esprit Saint fasse sa demeure dans l'homme, il faut beaucoup d'abnégation, beaucoup de zèle généreux (*philotimo*), d'humilité, de noblesse, de sacrifice. La vie spirituelle n'est pas un plaisir. Le Christ a mis une prise, mais nos fils sont rouillés et ne reçoivent pas la grâce divine. Enlevons la rouille de nos fils, combattons pour nous connaître nous-mêmes, débarrassons-nous de nos passions, acquérons donc les vertus et ainsi la grâce divine de Dieu nous visitera. ».

A Lui la gloire et le règne pour les siècles des siècles. Amen.

3. Le Testament spirituel de l'Ancien¹⁰.

« Quant à moi, le moine Païssios, quand je me suis examiné moi-même, je me suis aperçu que j'avais transgressé tous les commandements du Seigneur par les péchés que j'ai commis. Le fait que certains d'entre eux aient été commis à un moindre degré n'a aucune d'importance, car je n'ai aucune circonstance atténuante, puisque le Seigneur m'a comblé de bienfaits. Priez pour que le Christ me prenne en compassion. Pardonnez-moi, et que soient pardonnés tous ceux qui pensent qu'ils m'ont affligé.

Merci beaucoup, et priez encore.

Moine Païssios. »

GLOSSAIRE

Acathiste (hymne) : Hymne en l'honneur de la Mère de Dieu, constitué de vingt-quatre stances disposées selon l'ordre des lettres de l'alphabet. Composé probablement vers le VI-VII^e s., il est attribué par certains à saint Romanos le Mélode. Il est chanté solennellement en totalité le cinquième samedi du Grand Carême, et par parties chaque vendredi soir de cette période. Par ailleurs, il est simplement récité chaque jour aux Complies. Normalement les moines le connaissent par cœur et aiment à le réciter pendant la journée, en alternance avec la Prière de Jésus. Il existe aussi des Acathistes pour honorer les saints, les diverses icônes de la Mère de Dieu, le Christ et la Sainte Trinité.

Acédie : État spirituel négatif complexe, assimilé par les Pères à une passion, constitué de paresse, de dégoût, d'inappétence, de léthargie, d'abattement, de tristesse, d'ennui, et souvent accompagné du besoin de se déplacer ou, pour le moine, de quitter sa cellule et de rechercher des contacts et des distractions.

Agiasmos : Eau qui a été bénie et est bue à la fin de la Liturgie par les fidèles qui n'ont pas communiqué.

Agrypnie : Vigiles. Office de veille nocturne, célébré à l'occasion des fêtes importantes, qui est constitué des Vêpres et des Matines réunis et chantés de manière solennelle. Normalement, cet office, qui commence à une heure avancée de la nuit, dure de cinq à sept heures et, après un repos, les moines célèbrent au petit matin les Heures et la Divine Liturgie, laquelle est suivie d'un repas de fête. Lors des fêtes patronales des monastères, l'agrypnie peut être célébrée de manière continue, et dure environ quatorze heures. Le mot est aussi parfois utilisé pour désigner la veille personnelle quotidienne du moine dans sa cellule.

Ancien : Désigne le supérieur d'une communauté ou un père spirituel. Dans les *kellia**, à la mort de l'Ancien, c'est le moine le plus ancien dans l'ordre de la profession monastique qui devient son successeur, tandis que dans les monastères cénobitiques, l'higoumène, appelé aussi Ancien, est élu par toute la communauté des moines profès.

Antidoron : C'est ce qui reste des prosphores* lorsque le prêtre en a extrait l'Agneau et les parcelles de commémorations au moment de la Proskomidie* (préparation de la Liturgie), est coupé en morceaux, est béni par le célébrant lors du chant du *Notre Père* et est donné, à la fin de la Liturgie, par le prêtre à chacun des fidèles qui n'ont pas communiqué. On peut aussi le transmettre aux fidèles absents ou malades.

Arsanas : Les monastères du Mont-Athos sont construits en retrait de la mer. Ils peuvent même en être assez éloigné. L'Arsanas désigne le magasin du monastère construit au bord de la mer et, par extension, le petit port fortifié de

celui-ci. Selon E. Trapp (*Lexikon zur Byzantinischen Gr̄azit̄at*, 2. Faszikel, Vienne 1996, p. 204), le mot vient du vieux vénitien *arzanà* et désignait à l'origine un chantier naval.

Artoklasia : Petit office célébré, lors des Vigiles, au cours des Vêpres, où le prêtre bénit cinq pains, du vin, de l'huile et du froment, qui ont été placés sur une petite table au milieu de la nef. Dans la prière de bénédiction, le prêtre fait mémoire du miracle de la multiplication des pains et demande à Dieu que les aliments qui sont bénis soient accordés par Lui en abondance.

Attention : L'attention est une attitude requise par la pratique de la Prière mentale* afin de se concentrer sur les paroles de la prière d'une part, et de rejeter les pensées adventices d'autre part. Le mot peut signifier plus largement l'attention à soi, et rejoindre le sens du mot *nepsis**.

Bénédictio : Le mot, outre son sens habituel, signifie aussi un « cadeau » fait dans un contexte spirituel.

« **Bénissez !** » : Expression usuelle dans les monastères, qui sert soit à saluer, soit à demander l'autorisation de faire quelque chose, soit à demander pardon. L'expression « Que cela soit béni ! » est utilisée comme expression de cet accord ou de ce pardon.

Calyve : Littéralement « cabane ». Au Mont-Athos, il désigne une petite maison, pourvue généralement d'une chapelle à l'intérieur, mais sans domaine agricole, qui est concédée par un monastère à un moine et à quelques disciples. Ils y mènent une vie familiale, centrée sur le travail et la prière. On compte aujourd'hui plus de cent cinquante calyves en activité.

Canon : 1) Poème composé de neuf odes, chanté dans le cadre d'un service liturgique ou lu individuellement ; 2) Règle définissant le type et la quantité de prière ainsi que le nombre de métanies que chaque moine doit effectuer en plus des services liturgiques, et qui est fixée par son higoumène ou son père spirituel.

Cathisme : L'une des vingt sections du psautier. Chaque cathisme est lui-même divisé en trois stances.

Cénobitique : Mode de vie monastique, dans les communautés d'une certaine importance, où tous les moines se soumettent à une règle prédéfinie et où toute décision est soumise à l'higoumène*. Ce mode de vie se distingue du mode de vie érémitique, du mode de vie idiorythmique*, et du mode de vie semi-érémitique des *kellia** où un ou quelques moines vivent auprès d'un Ancien.

Chapelet : Le chapelet (appelé en grec *komboskini* et en russe *tchotki*) qui est utilisé par les moines et les pieux laïcs pour accompagner la récitation de la Prière de Jésus est en laine (pour être silencieux) noire (symbole de la mort des pensées, des imaginations et des pulsions durant la prière) ; il est composé de 33, 50, 100 ou 300 nœuds, qui sont faits chacun de neuf nœuds (symbolisant les neuf ordres angéliques) en forme de croix. Il est terminé par une croix tressée plus grande, à

laquelle peuvent être attachés les « témoins » (*martyria*), petites perles enfilées qui permettent de compter combien de chapelets ont été faits. Chez les hésychastes* et dans les *kellia**, on remplace souvent les offices liturgiques (Vêpres, Complies, Office de Minuit, et Matines) par un nombre déterminé de Prières de Jésus, dites par chacun dans sa cellule, avec le chapelet. L'expression « faire un chapelet » signifie en général dire une série de cent Prières de Jésus pour une intention particulière.

Collyves : Grains de blé bouillis mélangés avec du sucre, de la canelle et des fruits secs (raisins, amandes, noisettes), qui symbolisent l'espérance en la résurrection des morts et en la jouissances des délices du Paradis. Ils sont bénis à la fin de la Divine Liturgie en mémoire des défunts ou à l'occasion de la fête d'un saint, et consommés par les fidèles.

Désert : Dans le langage ascétique, le mot désigne, au sens propre, une région désertique, mais aussi un endroit isolé où l'on peut vivre dans un silence et une solitude complètes. Au sud du Mont-Athos, la région de Karoulia, qui répond à ces conditions, est souvent appelée « le désert ».

Devoirs spirituels (*pneumatika erga*) : Obligations spirituelles du moine, c'est-à-dire la participation aux offices liturgiques du monastère et la règle de prière propre à chacun (canon*), qui est accomplie généralement la nuit.

Diaconie : Service monastique, travail accompli par chaque moine dans le monastère, comme cuisinier, hôtelier, jardinier, infirmier, secrétaire, bibliothécaire, etc. Ce service n'est pas choisi mais attribué par l'higoumène, et souvent renouvelable chaque année.

Diptyques : Littéralement : « plié en deux ». Recueil de noms de personnes vivantes et défunes qui sont commémorées lors de la célébration de la Proskomidie*. Le patriarche, le métropolite et l'évêque dont dépend une paroisse ou un monastère y sont mentionnés « de droit », en signe de la communion. Rayer quelqu'un des diptyques signifie le considérer comme exclu de la communion de l'Église.

Diskos : L'un des récipients sacrés, destiné à recevoir l'Agneau et les parcelles prélevées sur les prosphores*, puis le corps du Christ. Il est constitué d'un disque en métal doré ou argenté reposant sur un pied.

Dormition : Terme souvent utilisé pour désigner la mort du chrétien, qui n'est pas fin de la vie ou mort au sens absolu, mais endormissement dans le Seigneur, fermeture des sens à la vie présente, dans l'attente du grand réveil de la résurrection.

Ekklesiastikos : Moine chargé du service de l'église. C'est, dans un monastère, l'une des diaconies*.

Économie : L'économie est, compte tenu d'une situation particulière ou exceptionnelle, une dispense - accordée par l'évêque ou le père spirituel - de

l'application de la règle stricte (acribie).

Épitrachèlion : Étole du prêtre constituée d'une bande de brocard dont les deux moitiés sont réunies par une série de boutons à l'exception d'une ouverture pour passer la tête (le mot signifie étymologiquement : autour du cou). Sept croix y sont apposées, une au milieu et trois sur chaque côté.

État spirituel (*katastasis*) : État durable d'expérience sentie de la grâce divine.

Exapostilaire : Tropaire qui donne congé (*exapostellein*) au Canon. L'exapostilaire du dimanche est un petit commentaire de l'évangile dont on a fait la lecture. En carême, les exapostilaires sont remplacés par les *photagogika*, qui célèbrent le Christ comme Lumière du monde.

Géronda, fém. Gérondisa : Mots grecs habituellement traduits par « Ancien » et « Ancienne » (voir ces termes). Nous les avons cependant gardés pour le vocatif.

Grand Habit ou Habit angélique : Correspond à la profession monastique. Dans l'Orthodoxie, il n'y a en réalité qu'un seul *habit monastique*, même si la tradition a souvent distingué le Petit Habit - ou arrhes de l'Habit angélique - du Grand Habit angélique. Il ne s'agit pas de deux degrés par lesquels les moines doivent nécessairement passer, mais d'une initiation progressive, nécessaire pour certaines personnes, à l'unique Habit. Le service du premier degré est souvent désigné par le terme *rasoevkhi**.

Grande Semaine : Semaine qui précède la fête de Pâques. Les jours de cette semaine sont précédés du qualificatif « Grand ».

Hagiorite : Synonyme d'athonite. Le terme est formé d'après l'autre nom couramment donné au Mont-Athos : *Agion Oros* (la Sainte-Montagne).

Hésychasme : Peut désigner le mode de vie érémitique, par opposition au mode de vie cénobitique, ou la vie dans *L'hésychia**. Le terme « hésychasme » désigne aussi le mouvement spirituel du XIV^e s., centré sur l'exercice de la Prière de Jésus, pour parvenir à la déification, par l'expérience, dans l'âme et dans le corps, de la Lumière incréée. Grâce aux efforts de saint Grégoire Palamas, qui a montré qu'elle était la récapitulation de toute la spiritualité orthodoxe, cette doctrine a été reçue officiellement, à son époque, par plusieurs conciles de l'Église orthodoxe.

Hésychaste : Moine vivant dans *L'hésychia** ou selon la tradition de l'hésychasme*, et s'adonnant en particulier à la Prière de Jésus* et à l'ascèse qu'elle présume.

Hésychastères : 1) Monastères, surtout féminins qui, tout en dépendant ecclésiastiquement de l'évêque local, sont sous le régime du droit privé. 2) Le mot « hésychastère » peut aussi désigner un ermitage dans lequel vit un ascète qui peut n'avoir que des relations très espacées avec le monastère dont il dépend.

Hésychia : Quiétude à la fois extérieure et intérieure, au moyen de laquelle l'esprit et le cœur restent, dans l'attention et la vigilance, centrés sur Dieu par la prière. Le mot a également le sens de solitude et/ou de silence, lesquels favorisent cette quiétude.

Heures : Petits offices monastiques au nombre de quatre (Prime, Tierce, Sexte, None) qui originellement étaient célébrés séparément et ponctuaient la journée ; mais, avec le temps, on a assisté à un regroupement de ces offices. Dans les monastères, la Première Heure est lue à la suite des Matines, la Troisième et la Sixième avant la Divine Liturgie (ou avant le repas), et la Neuvième Heure juste avant les Vêpres.

Hexapsalme : Les six psaumes (3, 37, 62, 87, 102, 142) qui sont lus au début des Matines.

Higoumène : Littéralement «guide», «chef». Désigne le supérieur d'un monastère cénobitique, qui est à la fois l'administrateur et le père spirituel de la communauté.

Idiorythmie : 1) Tout ce qui se produit différemment de la règle interne du monastère et sans l'avis de l'Ancien. 2) Le mot désigne aussi un mode d'organisation monastique qui s'est répandu au Mont-Athos à la faveur des difficultés de gestion des monastères durant les quatre siècles d'occupation turque. Au lieu d'un higoumène, les monastères idiorythmiques étaient dirigés par un conseil, présidé par un *prohégoumenos*, qui n'exerçait qu'une autorité administrative sur les moines. Les moines jouissaient d'une large autonomie, n'étant tenus qu'à l'assistance aux offices et à une obéissance pour laquelle ils recevaient un salaire, au moyen duquel ils devaient subvenir à leurs besoins. Le grand renouveau qu'a connu la Sainte-Montagne ces trente dernières années a vu la suppression de ce mode de vie monastique au profit du retour au mode cénobitique dans lequel les moines sont soumis à l'higoumène et à une règle de vie communautaire.

Impassibilité, gr. *apatheia* : Dans le contexte de l'ascétique orthodoxe, ce mot signifie non pas un état d'insensibilité et d'indifférence, comme dans le stoïcisme, mais un état où, purifié des passions, on en est libéré. C'est pourquoi le mot signifie souvent, chez les Pères, non seulement « absence de passion » mais « liberté intérieure ».

Kathisma : Ermitage situé à proximité de l'un des grands monastères, où demeure un membre de la communauté qui désire mener une vie plus rigoureuse.

Kellion, pl. *kellia* : Maison plus importante qu'une calyve, concédée par un monastère à un groupe d'au moins trois moines, qui mènent une vie communautaire plus organisée. Il comporte plusieurs corps de bâtiments, avec une chapelle, et un petit terrain agricole. Nombre de ces *kellia* sont, en fait, d'anciens monastères historiques.

Kottaki, pl. konakia : Représentation de chaque monastère dans la capitale de la Sainte-Montagne, Karyès.

Kyriakon : Église principale d'une skite.

Mantia : Grande cape, utilisée lors des services liturgiques, qui couvre tout le corps, dont le devant reste ouvert, dont le tissu est plissé dans le dos et qui comporte une traîne. Elle est noire pour les moines, de couleur pour les higoumènes et les hiérarques.

Ménées : Livres qui contiennent les services liturgiques des saints et des fêtes que l'Église commémore chaque jour de l'année. Les Ménées sont divisés en mois (d'où leur nom).

Métanie : Du grec *metanoia*, repentir. Consiste à se prosterner, en posant le front à terre, pour se relever aussitôt (grande métanie) ou à simplement s'incliner en touchant le sol de la main droite (petite métanie). Un certain nombre de métanies sont prescrites au cours des offices liturgiques, surtout pendant le Grand Carême, et les moines peuvent en faire un grand nombre devant les icônes lors de leur règle de prière privée. On fait aussi une métanie devant un moine ou un Ancien, pour le saluer ou pour lui demander pardon.

Métochion : Dépendance d'un monastère, qui peut être soit un petit monastère soit une résidence, situé dans une autre région ou dans une ville.

Mystères : Selon le vocabulaire en usage dans l'Église ancienne, on appelle « Mystères » dans l'Église orthodoxe ce que l'Église catholique a appelé par la suite « sacrements » en en développant une doctrine plus systématique et plus fermée (en les limitant au nombre de sept). Les principaux Mystères sont le baptême, la chrismation et l'eucharistie.

Nepsis : Attitude spirituelle faite de sobriété vis-à-vis des mauvaises pensées, imaginations et pulsions, et de vigilance vis-à-vis des tentations (étroitement liées à celles-ci). C'est un état d'éveil, d'attention à soi et de contrôle de soi dont le but est de ne pas se détourner de Dieu.

Neptique : Relative à la *nepsis*.

Orarion : Étole de diacre.

Papa : Terme à la fois familier et affectueux souvent utilisé en Grèce pour désigner un prêtre (*papas*).

Papouli : Terme à la fois familier et affectueux, équivalent à « grand-père », qui désigne un prêtre ou un moine âgé.

Paraclitique : Encore appelé « Grand octoèque ». Livre des huit tons contenant les offices quotidiens pour un cycle de huit semaines.

Philocalie : Célèbre anthologie de textes spirituels éditée au XVIII^e siècle par saint Nicodème l'Hagiorite et saint Macaire de Corinthe, se rapportant à la vie ascétique et à la pratique de la Prière de Jésus. Ce recueil, traduit en français par

Jacques Touraille, a été publié sous la forme de onze fascicules par les éditions de l'Abbaye de Bellefontaine, puis en deux volumes publiés aux éditions Desclée de Brouwer et J.-Cl. Lattès (1995).

Philotimo : Mot fréquemment utilisé par le Père Païssios et faisant partie de son vocabulaire caractéristique, qui définit une disposition spirituelle faite à la fois de noblesse d'âme, de prodigalité, d'amour ardent, désintéressé et débordant, de zèle généreux, en se donnant sans compter et en étant toujours prêt à se sacrifier pour Dieu et pour le prochain. Parmi les sens que donne le dictionnaire grec de Bailly il y a : « plein d'ardeur pour quelque chose ; plein de zèle ; généreux ; qui se plaît à honorer ou à vénérer ». Une définition plus développée est proposée par l'auteur ci-dessous p. 267 sq. Le mot a été systématiquement traduit par « zèle généreux », cette expression prenant assez bien en compte toutes ces connotations.

Polyleos : Partie solennelle de l'office festif des Matines. Il est composé des psaumes 134 et 135 suivis d'un choix de versets en rapport avec la fête.

Portaitissa : « Gardienne de la porte ». Icône miraculeuse de la Mère de Dieu qui a été jadis trouvée flottant sur la mer en vue du monastère athonite d'Iviron. Placée dans l'église, elle est revenue se placer d'elle-même à la porte du monastère, afin de le protéger contre les pirates. Avec *YAxion estin*, qui se trouve dans l'église du Protaton à Karyès, c'est l'icône la plus vénérée de la Sainte-Montagne.

Prière : Utilisé au singulier et sans qualificatif, ce mot désigne généralement la Prière de Jésus*.

Prière de Jésus : Appelée aussi « prière monologique » pour la raison qu'elle consiste en une phrase : « Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi ! » (avec diverses variantes). On la dit généralement à l'aide d'un chapelet* en laine (*kombos- kini*). Cette prière, qui reste au cœur de la spiritualité athonite contemporaine, s'inscrit dans la grande tradition hésychaste* dont témoigne *la Philocalie**.

Prière du cœur : voir Prière mentale.

Prière mentale : *Noera proseuchè* ou Prière intérieure. C'est l'activité qui consiste à répéter mentalement et sans distraction la formule de la Prière de Jésus* et à s'efforcer de faire descendre l'esprit dans le cœur. Le terme de « Prière du cœur » lui est appliqué lorsqu'elle est pratiquée dans ce dernier état qui permet à l'homme d'être, de tout son être, en communion permanente avec Dieu.

Prohigoumène : 1) Ancien higoumène. 2) Faisant fonction d'higoumène, dans un monastère idiorythmique*, où il a une autorité purement administrative.

Proscomidie : « Préparation », avant la Liturgie, du pain et du vin à l'autel de la Prothèse, accomplie par le prêtre aidé du diacre.

Proskynitaire : Pupitre sur lequel, dans les églises, on pose les icônes proposées à la vénération des fidèles. Le mot vient du verbe grec qui signifie se prosterner.

Protosyncelle : Premier domestique du palais patriarcal. Désigne plus couramment le vicaire d'un métropolitain ou d'un évêque.

Rasoevkhî : Service du premier degré de consécration à la vie monastique, qui s'est répandu récemment à la Sainte-Montagne en remplacement du rasophorat. Il comporte une tonsure et l'imposition du nom monastique, mais pas les vœux, qui seront prononcés quelques années après, lors de l'office du Grand Habit. Le nouveau moine est néanmoins considéré comme engagé définitivement.

Rason : Manteau à larges manches et descendant jusqu'aux pieds que les moines doivent porter sur leur soutane (*zostikon* ou *antéri*) lors des offices liturgiques et de toute manifestation officielle de la communauté.

Rasophore : voir *Rasoevchi*.

Simandre : Planche de bois que l'on frappe à un certain rythme pour annoncer les services liturgiques. Cette pratique est référée à Noé qui, selon la tradition, frappa la dernière planche qui lui restait après la construction de l'arche, pour inviter les animaux à y entrer.

Skite : Regroupement de calyves, qui dépend de l'un des vingt grands monastères du Mont-Athos. Apparues au XVIII^e siècle, les skites ont la structure d'un village, avec une église au centre (*Kyriakon*), où les moines se réunissent le dimanche et les jours de fêtes. Sur la Sainte Montagne*, on rencontre aussi des « skites cénobitiques » qui fonctionnent comme des monastères sans en avoir le statut. Les deux sortes de skites dépendent d'un monastère.

Sticharion : Vêtement liturgique que portent tous les clercs, seul ou sous d'autres vêtements liturgiques. C'est l'équivalent de l'aube occidentale.

Stichère : Strophe poétique, suivant un « stiche » ou verset de psaumes au lumencaire, aux apostiches (Vêpres) ou aux laudes (Matines).

Synaxaire : Résumé des *Vies* des saints de l'Église orthodoxe pour chaque jour de l'année, dont on fait un usage liturgique et privé. Un excellent Synaxaire a été récemment réalisé en langue française par le Hiéromoine MACAIRE DE SIMONOS-PÉTRA (*Le Synaxaire. Vie des saints de l'Église orthodoxe*, 6. vol., Thessalonique, 1987-1996).

Synaxe : Réunion, régulière ou exceptionnelle, soit des « Anciens » du monastère (ou de la skite), soit de tous ses moines. La synaxe sert soit à régler certaines affaires du monastère, soit à donner un enseignement aux moines.

Triode : Livre contenant les offices de la période du Grand Carême.

Typikon : 1) Livre contenant les rubriques des célébrations liturgiques et indiquant pour chaque jour l'ordre interne des services et la nature des parties mobiles (ou propres) venant s'insérer dans les parties fixes. 2) Livre précisant le statut canonique et l'organisation de la vie des moines d'un monastère qui ont été établis par son fondateur.

Vieux-calendariste(s) : Toutes les Églises orthodoxes (sauf l'Église de Finlande) suivent, pour la détermination de la fête de Pâques et des fêtes qui lui sont liées (fêtes mobiles), le calendrier julien (ou ancien calendrier) qui retarde de treize jours par rapport au nouveau calendrier. C'est aussi ce calendrier que suivent, pour les fêtes fixes, le patriarcat de Jérusalem, les Églises de Russie, Serbie, Géorgie, Pologne ainsi que le Mont-Athos. Depuis 1924, le Patriarcat de Constantinople, suivi par les patriarcats d'Alexandrie, et d'Antioche, ainsi que les Églises de Roumanie, de Bulgarie, de Chypre et de Grèce, a adopté pour les fêtes fixes (celles du Ménéé) le calendrier grégorien (ou « nouveau calendrier »), correspondant au calendrier civil universel actuel. La réforme du calendrier, à cette époque, et son contexte ont provoqué le schisme des Vieux-calendaristes. Il y a au Mont-Athos un certain nombre de moines « vieux-calendaristes », aussi appelés « zélotes* », qui ont rompu la communion avec le patriarcat de Constantinople (dont dépend le Mont-Athos) et en conséquence avec les autres patriarcats (la rupture de communion avec une Église impliquant la rupture de communion avec toutes les autres qui sont en communion avec elles). Ils sont eux-mêmes divisés en plusieurs groupes, généralement antagonistes (on en dénombre actuellement une vingtaine). A la Sainte-Montagne, ils sont surtout concentrés au monastère d'Esphigménou et dans la région sud de l'Athos, en particulier à Ka- tounakia-Karoulia.

Vigiles : Voir Agrypnie.

Zélate(s) : Vieux-calendariste(s)*. Cette dénomination a été adoptée par ceux-ci en référence à saint Théodore Stoudite et à ses disciples dans leur lutte pour la vénération des icônes et le respect des saints canons, au IX^e s. (voir *Synaxaire*, 11 novembre).

TOPONYMES

Bourazéri : Skite située non loin de Karyès, fondée et occupée par des moines russes puis par des moines grecs.

Daphni : Le port du Mont-Athos, où arrivent et d'où partent les bateaux faisant la liaison avec Ouranopolis* d'une part et les monastères et skites du sud- ouest du Mont-Athos d'autre part ; c'est aussi le point de départ et d'arrivé de l'autobus qui assure la liaison avec Karyès *, la capitale.

Esphigménou : L'un des vingt monastères de l'Athos, occupé depuis le temps du patriarche Athénagoras et jusqu'à aujourd'hui par des zélotes (vieux-calendaristes).

Ivion : L'un des plus grands monastères de l'Athos, fondé et longtemps occupé par les Géorgiens ou Ibères (d'où son nom).

Kapsala : Région située, au Mont-Athos, entre les monastères de Pantokrator et de Stavronikita et s'étendant à l'ouest de ceux-ci, qui comporte de nombreux *kellia* et calyves.

Karoulia : Endroit désertique qui se trouve en dessous de Katounakia. Des ermites hésychastes y séjournent dans un environnement particulièrement sévère qui surplombe la mer. Certaines calyves semblent suspendues aux rochers et on ne peut y accéder qu'au moyen d'échelles ou de chaînes. Le mot signifie « poulies », parce que les ermites, en raison de l'inaccessibilité du lieu, montent le nécessaire (qui leur est souvent apporté par d'autres moines, en barque, depuis la mer) à l'aide de poulies et de cordes.

Karyès : Capitale administrative de l'Athos, où se trouvent aussi de nombreux skites, kalyves et *kellia*.

Katounakia : Endroit désertique, situé au sud-ouest de l'Athos, au dessus de Karoulia*, ou se trouvent de nombreux *kellia* et kalyves.

Kapsokalyvia : Skite située à l'extrême sud de l'Athos.

Konstamonitou : L'un des vingt monastères de l'Athos, situé au nord-ouest de la presqu'île.

Koutloumousiou : L'un des vingt monastères de l'Athos, situé non loin de Karyès.

Lakkou : Skite* située à l'intérieur de la Sainte-Montagne, sur le flanc nord du mont Athos, dépendant du monastère de Saint-Paul et traditionnellement occupée par des moines roumains.

Lavra (Grande) : Il s'agit du monastère de la Grande Laure (*Megistis Lavra*), le premier et plus grand monastère de la Sainte-Montagne, fondé en 963 par saint Athanase l'Athonite. C'est de ce monastère que dépend administrativement l'hésychastère de Saint-Éphrem. Chaque ermitage ou *kellion* des skites dépend administrativement d'un des vingt monastères souverains du Mont-Athos, c'est dans son registre monastique (*monachologion*) que sont inscrits les noms des moines qui y vivent.

Néa-Skiti : Skite qui dépend du monastère de Saint-Paul et qui se trouve à proximité de celui-ci en bordure de mer..

Ouranopolis : Ville frontière entre le territoire de la Grèce et celui, autonome, du Mont-Athos. Port où l'on embarque pour le Mont-Athos.

Précieuse-Croix : Le *kellion* de la Précieuse-Croix (*Timiou Stavrou*), qui a été occupé par le Père Païssios de 1968 à 1976, est situé à Kapsala, sur la droite de la route qui va de Karyès à Stavronikita. Ce *kellion* était auparavant occupé par le Père Tykhon.

Philothéou : L'un des vingt monastères de l'Athos.

Sainte-Anne : La plus ancienne et la plus grande skite de la Sainte-

Montagne, fondée au XIV^e siècle. Elle dépend du monastère de la Grande Laure (Lavra).

Sainte-Montagne : Autre nom pour le Mont-Athos.

Stavronikita : L'un des vingt monastères de l'Athos.

Stomion : Le monastère de Stomion est situé à Konitsa, non loin de Ioannina, dans le nord-ouest de la Grèce, une région à la fois montagneuse et boisée, humide et fraîche.

Vatopaidi : L'un des plus grands monastères de l'Athos, second dans l'ordre hiérarchique après celui de la Grande Lavra.

Yvan KOENIG - Hiéromoine MACAIRE - Jean-Claude LARCHET

